JULIA QUINN

LA CHRONIQUE DES

BRIDGERTON

3 & 4

NETFLIX

SOURCE D'INSPIRATION DE LA SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

LA CHRONIQUE DES BRIDGERTON

J'AI LU

JULIA QUINN

BENEDICT

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Desthuilliers

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Julia Quinn

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît en 1970 aux États-Unis. Spécialiste de la Régence, cette très grande dame de la romance a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner le Rita Award pendant deux années consécutives et le *Time Magazine* lui a consacré un article. Sa célèbre série *La chronique des Bridgerton* a été traduite dans le monde entier et adaptée par Netflix.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Julia Quinn

La Chronique des Bridgerton 3 & 4

Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Desthuilliers

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York
© Julie Cotler Pottinger, 2001
Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2009

© Julie Cotler Pottinger, 2002
Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2010

Pour la présente édition
© Éditions J'ai lu, 2021
Dépôt légal : mars 2021

ISBN numérique : 9782290357590
ISBN du pdf web : 9782290358344

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782290357583

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Présentation de l'éditeur :
La saison mondaine commence à peine que les mères ambitieuses et leurs filles sont déjà sur le pied de guerre. Qui attrapera dans ses filets l'un des rejetons de la famille Bridgerton, grande pourvoyeuse de beaux partis ? Une course d'obstacles s'annonce, d'autant que les ragots vont bon train.
Ainsi, le fringant Benedict a beau clamer qu'il ne souhaite pas se marier, le bruit court qu'il a croisé le regard d'une éblouissante inconnue lors d'un bal masqué. Et alors, me direz-vous ? Et alors, la belle a disparu à minuit ! Ce qui ne la rend que plus désirable aux yeux du jeune Bridgerton…
Et qu'en est-il du charmant Colin, enfin de retour de ses pérégrinations sur le Continent ? Il a beau caracoler en tête de liste des célibataires les plus prisés, s'il est en quête d'une fiancée, il le cache bien. Au grand dam d'une certaine débutante, qui pourrait bien voir là un défi à relever.
Mais n'ayez crainte, chers lecteurs, votre dévouée chroniqueuse a plus d'un tour dans son sac lorsqu'il s'agit de donner un coup de pouce au destin.

Rubrique mondaine de lady Whistledown

Création Studio J'ai lu d'après © Alaver / Shutterstock

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Titre original
AN OFFER FROM A GENTLEMAN

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 2001

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2009

Titre original
ROMANCING WITH MISTER BRIDGERTON

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 2002

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2010

Pour la présente édition
© Éditions J'ai lu, 2021

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Aux Éditions J'ai lu

LA CHRONIQUE
DES BRIDGERTON

1 – Daphné et le duc
N° 8890
2 – Anthony
N° 8960
3 – Benedict
N° 9081
4 – Colin
N° 9258
5 – Éloïse
N° 9284
6 – Francesca
N° 9365
7 – Hyacinthe
N° 9393
8 – Gregory
N° 9415
9 – Des années plus tard
N° 11580

LA CHRONIQUE
DES BRIDGERTON 1 & 2

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Splendide
N° 9303
L'insolente de Stannage Park
N° 9724
Comment séduire un marquis ?
N° 9742
Les carnets secrets de Miranda
N° 9835
Mademoiselle la curieuse
N° 9894
Trois mariages et cinq prétendants
N° 10918
Ce que j'aime chez vous
N° 12658

LES DEUX DUCS DE WYNDHAM

1 – Le brigand
N° 11745
2 – M. Cavendish
N° 11774

LE QUARTET DES SMYTHE-SMITH

1 – Un goût de paradis
N° 11779
2 – Sortilège d'une nuit d'été
N° 11882
3 – Pluie de baisers
N° 11903
4 – Les secrets de Sir Richard Kenworthy

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

N° 11915

LES ROKESBY

1 – À cause de Mlle Bridgerton

N° 11987

2 – Un petit mensonge

N° 12119

3 – L'autre Mlle Bridgerton

N° 12747

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sommaire

Identité

Copyright

Biographie de l'auteur

Aux Éditions J'ai lu

BENEDICT

Prologue

Première partie

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Deuxième partie

Chapitre 6

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Chapitre 23
Épilogue
COLIN
Prologue
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

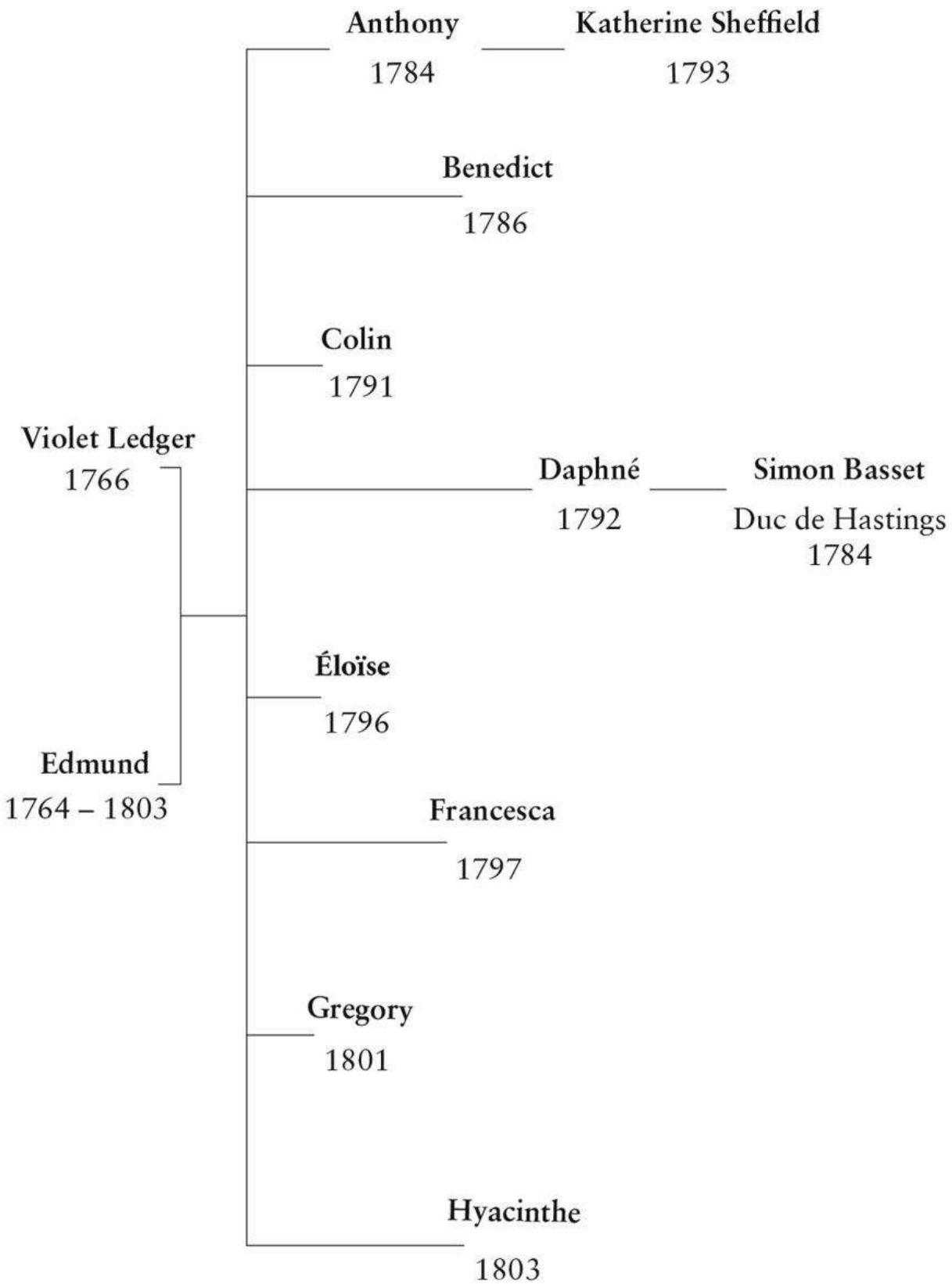
Chapitre 23

Épilogue

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

La famille Bridgerton

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf



https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

À Cheyenne,
en souvenir d'un été Frappucino.

Et aussi à Paul,
même s'il trouve tout à fait normal
de regarder une opération de chirurgie
cardiaque à la télévision pendant que
nous mangeons des spaghettis.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

La saison 1815 est bien entamée, et alors que l'on pourrait s'attendre que toutes les discussions tournent autour de Wellington et de Waterloo, elles diffèrent en vérité bien peu de celles de 1814, lesquelles étaient essentiellement consacrées à l'éternelle question qui agite le beau monde : le mariage.

Comme d'habitude, les débutantes en quête d'un bon parti louchent toutes vers la famille Bridgerton, plus précisément vers l'aîné des frères encore célibataires, Benedict. Celui-ci ne possède peut-être pas de titre nobiliaire, mais son beau visage, son physique athlétique et son portefeuille bien garni semblent combler ce handicap. À vrai dire, votre dévouée chroniqueuse a entendu plus d'une mère ambitieuse dire de sa fille : « Elle épousera un duc… ou un Bridgerton. »

Pour sa part, M. Bridgerton ne manifeste qu'un intérêt relatif pour les demoiselles présentes aux événements mondains. Il assiste à presque tous ceux-ci, mais ne fait rien d'autre que regarder les portes, comme s'il attendait une personne en particulier.

Peut-être… une fiancée ?

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 12 juillet 1815

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Prologue

Tout le monde savait que Sophie Beckett était une bâtarde.

Les domestiques l'avaient très bien compris, mais ils adoraient la petite Sophie depuis le jour où elle était arrivée à Penwood Park à l'âge de trois ans, petit paquet emballé dans un manteau trop grand pour elle et déposé sur le seuil de la maison par une pluvieuse nuit de juillet. Et puisqu'ils l'aimaient de tout leur cœur, ils se comportaient avec elle exactement comme si elle était, ainsi que l'avait expliqué le sixième comte de Penwood, la fille orpheline d'un ami défunt. Ils se gardaient bien de faire remarquer que les yeux vert noisette et la chevelure blond cendré de Sophie étaient rigoureusement les mêmes que ceux de Monsieur le comte, que ses traits offraient une troublante similitude avec ceux de feu la mère de Monsieur le comte ou que son sourire était la réplique parfaite de celui de la sœur de Monsieur le comte. Personne ne voulait heurter les sentiments de Sophie – ni risquer de perdre son gagne-pain – en soulignant ces ressemblances.

Lord Richard Gunningworth ne parlait jamais de Sophie ni de ses origines, mais il devait savoir qu'elle était de son sang. Tout le monde ignorait le contenu de la lettre que la gouvernante avait trouvée dans la poche de l'enfant lorsqu'elle avait découvert celle-ci sur le pas de la porte, au beau milieu de cette nuit d'averse. Le comte avait brûlé la missive quelques secondes après l'avoir lue. Il avait regardé la feuille de papier se

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

recroqueviller dans les flammes, puis ordonné que l'on prépare une chambre pour l'enfant près de la nursery. Sophie n'était jamais repartie. Il l'appelait « Sofia », et elle l'appelait « monsieur ». Ils ne se voyaient que lorsque le comte rentrait de Londres, quelques fois par an.

Quoi qu'il en soit, et c'était là le plus important, Sophie avait conscience d'être une bâtarde. Elle ignorait comment elle l'avait appris, mais le fait est qu'elle le savait et qu'elle l'avait toujours su. Elle n'avait que peu de souvenirs de sa vie avant son arrivée à Penwood Park, mais elle revoyait le long voyage à travers l'Angleterre en compagnie de sa grand-mère, secouée de quintes de toux et effroyablement amaigrie. Celle-ci, d'une voix oppressée par une respiration sifflante, avait expliqué à Sophie qu'elle allait désormais vivre chez son père. Sophie n'oublierait jamais les minutes où elle avait attendu devant la porte sous une pluie battante, tandis que sa grand-mère l'épiait, dissimulée derrière un bosquet pour s'assurer qu'on la faisait entrer dans la maison.

Le comte avait effleuré la joue de Sophie du bout des doigts pour lever son visage vers la lumière, et à cet instant, tous deux avaient compris la vérité.

Tout le monde savait que Sophie Beckett était une bâtarde, personne n'y faisait jamais allusion, et chacun s'accommodait fort bien de la situation.

Jusqu'au jour où le comte décida de se marier.

Sophie apprit la nouvelle avec un certain plaisir. La gouvernante lui dit que le majordome avait dit que le secrétaire de monsieur avait dit que monsieur envisageait de passer plus de temps à Penwood Park, à présent qu'il allait être chargé de famille. Bien que le comte ne manquât pas vraiment à Sophie pendant ses absences – difficile de se languir de quelqu'un qui ne prête aucune attention à vous-même lorsqu'il est là ! –, la petite fille songea qu'il pourrait lui manquer si elle apprenait à le connaître. Et si, de son côté, il apprenait à la connaître, il s'absenterait peut-être moins souvent. En outre, la bonne de l'étage lui dit que la

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

gouvernante avait dit que le majordome des voisins avait dit que la future épouse de monsieur avait déjà deux filles, du même âge que Sophie.

Après sept longues années de solitude à la nursery, Sophie était ravie. Contrairement aux autres enfants des environs, elle n'était jamais invitée aux fêtes et autres événements mondains. Certes, personne ne la traitait ouvertement de bâtarde – ce qui serait revenu à accuser Penwood, qui avait déclaré qu'elle était sa pupille et n'était jamais revenu sur le sujet, d'être un menteur – mais, par ailleurs, le comte n'avait guère fait d'efforts pour imposer Sophie à son entourage. Aussi, à l'âge de dix ans, les meilleurs amis de la fillette étaient-ils des femmes de chambre et des valets de pied. Quant à la gouvernante et au majordome, ils auraient aussi bien pu être ses parents.

Désormais, elle allait avoir des sœurs !

Bien sûr, Sophie savait qu'elle ne pourrait pas vraiment les considérer ainsi, puisqu'elle leur serait présentée comme Mlle Sofia Maria Beckett, pupille du comte de Penwood, mais elles seraient tout de même presque des sœurs pour elle. N'était-ce pas là le plus important ?

Voilà pourquoi, par un après-midi de février, Sophie se trouvait avec les domestiques dans le grand hall de Penwood Park, le regard rivé sur la fenêtre, guettant l'attelage du comte qui remonterait l'allée, avec à son bord la nouvelle comtesse et ses deux filles, ainsi, bien sûr, que le maître des lieux.

— Croyez-vous qu'elle va m'aimer ? murmura Sophie à Mme Gibbons, la gouvernante. Je parle de l'épouse de monsieur.

— Mais bien entendu, ma chérie ! répondit la brave femme.

Cependant, le regard de celle-ci démentait ses inflexions assurées. Après tout, la nouvelle comtesse pouvait s'offenser de la présence sous son toit de l'enfant illégitime de son époux.

— Est-ce que je prendrai mes leçons avec ses filles ?

— Je ne vois pas l'intérêt de vous séparer.

Sophie hocha pensivement la tête, puis elle sursauta en voyant l'attelage rouler dans l'allée.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Les voilà ! chuchota-t-elle.

Mme Gibbons tendit la main vers elle pour lui tapoter la tête, mais Sophie s'était déjà élancée vers la fenêtre et appuyait son nez contre la vitre.

Le comte descendit le premier, puis il aida les deux fillettes à l'imiter. Elles étaient vêtues de manteaux noirs identiques. L'une portait un ruban rose dans les cheveux, l'autre un jaune. Comme elles s'écartaient d'un pas, le comte tendit la main à la dernière occupante de la voiture.

Sophie retint son souffle, attendant de voir sortir la nouvelle comtesse.

— S'il vous plaît ! murmura-t-elle en croisant ses petits doigts.

S'il vous plaît, faites qu'elle m'aime !

Peut-être, si la comtesse la prenait en affection, le comte l'aimerait-il à son tour… Peut-être, même s'il ne l'appelait pas réellement sa fille, la traiterait-il comme si elle l'était… Peut-être formeraient-ils une vraie famille…

Sous le regard anxieux de Sophie, la nouvelle maîtresse des lieux descendit enfin de voiture. Chacun de ses gestes était si gracieux que la fillette ne put s'empêcher de songer à la délicate alouette qui venait parfois visiter le bain d'oiseaux installé dans le jardin. Même son chapeau était orné d'une longue plume dont les nuances turquoise scintillaient dans la vive lumière du soleil d'hiver.

— Qu'elle est belle ! murmura Sophie, éblouie.

Elle lança un rapide coup d'œil en direction de Mme Gibbons afin de jauger sa réaction, mais la gouvernante arborait une expression indéchiffrable, le regard fixé droit devant elle, car le comte s'apprêtait à faire entrer sa nouvelle famille pour procéder aux présentations.

Sophie déglutit péniblement, ignorant où elle était censée se tenir. Tout le monde semblait savoir où se placer. Les membres du personnel étaient alignés suivant leur rang, depuis le majordome jusqu'à la dernière des filles de cuisine. Même les chiens étaient assis dans un angle du hall, solidement tenus en laisse par un domestique.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sophie, elle, n'avait pas de place. Si elle, avait réellement été la fille de la maison, elle aurait dû se trouver auprès de sa préceptrice pour attendre la nouvelle comtesse. Si elle avait réellement été la pupille du comte… eh bien, il en aurait été de même. Seulement, Mlle Timmons, qui avait pris froid, avait refusé de quitter la nursery pour descendre au rez-de-chaussée. Les domestiques n'avaient pas cru une seconde à ce prétexte – Mlle Timmons se portait comme un charme la veille au soir –, mais aucun d'entre eux ne lui aurait reproché ce petit mensonge. Après tout, Sophie était une bâtarde, et personne ne voulait être celui ou celle qui insulterait la nouvelle comtesse en lui présentant l'enfant illégitime de son époux.

Et il aurait fallu que la comtesse soit aveugle ou stupide, ou les deux à la fois, pour ne pas comprendre immédiatement que Sophie était bien plus que la pupille du comte.

Soudain paralysée par la timidité, Sophie se rencogna dans un angle de la pièce tandis que deux valets de pied ouvraient les battants de la porte d'entrée avec force courbettes. Les deux filles entrèrent les premières, avant de s'écarter pour céder le passage au comte, qui entraînait son épouse à l'intérieur. Monsieur présenta Madame et ses filles au majordome, lequel présenta celles-ci au personnel.

Et Sophie attendit.

Le majordome présenta les valets de pied, la cuisinière, la gouvernante, les palefreniers.

Et Sophie attendit.

Il présenta les femmes de chambre, les filles de cuisine, les petites bonnes.

Et Sophie attendit.

Pour finir, le majordome – il s'appelait Rumsey – présenta la toute dernière des bonnes, une fille de service qui s'appelait Dulcie et n'était là que depuis une semaine. Le comte hocha la tête et remercia Rumsey dans un murmure, tandis que Sophie, qui ne savait toujours pas ce qu'elle devait faire, attendait.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Alors, elle toussa pour s'éclaircir la voix et s'avança d'un pas, un sourire hésitant aux lèvres. Elle ne passait guère de temps avec le comte, mais on l'amenait à lui chaque fois qu'il venait à Penwood Park, et il lui accordait toujours quelques minutes de son temps. Il lui demandait comment se déroulaient ses leçons, puis il la renvoyait à la nursery.

Sans doute voudrait-il encore savoir si elle travaillait bien, même s'il était à présent marié. Sans doute cela l'intéresserait-il d'apprendre qu'elle maîtrisait maintenant l'art de multiplier les fractions et que Mlle Timmons avait récemment qualifié son accent français de « parfait ».

Occupé à dire quelque chose aux filles de la comtesse, il ne l'entendit pas. Sophie toussota de nouveau, cette fois plus fort. D'une voix plus haut perchée qu'elle ne l'aurait voulu, elle appela :

— Monsieur ?

Le comte se retourna.

— Ah, Sofia, marmonna-t-il. Je n'avais pas vu que tu étais là.

Sophie se réjouit. Il ne l'avait pas délibérément ignorée, alors !

— Qui est-ce donc ? demanda la comtesse en s'approchant pour mieux la voir.

— Ma pupille, répondit le comte. Mlle Sofia Maria Beckett.

La nouvelle épouse parcourut Sophie d'un regard intrigué, puis elle fronça les sourcils. Elle les fronça jusqu'à ce qu'ils se rejoignent et ne fassent plus qu'un.

— Je vois, murmura-t-elle.

Et tout le monde dans le hall sut immédiatement ce qu'elle voyait.

— Rosamund, Posy ! appela-t-elle en se tournant vers ses filles. Venez avec moi.

Celles-ci se dirigèrent immédiatement vers leur mère. Sophie leur adressa un sourire timide. La plus petite lui sourit en retour. En revanche, l'aînée, qui avait les cheveux blonds comme les blés, imitant sa mère, leva le nez en l'air et détourna les yeux.

Sophie avala sa salive et sourit de nouveau à la plus amicale des deux, mais celle-ci se mordit la lèvre inférieure d'un air indécis avant de baisser

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

le regard vers le sol.

La comtesse tourna le dos à Sophie et demanda à son époux :

— Je suppose que vous avez fait préparer des chambres pour Rosamund et Posy ?

Il hocha la tête.

— Près de la nursery. Juste à côté de celle de Sofia.

Il y eut un long silence. La comtesse devait savoir que certaines batailles ne se livrent pas devant le personnel, car elle se contenta de déclarer :

— J'aimerais voir l'étage, à présent.

Et elle s'en alla, entraînant le comte et ses filles dans son sillage.

Sophie les regarda gravir les marches. Lorsqu'ils eurent disparu sur le palier, elle se tourna vers Mme Gibbons.

— Pensez-vous que je doive les accompagner pour aider ? proposa-t-elle. Je pourrais faire visiter la nursery aux petites filles…

La gouvernante secoua la tête.

— Elles ont l'air fatiguées, répondit-elle, visiblement gênée. Je suis sûre qu'elles ont besoin d'une sieste.

Sophie haussa les sourcils. On lui avait dit que Rosamund avait onze ans, et Posy, dix. N'avaient-elles pas passé l'âge de dormir l'après-midi ?

Mme Gibbons lui frotta gentiment le dos.

— Et si vous veniez plutôt avec moi ? Je ne serais pas fâchée d'avoir un peu de compagnie, et la cuisinière m'a dit qu'elle venait de sortir une fournée de shortbreads. Je crois qu'ils sont encore chauds.

Sophie acquiesça et suivit la gouvernante hors du hall. Elle aurait tout le temps ce soir de faire connaissance avec les deux fillettes. Elle leur montrerait la nursery, puis elles deviendraient amies, et bientôt, elles seraient comme des sœurs.

Sophie sourit. Cela allait être merveilleux d'avoir des sœurs !

En fait, Sophie ne croisa pas Rosamund et Posy – pas plus que le comte et la comtesse – avant le lendemain. En pénétrant dans la nursery

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

pour y prendre son dîner, elle vit que le couvert avait été mis pour deux personnes, non pour quatre. Mlle Timmons (qui s'était rétablie à une vitesse proprement stupéfiante) déclara que, au dire de la nouvelle comtesse, Rosamund et Posy étaient trop fatiguées par le trajet pour manger.

Toutefois, les fillettes devaient bien prendre leurs leçons. Aussi, le lendemain matin, se présentèrent-elles à la nursery, marchant un pas derrière leur mère. Sophie, qui étudiait depuis une heure déjà, leva les yeux de son cahier d'arithmétique avec un vif intérêt. Cette fois-ci, elle ne sourit pas aux deux filles. Pour une raison qu'elle n'aurait su expliquer, cela lui semblait préférable.

— Mademoiselle Timmons, dit la comtesse.

Celle-ci fit une révérence.

— Madame, la salua-t-elle dans un murmure.

— Mon époux m'a dit que vous seriez la préceptrice de mes filles.

— Je ferai de mon mieux, madame.

La comtesse désigna son aînée, celle qui avait des cheveux blonds et des yeux bleu clair. La jeune fille, songea Sophie, était aussi jolie que la poupée de porcelaine que le comte lui avait envoyée de Londres pour son septième anniversaire.

— Voici Rosamund. Elle a onze ans.

Puis, dirigeant sa main vers sa cadette, qui n'avait pas quitté ses souliers des yeux, la comtesse ajouta :

— Et voici Posy, qui a dix ans.

Sophie observa celle-ci, curieuse. À la différence de sa mère et de sa sœur, Posy avait les yeux et les cheveux bruns, et ses joues étaient un peu rondes.

— Sophie aussi a dix ans, fit remarquer Mlle Timmons.

La comtesse pinça les lèvres.

— Veuillez emmener les filles visiter la maison et le jardin.

Mlle Timmons hocha la tête.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Très bien. Sophie, posez votre ardoise. Nous reprendrons la leçon plus…

— Uniquement *mes* filles, coupa la comtesse d'une voix glaciale. Je souhaite m'entretenir avec Sophie.

Cette dernière déglutit douloureusement et tenta de lever les yeux vers ceux de la comtesse, mais ne parvint pas plus haut que son menton. Pendant que sa préceptrice entraînait Rosamund et Posy hors de la salle, elle se leva pour écouter ce que la nouvelle épouse de son père avait à lui dire.

— Je sais qui tu es, dit la comtesse dès que la porte fut fermée.

— M… madame ?

— Tu es sa bâtarde, et n'essaie pas de le nier.

Sophie ne répondit pas. Certes, cela était exact, mais jamais personne ne l'avait formulé à haute voix. Du moins, pas devant elle.

La comtesse lui souleva le menton sans ménagement pour la forcer à la regarder.

— Écoute-moi bien, dit-elle d'une voix menaçante. Tu vis peut-être ici, à Penwood Park, et tu vas peut-être partager les leçons de mes filles, mais tu n'es qu'une bâtarde, et tu ne seras jamais rien d'autre. Ne commets jamais, jamais l'erreur de te croire du même monde que nous.

Sophie laissa échapper un petit gémissement lorsque les ongles de la comtesse s'enfoncèrent dans la chair tendre sous son menton.

— Mon époux, poursuivit celle-ci, se sent lié à toi par je ne sais quelle ridicule obligation. C'est tout à fait noble de sa part de vouloir réparer ses erreurs passées, mais c'est une insulte pour moi de devoir supporter ta présence sous mon toit et de te voir nourrie, vêtue et éduquée comme si tu étais réellement sa fille.

Elle était réellement sa fille ! faillit protester Sophie. Et elle vivait sous ce toit depuis bien plus longtemps que la comtesse !

D'un geste sec, cette dernière libéra son menton.

— Je ne veux pas te voir, siffla-t-elle entre ses dents. Tu n'es pas autorisée à m'adresser la parole, et tu feras en sorte de ne jamais te

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

trouver en ma compagnie. En outre, tu n'es pas censée parler à Rosamund et Posy, sauf pendant vos leçons. Elles sont désormais les filles de la maison et ne doivent pas fréquenter des gens comme toi. Des questions ?

Sophie secoua la tête.

— Parfait.

Sur ces paroles, elle quitta la pièce, laissant Sophie les jambes flageolantes, les lèvres tremblantes et les yeux emplis de larmes.

Avec le temps, Sophie en apprit plus sur la précarité de sa position dans la maisonnée. Les domestiques étaient toujours très bien informés, et ce qu'ils savaient finit par atteindre les oreilles de Sophie.

La comtesse, dont le nom de baptême était Araminta, avait tenté dès le premier jour de faire chasser Sophie de la maison. Le comte avait refusé. Araminta n'était pas obligée d'aimer Sophie, avait-il répondu avec calme, elle n'avait même pas besoin de l'apprécier. En revanche, il faudrait qu'elle l'accepte. Cela faisait sept ans qu'il assumait ses responsabilités envers elle, et il n'avait pas l'intention de s'y soustraire maintenant.

Rosamund et Posy, à l'instar de leur mère, traitèrent Sophie avec hostilité et dédain, bien que la seconde ne montrât pas les mêmes dispositions que son aînée pour la cruauté. Rosamund n'aimait rien tant que pincer et tordre le dos de la main de Sophie lorsque Mlle Timmons regardait ailleurs. Jamais une plainte ne franchit les lèvres de Sophie. Celle-ci se doutait que leur préceptrice n'aurait pas le courage de gronder Rosamund (qui irait probablement raconter une autre version des faits à sa mère), et si quelqu'un remarqua que les mains de Sophie étaient toujours marbrées de bleus, personne n'en dit rien.

Posy lui manifestait un peu de bonté à l'occasion, mais la plupart du temps, elle se contentait de déclarer dans un soupir navré :

— Maman dit que je ne dois pas être gentille avec toi.

Quant au comte, il n'intervenait jamais.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

La vie de Sophie se poursuivit de la sorte durant quatre ans, jusqu'au jour où le comte, qui prenait alors le thé dans la roseraie, surprit tout le monde en portant une main à sa poitrine avec un hoquet de douleur, avant de tomber sur le pavé, face contre terre.

Il ne reprit jamais connaissance.

Tous furent très choqués. Le comte n'avait que quarante ans. Qui aurait cru que son cœur le trahirait si tôt ? Personne ne fut plus ébahi qu'Araminta, qui tentait désespérément depuis leur mariage de concevoir le sacro-saint héritier.

— J'attends peut-être un enfant ! s'empressa-t-elle de déclarer aux hommes de loi du comte. Vous ne pouvez pas donner le titre à je ne sais quel cousin éloigné ! J'attends peut-être un heureux événement !

Hélas pour elle ! Aucun heureux événement ne se profilait à l'horizon, et lorsqu'on procéda à la lecture des dernières volontés du comte, un mois plus tard (les avocats ayant décidé d'accorder un délai à la veuve, au cas où elle aurait eu raison), Araminta fut obligée de s'asseoir à côté du nouvel héritier du titre, un jeune homme aux mœurs fort dissolues, ivre la plupart du temps.

Dans l'ensemble, les dispositions de feu son époux étaient des plus classiques. Richard Gunningworth laissait des legs à ses plus loyaux serviteurs, ainsi que des fonds destinés à Rosamund, Posy et même Sophie, afin que les trois jeunes filles disposent chacune d'une dot respectable.

Puis l'avocat passa à l'alinéa concernant Araminta.

— À mon épouse, Araminta Gunningworth, comtesse de Penwood, je laisse un revenu annuel de deux mille livres…

— C'est tout ? glapit Araminta.

— … à moins qu'elle n'accepte de recueillir ma pupille, Mlle Sofia Maria Beckett, et de prendre soin d'elle jusqu'à ce que celle-ci atteigne l'âge de vingt ans, auquel cas son revenu annuel sera élevé à six mille livres.

— Je ne veux pas d'elle, murmura Araminta.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Rien ne vous oblige à la prendre avec vous, lui rappela l'homme de loi. Vous pouvez…

— Vivoter avec deux malheureux milliers de livres ? coupa-t-elle. Je ne crois pas.

L'avocat, dont les revenus étaient considérablement inférieurs à deux mille livres par an, ne répondit pas.

Le nouveau comte, qui buvait depuis le début de la réunion, émit un hoquet.

Araminta se leva.

— Que décidez-vous ? demanda l'homme de loi.

— Je la prends, dit-elle entre ses dents.

— Dois-je aller la trouver pour le lui annoncer ?

Araminta secoua la tête.

— Je m'en charge.

Seulement, lorsque Araminta alla parler à Sophie, elle omit quelques détails d'importance.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

PREMIÈRE PARTIE

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

1

L'événement le plus couru de la saison sera sans conteste le bal masqué de lady Bridgerton, qui doit avoir lieu lundi prochain. Impossible de faire trois pas sans croiser quelque mère ambitieuse en train de se livrer à des conjectures sur l'identité des invités et, tout aussi important, sur la tenue qu'ils porteront !

Aucun des sujets susmentionnés, toutefois, n'offre autant d'intérêt que celui des deux frères Bridgerton encore célibataires, Benedict et Colin. (Avant que quelqu'un ne fasse remarquer qu'il reste un troisième frère à marier, votre dévouée chroniqueuse s'empresse de rassurer ses lecteurs : elle est parfaitement au courant de l'existence de Gregory Bridgerton. Cependant, n'étant âgé que de quatorze ans, celui-ci n'a encore rien à faire dans cette rubrique particulière, consacrée, comme la plupart de celles que nous signons, à ce sport sacré entre tous : la chasse au bon parti.)

Bien que MM. Bridgerton ne soient rien de plus que cela – des messieurs sans particule –, ils n'en sont pas moins regardés comme deux des meilleures proies de la saison. Il est de notoriété publique qu'ils possèdent chacun une fortune respectable, et il n'est nul besoin de posséder une vue particulièrement perçante pour constater qu'ils sont également dotés, à l'instar des autres rejetons Bridgerton, du charme et de la beauté qui caractérisent les membres de cette famille.

Se trouvera-t-il quelque heureuse jeune fille assez habile pour, mettant à profit les mystères d'un bal masqué, faire main basse sur l'un de nos deux célibataires si convoités ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Votre chroniqueuse n'essaiera même pas de parier là-dessus.
La Chronique mondaine de lady Whistledown, 31 mai 1815

— Sophie ? Sooophiiiie !

Le cri aurait suffi à briser un verre… ou, du moins, un tympan.

— J'arrive, Rosamund ! J'arrive !

Sophie souleva le bas de sa vilaine robe de lainage pour gravir plus rapidement l'escalier. Mais elle dérapa sur la quatrième marche, réussit de justesse à se retenir à la rampe et atterrit sur son postérieur. Elle aurait dû se souvenir que le bois était glissant : elle avait aidé la bonne à cirer l'escalier le matin même.

Pilant net devant la porte de la chambre de Rosamund, elle demanda, sans prendre le temps de retrouver son souffle :

— Oui ?

— Mon thé est froid.

« Il était chaud quand je vous l'ai apporté il y a une heure, fainéante ! » fut-elle tentée de répliquer.

— Je vais vous faire préparer une nouvelle théière, répondit-elle.

Rosamund émit un petit reniflement.

— J'espère bien.

Sophie étira ses lèvres en un rictus qu'il aurait fallu être aveugle pour qualifier de sourire et prit le service à thé.

— Dois-je laisser les biscuits ? demanda-t-elle.

Rosamund secoua sa jolie tête blonde.

— J'en veux des frais.

Ployant sous le poids du plateau surchargé, Sophie quitta la chambre en prenant soin de ne pas laisser échapper de grommellement avant d'être en sécurité dans le couloir. Rosamund lui demandait tout le temps du thé, qu'elle ne commençait jamais à boire avant qu'une heure soit passée. À ce moment, bien entendu, il était froid, et elle exigeait qu'on lui en refasse, ce qui obligeait Sophie à monter et descendre l'escalier du matin au soir.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Monter, descendre, monter, descendre… Parfois, elle avait l'impression de ne rien faire d'autre de sa vie !

Monter, descendre. Monter, descendre.

Sans parler du ravaudage et du repassage, des cheveux à brosser, des chaussures à cirer, des lits à faire…

— Sophie !

Elle pivota sur elle-même pour se tourner vers Posy, qui se dirigeait vers elle.

— Sophie, je voudrais savoir… Penses-tu que cette couleur m'aille bien ?

Sophie regarda le costume de sirène de la jeune fille. La coupe ne flattait guère Posy, qui n'avait jamais perdu les rondeurs de l'enfance, mais la couleur rehaussait joliment son teint mat.

— C'est un très beau vert, répondit-elle, sincère. Il vous donne une mine superbe.

— Tant mieux. Je suis contente qu'il te plaise. Tu as toujours le chic pour m'aider à choisir mes vêtements.

Posy sourit et s'approcha pour prendre un biscuit sur le plateau.

— Mère est d'une humeur massacrante depuis une semaine à cause de ce bal masqué, et je n'ai pas fini de l'entendre se plaindre si je ne suis pas en beauté, ou…

Posy fit la grimace.

— … ou si elle pense que je ne suis pas en beauté. Elle espère bien que l'une de nous deux mettra le grappin sur l'un ou l'autre des Bridgerton encore disponibles, vois-tu.

— Je sais.

— Et comme si cela ne suffisait pas, cette Whistledown parle encore d'eux dans sa chronique. Cela ne fait…

Elle finit de mastiquer son biscuit et marqua une pause, le temps de l'avaler.

— … qu'aiguiser l'appétit de mère.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Le numéro de ce matin est-il intéressant ? demanda Sophie, changeant de position pour appuyer le plateau contre sa hanche. Je n'ai pas encore pu le lire.

— Oh, comme d'habitude, répondit Posy avec un geste indolent. Franchement, tout cela est d'une monotonie !

Sophie essaya de se composer une expression compatissante, sans succès. Pour sa part, elle n'avait pas d'autre rêve que de vivre une seule journée la vie « monotone » de Posy ! L'idée d'avoir Araminta pour mère ne lui souriait guère, mais elle n'aurait pas été fâchée de fréquenter elle aussi les fêtes, les bals et les soirées musicales.

— Voyons, poursuivit Posy, pensive. Il y avait un compte rendu du dernier bal chez lady Worth, un entrefilet sur le vicomte Guelph, qui s'est apparemment entiché d'une jeune fille écossaise, et un long article au sujet du prochain bal masqué de lady Bridgerton.

Sophie laissa échapper un soupir de frustration. Cela faisait des semaines qu'elle entendait parler du fameux bal costumé, et même si elle n'était que simple femme de chambre (et, accessoirement, bonne à tout faire, quand Araminta décidait qu'elle ne travaillait pas assez dur), elle ne pouvait s'empêcher de rêver d'y assister.

— En tout cas, ajouta Posy en piochant un autre biscuit dans l'assiette, je serais ravie que ce vicomte Guelph se fiance. Cela en fera un de moins. Mère ne cesse de me vanter son charme – comme si j'avais la moindre chance d'attirer son attention !

Elle mordit dans son gâteau, qui se brisa bruyamment entre ses dents.

— J'espère que lady Whistledown a raison, à son sujet.

— En général, elle est bien informée, répondit Sophie.

Elle lisait *La Chronique mondaine de lady Whistledown* depuis les premiers numéros de ce journal, qui dataient de 1813, et en matière d'affaires matrimoniales, son auteur voyait presque toujours ses suppositions se confirmer.

Non pas, bien entendu, que Sophie ait le moindre intérêt personnel à étudier le « marché du mariage », mais la lecture régulière du

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Whistledown suffisait à vous donner l'impression d'appartenir à la bonne société londonienne, même si vous n'assistiez jamais en personne aux événements qui y étaient relatés.

À vrai dire, les pauses qu'elle s'accordait pour parcourir cette feuille mondaine étaient les seuls véritables bons moments de la vie de Sophie. Elle avait déjà dévoré tous les romans de la maigre bibliothèque familiale, et comme ni Araminta, ni Rosamund, ni Posy ne montraient de disposition pour la lecture, elle ne nourrissait aucun espoir de voir un nouvel ouvrage franchir le seuil de la maison.

Le *Whistledown* était un vrai bonheur. Personne ne connaissait l'identité de son auteur. Lorsque les premiers numéros de la célèbre chronique avaient paru, deux ans auparavant, les spéculations étaient allées bon train. Aujourd'hui encore, chaque fois que lady Whistledown lançait un ragot croustillant, les interrogations repartaient de plus belle : qui était donc capable de collecter autant d'informations, à une telle vitesse et avec une si diabolique précision ?

Pour Sophie, ce feuillet mondain représentait une fenêtre passionnante sur le monde qui aurait été le sien si ses parents avaient officialisé leur union. Elle aurait été la fille d'un comte, et non sa bâtarde. Elle se serait appelée Gunningworth, et non Beckett.

Qu'elle aurait aimé, au moins une fois dans sa vie, être celle qui monte dans la voiture pour se rendre au bal !

À la place, elle était celle qui aidait les autres à s'habiller pour sortir en ville, celle qui serrait le corset de Posy, celle qui réalisait le chignon de Rosamund, celle qui cirait les escarpins d'Araminta.

Allons, elle ne pouvait pas – du moins, elle ne devait pas – se plaindre ! Certes, elle était obligée de jouer les bonnes à tout faire pour Araminta et ses filles, mais elle avait un foyer. Toutes les jeunes femmes dans sa situation ne pouvaient pas en dire autant.

À sa mort, son père ne lui avait rien laissé. Rien, sauf un toit sur sa tête. Par son testament, il s'était assuré qu'elle ne pourrait être mise à la

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

porte avant l'âge de vingt ans. Jamais Araminta ne se serait privée de quatre mille livres annuelles en la congédiant !

Hélas ! Ces quatre mille livres revenaient à Araminta et non à Sophie, qui n'en avait jamais reçu un penny en partage. Les beaux vêtements d'autrefois avaient été remplacés par les grossiers lainages réservés aux domestiques et, comme ceux-ci, Sophie mangeait les restes qu'Araminta, Rosamund et Posy renvoyaient en cuisine.

Toutefois, le vingtième anniversaire de Sophie était passé depuis presque un an, et elle vivait toujours à Penwood House, à travailler d'arrache-pied pour Araminta. Pour une raison qu'elle ignorait – peut-être parce qu'Araminta refusait de former ou de payer une nouvelle bonne –, sa belle-mère l'avait autorisée à rester parmi le personnel.

Et Sophie avait accepté cette situation. Elle savait à quoi s'attendre de la part d'Araminta, mais elle ignorait ce qu'elle trouverait hors de Penwood House. Qui pouvait dire ce qui serait le pire ?

— Ce plateau n'est pas un peu lourd ?

Battant des cils, Sophie s'arracha à ses réflexions et regarda Posy, qui venait de faire main basse sur le dernier biscuit. Zut ! Elle l'aurait bien gardé pour elle.

— Si, murmura-t-elle. Si, il commence à peser. Je ferais mieux d'aller le rapporter à la cuisine.

Posy lui sourit.

— Je ne te retiens pas plus longtemps, mais quand tu auras terminé, pourras-tu repasser ma robe rose ? Je vais la porter ce soir. Ah ! Il faudrait aussi astiquer les escarpins assortis. Je les ai un peu salis la dernière fois que je les ai portés, et tu sais comme mère est exigeante, au sujet des chaussures. Peu importe que personne ne les voie sous ma robe : elle remarquera la plus petite trace de poussière dès que je relèverai le bas de ma robe pour monter une marche !

Hochant la tête, Sophie ajouta mentalement les requêtes de Posy à sa liste des tâches du jour.

— Alors, à tout à l'heure ! dit Posy.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Et, mordant dans le dernier biscuit, elle rentra dans sa chambre. Quant à Sophie, elle reprit son chemin vers la cuisine d'un pas lourd.

Quelques jours plus tard, agenouillée sur le plancher, des épingles entre ses lèvres serrées, Sophie procédait aux retouches de dernière minute sur le costume d'Araminta. La couturière avait bien entendu fait livrer la robe de reine Élisabeth taillée à ses mesures, mais Araminta affirmait qu'elle était maintenant trop large au niveau de la taille.

— Comment est-ce ? demanda Sophie sans remuer les lèvres, afin de ne pas faire tomber les épingles.

— Trop serré.

Elle ajusta quelques épingles.

— Et là ?

— Trop lâche.

Sophie retira les épingles avant de les remettre à la place exacte où elles se trouvaient auparavant.

— Et maintenant ?

Araminta se tourna d'un côté, puis de l'autre, avant de marmonner :

— Hum… Cela ira.

Réprimant un sourire, Sophie se redressa pour aider Araminta à retirer la robe.

— Tu as une heure pour finir la couture, sinon nous ne serons pas à l'heure au bal masqué, dit-elle.

— Bien sûr, murmura Sophie.

Elle trouvait plus simple de répondre systématiquement « bien sûr » quand Araminta lui parlait.

— Ce bal est d'une importance cruciale, déclara celle-ci d'un ton sec. Rosamund doit impérativement se fiancer cette année. Le nouveau comte de Penwood…

Araminta fut parcourue d'un frisson de dégoût. Elle considérait toujours celui-ci comme un imposteur, même s'il était le plus proche parent vivant de son défunt mari.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— … m'a fait savoir que c'était la dernière année où nous pouvions séjourner à Penwood House. Quel butor ! Je suis la comtesse douairière, tout de même. Et Rosamund et Posy sont les filles du comte.

Les belles-filles, rectifia Sophie en son for intérieur.

— Nous avons bien le droit de nous installer à Penwood House pour la saison. Et d'ailleurs, que compte-t-il faire de la maison ?

— Peut-être a-t-il décidé d'assister à la saison afin de chercher une épouse, suggéra Sophie. Il va sans doute souhaiter un héritier.

Araminta fit la grimace.

— Si Rosamund ne se dépêche pas de dénicher un mari, je ne sais pas ce que nous allons devenir. Il est tellement difficile de trouver une maison correcte à louer ! Et je ne parle pas de la dépense…

Sophie s'interdit de faire remarquer que non seulement Araminta n'avait guère de frais à engager pour sa caméristeste, mais qu'elle avait même reçu quatre mille livres par an pour disposer de ses bons et loyaux services ! Du moins, jusqu'à ce que Sophie atteigne sa vingtième année.

Araminta claqua des doigts.

— Tu n'oublieras pas de poudrer les cheveux de Rosamund.

Rosamund devait aller au bal déguisée en Marie-Antoinette. Sophie lui avait demandé si elle envisageait d'orner son cou de faux sang. Rosamund n'avait pas ri.

Araminta tira sur son peignoir, dont elle noua la ceinture d'un geste nerveux.

— Quant à Posy…

Elle fronça les sourcils.

— Eh bien, elle aura besoin de ton aide d'une manière ou d'une autre, je suppose.

— C'est toujours un plaisir pour moi de m'occuper de Posy, répondit Sophie.

Araminta fronça les sourcils, se demandant sans doute si c'était de l'insolence.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— J’espère bien ! siffla-t-elle en se dirigeant vers son cabinet de toilette.

Sophie la salua au moment où la porte se refermait derrière elle. Au même instant, Rosamund entra dans la pièce au pas de course.

— Ah, te voilà, Sophie ! s’écria-t-elle. J’ai besoin de ton aide immédiatement.

— Je crains que cela ne doive attendre que…

— J’ai dit, immédiatement ! coupa Rosamund.

Sophie redressa les épaules et décocha un regard ferme à Rosamund.

— Votre mère m’a demandé de faire une reprise à sa robe.

— Enlève les épingles et dis-lui que c’est fait. Elle ne remarquera même pas la différence.

Sophie, qui avait eu la même idée, ravala un gémissement de contrariété. Si elle suivait le conseil de Rosamund, celle-ci la dénoncerait le lendemain, et Araminta ne décolérerait pas de la semaine. À présent, elle allait réellement devoir découdre et recoudre la robe !

— Qu’aviez-vous à me demander, Rosamund ?

— Il y a un accroc à l’ourlet de mon costume. Je ne vois vraiment pas comment c’est arrivé.

— Peut-être l’avez-vous fait en essayant la…

— Ne sois pas impertinente !

Sophie se mordit les lèvres. Il lui était bien plus difficile de se plier aux ordres de Rosamund qu’à ceux d’Araminta, peut-être parce qu’elles avaient autrefois été presque égales, partageant la même salle de classe et la même préceptrice.

— Il faut le réparer sur-le-champ, reprit Rosamund avec un petit reniflement hautain.

Sophie soupira.

— Eh bien, donnez-le-moi. Je m’en occuperai une fois que j’en aurai terminé avec la robe de votre mère. Je vous donne ma parole que vous l’aurez largement à temps.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je dois être à l'heure à ce bal masqué, reprit Rosamund, menaçante. Sinon, c'est toi qui seras décapitée.

— Vous ne serez pas en retard, promit Sophie.

Avec un claquement de langue agacé, Rosamund franchit la porte d'un pas rapide pour aller chercher son costume… et heurta de plein fouet Posy, qui courait en sens inverse.

— Oups ! s'écria celle-ci.

— Regarde où tu vas, Posy ! grommela Rosamund.

— Toi aussi ! répliqua celle-ci.

— Je faisais attention, mais comment veux-tu que je t'évite, grosse dinde ?

Posy rougit et fit un pas de côté.

— Vous avez besoin d'aide, Posy ? lui demanda Sophie dès que Rosamund eut disparu.

La jeune fille hocha la tête.

— Pourras-tu trouver un moment pour me coiffer, tout à l'heure ? J'ai trouvé des rubans verts qui ressemblent un peu à des algues.

Sophie laissa échapper un profond soupir. Des rubans vert foncé risquaient fort de ne pas être du meilleur effet dans les cheveux bruns de Posy, mais elle n'avait pas le cœur de le lui faire remarquer.

— Je vais essayer, Posy, mais je dois d'abord faire une reprise à la robe de votre mère, ainsi qu'à celle de Rosamund.

— Oh.

Posy avait l'air dépitée. Sophie en fut sincèrement navrée, car Posy était la seule personne à lui manifester un peu de gentillesse dans cette maison, à l'exception des autres domestiques.

— Ne vous inquiétez pas, reprit-elle. Je vous promets que vous serez bien coiffée, même si nous n'avons que peu de temps.

— Merci, Sophie ! Je…

— Eh bien, tu n'as toujours pas commencé à recoudre ma robe ? tonna Araminta, qui venait de sortir de son cabinet de toilette.

Sophie sursauta.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je parlais à Rosamund et à Posy. Rosamund a fait un accroc à sa robe, et…

— Au travail !

— Bien sûr. Tout de suite.

Sophie s'assit sur le sofa et retourna la robe sur l'envers afin de reprendre la taille.

— Plus vite que tout de suite, marmonna-t-elle. Plus vite que les ailes d'un colibri. Plus vite que…

— Que dis-tu ? demanda Araminta.

— Rien.

— Alors, tais-toi. Je trouve ta voix particulièrement exaspérante.

Sophie serra les dents.

— Maman ? dit Posy. Ce soir, Sophie va me coiffer comme…

— Évidemment qu'elle va vous coiffer. Cessez de parler à tort et à travers et allez mettre des compresses sur vos paupières pour qu'elles dégonflent un peu.

Le visage de Posy se décomposa.

— J'ai les yeux gonflés ?

Sophie secoua la tête, au cas où Posy aurait l'idée de regarder dans sa direction.

— Toujours, affirma Araminta. N'est-ce pas, Rosamund ?

Sophie et Posy tournèrent la tête vers la porte, dans l'encadrement de laquelle venait d'apparaître Rosamund, sa robe à la main.

— Absolument, renchérit celle-ci, mais si elle met des compresses, ils auront l'air un peu moins bouffis, je suppose.

— Vous êtes superbe, ce soir ! s'exclama Araminta à l'adresse de Rosamund. Et vous n'êtes même pas encore habillée ! Les fils d'or de votre robe rehausseront à la perfection la nuance de vos cheveux.

Sophie lança un regard compatissant à la brune Posy, que sa mère ne complimentait jamais ainsi.

— Vous allez prendre un de ces Bridgerton au piège, poursuivit Araminta. J'en suis sûre !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Rosamund baissa modestement les yeux. C'était une expression qu'elle maîtrisait à la perfection, et Sophie devait admettre que cela lui allait très bien. Au demeurant, presque tout était parfait, chez Rosamund. Sa chevelure blonde et ses yeux bleu porcelaine étaient à la mode cette année, et grâce à la généreuse dot que le comte avait prévue pour elle, tout le monde s'accordait à penser qu'elle contracterait un beau mariage avant la fin de la saison.

Sophie tourna de nouveau les yeux vers Posy, qui regardait sa mère d'un air plein de tristesse et de regret.

— Vous aussi, Posy, vous êtes très jolie, dit-elle sur une impulsion.

Le regard de celle-ci s'éclaira.

— Tu crois ?

— Absolument. Et votre costume est d'une grande originalité. Je suis certaine qu'il n'y aura pas d'autre sirène que vous.

— Comment peux-tu le savoir ? ricana Rosamund. Tu n'as jamais fréquenté le beau monde.

— Je suis sûre que vous allez passer une merveilleuse soirée, Posy, poursuivit Sophie, ignorant la pique de Rosamund. Si vous saviez comme je vous envie ! Moi aussi, j'aimerais assister à ce bal masqué.

Elle laissa échapper un petit soupir de regret qui fut accueilli par un silence stupéfait… puis par les éclats de rire d'Araminta et de Rosamund. Même Posy sourit.

— Qu'elle est drôle ! s'exclama Araminta, hilare. La petite Sophie au bal des Bridgerton ! Tu ne sais donc pas que les bâtards n'ont pas leur place dans la bonne société ?

— Je n'ai pas dit que je m'attendais à y aller, riposta Sophie, mais simplement que j'aimerais pouvoir le faire.

— Eh bien, tu ne devrais même pas y penser, déclara Rosamund. Si tu commences à désirer une vie à laquelle tu ne peux prétendre, tu risques d'être très déçue.

Mais Sophie n'entendit pas ces paroles, car, au même instant, un événement extraordinaire se produisit. Alors qu'elle levait la tête vers

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Rosamund, elle aperçut la gouvernante qui se tenait sur le seuil de la pièce. C'était Mme Gibbons, qui avait quitté Penwood Park, à la campagne, pour venir remplacer sa collègue londonienne après le décès de celle-ci. Lorsque Sophie croisa son regard, la gouvernante lui adressa un clin d'œil.

Oui, un clin d'œil !

Jamais Sophie n'aurait imaginé Mme Gibbons capable d'une telle fantaisie.

— Sophie ? Sophie ! Tu m'écoutes ?

Elle se tourna vers Araminta, distraite.

— Désolée, murmura-t-elle. Vous disiez ?

— Je disais, répondit Araminta d'un ton agacé, que tu ferais mieux de te presser. Si nous sommes en retard au bal, tu auras à en répondre demain.

— Bien sûr, dit Sophie.

Elle piqua son aiguille dans l'étoffe et se remit au travail, mais son esprit était ailleurs.

Pourquoi diable Mme Gibbons lui avait-elle fait un clin d'œil ?

Trois heures plus tard, Sophie se tenait sur le perron de Penwood House tandis que l'une après l'autre, Araminta, Rosamund et Posy, aidées par un valet de pied, montaient dans la calèche. Elle adressa un petit signe de la main à Posy, qui lui répondit, puis elle regarda l'attelage descendre la rue et disparaître à un croisement. Penwood House n'était séparée de Bridgerton House, où se tenait le bal masqué, que par six rues, mais Araminta aurait exigé qu'on attelle la voiture même si elle avait habité juste à côté. Il fallait savoir soigner son entrée, après tout.

Sophie poussa un soupir de soulagement et pivota sur ses talons pour retourner à l'intérieur de la maison. Dans l'excitation du départ, Araminta avait oublié de lui laisser une liste de corvées à exécuter pendant son absence. Cette soirée libre était pour elle un luxe inespéré. Elle allait en profiter pour relire un roman. Ou peut-être, avec un peu de chance,

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

pourrait-elle trouver la dernière édition du *Whistledown*. Il lui semblait avoir vu Rosamund l'emporter dans sa chambre, un peu plus tôt dans l'après-midi.

Mais lorsqu'elle franchit le seuil de Penwood House, Mme Gibbons se matérialisa, comme sortie de nulle part, et la prit par le bras.

— Il n'y a pas de temps à perdre ! lui dit la gouvernante.

Sophie la regarda comme si elle avait perdu l'esprit.

— Je vous demande pardon ?

Mme Gibbons la tira par le coude.

— Venez avec moi, vite !

Mme Gibbons se comportait d'une façon très inhabituelle, mais Sophie, pour lui faire plaisir, la suivit sans protester – la gouvernante lui manifestait toujours une très grande bonté, au risque de déplaire à Araminta. Intriguée, Sophie se laissa donc entraîner le long des trois escaliers qui menaient jusqu'à sa chambre, une petite pièce située sous les toits.

— Et maintenant, déshabillez-vous, ordonna Mme Gibbons en poussant la porte.

— Excusez-moi ?

— Allons, dépêchons !

— Madame Gibbons, vous…

Sophie laissa sa phrase en suspens et considéra, bouche bée, le spectacle qu'offrait sa chambre. Au beau milieu de la pièce se trouvait une baignoire presque pleine d'où s'élevait, un nuage de vapeur et autour de laquelle s'activaient trois bonnes. L'une d'elles versait un broc d'eau fumante dans la baignoire, une autre était occupée à déverrouiller le cadenas d'une malle d'apparence mystérieuse, et la troisième, une serviette à la main, disait :

— Vite, vite !

Sophie les regarda, les yeux écarquillés de stupeur.

— Que se passe-t-il ?

Mme Gibbons tourna vers elle un visage radieux.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Mademoiselle Sofia Maria Beckett, vous allez au bal masqué !

Une heure plus tard, Sophie était métamorphosée. La vaste malle contenait des robes qui avaient appartenu à la mère du comte de Penwood. Certes, celles-ci étaient passées de mode depuis au moins cinquante ans, mais qu'importait ? Dans un bal masqué, personne ne s'attendait à voir des tenues à la dernière mode !

Tout au fond de la malle, on avait trouvé une délicieuse robe de bal tissée de fils d'argent, avec un étroit corset rebrodé de semis de perles et ces jupes largement évasées qui avaient été si populaires au siècle précédent. Le simple fait de la toucher donnait à Sophie l'impression d'être une véritable princesse. Après son long séjour dans la malle, la robe sentait un peu la poussière, mais l'une des bonnes l'avait délicatement tamponnée d'eau de rose avant de la suspendre pour qu'elle s'aère.

Sophie avait été baignée, parfumée et coiffée, et l'une des bonnes avait même appliqué une touche de rouge sur ses lèvres.

— Ne dites rien à Mlle Rosamund, avait-elle murmuré à ses collègues, je l'ai pris sur sa coiffeuse.

— Oh, regardez ! s'écria Mme Gibbons. J'ai trouvé les gants assortis !

Levant les yeux, Sophie vit la gouvernante qui tenait à la main une paire de gants assez longs pour couvrir l'avant-bras jusqu'au coude. Elle lui en prit un des mains pour l'examiner.

— La couronne des Penwood, dit-elle. Et il y a un monogramme à l'intérieur de l'ourlet…

La gouvernante retourna le gant qu'elle tenait.

— SLG, lut-elle. Sarah Louisa Gunningworth. Votre grand-mère, mademoiselle Sophie.

Sophie la regarda, interloquée. C'était bien la première fois que Mme Gibbons parlait du comte comme de son père ! À Penwood Park, jamais personne n'avait reconnu ouvertement les liens de sang qui unissaient Sophie à la famille Gunningworth.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Oui, votre grand-mère, insista la gouvernante. Nous avons assez tourné autour du pot. C'est un vrai scandale de voir que Rosamund et Posy sont traitées comme les filles de la maison, et vous, la véritable fille du comte, comme une domestique !

Les trois bonnes hochèrent la tête.

— Ce soir, poursuivit Mme Gibbons, au moins une fois dans votre vie, vous serez la reine du bal.

Le sourire aux lèvres, elle prit Sophie par les épaules et la fit pivoter pour la placer devant le miroir.

La jeune fille eut le souffle coupé.

— Est-ce bien moi ?

Mme Gibbons acquiesça, les yeux soudain brillants.

— Vous êtes superbe, ma chérie, murmura-t-elle.

Sophie porta lentement la main à ses cheveux.

— Ne les décoiffez pas ! s'écria l'une des bonnes.

— Non, promit Sophie avec un sourire vacillant, tandis qu'une larme perlait à ses paupières.

Un voile de poudre scintillante avait été vaporisé sur sa chevelure, l'auréolant d'un éclat féerique. Ses longues boucles blond cendré avaient été relevées sur le sommet de son crâne en un chignon lâche, à l'exception d'une mèche qui cascadait le long de son cou. Ses yeux, d'ordinaire vert noisette, brillaient comme deux émeraudes. Toutefois, Sophie soupçonnait que cet éclat avait plus à voir avec les larmes qu'elle retenait qu'avec quoi que ce soit d'autre.

— Et voici votre masque, dit Mme Gibbons d'un ton un peu brusque.

Il s'agissait d'un loup de velours noir qui se nouait derrière la tête, de sorte que Sophie n'aurait pas besoin de le tenir à la main.

— À présent, il ne nous manque que les chaussures.

Sophie jeta un regard sceptique à ses affreux souliers de travail rangés dans un angle de la chambre.

— J'ai peur de ne rien avoir d'assez raffiné pour une telle tenue, dit-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

La bonne qui lui avait teinté les lèvres de rouge lui tendit une paire de mules blanches.

— Elles viennent du placard de Rosamund, expliqua-t-elle.

Sophie y passa son pied droit… avant de l'enlever aussitôt.

— C'est bien trop grand, dit-elle en regardant Mme Gibbons. Je ne pourrai jamais marcher avec.

La gouvernante se tourna vers la bonne.

— Allez en chercher une autre paire chez Posy.

— Les siennes sont encore plus grandes, intervint Sophie. Je le sais, je les ai suffisamment nettoyées.

Mme Gibbons laissa échapper un soupir.

— Alors, nous n'avons pas le choix. Nous allons devoir nous servir dans la collection d'Araminta.

Sophie frémit. L'idée de marcher dans les chaussures d'Araminta était franchement effrayante. Mais elle n'avait pas d'autre solution… à moins de se passer de souliers. Et elle ne pensait pas que l'on puisse se présenter pieds nus à un bal londonien, fût-ce un bal costumé.

Quelques minutes plus tard, la bonne était de retour, portant une paire de mules de satin blanc aux coutures argent, ornées de délicates roses de strass.

Sophie n'était toujours pas très rassurée à la perspective de porter les chaussures d'Araminta, mais elle en essaya tout de même une. Elle lui allait à la perfection.

— Elles sont parfaitement assorties à la robe, fit remarquer une bonne en désignant les fils d'argent. On dirait qu'elles ont été réalisées sur mesure !

— Nous n'avons pas le temps d'admirer ces mules, déclara soudain Mme Gibbons. À présent, Sophie, écoutez ces instructions avec attention. Le cocher a conduit la comtesse et ses filles, et il est rentré. Il va vous emmener à votre tour à Bridgerton House, mais il a reçu l'ordre d'attendre ces dames à l'extérieur afin d'être prêt lorsqu'elles voudront s'en aller, ce

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

qui signifie que vous devrez partir à minuit, et pas une seconde plus tard. Avez-vous bien compris ?

Sophie hocha la tête et consulta la petite pendule fixée au mur. Il était un peu plus de 21 heures. Elle aurait plus de deux heures à passer au bal.

— Merci, murmura-t-elle. Oh, merci infiniment !

Mme Gibbons tamponna ses yeux avec son mouchoir.

— Amusez-vous bien, ma chérie. C'est le seul remerciement que nous espérons.

Sophie regarda de nouveau l'horloge. Deux heures.

Deux heures qu'elle allait devoir faire durer une vie entière.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

2

Les Bridgerton forment vraiment une famille unique. Il ne reste sans doute plus personne à Londres qui ignore encore qu'ils offrent tous une remarquable ressemblance physique, ni qu'ils sont prénommés selon l'ordre alphabétique : Anthony, Benedict, Colin, Daphné, Éloïse, Francesca, Gregory et Hyacynthe.

On ne peut s'empêcher de se demander comment feu le vicomte et la (toujours très vivante) comtesse douairière auraient appelé leur rejeton suivant s'ils en avaient eu un neuvième. Imogen ? Inigo ?

Sans doute est-il préférable qu'ils en soient restés à huit.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 2 juin 1815

Benedict Bridgerton était le deuxième d'une fratrie de huit, mais parfois, il avait l'impression qu'ils étaient une bonne centaine.

Ce bal que sa mère avait à tout prix voulu organiser était censé être costumé, aussi Benedict avait-il docilement couvert son visage d'un loup noir, mais tout le monde savait qui il était.

Ou plutôt, tout le monde le savait à peu près.

— Tiens, un Bridgerton ! s'exclamaient les gens en applaudissant de joie.

— Vous, vous devez être un Bridgerton !

— Un Bridgerton ! Je reconnaîtrais un Bridgerton n'importe où !

Oui, Benedict était un Bridgerton, mais il aurait parfois aimé être un peu moins Bridgerton, et un peu plus Benedict.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Une femme d'âge indéterminé, déguisée en bergère, le croisa d'un pas nonchalant.

— Un Bridgerton ! s'écria-t-elle joyeusement. Vos cheveux auburn vous ont trahi ! Voyons, lequel êtes-vous ? Non, ne dites rien, laissez-moi deviner. Vous n'êtes pas le vicomte, je viens de le voir. Vous devez être le numéro deux ou le numéro trois.

Benedict la regarda froidement.

— Alors, lequel ? demanda-t-elle. Le numéro deux ou le numéro trois ?

— Le deux, répondit-il d'un ton à peine aimable.

La bergère battit des mains.

— J'en étais sûre ! Il faut que je trouve Portia. Je lui avais dit : « C'est le numéro deux… »

Benedict, faillit-il rectifier.

— … mais elle a dit : « Non ! Lui, c'est le numéro trois », alors j'ai dit…

S'il ne s'en allait pas immédiatement, songea Benedict, il allait étrangler l'insupportable bavarde. Et devant autant de témoins, ce n'était pas raisonnable…

— Si vous voulez bien m'excuser, coupa-t-il d'un ton mielleux. Je viens de voir quelqu'un avec qui je dois absolument m'entretenir.

C'était un vilain mensonge, mais Benedict s'en moquait bien ! Saluant la bergère un peu fanée d'un bref hochement de tête, il se dirigea tout droit vers les portes latérales de la salle de bal. Il était impatient d'échapper à la foule et de se glisser dans le cabinet de travail de son frère aîné, pour y voler un moment de paix bien mérité et – qui sait ? – un verre de bon cognac.

— Benedict !

Enfer ! Il était sur le point de réussir ! Levant les yeux, il vit sa mère qui accourait vers lui, vêtue d'un costume élisabéthain. Sans doute incarnait-elle un personnage d'une pièce de Shakespeare, mais franchement, il n'aurait su dire lequel.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Que puis-je pour vous, maman ? demanda-t-il. Et ne me dites pas : « Allez faire danser Hermione Smythe-Smith » ! La dernière fois, j'ai failli y laisser trois orteils.

— Je n'avais pas l'intention de vous demander quoi que ce soit de la sorte, protesta Violet Bridgerton. Je voulais juste vous demander de faire danser Prudence Featherington.

— Pitié, maman ! gémit-il. Elle est encore pire.

— Je ne vous suggère pas de l'épouser, précisa Violet. Seulement de la faire valser.

Benedict ravala un soupir dépité. Prudence Featherington était dans l'ensemble une chic fille, mais elle avait un petit pois en guise de cervelle, et un rire si exaspérant que Benedict avait vu des hommes aguerris battre en retraite, les mains sur les oreilles.

— Écoutez, proposa-t-il d'une voix enjôleuse, je veux bien faire danser Pénélope Featherington si vous tenez Prudence à l'écart.

— Marché conclu, répondit sa mère.

Elle lui adressa un hochement de tête satisfait qui donna à Benedict l'impression confuse que c'était là précisément ce qu'elle espérait depuis le début.

— Elle est là-bas, déguisée en lutin, près de la table où sont servis les rafraîchissements, reprit Violet. La pauvre ! La couleur lui va bien, mais il faudrait que quelqu'un conseille un peu sa mère la prochaine fois qu'elles iront chez la modiste. C'est vraiment le costume le plus calamiteux que l'on puisse imaginer !

— Alors, vous n'avez pas dû voir la sirène, murmura Benedict.

Sa mère lui donna une petite tape sur le bras.

— Pas de mauvais esprit envers nos invités, je vous prie.

— Avouez qu'ils le cherchent !

Sa mère lui décocha un regard d'avertissement, avant de déclarer :

— Je vais essayer de trouver votre sœur.

— Laquelle ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Une de celles qu'il me reste à marier, répondit-elle d'un ton léger. Le vicomte Guelph est peut-être attiré par cette Écossaise, mais ils ne sont pas encore fiancés.

Benedict souhaita mentalement bonne chance à Guelph. Le malheureux allait en avoir bien besoin.

— Et merci de danser avec Pénélope, ajouta Violet.

Il lui répondit par un petit sourire amusé. Ils savaient l'un comme l'autre que ses paroles étaient un rappel, et non un remerciement.

Les bras croisés en une attitude de défi, il regarda sa mère s'éloigner, puis, avec un soupir résigné, il s'apprêta à prendre le chemin de la table des rafraîchissements. Il adorait sa mère, mais elle avait une fâcheuse tendance à se mêler de ce qui ne la regardait pas – en particulier de la vie mondaine de ses enfants. Et s'il y avait une chose que Violet Bridgerton supportait encore moins que le célibat de Benedict, c'était la déception d'une jeune fille que personne n'invitait à danser. Résultat, Benedict passait un temps fou sur la piste de danse, parfois avec des demoiselles que sa mère aurait voulu qu'il épouse, mais le plus souvent avec les jeunes filles qui faisaient tapisserie.

Entre les deux, Benedict avouait une certaine préférence pour les secondes. Les beautés à la mode étaient souvent très superficielles et, pour être franc, un brin assommantes.

Sa mère avait toujours eu un petit faible pour Pénélope Featherington, qui en était déjà à sa… Il fronça les sourcils. À sa troisième saison ? Ma foi, ce devait être cela. Et toujours aucun fiancé en vue. Allons, il était temps qu'il tienne sa promesse ! Pénélope était une charmante jeune fille, qui n'était pas dénuée d'esprit ni de personnalité. Elle finirait bien par trouver un mari. Pas lui, bien entendu, ni probablement un homme de sa connaissance, mais il ne doutait pas qu'elle rencontrerait… eh bien, quelqu'un.

Il arrivait près de la table où étaient servis les rafraîchissements. Il lui semblait déjà humer les arômes de ce fichu cognac, son goût subtil et

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

fondant sur la langue, mais il devrait sans doute se contenter pour l'instant d'un verre de limonade.

— Mademoiselle Featherington ? appela-t-il.

Il réprima un frisson lorsque les trois demoiselles Featherington se tournèrent vers lui. D'un ton plus guindé qu'il ne l'aurait voulu, il précisa :

— Hum… Pénélope, je veux dire.

À dix pas de là, celle-ci lui adressa un sourire radieux qui lui rappela que, tout compte fait, il éprouvait une certaine affection pour elle. En vérité, elle aurait été bien plus attrayante si elle n'avait été en permanence flanquée de ses deux sœurs, lesquelles étaient capables de donner envie à des hommes adultes et raisonnables de sauter à bord du premier navire en partance pour l'Australie.

Il avait presque franchi l'espace qui les séparait lorsqu'il entendit un murmure parcourir l'assemblée derrière lui. Il savait qu'il aurait dû poursuivre son chemin et tenir sa promesse de faire danser Pénélope, mais la curiosité fut la plus forte.

Benedict pivota sur ses talons…

… et se retrouva face à la femme la plus extraordinaire qu'il eût jamais vue.

Il n'aurait su dire si elle était belle. Ses cheveux étaient d'un blond assez classique, et le loup fixé derrière sa tête empêchait de voir la moitié de son visage.

Pourtant, il y avait en elle quelque chose qui le fascina immédiatement – son sourire, l'éclat de son regard, la façon dont elle observait la salle de bal comme si elle n'avait jamais rien vu d'aussi merveilleux que la bonne – et folle – société londonienne arborant les costumes les plus ridicules.

Sa beauté venait de l'intérieur.

Cette femme était lumineuse. Rayonnante. Irrésistible.

En un éclair, Benedict comprit pourquoi. Elle semblait totalement heureuse. Heureuse d'être où elle était, heureuse d'être qui elle était.

À vrai dire, Benedict n'était pas certain d'avoir déjà connu un tel état d'euphorie. Sa vie était pourtant agréable, pour ne pas dire passionnante.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il avait sept merveilleux frères et sœurs, une mère aimante, des dizaines d'amis. Cette femme, elle…

Cette femme connaissait le secret du bonheur.

Il devait la rencontrer.

Sans une pensée de plus pour Pénélope, il joua des coudes parmi la foule et s'approcha à quelques pas d'elle. Trois autres gentlemen, qui l'avaient battu de vitesse, étaient déjà occupés à la couvrir de flatteries et de louanges. Benedict la regarda réagir à leurs compliments, intrigué. Elle était différente des autres femmes. Elle ne jouait pas les coquettes, ne semblait pas considérer ces hommages comme un dû. Elle n'affichait pas de mines effarouchées, ne gloussait pas, ne flirtait pas, ne se moquait de personne. En un mot, son attitude ne correspondait pas du tout au comportement habituel de la gent féminine.

Elle se contentait de sourire avec ravissement. Benedict se doutait bien que les compliments étaient censés faire plaisir à leur destinataire, mais jamais il n'avait vu une dame accueillir ceux qu'on lui adressait avec cette joie sans mélange.

Il s'avança d'un pas. Ce bonheur-là, il en voulait sa part.

— Désolé, messieurs. Mademoiselle m'avait déjà promis cette danse, improvisa-t-il.

Par les deux trous de son masque, un peu trop larges, il la vit ouvrir de grands yeux surpris, puis les plisser, comme si elle riait. Il lui tendit la main, la défiant silencieusement de dénoncer son mensonge.

Elle se contenta de lui adresser ce grand sourire radieux, étincelant, qui le touchait au plus profond de son âme. Ce ne fut que lorsqu'elle posa sa main sur la sienne qu'il s'aperçut qu'il retenait son souffle.

— Avez-vous la permission de valser ? demanda-t-il dans un murmure, tout en l'entraînant vers la piste de danse.

Elle secoua la tête.

— Je ne danse pas.

— Vous plaisantez !

— Je crains que non. La vérité, c'est que…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle se pencha vers lui et, esquissant un sourire, chuchota :

— Je ne sais pas.

Benedict la regarda, interdit. Elle qui était dotée d'une démarche si gracieuse ne dansait pas ? Aucune jeune femme bien née n'atteignait l'âge adulte sans avoir appris à danser !

— Dans ce cas, je ne vois qu'une solution. Je serai votre professeur.

Elle écarquilla les yeux, puis elle laissa échapper un éclat de rire surpris.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? s'enquit-il en s'efforçant de paraître sérieux.

Elle lui sourit, de ce sourire complice que l'on peut attendre de la part d'un vieux camarade de promotion, mais pas d'une débutante faisant ses premiers pas dans le monde.

— Même moi, je sais qu'on ne donne pas de leçons de danse à un bal.

— Que diable entendez-vous par « même moi » ? demanda-t-il à mi-voix.

Elle ne répondit pas.

— Je vais devoir faire preuve d'autorité, dit-il, et vous obliger à accepter ma proposition.

— M'obliger ?

Comme elle n'avait pas cessé de sourire, il en déduisit qu'elle ne s'était pas offensée de ses paroles, aussi poursuivit-il :

— Je ne serais pas un gentleman si je laissais perdurer un si regrettable état de fait.

— Vraiment ?

Il haussa les épaules.

— Une belle femme qui ne sait pas danser, c'est un crime contre la nature.

— Si je vous autorise à m'apprendre…

— *Quand* vous m'autoriserez à vous apprendre.

— Si je vous autorise à m'apprendre à danser, où me donnerez-vous cette leçon ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Benedict leva le menton pour parcourir la salle du regard. Cela ne lui était guère difficile de voir au-dessus de la foule : du haut de son mètre quatre-vingt-six, il dépassait l'assemblée des invités d'une bonne tête.

— Nous allons devoir nous replier sur la terrasse, décida-t-il.

— La terrasse ? répéta-t-elle. Ne risque-t-elle pas d'être surpeuplée, par une nuit si douce ?

Il se pencha vers elle.

— Pas la terrasse privée.

— La terrasse privée, vous dites ? répéta-t-elle de nouveau d'une voix amusée. Et comment, dites-moi, seriez-vous informé de l'existence de cette terrasse ?

Benedict la regarda, stupéfait. Ne savait-elle donc pas qui il était ? Certes, il n'avait pas la présomption de croire que tout Londres devait le reconnaître, mais il était un Bridgerton, et si quelqu'un rencontrait un Bridgerton, cela lui permettait en général d'identifier tous les autres. Et comme il n'y avait personne à Londres qui n'eût jamais croisé le chemin d'un Bridgerton ou d'un autre, Benedict était en général toujours reconnu, quel que soit l'endroit où il se trouvait. Même si ce n'était que comme « le numéro deux », songea-t-il avec un brin d'amertume.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, lui rappela la mystérieuse lady.

— Au sujet de la terrasse privée ? Disons que j'ai mes sources.

Comme elle semblait indécise, il la tira par la main pour la rapprocher de lui – juste un peu. À présent, elle était presque à portée de ses lèvres.

— Venez, reprit-il. Dansez avec moi.

Elle s'avança d'un pas, et il sut que sa vie ne serait plus jamais la même.

Sophie n'avait pas remarqué tout de suite le bel inconnu lorsqu'elle était entrée dans la salle de bal, mais il y avait de la magie dans l'air, et quand il était apparu devant elle, tel un prince charmant de conte de fées, elle avait su confusément que c'était pour lui qu'elle était ici.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il était grand, et ce qu'elle voyait de son visage était très séduisant – des lèvres au sourire facile, parfois teinté d'ironie, un menton à peine assombri par une barbe naissante. Dans les lueurs vacillantes des bougies, ses cheveux d'un châtain lustré prenaient de somptueux reflets auburn.

Les gens semblaient savoir qui il était. Sophie s'aperçut que les danseurs s'écartaient devant lui pour lui céder le passage. Et lorsque, proférant un mensonge éhonté, il avait affirmé qu'elle lui avait promis cette danse, les autres hommes avaient tous docilement reculé d'un pas.

Il était beau, il était fort, et rien que pour cette nuit, il était à elle…

Quand sonneraient les douze coups de minuit, elle retournerait à sa vie de dur labeur, de lessive et de ravaudage, à toutes les corvées dont Araminta l'accablait. Était-ce un crime de demander une seule nuit de bonheur ?

Ce soir, Sophie se sentait l'étoffe d'une princesse – une princesse audacieuse –, aussi, lorsqu'il lui proposa de danser, se contenta-t-elle de poser sa main sur la sienne. Elle savait que tout cela n'était qu'une illusion, qu'elle n'était que la bâtarde d'un comte et la domestique d'une comtesse, qu'elle avait emprunté sa robe et pratiquement volé ses chaussures, mais quand leurs doigts se frôlèrent, plus rien d'autre ne compta que la magie de cet instant.

Pendant quelques heures, elle allait faire comme si elle venait de rencontrer son prince charmant. Comme si sa vie allait en être transformée.

Ce ne serait qu'un rêve, mais depuis quand n'avait-elle pas rêvé ?

Oubliant toute prudence, elle se laissa entraîner parmi les danseurs. Il marchait vite, malgré la foule qui les ralentissait, et tout en trottant à sa suite, elle se mit à rire.

— J'aimerais bien savoir, demanda-t-il, faisant halte un instant dans le hall à l'extérieur de la salle, ce qu'il y a de si drôle.

Elle rit de nouveau. C'était plus fort qu'elle !

— Je suis heureuse, dit-elle avec un haussement d'épaules impuissant. C'est un tel bonheur d'être ici !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Et pourquoi donc ? Ce genre de soirée doit être la routine, pour une beauté telle que vous.

Sophie sourit. S'il la prenait pour une jeune femme de la haute société, une habituée des innombrables bals et autres fêtes londoniennes, c'était qu'elle devait jouer son rôle à la perfection !

Du doigt, il effleura la commissure de ses lèvres.

— Vous souriez toujours, murmura-t-il.

— Parce que je suis heureuse.

Sa main se posa sur sa taille, et il l'attira à lui. Malgré la distance encore convenable qui les séparait, la seule idée de savoir qu'il s'approchait d'elle lui coupait le souffle.

— J'aime vous voir sourire.

Il avait parlé d'un ton bas, enjôleur, et son timbre avait pris des inflexions si rauques que Sophie fut tentée de croire qu'il était sincère. Qu'elle représentait un peu plus à ses yeux qu'une conquête d'un soir.

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, une voix accusatrice s'éleva de l'autre côté du hall.

— Ah, te voilà !

Sophie sursauta, effrayée. Elle était démasquée ! Elle allait être jetée à la rue, et le lendemain, on l'enverrait en prison pour avoir volé les chaussures d'Araminta, et…

… et elle vit s'approcher d'eux l'homme qui avait poussé cette exclamation.

— Mère te cherche partout ! dit-il au cavalier de Sophie. Tu as « oublié » de faire danser Pénélope, et c'est moi qui ai dû te remplacer au pied levé.

— Désolé, marmonna son prince charmant.

Ces excuses ne semblèrent pas satisfaire le nouvel arrivant, qui fronça les sourcils en déclarant :

— Si tu t'enfuis du bal en me laissant affronter seul la horde des débutantes, je n'aurai pas assez de ma vie pour me venger.

— Je prends le risque, répondit le prince charmant.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Bon, je t'ai sauvé la mise, pour Pénélope, grommela l'autre. Tu as de la chance que je me sois trouvé là. J'ai cru qu'elle allait fondre en larmes en te voyant partir.

Le cavalier de Sophie eut l'élégance de prendre un air navré.

— Je suppose que certaines choses sont inévitables.

Le regard de Sophie passa de l'un à l'autre. Bien que leurs visages fussent cachés par leurs masques, ils se ressemblaient comme deux… Oh ! Dans un éclair de lucidité, Sophie comprit qu'ils ne pouvaient être que les fameux frères Bridgerton. Ils étaient donc ici chez eux.

Seigneur ! Elle avait dû se rendre parfaitement ridicule en demandant à son cavalier comment il était au courant de l'existence de la terrasse privée !

Lequel des frères était-il ? Vraisemblablement Benedict. Sophie adressa un remerciement silencieux à lady Whistledown, qui avait un jour consacré un article entier à l'art de distinguer un Bridgerton d'un autre. Benedict, elle s'en souvenait à présent, y était décrit comme le plus grand des frères.

L'homme qui faisait battre son cœur dépassait d'un bon pouce son jeune frère, lequel, comme elle s'en aperçut soudain, la dévisageait avec une certaine insistance.

— Je vois pourquoi tu t'es sauvé, dit Colin (car il devait s'agir de celui-ci ; ce ne pouvait être Gregory, qui n'avait que quatorze ans, ni Anthony, qui, n'étant plus un cœur à prendre, n'aurait vu aucun inconvénient à ce que Benedict s'échappe en le laissant affronter seul les jeunes filles à marier).

Il décocha à Benedict un regard complice.

— Eh bien, tu ne fais pas les présentations ?

Benedict haussa les sourcils.

— Impossible. Je n'ai pas encore réussi à savoir son nom.

— Vous ne me l'avez pas demandé, ne put-elle s'empêcher de lui faire remarquer.

— Me l'auriez-vous dit ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je vous aurais dit quelque chose.

— Mais pas la vérité.

Elle secoua la tête.

— Ce n'est pas une nuit pour dire la vérité.

— Le genre de nuit que je préfère ! déclara Colin d'un ton gourmand.

— Tu n'as vraiment rien d'autre à faire ? lui demanda Benedict.

Colin secoua la tête.

— Je suppose que mère préférerait que je sois dans la salle de bal, mais ce n'est pas une obligation.

— Moi, j'exige que tu y retournes, répliqua Benedict.

Sophie réprima un fou rire.

— Très bien, concéda Colin dans un soupir. Je n'insiste pas.

— Excellente idée.

— Je vais affronter seul la meute enragée.

— La meute ? répéta Sophie.

— Celle des jeunes filles à marier, expliqua Colin. Des fauves affamés. À l'exception d'une certaine personne présente ici, bien entendu.

Sophie préféra s'abstenir de souligner qu'elle n'était pas une jeune fille à marier.

— Ma mère… commença Colin.

Benedict émit un soupir agacé.

— … ne souhaite rien tant que de voir mon cher frère aîné convoler en justes noces.

Colin marqua une pause, avant d'ajouter :

— Sauf, peut-être, de me voir me marier.

— Ne serait-ce que pour que tu quittes la maison, précisa sèchement Benedict.

Cette fois, Sophie ne put retenir son éclat de rire.

— Cela dit, il est plus âgé que moi, poursuivit Colin. Par conséquent, nous devrions peut-être l'envoyer à la potence… je veux dire, devant l'autel avant moi.

— Où veux-tu en venir ? demanda Benedict d'un ton menaçant.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Nulle part, admit Colin, mais tu sais que c'est souvent le cas avec moi.

Benedict se tourna vers Sophie.

— Pour une fois, je ne peux pas le contredire.

— Mademoiselle, demanda Colin à Sophie avec un élégant geste du bras, prendrez-vous en pitié ma pauvre mère et accepterez-vous de traîner mon cher frère ici présent devant l'autel nuptial ?

— Il ne me l'a pas proposé, répondit-elle, essayant de se joindre à leur joyeuse conversation.

— Faut-il être ivre ! gémit Benedict.

— Vous parlez de moi ? s'enquit Sophie.

— De lui !

— Je n'ai encore rien bu, répondit Colin, hilare, mais il est grand temps que j'y remédie. En fait, c'est même la seule chose qui va m'aider à supporter cette soirée.

— Si ton besoin d'alcool peut me débarrasser de ta présence, déclara Benedict, alors c'est également la seule chose qui va m'aider à supporter cette soirée.

Colin sourit et, sur un salut enjoué, les quitta.

— C'est merveilleux de voir deux frères s'aimer autant, murmura Sophie.

Benedict, qui considérait toujours d'un regard furieux la porte par laquelle son frère venait de disparaître, se tourna vers elle.

— Vous appelez cela de l'amour ?

Sophie songea à Rosamund et Posy, qui passaient leur temps à se chamailler et ne montraient aucune tendresse l'une pour l'autre.

— Oui, répondit-elle fermement. Il est évident que vous donneriez votre vie pour lui. Et la réciproque est vraie.

— Je suppose que vous avez raison.

Benedict poussa un soupir résigné, qu'un sourire vint rapidement démentir.

— Bien qu'il m'en coûte de l'admettre, précisa-t-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il s'appuya contre le mur, les bras croisés, avec une élégante nonchalance.

— Et vous, demanda-t-il, avez-vous des frères et sœurs ?

Sophie réfléchit quelques secondes, avant de répondre d'une voix résolue :

— Non.

Il haussa un sourcil imperceptiblement arrogant, pencha la tête de côté et déclara :

— Je serais curieux de savoir pourquoi il vous faut autant de temps pour répondre à une question aussi simple. On pourrait imaginer que la réponse n'exige pas une longue réflexion.

Elle détourna les yeux un instant, pour lui cacher le voile de tristesse qui avait dû passer sur son visage. Elle avait toujours rêvé d'avoir une famille. En vérité, cela avait été son souhait le plus cher. Mais son père ne l'avait jamais reconnue, même de façon officieuse, et sa mère était morte à sa naissance. Araminta l'avait toujours haïe, et ni Rosamund ni Posy n'avaient été des sœurs pour elle. À l'occasion, Posy lui témoignait un peu de chaleur, mais cela ne changeait rien au fait que Sophie devait la coiffer, recoudre ses robes et cirer ses chaussures. Et même si Posy le lui demandait au lieu de le lui ordonner, comme le faisaient sa mère et sa sœur, Sophie n'avait pas vraiment d'autre choix que d'accepter.

— Je suis fille unique, dit-elle.

— Et c'est tout ce que vous me direz à ce sujet, murmura Benedict.

— Et c'est tout ce que je vous dirai à ce sujet, confirma-t-elle.

— Très bien.

Il lui adressa un sourire de prédateur.

— Dans ce cas, quelles questions suis-je autorisé à vous poser ?

— Eh bien… aucune.

— Pas la moindre ?

— J'imagine que vous pourriez réussir à me faire avouer que ma couleur préférée est le vert, mais à part cela, je ne vous donnerai aucun indice concernant mon identité.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pourquoi tant de mystère ?

— Si je réponds à cela, dit-elle avec un sourire énigmatique, à présent très à l'aise dans son rôle de belle inconnue, je n'aurai plus aucun secret pour vous, n'est-ce pas ?

Il se pencha imperceptiblement vers elle.

— Vous pourrez toujours en inventer de nouveaux.

Sophie recula d'un pas. Il avait soudain les yeux brillants, et elle avait surpris assez de conversations entre les domestiques pour comprendre ce que cela signifiait. Si excitant que soit ce petit jeu, elle n'était pas aussi hardie qu'elle voulait bien le laisser croire.

— Ce bal masqué, dit-elle, est par définition un mystère.

— Dans ce cas, posez-moi des questions. Je n'ai rien à dissimuler.

Elle écarquilla les yeux.

— Vraiment rien ? Je croyais que tout le monde avait son jardin secret !

— Pas moi. Ma vie est d'une banalité désespérante.

— Vous ne me ferez pas croire cela.

— C'est pourtant vrai, dit-il en haussant les épaules. Je n'ai jamais séduit une innocente, encore moins une femme mariée. Je n'ai pas de dettes de jeu, et mes parents étaient d'une absolue fidélité l'un envers l'autre.

En d'autres termes, il n'était pas un bâtard, songea Sophie. Cette pensée lui serra le cœur. Non parce que Benedict Bridgerton était un enfant légitime, mais parce que jamais il ne l'aurait courtisée, du moins pas de façon honnête, s'il avait connu le secret de sa naissance.

— Vous ne m'avez toujours pas posé de question, lui rappela-t-il.

Sophie cligna des yeux, étonnée. Il avait donc parlé sérieusement ?

— Très… très bien, balbutia-t-elle, prise de court. Quelle est votre couleur préférée ?

Il sourit.

— Vous n'allez pas gaspiller votre question pour ça ?

— Je n'ai droit qu'à une question ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— C’est plus qu’équitable, étant donné que vous ne m’en avez accordé aucune.

Il se pencha un peu plus vers elle, une lueur au fond de ses yeux bruns.

— Et la réponse est : bleu.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? répéta-t-il.

— Oui, pourquoi ? Est-ce à cause de l’océan ? du ciel ? Ou juste parce que cette couleur vous plaît ?

Benedict regarda sa compagne, intrigué. Pourquoi aimait-il le bleu ? C’était vraiment une drôle de question ! N’importe qui d’autre se serait contenté de sa réponse, mais cette jeune femme – dont il ignorait toujours le nom – voulait en savoir plus.

— Seriez-vous peintre ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Non, je suis juste curieuse.

— Pourquoi votre couleur préférée est-elle le vert ?

Elle soupira, et son regard s’emplit de nostalgie.

— Parce qu’elle m’évoque l’herbe, les feuilles et les prés, le plaisir de courir pieds nus en été dans la pelouse, l’odeur du gazon lorsque les jardiniers viennent de le tondre…

— Qu’est-ce que la couleur de l’herbe a à voir avec son parfum ?

— Peut-être rien. Peut-être tout. Autrefois, je vivais à la campagne, et…

Sophie se reprit de justesse. Elle n’avait pas eu l’intention d’en dire autant. Mais, après tout, quel mal y avait-il à avouer un fait aussi insignifiant ?

— Étiez-vous plus heureuse, là-bas ? demanda Benedict d’un ton calme.

Elle hocha la tête, tandis qu’un léger frisson la parcourait. Lady Whistledown ne devait pas avoir échangé plus de trois mots avec Benedict Bridgerton, car jamais elle n’avait écrit qu’il était sans doute l’homme le

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

plus intuitif de Londres. Lorsqu'il la regardait dans les yeux, Sophie avait l'étrange impression qu'il voyait jusqu'au fond de son âme.

— Vous devez aimer les promenades au parc, dans ce cas, poursuivit-il.

— Oui, mentit-elle.

Le parc ? Pas une fois elle n'avait eu le temps d'y aller ! Araminta ne lui accordait jamais une journée de congé, contrairement aux autres domestiques.

— Il faudra que nous allions nous promener ensemble, dit Benedict.

Afin de ne pas avoir à lui répondre, Sophie lui rappela :

— Vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi le bleu était votre couleur favorite.

Il pencha légèrement la tête de côté et ses yeux se plissèrent, signe qu'il n'était pas dupe de son stratagème.

— Je ne sais pas, répondit-il simplement. Peut-être pour la même raison que vous : parce qu'elle me rappelle quelque chose qui me manque. Il y a un lac à Aubrey Hall – là où j'ai grandi, dans le Kent – mais ses eaux semblent toujours plus grises que bleues…

— Parce qu'elles réfléchissent le ciel, je suppose, répondit Sophie.

— Lequel est plus souvent gris que bleu, compléta Benedict dans un éclat de rire. C'est peut-être cela qui me manque, le soleil et le ciel bleu.

— S'il ne pleuvait pas, répondit Sophie en souriant, nous ne serions pas en Angleterre.

— Je suis allé en Italie, une fois. Il y fait toujours beau.

— Ce doit être le paradis.

— C'est ce qu'on pourrait penser, dit-il, mais là-bas, j'ai fini par regretter le temps pluvieux.

— J'ai du mal à y croire, répondit-elle en riant. Moi, j'ai l'impression d'avoir passé la moitié de ma vie derrière une fenêtre, à maudire la pluie.

— Si elle disparaissait, elle vous manquerait.

Sophie réfléchit. Y avait-il des aspects de sa vie qu'elle regretterait, s'ils disparaissaient ? Elle ne pleurerait ni Araminta ni Rosamund, c'était

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

certain. Elle aurait peut-être du mal à oublier Posy, et aussi la douce lumière qui baignait sa petite chambre sous les toits lorsque les rayons du soleil matinal jouaient à travers la vitre. Elle aurait sans doute la nostalgie de la solidarité que lui manifestaient en général les autres domestiques, même s'ils savaient qu'elle était la bâtarde de l'ancien comte.

Mais il était peu probable qu'elle en vienne un jour à regretter tout cela… pour la simple raison qu'elle n'était pas près de changer de vie. Après cette soirée – cette merveilleuse, magique et unique soirée –, son existence reprendrait son cours habituel.

Si elle avait été plus forte et plus courageuse, elle aurait quitté Penwood House depuis des années, mais cela aurait-il amélioré sa condition ? Même si elle détestait la vie que lui faisait mener Araminta, Sophie n'avait guère de chances de voir sa situation prendre un tour plus heureux en s'en allant. Elle aurait aimé être gouvernante, et elle était certainement qualifiée pour un tel poste, mais les places étaient rares pour celles qui n'avaient pas de références, et Araminta ne risquait pas de lui en fournir.

— Vous êtes bien silencieuse, dit doucement Benedict.

— Je réfléchissais.

— À quoi ?

— À ce qui me manquerait – et à ce que je ne regretterais pas – si ma vie changeait du tout au tout.

Le regard de son compagnon se fit plus acéré.

— Pensez-vous que votre existence soit sur le point de se transformer ?

Sophie secoua la tête et, s'efforçant de chasser toute tristesse de sa voix, répondit :

— Non.

La voix de son compagnon se fit si basse qu'elle n'était plus qu'un souffle.

— Le voudriez-vous ?

— Oui, répondit-elle dans un soupir. Oh, oui !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il prit ses mains, les porta à ses lèvres et les embrassa l'une après l'autre avec délicatesse.

— Dans ce cas, commençons tout de suite, dit-il. Et demain, vous serez une autre femme.

— Ce soir, je suis une autre femme, rectifia-t-elle dans un murmure. Demain… je ne serai plus là.

Benedict l'attira contre lui et déposa un baiser infiniment léger sur son front.

— Alors, nous allons devoir mettre dans cette soirée une vie entière.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

3

Votre dévouée chroniqueuse attend avec impatience de voir les tenues qu'auront choisies les invités du bal costumé chez les Bridgerton. On dit qu'Éloïse Bridgerton projette de se déguiser en Jeanne d'Arc et que Pénélope Featherington, qui en est à sa troisième saison et rentre d'un séjour chez des cousins irlandais, portera un costume de lutin. Mlle Posy Reiling, belle-fille de l'ancien comte de Penwood, envisage de venir en sirène, ce que nous avons hâte de voir, mais sa sœur aînée, Mlle Rosamund Reiling, n'a rien voulu révéler de son propre déguisement.

Quant à ces messieurs, si l'on en juge par les précédents bals masqués, les plus corpulents seront en Henri VIII, les plus minces en Alexandre le Grand ou en diable, et les plus blasés (parmi lesquels, à n'en pas douter, figurent les frères Bridgerton à marier) resteront eux-mêmes, en habit de soirée classique simplement agrémenté pour l'occasion d'un loup de velours noir.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 5 juin 1815

— Faites-moi danser, dit Sophie sur une impulsion.

Benedict lui décocha un sourire amusé, mais il referma ses doigts avec force autour des siens.

— Je croyais que vous ne saviez pas, murmura-t-il.

— Je croyais que vous deviez m'apprendre, répondit-elle sur le même ton.

Il la regarda un long moment, les yeux plongés dans les siens, puis il tira sur sa main.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Venez, dit-il.

Il l'entraîna le long d'un couloir, lui fit gravir une volée de marches, tourna à un angle et s'arrêta devant des portes vitrées dont il tourna les poignées en fer forgé. Il ouvrit les deux battants, révélant une petite terrasse ornée de plantes en pot et meublée de deux chaises longues.

— Où sommes-nous ? demanda Sophie en regardant autour d'elle.

— Juste au-dessus de la terrasse de la salle de bal, expliqua-t-il en refermant les portes-fenêtres derrière eux. Vous n'entendez pas la musique ?

À vrai dire, Sophie entendait surtout le brouhaha des conversations, mais en prêtant l'oreille, elle pouvait distinguer les notes légères d'un orchestre.

— Hændel ! dit-elle avec un sourire radieux. Ma gouvernante avait une boîte à musique qui jouait ce passage-là.

— Vous étiez très attachée à elle, dit-il tranquillement.

Sophie, qui avait fermé les yeux pour fredonner la mélodie, les rouvrit, surprise par ses paroles.

— Comment l'avez-vous deviné ?

— De la même façon que j'ai compris que vous étiez plus heureuse à la campagne.

Il tendit une main vers elle pour effleurer sa joue et traça de son doigt ganté une ligne qui courut jusqu'à sa mâchoire.

— Je l'ai lu sur votre visage.

La jeune femme demeura silencieuse un instant, puis elle s'écarta.

— Eh bien… oui, j'ai passé plus de temps avec elle qu'avec qui que ce soit d'autre dans la maisonnée.

— Votre enfance a dû être bien solitaire.

— Parfois, elle l'a été…

Elle se dirigea vers la balustrade, s'y appuya des deux mains et se plongea dans la contemplation de la nuit d'un noir d'encre.

— Et parfois non.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Puis elle pivota soudain sur ses talons, le sourire aux lèvres, et Benedict comprit qu'elle ne lui dévoilerait rien de plus sur elle.

— La vôtre, en revanche, a dû être tout sauf solitaire, avec tant de frères et sœurs…

— Vous savez qui je suis, dit-il sur le ton de la constatation.

Elle hocha la tête.

— Maintenant, oui.

Il la rejoignit près de la rambarde et, croisant les bras, s'y appuya d'une hanche.

— Qu'est-ce qui m'a trahi ?

— Votre frère. Vous êtes tellement semblables…

— Même avec un masque ?

— Même avec un masque, confirma-t-elle avec un sourire indulgent. Lady Whistledown parle souvent de vous, et elle ne manque jamais de souligner votre ressemblance.

— Et savez-vous quel frère je suis ?

— Benedict, bien sûr. Si lady Whistledown dit vrai lorsqu'elle affirme que vous êtes le plus grand.

— Vous feriez une fameuse détective.

Elle eut l'air un peu embarrassée.

— Je ne fais rien de plus que lire un journal mondain. Comme tout le monde ici, je suppose.

Benedict la considéra quelques instants. Avait-elle compris qu'elle venait de lui révéler un indice supplémentaire sur elle ? Si elle ne l'avait reconnu que grâce à la lecture du *Whistledown*, cela signifiait qu'elle n'avait fait que récemment son entrée dans le monde… Peut-être même ne l'avait-elle pas encore faite. Dans un cas comme dans l'autre, elle n'était aucune des jeunes femmes à qui sa mère l'avait présenté.

— Qu'est-ce que votre lecture du *Whistledown* vous a révélé d'autre sur moi ? demanda-t-il avec un sourire paresseux.

— Vous espérez des flatteries ? demanda-t-elle en étirant imperceptiblement les lèvres, lui retournant son demi-sourire. Car vous

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

n'ignorez pas que lady Whistledown épargne presque toujours l'acidité de sa plume aux Bridgerton. Elle ne semble avoir que des louanges à adresser à votre famille.

— Ce qui permet quelques conjectures au sujet de son identité, ajouta-t-il. Certains pensent qu'elle pourrait être une Bridgerton.

— Est-ce le cas ?

Il esquissa un haussement d'épaules évasif.

— Pas à ma connaissance. Et vous n'avez pas répondu à ma question.

Elle parut surprise.

— Vous voulez vraiment le savoir ?

— À défaut d'en apprendre plus sur vous, je saurai au moins ce que vous connaissez de moi.

Souriante, elle passa le bout de son doigt sur sa lèvre inférieure d'un air délicieusement pensif.

— Voyons… Le mois dernier, vous avez gagné une absurde course de chevaux à Hyde Park.

— Elle n'avait rien d'absurde, protesta-t-il, et elle m'a enrichi de cent livres sterling.

Elle lui décocha un regard espiègle.

— Les courses de chevaux sont presque toujours absurdes.

— C'est bien d'une femme, maugréa-t-il.

— Ma foi, je suis…

— Oui, j'avais remarqué, coupa-t-il.

Cela la fit sourire.

— Eh bien, quoi d'autre ? reprit-il.

— Selon le *Whistledown* ?

Elle tapota sa joue du bout du doigt.

— Un jour, vous avez décapité la poupée de votre sœur.

— Je me demande toujours comment elle l'a appris, grommela Benedict.

— Peut-être lady Whistledown est-elle vraiment une Bridgerton, après tout ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Impossible. Non que nous ne soyons pas assez intelligents pour écrire de tels billets ! s'empressa-t-il de préciser. Disons plutôt que si lady Whistledown faisait partie des Bridgerton, les autres membres de la famille l'auraient forcément démasquée.

Elle éclata de rire à ces paroles. Benedict l'observa, se demandant si elle était consciente de lui avoir dévoilé un nouvel indice sur son identité. Lady Whistledown avait relaté la rencontre infortunée de la poupée avec une guillotine deux ans auparavant, dans l'un de ses premiers articles. Désormais, on pouvait recevoir le journal même à la campagne, mais à l'époque, le *Whistledown* n'était adressé qu'aux Londoniens.

Cela signifiait que la mystérieuse jeune femme se trouvait à Londres deux ans auparavant. Cependant, ce n'était qu'après avoir rencontré Colin qu'elle avait compris qui il était.

Elle vivait ici, en ville, mais elle n'avait pas fréquenté le monde. Peut-être était-elle la plus jeune de sa famille et avait-elle dû se contenter de la lecture du *Whistledown* pendant que ses sœurs profitaient des joies de la saison…

Cela ne suffisait pas à déterminer son identité, mais c'était un début.

— Que savez-vous d'autre ? lui demanda-t-il, dans l'espoir qu'elle révélerait de nouveaux détails par inadvertance.

Elle rit. Tout cela semblait l'amuser follement !

— Votre nom n'a jamais été sérieusement associé à celui d'une jeune femme, et votre mère désespère de vous voir convoler en justes noces.

— La pression s'est quelque peu atténuée depuis que mon frère aîné s'est marié.

— Le vicomte ?

Benedict hocha la tête.

— Lady Whistledown en a parlé dans ses colonnes, reprit-elle.

— Abondamment, mais…

Il se pencha vers elle et baissa la voix.

— … certains détails lui ont échappé.

— Vraiment ? demanda-t-elle sans dissimuler sa curiosité. Lesquels ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il secoua la tête.

— Tss, tss… Je ne vous révélerai rien des secrets de la cour qu'a menée mon frère si vous refusez de me dire votre nom.

Elle esquissa une moue amusée.

— La cour ? Vous voulez dire, le siège en règle ! D'après lady Whistledown…

— Lady Whistledown, coupa-t-il d'un ton condescendant, n'a pas accès à l'intimité de toutes les familles londoniennes.

— Elle semble pourtant bien connaître la plupart d'entre elles.

— Croyez-vous ? demanda-t-il. Je ne suis pas de cet avis. Par exemple, quelque chose me dit que si lady Whistledown se trouvait ici, sur cette terrasse, elle ne saurait rien de votre identité.

Les yeux de la jeune femme s'agrandirent derrière son masque, ce qui n'était pas pour déplaire à Benedict. Il croisa les bras.

— N'est-ce pas exact ?

Elle hocha la tête.

— Avec ce déguisement, je ne vois pas qui pourrait me reconnaître.

Il haussa les sourcils.

— Et si vous ôtiez votre masque ? Pourrait-elle vous identifier ?

S'écartant de la rambarde, elle fit quelques pas vers le centre de la terrasse.

— Je n'ai pas l'intention de répondre à cela.

Il la suivit.

— Je n'en espérais pas tant, mais cela ne coûtait rien de poser la question.

Sophie pivota sur ses talons… et son souffle se bloqua dans sa poitrine lorsqu'elle se rendit compte que Benedict Bridgerton ne se trouvait qu'à quelques pouces d'elle. Elle l'avait entendu la suivre, mais n'avait pas deviné qu'il était aussi près. Elle ouvrit la bouche pour protester, avant de s'apercevoir qu'elle ne savait que dire. Elle ne pouvait que le regarder, fascinée par ses yeux sombres qui la dévisageaient derrière son masque.

Elle était incapable de parler. Même respirer lui était difficile !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous n’avez toujours pas dansé avec moi, fit-il remarquer.

Sophie demeura immobile tandis qu’il posait sa large main au creux de son dos, mais sa peau fut parcourue de frissons là où il la touchait, et l’air lui parut soudain lourd et brûlant.

C’était donc cela, le désir, comprit-elle. Ce mystérieux désir dont les bonnes discutaient en riant sous cape, et dont les jeunes femmes bien nées n’étaient pas censées avoir entendu parler…

Mais elle n’était pas une jeune femme bien née, songea-t-elle dans un élan de rébellion. Elle était une bâtarde, l’enfant illégitime d’un aristocrate. Elle n’appartenait pas à la bonne société et n’en ferait jamais partie. Pourquoi aurait-elle dû se plier à ses règles ?

Sophie s’était toujours juré de ne jamais être la maîtresse d’un homme, de ne jamais mettre au monde un petit bâtard à qui elle ferait endurer le même destin que le sien, mais pour l’instant, elle n’envisageait rien d’aussi hardi. Il ne s’agissait que d’une danse, d’une soirée… au pire d’un baiser.

Certes, cela suffisait à ruiner une réputation, mais en avait-elle seulement une ? Elle n’appartenait pas à ce monde ; elle n’avait que faire des convenances qui le régissaient. Et, au moins une fois dans sa vie, elle voulait connaître l’ivresse d’une nuit de bonheur…

Elle leva les yeux.

— Vous n’allez pas vous sauver, alors ? murmura-t-il, tandis qu’une lueur passait dans ses yeux sombres, brûlante et excitante.

Elle secoua la tête, tout en s’apercevant qu’une fois de plus, il avait suivi le cours de ses réflexions. Cela aurait dû l’effrayer que cet homme lise si aisément dans ses pensées, mais dans la fièvre de la nuit, avec la brise qui soulevait les mèches libres de ses cheveux et les accords entraînants qui montaient vers la terrasse, cela lui parut plutôt exaltant.

— Où dois-je mettre ma main ? demanda-t-elle. Il faut que j’apprenne.

— Juste ici, sur mon épaule, expliqua-t-il. Non, un peu plus bas. Là, vous y êtes.

— Vous devez me trouver affreusement ridicule de ne pas savoir danser.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— En fait, je vous trouve surtout extrêmement courageuse de l'avouer.

Il prit son autre main et l'éleva avec douceur.

— La plupart des dames de ma connaissance auraient prétexté une blessure ou feint de ne pas aimer la danse.

Elle leva les yeux vers lui.

— Je ne suis pas assez bonne actrice pour prétendre que cela ne m'intéresse pas, avoua-t-elle.

Dans ses reins, la main de son cavalier se crispa.

— Écoutez la musique, lui ordonna-t-il d'une voix étrangement rauque. L'entendez-vous monter et descendre ?

Elle secoua la tête.

— Concentrez-vous, murmura-t-il en approchant ses lèvres de son oreille. Une, deux, trois ; une, deux, trois…

Sophie ferma les paupières et chassa de son esprit le brouhaha des conversations au rez-de-chaussée, jusqu'à ce qu'elle ne distingue plus que les accords mélodieux qui montaient de l'orchestre. Son souffle se ralentit, et elle s'aperçut qu'elle se balançait au rythme de la musique, suivant le tempo que Benedict susurrait à son oreille.

— Une, deux, trois ; une, deux, trois…

— Je l'entends, chuchota-t-elle.

Il sourit. Elle n'aurait pu dire ce qui lui permettait de l'affirmer, car elle avait toujours les yeux clos, mais elle le savait. Elle l'entendait dans son souffle.

— Parfait, dit-il. Maintenant, regardez mes pieds et laissez-moi vous guider.

Ouvrant les paupières, Sophie baissa la tête.

— Une, deux, trois ; une, deux, trois…

Indécise, elle fit un pas de côté… et lui écrasa le pied.

— Oh, pardon ! s'écria-t-elle.

— Mes sœurs ont fait bien pire, affirma-t-il. Ne renoncez pas.

Elle fit une nouvelle tentative… et soudain, il lui sembla que ses pieds savaient d'eux-mêmes comment se placer.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Oh ! s'écria-t-elle. C'est merveilleux !

— Maintenant, ordonna-t-il, levez les yeux.

— Je vais trébucher !

— Je vous retiendrai, promit-il. Regardez-moi.

Sophie obtempéra. À l'instant où elle plongeait les yeux dans les siens, elle eut l'impression que quelque chose en elle était pris dans les mâchoires d'un piège. Elle ne put détourner la tête. Benedict Bridgerton l'entraîna en une longue série de cercles et de spirales tout autour de la terrasse, d'abord lentement, avant de prendre de la vitesse, encore et encore, jusqu'à ce qu'elle ait le vertige et le souffle court.

Et pendant tout ce temps, pas un instant il ne la quitta des yeux.

— Que ressentez-vous ? demanda-t-il.

— Tout ! répondit-elle en riant.

— Qu'entendez-vous ?

— La musique.

Les yeux de Sophie s'agrandirent d'excitation.

— Elle me fait vibrer comme jamais je ne l'aurais cru possible.

Les mains de Benedict se serrèrent plus fort sur elle, et l'espace qui les séparait se réduisit de quelques pouces.

— Que voyez-vous ? demanda-t-il.

Sophie trébucha, mais elle ne détacha pas son regard du sien.

— Mon âme, murmura-t-elle. Je vois tout au fond de mon âme.

Il cessa de danser.

— Qu'avez-vous dit ? chuchota-t-il.

Elle demeura silencieuse, craignant d'avoir gâché cet instant si merveilleusement intense, presque magique.

Non, ce n'était pas cela. Elle avait peur de l'avoir rendu meilleur encore, ce qui ne ferait qu'ajouter à son désespoir lorsque minuit sonnerait et qu'elle devrait retourner à la réalité.

Comment, après une telle expérience, pourrait-elle recommencer à cirer les chaussures d'Araminta ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je sais ce que vous avez dit, reprit-il d'une voix rauque. Je vous ai entendue, et…

— Taisez-vous ! supplia-t-elle.

Elle ne voulait pas l'entendre répondre qu'il partageait ce qu'elle ressentait. Elle ne voulait pas entendre quoi que ce soit qui la ferait se languir de cet homme pour toujours.

Hélas ! Il était peut-être déjà trop tard pour cela.

Il la dévisagea pendant ce qui lui sembla durer une éternité.

— D'accord, murmura-t-il. Je ne dirai pas un mot.

Puis, sans lui laisser le temps de reprendre son souffle, il posa ses lèvres sur les siennes avec une douceur exquise et une infinie tendresse.

Avec une lenteur délibérée, il frotta sa bouche contre la sienne, d'un côté, puis de l'autre, en une caresse légère qui alluma de délicieux petits frissons sur la peau de Sophie.

Cet homme n'avait qu'à lui effleurer les lèvres pour qu'elle ressente l'écho de son baiser jusqu'au plus profond de son être ! C'était là une sensation étrange… et merveilleuse.

Ensuite, de sa large main toujours plaquée au creux de ses reins – celle qui l'avait si facilement entraînée dans le rythme de la valse –, il commença à l'attirer à lui. Sous cette pression lente mais inexorable qui rapprochait leurs deux corps, Sophie sentit monter en elle une vague de chaleur qui se transforma en un véritable brasier lorsqu'il la serra contre lui.

Il était si grand, si solide… Entre ses bras, elle avait l'impression d'être la plus belle femme du monde.

Soudain, tout semblait possible. Tout, même une vie libre de servitude et d'humiliations.

Son baiser se fit plus impérieux, plus hardi. De la pointe de la langue, il lécha le coin de ses lèvres. Sa main, qui la tenait toujours comme pour valser, descendit le long de son bras, avant de remonter jusqu'à son dos pour se poser au creux de sa nuque. De ses doigts, il entreprit de dénouer son chignon.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vos cheveux sont comme de la soie, murmura-t-il.

Sophie ne put s'empêcher de rire, car il portait des gants. Il s'écarta légèrement d'elle et demanda d'un air amusé :

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Comment pouvez-vous savoir cela ? Vos mains sont gantées !

Il lui décocha un sourire espiègle, à la fois étourdissant de charme et irrésistiblement attendrissant.

— Je l'ignore, admit-il, mais c'est une évidence.

Son sourire se fit plus intense.

— Cela dit, je compte bien le vérifier sur-le-champ.

Il tendit la main devant elle.

— Me feriez-vous la faveur…

Il fallut quelques instants à Sophie pour comprendre ce qu'il attendait d'elle. Elle laissa échapper un petit soupir nerveux et, reculant d'un pas, prit sa main dans les siennes. Puis, d'un geste lent, elle pinça l'extrémité de chacun des doigts et tira légèrement, écartant le gant jusqu'à ce qu'elle puisse le faire glisser le long de sa main.

Elle leva les yeux. Une étrange lueur s'était allumée dans ses iris bruns. Elle y reconnut l'étincelle du désir charnel… ainsi qu'une autre émotion, plus spirituelle.

— Il faut que je vous touche, murmura-t-il.

Il posa sa main nue en coupe sur la joue de Sophie, avant de passer le bout de ses doigts sur sa peau en une lente caresse jusqu'à la racine de ses cheveux, près de son oreille. Là, il tira doucement pour dégager une mèche de son chignon. Tel un ressort, celle-ci s'enroula en une boucle d'or autour de son doigt. Fascinée, Sophie ne parvenait pas à en détacher le regard.

— J'avais tort, chuchota-t-il. Ils sont encore plus doux que la soie.

Soudain prise elle aussi d'une folle envie de le toucher, Sophie tendit une main.

— À mon tour, dit-elle dans un souffle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Les yeux de Benedict étincelèrent. Il entreprit de lui retirer son gant de la même façon qu'elle l'avait fait… mais au lieu de tirer dessus, il posa ses lèvres au bord de l'ourlet, au creux de son coude, embrassant cette zone de peau tiède et tendre.

— Là aussi, vous êtes plus douce que la soie, murmura-t-il.

Saisie d'un vertige, Sophie se retint à son épaule de sa main libre.

Il tira enfin sur le gant, qu'il fit glisser avec une insoutenable lenteur, ses lèvres toujours près de l'ourlet. Écartant à peine sa bouche de la peau de Sophie, il leva les yeux vers elle.

— Vous me pardonnerez si je m'attarde un instant ici…

Incapable de parler, elle opina.

De la pointe de la langue, il traça un sillon de feu à l'intérieur de son bras.

— Oh ! gémit-elle.

— Il me semblait que cela vous plairait, reprit-il, caressant de son souffle sa peau nue.

Elle hocha la tête. Du moins, elle essaya. Y parvint-elle vraiment ? Elle n'aurait su le dire.

De ses lèvres, il poursuivit son ballet sensuel jusqu'à son poignet. Là, il s'immobilisa une seconde, avant d'achever son chemin au milieu de la paume de Sophie.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il en redressant la tête, sans toutefois lâcher sa main.

Elle secoua la tête.

— Il faut que je le sache.

— Je ne peux pas vous le dire.

Puis, comprenant qu'il ne se satisferait pas d'un refus pur et simple, elle ajouta :

— Pas encore.

Il prit l'un de ses doigts, qu'il frotta délicatement contre ses lèvres.

— Je vous verrai demain, dit-il doucement. Je passerai chez vous ; je veux voir où vous vivez.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sans répondre, elle carra les épaules, s'interdisant de faiblir.

— Je veux rencontrer vos parents. Faire la connaissance de votre animal de compagnie, poursuivit-il d'une voix étrangement hésitante. Me comprenez-vous ?

La musique et les conversations leur parvenaient par vagues, mais sur la terrasse, on n'entendait plus que leurs souffles haletants.

— Je veux…

La voix de Benedict n'était plus qu'un murmure, et une lueur incrédule brillait au fond de ses yeux, comme s'il était le premier surpris par ses paroles.

— Je veux votre avenir. Je veux tout de vous.

— Ne dites rien de plus, supplia-t-elle. S'il vous plaît. Pas un seul mot.

— Alors, donnez-moi votre nom. Il faut que je sache où vous trouver demain.

— Je…

Elle entendit alors un bruit étrange, un tintement aux notes graves et exotiques.

— Qu'est-ce ?

— Un gong, expliqua-t-il. Pour signaler qu'il est temps de retirer nos masques.

Une bouffée de panique envahit Sophie.

— Pardon ?

— Il doit être minuit.

— Déjà ? gémit-elle.

Il hocha la tête.

— Il est l'heure de me montrer votre visage.

Sophie porta la main à sa tempe pour plaquer le loup contre sa peau d'un geste ferme, comme si elle pouvait le coller sur son visage par la seule force de sa volonté.

— Est-ce que tout va bien ? lui demanda Benedict.

— Je dois m'en aller ! s'écria-t-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sans un mot de plus, elle prit ses jupes à pleines mains et s'enfuit de la terrasse. Dans son dos, elle l'entendit l'appeler :

— Attendez !

Elle devina qu'il tentait de la rattraper lorsque, dans un sifflement d'air, le bras de Benedict se referma là où elle se trouvait encore quelques secondes auparavant.

Non seulement elle était vive comme l'éclair, mais elle était dans un état de peur panique. Elle dévala l'escalier comme si elle avait le diable à ses trousses.

Elle s'élança dans la salle de bal – elle savait que Benedict serait un redoutable poursuivant et qu'elle aurait plus de chances de lui échapper en se perdant dans la foule. Il lui suffisait de parvenir de l'autre côté de la salle, puis de s'échapper par une porte latérale. Une fois dehors, elle contournerait la maison pour retrouver l'attelage, qui devait déjà l'attendre.

Les danseurs étaient occupés à retirer leurs masques, et l'assemblée résonnait de rires enthousiastes. Sophie joua des coudes, prête à tout pour arriver la première du côté opposé de l'immense salle de réception. Elle jeta un regard affolé par-dessus son épaule. Benedict était entré dans la salle de bal et scrutait la foule d'un regard perçant. Il ne semblait pas l'avoir encore retrouvée, mais ce n'était qu'une question de secondes. Sa robe argentée la désignait à tous les regards.

Elle continua sa pénible progression, n'hésitant pas à bousculer les invités sur son passage. Une bonne moitié d'entre eux ne parut même pas s'en apercevoir ; sans doute avaient-ils trop bu.

— Désolée ! marmonna-t-elle en donnant un coup dans les côtes d'un Jules César.

— Pardon, maugréa une Cléopâtre qui venait de lui marcher sur le pied.

Sophie poursuivit sa course à travers la cohue.

— Excusez-moi, je…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle leva les yeux… et crut que son cœur allait s'arrêter de battre. Elle se trouvait face à Araminta.

— Regardez donc où vous allez, coupa celle-ci d'un ton hautain.

Bouche bée, Sophie la regarda faire virevolter les jupes de son costume de reine Élisabeth et s'éloigner.

Araminta ne l'avait pas reconnue ! Si Sophie n'avait pas été si pressée de quitter Bridgerton House, elle en aurait crié de joie.

Elle regarda de nouveau derrière elle. Son poursuivant l'avait retrouvée ! Il s'était élancé dans sa direction à travers la foule, qu'il fendait bien plus rapidement qu'elle ne l'avait fait. Étouffant un petit cri de stupeur, elle reprit sa course, galvanisée par l'effroi. Elle faillit renverser deux déesses grecques, mais finit par atteindre la porte.

Elle se permit un dernier coup d'œil en arrière et s'aperçut que Benedict était retardé par une vieille dame munie d'une canne. Elle s'élança hors de l'hôtel particulier et descendit les marches du perron. L'attelage aux armes des Penwood l'attendait, exactement comme l'avait dit Mme Gibbons.

— Allez-y ! cria-t-elle au cocher, effrayée.

Un instant plus tard, la calèche roulait à tombeau ouvert sur le pavé londonien.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

4

Plus d'un invité au bal masqué a rapporté avoir vu Benedict Bridgerton au bras d'une superbe inconnue vêtue d'une robe argentée.

Malgré ses efforts, votre dévouée chroniqueuse n'est pas parvenue à découvrir le nom de la mystérieuse lady. Et si elle en est incapable, vous pouvez être sûrs que l'identité de la belle est un secret bien gardé !

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 7 juin 1815

Elle avait disparu.

Au beau milieu du trottoir devant Bridgerton House, Benedict, essoufflé, scruta les alentours. Grosvenor Square était envahi par les attelages. Elle pouvait se trouver dans n'importe lequel de ces véhicules, à l'arrêt sur la chaussée, pris dans la circulation. Ou peut-être était-elle dans l'une de ces trois calèches qui venaient de s'échapper de l'embouteillage et s'apprêtaient à tourner à l'angle de la place…

Quoi qu'il en soit, elle lui avait échappé.

Pour un peu, il aurait étranglé lady Danbury, qui lui avait mis sa canne dans les jambes et avait entrepris de lui donner son avis sur les costumes de presque tous les invités. Le temps qu'il se libère, la belle inconnue avait disparu par une des portes latérales de la salle de bal.

Benedict savait qu'elle n'avait pas l'intention de croiser de nouveau son chemin.

Il laissa échapper un chapelet de jurons colorés. Aucune des jeunes femmes que sa mère avait fait défiler devant lui – et elles avaient été

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

innombrables – n'avait éveillé en lui le sentiment d'intimité qu'il avait éprouvé au contact de l'inconnue en robe argent. Dès l'instant où il l'avait vue, et même avant cela, alors qu'il ne faisait encore que pressentir sa présence, l'air lui avait paru s'animer, vibrer d'une tension nouvelle, excitante. Il s'était senti plus vivant que jamais, comme si tout était neuf, pétillant de vie, bourdonnant de rêves.

Et pourtant…

Il jura de nouveau, cette fois avec une pointe de tristesse.

Et pourtant, il ne connaissait toujours pas la couleur de ses yeux.

Ils n'étaient pas marron – de cela, au moins, il était certain – mais, dans la faible lueur des bougies, il avait été incapable de voir s'ils étaient bleus ou verts. Ou noisette, ou même gris. Et pour une raison qui lui échappait, cela était plus frustrant que tout. Cette idée le rongeait, creusant dans son ventre une sensation de douloureuse amertume.

On disait que les yeux étaient des fenêtres sur l'âme. Si Benedict avait réellement trouvé la femme de ses rêves, celle avec qui il pouvait enfin envisager de partager sa vie et de fonder une famille, alors, au nom du Ciel, il fallait qu'il connaisse la couleur de ses yeux !

Cela n'allait pas être facile de la retrouver. Il était extrêmement difficile de remonter la piste de quelqu'un qui se cachait, et elle lui avait très clairement fait comprendre que son identité devait rester secrète.

Les indices dont il disposait étaient bien minces. Quelques citations de la chronique de lady Whistledown et…

Il baissa les yeux vers le gant qu'il serrait toujours dans sa main droite. Il l'avait oublié tandis qu'il fendait la foule dans la salle de bal. Il le porta à ses lèvres pour en humer le parfum, mais, à sa grande surprise, le gant ne sentait ni l'eau de rose ni le savon, comme la belle inconnue. En fait, il dégageait une odeur de poussière. Comme s'il était resté enfermé au fond d'une malle, dans un grenier, durant bien des années…

Voilà qui était vraiment étrange. Pourquoi porter un gant aussi ancien ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Benedict le retourna entre ses mains, dans l'espoir insensé que cela suffirait à la faire revenir. C'est alors qu'il remarqua trois lettres brodées en points minuscules sur l'ourlet.

SLG. Des initiales.

Les siennes ?

Il y avait également des armoiries, qu'il ne reconnaissait pas.

Sa mère, elle, le pourrait. Violet Bridgerton savait ce genre de choses. Et avec un peu de chance, si elle identifiait les armoiries, elle saurait de qui SLG étaient les initiales.

Le cœur de Benedict se gonfla d'espoir. Il allait retrouver sa belle inconnue.

Oui, il allait la retrouver et la faire sienne. C'était aussi simple que cela !

Une demi-heure plus tard, Sophie avait repris sa terne apparence. Disparus, robe argent, pendants d'oreilles, chignon élégant ! Les mules rehaussées de strass avaient retrouvé leur place dans l'armoire d'Araminta, et le rouge que la bonne avait passé sur les lèvres de Sophie était de nouveau sur la coiffeuse de Rosamund. Sophie avait même pris soin de se masser le visage pour en effacer les marques laissées par les bords de son masque.

Elle offrait la même image que chaque soir avant de se mettre au lit : cheveux rassemblés en une tresse lâche et pieds glissés dans d'épais bas de laine pour se protéger de la fraîcheur de la nuit.

Elle était de nouveau ce qu'elle était en réalité : une simple domestique. Il ne restait plus rien de la princesse de conte de fées qu'elle avait incarnée pendant une trop courte soirée.

Et, ce qui l'attristait encore plus, son prince charmant avait également disparu.

Benedict Bridgerton était en tout point le séduisant aristocrate que lady Whistledown décrivait dans ses colonnes : beau, fort, irrésistiblement attirant. L'homme idéal pour n'importe quelle jeune fille… à condition,

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

songea Sophie avec amertume, que celle-ci soit bien née. Un homme tel que lui n'épousait pas la fille illégitime d'un comte, encore moins une domestique !

Pourtant, l'espace d'une soirée, il avait été tout à elle… ce qui était déjà bien plus qu'elle ne pouvait espérer.

Elle prit un petit chien en peluche qu'elle possédait depuis l'enfance et qu'elle avait conservé jusqu'alors en souvenir d'une époque plus heureuse. En général, elle le laissait sur sa commode, mais ce soir, pour une raison qu'elle ignorait, elle avait besoin de le serrer contre elle. Elle se glissa sous les couvertures, la peluche contre son cœur, et se roula en boule.

Puis elle ferma les paupières de toutes ses forces en se mordant les lèvres, tandis que des larmes roulaient en silence jusqu'à son oreiller.

Ce fut une très, très longue nuit.

— Reconnaissez-vous ceci ?

Benedict était assis près de sa mère, dans le salon de celle-ci, tout en féminines nuances rose et crème.

Il tendit à Violet l'unique lien qui le rattachait à sa belle inconnue. Sa mère prit le gant pour l'examiner. Il ne lui fallut qu'une seconde pour rendre son verdict.

— Penwood, déclara-t-elle simplement.

— Le comte ?

Violet hocha la tête.

— Quant au G, ce doit être pour Gunningworth. Le titre est récemment sorti de la famille, si ma mémoire est bonne. Le comte est mort sans descendance… voyons, il doit y avoir six ou sept ans, maintenant. Le titre est allé à un cousin éloigné. Au fait, ajouta-t-elle avec un signe de tête désapprobateur, vous avez oublié de faire danser Pénélope Featherington hier soir. Vous avez de la chance que votre frère ait été là pour vous remplacer.

Benedict ravala un gémissement agacé et tenta d'ignorer les reproches de sa mère.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Dans ce cas, qui est SLG ?

Les yeux bleus de Violet se plissèrent.

— En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— J'aurais dû me douter, grommela-t-il, que vous tenteriez d'esquiver ma question en m'en posant une autre.

Sa mère laissa échapper un petit rire qui n'était pas dénué d'une pointe de coquetterie.

— Vous me connaissez bien !

Benedict s'interdit de rouler des yeux furieux.

— À qui appartient ce gant, Benedict ? demanda Violet.

Puis, comme il ne répondait sans doute pas assez vite à son goût, elle ajouta :

— Vous feriez mieux de tout avouer. Vous savez que je le découvrirai par moi-même tôt ou tard, et ce sera bien moins embarrassant pour tout le monde si je n'ai pas besoin de vous interroger.

Benedict soupira. Il allait devoir tout lui révéler… presque tout, du moins. La perspective de partager certains détails avec sa mère n'avait rien d'enthousiasmant. Celle-ci avait une désagréable tendance à s'emparer du moindre espoir de le voir se marier et à s'y accrocher avec une redoutable ténacité. Mais s'il voulait retrouver sa mystérieuse lady en robe argent, il n'avait pas le choix.

— J'ai rencontré quelqu'un hier, au bal masqué, dit-il finalement.

Violet battit des mains, l'air radieux.

— Vraiment ?

— C'est pour cette raison que je n'ai pas fait danser Pénélope Featherington.

Violet semblait transportée de ravissement.

— Serait-ce l'une des filles de Penwood ?

Puis, fronçant les sourcils, elle rectifia :

— Enfin, elles ne sont pas de lui. Ce sont ses belles-filles.

Son expression de contrariété s'accentua encore.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Mais je dois dire, ayant rencontré ces deux jeunes filles, que… eh bien…

— Eh bien quoi ?

Violet haussa les sourcils, comme si elle cherchait à exprimer poliment ses sentiments.

— Ma foi, je n'aurais pas imaginé que l'une d'entre elles saurait vous plaire, voilà tout.

Puis son visage s'éclaira.

— Cela dit, si c'est réellement le cas, je dois sans doute inviter lady Penwood à prendre le thé, n'est-ce pas ? C'est le moins que je puisse faire !

Benedict s'apprêta à répondre mais, voyant que sa mère fronçait de nouveau les sourcils, il renonça.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— Oh, rien… Seulement…

— Allons, maman, je vous écoute.

Elle lui adressa un faible sourire.

— Disons que je n'ai guère d'affinités avec la comtesse douairière. Je l'ai toujours trouvée assez antipathique, et extrêmement ambitieuse.

— Ambitieuse, vous l'êtes également, maman, d'une certaine façon, observa Benedict.

Violet fit la moue.

— Mon unique ambition est de voir mes enfants contracter de bons mariages, et je ne suis pas obnubilée par cette idée au point de laisser l'une de mes filles épouser un homme de soixante-dix ans pour la seule raison qu'il possède un titre de noblesse !

— La comtesse douairière a fait cela ? demanda Benedict, qui ne se rappelait pas qu'un vieux barbon soit récemment passé devant l'autel nuptial.

— Non, admit Violet, mais elle en serait capable. Tandis que moi…

Benedict ravala un sourire en la voyant poser une main sur son cœur d'un geste vertueux.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Moi, reprit-elle d'une voix vibrante, je laisserais mes fils épouser des bergères si cela pouvait assurer leur bonheur !

Benedict haussa un sourcil intrigué.

— Des bergères dotées de solides principes moraux, bien entendu, poursuivit sa mère. Pas des fainéantes ni des aventurières.

De peur d'éclater de rire au visage de sa mère, Benedict toussota discrètement dans son mouchoir.

— Cela dit, mon opinion importe peu, dit-elle en lui décochant un regard en biais.

— Oh que si ! riposta-t-il.

Elle lui adressa un sourire serein.

— Je dois être capable de mettre de côté mes sentiments envers la comtesse douairière, si l'une de ses filles est chère à votre cœur.

Elle lui lança un regard empli d'espoir.

— L'une de ses filles est-elle chère à votre cœur, au moins ?

— Aucune idée, reconnut Benedict. Cette jeune femme ne m'a pas donné son nom. Tout ce qu'elle m'a laissé, c'est son gant.

Violet prit une expression sévère.

— Je préfère ne pas savoir comment vous vous l'êtes procuré.

— Oh, de la façon la plus innocente qui soit, rassurez-vous.

Un air de scepticisme absolu se peignit sur les traits de sa mère.

— J'ai trop de fils pour croire une pareille affirmation, marmonna-t-elle.

— Et les initiales ? lui rappela Benedict.

Violet examina de nouveau le gant.

— Il est assez vieux, dit-elle.

Benedict hocha la tête.

— En effet. Et il sent la poussière, comme s'il avait été oublié dans une malle pendant des années.

— En outre, les coutures sont distendues, renchérit Violet. J'ignore ce que signifie le L, mais le S pourrait être l'initiale de Sarah – la mère du

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

précédent comte, qui est également décédée. Ce serait assez logique, vu l'âge de ce gant.

Benedict regarda celui-ci un instant, avant de demander :

— Dans la mesure où je suis à peu près certain de ne pas avoir discuté avec un fantôme hier soir, à qui pensez-vous que ce gant puisse appartenir ?

— Je l'ignore. À une des dames de la famille Gunningworth, je suppose.

— Savez-vous où elles habitent ?

— À Penwood House, expliqua Violet. Pour une raison que j'ignore, l'héritier du titre les a autorisées à y résider – peut-être par crainte qu'elles refusent de s'en aller même s'il venait s'y installer. Je ne crois pas qu'il soit en ville pour la saison. Je ne l'ai jamais rencontré.

— Et sauriez-vous par hasard…

— … où se trouve Penwood House ? coupa sa mère. Bien entendu, ce n'est qu'à quelques rues d'ici.

Elle lui indiqua le chemin. Benedict, dans sa hâte à se mettre en route, avait déjà bondi sur ses pieds et couru vers la porte avant qu'elle ait fini.

— Au fait, Benedict ? lança-t-elle sans cacher son hilarité.

Il pivota sur ses talons.

— Oui ?

— Les filles de la comtesse s'appellent Rosamund et Posy, au cas où cela vous intéresserait.

Rosamund et Posy. Aucun de ces deux prénoms ne semblait approprié, mais après tout, qui était-il pour l'affirmer ? Peut-être que les gens qui le rencontraient trouvaient qu'il n'avait pas l'air d'un Benedict. Il se retourna et tenta encore une fois de s'en aller, mais sa mère le héla de nouveau.

— Benedict ?

— Oui, mère ? demanda-t-il d'un ton de vertueuse patience, en faisant une fois de plus volte-face.

— Vous me tiendrez informée du résultat de votre démarche, n'est-ce pas ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Promis.

— Vous mentez, répliqua-t-elle avec un sourire, mais je vous pardonne. Je suis si heureuse de vous voir amoureux !

— Je ne suis pas…

— Comme vous voudrez, mon chéri, coupa-t-elle en lui faisant signe de se sauver.

Benedict estima qu'il était inutile de répondre. Il se contenta de lever les yeux au plafond, puis il sortit du salon et quitta la maison d'un bon pas.

— Sophiiie !

Sophie leva la tête. Araminta semblait d'une humeur encore plus massacrante que d'ordinaire, si cela était possible.

— Sophie ! Où diable a bien pu passer cette fainéante ?

— La fainéante est ici, marmonna Sophie en posant la cuillère en argent qu'elle était occupée à faire briller.

En tant que femme de chambre d'Araminta, Rosamund et Posy, elle n'aurait pas dû voir l'argenterie s'ajouter à sa liste de corvées quotidiennes, mais Araminta prenait un malin plaisir à l'accabler de travail.

— Je suis là ! répondit-elle à haute voix en se levant pour sortir dans le couloir.

Dieu seul savait ce qui contrariait Araminta cette fois-ci ! Sophie regarda autour d'elle.

— Madame ? appela-t-elle.

Araminta entra en trombe dans le couloir. Elle tenait quelque chose dans sa main droite.

— Que signifie ceci ? demanda-t-elle d'un ton rageur.

Sophie posa les yeux sur ce qu'elle avait dans la main… et retint de justesse un petit cri horrifié. Il s'agissait de la paire de mules qu'elle lui avait « empruntée » la veille.

— Je… je ne sais pas, balbutia-t-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Ces chaussures sont toutes neuves ! Toutes neuves !

Tout d'abord, Sophie ne réagit pas, puis elle comprit qu'Araminta attendait une réponse.

— Et… hum… quel est le problème ?

— Regarde ! glapit Araminta en tapant furieusement de l'index sur l'un des talons. Il est rayé. Rayé ! Comment est-ce arrivé ?

— Je n'en ai aucune idée, madame, répondit Sophie. Peut-être…

— Il n'y a pas de « peut-être » ! cria Araminta. Quelqu'un a porté mes chaussures.

— Je vous garantis que personne ne ferait une chose pareille, répliqua Sophie, surprise elle-même par le ton assuré de sa voix. Tout le monde sait l'importance que vous accordez à vos souliers.

Araminta fronça les sourcils d'un air soupçonneux.

— Serais-tu sarcastique ?

Sophie avait tendance à penser que si Araminta devait lui poser la question, il était évident que c'était le cas, mais elle jugea préférable de répondre :

— Non, pas du tout. Je voulais simplement dire que vous faisiez très attention à vos chaussures. Ainsi… eh bien, elles durent plus longtemps.

Comme Araminta ne répondait pas, elle ajouta dans un filet de voix :

— Ce qui vous permet… hum… d'en acheter moins.

Cela était parfaitement ridicule. Araminta possédait plus de paires de chaussures qu'elle ne pouvait espérer en porter durant toute sa vie.

— C'est ta faute, grommela-t-elle.

À en croire Araminta, tout était toujours la faute de Sophie… mais, comme – pour une fois ! – elle avait raison, Sophie se contenta de demander :

— Que voulez-vous que je fasse, madame ?

— Que tu me dises qui a porté mes chaussures.

— Il est possible que le talon se soit rayé dans le placard, suggéra Sophie. Peut-être l'avez-vous heurté involontairement, en marchant à côté…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je ne fais jamais rien involontairement, rectifia Araminta d'un ton aigre.

Sophie approuva en son for intérieur. Araminta agissait toujours de façon délibérée.

— Je peux interroger les bonnes, proposa Sophie. Peut-être l'une d'entre elles saura-t-elle quelque chose.

— Les bonnes sont toutes aussi stupides les unes que les autres, répliqua Araminta. L'étendue de leurs connaissances tiendrait sur l'ongle de mon petit doigt.

Sophie attendit qu'Araminta précise : « Cela ne te concerne pas, bien sûr », mais en vain.

— Je peux essayer de cirer la chaussure, dit-elle. Je suis sûre que je réussirai à effacer ces marques.

— Les talons sont couverts de satin, ricana Araminta. Si tu réussis à les cirer, je te fais admettre au Collège royal d'experts en textile.

Sophie brûlait de lui demander si une telle institution existait réellement, mais même quand Araminta n'était pas en colère, elle n'avait aucun sens de l'humour. Que Sophie tente la moindre plaisanterie, et la situation risquait de prendre un tour catastrophique.

— Alors, je dois pouvoir les frotter, suggéra-t-elle. Ou les brosser.

— Bonne idée, dit Araminta. Et tant que tu y es…

Oh, non ! En général, lorsque Araminta disait : « Et tant que tu y es… », les ennuis commençaient.

— … tu en profiteras pour cirer toutes mes chaussures.

— Toutes ? répéta Sophie dans un hoquet de surprise.

La collection d'Araminta devait compter au bas mot quatre-vingts paires de chaussures.

— Toutes. Et tant que tu y es…

« Quoi d'autre ? » gémit Sophie en son for intérieur.

Par chance, Araminta fut interrompue par l'arrivée du majordome.

— Lady Penwood ? Un gentleman demande à être reçu par madame, annonça celui-ci en lui tendant une petite carte de visite.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Araminta la lui prit d'un geste sec pour lire le nom du visiteur. Puis elle ouvrit des yeux ronds en s'écriant : « Oh ! », avant de se tourner vers le majordome et d'aboyer :

— Du thé, des gâteaux, la plus belle argenterie. Exécution !

Le majordome s'éloigna tandis que Sophie regardait Araminta sans dissimuler sa curiosité.

— Puis-je me rendre utile ? demanda-t-elle.

Araminta battit des cils et considéra Sophie comme si elle l'avait complètement oubliée.

— Non, répliqua-t-elle. Je suis trop occupée pour perdre mon temps avec toi. File tout de suite là-haut.

Elle marqua une pause, avant d'ajouter :

— D'ailleurs, que fiches-tu ici ?

Sophie désigna d'un geste la salle à manger dont elle venait de sortir.

— Vous m'avez demandé d'astiquer…

— Je t'ai demandé de t'occuper de mes chaussures ! cria Araminta.

— Très… très bien, dit lentement Sophie.

Ce comportement était des plus étranges, même pour Araminta.

— Je vais juste enlever…

— Rien du tout. File !

Sophie courut vers l'escalier, mais Araminta la rappela.

— Minute !

Sophie s'immobilisa et pivota sur ses talons.

— Oui ? demanda-t-elle d'un ton hésitant.

Les lèvres d'Araminta s'étirèrent en une mince ligne sévère.

— Assure-toi que Rosamund et Posy sont correctement coiffées.

— Très bien.

— Ensuite, tu diras à Rosamund de t'enfermer dans mon placard.

Sophie la regarda, interdite. Araminta voulait qu'elle demande elle-même à être enfermée ?

— Est-ce compris ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sophie ne parvint pas à hocher la tête. Cette situation était tout simplement trop humiliante.

Araminta s'approcha d'elle jusqu'à ce que son visage soit presque contre le sien.

— J'attends ta réponse, siffla-t-elle. M'as-tu bien comprise ?

Sophie répondit par un imperceptible signe de tête. Chaque jour lui apportait des preuves supplémentaires de la haine que lui vouait Araminta.

— Pourquoi me gardez-vous avec vous ? murmura-t-elle, avant de s'aviser qu'elle commettait peut-être une erreur.

— Parce que je te trouve utile, répondit Araminta dans un grondement feutré.

Sophie la regarda s'éloigner, puis elle gravit l'escalier. Ayant constaté que Rosamund et Posy étaient tout à fait présentables, elle se tourna vers la seconde en poussant un soupir résigné.

— Enfermez-moi dans le placard de votre mère, s'il vous plaît.

Posy cligna des yeux d'un air surpris.

— Pardon ?

— C'est à Rosamund que je suis censée le demander, mais je ne peux pas m'y résoudre.

Une lueur intriguée passa dans le regard de Posy.

— Puis-je savoir pour quelle raison ma mère veut t'enfermer ?

— Pour que je cire ses chaussures.

Posy se mordit les lèvres d'un air gêné.

— Je suis désolée.

— Pas autant que moi, répondit Sophie en poussant un nouveau soupir. Pas autant que moi…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

5

Toujours au chapitre du bal masqué, si le costume de sirène de Mlle Posy Reiling était assez désastreux, il n'était pas, de l'avis de votre dévouée chroniqueuse, aussi calamiteux que ceux de Mme Featherington et de ses deux filles aînées, qui formaient à elles trois une coupe de fruits – Philippa en orange, Prudence en pomme et Mme Featherington en grappe de raisin.

C'est terrible à dire, mais aucune d'entre elles n'en était plus appétissante !

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 7 juin 1815

Qu'était donc devenue sa vie, songea Benedict, pour qu'un simple gant l'obsède à ce point ? Depuis qu'il s'était assis dans le salon de lady Penwood, il avait tapoté une dizaine de fois la poche de sa veste pour s'assurer discrètement que le gant s'y trouvait toujours. En proie à une nervosité qui ne lui ressemblait pas, il se demanda ce qu'il allait dire à la comtesse douairière lorsqu'elle se montrerait, puis il se rassura. Il avait en général le verbe facile ; sans doute trouverait-il l'inspiration au moment opportun.

Tapant du pied avec impatience, il consulta l'horloge posée sur la cheminée. Un quart d'heure avait passé depuis qu'il avait donné sa carte au majordome ; lady Penwood ne devrait plus tarder à arriver. Les dames de la haute société semblaient obéir à une règle non écrite qui voulait qu'elles fassent attendre leurs visiteurs une bonne quinzaine de minutes, voire vingt si elles étaient de mauvaise humeur.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Une habitude parfaitement ridicule, songea Benedict avec irritation. Il ne comprendrait jamais pourquoi le commun des mortels était aussi fâché avec la ponctualité, mais…

— Monsieur Bridgerton !

Il leva les yeux. Une femme blonde d'une quarantaine d'années, très séduisante et vêtue à la dernière mode, venait d'entrer dans la pièce. Son visage lui était familier, ce qui n'était pas pour le surprendre : ils avaient probablement assisté aux mêmes événements mondains, même s'ils n'avaient jamais été formellement présentés l'un à l'autre.

— Lady Penwood, je présume ? demanda-t-il en se levant pour la saluer d'une rapide courbette.

— Exactement, répondit-elle avec un gracieux hochement de tête. C'est un plaisir de vous recevoir. J'ai bien entendu informé mes filles de votre présence ; elles ne devraient pas tarder à nous rejoindre.

Benedict sourit. C'était exactement ce qu'il avait escompté, et il aurait été étonné qu'il en aille autrement. Aucune mère ayant une fille à marier ne dédaignait les hommages de l'un des frères Bridgerton.

— Je serais ravi de les rencontrer, dit-il.

Il la vit froncer légèrement les sourcils.

— Dois-je comprendre que vous n'avez pas encore fait leur connaissance ?

Diable ! À présent, elle allait se demander la raison de sa visite.

— Non, mais on m'a dit le plus grand bien d'elles, improvisa-t-il en réprimant un gémissement d'irritation.

Si lady Whistledown avait vent de l'affaire, toute la ville saurait bientôt qu'il recherchait une épouse. Pour quelle autre raison serait-il venu rendre visite à deux jeunes femmes à qui il n'avait pas été présenté ?

Son hôtesse lui adressa un sourire radieux.

— On dit de ma Rosamund qu'elle est l'une des plus jolies jeunes filles de la saison.

— Et qu'en est-il de Posy ? s'enquit-il avec une pointe de malice.

Le sourire de lady Penwood se figea.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Posy est… tout à fait charmante.

Il lui décocha un sourire naïf.

— Je suis impatient de la rencontrer.

Lady Penwood parut interloquée, mais elle dissimula vite son étonnement derrière un sourire un peu contraint.

— Je suis certaine que Posy sera ravie de faire votre connaissance.

Une domestique entra, portant un service à thé en argent qu'elle déposa sur une table sur un signe de sa maîtresse. Avant que la bonne s'éclipse, lady Penwood demanda d'une voix acide :

— Où sont les petites cuillères au chiffre des Penwood ?

La domestique exécuta une petite révérence, visiblement effrayée.

— Sophie était occupée à faire briller l'argenterie dans la salle à manger, mais madame lui a ordonné d'aller là-haut dans le plac…

— Assez ! tonna sa maîtresse, alors que c'était elle qui avait demandé des explications.

Puis, d'une voix radoucie, elle reprit :

— Je suis certaine que M. Bridgerton n'est pas assez snob pour se formaliser de ne pas avoir de petites cuillères à monogramme pour son thé. N'est-ce pas, monsieur ? susurra-t-elle.

— Certes non, assura Benedict, songeant que lady Penwood était, pour sa part, assez snob pour poser une telle question.

— C'est bon, marmonna alors la comtesse à l'adresse de la petite bonne, qu'elle congédia d'un geste impatient. Disparais !

La domestique ne se le fit pas dire deux fois.

— Notre plus belle argenterie est gravée aux armes des Penwood, expliqua la maîtresse des lieux en se tournant de nouveau vers Benedict.

Celui-ci se pencha en avant sans dissimuler son intérêt. C'était l'occasion idéale de s'assurer que la couronne comtale brodée sur le gant était effectivement celle des Penwood !

— Oh, vraiment ? Nous n'avons rien de la sorte à Bridgerton House ! s'exclama-t-il, espérant qu'il ne mentait pas.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

En vérité, jamais il n'avait prêté la moindre attention aux armoiries qui ornaient l'argenterie familiale.

— Je serais ravi de voir cela, ajouta-t-il.

— Ah, oui ? demanda lady Penwood, dont le regard venait de s'allumer. Je savais que vous étiez un homme de goût.

Benedict se composa un sourire poli en ravalant un gémissement agacé.

— Je vais tout de suite envoyer quelqu'un à la salle à manger chercher quelques couverts. Reste à espérer que cette sotte aura fait son travail !

Les coins de ses lèvres fardées se plissèrent en une vilaine grimace, et Benedict remarqua de profondes rides de contrariété sur son front.

— Un souci ? s'enquit-il.

Elle secoua la tête en esquissant un geste las de la main.

— Oh, il est tellement difficile de trouver du personnel compétent ! Je suis sûre que madame votre mère serait de mon avis.

Benedict n'avait jamais entendu Violet se plaindre des domestiques, mais ceux-ci avaient toujours été traités avec égards à Bridgerton House, ce qui expliquait probablement leur profond attachement à sa famille. Toutefois, il hocha la tête.

— Je vais finir par mettre cette fainéante de Sophie à la porte, poursuivit la comtesse avec un petit soupir excédé. C'est une parfaite incapable.

Benedict ressentit un vague élan de pitié pour l'infortunée Sophie qu'il ne verrait jamais, mais comme il n'avait aucune envie de discuter d'un tel sujet avec son hôtesse, il s'empressa de faire dévier la conversation.

— Je suppose que c'est infusé, à présent, dit-il en désignant la théière.

— Bien sûr ! répondit la comtesse, de nouveau tout sourire. Comment prenez-vous votre thé ?

— Un nuage de lait, pas de sucre.

Tandis qu'elle remplissait une tasse, Benedict entendit des pas qui descendaient l'escalier. Son cœur se mit à battre un peu plus vite. Dans quelques instants, les filles de la comtesse allaient apparaître dans

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

l'encadrement de la porte. L'une des deux serait sans aucun doute la jeune femme qu'il avait rencontrée la veille. Certes, il n'avait pas réellement vu son visage, mais il se souvenait de sa taille et de sa silhouette. En outre, il était certain que ses cheveux étaient blond cendré. Il ne manquerait pas de la reconnaître lorsque ses yeux se poseraient sur elle. Comment pourrait-il en être autrement ?

Hélas ! Lorsque les dénommées Rosamund et Posy firent leur entrée, il comprit immédiatement qu'aucune d'elles n'était la femme qui hantait ses pensées. La première était trop blonde, et elle minaudait de façon exaspérante. Il n'y avait aucune joie de vivre dans son expression, nulle espièglerie dans son sourire. Quant à la seconde, si elle semblait plus avenante, elle était beaucoup trop brune et potelée pour être sa belle inconnue.

Benedict fit de son mieux pour dissimuler sa déception. Il afficha un air souriant pendant que l'on procédait aux présentations, fit un galant baisemain à ces demoiselles en se déclarant ravi de les rencontrer enfin… et s'ingénia à couvrir la cadette de flatteries, ne fût-ce que pour le plaisir de contrarier la comtesse, qui manifestait une préférence outrageante pour sa fille aînée.

De telles femmes, songea-t-il, ne méritaient pas d'être mères !

— Avez-vous d'autres enfants ? demanda-t-il, une fois les présentations effectuées.

Lady Penwood lui jeta un regard perplexe.

— Non, bien entendu. Si c'était le cas, je vous les aurais aussi présentés.

— J'ai pensé que vous en aviez peut-être à la nursery, expliqua-t-il. Des enfants que vous auriez eus de votre mariage avec le comte.

Elle secoua la tête.

— Notre union n'a pas été bénie par la naissance d'un héritier. Quel dommage que le titre ait quitté la famille Gunningworth !

Benedict ne put s'empêcher de remarquer que la comtesse semblait plus irritée qu'attristée par le fait de ne pas avoir eu d'enfants de son

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

deuxième époux.

— Votre mari avait-il des frères et sœurs ? demanda-t-il, songeant que sa belle inconnue était peut-être une cousine du côté Gunningworth.

La comtesse lui lança un regard méfiant. Benedict songea qu'il l'avait bien mérité : ses questions étaient fort éloignées des sujets qu'il était convenable d'aborder autour d'une tasse de thé !

— Si le comte avait eu un frère, le titre ne serait pas sorti de la famille, répliqua-t-elle.

Benedict savait qu'il aurait mieux fait de garder ses réflexions pour lui, mais cette femme lui était si antipathique qu'il rétorqua :

— Il aurait pu avoir un frère décédé avant lui.

— Eh bien, ce n'est pas le cas.

Rosamund et Posy observaient cet échange avec un grand intérêt, tournant leurs visages de gauche et de droite comme si elles assistaient à un tournoi de jeu de paume.

— Pas de sœur non plus ? insista Benedict. Je vous pose la question parce que je suis moi-même issu d'une famille nombreuse.

D'un geste, il désigna Rosamund et Posy.

— J'ai du mal à imaginer ce que c'est que de n'avoir qu'un frère ou une sœur, alors je me demandais si vos filles n'avaient pas des cousins ou des cousines pour leur tenir compagnie.

C'était là une lamentable justification, mais la comtesse devrait s'en contenter.

— Mon mari avait une sœur, admit-elle d'un air pincé, mais elle est morte célibataire. C'était une personne très pieuse, qui a consacré sa vie à des œuvres charitables.

Mauvaise piste, songea Benedict avec dépit.

— J'ai adoré votre bal costumé, hier soir, déclara Rosamund.

Benedict lui adressa un regard surpris. Sa sœur et elle étaient jusqu'à présent restées tellement silencieuses qu'il en avait presque oublié qu'elles avaient l'usage de la parole.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— C’est ma mère qui l’a organisé, expliqua-t-il, je ne me suis occupé de rien. Je ne manquerai pas de lui transmettre vos compliments.

— Je vous en remercie, répondit Rosamund. Et vous, monsieur Bridgerton, avez-vous apprécié cette soirée ?

Benedict la considéra quelques instants avant de répondre. Elle le dévisageait avec attention, comme si elle guettait une information bien particulière.

— Beaucoup, dit-il finalement.

— J’ai remarqué que vous aviez passé un long moment auprès d’une belle inconnue, poursuivit Rosamund.

Lady Penwood le regarda à son tour avec intensité, mais elle ne dit rien.

— Ah, oui ? demanda-t-il.

— Elle était vêtue d’argent, insista Rosamund. Qui était-ce ?

— Une belle inconnue, répondit-il avec un sourire énigmatique.

À quoi bon avouer qu’il ignorait l’identité de sa compagne de la veille ?

— Ne nous direz-vous pas au moins son nom ? demanda lady Penwood.

Benedict leur sourit et se leva. Il n’en apprendrait pas plus ici.

— Il est temps que je me sauve. Madame, mesdemoiselles… dit-il d’un ton poli, tout en les saluant d’une rapide courbette.

— Vous n’avez pas encore vu les cuillères, lui rappela lady Penwood.

— Une autre fois.

Il était peu probable que sa mère se soit trompée en reconnaissant les armes des Penwood, et s’il devait endurer un instant de plus la compagnie de la détestable comtesse douairière, il allait se sentir mal.

— Merci pour votre charmant accueil. J’ai passé un délicieux moment, mentit-il.

— Tout le plaisir était pour nous, répondit son hôtesse en se levant pour le raccompagner. Votre passage fut bref, mais très agréable.

Benedict ne se donna pas la peine de lui sourire de nouveau.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— À quoi rime tout ceci ? demanda Araminta lorsque la porte se referma sur leur visiteur.

— Eh bien, dit Posy, peut-être voulait-il…

— Ce n'est pas à vous que je posais la question, coupa sa mère.

— Oh ! Et qui donc interrogiez-vous ? répliqua la jeune femme avec une vivacité inhabituelle chez elle.

— Peut-être m'aura-t-il vue de loin, hasarda Rosamund, et…

— Il ne vous a absolument pas remarquée, coupa sa mère en faisant quelques pas rageurs dans la pièce.

Rosamund sursauta. Araminta lui parlait rarement sur ce ton agacé.

— Vous l'avez dit vous-même, il s'est amouraché de cette femme en robe argentée, reprit Araminta.

— Je n'ai pas précisément employé le terme…

— Oh, épargnez-moi vos arguties sans intérêt ! Amouraché ou non, ce n'est pas l'une de vous deux qu'il espérait voir, riposta Araminta. Je me demande ce qu'il cherchait. Il…

Elle laissa sa phrase en suspens tandis qu'elle s'approchait de la fenêtre. Soulevant le rideau, elle observa Benedict Bridgerton qui, debout sur le trottoir, venait de sortir quelque chose de sa poche.

— Que fait-il donc ? murmura-t-elle.

— On dirait qu'il tient un gant, suggéra Posy.

— Ce n'est pas un… répliqua Araminta, habituée à contredire systématiquement Posy. Tiens ? Mais oui, c'est bien un gant !

— Je sais reconnaître un gant, tout de même, maugréa Posy.

— Que regarde-t-il ? demanda Rosamund en poussant sa sœur.

— Il y a quelque chose sur le gant, dit Posy. Peut-être une marque ? Nous avons des gants brodés au chiffre des Penwood, sur l'ourlet. Qui nous dit qu'il n'y a pas un monogramme sur celui-là ?

Araminta devint livide.

— Allez-vous bien, maman ? s'inquiéta Posy. Vous êtes toute pâle.

— C'est elle qu'il cherchait, murmura Araminta.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Qui ? demanda Rosamund.

— La femme en robe argentée.

— Eh bien, ce n'est pas ici qu'il la trouvera ! répliqua Posy. J'étais en sirène et Rosamund en Marie-Antoinette. Et vous, bien sûr, vous étiez la reine Élisabeth.

— Les chaussures, gronda Araminta. Les chaussures !

— Quelles chaussures ? demanda Posy d'un ton irrité.

— Elles étaient rayées. Quelqu'un les a portées.

Le visage d'Araminta, déjà d'une pâleur mortelle, sembla se décomposer.

— C'était elle. Comment a-t-elle fait ? Ce ne pouvait être qu'elle !

— Qui ? s'enquit Rosamund.

— Maman, êtes-vous certaine que tout va bien ? insista Posy. Vous n'êtes plus vous-même.

Araminta s'était déjà précipitée hors de la pièce.

— Maudites, maudites chaussures ! gémit Sophie.

Elle frotta avec vigueur le talon de l'un des plus anciens escarpins d'Araminta.

— Voilà des années qu'elle ne les a pas portés, ceux-là, ajouta-t-elle.

Elle fit briller la pointe du soulier, qu'elle remit en place dans la rangée alignée au cordeau. Elle n'avait pas eu le temps de poser la main sur la paire suivante que la porte du placard s'ouvrit avec fracas, heurtant le mur avec une telle violence qu'elle faillit pousser un petit cri de surprise.

— Oh ! Vous m'avez fait peur, dit-elle à Araminta. Je ne vous ai pas entendue arriver, je…

— Fais tes valises, grinça Araminta entre ses dents. Je te donne jusqu'à l'aube pour quitter cette maison.

De stupeur, Sophie laissa tomber son chiffon.

— Pardon ? s'écria-t-elle. Pourquoi ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Ai-je besoin de me justifier ? Tu sais aussi bien que moi que j'ai cessé depuis près d'un an de toucher de quoi subvenir à ton entretien. Il me suffit de ne plus vouloir de ta présence chez moi.

— Où vais-je aller ?

Les yeux d'Araminta se plissèrent jusqu'à n'être plus que deux fentes cruelles.

— Que veux-tu que cela me fasse ?

— Mais…

— Tu as vingt ans ; tu es en âge de te débrouiller seule. Ne compte plus sur moi pour te dorloter.

— Vous ne m'avez jamais dorlotée, répliqua Sophie à voix basse.

— Tu oses me répondre ?

— Pourquoi pas ? riposta Sophie, un ton plus haut. Qu'ai-je à perdre, puisque, de toute façon, vous me mettez à la porte ?

— Tu pourrais me montrer un peu plus de respect, siffla Araminta en posant son pied sur la robe de Sophie pour l'obliger à rester à genoux. Je t'ai tout de même nourrie, logée et vêtue toute cette année par pure bonté d'âme.

— Vous n'avez jamais agi par bonté d'âme, rectifia Sophie.

Elle tira sur sa jupe, mais celle-ci était solidement coincée sous le pied d'Araminta.

— Pourquoi m'avez-vous laissée rester ici ?

Araminta gloussa.

— Tu es moins chère qu'une vraie femme de chambre, et j'aime bien te donner des ordres.

Sophie détestait être l'esclave d'Araminta, mais Penwood House était son seul foyer. Mme Gibbons était son amie et Posy se montrait généralement gentille avec elle. Le monde extérieur, en revanche, était… eh bien, assez effrayant. Où allait-elle s'installer ? Qu'allait-elle faire ? De quoi vivrait-elle ?

— Pourquoi maintenant ? demanda Sophie.

Araminta haussa les épaules.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tu ne m’es plus d’aucune utilité.

Sophie jeta un regard à la longue rangée de chaussures qu’elle venait de cirer.

— Ah, bon ?

Araminta enfonça la pointe de son escarpin dans la jupe de Sophie, dont elle déchira l’étoffe.

— Tu t’es rendue au bal costumé hier soir, n’est-ce pas ?

Sophie eut l’impression que son visage se vidait de son sang. Elle comprit qu’Araminta lisait la vérité au fond de ses yeux.

— Pas… pas du tout, balbutia-t-elle. Comment l’aurais-je pu ?

— Cela, je l’ignore, mais je sais que tu y étais.

Araminta donna un coup de pied dans une paire de chaussures qu’elle projeta vers Sophie.

— Mets-les.

Sophie regarda les souliers, interdite. Il s’agissait des mules de satin blanc aux coutures argent. Celles qu’elle avait portées la veille au soir.

— Mets-les ! répéta Araminta. Je sais que Rosamund et Posy ont les pieds plus grands que moi. Tu es la seule qui ait pu les rayer !

— Et cela vous suffit pour affirmer que je suis allée au bal masqué ? demanda Sophie, envahie par une bouffée de panique.

— Enfile ces chaussures, Sophie.

Elle s’exécuta. Bien entendu, les mules lui allaient à la perfection.

— Tu as passé les bornes, gronda Araminta. Je t’ai avertie voilà des années de ne pas oublier ta place dans le monde. Tu es une bâtarde, une enfant illégitime, le fruit des…

— Je connais la signification de ce mot ! coupa Sophie avec impatience.

Araminta haussa un sourcil dédaigneux devant l’éclat de colère de Sophie.

— Tu n’es pas digne de fréquenter la bonne société, reprit-elle, et cependant, tu as osé feindre d’être l’une des nôtres en te rendant au bal costumé.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Oui, j'ai osé ! répondit Sophie, qui se moquait bien, à présent, qu'Araminta ait découvert son secret. J'ai osé, et si c'était à refaire, je recommencerais ! Mon sang est aussi bleu que le vôtre, mon cœur bien plus pur, et…

Une gifle violente l'interrompit, et elle se retrouva au sol, une main sur sa joue brûlante.

— Ne te compare jamais à moi ! siffla sa belle-mère.

Sophie resta prostrée sur le plancher. Comment son père avait-il pu lui faire cela ? Comment avait-il pu l'abandonner aux mains de cette femme qui lui vouait une telle haine ? Avait-il été à ce point indifférent à son sort ? Ou bien si aveugle qu'il n'avait jamais deviné les sentiments de son épouse ?

— Tu seras partie demain à l'aube, reprit Araminta d'une voix blanche. Je ne veux plus jamais te voir.

Sophie commença à se redresser.

— Mais d'abord, poursuivit Araminta en appuyant sur l'épaule de Sophie pour la maintenir au sol, tu finiras le travail que je t'ai donné.

— J'en ai pour la nuit entière ! protesta Sophie.

— C'est ton problème, pas le mien.

Sur ces paroles, Araminta rabattit la porte et fit tourner la clé dans un déclic rageur.

Sophie regarda la bougie à la flamme vacillante qu'elle avait apportée pour éclairer le grand placard obscur. Jamais la mèche ne durerait jusqu'au lendemain.

Cela dit, Sophie n'avait pas l'intention de cirer les chaussures d'Araminta !

Elle s'assit sur le sol, les bras autour de ses jambes repliées, et regarda la flamme jusqu'à ce que sa vision se brouille. Lorsque le soleil se lèverait le lendemain, sa vie serait transformée pour toujours. Penwood House n'avait pas été un foyer très chaleureux, mais au moins, elle y avait été en sécurité.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle était totalement démunie. Elle n'avait pas reçu un seul penny de la part d'Araminta au cours des sept années qui venaient de s'écouler. Par chance, il lui restait un peu de l'argent de poche que son père lui avait donné de son vivant, à l'époque où elle était encore considérée comme sa pupille, et non comme l'esclave de son épouse. Elle avait eu de nombreuses occasions de le dépenser, mais elle avait toujours su que ce jour pourrait arriver, et elle avait jugé plus prudent de garder le peu qu'elle possédait.

Hélas ! Son maigre pécule ne la mènerait pas bien loin. Il lui faudrait un billet pour quitter Londres, et cela risquait de lui coûter cher. Peut-être plus de la moitié de ses réserves. Elle pouvait bien sûr rester quelque temps à Londres, mais les taudis qu'elle trouverait à y louer étaient sales et dangereux, et Sophie savait que son budget lui interdisait de chercher un logement dans les quartiers bien fréquentés. D'ailleurs, quitte à devoir gagner sa vie, elle préférait retourner à la campagne qu'elle aimait tant.

Sans parler de Benedict Bridgerton. Londres était une grande ville, aussi Sophie ne doutait-elle pas de pouvoir éviter sa route pendant des années, mais elle craignait de ne pas avoir le courage de le fuir et de se retrouver un jour devant sa maison, dans l'espoir de le voir lorsqu'il passerait sa porte.

Et s'il la voyait… Eh bien, elle ne savait pas ce qui se passerait. Peut-être serait-il furieux contre elle. Peut-être voudrait-il faire d'elle sa maîtresse. Peut-être ne la reconnaîtrait-il même pas !

La seule chose dont elle était certaine, c'était qu'il ne se jetterait pas à ses pieds pour lui déclarer sa flamme et la demander en mariage.

Les fils de vicomte n'épousaient pas les filles de rien. Pas même dans les romans.

Elle n'avait pas le choix : elle devait quitter la ville pour rester à l'écart de la tentation. Seulement, elle avait besoin d'argent pour vivre jusqu'à ce qu'elle trouve un travail…

Soudain, le regard de Sophie se posa sur quelque chose de brillant. Il s'agissait d'une paire de chaussures rangées dans un coin. Elle les avait

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

cirées une heure auparavant, et elle savait que les étincelles ne provenaient pas des escarpins mais de leurs barrettes, des pierres précieuses montées en bijoux pour souliers, faciles à détacher et assez petites pour être glissées dans une poche.

Aurait-elle l'audace de…

Elle songea à tout l'argent qu'Araminta avait reçu pour son entretien et dont elle ne l'avait jamais fait profiter.

Elle songea à toutes ces années de dur labeur passées à remplir un rôle de femme de chambre sans jamais recevoir de gages.

Elle songea à sa conscience… qu'elle s'empressa de réduire au silence. Dans de telles circonstances, on oubliait ses principes !

Elle prit les barrettes de chaussure.

Et lorsque, quelques heures plus tard, Posy, enfreignant l'interdiction maternelle, vint la voir pour lui ouvrir le placard, Sophie monta rassembler ses affaires et s'en alla.

À sa grande surprise, elle ne jeta pas un seul regard en arrière.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

DEUXIÈME PARTIE

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

6

Voilà maintenant trois ans qu'aucun membre de la fratrie Bridgerton n'a convolé en justes noces, et on a entendu lady Bridgerton déclarer à plusieurs occasions qu'elle désespérait de remédier à cette situation. Benedict n'a toujours pas trouvé l'âme sœur (de l'avis de votre chroniqueuse, à l'âge de trente ans, il serait grand temps) et Colin non plus, bien que l'on puisse lui pardonner son peu d'empressement à se marier puisque, après tout, il n'a que vingt-six ans.

La vicomtesse douairière a également deux filles qui lui donnent bien du tracas. Éloïse, à presque vingt et un ans, a déjà décliné plusieurs demandes en mariage et ne montre aucune inclination pour la vie conjugale. Francesca fêtera bientôt ses vingt ans (les deux jeunes femmes partagent la même date d'anniversaire) et, à l'instar de sa sœur, semble montrer plus d'intérêt pour les joies de la vie mondaine que pour celles du mariage.

Votre dévouée chroniqueuse est d'avis que lady Bridgerton s'inquiète inutilement. L'un de ses rejetons susnommés finira bien par contracter une union convenable ! En outre, ses deux premiers descendants à fonder une famille lui ont déjà donné en tout cinq petits-enfants, et c'est sûrement là le plus important à ses yeux…

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 30 avril 1817

De l'alcool et des cigares de La Havane, des jeux d'argent et des filles de joie… C'était exactement le type de soirée dont Benedict raffolait à l'époque où il était frais émoulu d'Oxford.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

À présent, il trouvait cela d'un ennui mortel.

En vérité, il n'aurait su dire pourquoi il avait accepté de venir ici. Par désœuvrement, sans doute. Jusqu'alors, la saison de 1817 à Londres n'avait été qu'une morne répétition de celle de l'année précédente, laquelle n'avait guère brillé par son intérêt. Vraiment, tout ceci était d'une affligeante monotonie.

Benedict ne connaissait même pas son hôte, un dénommé Phillip Cavender. C'était l'une de ces situations où vous vous retrouvez chez l'ami d'un ami d'un ami, en vous demandant pourquoi vous n'êtes pas resté chez vous. Benedict venait tout juste de se remettre d'un coup de froid. Il aurait pu prendre ce prétexte pour décliner l'invitation, mais son ami – qu'il n'avait d'ailleurs pas vu depuis plusieurs heures – avait tant insisté que Benedict avait fini par céder.

À présent, il le regrettait amèrement.

Il traversa le hall de la maison des parents de Cavender. Sur sa gauche, des portes ouvertes donnaient sur un salon où l'on pariait de fortes sommes aux cartes. L'un des joueurs transpirait abondamment.

— L'imbécile ! marmonna Benedict entre ses dents.

Ce naïf était sans doute sur le point de perdre sa demeure ancestrale.

Sur sa droite, derrière des portes fermées, s'élevaient des gloussements féminins, auxquels se mêlaient des rires masculins, des gémissements et des râles grotesques.

Tout ceci était révoltant. Benedict n'avait rien à faire ici. Il désapprouvait les jeux de cartes où la mise dépassait les possibilités des participants, et il n'avait jamais compris l'intérêt des étreintes à demi publiques. Il ignorait où était passé l'ami qui l'avait entraîné ici, et il n'éprouvait guère de sympathie pour les autres invités.

— Je pars, déclara-t-il, même s'il ne se trouvait personne alentour pour l'entendre.

Il possédait une petite maison non loin de là, à une heure de route environ. Ce n'était guère plus qu'un simple cottage, mais il lui appartenait, et en cet instant, il lui apparaissait comme un véritable petit paradis.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Cependant, les bonnes manières exigeaient qu'il informe son hôte de son départ, même si Cavender était dans un tel état d'ébriété qu'il était peu probable qu'il se souvienne de leur conversation le lendemain.

Toutefois, après une dizaine de minutes de recherches infructueuses, Benedict commença à regretter que sa mère ait été aussi inflexible sur la bonne éducation de sa progéniture. Il aurait été tellement plus commode de s'éclipser sans plus de façons !

— Trois minutes, grommela Benedict. Si, dans trois minutes, je n'ai pas trouvé cet animal, je pars.

À cet instant, il croisa deux jeunes gens qui trébuchaient plus qu'ils ne marchaient et riaient comme s'il n'y avait rien de plus drôle. Des vapeurs d'alcool imprégnaient l'air autour d'eux. Benedict recula discrètement, de peur que l'un d'entre eux ait soudain la mauvaise idée de répandre le contenu de son estomac sur lui. Il tenait trop à ses bottines pour prendre le risque de leur faire subir un tel traitement.

— Bri… Bridgerton ! s'écria l'un des deux débauchés.

Benedict répondit d'un bref hochement de tête. Ils avaient environ cinq ans de moins que lui, et il ne les connaissait que de vue.

— Ch'est pas un Bridgerton, objecta l'autre. Ch'est un… Tiens, ch'est un Bridgerton. L'en a le nez et les cheveux.

Puis, fronçant les sourcils, il ajouta :

— Mais quel Bridgerton ?

Benedict ignora sa question.

— Avez-vous vu notre hôte ?

— Notre hôte ? répéta l'autre.

— Mais oui, répliqua son acolyte. Cavender. Un chic type, pour nous avoir invités dans sa maison.

— Chelle de ches parents, rectifia l'autre. N'a pas j'encore hérité, le pauvre.

— C'est ça ! Celle de ses parents. C'est tout de même un sacré chic type.

— L'un de vous l'a-t-il vu ? insista Benedict.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Là-bas, dehors, expliqua celui qui ne savait pas quelques secondes auparavant qu'il avait un hôte. Devant la maijon.

Benedict les remercia sèchement et se dirigea à grands pas vers la porte principale de la demeure. Il allait descendre les marches du perron, présenter ses respects à Cavender et se rendre à l'écurie pour y récupérer son phaéton. C'était l'affaire d'une minute.

Le temps était venu de se mettre en quête d'un nouvel emploi, songea Sophie. Cela faisait presque deux ans qu'elle était partie de Londres et avait cessé d'être l'esclave d'Araminta. Deux ans qu'elle ne pouvait compter que sur elle-même pour subvenir à ses besoins.

Après avoir quitté Penwood House, elle avait cédé les barrettes de chaussure d'Araminta à un prêteur sur gages, mais les diamants tant vantés par leur ancienne propriétaire s'étaient révélés n'être que de simples strass, et leur vente n'avait presque rien rapporté à Sophie. Celle-ci avait cherché un poste de gouvernante, en vain. Aucune des agences de placement qu'elle avait contactées n'avait voulu la prendre. Elle était manifestement très cultivée, mais elle ne pouvait se prévaloir d'aucune recommandation. En outre, les mères de famille répugnaient à faire entrer une femme aussi jeune et jolie dans leur foyer.

De guerre lasse, Sophie avait acheté un billet pour le Wiltshire, la région la plus éloignée de Londres où elle pouvait se rendre sans trop écorner ses maigres économies. Par chance, elle avait rapidement trouvé un emploi de femme de chambre chez M. et Mme John Cavender. C'étaient des gens tout à fait ordinaires, qui exigeaient de leur personnel un travail correct mais ne demandaient pas l'impossible. Après avoir travaillé si dur pour Araminta pendant de longues années, Sophie s'était félicitée d'avoir trouvé cette place chez les époux Cavender.

Hélas ! Avec l'arrivée de leur fils, de retour de son tour d'Europe, les ennuis avaient commencé. Phillip s'était vite montré bien trop entreprenant au goût de Sophie, puis franchement agressif devant ses refus réitérés. Sophie venait de comprendre qu'il était urgent de chercher

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

une autre place lorsque Phillip, profitant de l'absence de ses parents, partis pour une visite d'une semaine à Brighton chez la sœur de Mme Cavender, avait décidé d'organiser une petite fête pour deux douzaines d'amis.

Jusqu'à présent, si elle avait eu du mal à repousser ses avances, Sophie s'était sentie relativement protégée : jamais Phillip n'aurait poussé l'audace jusqu'à la violenter alors que sa mère était dans la maison !

Maintenant que les parents Cavender étaient partis, en revanche, leur fils semblait considérer qu'il pouvait faire tout ce qui lui chantait, et ses amis ne paraissaient guère plus scrupuleux.

Sophie savait qu'elle aurait dû s'en aller sur-le-champ, mais comme Mme Cavender l'avait toujours bien traitée, elle répugnait à partir sans l'avertir au moins une quinzaine de jours à l'avance. Néanmoins, après avoir été poursuivie dans toute la maison pendant deux heures par un Phillip surexcité, elle avait décidé de faire passer sa vertu avant les bonnes manières.

Après avoir informé la gouvernante (qui, par chance, était une femme compréhensive) qu'elle ne pouvait plus rester, elle avait emballé les quelques affaires qu'elle possédait dans un petit sac, descendu l'escalier et s'était glissée dehors. Il y avait une bonne lieue de marche jusqu'au village, mais même au plus noir de la nuit, ce trajet lui semblait infiniment moins périlleux qu'une nuit de plus chez les Cavender. En outre, elle connaissait une petite auberge où elle pourrait trouver un repas chaud et un lit pour une somme raisonnable.

Elle venait de contourner la maison et de poser le pied sur l'allée principale lorsqu'elle entendit un rire sonore.

Elle leva les yeux… et retint un gémissement de dépit. Phillip Cavender était là, apparemment plus ivre et plus malveillant que jamais.

Sophie se mit à courir en priant pour que l'alcool ralentisse les réflexes de Phillip, car elle était consciente qu'elle ne pourrait pas le battre à la course.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Hélas ! Sa fuite ne parut qu'aviver l'excitation du jeune homme. Elle l'entendit pousser un cri de joie et s'élancer à sa suite. L'écho de ses pas se rapprocha dangereusement, puis une main se referma sur le col de son manteau, l'obligeant à piler net.

Phillip laissa échapper un rire de triomphe. Jamais Sophie n'avait éprouvé une telle frayeur.

— Tiens, tiens ! gloussa-t-il. La petite Mlle Sophie ! Viens, que je te présente à mes camarades.

Sophie déglutit péniblement. Elle n'aurait su dire si son cœur battait deux fois plus vite ou s'il s'était arrêté.

— Laissez-moi partir, monsieur Cavender ! répondit-elle de sa voix la plus ferme.

Elle savait qu'il rêvait de la voir faible et suppliante, et elle refusait de lui accorder ce plaisir.

— Certainement pas, répliqua-t-il en la faisant pivoter sur elle-même, si bien qu'elle fut forcée de voir son sourire mauvais.

Il tourna la tête de côté et appela :

— Heasley ! Fletcher ! Regardez ce que j'ai trouvé !

Horrifiée, Sophie vit deux hommes émerger de l'ombre. Si elle en jugeait par leur apparence, ils étaient aussi éméchés, voire plus, que Phillip.

— Vous organisez toujours les soirées les plus réussies, Cavender ! déclara le premier d'une voix pâteuse.

Phillip se rengorgea.

— Laissez-moi partir ! répéta Sophie.

Phillip fit la moue.

— Qu'en pensez-vous, mes amis ? Dois-je me plier à la requête de cette dame ?

— Pas quechtion ! éructa le deuxième.

— Cette dame ? reprit le premier, celui qui avait félicité Phillip. Le terme est un peu exagéré, non ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tout à fait ! approuva Phillip. Cette fille n'est qu'une petite bonne, et comme chacun sait, les domestiques sont là pour nous servir.

Il imprima une violente bourrade à Sophie, la poussant vers l'un de ses acolytes.

— Tenez, dit-il. Tâtez donc la marchandise.

Sophie poussa un cri lorsqu'elle fut projetée en avant, et elle serra son petit sac contre elle. Ces hommes s'apprêtaient à la violer, c'était une évidence ! Pourtant, dans sa panique, elle se raccrochait à ce qui lui restait de dignité. Elle ne les laisserait pas renverser ses maigres possessions sur le sol.

Celui qui l'avait rattrapée la palpa sans ménagement, avant de la pousser vers son comparse. Ce dernier venait de refermer ses mains sur la taille de Sophie quand celle-ci entendit une voix appeler :

— Cavender ?

Elle ferma les paupières, anéantie. Un quatrième homme ! Par le Ciel, trois ne suffisaient donc pas ?

— Par ici, Bridgerton ! répondit Phillip. Joignez-vous donc à nous !

Sophie rouvrit brusquement les yeux. Bridgerton ?

Un homme grand, aux épaules larges, sortit de la pénombre, marchant d'un pas souple et assuré.

— Que se passe-t-il ici ?

Elle aurait reconnu cette voix entre mille. Elle l'entendait assez souvent dans ses rêves !

C'était celle de Benedict Bridgerton. Son prince charmant.

L'air nocturne était glacial, mais Benedict le trouvait bienvenu après l'atmosphère de la maison épaissie par la fumée des cigares et les vapeurs de l'alcool. Une lune presque pleine brillait dans le ciel, ronde et claire, et une légère brise agitait les feuilles dans les arbres. Dans l'ensemble, c'étaient les conditions idéales pour quitter une soirée sans intérêt et rentrer chez soi en phaéton.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Cela dit, chaque chose en son temps. Il devait d'abord trouver Cavender, le remercier pour son hospitalité et lui annoncer son départ. Tout en posant le pied sur la dernière marche du perron, il appela :

— Cavender ?

— Par ici, Bridgerton ! lui répondit-on. Joignez-vous donc à nous !

Benedict regarda vers sa droite. Cavender se trouvait sous un vieil orme en compagnie de deux amis. Ils semblaient s'amuser avec une domestique, qu'ils poussaient de l'un à l'autre.

Benedict ravala un grondement agacé. Il était trop éloigné pour voir si celle-ci appréciait ce petit jeu, mais si ce n'était pas le cas, il allait devoir intervenir. Il n'avait jamais particulièrement aimé jouer les sauveurs, mais lorsqu'on avait autant de jeunes sœurs – quatre, pour être exact –, on ne pouvait rester insensible au sort d'une jeune fille en détresse.

Il se dirigea vers le petit groupe sans hâte, d'un pas mesuré. Mieux valait approcher lentement, pour se laisser le temps de jauger la situation, plutôt que de foncer tête baissée !

Lorsqu'il les rejoignit, l'un des hommes venait d'enlacer la fille par la taille pour la plaquer contre lui dans une posture sans équivoque. De sa main libre, il palpait son postérieur avec avidité.

Benedict chercha le regard de la fille. Ses yeux étaient agrandis d'effroi, et elle le regardait comme s'il venait de descendre d'un nuage.

— Que se passe-t-il ici ?

— On s'amuse, répliqua Cavender dans un rire étouffé. Mes parents ont eu la bonne idée de recruter ce joli petit lot comme fille de chambre.

— Cette demoiselle ne semble pas goûter la plaisanterie, dit-il avec calme.

— Elle va y prendre goût, rétorqua Cavender d'un ton suffisant. Assez pour moi, en tout cas.

— Pas pour moi, en revanche, répondit Benedict en se rapprochant d'un pas.

— Vous aurez votre tour aussi, promit Cavender, toujours jovial. Dès que nous en aurons fini avec elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous ne m’avez pas compris.

Il avait parlé d’une voix soudain cassante, et les trois hommes parurent se figer. Ils lui décochèrent des regards inquiets.

— Lâchez-la, reprit-il.

Toujours déconcerté par le soudain changement d’atmosphère, ses réflexes ralentis par l’alcool, celui qui tenait la fille contre lui ne réagit pas.

Benedict croisa les bras sur sa poitrine.

— Je n’ai aucune envie de me battre contre vous, poursuivit-il, mais je n’hésiterai pas à le faire. Et je vous assure que même à trois contre un, vous ne me faites pas peur.

— Dites donc ! maugréa Cavender. Vous n’allez tout de même pas venir me donner des ordres chez moi !

— Nous sommes chez vos parents, corrigea Benedict, leur rappelant au passage que Cavender était encore un tout jeune homme.

— Je suis ici chez moi, insista celui-ci, et cette fille est ma domestique. Elle fera ce que je lui demande !

— J’ignorais que l’esclavage était légal dans ce pays, murmura Benedict.

— Elle n’a pas le choix ! grogna l’autre.

— Ah, non ?

— Si elle refuse d’obéir, je la congédie.

— Très bien, répondit Benedict avec un sourire glacial. Dans ce cas, mettez-lui le marché en main. Demandez-lui si elle est d’accord pour subir vos assauts à tous les trois. Car c’est bien ce que vous espérez, n’est-ce pas ?

Cavender balbutia quelques paroles incohérentes.

— Allons, insista Benedict, qui, à présent, souriait franchement, car il avait compris que cela ne faisait qu’aviver la fureur du jeune homme. Posez-lui la question. Si elle vous répond qu’elle n’est pas d’accord, vous pourrez la mettre à la porte.

— Non, je ne le lui demanderai pas, bougonna Cavender.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Dans ce cas, vous ne pouvez pas vous attendre qu'elle accepte.

Benedict regarda la petite bonne. C'était un très joli brin de fille, avec des cheveux bouclés blond cendré qui lui arrivaient aux épaules, et des yeux qui lui mangeaient le visage.

— Bon, reprit-il en jetant un rapide coup d'œil en direction de Cavender. Je vais lui poser la question.

Elle entrouvrit les lèvres, et Benedict eut la fugace impression de l'avoir déjà vue quelque part… ce qui était impossible, à moins qu'elle n'ait travaillé pour une grande famille. D'ailleurs, même si c'était le cas, il ne pouvait l'avoir remarquée. Il n'avait aucun goût pour les amours ancillaires et, en vérité, il ne prêtait qu'une attention distraite aux femmes de chambre.

— Mademoiselle…

Il fronça les sourcils.

— Quel est votre nom, au fait ?

— Sophie Beckett, répondit-elle dans un hoquet, comme si elle avait la gorge nouée.

— Mademoiselle Beckett, reprit-il, voudriez-vous avoir la bonté de répondre à une question ?

— Non ! s'écria-t-elle.

— Vous refusez de répondre ? s'étonna-t-il.

— Je ne veux pas qu'ils me touchent ! s'exclama-t-elle avec véhémence.

— Eh bien, il me semble que l'affaire est entendue, déclara Benedict.

Il se tourna vers celui des trois qui la serrait toujours contre lui.

— Je vous suggère de la libérer, afin que notre ami Cavender puisse la délivrer de ses fonctions.

— Où va-t-elle aller, à présent ? ricana Cavender. Je vous donne ma parole qu'elle ne trouvera pas une seule place dans la région.

Sophie se tourna vers Benedict. La même question lui brûlait les lèvres.

Il eut un haussement d'épaules évasif.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je la ferai engager chez ma mère.

Il tourna les yeux vers elle et haussa un sourcil interrogateur.

— Si cela vous convient, ajouta-t-il.

Sophie le regarda, bouche bée. Il voulait qu'elle aille travailler chez lui ? songea-t-elle avec horreur.

— Ce n'est pas exactement la réaction que j'attendais, fit-il remarquer d'un ton sec. Ce sera certainement moins déplaisant que votre place ici. Du moins, je puis vous assurer que personne ne tentera d'abuser de vous. Eh bien, qu'en dites-vous ?

Sophie jeta un regard effrayé aux trois hommes qui avaient failli lui faire subir les derniers outrages. Elle n'avait guère le choix. Benedict Bridgerton lui offrait sa seule chance d'échapper au sort que lui réservait Phillip Cavender. Bien sûr, elle savait qu'elle ne pourrait se résoudre à travailler chez lady Bridgerton – comment supporter d'être si proche de Benedict et de devoir rester à sa place de servante ? –, mais elle réglerait ce problème plus tard. Pour l'instant, le plus urgent était de se soustraire aux appétits malsains de Phillip.

Elle se tourna vers Benedict et hocha la tête. Elle avait du mal à parler. Il lui semblait que sa gorge se nouait, mais elle n'aurait su dire si c'était de terreur ou de soulagement.

— Parfait, dit-il. Allons-y.

Elle jeta un regard éloquent au bras qui la retenait toujours captive.

— Pour l'amour du Ciel ! gronda Benedict en se tournant vers l'homme. Allez-vous la lâcher, ou vais-je devoir faire feu sur vous ?

Benedict n'était pas armé, mais le ton de sa voix était si dissuasif que l'autre laissa aussitôt retomber sa main.

— Voilà qui est mieux, dit-il en offrant son bras à la jeune fille.

Celle-ci s'approcha de lui et referma ses doigts tremblants sur sa manche.

— Vous ne pouvez pas me l'enlever comme ça ! geignit Cavender.

Benedict lui décocha un regard hautain.

— C'est pourtant ce que je vais faire.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous allez le regretter !

— Permettez-moi d'en douter. Et maintenant, du vent ! Je vous ai assez vu.

Avec un grognement irrité, Phillip se tourna vers ses amis.

— Allons-nous-en, dit-il.

Puis il ajouta à l'adresse de Benedict :

— Et vous, n'espérez plus être invité à l'une de mes fêtes !

— Je m'en remettrai, répliqua celui-ci.

Avec un nouveau soupir d'exaspération, Phillip entraîna ses amis vers la maison.

Sophie les regarda s'éloigner, puis elle leva timidement les yeux vers son sauveur. Lorsqu'elle était tombée aux mains de Phillip et de ses répugnants amis et qu'elle avait compris ce qu'ils s'apprêtaient à lui faire subir, elle avait presque voulu mourir. Puis, tout à coup, Benedict Bridgerton était apparu, tel le héros de ses rêves, et elle s'était demandé si elle n'était pas déjà morte. Comment aurait-il pu se trouver à ses côtés, sinon parce qu'elle était au paradis ?

Elle avait été si surprise, si déconcertée par son intervention qu'elle en avait oublié l'homme qui la plaquait contre lui, la maintenant dans une position des plus humiliantes. L'espace d'un instant, plus rien au monde n'avait existé que Benedict Bridgerton.

Ç'avait été un moment de perfection absolue.

Puis la réalité était revenue au pas de charge, et les interrogations avaient afflué à l'esprit de Sophie. Que diable Benedict Bridgerton faisait-il ici ? Cette prétendue fête, en réalité une réunion d'ivrognes et de prostituées, était tout simplement ignoble ! Comment Sophie aurait-elle pu imaginer que l'homme qu'elle avait rencontré deux ans auparavant participait à de telles soirées ? Mais il était vrai qu'elle n'était restée en sa compagnie que deux trop courtes heures. Peut-être l'avait-elle mal jugé… Elle ferma les yeux, au désespoir. Pendant de longs mois, le souvenir de Benedict Bridgerton avait été la seule étincelle de lumière dans la grisaille

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

de son quotidien. Si elle s'était trompée sur son compte, s'il ne valait pas mieux que Phillip Cavender et ses amis, il ne lui restait plus rien.

Pas même l'illusion de l'amour.

Cependant, il l'avait bel et bien sauvée. C'était incontestable. Alors, peut-être pouvait-elle fermer les yeux sur sa présence à cette répugnante soirée et ne retenir que ceci : qu'il était arrivé au bon moment pour lui porter secours…

— Allez-vous bien ? lui demanda-t-il soudain.

Elle hocha la tête et le regarda droit dans les yeux, attendant qu'il la reconnaisse.

— Vraiment ? insista-t-il.

Elle opina de nouveau et continua d'attendre. Il n'allait plus tarder à se souvenir d'elle, à présent.

— Tant mieux, reprit-il. Ils vous ont bousculée sans ménagement.

— Cela va aller.

Sophie se mordit la lèvre en se demandant quelle serait sa réaction lorsqu'il comprendrait qui elle était. Serait-il ravi ? furieux ? L'incertitude était insoutenable.

— Combien de temps vous faut-il pour aller chercher vos affaires ?

Sophie battit des cils sans comprendre, puis elle s'aperçut qu'elle tenait toujours son sac serré contre elle.

— Elles sont là, répondit-elle. J'essayais de m'enfuir lorsqu'ils m'ont rattrapée.

— Excellente idée, approuva-t-il dans un murmure.

Sophie le regarda, incrédule. Ne la reconnaissait-il donc pas ?

— Dans ce cas, allons-y, reprit-il. Le simple fait d'être sur les terres de ce Cavender m'est insupportable.

Sans un mot, Sophie redressa le menton et pencha la tête de côté pour le scruter avec attention.

— Êtes-vous certaine que vous allez bien ? insista-t-il.

Alors, Sophie commença à y voir plus clair.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Deux ans auparavant, lorsqu'elle avait rencontré Benedict Bridgerton, la moitié de son visage était dissimulée derrière un loup, et elle avait les cheveux poudrés, ce qui les faisait paraître plus blonds qu'ils ne l'étaient en réalité. En outre, ils étaient bien plus longs, car depuis, elle les avait fait couper pour les vendre à un perruquier. De ses magnifiques mèches blond cendré ne restaient que de courtes boucles qui ne descendaient pas plus bas que ses épaules.

De plus, à présent que Mme Gibbons n'était plus là pour la nourrir, elle avait maigri d'une bonne douzaine de livres.

Et puis, Benedict et elle n'avaient pas passé plus d'une soirée ensemble…

Elle le regarda de nouveau droit dans les yeux. Et enfin, elle comprit.

Il ne la reconnaîtrait pas.

Il n'avait aucune idée de son identité.

Sophie ne savait pas si elle devait rire ou pleurer.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

7

Il n'aura échappé à aucun des invités présents au bal des Mottram jeudi dernier que Mlle Rosamund Reiling a jeté son dévolu sur M. Phillip Cavender.

À notre humble avis, ils forment un couple fort bien assorti.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 30 avril 1817

Dix minutes plus tard, Sophie était assise à côté de Benedict Bridgerton dans le phaéton de celui-ci.

— Avez-vous une poussière dans l'œil ? s'enquit poliment son voisin.

— Je… je vous demande pardon ? bégaya-t-elle, s'arrachant à ses sombres réflexions.

— Vous n'arrêtez pas de cligner des yeux, expliqua-t-il. J'ai pensé que vous aviez peut-être une poussière qui vous gênait.

Sophie déglutit péniblement et réprima un rire nerveux. Était-elle censée lui dire la vérité ? Devait-elle lui avouer qu'elle battait des cils pour tenter de se réveiller du rêve – ou du cauchemar – que, selon toute vraisemblance, elle était en train de faire ?

— Êtes-vous vraiment sûre que tout va bien ? demanda-t-il de nouveau.

Elle acquiesça.

— C'est le contrecoup, je suppose, reprit-il.

Sophie hocha de nouveau la tête et se garda bien de faire le moindre commentaire.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Comment pouvait-il ne pas la reconnaître ? Elle avait rêvé de cet instant pendant des années et, enfin, son prince charmant avait volé à son secours ! Hélas, il ne savait même pas qui elle était…

— Comment vous appelez-vous, au fait ? demanda-t-il. Je suis désolé, j'ai une très mauvaise mémoire des noms.

— Sophie Beckett.

Inutile de lui mentir, puisque, au bal masqué, elle ne lui avait pas révélé son identité.

— Enchanté, mademoiselle Beckett, répondit-il sans quitter la route des yeux. Moi, c'est Benedict Bridgerton.

Elle accueillit ses paroles d'un simple signe de tête, consciente qu'il ne la voyait pas vraiment, et demeura silencieuse un long moment. Sur quel sujet engager la conversation, dans une situation aussi extraordinaire ? Ces présentations, songea-t-elle, auraient dû avoir lieu deux ans auparavant. Finalement, elle déclara :

— Vous avez été très courageux.

Il esquissa un haussement d'épaules désinvolte.

— Ils étaient trois contre vous, insista-t-elle. La plupart des hommes ne seraient même pas intervenus.

Cette fois, il la regarda.

— Je ne supporte pas la brutalité, répondit-il simplement.

— Ils n'auraient pas hésité à me violenter.

— C'est certain.

Puis, après un silence, il ajouta :

— J'ai quatre sœurs.

Sophie faillit répondre qu'elle le savait, mais elle ravala ses paroles au dernier moment. Comment une femme de chambre du Wiltshire aurait-elle pu être informée d'un tel détail ? Elle se contenta donc de répondre :

— Alors, c'est pour cela que vous avez été sensible à mon sort.

— J'aime pouvoir me dire qu'un gentleman viendrait à leur secours si elles se trouvaient dans une situation identique.

— J'espère que vous n'aurez jamais à le savoir.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il hocha la tête d'un air sombre.

— Moi aussi.

Ils roulèrent en silence dans la nuit. Sophie ne put s'empêcher de songer qu'au bal masqué, jamais la conversation ne s'était tarie. À présent, tout était différent. Elle était une domestique, et non une belle et spirituelle aristocrate. Ils n'avaient plus rien en commun…

Malgré tout, elle continuait d'attendre. N'allait-il pas la reconnaître, faire stopper l'attelage, la serrer contre son cœur et lui dire qu'il l'avait cherchée pendant deux ans ? Il lui fallut un certain temps pour admettre que cela n'arriverait pas. Qu'il ne reconnaîtrait pas la belle inconnue d'autrefois sous la défroque de la femme de chambre assise à ses côtés. En toute honnêteté, comment l'aurait-il pu ?

Les gens voyaient ce qu'ils s'attendaient à voir. Benedict Bridgerton n'avait aucune raison de distinguer une beauté aristocratique croisée dans un bal londonien sous les traits d'une modeste domestique de la campagne.

Pas un jour n'avait passé sans qu'elle pense à lui, à la caresse de ses lèvres sur les siennes, à l'envoûtante magie de cette nuit de fête. Il était devenu l'unique héros de ses rêveries, dans lesquelles elle s'inventait une autre histoire, d'autres parents. Dans ses rêves, elle le rencontrait bien dans un bal, mais celui-ci avait lieu chez elle, à l'initiative d'une mère et d'un père pleins d'amour pour elle. Benedict lui faisait une tendre cour, ponctuée de bouquets de fleurs capiteuses et de baisers volés. Jusqu'au jour où, par un tiède après-midi de printemps, dans le chant des oiseaux et la brise parfumée, il mettait un genou à terre devant elle pour la demander en mariage, en lui jurant un amour éternel et une dévotion absolue.

C'était un rêve sublime qu'aucun autre ne pouvait surpasser, sauf peut-être celui où ils vivaient heureux pour toujours, entourés de trois ou quatre enfants nés dans le sacrement du mariage…

En revanche, ce qu'elle n'avait jamais imaginé, même dans ses plus folles rêveries, c'était qu'elle le reverrait pour de bon et qu'il la sauverait

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

des griffes de trois brutes licencieuses.

Elle se demandait parfois s'il lui arrivait de songer à l'inconnue qu'il avait embrassée un soir de bal, deux ans plus tôt. Elle aimait à se dire que c'était le cas, mais elle craignait que ce baiser n'ait pas eu autant d'importance pour lui que pour elle. Après tout, il était un homme. Sans doute avait-il tenu dans ses bras des dizaines d'autres femmes !

D'autant que pour lui, cette soirée avait dû ressembler à toutes les autres. Sophie continuait à lire le *Whistledown* chaque fois qu'elle pouvait se le procurer, et sa lecture lui avait appris que Benedict Bridgerton assistait à d'innombrables bals. Pourquoi celui-ci lui aurait-il laissé un souvenir particulier ?

Avec un soupir, elle regarda ses mains, toujours serrées avec force sur le cordon de son petit balluchon. Elle regrettait de ne pas avoir de gants ; son unique paire avait rendu l'âme l'année précédente, et elle n'avait pas eu les moyens de la remplacer. Ses mains étaient rugueuses, abîmées, et ses doigts engourdis par le froid.

— C'est tout ce que vous possédez ? demanda Benedict en désignant le sac.

Elle hocha la tête.

— J'ai peur de ne pas avoir grand-chose, hormis une tenue de rechange et quelques souvenirs personnels.

Il demeura silencieux un instant, avant de dire :

— Vous avez un accent bien raffiné, pour une femme de chambre.

Il n'était pas le premier à le lui faire remarquer. Sophie se réfugia derrière son explication habituelle.

— Ma mère était gouvernante chez des gens bons et généreux, qui m'ont autorisée à partager quelques leçons avec leurs filles.

— Pourquoi n'êtes-vous pas restée dans cette famille ?

D'un habile mouvement des poignets, il dirigea l'attelage vers le côté gauche de l'embranchement auquel ils venaient d'arriver.

— Je suppose qu'il ne s'agissait pas des Cavender ?

— Non, répondit-elle, tout en cherchant une réponse appropriée.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Personne n'avait jamais tenté d'en savoir plus sur son passé. Sans doute parce que personne ne s'était jamais assez intéressé à elle pour cela.

— Ma mère est morte, improvisa-t-elle. Je ne m'entendais pas avec la nouvelle gouvernante.

Il parut accepter cette explication, et ils roulèrent quelques minutes sans parler. La nuit était silencieuse, à l'exception du mugissement du vent et du claquement régulier des sabots des chevaux. Finalement, incapable de contenir sa curiosité, Sophie demanda :

— Où allons-nous ?

— Je possède un petit cottage près d'ici. Nous y resterons une nuit ou deux, puis je vous emmènerai à Londres, chez ma mère. Je suis sûr qu'elle vous trouvera une place parmi son personnel.

Le cœur de Sophie se mit à battre plus fort.

— Cette maison que vous possédez…

— Vous y serez dûment chaperonnée, assura-t-il avec un petit sourire. Les gardiens seront là, et je vous garantis que M. et Mme Crabtree ne laisseraient jamais quoi que ce soit d'inconvenant se produire chez eux.

— Je croyais que c'était chez vous ?

Son sourire s'élargit.

— Voilà des années que j'essaie de les en convaincre, mais je n'y suis jamais arrivé.

Malgré elle, Sophie sourit à son tour.

— J'ai l'impression que je les aime déjà.

— Je pense que vous devriez bien vous entendre.

De nouveau, le silence retomba entre eux. Sophie se força à garder les yeux rivés droit devant elle, soudain absurdement effrayée à l'idée qu'il la reconnaisse. Ce qui était parfaitement improbable, au demeurant. Il avait déjà croisé son regard à plusieurs reprises, et il n'avait rien vu de plus en elle qu'une simple domestique.

Après quelques instants, pourtant, il lui sembla que sa joue était en feu. En se tournant vers lui, elle s'aperçut qu'il la dévisageait avec attention.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Nous sommes-nous déjà rencontrés ? demanda-t-il tout à coup.

— Non, répondit-elle d'une voix moins ferme qu'elle ne l'aurait voulu. Je ne crois pas.

— Vous devez avoir raison, marmonna-t-il. Pourtant, j'ai l'impression de vous connaître.

— Toutes les domestiques se ressemblent plus ou moins, dit-elle avec un sourire poli.

— En tout cas, c'est ce que je croyais jusqu'à présent, répliqua-t-il.

Sophie détourna le regard, indécise. Pourquoi avait-elle répondu par la négative ? Ne voulait-elle pas éperdument que Benedict la reconnaisse ? Ne venait-elle pas, pendant une demi-heure, de prier pour qu'il se souvienne enfin d'elle ?

Si, et c'était une erreur ! Certes, dans ses rêves, il l'aimait et la demandait en mariage… mais dans la réalité, peut-être serait-il tenté de faire d'elle sa maîtresse – une situation qu'elle s'était juré de ne jamais accepter. Dans la réalité, peut-être se sentirait-il obligé de la ramener chez Araminta, laquelle renverrait directement devant le juge pour lui avoir volé ses barrettes de chaussure – dont Sophie ne doutait pas un instant qu'elle avait constaté la disparition.

Le mieux était que Benedict ne la reconnaisse jamais, car cela ne ferait que compliquer la situation. Étant donné qu'elle ne disposait d'aucune source de revenus et ne possédait pratiquement rien d'autre que les vêtements qu'elle portait, elle n'avait nul besoin de difficultés supplémentaires !

Et cependant, elle était profondément déçue qu'il ne l'ait pas reconnue dès le premier regard.

— Est-ce une goutte de pluie ? demanda-t-elle, pressée d'orienter la conversation vers un sujet plus léger.

Benedict leva les yeux. La lune disparaissait à présent derrière les nuages.

— Le temps n'était pas à l'averse lorsque nous sommes partis, murmura-t-il d'un ton surpris.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il regarda une grosse goutte qui venait d'atterrir sur sa cuisse.

— Ma foi, on dirait que vous avez raison.

Sophie observa le ciel.

— Le vent se lève. Pourvu qu'il n'y ait pas d'orage !

— Vous pouvez être certaine que si, grommela-t-il, puisque j'ai pris le phaéton. Si j'avais choisi ma voiture fermée, il n'y aurait pas eu un nuage dans le ciel.

— Sommes-nous encore loin de votre maison ?

— Il nous reste au moins une demi-heure de route.

Il fronça les sourcils.

— À condition que nous ne soyons pas ralentis par l'averse, ajouta-t-il.

— Cela ne me fait pas peur, répondit-elle bravement. Il y a bien pire que quelques gouttes de pluie.

Il savait aussi bien qu'elle à quoi elle faisait allusion.

— Au fait, je ne me rappelle pas vous avoir remercié, reprit-elle d'un ton calme.

Benedict tourna vivement la tête. Bon sang, il y avait quelque chose d'inexplicablement familier dans la voix de cette fille ! Et pourtant, il avait beau scruter son visage, il n'y voyait que celui d'une domestique. Une domestique diablement séduisante, certes, mais une domestique tout de même. Pas une femme dont il aurait déjà pu croiser le chemin.

— Ce n'était rien, dit-il finalement.

— Rien ? Pour vous, peut-être, mais pas pour moi !

Un peu gêné par ses louanges, il hocha la tête et émit le grognement caractéristique de l'homme qui ne sait que répondre.

— Vous avez vraiment été très courageux.

Il marmonna de nouveau quelque chose d'incompréhensible.

Et soudain, le ciel leur tomba sur la tête.

Une minute plus tard, Benedict était trempé jusqu'aux os.

— Je vais aussi vite que possible, lança-t-il, criant pour se faire entendre par-dessus le vent.

— Ne vous inquiétez pas pour moi ! répondit la jolie Mlle Beckett.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Mais lorsqu'il tourna de nouveau les yeux vers elle, il s'aperçut qu'elle avait croisé les bras devant sa poitrine pour se tenir chaud.

— Je vais vous donner mon manteau, proposa-t-il.

Elle secoua la tête en riant.

— Il est tellement mouillé que ce serait encore pire !

Il tenta d'accélérer, mais la route était de plus en plus boueuse et la pluie, fouettée par le vent, zébrait l'air en tous sens, réduisant encore la faible visibilité.

Par l'enfer ! Il avait bien besoin de cela ! Il avait pris froid la semaine précédente et n'était pas encore complètement remis. Rouler sous une pluie glaciale ne pouvait que le faire rechuter. Et cette fois, il en aurait au moins pour un mois de toux et d'éternuements !

Par ailleurs…

Benedict ne put retenir un sourire. Le bon côté des choses, c'était que s'il tombait de nouveau malade, sa mère ne pourrait pas le contraindre à assister à toutes les fêtes londoniennes où elle l'envoyait en espérant qu'il finirait par y rencontrer quelque jeune fille convenable avec qui il contracterait un bon mariage !

Il fallait dire, au crédit de Benedict, qu'il gardait toujours l'œil ouvert en quête d'une éventuelle fiancée. Il n'était nullement opposé au mariage. Son frère Anthony et sa sœur Daphné avaient d'ailleurs trouvé le bonheur dans la vie conjugale… pour la simple raison qu'ils avaient eu l'intelligence d'épouser la bonne personne. Pour sa part, Benedict était certain de ne pas avoir encore rencontré cette perle rare.

Quoique… songea-t-il en revenant par la pensée quelques années en arrière. Ce n'était pas tout à fait exact. Il avait rencontré quelqu'un.

Une belle inconnue en robe argent.

Lorsqu'il l'avait tenue entre ses bras et l'avait entraînée tout autour de la terrasse pour sa première valse, il avait ressenti un frémissement, une palpitation, un flot d'émotions qu'il n'avait jamais éprouvées. Cela aurait dû l'effrayer.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Bien au contraire. Il en était resté le souffle court, le cœur battant, et bien résolu à la conquérir.

Puis elle avait disparu. Son exaspérant entretien avec lady Penwood ne lui avait rien appris d'intéressant, et ni ses amis ni les membres de sa famille ne connaissaient la mystérieuse jeune femme en robe argentée.

Elle était venue seule et n'était repartie avec personne. À croire qu'il avait été victime d'une apparition !

Il l'avait cherchée à chaque bal, à chaque fête, à chaque soirée musicale à laquelle il pouvait assister. En vérité, il était même sorti deux fois plus que d'habitude dans le seul espoir d'apercevoir sa silhouette.

Pour chaque fois rentrer déçu chez lui.

Il avait pensé qu'il finirait par cesser de la chercher. Il était un garçon raisonnable, et il avait supposé qu'un jour ou l'autre, il renoncerait. D'une certaine façon, c'était ce qui s'était passé. Quelques mois plus tard, il avait repris l'habitude de décliner plus d'invitations qu'il n'en acceptait. Quelques mois encore, et il s'était rendu compte qu'il était capable de ne pas comparer toutes les jeunes femmes qu'il rencontrait à la mystérieuse dame en robe argent.

Cependant, il ne pouvait s'empêcher de continuer à la chercher. Il n'était plus animé par la même fébrilité, mais chaque fois qu'il se rendait à un bal ou à une soirée musicale, il parcourait l'assemblée du regard et tendait l'oreille, guettant son rire cristallin. Il s'était résigné, conscient qu'il avait peu de chances de la retrouver, et depuis plus d'un an, il avait cessé de la chercher activement, mais…

Un sourire nostalgique étira ses lèvres. C'était plus fort que lui, il restait toujours sur ses gardes. Étrangement, c'était devenu une seconde nature. Cela faisait désormais partie de lui : il ouvrait l'œil en permanence, dans l'espoir de retrouver la seule femme qui avait fait battre son cœur.

Il continuait à espérer… à rêver… et à guetter. Et même s'il essayait de se persuader qu'il était temps pour lui de se marier, il ne parvenait pas à s'y résoudre.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Car que se passerait-il s'il en épousait une autre et qu'il la retrouvait le lendemain ?

Il aurait le cœur brisé.

Pire que cela, même. Il en perdrait la raison.

Benedict poussa un soupir de soulagement en voyant se dessiner au loin le village de Rosemeade. Son cottage n'était plus qu'à cinq minutes, et il n'avait qu'une envie : être enfin chez lui et prendre un bon bain bien chaud.

Il jeta un regard à sa voisine. Elle aussi tremblait de la tête aux pieds, mais, songea-t-il avec une pointe d'admiration, elle n'avait pas laissé échapper l'ombre d'une plainte. Il chercha quelle femme de sa connaissance aurait supporté l'assaut des éléments avec un tel courage, mais n'en trouva pas. Même sa sœur Daphné, pourtant une excellente camarade, aurait commencé à pester contre le froid.

— Nous y sommes presque, lui dit-il pour la rassurer.

— Ne vous inquiétez p… Oh ! Allez-vous bien ?

Benedict venait d'être secoué par une quinte de toux qui montait de sa poitrine et le pliait en deux. Il lui semblait que ses poumons étaient en feu et sa gorge à vif.

— Parfaitement, répondit-il en suffoquant.

Il imprima un léger coup aux rênes pour retrouver le contrôle de l'attelage.

— On ne dirait pas.

— J'ai pris un petit coup de froid la semaine dernière, expliqua-t-il.

Benedict fut parcouru d'un frisson. Bon sang, ses poumons le brûlaient !

— Il ne devait pas être si petit que cela, répondit-elle en lui adressant un sourire.

Si Mlle Beckett avait espéré se composer une expression gentiment moqueuse, c'était un échec. Elle semblait en proie à la plus vive inquiétude.

— Il aura pris de l'ampleur, marmonna Benedict.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je m’en voudrais que vous tombiez malade à cause de moi.

Benedict tenta de sourire, mais tout son visage lui semblait douloureux, désormais.

— Que je vous aie emmenée ou non avec moi, j’aurais été surpris par la pluie.

— Certes, mais…

Il n’entendit pas la fin de sa phrase, car une nouvelle quinte de toux le secoua, couvrant le son de sa voix.

— Désolé, maugréa-t-il.

— Laissez-moi conduire, dit-elle en tendant la main vers les rênes.

Benedict se tourna vers elle, incrédule.

— C’est un phaéton, pas une carriole à un seul cheval, riposta-t-il.

Sophie réprima une soudaine envie d’étrangler Benedict Bridgerton. Il avait le nez pris et les yeux larmoyants, il toussait sans discontinuer, mais cela ne l’empêchait pas de vouloir jouer les héros.

— Je vous assure que je sais conduire un attelage, dit-elle d’un ton posé.

— Tiens donc ! Et où avez-vous acquis ce savoir-faire ?

— Dans la famille où j’ai grandi, mentit-elle. J’ai appris en même temps que les filles de la maison avec qui je partageais des leçons.

— La maîtresse de maison devait beaucoup vous aimer, dit-il.

— Oui, en effet, répondit-elle en luttant contre un fou rire nerveux.

La maîtresse de maison s’appelait Araminta, et elle s’était violemment opposée au père de Sophie chaque fois qu’il avait voulu que celle-ci reçoive la même instruction que Rosamund et Posy. Toutes les trois avaient appris à diriger un attelage l’année précédant la mort du comte.

— Je vais conduire, merci, répliqua sèchement Benedict… avant d’être pris d’une nouvelle quinte de toux qui vint démentir ses airs résolus.

— Pour l’amour du Ciel ! s’écria Sophie en tendant de nouveau les mains vers les rênes.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tenez ! grommela-t-il en les lui donnant, avant de s'essuyer les yeux. Prenez-les, mais je vous ai à l'œil.

— Je n'en attends pas moins de vous, rétorqua-t-elle, agacée.

La pluie battante n'offrait pas les conditions idéales pour conduire un attelage, et cela faisait des années que Sophie n'avait pas pratiqué un tel exercice, mais la jeune femme estima qu'elle s'en sortait relativement bien. Sans doute y avait-il certains gestes que l'on n'oubliait jamais, une fois qu'on les avait appris…

En vérité, c'était agréable de retrouver des sensations oubliées depuis une éternité – depuis que s'était achevée cette autre vie dans laquelle elle était, du moins officiellement, la pupille d'un comte. Elle portait alors de beaux vêtements, mangeait une nourriture raffinée, recevait une éducation choisie…

Elle soupira. Cette période-là n'avait pas été parfaite, mais elle avait été mille fois plus lumineuse que l'ère de ténèbres qui s'était ensuite refermée sur elle.

— Un problème ? s'enquit Benedict.

— Pas du tout. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Vous avez soupiré.

— Malgré le vent, vous m'avez entendue ? lui demanda-t-elle, incrédule.

— Je suis aux aguets. Je suis déjà assez malade comme cela…

Il toussa plusieurs fois.

— … sans qu'en plus, vous nous fassiez verser dans le fossé.

S'il espérait qu'elle lui ferait l'honneur de répondre à tant d'ironie méprisante, il se trompait !

— Tournez à droite, là-bas, indiqua-t-il. Cela nous mènera directement à mon cottage.

Elle obtempéra.

— Votre propriété a-t-elle un nom ?

— *Mon Cottage*.

— Très drôle, marmonna-t-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Benedict esquissa un sourire satisfait. Un véritable exploit, songea Sophie, car il semblait souffrir le martyre.

— Je ne plaisante pas, insista-t-il.

En effet, quelques minutes plus tard, ils s'arrêtaient devant une élégante demeure campagnarde dont la porte était surmontée d'une discrète petite enseigne indiquant *Mon Cottage*.

— C'est le précédent propriétaire qui l'a baptisé ainsi, mais le nom me convenait très bien, expliqua Benedict en indiquant à Sophie le chemin de l'écurie.

Sophie jeta un coup d'œil vers la demeure. Elle n'avait certes pas les dimensions d'un château, mais elle n'avait rien de modeste !

— Vous appelez ceci un cottage ?

— Non, c'est son ancien propriétaire qui l'appelait ainsi. Vous n'avez pas vu son autre maison !

Quelques instants plus tard, ils étaient enfin à l'abri de la pluie. Benedict avait sauté à bas de la voiture et entrepris de dételer les bêtes. Il portait des gants, mais ceux-ci étaient si détrempés qu'ils glissaient sur les brides. Sophie le regarda les retirer pour les jeter au loin. Ses doigts blanchis par l'humidité étaient agités de tremblements.

— Je vais vous aider, proposa-t-elle en s'approchant de lui.

— Je peux le faire.

— Bien entendu, répondit-elle avec patience, mais nous irons plus vite à deux.

Il se tourna vers elle, manifestement pour refuser, mais une violente quinte de toux le plia en deux. Sophie bondit vers lui pour le guider vers un banc.

— S'il vous plaît, insista-t-elle, asseyez-vous. Je vais dételer les chevaux.

Elle crut qu'il allait lui opposer un refus, mais à sa grande surprise, il céda.

— Je suis désolé, coassa-t-il. Je…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous n’avez aucune raison de l’être, répondit-elle en s’activant autour des bêtes.

Elle fit aussi vite qu’elle le pouvait, mais ses doigts étaient engourdis par le froid et sa peau était restée si longtemps exposée à la pluie qu’elle était presque insensible.

— Je ne me conduis pas…

Benedict fut de nouveau interrompu par une toux plus rauque qu’avant.

— … en vrai gentleman, dit-il.

— Pour cette fois, je vous pardonne, puisque vous m’avez sauvée tout à l’heure.

Elle esquissa un sourire enjoué, mais ses lèvres se mirent à trembler, et elle crut qu’elle allait fondre en larmes. Elle se détourna aussitôt pour lui cacher son visage.

Il avait dû distinguer son expression, toutefois, ou peut-être avait-il perçu son trouble au son de sa voix, car il lui demanda :

— Est-ce que tout va bien ?

— Très bien ! répondit-elle d’une voix qu’elle aurait aimée plus assurée.

Un instant plus tard, il l’avait rejointe et la prenait dans ses bras.

— C’est fini, dit-il d’un ton apaisant. Vous êtes en sécurité, à présent.

Alors, Sophie éclata en sanglots.

Elle pleura à cause du destin qui avait failli être le sien ce soir-là, et elle pleura à cause du destin qui avait été le sien au cours des neuf années qui venaient de s’écouler. Elle pleura au souvenir des moments où Benedict Bridgerton l’avait serrée contre lui au bal masqué, et elle pleura parce qu’il la tenait dans ses bras en cet instant.

Elle pleura parce qu’il était incroyablement gentil, et que même malade, même alors qu’il ne voyait en elle qu’une simple domestique, il s’inquiétait de son bien-être et de sa sécurité.

Elle pleura parce qu’elle n’avait pas laissé couler ses larmes depuis longtemps et parce qu’elle était plus seule que jamais.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle pleura parce qu'elle avait rêvé de cet homme pendant des années… et qu'il ne l'avait même pas reconnue. C'était sans doute préférable, mais elle en était malgré tout profondément affectée.

Finalement, ses larmes se tarirent. Benedict recula d'un pas en lui effleurant le menton d'un geste affectueux.

— Vous sentez-vous mieux, maintenant ?

Elle hocha la tête, surprise de constater que c'était le cas.

— Tant mieux. Vous avez eu une grosse frayeur et…

Il s'écarta vivement et toussa de nouveau à plusieurs reprises.

— Il est temps d'aller vous mettre à l'abri, déclara-t-elle en essuyant ses larmes. Je veux dire, dans la maison.

Il hocha la tête.

— Le premier arrivé à la porte a gagné ! s'écria-t-il alors avec des accents joyeux, presque enfantins.

Sophie écarquilla les yeux de surprise. Comment pouvait-il se montrer aussi espiègle dans son état ? Puis elle entoura plusieurs fois les cordons de son sac autour de sa paume, prit ses jupes à pleines mains pour les relever et s'élança vers la porte du cottage. Lorsqu'elle parvint aux premières marches, elle était épuisée mais riait aux éclats de leur inutile exploit. À quoi bon courir sous la pluie quand on est déjà trempé jusqu'aux os ?

Benedict, elle n'en était guère surprise, l'avait devancée sous l'arche de l'entrée. Il était peut-être malade, mais ses jambes étaient tout de même plus grandes et plus musclées que les siennes ! Lorsqu'elle s'arrêta à ses côtés, haletante, il était en train de tambouriner à la porte.

— Vous n'avez pas la clé ? s'étonna-t-elle.

Elle avait parlé en haussant la voix pour couvrir les mugissements du vent.

Il secoua la tête.

— Je n'avais pas prévu de venir ici.

— Pensez-vous que les gardiens vous entendent, au moins ?

— J'espère bien ! marmonna-t-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sophie essuya l'eau qui coulait dans ses yeux et regarda à l'intérieur par la fenêtre la plus proche.

— Il fait très sombre, dit-elle. Êtes-vous certain qu'ils sont là ?

— Je ne vois pas où ils pourraient se trouver.

— N'y a-t-il pas au moins une fille de cuisine ou un valet de pied ?

Benedict secoua la tête.

— Je viens si peu ici qu'il n'était pas nécessaire d'engager trop de personnel. À l'exception des gardiens, les domestiques ne viennent que dans la journée.

Sophie se mordit les lèvres, indécise.

— Je suggérerais bien de chercher une fenêtre laissée ouverte, mais par cette pluie, il est peu probable qu'il y en ait une…

— Inutile, dit Benedict d'un air las. Je sais où est cachée la clé de secours.

Sophie le regarda, intriguée.

— On dirait que cela vous contrarie…

Il toussa plusieurs fois.

— Ce qui me contrarie, c'est que je vais devoir retourner sous cette foutue pluie.

En l'entendant jurer, Sophie comprit qu'il était à bout de patience. Il n'était pas homme à se montrer grossier devant une femme, fût-elle une simple fille de chambre.

— Attendez-moi ici, ordonna-t-il.

Avant qu'elle ait pu répondre, il avait quitté l'abri de l'auvent et s'était élancé dans la nuit.

Quelques minutes plus tard, Sophie entendit la clé tourner dans la serrure. La porte d'entrée s'ouvrit, révélant Benedict, qui tenait une bougie à la main. À ses pieds, une flaque d'eau s'était formée.

— Je ne sais pas où sont les Crabtree, dit-il d'une voix rauque, mais ils ne sont certainement pas ici.

Sophie le regarda, mal à l'aise.

— Nous sommes seuls ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il hocha la tête.
— Totalement.
Elle se dirigea vers l'escalier.
— Je suppose que les chambres du personnel sont par ici…
D'un geste vif, il la retint par le poignet.
— Restez ici, grommela-t-il.
— Et pourquoi donc ?
— Parce que c'est un ordre, ma chère.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

8

Impossible de faire trois pas dans les bals, de nos jours, sans tomber sur une dame de la bonne société se lamentant sur ses difficultés à trouver du personnel de maison fiable ! En vérité, votre chroniqueuse a bien cru que Mme Featherington et lady Penwood allaient en venir aux mains à la soirée musicale des Smythe-Smith la semaine dernière. La seconde a en effet raflé la femme de chambre de la première voici un mois en lui promettant de meilleurs gages, ainsi que tous ses anciens vêtements. (On notera avec intérêt que Mme Featherington donnait également à cette domestique les tenues qu'elle ne portait plus, mais quiconque a déjà jeté un œil aux toilettes des demoiselles Featherington comprendra pourquoi sa femme de chambre n'en voyait guère le bénéfice.)

L'affaire s'est compliquée lorsque la malheureuse est revenue au bercail en suppliant qu'on la reprenne. Il semble que l'idée que se fait lady Penwood des tâches d'une femme de chambre comprenne des corvées en général attribuées aux petites bonnes, aux femmes de ménage et à la cuisinière.

Il faudra tout de même que quelqu'un explique à cette dame qu'une seule domestique ne saurait accomplir le travail de quatre.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 2 mai 1817

— Nous allons faire du feu, déclara Benedict, et nous réchauffer avant d'aller nous coucher. Je ne vous ai pas arrachée aux griffes de Cavender pour vous laisser mourir de la grippe.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sophie le regarda tandis qu'il recommençait à tousser. Les spasmes étaient si violents qu'il était plié en deux.

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur Bridgerton, ne put-elle s'empêcher de lui faire remarquer, il me semble que, de nous deux, ce soit plutôt vous qui risquez une mauvaise fièvre.

— Exact, approuva-t-il, et je vous assure que je n'ai aucune envie d'être malade. Voilà pourquoi…

Il se pencha de nouveau vers l'avant, en proie à une nouvelle quinte.

— Monsieur Bridgerton ? appela Sophie, inquiète.

Il s'essuya les yeux et reprit d'une voix brisée :

— Aidez-moi seulement à allumer un feu avant que je suffoque.

Sophie fronça les sourcils, alarmée. Ses crises étaient de plus en plus rapprochées, et sa toux se faisait chaque fois plus rauque, comme si elle provenait du plus profond de sa poitrine.

En un tournemain, elle alluma un bon feu. En tant que femme de chambre, elle avait acquis une certaine expérience dans ce domaine. Bientôt, ils se tenaient tous deux devant les flammes, tendant leurs mains aussi près du feu qu'ils le pouvaient.

— Je suppose que vos affaires de rechange ont pris la pluie ? demanda-t-il en désignant le sac de Sophie d'un coup de menton.

— C'est probable, répondit-elle d'un ton fataliste, mais peu importe. Si je reste assez longtemps près du feu, je finirai bien par sécher.

— Ne dites pas n'importe quoi, maugréa-t-il en se tournant pour présenter son dos aux flammes. Je dois pouvoir trouver de quoi vous changer.

— Vous avez des vêtements de femme ici ? demanda-t-elle, un peu sceptique.

— Vous n'êtes pas assez collet monté pour refuser de porter une chemise et des culottes longues juste pour une soirée, j'espère ?

Jusqu'à cet instant précis, Sophie avait sans doute été exactement assez collet monté pour cela, mais les circonstances avaient tout changé. La perspective de passer des vêtements secs était terriblement tentante.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Non, bien sûr, répondit-elle.

— Très bien, dit-il d'un ton un peu brusque. Si vous alliez allumer les poêles dans les chambres, pendant que je vais chercher de quoi nous changer ?

— Je peux très bien dormir dans le quartier des domestiques, protesta-t-elle.

— À quoi bon ?

Il quitta la pièce en faisant signe à Sophie de le suivre.

— J'ai des chambres d'amis, et ici, vous n'êtes pas une domestique.

— Ici, peut-être, mais cela ne change rien à mon statut, répondit-elle en lui emboîtant le pas.

— Eh bien, à votre guise…

Il gravit les premières marches de l'escalier mais dut s'interrompre car il recommençait à tousser.

— Vous avez le choix entre une chambrette avec paillasse à l'étage du personnel et l'une des chambres d'amis, qui sont toutes équipées de matelas de plumes et d'édredons en duvet d'oie.

Sophie savait qu'elle aurait dû se rappeler quelle était sa place dans le monde et se diriger sans réfléchir vers le second escalier, qui menait aux combles, mais la perspective d'une nuit entre un vrai matelas et une chaude courtepointe lui apparaissait soudain comme le paradis sur terre. Il y avait des années qu'elle n'avait connu un tel luxe !

— Eh bien… j'accepte de prendre une chambre d'amis, concéda-t-elle, mais petite. La plus modeste que vous ayez.

Un léger sourire de triomphe se dessina sur les lèvres de Benedict.

— Choisissez celle que vous voulez, dit-il, sauf celle-là.

Il désigna la deuxième porte qui s'ouvrait sur la gauche.

— C'est la mienne.

— J'allume immédiatement le poêle, dit-elle.

Il avait plus besoin de chaleur qu'elle, et elle éprouvait une irrépressible curiosité au sujet de sa chambre à coucher. On en apprenait souvent beaucoup sur la personnalité de quelqu'un en observant la

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

décoration de sa chambre. À condition, bien sûr, songea-t-elle, que l'occupant des lieux dispose d'assez d'argent pour l'aménager à son goût. Sophie doutait que quiconque ait pu tirer la moindre déduction sur elle en examinant la chambrette sous les combles qu'on lui avait attribuée chez les Cavender… hormis le fait qu'elle n'avait pas un sou vaillant.

Elle laissa son sac sur le palier et poussa la porte de la chambre de Benedict. C'était une pièce agréable, assez masculine mais confortable et chaleureuse. Benedict lui avait dit qu'il venait rarement ici, pourtant le bureau et les consoles étaient chargés d'objets personnels : des portraits – probablement de ses frères et sœurs –, des livres reliés de cuir, et même une petite coupe de verre remplie de…

De cailloux ?

— Étrange, murmura Sophie tout en continuant d'avancer, bien qu'elle sût que cela était terriblement indiscret.

— Ils sont tous importants, chacun à leur façon, dit une voix grave derrière elle. Je les collectionne depuis…

Il toussa plusieurs fois.

— … depuis que je suis enfant.

Prise en flagrant délit d'espionnage, Sophie rougit, mais sa curiosité avait été piquée. Elle s'empara d'une pierre – un galet aux nuances roses, traversé en son centre d'une veine grise irrégulière.

— Je l'ai ramassé lors d'une promenade, dit doucement Benedict. Mon père est mort ce jour-là.

— Oh ! s'écria Sophie en lâchant la pierre comme si elle s'était brûlée. Je suis désolée.

— C'était il y a longtemps.

— Je suis tout de même désolée.

Il esquissa un sourire triste.

— Moi aussi.

Puis il toussa de nouveau, si violemment qu'il dut s'appuyer sur le mur.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Il faut vous réchauffer, dit Sophie avec calme. Je vais allumer le poêle.

Il jeta un paquet de vêtements sur le lit.

— Pour vous, dit-il simplement.

— Je vous remercie, répondit-elle sans détourner le regard du petit poêle.

Il était dangereux de rester dans la même pièce que Benedict Bridgerton, songea-t-elle. Non parce qu'il risquait de lui faire des avances inappropriées – il était trop bien élevé pour s'imposer à une femme qu'il connaissait à peine –, mais à cause d'elle-même. Si elle demeurait trop longtemps en sa compagnie, pensa-t-elle avec effroi, elle tomberait follement amoureuse de lui.

Et qu'est-ce que cela lui apporterait ?

Rien d'autre qu'un cœur brisé.

Elle se blottit quelques minutes devant le petit poêle, dont elle attisa la flamme jusqu'à ce qu'elle soit sûre qu'elle ne s'éteindrait pas.

— Voilà ! annonça-t-elle, une fois satisfaite.

Elle se redressa et se cambra légèrement en s'étirant, puis elle se retourna.

— Cela devrait suffire à… Oh !

Benedict Bridgerton était livide.

— Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, dit-elle en s'approchant vivement de lui.

— Pas trop, articula-t-il avec peine, tout en se retenant à l'un des montants du lit.

Il ressemblait à un homme ivre, mais Sophie savait qu'il n'avait pas bu une goutte d'alcool – en tout cas durant les deux dernières heures, depuis qu'il l'avait sauvée de Cavender.

— Il faut vous coucher, ordonna-t-elle.

Elle faillit perdre l'équilibre, car, délaissant le montant du lit, il venait de s'appuyer sur elle de tout son poids.

Il lui adressa un sourire ravi.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous venez aussi ?

À ces mots, Sophie bondit en arrière.

— Maintenant, je sais que vous êtes fiévreux.

Il leva une main pour la poser sur son front, mais il ne réussit qu'à se donner un coup sur le nez.

— Aïe ! gémit-il.

Il parvint enfin à toucher son front.

— Hum… Oui, c'est un peu chaud…

Le geste que Sophie s'apprêtait à faire était terriblement gênant, mais la santé d'un homme était en jeu. Elle posa sa paume sur le front de Benedict. Il n'était pas bouillant, mais sa température était tout de même anormalement élevée.

— Vous devez retirer ces vêtements mouillés, décréta-t-elle. Immédiatement.

Benedict baissa les yeux d'un air surpris, comme s'il ne s'apercevait que maintenant qu'il était trempé de la tête aux pieds.

— Oui, murmura-t-il d'un ton pensif. Oui, en effet…

Il entreprit de déboutonner sa chemise, mais ses doigts étaient si engourdis et maladroits qu'ils ne faisaient que glisser sur les boutons. Après quelques secondes d'efforts inutiles, il eut un haussement d'épaules fataliste.

— Je n'y arrive pas.

— Oh ! Eh bien… je vais…

Sophie tendit une main vers lui, la retira vivement, puis, serrant les dents, s obligea à refermer les doigts sur le premier bouton. Elle ne mit que quelques instants à déboutonner la chemise, tout en s'évertuant à détourner les yeux chaque fois que les pans du vêtement s'écartaient, révélant le torse nu de Benedict.

— J'ai presque fini, murmura-t-elle nerveusement. Il n'y en a plus pour longtemps.

Comme il ne répondait pas, elle leva les yeux. Ses paupières étaient closes et tout son corps se balançait doucement. S'il ne s'était pas tenu

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

debout, elle aurait juré qu'il dormait.

— Monsieur Bridgerton ? appela-t-elle avec douceur. Monsieur Bridgerton ?

Il se redressa en sursaut.

— Oui ? Qu'y a-t-il ?

— Vous vous êtes assoupi.

Il cligna plusieurs fois des yeux, l'air égaré.

— Et c'est mal ?

— Vous ne pouvez pas dormir dans ces vêtements mouillés.

Il baissa la tête.

— Comment ma chemise s'est-elle ouverte ?

Ignorant sa question, Sophie le poussa vers le matelas.

— Asseyez-vous, ordonna-t-elle.

Elle devait avoir parlé d'un ton assez autoritaire, car il obtempéra.

— Avez-vous des affaires sèches pour vous changer ? demanda-t-elle.

D'un geste des épaules, il fit glisser sa chemise le long de ses bras et la laissa tomber sur le plancher en un petit tas humide.

— Je ne porte jamais rien pour dormir.

Sophie fut parcourue d'un petit frisson.

— Eh bien, ce soir, il me semble que vous devriez… Mais… que faites-vous donc ?

Il la regarda comme si elle venait de poser la question la plus stupide au monde.

— J'enlève mon pantalon.

— Vous pourriez au moins attendre que j'aie le dos tourné !

Il la dévisagea sans comprendre.

Elle lui rendit son regard.

Un long moment passa avant qu'il ne demande :

— Eh bien ?

— Eh bien quoi ?

— Je croyais que vous vouliez tourner le dos ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Oh ! s'écria-t-elle, affreusement confuse, tout en pivotant sur ses talons à la vitesse de l'éclair.

Benedict secoua la tête, partagé entre l'agacement et l'amusement. La peste soit de ces jeunes prudes ! Elle était femme de chambre, tout de même. Elle avait beau être encore vierge – car, vu son comportement, il aurait été surpris du contraire –, elle avait déjà dû voir un homme nu, nom de nom ! Les domestiques entraient toujours dans votre chambre sans même frapper à la porte pour apporter des serviettes, des draps ou autres affaires. Il était inconcevable qu'elle n'ait jamais vu, fût-ce de façon tout à fait involontaire, un homme dans le plus simple appareil !

Il retira son pantalon avec peine, car il était si mouillé qu'il dut littéralement le décoller de sa peau. Une fois nu comme Adam, il leva les yeux vers Sophie, qui lui tournait toujours le dos. Elle se tenait très droite, les bras le long du corps, les poings serrés.

Il fut surpris de s'apercevoir que cela lui donnait envie de rire.

Il était à présent si engourdi de fatigue qu'il lui fallut plusieurs tentatives avant de réussir à soulever ses jambes assez haut pour s'étendre sur le matelas. Au prix d'un effort considérable, il réussit à se pencher vers l'avant pour attraper le drap et les couvertures et les rabattre sur lui. Enfin, ivre d'épuisement, il s'adossa aux oreillers dans un long soupir.

— Est-ce que ça va ? demanda Sophie sans se retourner.

« Oui », voulut-il répondre, mais tout ce qu'il parvint à articuler fut :

— Hum…

Il l'entendit faire demi-tour. Lorsqu'il trouva l'énergie de soulever une paupière, il vit qu'elle se tenait à son chevet. Elle semblait préoccupée.

Bizarrement, cela le toucha. Il y avait longtemps qu'une femme étrangère à sa famille ne s'était pas inquiétée de son bien-être.

— Oui, marmonna-t-il enfin.

Il tenta de lui adresser un sourire rassurant, mais sa voix lui parvenait étouffée, presque assourdie. Il porta une main à son oreille. Il lui semblait

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

que ses lèvres articulaient correctement. Le problème devait donc venir de son audition.

— Monsieur Bridgerton ? Monsieur Bridgerton !

Il rouvrit les yeux.

— Allez… vous coucher… ordonna-t-il avec peine. Séchez-vous.

— Puis-je vous laisser ?

Il hocha la tête. Parler lui était de plus en plus difficile.

— Entendu, reprit-elle, mais je laisserai votre porte entrouverte. Si vous avez besoin d'aide cette nuit, vous n'aurez qu'à m'appeler.

Il hocha de nouveau la tête ou, du moins, il essaya. Puis il sombra dans un sommeil lourd.

Il ne fallut qu'une quinzaine de minutes à Sophie pour se préparer à aller au lit. Dans un sursaut d'énergie, elle ôta ses vêtements pour passer les affaires sèches prêtées par Benedict, alluma le poêle de sa chambre et se coucha. À peine eut-elle posé la tête sur l'oreiller qu'elle se sentit submergée par un épuisement si total qu'il semblait venir du plus profond d'elle-même.

La journée avait été longue, songea-t-elle confusément. Vraiment très longue. D'abord, il y avait eu les tâches du jour à accomplir, puis la fuite dans la nuit pour échapper à Cavender et à ses amis… Elle ferma les yeux. La journée avait été terriblement longue, et…

Elle s'assit en sursaut, le cœur battant. Dans le poêle, les flammes étaient à présent très basses, signe qu'elle s'était endormie. Qu'est-ce qui l'avait tirée du sommeil ? S'agissait-il de M. Bridgerton ? L'avait-il appelée ? Il n'allait pas très bien lorsqu'elle l'avait quitté, mais il ne semblait pas non plus à l'article de la mort.

Sophie sauta à bas de son lit, prit une bougie et quitta sa chambre en hâte, tenant de sa main libre les culottes longues que Benedict Bridgerton lui avait prêtées, bien trop larges pour elle, et qui avaient une fâcheuse tendance à glisser sur ses hanches. En arrivant sur le palier, elle entendit de nouveau le son qui l'avait probablement réveillée : un gémissement suivi d'un souffle rauque, puis d'une longue plainte inarticulée.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sophie se rua dans la chambre de Benedict, marquant tout juste une pause devant le poêle pour y allumer sa bougie. Benedict était étendu sur le dos, si immobile que c'en était inquiétant. Elle fit un pas vers lui, le regard fixé sur sa poitrine. Elle avait beau savoir qu'il ne pouvait être mort, elle ne serait rassurée que lorsqu'elle aurait vu son torse se soulever et s'abaisser.

— Monsieur Bridgerton ? appela-t-elle. Monsieur Bridgerton ?

Il ne répondit pas.

Elle s'approcha encore un peu et se pencha au-dessus de lui.

— Monsieur Bridgerton ?

Tout à coup, il tendit une main vers elle et l'attrapa par l'épaule avec une telle force qu'il la fit basculer sur le lit.

— Monsieur Bridgerton ! cria-t-elle. Lâchez-moi !

En vain. Il avait recommencé à gémir et à souffler avec peine. Une telle chaleur montait de tout son corps que Sophie comprit aussitôt qu'il était en proie à une forte fièvre.

Elle parvint à se libérer et s'écarta du lit, déséquilibrée, tandis qu'il s'agitait, tournant la tête de droite et de gauche en marmonnant des paroles incohérentes.

Sophie attendit qu'il retrouve un peu de calme, puis elle tendit vivement la main pour toucher son front. Il était bouillant.

Elle se mordit les lèvres, indécise. Que faire ? Elle n'avait jamais soigné un malade atteint de fièvre, mais la logique suggérait de rafraîchir celui-ci. Pourtant, les chambres de malades étaient toujours soigneusement fermées, si chaudes qu'elles en étaient étouffantes. Alors, ne valait-il mieux pas au contraire…

Ses réflexions furent interrompues par Benedict, dont la respiration se fit soudain sifflante et douloureuse. Puis, sans prévenir, il murmura :

— Embrassez-moi.

De stupeur, Sophie lâcha la ceinture de son vêtement, qui glissa sur le plancher. Elle poussa un petit cri de surprise et se pencha vivement pour

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

le remonter. Retenant vigoureusement la ceinture d'une main, elle tendit l'autre vers Benedict, avant de se raviser et d'interrompre son geste.

— Vous rêvez, monsieur Bridgerton, lui dit-elle.

— Embrassez-moi, répéta-t-il.

Cependant, il ne semblait pas se réveiller.

Sophie se pencha un peu plus. Même à la lueur d'une seule bougie, elle le voyait rouler des yeux sous ses paupières closes. Comme c'était étrange, songea-t-elle, de voir quelqu'un rêver !

— Par l'enfer ! tonna-t-il soudain. Embrassez-moi !

Sophie s'écarta d'un bond et déposa sa bougie sur la table de chevet.

— Monsieur Bridgerton, je… commença-t-elle, décidée à lui exposer les raisons pour lesquelles il n'était pas question un seul instant qu'elle obéisse à une telle injonction.

Puis une autre pensée se forma dans son esprit. Pourquoi pas ?

Le cœur battant la chamade, elle se pencha vers lui et effleura ses lèvres du plus doux, du plus tendre, du plus léger des baisers.

— Je vous aime, murmura-t-elle. Je vous ai toujours aimé.

À son immense soulagement, il resta d'une immobilité de marbre. Mieux valait qu'il ne se souvienne pas de ce moment-là le lendemain, quand il se réveillerait. Hélas ! Alors qu'elle venait de se rassurer, convaincue qu'il avait replongé dans un profond sommeil, il recommença de tourner la tête d'un côté et de l'autre, imprimant de profondes marques sur son oreiller de plume.

— Où étiez-vous ? gémit-il d'une voix rauque. Où aviez-vous disparu ?

— Je suis là, répondit Sophie.

Il ouvrit les paupières, et l'espace d'un bref instant, il sembla parfaitement lucide.

— Pas vous ! rétorqua-t-il.

Puis ses yeux se remirent à rouler dans leurs orbites, et sa tête à se tourner sans repos de gauche à droite.

— Eh bien, il n'y a que moi, marmonna Sophie.

Puis, dans un rire nerveux, elle ajouta :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Ne bougez pas. Je reviens tout de suite.

Et, le cœur battant, les nerfs tendus à se rompre, elle s'élança hors de la chambre.

S'il y avait une chose que ses années de domesticité avaient apprise à Sophie, c'était que la plupart des maisons étaient organisées de manière identique. Aussi n'eut-elle aucun mal à trouver des draps propres pour remplacer ceux de Benedict, humides de transpiration. Elle prit également un pichet d'eau et quelques serviettes destinées à rafraîchir les tempes brûlantes du malade.

De retour dans sa chambre, elle le trouva étendu, le souffle court et rapide. Elle posa de nouveau la main sur son front. Elle n'aurait pu l'affirmer avec certitude, mais il lui sembla qu'il était plus fiévreux qu'avant.

Oh, non ! Ce n'était pas bon signe. Que faire ? Elle n'avait jamais été confrontée à une telle situation. Araminta, Rosamund et Posy avaient une santé de fer, et les Cavender également. La seule malade dont elle avait eu à s'occuper était la mère de Mme Cavender, qui ne pouvait plus marcher. Jamais Sophie n'avait soigné de patient atteint de fièvre.

Elle humecta une serviette en la plongeant dans le pichet et l'essora afin de l'empêcher de goutter.

— Avec ceci, vous devriez vous sentir mieux, murmura-t-elle en l'appliquant délicatement sur son front. Enfin, je l'espère… ajouta-t-elle d'une voix moins assurée.

Benedict ne tressaillit pas lorsque le linge toucha sa peau. Sophie y vit un excellent présage et prépara une deuxième serviette… qu'elle ne sut où placer. Son torse ne semblait pas l'endroit le plus indiqué, et il n'était pas question de descendre le drap plus bas que sa taille, sauf si le malheureux était aux portes de la mort (auquel cas, soit dit en passant, elle ne voyait pas ce qu'elle aurait pu faire à cet endroit de son anatomie qui l'eût ressuscité). Aussi décida-t-elle d'utiliser la serviette pour tamponner l'arrière de ses oreilles et les côtés de son cou.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Est-ce que cela vous fait du bien ? demanda-t-elle.

À vrai dire, elle n'attendait pas de réponse. Néanmoins, elle poursuivit son monologue.

— Je suis novice en matière de soins à donner aux malades, mais j'ai l'impression que vous avez besoin que l'on vous rafraîchisse le front. En tout cas, si j'avais la fièvre, c'est ce dont j'aurais envie.

Il s'agita en marmonnant des paroles parfaitement incompréhensibles.

— Ah, oui ? demanda Sophie, essayant sans succès de lui sourire. Tant mieux, si c'est aussi votre avis.

Il se remit à parler dans sa barbe.

— Alors là, répondit-elle en passant le linge frais derrière son oreille, permettez-moi de ne pas être d'accord.

Il cessa soudain tout mouvement.

— J'espère que je ne vous ai pas vexé ? s'empressa-t-elle de reprendre, un peu inquiète. Je suis prête à écouter vos arguments !

Il ne bougeait toujours pas.

Sophie laissa échapper un soupir. Difficile de soutenir longtemps une telle « discussion » à sens unique sans se trouver un peu ridicule ! Soulevant la serviette posée sur la tête de son malade, elle appuya de nouveau la paume sur son front. Il était moite, à présent. Moite et en même temps bouillant, ce qui lui semblait totalement contradictoire.

Elle décida d'ôter le linge, qu'elle étendit sur le pichet. Elle ne voyait pas ce qu'elle pouvait faire de plus pour l'instant.

Voilà pourquoi, après avoir étiré ses jambes, elle effectua quelques pas dans la chambre en examinant sans scrupules tout ce qui était à sa portée… et même ce qui ne l'était pas.

Elle s'arrêta d'abord devant la collection de petits portraits. Il y en avait neuf en tout sur le bureau. Sophie en déduisit qu'il devait s'agir de ses parents et de ses sept frères et sœurs. Elle commença par tenter de les ranger dans l'ordre selon l'âge des modèles, avant de s'aviser que ces miniatures n'avaient probablement pas été réalisées à la même époque et

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

qu'elle avait peut-être sous les yeux un portrait du frère aîné de Benedict à quinze ans et un autre de son frère cadet à vingt ans.

Leur ressemblance physique avait quelque chose de stupéfiant : même chevelure auburn, mêmes lèvres au large sourire, même visage aux traits puissants et élégants. Elle examina les portraits de plus près, dans l'espoir de distinguer des nuances dans la couleur de leurs iris, mais dut renoncer à cause de la faible lueur de sa bougie. De toute façon, songea-t-elle, sur une miniature, un tel détail était difficile à percevoir.

À côté de la rangée de portraits se trouvait la coupe de verre contenant la collection de pierres de Benedict. Sophie en prit plusieurs les unes après les autres et les fit rouler dans sa paume.

— Pourquoi ont-elles une telle importance pour vous ? J'aimerais bien le savoir ! murmura-t-elle avant de les remettre soigneusement à leur place.

Ce qui n'était pour elle que de simples cailloux devait revêtir aux yeux de leur propriétaire une signification particulière, lui rappeler des souvenirs toujours vivaces.

Elle trouva ensuite une petite boîte en bois qu'elle fut incapable d'ouvrir – sans doute l'un de ces casse-têtes orientaux dont elle avait déjà entendu parler. Puis, plus intéressant, elle vit un grand carnet appuyé contre un côté du bureau. Il était rempli d'esquisses au crayon, pour la plupart des paysages, mais également quelques portraits. Avaient-ils été réalisés par Benedict ? Sophie examina le bas de chaque dessin. Les petits signes qu'elle y décela ressemblaient fort à deux B.

Sophie prit une profonde inspiration tandis qu'un large sourire éclairait son visage. Ainsi, Benedict était un artiste ! Jamais, dans les colonnes du *Whistledown*, elle n'avait lu la moindre allusion à ce sujet, alors que la célèbre chroniqueuse semblait en général fort bien informée de ce genre de choses.

Approchant le carnet de la flamme de sa bougie, Sophie en tourna les pages. Elle aurait voulu s'asseoir et consacrer une dizaine de minutes à l'étude de chaque croquis, mais elle aurait trouvé trop gênant de les

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

examiner ainsi en détail. D'une certaine manière, cela lui semblait moins grave de leur jeter seulement un rapide coup d'œil.

Les paysages étaient assez variés. Certains représentaient *Mon Cottage* (ou devait-elle l'appeler *Son Cottage* ?), d'autres une vaste demeure, qui était sans doute la résidence campagnarde du clan Bridgerton. Mais sur la plupart ne figurait aucune construction. On y voyait juste un ruisseau, un arbre battu par la tempête, une prairie sous la pluie. Le plus étonnant était que chacun de ces dessins semblait avoir saisi l'essence de l'instant ; pour un peu, Sophie aurait pu entendre le glouglou de ce ruisseau ou le mugissement du vent dans les feuilles de cet arbre.

Les portraits étaient moins nombreux que les paysages, mais Sophie les trouva infiniment plus intéressants. Plusieurs représentaient une fillette qui devait être la plus jeune sœur de Benedict, et quelques-uns une femme qui était sans doute sa mère. L'un de ses préférés mettait en scène ce qui devait être un jeu d'extérieur. Cinq frères et sœurs Bridgerton tenaient de longs maillets ; au premier plan, l'une des jeunes filles fronçait les sourcils en essayant de diriger une boule de bois vers un arceau.

Il y avait dans ce tableau quelque chose qui donnait envie de rire aux éclats. Sophie percevait la joie des joueurs, et cela raviva en elle une sourde envie d'avoir elle aussi une famille.

Elle jeta un regard en direction de Benedict. Il était paisiblement étendu sur son lit. Avait-il seulement conscience de la chance qu'il avait d'être venu au monde dans cette grande famille si aimante ?

Dans un soupir, elle fit défiler les pages qui restaient. Le dernier croquis était assez différent des autres. Non seulement il s'agissait d'une scène nocturne, mais l'on y voyait une élégante inconnue tenant ses jupes et courant vers on ne savait où…

Juste Ciel ! Sophie écarquilla les yeux, frappée de stupeur. C'était elle ! L'artiste avait rendu à la perfection tous les détails de sa robe, ce rêve de perles et d'argent qui avait été le sien l'espace d'une unique soirée. Il s'était même souvenu de ses longs gants qui montaient jusqu'au-dessus des coudes et de la façon exacte dont ses cheveux étaient coiffés. Son

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

visage était un peu moins reconnaissable, ce qu'elle lui pardonnait bien volontiers étant donné qu'il ne l'avait jamais vu en entier.

Du moins, jusqu'à ce soir.

Au même instant, un gémissement douloureux monta du lit. Sophie se retourna et vit que Benedict était de nouveau très agité. Elle referma le carnet d'esquisses, le rangea à sa place et se hâta de retourner au chevet du malade.

— Monsieur Bridgerton ? murmura-t-elle.

Elle avait désespérément envie de l'appeler « Benedict » – c'était ainsi qu'elle pensait à lui, c'était par ce prénom qu'elle s'était adressée à lui dans ses rêves, ces deux dernières années –, mais ç'aurait dénoté une familiarité inexcusable, aux antipodes de l'attitude que l'on attendait d'elle en tant que domestique.

— Monsieur Bridgerton ? répéta-t-elle. Comment allez-vous ?

Il ouvrit les yeux.

— Avez-vous besoin de quelque chose ?

En le voyant battre des paupières, Sophie se demanda s'il l'avait entendue. Il semblait si désorienté qu'elle n'aurait même pas juré qu'il avait remarqué sa présence.

— Monsieur Bridgerton ?

Il plissa les yeux.

— Sophie, dit-il d'une voix rauque.

Sa gorge semblait sèche et douloureuse.

— La femme de chambre.

Elle hocha la tête.

— Je suis là. Que puis-je faire pour vous ?

— De l'eau.

— Tout de suite.

Sophie savait qu'elle avait humecté les serviettes dans le pichet, mais à la guerre comme à la guerre ! Elle prit le verre qu'elle avait apporté de la cuisine et le remplit.

— Tenez, dit-elle en le lui tendant.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Les doigts de Benedict tremblaient tant qu'elle préféra ne pas lâcher le verre pendant qu'il le portait à ses lèvres. Il but deux gorgées et se laissa retomber sur les oreillers.

— Merci, murmura-t-il.

Sophie lui palpa de nouveau le front. Il était toujours assez chaud, mais Benedict semblait avoir retrouvé un peu de sa lucidité. Elle y vit un signe que la fièvre était en train de descendre.

— Je pense que vous irez mieux au matin.

Il rit. Pas très fort, et sans beaucoup d'énergie, mais il rit tout de même.

— C'est peu probable, répondit-il d'une voix brisée.

— Vous ne serez peut-être pas encore tout à fait remis, admit Sophie, mais je suis certaine que votre état se sera amélioré.

— Il pourrait difficilement empirer.

Elle sourit.

— Pensez-vous que vous pourriez vous tourner sur le côté, pour que je change vos draps ?

Il acquiesça et obtempéra, fermant les yeux pendant qu'elle refaisait son lit.

— Un vrai tour de magie ! s'exclama-t-il lorsqu'elle eut fini.

— La mère de Mme Cavender venait souvent en visite chez sa fille, expliqua Sophie. Elle est handicapée, alors j'ai appris à changer ses draps sans qu'elle quitte le lit. Ce n'est pas très difficile.

Il hocha la tête.

— Je crois que je vais me rendormir, dit-il.

Sophie lui tapota l'épaule d'un geste rassurant. C'était plus fort qu'elle !

— Vous irez mieux à votre réveil, murmura-t-elle. Je vous le promets.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

9

On entend souvent dire que les médecins font les pires malades, mais de l'avis de votre chroniqueuse, n'importe quel représentant de la gent masculine fait un très mauvais malade. On pourrait dire qu'il faut de la patience pour être un patient acceptable, et Dieu sait que les mâles de notre espèce manquent dramatiquement de cette qualité.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 2 mai 1817

Le lendemain matin, Sophie se réveilla… et poussa un hurlement strident.

Elle s'était assoupie dans un fauteuil à haut dossier au chevet de Benedict, les jambes étendues devant elle sans la moindre élégance, la tête inclinée sur le côté dans une position des plus inconfortables. Elle avait tout d'abord somnolé, restant aux aguets pour entendre le moindre signe de détresse de son malade. Mais au terme d'une heure environ de silence absolu, recrue de fatigue, elle avait sombré dans un profond sommeil – le genre de sommeil dont on se réveille en général le cœur en paix et le visage éclairé d'un sourire.

Peut-être fut-ce pour cette raison que, lorsqu'elle ouvrit les yeux et découvrit deux étrangers qui la dévisageaient d'un air curieux, elle fut si effrayée qu'il lui fallut de longues minutes pour apaiser les battements furieux de son cœur.

— Qui êtes-vous ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

La question avait jailli de ses lèvres avant qu'elle comprenne qu'il ne pouvait s'agir que des époux Crabtree, les gardiens de *Mon Cottage*.

— Qui êtes-vous ? demanda l'homme en retour, d'un ton soupçonneux.

— Je m'appelle Sophie Beckett. Je…

Elle désigna Benedict d'un geste affolé.

— Il…

— Allez-vous parler, ma fille ?

Une voix coassante monta alors du lit.

— Cessez de la torturer.

Aussitôt, trois têtes se tournèrent vers Benedict.

— Vous êtes réveillé ! s'exclama Sophie.

— Oui, et je le regrette, marmonna-t-il. J'ai l'impression d'avoir la gorge en feu.

— Voulez-vous un peu d'eau ? proposa-t-elle.

Il secoua la tête.

— Du thé. S'il vous plaît.

Sophie bondit sur ses pieds.

— Je m'en occupe tout de suite.

— Je m'en occupe tout de suite, rectifia Mme Crabtree.

— Puis-je vous aider ? demanda timidement Sophie.

Il y avait chez ces gens quelque chose qui lui donnait l'impression d'avoir dix ans. Bien que petits et râblés, tous deux dégageaient une puissante autorité.

Mme Crabtree secoua la tête.

— Je ferais une drôle de gouvernante si je n'étais pas capable de préparer du thé, grommela-t-elle.

Sophie se mordit les lèvres. Elle n'aurait su dire si cette femme plaisantait ou si elle était réellement offensée.

— Je ne voulais pas dire que…

Mme Crabtree balaya ses excuses d'un revers de la main.

— Dois-je vous en apporter aussi ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Surtout pas ! s'écria Sophie. Je ne suis qu'une dom…

— Du thé pour deux, lança Benedict depuis son lit.

— Mais…

— N'insistez pas, coupa le malade en tendant vers elle un doigt menaçant.

Puis, décochant à Mme Crabtree un sourire à faire fondre la banquise, il demanda :

— Auriez-vous l'amabilité d'ajouter une tasse pour Mlle Beckett sur le plateau ?

— Bien entendu, monsieur Bridgerton, répondit la gouvernante, mais puis-je faire remarquer que…

— Vous ferez remarquer tout ce que vous voudrez quand vous m'aurez apporté du thé, promit-il.

Elle lui lança un regard sévère.

— J'aurai bien des choses à dire.

— Je n'en doute pas un instant.

Benedict, Sophie et M. Crabtree regardèrent sans un mot Mme Crabtree sortir de la chambre. Ce ne fut que quand celle-ci fut hors de portée de voix que son époux éclata joyeusement de rire.

— Vous n'avez pas fini de l'entendre, monsieur Bridgerton !

Benedict lui adressa un sourire vacillant.

Le brave homme se tourna alors vers Sophie.

— Quand Mme Crabtree a beaucoup de choses à dire, elle a *beaucoup* de choses à dire.

— Oh, répondit Sophie.

Elle aurait aimé trouver une repartie plus spirituelle que ce simple « oh », mais rien d'autre ne lui vint à l'esprit sur le moment.

— Et quand elle a beaucoup de choses à dire, poursuivit M. Crabtree, qui avait à présent un sourire jusqu'aux oreilles, elle les exprime avec une certaine vigueur.

— Par chance, commenta Benedict d'une voix sifflante, nous aurons du thé pour nous occuper.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

À cet instant, l'estomac de Sophie émit un gargouillement sonore.

— Ainsi qu'un solide petit déjeuner, reprit Benedict en lui jetant un regard amusé, si Mme Crabtree se montre à la hauteur de sa réputation.

M. Crabtree approuva d'un signe de tête.

— Il est déjà prêt, monsieur Bridgerton. Nous avons vu vos chevaux à l'écurie en rentrant ce matin de notre visite à notre fille, et Mme Crabtree s'est tout de suite mise aux fourneaux. Elle sait comment vous aimez vos œufs.

Benedict se tourna vers Sophie pour lui lancer un regard complice.

— J'ai une passion pour les œufs au plat.

L'estomac de Sophie cria de nouveau famine.

— Cela dit, nous n'avions pas prévu que vous auriez de la compagnie, poursuivit le gardien.

Benedict commença à rire, mais il tressaillit de douleur.

— De toute façon, Mme Crabtree aura préparé de quoi nourrir un régiment.

— Ma foi, elle n'a pas eu le temps de cuisiner un vrai petit déjeuner avec des pâtés à la viande et du poisson grillé, mais je crois savoir qu'il y a du bacon, du jambon, des œufs et des toasts.

L'estomac de Sophie gronda de plus belle. Elle posa une main sur son ventre en luttant contre l'envie de lui chuchoter : « Vas-tu te taire ? »

— Vous auriez dû nous informer de votre arrivée, poursuivit M. Crabtree. Nous ne serions jamais partis si nous avions su que vous alliez venir.

— C'était une décision de dernière minute, dit Benedict en étirant le cou d'un côté, puis de l'autre. J'étais dans une fête sans intérêt, j'ai préféré m'en aller.

M. Crabtree désigna Sophie du menton.

— D'où vient-elle ?

— Elle était à cette soirée.

— Je n'étais pas à cette soirée, rectifia Sophie. Il se trouve juste que j'étais là.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

M. Crabtree plissa les yeux d'un air méfiant.

— Quelle est la différence ?

— Je n'assistais pas à la fête. J'étais domestique dans cette maison.

— Vous êtes domestique ?

Sophie hocha la tête.

— C'est ce que j'essayais de vous dire tout à l'heure.

— Vous ne ressemblez pas à une domestique. Trouvez-vous qu'elle ressemble à une domestique ? ajouta le gardien en se tournant vers Benedict.

Ce dernier esquissa un geste évasif.

— Je ne sais pas à quoi elle ressemble.

Sophie lui lança un regard furieux. Si ce n'était pas une insulte, ce n'était certainement pas un compliment !

— Si elle est la domestique de quelqu'un d'autre, demanda M. Crabtree, que fait-elle ici ?

— Si vous le voulez bien, j'attendrai que Mme Crabtree nous ait rejoints pour vous répondre. Je suis à peu près certain qu'elle posera exactement les mêmes questions que vous.

Le gardien le regarda un instant, cligna des yeux et hocha la tête. Puis, reportant son attention sur Sophie, il demanda :

— Pourquoi êtes-vous habillée ainsi ? demanda-t-il.

Baissant les yeux, celle-ci se rendit compte avec horreur qu'elle portait toujours les vêtements de Benedict, si grands pour elle qu'elle avait bien du mal à empêcher les culottes de tomber sur ses chevilles.

— Mes affaires étaient trempées, expliqua-t-elle. À cause de la pluie.

M. Crabtree opina.

— Sacré orage que nous avons eu cette nuit. C'est pour cela que nous sommes restés chez notre fille. Sinon, nous serions rentrés à la maison.

Benedict et Sophie indiquèrent d'un signe de tête qu'ils comprenaient.

— Elle n'habite pas bien loin, poursuivit le gardien. De l'autre côté du village.

Il chercha le regard de Benedict, qui lui fit signe de continuer.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Elle vient d'avoir un nouveau bébé. Une petite fille.

— Toutes mes félicitations, répondit Benedict avec chaleur.

Il était clair, songea Sophie en voyant son expression, que son enthousiasme n'était pas feint.

Des pas pesants se firent entendre sur le palier, manifestement ceux de la gouvernante qui apportait le petit déjeuner.

— Je vais l'aider, déclara Sophie en bondissant sur ses pieds pour se précipiter vers la porte.

— Domestique un jour, domestique toujours, commenta M. Crabtree d'un ton docte.

Benedict ne l'aurait pas juré, mais il lui sembla voir Sophie tressaillir aux paroles de Crabtree.

Quelques secondes plus tard, Mme Crabtree faisait son entrée, apportant sur un vaste plateau le service à thé en argent.

— Où est Sophie ? demanda Benedict.

— Je l'ai envoyée à la cuisine chercher le reste, répondit la gouvernante. Elle sera bientôt là. Elle est bien mignonne, ajouta-t-elle sur le ton de la conversation, mais elle aurait besoin d'une ceinture pour retenir ce pantalon que vous lui avez prêté.

Benedict ressentit un curieux pincement à la poitrine tandis qu'une image coupable se formait dans son esprit – Sophie, la jolie soubrette, son pantalon aux chevilles. Il toussota, mal à l'aise, en comprenant que cette sensation ressemblait à s'y méprendre à du désir.

Puis, dans un gémissement, il porta la main à sa gorge. Tousser ne lui valait rien de bon, après la nuit qu'il venait de passer.

— Ce qu'il vous faut, c'est un cordial de ma fabrication, décréta Mme Crabtree.

Benedict secoua frénétiquement la tête. Il avait déjà tâté des préparations maison de Mme Crabtree, et son estomac le lui avait amèrement reproché.

— Je ne tolérerai pas un refus, ajouta-t-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Elle n’entend pas quand on lui dit « non », confirma M. Crabtree.

— Je suis sûr que le thé va me faire un bien fou, s’empressa de répondre Benedict.

La gouvernante ne prêtait déjà plus attention à lui.

— Où est cette jeune fille ? marmonna-t-elle en marchant jusqu’à la porte pour regarder au-dehors. Sophie ! Sophie ?

— Si vous pouvez l’empêcher de m’apporter son cordial, murmura aussitôt Benedict à M. Crabtree, il y aura un billet de cinq livres pour vous.

— C’est comme si c’était fait ! répliqua l’autre, rayonnant.

— Ah ! La voilà ! s’exclama Mme Crabtree. Oh, Dieu du ciel !

— Quoi donc, ma chérie ? demanda son époux en la rejoignant.

— La pauvre petite ne peut pas porter un plateau et retenir son pantalon en même temps ! gémit la gouvernante.

— N’allez-vous donc pas l’aider ? grommela Benedict.

— Si, bien sûr ! répondit Mme Crabtree en se lançant au secours de Sophie.

— Je reviens ! s’écria M. Crabtree par-dessus son épaule. Je ne veux pas rater cela.

— Que quelqu’un donne une ceinture à cette fille ! tonna Benedict, furieux et dépité.

Pourquoi tout le monde avait-il le droit d’assister au spectacle pendant qu’il était cloué au lit ?

Car il n’était pas près de se lever, et cette idée suffisait à le rendre fou.

Il devait être plus malade qu’il n’en avait eu l’impression la veille au soir. Ses quintes de toux s’étaient calmées, mais il était dans un état d’épuisement absolu. Son corps tout entier était perclus de courbatures, et sa gorge lui faisait souffrir le martyre.

Il se souvenait confusément que Sophie avait pris soin de lui. Elle avait appliqué des compresses fraîches sur son front, l’avait veillé, lui avait même fredonné une berceuse. Il ne se rappelait pas avoir vu son visage ; la plupart du temps, il n’avait pas assez d’énergie pour soulever les

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

paupières, et les rares fois où il y était parvenu, la pièce était plongée dans l'obscurité, et sa garde-malade était enveloppée d'ombres. Exactement comme…

Son souffle se bloqua dans sa gorge, tandis que son cœur se mettait à marteler sourdement sa poitrine. Dans un éclair de lucidité, il se souvint du fantôme qui était revenu le hanter cette nuit.

Il avait rêvé d'*elle*.

Ce n'était pas la première fois, mais il y avait des mois qu'elle n'était plus apparue dans ses songes – des songes qui n'avaient rien d'innocent, loin s'en fallait ! Benedict n'était pas un saint, et lorsque sa belle inconnue venait lui rendre visite dans ses rêves, elle ne portait pas sa robe argent.

En vérité, songea-t-il avec un sourire coupable, elle ne portait rien du tout.

Ce qui l'intriguait, c'était qu'elle ait choisi précisément cette nuit-là pour réapparaître après des mois d'absence. Y avait-il en Sophie quelque chose qui avait ravivé son souvenir ? Il avait cru… non, il avait espéré que le fait de ne plus voir son doux fantôme en rêve signifiait qu'il l'avait oubliée.

Manifestement, il s'était trompé.

Sophie ne ressemblait pas vraiment à l'énigmatique beauté qu'il avait fait valser sur la terrasse de Bridgerton House deux ans auparavant. Ses cheveux n'étaient pas du tout les mêmes, et elle était bien trop mince. Benedict n'avait rien oublié des courbes voluptueuses de la femme au visage masqué qu'il avait tenue dans ses bras. En comparaison, Sophie semblait d'une maigreur maladive. Peut-être leurs voix avaient-elles des échos identiques, mais il devait bien reconnaître qu'au fil des mois, ses souvenirs de cette nuit magique s'étaient estompés. Il ne se souvenait plus avec une parfaite clarté de la voix de sa belle inconnue. Cela dit, même si l'accent de Sophie était exceptionnellement raffiné pour une domestique, elle avait une voix encore plus élégante.

Benedict laissa échapper un gémissement de frustration. Qu'il détestait devoir se contenter de l'appeler « elle » ! Cela avait été le plus

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

cruel de ses secrets : elle lui avait même caché son prénom. Une part de lui aurait préféré qu'elle lui mente et lui en donne un faux. Au moins aurait-il eu un nom pour la désigner dans ses pensées. Un nom à murmurer dans la nuit, lorsqu'il regardait par la fenêtre en se demandant où elle se trouvait…

Benedict fut tiré de ses pensées par des bruits de pas et les échos d'une discussion sur le palier. M. Crabtree fut le premier à entrer dans la chambre, ployant sous le poids du plateau du petit déjeuner.

— Où sont les autres ? demanda Benedict en scrutant la porte d'entrée d'un œil méfiant.

— Mme Crabtree est partie chercher des vêtements convenables pour Sophie, expliqua le gardien en déposant son fardeau sur le bureau de Benedict. Lard ou bacon ?

— Les deux, je suis affamé. Que diable entendez-vous par « des vêtements convenables » ?

— Une robe, monsieur Bridgerton. C'est ce que portent les femmes, en général.

Benedict envisagea un instant de lui envoyer une bougie à demi consumée à la figure.

— Ce que je me demande, reprit-il en s'exhortant à la patience, c'est où Mme Crabtree espère trouver une robe.

M. Crabtree s'approcha, portant une assiette pleine sur un plateau à pieds qu'il déposa devant Benedict.

— Mme Crabtree en a plusieurs. Elle est toujours heureuse de partager.

Benedict faillit s'étrangler avec la bouchée d'œufs au plat qu'il venait de porter à ses lèvres.

— Votre épouse ne fait pas du tout la même taille que Sophie !

— Monsieur non plus, répliqua le gardien d'un ton placide, mais ses vêtements vont tout de même à Mlle Sophie.

— Je croyais que le pantalon avait glissé de sa taille, tout à l'heure, dans le couloir ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Eh bien, nous n'aurons pas ce souci avec la robe, n'est-ce pas ? Je ne pense pas que ses épaules risquent de passer à travers l'encolure.

Décidant qu'il était préférable pour sa santé mentale qu'il se mêle de ses propres affaires, Benedict se concentra sur son petit déjeuner. Il en était à sa troisième assiette lorsque Mme Crabtree entra d'un pas triomphant.

Sophie la suivait de sa démarche gracieuse. Elle disparaissait presque tout entière dans la vaste robe de Mme Crabtree… à l'exception, bien entendu, de ses chevilles. La gouvernante avait une bonne tête de moins que Sophie.

Mme Crabtree arborait un sourire ravi.

— N'est-elle pas élégante ?

— Oh, si, répondit Benedict en roulant des yeux effarés.

Sophie le fusilla du regard.

— Au moins, ajouta-t-il d'un ton enjoué, vous aurez de la place pour le petit déjeuner.

— Ce n'est que le temps de laver ses affaires, expliqua la gouvernante, mais au moins, ce n'est pas indécent.

Elle trottina jusqu'à Benedict.

— Comment trouvez-vous votre petit déjeuner, monsieur Bridgerton ?

— Délicieux. Je n'ai pas aussi bien mangé depuis des mois.

Mme Crabtree se pencha alors vers lui pour murmurer à son oreille :

— Cette jeune fille me plaît beaucoup. Pouvons-nous la garder ?

Benedict faillit de nouveau s'étrangler.

— Plaît-il ? fit-il, le souffle court.

— M. Crabtree et moi-même ne sommes plus tout jeunes. Nous aurions l'usage d'une paire de bras supplémentaire, ici.

— Oh ! Je… Oui, bien sûr.

Il toussa pour éclaircir sa voix.

— Je vais y réfléchir, promit-il.

— Parfait.

Mme Crabtree se redressa et traversa la chambre en sens inverse.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Venez avec moi, dit-elle à Sophie en la prenant par le bras. Votre estomac ne cesse de gargouiller. Depuis quand n'avez-vous rien avalé ?

— Hier, je crois.

— À quelle heure ? insista Mme Crabtree.

Benedict dissimula un sourire derrière sa serviette de table. Sophie semblait totalement décontenancée. C'était en général l'effet que Mme Crabtree faisait aux gens.

— Eh bien… en fait…

Mme Crabtree planta ses poings sur ses hanches. Benedict sourit. Sophie n'allait pas s'en sortir comme cela !

— Vous n'allez tout de même pas me dire que vous n'avez rien mangé hier ?

Sophie lança un regard désespéré à Benedict, qui lui répondit par un haussement d'épaules impuissant. En vérité, il était ravi de voir Mme Crabtree se soucier ainsi de Sophie. Il était prêt à parier que personne ne lui avait manifesté autant de sollicitude depuis bien longtemps.

— Je… j'ai été très occupée hier, balbutia Sophie.

Occupée à fuir Phillip Cavender et la poignée d'imbéciles qu'il appelait ses amis, probablement ! songea Benedict en fronçant les sourcils, contrarié.

Mme Crabtree poussa Sophie vers le fauteuil du bureau et la fit asseoir de force.

— Mangez, ordonna-t-elle.

Benedict regarda Sophie attaquer son assiette. Elle tenta au début de conserver ses bonnes manières, mais la faim fut la plus forte. Quelques minutes plus tard, elle dévorait à belles dents.

Ce ne fut que quand il se rendit compte que ses mâchoires étaient serrées à se briser que Benedict comprit qu'il était furieux. Contre qui, il n'aurait su le dire, mais il ne supportait pas de voir Sophie aussi affamée.

Cette domestique et lui étaient à présent unis par un curieux lien. Il l'avait sauvée, et elle l'avait sauvé. Certes, sa fièvre de la nuit ne l'aurait

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

pas tué, car si elle avait été vraiment grave, elle ne serait pas déjà retombée, mais Sophie s'était occupée de lui, avait veillé à son bien-être et avait très probablement hâté sa guérison.

— Monsieur peut-il s'assurer que Mlle Sophie mange au moins une seconde assiettée ? demanda Mme Crabtree. Je vais lui préparer une des chambres d'amis.

— Je serai très bien à l'étage du personnel ! s'empressa de déclarer l'intéressée.

— Ne dites pas de sottises. Tant que vous n'êtes pas embauchée ici, vous n'êtes pas une domestique.

— Je…

— Pas un mot de plus, coupa la gouvernante.

— Voulez-vous un peu d'aide, madame Crabtree ? proposa son époux.

Elle hocha la tête. Une minute plus tard, ils avaient tous deux disparu.

Sophie interrompit un instant sa tentative d'ingurgiter plus de nourriture que cela était humainement possible et laissa son regard errer vers la porte par laquelle les gardiens venaient de s'en aller. Ils la considéraient comme une des leurs : si elle n'avait pas été une domestique, jamais ils ne l'auraient laissée seule en compagnie d'un gentleman célibataire. Des jeunes filles avaient vu leur réputation ruinée pour moins que cela.

— Vous n'avez rien mangé du tout hier, n'est-ce pas ? demanda Benedict d'une voix tranquille.

Sophie secoua la tête.

— La prochaine fois que je croise Cavender, j'en fais de la chair à pâté ! gronda-t-il.

Si elle avait été une meilleure personne, songea Sophie, elle se serait offusquée, mais elle ne put réprimer un sourire à la pensée de Benedict défendant son honneur… ou à celle de Phillip, le visage orné d'un superbe œil au beurre noir !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Resservez-vous, dit Benedict, ne serait-ce que pour moi. Je peux vous assurer que Mme Crabtree a compté les œufs et les tranches de bacon qui restaient sur le plateau avant de partir. Elle aura ma tête si elle en trouve autant à son retour.

— Cette femme est très généreuse, dit Sophie en prenant des œufs au plat.

La première assiettée avait à peine calmé sa faim, et elle n'avait guère besoin d'encouragements pour poursuivre son festin.

— C'est la meilleure des femmes, renchérit Benedict.

D'un geste tout professionnel, Sophie saisit une tranche de jambon avec les couverts de service et la déposa sur son assiette.

— Comment vous sentez-vous, ce matin, monsieur Bridgerton ?

— Très bien, merci. En tout cas, nettement mieux que la nuit dernière.

— Je me suis inquiétée pour vous, dit-elle en prenant ses couverts pour couper un petit morceau de jambon.

— C'est très aimable à vous de vous être occupée de moi.

— Oh, ce n'est rien ! répondit-elle après avoir avalé sa bouchée. Tout le monde en aurait fait autant.

— Peut-être, mais pas avec cette bonne humeur et ce dévouement.

Sophie s'immobilisa un instant, sa fourchette à la main.

— Merci, dit-elle doucement. C'est un joli compliment.

Benedict émit une petite toux gênée.

— Je ne… Eh bien…

Sophie le dévisagea avec curiosité, attendant qu'il achève sa phrase.

— Enfin, peu importe, grommela-t-il.

Désappointée, elle porta la bouchée à ses lèvres.

— Ai-je fait quoi que ce soit qui nécessite des excuses ? demanda-t-il soudain.

De stupeur, Sophie plaqua sa serviette devant sa bouche en toussant.

— Je suppose que cela veut dire « oui », marmonna Benedict.

— Pas du tout ! protesta-t-elle aussitôt. Votre question m'a prise au dépourvu, voilà tout.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il la scruta d'un regard méfiant.

— Vous ne me mentiriez pas, n'est-ce pas ?

Sophie secoua la tête en songeant au baiser – unique, mais si merveilleux ! – qu'elle lui avait donné. Il n'avait rien fait qui nécessite des excuses, mais on ne pouvait pas en dire autant d'elle.

— Vous avez rougi, dit-il d'un ton accusateur.

— Pas du tout.

— Je l'affirme !

— Si j'ai rougi, répliqua-t-elle avec vivacité, c'est parce que je ne comprends pas pourquoi vous pensez que vous pourriez avoir des raisons de me présenter des excuses.

— Vous n'avez pas la langue dans votre poche, pour une domestique, rétorqua-t-il.

— Veuillez m'excuser, dit-elle aussitôt.

Elle ne devait pas oublier quelle était sa place, mais ce n'était pas facile auprès de cet homme, le seul membre de la bonne société à l'avoir considérée comme une égale, ne fût-ce que l'espace d'une soirée.

— C'était un compliment, dit-il. Je n'avais pas l'intention de vous vexer.

Sophie ne répondit pas.

— Je vous trouve plutôt…

Il marqua une pause, cherchant visiblement le bon mot.

— … rafraîchissante.

— Oh, dit Sophie en reposant sa fourchette. Merci.

— Qu'avez-vous l'intention de faire aujourd'hui ?

Sophie baissa les yeux vers sa robe trop ample et fit la grimace.

— Attendre que mes vêtements soient secs et aller voir dans les maisons du voisinage si l'on a besoin d'une domestique.

Benedict poussa un soupir agacé.

— Je vous ai dit que je vous trouverais une place chez ma mère.

— Et je vous en sais gré, s'empressa-t-elle de répondre, mais je n'aime pas la ville.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il haussa les épaules avec indifférence, comme celui pour qui la vie a toujours été facile.

— Dans ce cas, vous pourrez aller à Aubrey Hall. C'est notre résidence dans le Kent.

Sophie se mordit la lèvre. Comment lui avouer de but en blanc que si elle refusait de travailler chez sa mère, c'était parce qu'elle ne supporterait pas de le voir, lui ?

En vérité, c'était même le pire tourment – et le plus exquis – qu'elle puisse imaginer !

— Vous n'avez pas de raisons de vous considérer comme responsable de moi, répondit-elle finalement.

Benedict la toisa d'un air supérieur.

— Je vous ai dit que je vous trouverais une nouvelle place.

— Certes, mais…

— Alors, pourquoi discutez-vous ?

— Pour rien, répondit-elle. Pour rien du tout.

Manifestement, cela ne la mènerait à rien de lui opposer un refus pour l'instant.

— Tant mieux.

Il s'adossa à ses oreillers, l'air satisfait.

— Je préfère vous voir raisonnable, ajouta-t-il.

Sophie se leva.

— Il faut que j'y aille.

— Où donc ?

— Eh bien… je ne sais pas, répondit Sophie, consciente d'être parfaitement ridicule.

Il lui sourit joyeusement.

— Très bien, allez-y.

Sophie serra ses doigts sur le manche de la cuillère de service.

— À votre place, j'éviterais, l'avertit Benedict.

— Quoi ?

— De me lancer ce couvert à la figure.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je n’y songe même pas, répliqua-t-elle dignement.

— Oh que si ! dit-il dans un éclat de rire. Vous y pensez même très fortement, même si vous n’allez pas le faire.

La main de Sophie était si serrée qu’elle en tremblait. Benedict tremblait lui aussi, mais c’était à force de rire.

Sophie se leva, le couvert toujours à la main.

Benedict la regarda, hilare.

— Vous envisagez de l’emporter avec vous ? demanda-t-il.

« Souviens-toi que tu n’es qu’une domestique », se rappela Sophie.

— Quelles peuvent donc être vos pensées, demanda Benedict d’un ton curieux, pour vous donner une expression aussi délicieusement meurtrière ? Non ! Ne me le dites pas. Je suis certain qu’elles ont trait à ma mort aussi prématurée que cruelle.

Avec une prudente lenteur, Sophie lui tourna le dos pour reposer la cuillère sur le plateau, s’interdisant tout geste brusque. Si elle perdait son sang-froid, ne fût-ce qu’une seconde, elle lui lancerait le couvert au visage.

— Voilà qui est sage de votre part, approuva Benedict.

Sophie pivota sur ses talons.

— Êtes-vous aussi charmant avec tout le monde, ou ai-je droit à un traitement de faveur ?

— Oh, vous êtes privilégiée ! s’esclaffa-t-il. Je veux être bien certain que vous avez pris au sérieux ma proposition de vous trouver une place chez ma mère. Vous m’obligez à donner le meilleur de moi-même, mademoiselle Sophie Beckett.

— Le meilleur de vous-même ? répéta-t-elle d’un ton incrédule.

— J’ai peur de ne pas avoir mieux à offrir.

Sophie se dirigea vers la porte en secouant la tête, déconcertée. Une conversation avec Benedict Bridgerton pouvait être une épreuve.

— Au fait, Sophie ?

Elle fit volte-face.

Il la dévisageait, un sourire narquois sur les lèvres.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je savais que vous n'auriez pas le cran de lancer cette cuillère.

Ce qui se passa alors ne peut en rien être reproché à Sophie. Il faut croire qu'un démon s'empara de sa personne, de façon aussi brève que spectaculaire, car elle ne reconnut pas la main qui se tendait vers la console pour y saisir la bougie qui s'y trouvait. Certes, cette main semblait fermement attachée à son bras, mais elle ne lui parut pas du tout familière lorsqu'elle s'éleva dans les airs pour projeter la chandelle de toutes ses forces à travers la pièce, droit sur le visage narquois de Benedict Bridgerton.

Sophie n'attendit même pas de voir si le projectile avait fait mouche, mais en passant la porte, elle entendit Benedict éclater de rire et s'écrier :

— Bien visé, mademoiselle Beckett !

Elle s'aperçut alors que, pour la première fois depuis des années, elle souriait aux anges.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

10

Bien qu'il ait accepté l'invitation (du moins, au dire de lady Covington), Benedict Bridgerton n'a pas assisté au bal annuel des Covington. On a entendu des jeunes filles – et leurs mères – s'en plaindre à travers toute la salle de réception.

Selon lady Bridgerton (nous parlons de sa mère, et non de sa belle-sœur), M. Bridgerton serait parti à la campagne la semaine dernière et n'aurait plus donné de nouvelles depuis. Ne vous alarmez pas pour autant, chers lecteurs : la comtesse douairière semblait en concevoir plus de contrariété que d'inquiétude. L'an passé, pas moins de quatre couples se sont formés au bal des Covington ; l'année précédente, trois.

Hélas pour lady Bridgerton, si des unions se sont nouées cette année au bal des Covington, il est certain que son fils Benedict ne fait pas partie des fiancés.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 5 mai 1817

Il ne fallut pas longtemps à Benedict pour prendre conscience des avantages que présentait une longue convalescence.

Le plus évident résidait dans la qualité des repas qui lui étaient servis, en provenance directe de la cuisine de Mme Crabtree. Benedict avait toujours très bien mangé à Mon Cottage, mais la gouvernante se surpassait lorsqu'elle avait un malade à soigner.

Mieux, M. Crabtree avait jusqu'à présent réussi à intercepter tous les verres du redoutable cordial concocté par son épouse, pour les remplacer

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

par l'un des meilleurs cognacs de Benedict. Ce dernier, qui vidait chaque fois son verre jusqu'à la dernière goutte, s'était récemment aperçu, en regardant par la fenêtre, que trois rosiers avaient rendu l'âme. Probablement là où M. Crabtree avait versé la ciguë.

C'était là un triste sacrifice, mais Benedict était plus que résolu à y consentir après sa terrible expérience avec les toniques de Mme Crabtree.

Un autre avantage qu'il y avait à garder le lit était la joie toute simple d'avoir un peu de temps pour soi, ce que Benedict n'avait pas connu depuis des années. Il lisait, dessinait ou se contentait de fermer les yeux pour se laisser aller à la rêverie, et cela sans éprouver la moindre culpabilité parce qu'il négligeait tel devoir ou telle obligation.

Rapidement, il décida que cette vie indolente lui convenait à la perfection.

Toutefois, l'aspect le plus séduisant de sa convalescence portait le doux prénom de Sophie. Celle-ci se présentait dans sa chambre plusieurs fois par jour sous prétexte de regonfler ses oreillers, de lui apporter son repas ou de lui faire la lecture. L'intuition de Benedict lui soufflait que ce déploiement d'activité s'expliquait surtout par le désir de la jeune femme de se montrer utile et de le remercier de l'avoir sauvée des griffes de Cavender.

En vérité, peu lui importaient ses raisons de lui rendre visite : l'essentiel était qu'elle le fasse.

Au début, elle s'était montrée paisible et réservée, se pliant manifestement à l'exigence de discrétion que l'on attend en général des domestiques, mais Benedict, qui ne l'entendait pas de cette oreille, engageait la conversation à dessein, afin de l'empêcher de s'en aller. Ou alors, il la provoquait pour le seul plaisir de la faire réagir, parce qu'il la préférait tout feu tout flamme plutôt que terne et soumise.

Il appréciait par-dessus tout sa compagnie, et ce, qu'ils discutent ou qu'elle reste simplement assise dans un fauteuil, feuilletant un livre pendant qu'il regardait par la fenêtre. Il y avait dans sa présence un je-ne-sais-quoi indéfinissable qui l'emplissait de paix.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Des coups frappés à sa porte l'arrachèrent à ses pensées. Il leva les yeux et répondit :

— Entrez !

Sophie passa la tête par la porte entrebâillée. Ses cheveux mi-longs bouclés dansèrent contre le battant.

— Mme Crabtree s'est dit que vous apprécieriez du thé.

— Rien que du thé, ou bien du thé, des scones et de la marmelade ?

Sophie sourit tout en poussant la porte d'un coup de hanches, son plateau entre les mains.

— Oh, je parierais plutôt sur la seconde hypothèse.

— Parfait. Bien entendu, vous en prendrez une tasse avec moi ?

Elle hésita, comme toujours. Avant d'accepter, comme toujours. Elle avait à présent compris qu'il était inutile de discuter avec lui lorsqu'il avait une idée en tête.

Ce qui convenait fort bien à Benedict.

— Vous avez meilleure mine, observa-t-elle en déposant le plateau sur une petite table. Et vous paraissez moins fatigué. Je pense que vous allez bientôt pouvoir vous lever et quitter le lit.

— Très bientôt, certainement, approuva-t-il sans grand enthousiasme.

— Vous semblez aller un peu mieux chaque jour.

Il lui adressa un sourire enjoué.

— Vous trouvez ?

Sophie, la théière à la main, s'immobilisa.

— Bien sûr, répondit-elle d'un air amusé. Sinon, je ne l'aurais pas dit.

Benedict l'observa pendant qu'elle lui préparait sa tasse. Tous ses gestes étaient empreints d'une grâce innée, et elle servait le thé comme si elle n'avait fait que cela toute sa vie. Manifestement, on lui avait également enseigné l'art du five o'clock tea chez les généreux employeurs de sa mère. Ou peut-être avait-elle longuement observé les dames de la maisonnée lors du rituel de l'après-midi. Benedict avait déjà remarqué que rien n'échappait à son œil de lynx.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Ils avaient assez souvent bu le thé ensemble pour qu'elle n'ait plus besoin de lui demander comment il prenait le sien. Elle lui tendit sa tasse – un nuage de lait, pas de sucre – et déposa un assortiment de scones sur une petite assiette.

— Servez-vous, ordonna Benedict en mordant dans un gâteau, et venez vous asseoir près de moi.

Elle parut de nouveau indécise, bien qu'elle eût d'ores et déjà accepté de prendre le thé avec lui. Cependant, il ne la brusqua pas. Sa patience fut récompensée par un doux soupir résigné, puis il vit Sophie tendre la main pour attraper une seconde tasse sur le plateau.

Une fois qu'elle se fut servie – deux cuillères de sucre, à peine un soupçon de lait –, elle s'assit près du lit, sur le fauteuil à haut dossier recouvert de velours, et but une gorgée tout en le regardant par-dessus le rebord de sa tasse.

— Vous ne voulez pas de biscuits ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— J'en ai mangé qui sortaient du four.

— Vous avez bien de la chance. Ils sont toujours meilleurs quand ils sont encore tout chauds.

Il en dévora un deuxième, épousseta les miettes tombées sur sa manche et se resservit.

— À quoi avez-vous occupé votre journée ?

— Vous voulez dire, depuis la dernière fois que je vous ai vu, il y a deux heures ?

Benedict lui décocha un regard éloquent, façon de lui faire comprendre qu'il n'avait pas l'intention de réagir à ses sarcasmes.

— J'ai aidé Mme Crabtree à la cuisine, reprit Sophie. Elle prépare un rôti de bœuf et m'a demandé de peler des pommes de terre. Ensuite, j'ai pris un livre dans votre bibliothèque et je suis allée lire dans le jardin.

— Ah, oui ? Et de quel livre s'agit-il ?

— D'un roman.

— Est-il bon ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle esquissa un geste évasif.

— Oui, à condition d'aimer les histoires d'amour… ce qui est mon cas.

— Vous rêvez d'amour, mademoiselle Beckett ?

Elle rougit aussitôt.

— Voilà une question assez personnelle, ne trouvez-vous pas ?

Benedict haussa les épaules. Il s'apprêtait à répondre par quelques mots désinvoltes, tels que « cela valait la peine d'essayer », lorsqu'il vit son visage s'empourprer et ses yeux se baisser avec modestie. C'est alors que l'événement le plus inattendu se produisit.

Benedict comprit qu'il désirait cette femme.

Il la désirait follement, ardemment, passionnément.

Il n'aurait su dire pourquoi cela le surprenait. Évidemment, il la désirait ! Il était un homme comme les autres, après tout, et aucun mâle normalement constitué n'aurait pu passer un certain temps auprès d'une fille aussi jolie et espiègle que Sophie sans avoir envie de la mettre dans son lit ! Bon sang, il trouvait désirables la moitié des femmes qu'il rencontrait, même s'il n'éprouvait aucune urgence à passer à l'acte…

Dans le cas présent, toutefois, et avec cette femme-là, la situation était un peu différente. Il y avait urgence.

Benedict s'agita dans son lit, remonta les couvertures sur lui, chercha une position plus confortable.

— Êtes-vous mal installé ? s'inquiéta Sophie. Voulez-vous que je regonfle vos oreillers ?

Le premier réflexe de Benedict fut de répondre par l'affirmative afin de la prendre par les épaules lorsqu'elle se pencherait au-dessus de lui et d'assouvir sa faim d'elle, en mettant à profit, ce qui était bien pratique, le fait qu'ils seraient déjà dans un lit.

Seulement, son intuition lui soufflait que son plan risquait de déplaire à la belle. Aussi se contenta-t-il de répondre :

— Tout va très bien.

Il tressaillit au son de sa voix, une octave trop haut.

Elle sourit et posa les yeux sur les biscuits.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tout compte fait, dit-elle, je crois que je vais me laisser tenter.

Benedict leva le bras pour lui permettre de se servir dans l'assiette qui, il s'en aperçut une seconde trop tard, était posée sur ses cuisses. La vue de la petite main de Sophie se tendant vers cet endroit de son anatomie – même si ce n'était que dans l'innocente intention d'y attraper un gâteau – exerça aussitôt sur lui un effet des plus stimulants.

Il s'aperçut alors que, sous les couvertures, la situation venait de prendre un tour des plus… tendus. En hâte, il saisit l'assiette pour rétablir son équilibre.

— Cela vous ennuie-t-il si je mange le dernier…

— Faites donc ! coassa-t-il.

Elle referma les doigts sur le dernier gâteau au gingembre, puis elle fronça les sourcils d'un air inquiet.

— Vous avez meilleure mine, dit-elle en jetant un bref regard à son biscuit, mais votre voix ne s'améliore pas. Avez-vous mal à la gorge ?

Benedict sirota une gorgée de thé.

— Pas du tout. J'ai dû avaler une miette de travers.

— Oh ! Alors, il faut boire plus que cela. Cela va passer.

Elle posa sa tasse près d'elle.

— Voulez-vous que je vous fasse la lecture ?

— Oui ! répondit-il en froissant les couvertures autour de sa taille.

Elle risquait de vouloir retirer l'assiette stratégiquement placée, et à ce moment-là, où en serait sa… situation ?

— Êtes-vous sûr que tout va bien ? insista-t-elle d'un ton désormais plus méfiant qu'alarmé.

Un sourire contraint étira les lèvres de Benedict.

— Certain.

— Bon, dit-elle en se levant. Qu'aimeriez-vous que je vous lise ?

— Ce que vous voulez, répondit-il avec un geste évasif de la main.

— De la poésie ?

— Parfait !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il aurait accueilli avec un égal enthousiasme un ouvrage de botanique sur la toundra arctique.

Sophie se dirigea vers une bibliothèque encastrée dans le mur et parcourut tranquillement les rayonnages.

— Byron ? proposa-t-elle. Blake ?

— Blake, trancha Benedict d'un ton ferme.

Une heure de romantisme échevelé à la Byron, et il ne répondait plus de rien !

Elle retira un petit volume de l'étagère et retourna à son fauteuil, où elle s'assit dans un bruissement de son affreuse jupe.

Benedict fronça les sourcils, contrarié. Comment se faisait-il qu'il n'ait jamais remarqué la laideur de ce vêtement ? Certes, il n'égalait pas dans l'horreur celui que Mme Crabtree avait prêté à Sophie, mais il ne rendait nullement justice à celle qui la portait.

Il fallait acheter une nouvelle robe à Sophie. Bien sûr, elle refuserait. Sauf si, par exemple, ses vêtements étaient *accidentellement* brûlés…

— Monsieur Bridgerton ?

Entendu, mais comment s'y prendre pour mettre le feu à ce chiffon ? Il faudrait d'abord que Sophie ne l'ait par sur elle, ce qui représentait tout de même un certain défi…

— Est-ce que vous m'écoutez ? insista Sophie.

— Hum ?

— Vous ne m'écoutez absolument pas.

— Désolé, admit-il. Veuillez me pardonner, je me suis laissé entraîner par mes pensées. Je vous en prie, continuez.

Elle reprit sa lecture. Afin de lui montrer à quel point il buvait ses paroles, Benedict concentra toute son attention sur ses lèvres. Grossière erreur ! comprit-il aussitôt.

Tout à coup, il ne voyait plus que sa bouche, ne pensait plus qu'à l'embrasser, et il sut – il sut de façon absolument certaine – que si l'un d'entre eux ne quittait pas la pièce dans les trente secondes, il risquait de commettre un acte qu'aucune excuse ne pourrait effacer.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il ne s'agissait pas de renoncer à séduire la délicieuse Mlle Beckett… mais de s'y prendre avec un peu plus de finesse.

— Ciel ! s'écria-t-il.

Sophie lui jeta un regard interloqué. Comment lui en vouloir ? Il avait l'air d'un parfait crétin ! Il n'avait pas dit « Ciel ! » depuis des années – si cela lui était jamais arrivé…

Nom de nom, il devait ressembler à une vieille bigote !

— Il y a un problème ? s'enquit Sophie.

— Je viens de me rappeler… quelque chose, expliqua-t-il avec une désespérante maladresse.

Sophie l'interrogea du regard.

— Quelque chose que j'avais oublié, précisa-t-il.

— Les choses qu'on se rappelle, fit remarquer Sophie, qui semblait s'amuser follement, sont en général celles que l'on avait oubliées.

Benedict la fusilla du regard.

— J'aimerais rester seul un instant.

Aussitôt, elle bondit sur ses pieds.

— Bien sûr, murmura-t-elle.

Benedict ravala un gémissement de dépit. Allons bon ! Voilà qu'il l'avait vexée, alors que la dernière chose qu'il souhaitait, c'était heurter ses sentiments. Tout ce qu'il voulait, c'était la faire partir avant de se jeter sur elle comme un sauvage.

— C'est… hum… personnel, précisa-t-il dans l'espoir d'adoucir la rudesse de ses paroles.

— Oh ! s'exclama-t-elle d'un air entendu. Voulez-vous que je vous apporte le pot de chambre ?

— Je peux très bien me débrouiller tout seul, grommela Benedict, oubliant qu'il n'avait que faire de l'objet en question.

Sophie hocha la tête et déposa le livre de poésie sur une console.

— Je vous laisse tranquille. Vous n'aurez qu'à tirer le cordon lorsque vous aurez besoin de moi.

— Je ne vais pas vous sonner comme une domestique, répliqua-t-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je suis une…

— Non ! riposta-t-il. Pas pour moi !

Il avait parlé d'un ton plus dur que nécessaire, mais il avait toujours méprisé les hommes qui abusaient des employées de maison sans défense. La seule idée de ressembler à l'un de ces grossiers personnages lui donnait des haut-le-cœur.

— D'accord, répondit-elle d'un ton exagérément soumis.

Puis elle le salua comme l'aurait fait une servante – dans la seule intention, il l'aurait juré, de le provoquer – et quitta la pièce.

À peine eut-elle refermé la porte derrière elle qu'il bondit de son lit et se rua à la fenêtre. Personne. Bien ! Il se débarrassa de sa robe de chambre, enfila à la hâte une chemise, des hauts-de-chausses et une veste, puis jeta un nouveau coup d'œil par la vitre. Toujours personne en vue. Parfait !

— Mes bottes, mes bottes… marmonna-t-il en balayant la pièce du regard.

Où diable étaient-elles passées ? Il ne cherchait pas ses bottes neuves mais celles qu'il enfilait quand il sortait marcher dans la boue. Ah ! Elles étaient là. Il les prit et les chaussa prestement.

Il revint à la fenêtre et l'ouvrit. Toujours personne. Excellent ! Benedict passa une jambe par-dessus le rebord, puis la seconde, et referma les mains autour de la longue et solide branche d'orme qui venait frôler les carreaux. À présent, il ne lui restait plus qu'à se laisser glisser d'un souple balancement jusqu'au sol.

Et de là, à foncer vers le lac pour plonger dans ses eaux glacées.

— S'il avait besoin du pot de chambre, marmonna Sophie pour elle-même, il lui suffisait de me le demander. Je suis tout de même capable de le lui apporter !

Elle dévala l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. Elle n'aurait su dire pourquoi elle était descendue – elle n'avait rien de précis à faire en bas –, mais sur le moment, cela avait été son premier réflexe.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle ne s'expliquait pas non plus pourquoi Benedict Bridgerton répugnait tant à la considérer comme ce qu'elle était : une domestique. Il lui répétait qu'elle n'était pas à son service et n'avait pas à travailler pour payer son séjour à *Mon Cottage*… mais en même temps, il s'obstinait à vouloir lui trouver une place parmi le personnel de sa mère !

S'il s'était contenté de la traiter en servante, elle n'aurait eu aucun mal à se souvenir qu'elle n'était qu'une fille de rien, alors que lui appartenait à l'une des plus riches et des plus influentes familles de la bonne société. Chaque fois qu'il s'adressait à elle comme à une véritable personne (et l'expérience avait appris à Sophie que rares étaient les aristocrates capables d'un tel exploit), il faisait remonter à sa mémoire les souvenirs du bal masqué, de cette soirée magique durant laquelle elle avait été une beauté élégante et sophistiquée – une femme qui pouvait se permettre de rêver d'un avenir aux côtés de Benedict Bridgerton.

Il se comportait comme s'il l'avait prise en affection et appréciait réellement sa compagnie. Peut-être était-ce le cas… mais c'était là l'aspect le plus cruel de la situation, car en agissant de la sorte, il n'en devenait que plus séduisant et l'entretenait dans l'idée qu'elle avait le droit de s'éprendre de lui. Sophie devait alors se rappeler fermement la réalité de sa position dans la société, et cela était profondément douloureux.

— Tiens ? Vous voilà, mademoiselle Sophie !

Levant les yeux des fissures du plancher qu'elle regardait sans les voir –, elle reconnut Mme Crabtree, qui descendait l'escalier.

— Eh bien, demanda Sophie, où en est ce rôti ?

— En bonne voie, répondit la gouvernante d'un air absent. Il manque peut-être un peu de carottes, mais je pense que cela ira. Vous n'auriez pas vu M. Bridgerton ?

Surprise par cette question, Sophie cligna des yeux.

— Il était dans sa chambre il y a une minute.

— Eh bien, il n'y est plus.

— Je crois qu'il avait besoin d'utiliser le pot de chambre.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Mme Crabtree ne rougit pas un instant. Les domestiques échangeaient régulièrement de telles conversations au sujet de leurs employeurs.

— Ma foi, il en a peut-être eu besoin mais il ne s'en est pas servi, si vous voyez ce que je veux dire, déclara-t-elle. La chambre est aussi fraîche qu'un matin de printemps.

Sophie haussa les sourcils.

— Et il ne s'y trouve plus ?

— Plus du tout !

— Je ne vois pas où il a pu aller.

Mme Crabtree planta ses poings sur ses larges hanches.

— Je vais fouiller le rez-de-chaussée. Vous, essayez de voir s'il n'est pas quelque part là-haut. L'une de nous deux finira bien par le retrouver.

— Est-ce vraiment une bonne idée, madame Crabtree ? S'il a quitté sa chambre, il avait probablement une bonne raison. Peut-être souhaite-t-il qu'on le laisse tranquille.

— Il est malade ! protesta la gouvernante.

Sophie médita un instant ces paroles, songeant que le soi-disant malade avait une mine radieuse et ne paraissait pas le moins du monde fatigué.

— Je n'en jurerais pas, madame Crabtree, dit-elle finalement. Il me semble qu'il feint plutôt de l'être.

— Ne dites pas de sottises ! s'esclaffa la gouvernante. M. Bridgerton ne ferait jamais une chose pareille !

Sophie esquissa un geste fataliste.

— Moi non plus, je n'aurais pas cru cela de lui, mais entre nous, il a l'air d'aller nettement mieux depuis quelque temps.

— C'est mon tonique ! claironna Mme Crabtree en redressant fièrement le menton. Je vous avais bien dit qu'il était prodigieux !

Non seulement Sophie avait vu M. Crabtree verser le cordial dans les rosiers, mais elle avait aussi remarqué le triste spectacle qu'avaient offert les arbustes les jours suivants. Cependant, elle se força à sourire tout en acquiesçant d'un hochement de tête.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Eh bien, moi, j'aimerais bien savoir où il est passé, reprit la gouvernante. Il est censé être au lit, et il le sait.

— Je suis sûre qu'il sera bientôt de retour, répondit Sophie d'un ton apaisant. En attendant, voulez-vous un coup de main à la cuisine ?

Mme Crabtree secoua la tête.

— Non, merci. Le rôti est au four, il n'y a plus rien à faire. Et d'ailleurs, M. Bridgerton m'a grondée pour vous avoir laissée travailler.

— Mais…

— Il n'y a pas de « mais », coupa la gouvernante. Il a raison, bien entendu. Vous êtes une invitée, ici, et vous ne devriez pas avoir à lever le petit doigt.

— Je ne suis pas une invitée ! protesta Sophie.

— Ah, non ? Qu'êtes-vous donc, alors ?

Sophie réfléchit à cela quelques instants.

— Je l'ignore, dit-elle finalement, mais ce qui est certain, c'est que je ne suis pas une invitée. Si c'était le cas, je serais… je serais…

Elle tenta, sans grand succès, de mettre de l'ordre dans ses pensées et dans ses sentiments.

— Je suppose que je serais quelqu'un du même rang que mon hôte, ou à peu près. Je serais quelqu'un qui n'a jamais servi une autre personne, ni récuré son sol, ni vidé son pot de chambre. Je serais…

— Quelqu'un que le maître de maison a décidé de recevoir chez lui, répliqua Mme Crabtree. Vous pouvez faire ce qui vous plaît. Et cessez donc de vous rabaisser. Si M. Bridgerton a choisi de vous considérer comme son invitée, vous feriez mieux d'accepter sa décision et d'en profiter. Depuis quand n'avez-vous pas été obligée de travailler dur en échange d'un peu de confort ?

— Il est impossible qu'il me considère comme cela, insista Sophie. Si c'était le cas, il aurait fait appel à un chaperon pour préserver ma réputation.

— Comme si j'allais accepter qu'il se passe des choses inconvenantes sous mon toit ! s'offusqua la gouvernante.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous n'en ferez rien, bien entendu, assura Sophie, mais lorsque la réputation d'une jeune femme est en jeu, les apparences sont aussi importantes que les faits. Et aux yeux de la société, une gouvernante, si stricte et irréprochable soit-elle sur le plan moral, n'est pas un chaperon.

— Si c'est vrai, il vous faut de toute urgence un chaperon, mademoiselle Sophie !

— Je vous en prie ! Je n'en ai nul besoin, pour la bonne et simple raison que je n'évolue pas dans les mêmes sphères que M. Bridgerton. On se moque bien qu'une domestique vive et travaille dans la maison d'un célibataire. La réputation de ce dernier n'en souffrira pas. Quant à la jeune femme, si elle a un prétendant, il ne se détournera pas d'elle pour autant.

Sophie haussa les épaules d'un geste fataliste.

— Ainsi va le monde, ajouta-t-elle. Et ainsi pense également M. Bridgerton, qu'il l'admette ou non. Car jamais il n'a laissé entendre que ma présence ici pouvait sembler inconvenante.

— Tout cela ne me plaît pas, décréta Mme Crabtree. Non, tout cela ne me plaît pas du tout !

Sophie se contenta de sourire. La gouvernante était tellement généreuse de se soucier d'elle !

— Je crois que je vais sortir me promener, dit-elle, puisque vous n'avez pas besoin d'aide à la cuisine. Et puisque mon statut dans cette maison reste indéterminé, ajouta-t-elle avec un sourire en coin. Je ne suis peut-être pas une invitée, mais c'est la première fois depuis des années que je ne suis pas une domestique, et j'ai bien l'intention de profiter de ce répit aussi longtemps qu'il durera.

Mme Crabtree lui tapota affectueusement le bras.

— Excellente décision, mademoiselle Sophie. Rapportez-moi donc un joli bouquet.

Sophie lui sourit et se dirigea vers la porte. C'était une belle journée, inhabituellement chaude et ensoleillée ; le parfum des premières fleurs flottait dans l'air. Sophie n'aurait su dire depuis combien de temps elle

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

n'était pas sortie se promener pour le seul plaisir de savourer la douceur du jour.

Benedict lui avait parlé d'un petit lac non loin de là. Sophie songea qu'elle pourrait s'y rendre et peut-être même, si elle était assez audacieuse, plonger ses pieds dans l'eau.

Elle offrit son visage au soleil. Si l'air était tiède, l'eau devait être encore glacée en ce début du mois de mai. Cependant, cela lui ferait du bien. Tout ce qui était synonyme d'oisiveté et de paisible solitude ne pouvait que lui être bénéfique !

Elle demeura indécise un instant et regarda devant elle en fronçant les sourcils. Si sa mémoire était bonne, Benedict avait précisé que ce lac se trouvait au sud de Mon Cottage. Si elle marchait droit dans cette direction, elle devrait traverser un bois épais, mais un peu d'exercice serait le bienvenu.

Sophie se mit en chemin et entra dans la forêt. Elle enjamba des racines, puis écarta d'un geste insouciant de longues branches qui fouettèrent l'air derrière elle en retrouvant leur place. Les rayons du soleil peinaient à trouer le dais de feuillage qui s'étendait au-dessus d'elle. Dans les bois, même au beau milieu de la journée, régnait une lueur de crépuscule.

Devant elle, Sophie aperçut une clairière, probablement l'endroit où se trouvait le lac. En approchant, elle vit les reflets du soleil à la surface de l'eau. Elle laissa échapper un soupir de soulagement. Elle avait pris la bonne direction !

Cependant, alors qu'elle poursuivait sa progression, elle entendit des bruits d'éclaboussures. Avec une déception mêlée d'une pointe de curiosité, elle comprit qu'elle n'était pas seule.

Elle ne se trouvait plus qu'à une dizaine de pas de la rive, aisément visible d'un éventuel nageur. Aussi se hâta-t-elle de se glisser derrière le tronc d'un large chêne. Si elle avait eu deux sous de bon sens, elle aurait fait demi-tour pour retourner en hâte vers la maison, mais elle ne put

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

s’empêcher de se pencher sur le côté pour jeter un coup d’œil. Qui était assez fou pour se baigner dans un lac si tôt dans la saison ?

À pas de loup, elle quitta l’abri de l’arbre en se dissimulant de son mieux.

Et elle vit un homme.

Un homme nu.

Un homme nu qui n’était autre que…

Benedict ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

11

La guerre des femmes de chambre fait rage à Londres. Lady Penwood a traité Mme Featherington de voleuse éhontée et mal élevée devant pas moins de trois ladies de la meilleure société, parmi lesquelles la très populaire lady Violet Bridgerton.

L'intéressée a rétorqué en déclarant que la maison de lady Penwood était un bagne, avant de citer les mauvais traitements dont a été victime sa femme de chambre (laquelle, comme l'a découvert votre dévouée chroniqueuse, ne se prénomme pas Estelle, contrairement à ce que l'on a pu entendre, et n'est absolument pas française, puisqu'elle s'appelle Bess et vient de Liverpool).

Lady Penwood a quitté la pièce, furieuse, suivie de sa fille aînée, Mlle Rosamund Reiling. Sa cadette, Posy (vêtue d'une calamiteuse robe verte), est restée assise, l'air navré, jusqu'à ce que sa mère revienne la prendre par le bras pour l'entraîner dehors.

Votre chroniqueuse n'a certes pas voix au chapitre quant au choix des invités aux manifestations mondaines, mais gageons que les Penwood n'assisteront pas à la prochaine soirée donnée par les Featherington.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 7 mai 1817

C'était mal de rester là.

Très mal.

Vraiment très mal.

Cependant, Sophie ne bougea pas d'un pouce.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle gagna un gros rocher qu'ombrageait un large buisson et s'y assit sans quitter Benedict du regard.

Il était nu. Elle ne parvenait pas à y croire !

Heureusement, il était dans l'eau jusqu'à la taille.

Si elle avait été honnête envers elle-même, elle aurait plutôt dû dire : « Malheureusement, il était dans l'eau jusqu'à la taille. »

Sophie était aussi innocente que la première… eh bien, que la première innocente venue, mais enfin, elle était curieuse, et plus qu'à demi éprise de cet homme. Était-ce si mal d'espérer que le vent se lèverait, soulevant des vagues assez fortes pour repousser l'eau loin de son corps athlétique et la chasser ailleurs, n'importe où ?

D'accord, c'était mal. Elle était une très vilaine fille. Et elle s'en moquait éperdument.

Toute sa vie, Sophie avait choisi la voie de la prudence et de la sécurité. Une seule fois, elle avait oublié toutes ses craintes… et cette nuit-là avait été la plus merveilleuse, la plus excitante, la plus extraordinaire de son existence.

Alors, elle décida de demeurer là où elle se trouvait, d'aller jusqu'au bout et de regarder ce qu'il y avait à voir. Qu'avait-elle à perdre ? Elle n'avait aucun travail, aucun projet d'avenir, à l'exception de la promesse de Benedict de lui trouver une place parmi la domesticité de sa mère (et son intuition lui disait que c'était là une très mauvaise idée).

Aussi resta-t-elle là, s'interdisant de bouger le moindre muscle, les yeux écarquillés.

Benedict n'avait jamais été superstitieux, et il ne pensait pas être doté d'un sixième sens, mais il lui était déjà arrivé, à une ou deux reprises, d'être la proie d'une inexplicable nervosité, née de l'impression confuse que quelque chose se préparait.

La première fois, c'était le jour où son père était mort. Il n'en avait jamais parlé à personne, pas même à son frère aîné, Anthony, anéanti par la disparition du vicomte, mais cet après-midi-là, alors que son frère et lui,

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

se livrant à quelque sotte course à cheval, galopaient à perdre haleine à travers les prairies du Kent, un soudain engourdissement avait envahi ses membres, tandis que son cœur se mettait à battre à tout rompre. La sensation n'était pas douloureuse à proprement parler, mais elle lui avait coupé le souffle, avant d'éveiller en lui la plus violente terreur qu'il eût jamais connue.

Bien entendu, il avait perdu la course. Difficile de tenir les rênes lorsque vos doigts refusent de vous obéir ! Il n'avait compris que de retour chez lui que sa peur était fondée. Son père était déjà mort, emporté par la piqûre d'une abeille. Benedict avait encore du mal à comprendre qu'un homme dans la force de l'âge, doté d'une constitution aussi solide que le vicomte Bridgerton, ait pu succomber devant un si faible adversaire, mais il lui avait fallu se rendre à l'évidence.

La deuxième fois avait été très différente de la première. C'était la nuit du bal masqué organisé par sa mère, juste avant qu'il croise le regard de la beauté en robe argent. Certes, la sensation s'était également emparée de tout son corps, mais au lieu d'un engourdissement, c'était un curieux pincement qu'il avait éprouvé, comme s'il revenait à la vie après des années de somnambulisme.

Puis il s'était retourné, il l'avait vue, et il avait su que c'était pour elle qu'il assistait à ce bal. Pour elle qu'il vivait en Angleterre. Pour elle qu'il était venu au monde.

Bien entendu, elle lui avait prouvé qu'il se trompait en disparaissant au douzième coup de minuit, mais sur le moment, il avait sincèrement cru qu'elle lui était destinée, et si elle lui en avait laissé l'occasion, il se serait employé à le lui démontrer.

Et voilà que, alors qu'il se tenait au beau milieu du lac, de l'eau jusqu'à la taille, il ressentait de nouveau cette étrange impression de revenir soudain à la vie. Une bouffée d'exaltation l'envahit, aussi délicieuse qu'excitante.

Comme avant. Comme le soir où il l'avait rencontrée.

Il allait se passer quelque chose. Quelqu'un allait surgir.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sa vie était sur le point de basculer.

Et il était dans le plus simple appareil, se souvint-il alors en faisant la grimace. Cela ne mettait pas un homme à son avantage, à moins de se trouver entre des draps de satin, une tendre compagne à côté de lui.

Voire en dessous.

Il s'avança vers une zone plus profonde du lac, enfonçant ses pieds dans la vase qui tapissait le plan d'eau. L'eau lui montait à présent jusqu'à la poitrine. Il frissonnait de froid, mais au moins, il était décent.

Il parcourut la rive du regard, scrutant les hautes branches des arbres, fouillant les bosquets. Quelqu'un l'observait, c'était certain. Rien d'autre ne pouvait expliquer l'étrange picotement qui le parcourait à présent de la tête aux pieds.

Et s'il pouvait percevoir une telle sensation alors qu'il était immergé dans une eau si glaciale qu'il n'osait songer au spectacle qu'offrait en cet instant sa virilité (qui ne devait guère être dans son état le plus triomphant), c'était que le picotement était vraiment très puissant.

— Qui va là ? appela-t-il.

Pas de réponse. Il n'en espérait pas vraiment, mais cela valait la peine d'essayer.

Plissant les yeux, il observa de nouveau la rive avec attention, tout en décrivant un tour sur lui-même, à l'affût du moindre mouvement. Il ne vit que le doux balancement des feuilles dans le vent, mais au terme de son examen, il commença à comprendre.

— Sophie ?

Un hoquet de surprise monta des fourrés, suivi d'une série de craquements et de froissements désordonnés.

— Sophie Beckett ! appela-t-il. Si vous vous sauvez, je vous promets que je vous suivrai, et je ne prendrai pas le temps de me rhabiller.

L'activité sonore en provenance de la rive se calma un peu.

— Non seulement je vous rattraperai, parce que je suis plus fort et plus rapide que vous, poursuivit-il, mais je risque d'être tenté de vous plaquer au sol, pour m'assurer que vous ne vous enfuirez pas.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Un silence total tomba sur le rivage.

— C'est bon, grommela-t-il. Montrez-vous.

Elle ne bougea pas.

— Sophie ? répéta-t-il.

Après quelques secondes, il entendit des pas hésitants. Puis il la vit, debout sur le bord du lac, dans cette horrible robe qu'il aurait voulu jeter au fond de la Tamise.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il.

— Je me promenais. Et je pourrais vous retourner la question. Vous êtes censé être malade. Et ceci…

D'un geste, elle le désigna, ainsi que l'eau dans laquelle il était immergé.

— … n'est probablement pas la thérapie la plus indiquée pour votre cas !

Il ignora ses remarques.

— Vous m'avez suivi ?

— Certainement pas ! riposta-t-elle, offusquée.

Il était tenté de la croire. Elle ne possédait pas, c'était manifeste, les talents d'actrice qui lui auraient permis de feindre tant de vertueuse indignation.

— Je ne suivrais jamais un homme jusqu'à un lieu de baignade, reprit-elle. Ce serait indécent !

Puis son visage s'empourpra, sans doute parce qu'elle savait aussi bien que lui que son argument n'avait aucune valeur : si elle avait réellement été soucieuse de préserver sa vertu, elle aurait fait demi-tour dès l'instant où elle l'avait vu.

Benedict sortit une main de l'eau et fit tourner son index tendu vers le bas, pour lui signifier de pivoter sur ses talons.

— Veuillez regarder ailleurs pendant que je sors et que je me rhabille, ordonna-t-il. Je n'en ai que pour un instant.

— Je vais plutôt rentrer, proposa-t-elle. Vous serez plus tranquille, et…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous restez ici, coupa-t-il d'un ton ferme.

— Écoutez, je…

Il croisa les bras sur sa poitrine.

— Ai-je l'air d'être d'humeur à discuter ?

Sophie défia Benedict du regard.

— Si vous essayez de vous enfuir, l'avertit-il, je vous rattraperai.

Elle évalua la distance qui la séparait de lui, puis essaya de se souvenir du temps qu'il lui avait fallu pour venir de *Mon Cottage*. Si Benedict s'attardait pour passer ses vêtements, elle avait une chance de lui échapper. Mais dans le cas contraire…

— Sophie, reprit-il, je peux pratiquement voir la vapeur vous sortir des oreilles. Cessez d'épuiser vos neurones par des calculs inutiles et faites ce que je vous demande.

Elle tourna un pied – pour s'élancer vers la maison ou pour faire demi-tour, elle n'aurait su le dire.

— Dépêchons ! insista Benedict avec impatience.

Elle poussa un soupir agacé, croisa les bras à son tour et fit volte-face, avant de fixer du regard un trou dans un tronc d'arbre comme si sa vie en dépendait. Benedict Bridgerton s'affaira si bruyamment derrière elle qu'elle ne put s'empêcher de tendre l'oreille afin d'identifier chacun des sons qui retentissaient dans son dos. Là, il sortait de l'eau. Puis il cherchait son pantalon. Maintenant, il…

À quoi bon se torturer ? Elle avait une imagination redoutablement perverse, c'était indéniable.

Si seulement il l'avait laissée rentrer à la maison ! À présent, elle était obligée d'attendre, mortifiée, qu'il se rhabille. Il lui semblait que sa peau était en feu et que ses joues étaient passées par toutes les nuances du rouge. Jamais un gentleman ne l'aurait embarrassée de la sorte. Il l'aurait laissée s'enfuir et se réfugier dans sa chambre pendant trois bonnes journées, le temps d'oublier cet humiliant épisode.

Hélas ! Benedict Bridgerton était manifestement résolu à ne pas jouer les gentlemen cet après-midi. Elle avait à peine eu le temps de lever un

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

pied – uniquement pour soulager un début de crampe, parole d'honneur ! – qu'il la menaçait d'une voix sévère :

— N'y pensez même pas.

— Vous faites erreur ! protesta-t-elle. J'avais simplement des fourmis dans le pied. Et dépêchez-vous un peu ! Personne ne met aussi longtemps à s'habiller.

— Ah, non ? demanda-t-il d'une voix aux inflexions paresseuses.

— Vous vous amusez à me torturer, marmonna-t-elle.

— Vous pouvez vous retourner si vous préférez, déclara-t-il d'un ton hilare. Je ne vous ai demandé de regarder ailleurs que pour préserver votre pudeur, pas la mienne.

— Je suis très bien ainsi.

Après quelques minutes qui lui parurent durer une éternité, elle l'entendit annoncer :

— Vous pouvez vous tourner, maintenant.

Sophie hésita, mal à l'aise. Avec son sens de l'humour tout personnel, il était bien capable de lui dire cela avant d'avoir fini de se vêtir.

Elle décida toutefois de lui faire confiance. Au demeurant, elle n'avait guère le choix. Elle pivota donc sur elle-même. À son grand soulagement – teinté, à vrai dire, d'une pointe de dépit –, elle constata qu'il était à présent habillé décemment, à l'exception des endroits où sa peau encore mouillée avait détrempé le tissu de ses vêtements.

— Pourquoi ne pas m'avoir laissée rentrer ? demanda-t-elle.

— Je voulais que vous restiez ici, dit-il simplement.

— Oui, mais pourquoi ?

Il esquissa un geste évasif.

— Aucune idée. Peut-être pour vous punir de m'avoir épié.

— Je ne vous ai pas…

Elle avait commencé à nier par réflexe, mais elle s'interrompit aussitôt. Bien sûr qu'elle l'avait épié !

— Vous voilà plus raisonnable, approuva-t-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle lui lança un regard noir. Elle aurait aimé trouver une cinglante repartie, mais son instinct lui disait que tout ce qui franchirait ses lèvres risquait de manquer dramatiquement d'esprit, aussi se réfugia-t-elle dans un prudent silence. Mieux valait passer pour une sotte muette que pour une sotte bavarde.

— C'est très mal de votre part d'espionner votre hôte, déclara-t-il en plantant ses poings sur ses hanches.

Par un tour de force qu'elle ne s'expliquait pas, il réussissait à sembler à la fois autoritaire et détendu.

— C'était tout à fait involontaire, marmonna-t-elle.

— Sur ce point, je vous crois, mais même si vous n'aviez pas l'intention de m'épier, il n'en reste pas moins que lorsque vous en avez eu l'occasion, vous l'avez saisie.

— Me blâmez-vous ?

Il lui adressa un sourire narquois.

— Pas du tout. J'en aurais fait autant.

Elle le regarda, bouche bée.

— Oh, ne feignez pas d'être offensée, ajouta-t-il.

— Je ne fais pas semblant !

Il s'approcha d'elle.

— Pour être franc, votre curiosité me flatte.

— C'était une curiosité purement académique, s'écria-t-elle. Je vous l'assure !

Une ombre sarcastique passa sur le visage de Benedict.

— Si je comprends bien, vous êtes en train de me dire que vous auriez épié n'importe quel homme que vous auriez surpris à la baignade ?

— En aucun cas !

— Donc, reprit-il d'une voix traînante en s'adossant à un arbre, je suis flatté.

— Eh bien, maintenant que nous avons réglé cette question, répliqua Sophie avec un petit reniflement de mépris, je rentre.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle n’avait pas fait deux pas que, tendant brusquement le bras, il referma ses doigts sur un pan de sa robe.

— Je ne crois pas, dit-il.

Sophie pivota sur elle-même avec un soupir de lassitude.

— Vous m’avez déjà embarrassée d’une manière impardonnable. Que voulez-vous de moi, à la fin ?

D’un geste lent, il l’attira à lui.

— Voilà une excellente question, murmura-t-il.

Sophie tenta de résister, en vain. Elle n’était pas de taille à lutter contre lui ! Elle vacilla, se rétablit… et s’aperçut qu’elle n’était plus qu’à quelques pouces de lui. L’air lui parut soudain brûlant, suffocant. Sa peau était parcourue de picotements, son cœur battait la chamade, tandis que l’infernal Benedict Bridgerton la dévorait du regard, soudain immobile, sans se décider à la plaquer tout à fait contre lui.

— Benedict ? chuchota-t-elle, oubliant qu’elle n’était pas censée faire preuve d’une telle familiarité.

Il sourit. C’était un petit sourire de triomphe, qui fit courir un doux frisson le long de son dos, et jusqu’à des régions plus mystérieuses de sa personne.

— J’aime quand vous m’appelez par mon prénom.

— Cela m’a échappé.

Il effleura ses lèvres du bout du doigt.

— Chut, la gronda-t-il doucement. Je ne veux pas le savoir. Ignorez-vous donc qu’un homme n’a aucune envie d’entendre ce genre de chose ?

— Je n’ai aucune expérience des hommes.

— Là ! Voilà ce qu’un homme a envie d’entendre.

— Vraiment ? demanda-t-elle, guère convaincue.

Elle savait que les hommes voulaient une épouse inexpérimentée, mais ce n’était pas là le statut que Benedict envisageait pour elle.

Il lui effleura la joue.

— Voilà ce que j’ai envie de vous entendre dire.

Sophie laissa échapper un petit soupir de stupeur.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il allait l'embrasser.

Il allait l'embrasser ! C'était l'événement le plus extraordinaire et le plus épouvantable qui pouvait lui arriver.

Et elle ne désirait rien de plus au monde… même si elle savait qu'elle le regretterait dès le lendemain. Elle émit un petit rire désabusé. Qui croyait-elle tromper ? Elle savait qu'elle le regretterait dans les dix minutes… mais elle avait passé deux années entières à chérir les quelques instants durant lesquels Benedict l'avait tenue dans ses bras, et tout à coup, elle n'était pas certaine d'avoir le courage de vivre le reste de sa vie sans un autre souvenir pour réchauffer son cœur.

La main de Benedict passa de sa joue à sa tempe, avant de souligner la courbe de son sourcil, qu'il ébouriffa en descendant vers l'arête de son nez.

— Vous êtes si jolie, dit-il très doucement. Comme une fée d'un livre d'histoires… Parfois, je me dis que vous ne pouvez pas être réelle.

Pour toute réponse, le souffle de Sophie s'accéléra.

— Je crois que je vais vous embrasser, murmura-t-il.

— Vous croyez ?

— Je crois que je dois vous embrasser, reprit-il, comme s'il était le premier surpris par ses paroles. C'est un peu comme respirer. On n'a pas vraiment le choix.

Le baiser de Benedict fut d'une infinie tendresse. Ses lèvres effleurèrent les siennes en une caresse plus légère que celle d'une plume, avant de les frotter doucement. C'était tout simplement bouleversant… mais il y avait autre chose. Quelque chose qui lui faisait tourner la tête et annihilait toute sa volonté. Sophie le prit par les épaules en se demandant pourquoi elle se sentait soudain saisie de vertiges et désorientée… et enfin, elle comprit.

C'était comme la première fois.

Sa façon de frotter ses lèvres contre les siennes, avec une douceur inouïe ; de s'approcher d'elle à pas de loup, sans jamais s'imposer…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Exactement comme au bal masqué ! Après deux ans de folles rêveries, Sophie revivait enfin les instants les plus merveilleux de son existence.

— Vous pleurez, dit-il en lui caressant la joue.

Sophie battit des paupières, avant de porter une main à ses yeux pour essuyer les larmes qu'elle n'avait même pas senties couler.

— Voulez-vous que j'arrête ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête. Non, elle ne voulait pas qu'il s'arrête. Elle voulait qu'il l'embrasse comme il l'avait fait au bal costumé, d'abord avec légèreté, puis avec plus de passion. Elle voulait qu'il l'embrasse de nouveau, parce que cette fois, le gong ne sonnerait pas minuit et qu'elle ne serait pas obligée de s'enfuir.

Elle voulait qu'il sache qu'elle était l'inconnue en robe argent. Et, en même temps, elle priait avec l'énergie du désespoir pour qu'il ne la reconnaisse jamais. Elle ne savait plus où elle en était. Et…

Et il l'embrassa.

Il l'embrassa pour de bon, prenant sa bouche pour un baiser profond, avec toute la passion, toute l'ardeur dont une femme pouvait rêver. Soudain, elle se sentait belle, précieuse. Respectable. Car il la traitait comme une femme, non comme une souillon à son service, et jusqu'à cet instant précis, elle n'avait pas mesuré à quel point cela lui manquait. Les gens du beau monde ne voyaient pas leurs domestiques, ils ne les entendaient pas, et lorsqu'ils devaient parler avec eux, ils limitaient l'échange au strict minimum.

Sous les baisers de Benedict Bridgerton, elle était de nouveau une personne à part entière, bien réelle.

Car il l'embrassait avec tout son corps, avec toute son âme. Son baiser, d'abord léger et plein de respect, s'était soudain fait plus exigeant, plus impérieux. Ses mains, si larges et fortes qu'elles semblaient couvrir la moitié de son dos, la plaquaient contre lui avec une telle ardeur qu'elle en avait le souffle coupé. Et son corps… Au nom du Ciel, cette façon qu'il avait de se presser contre elle, cette fièvre qui semblait le posséder et se communiquait à présent à elle… Cela aurait dû être interdit par la loi !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il la faisait trembler. Il la faisait fondre.

Il éveillait en elle une irrépressible envie de se donner à lui, alors qu'elle s'était bien juré de ne jamais accepter cela en dehors des liens sacrés du mariage.

— Sophie, murmura-t-il d'une voix aux accents rauques, ses lèvres toujours sur les siennes. Jamais je n'ai ressenti…

Elle tressaillit. Elle aurait juré qu'il avait failli dire que jamais il n'avait ressenti cela auparavant, et elle ne savait qu'en penser.

D'un côté, l'idée d'être la seule femme capable d'exercer sur lui un tel attrait, de le rendre fou de désir, l'enchantait.

D'un autre côté, il l'avait déjà embrassée. N'avait-il pas éprouvé les mêmes émotions, alors ?

Par le Ciel, elle était jalouse d'elle-même !

Il s'écarta légèrement d'elle.

— Qu'y a-t-il ?

Sophie secoua la tête.

— Rien.

Il glissa un doigt sous son menton pour l'obliger à lever le visage vers lui.

— Ne me mentez pas, Sophie. Que se passe-t-il ?

— Je suis… juste un peu nerveuse, balbutia-t-elle. C'est tout.

Il fronça les sourcils d'un air méfiant.

— En êtes-vous bien sûre ?

— Tout à fait.

Puis, s'arrachant soudain à son étreinte, elle s'éloigna de quelques pas et croisa les bras.

— Je… je ne suis pas ce genre de fille, vous savez.

Benedict la regarda se détourner et baisser la tête d'un air malheureux.

— Je sais, répondit-il très doucement.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle accueillit ses paroles par un rire bref. Même s'il ne pouvait voir son visage, il n'avait aucun mal à imaginer son expression.

— Cela transparaît dans chacun de vos gestes, ajouta-t-il.

Elle ne se retourna pas, ne répondit pas.

Et soudain, avant d'avoir eu le temps de comprendre ce qu'il disait, Benedict s'entendit formuler la question la plus inattendue qui soit.

— Qui êtes-vous, Sophie ? Qui êtes-vous vraiment ?

Elle lui tournait toujours le dos.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Vous n'êtes pas ce que vous prétendez être, expliqua Benedict. Vous parlez trop bien pour une domestique.

— Est-ce un crime de vouloir s'exprimer correctement ? rétorqua-t-elle en jouant nerveusement avec un pli de sa jupe. On ne va pas très loin, dans ce pays, avec un accent vulgaire.

— On pourrait vous objecter, répondit-il avec toute la délicatesse dont il était capable, que vous n'êtes pas allée très loin malgré votre accent raffiné.

Elle tendit les bras le long de ses flancs, les poings fermés. Puis, alors qu'il attendait toujours sa réponse, elle s'éloigna.

— Attendez !

En trois bonds, il l'avait rattrapée et saisie par le poignet. Il la fit pivoter vers lui d'un geste ferme.

— Ne partez pas, ajouta-t-il.

— Je n'ai pas pour habitude de rester en compagnie des gens qui m'insultent.

Benedict tressaillit. Jamais il ne pourrait oublier l'expression de désespoir qui se lisait au fond de ses yeux en cet instant.

— Je ne voulais pas vous offenser, et vous le savez très bien. J'énonçais un simple fait. Vous n'êtes pas née pour être domestique, Sophie. C'est une évidence pour moi, et cela devrait l'être aussi pour vous.

Elle laissa échapper un petit rire dur et sans joie qu'il n'aurait jamais imaginé chez elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Que me suggérez-vous, monsieur Bridgerton ? De trouver une place de gouvernante ?

Benedict songea que c'était là une bonne idée. Il s'apprêtait à le lui dire lorsqu'elle reprit :

— Qui, à votre avis, voudra m'engager ?

— Eh bien…

— Personne ! coupa-t-elle. Personne ne voudra de moi. Non seulement je n'ai aucune référence, mais je suis beaucoup trop jeune.

— Et beaucoup trop jolie, ajouta-t-il.

Benedict ne s'était jamais interrogé à ce sujet, mais à présent qu'il y songeait, le recrutement d'une gouvernante était en général du ressort de la maîtresse de maison. C'était une question de bon sens : aucune épouse et mère de famille n'était disposée à faire entrer dans son foyer une aussi jolie fille. Il suffisait de se rappeler ce que Sophie avait enduré chez les Cavender !

— Vous pourriez être carriériste, dit-il. Au moins, vous n'auriez pas à vider des pots de chambre.

— Vous seriez surpris, marmonna-t-elle.

— Dame de compagnie pour une personne âgée ? proposa-t-il.

Sophie poussa un soupir si las, si désabusé que Benedict en eut le cœur brisé.

— C'est très généreux de votre part d'essayer de m'aider, dit-elle, mais j'ai déjà envisagé toutes ces possibilités. Et quoi qu'il en soit, vous n'êtes pas responsable de moi.

— Je pourrais l'être.

Elle lui décocha un regard stupéfait.

Et, tout à coup, Benedict comprit qu'il voulait cette femme. Il y avait entre elle et lui un lien étrange, inexplicable, qu'il n'avait ressenti qu'une fois dans sa vie, avec la belle inconnue du bal masqué. Mais celle-ci avait disparu, s'était volatilisée dans la nuit de Londres, tandis que Sophie, elle, était bien réelle. Il était las des rêves sans espoir. Il voulait quelqu'un qu'il puisse voir, qu'il puisse toucher.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

En outre, elle avait besoin de lui. Elle n'en avait pas encore conscience, mais c'était bel et bien le cas. Benedict la prit par la main et l'attira à lui, lui faisant perdre l'équilibre. Aussitôt, il referma ses bras autour d'elle et la garda serrée contre lui.

— Monsieur Bridgerton ! protesta-t-elle.

— Benedict, rectifia-t-il, ses lèvres contre son oreille.

— Laissez-moi…

— Dites mon prénom, insista-t-il.

Il pouvait se montrer extrêmement têtu quand il le voulait, et il n'avait pas l'intention de la libérer avant de l'avoir entendue l'appeler par son nom de baptême.

Peut-être pas non plus après, en vérité.

— Benedict, dit-elle enfin, je…

— Chut !

Il la fit taire d'un baiser et lui mordit la lèvre avec délicatesse. Lorsqu'elle cessa de se débattre, il s'écarta légèrement d'elle, juste assez pour plonger son regard dans le sien. Dans la lumière dorée de cette fin d'après-midi, ses iris prenaient des reflets d'un vert si intense, si profond qu'il aurait pu s'y noyer.

— Je veux que vous rentriez à Londres avec moi, murmura-t-il, sans même réfléchir à ses paroles. Venez vivre chez moi.

Elle le dévisagea d'un air déconcerté.

— Soyez à moi, reprit-il d'une voix aux inflexions brûlantes. Soyez à moi tout de suite. Soyez à moi pour toujours. Je vous donnerai tout ce que vous voudrez. Je ne vous demande rien d'autre en retour… que vous.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

12

Les spéculations vont bon train au sujet de la disparition de Benedict Bridgerton. D'après Éloïse Bridgerton – qui, étant sa sœur, est censée être bien informée –, il aurait dû rentrer depuis plusieurs jours.

Seulement, comme Mlle Éloïse sera sans doute la première à l'admettre, un homme de l'âge et de la stature de M. Bridgerton n'a pas de comptes à rendre à sa sœur cadette.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 9 mai 1817

— Vous voulez faire de moi votre maîtresse, déclara froidement Sophie.

Benedict parut surpris, mais elle n'aurait su dire si c'était parce que cela était évident, ou parce qu'il désapprouvait sa façon de présenter la situation.

— Je vous veux auprès de moi, rectifia-t-il.

Malgré le chagrin que lui causait cette conversation, Sophie s'aperçut qu'elle n'était pas loin de sourire.

— En quoi est-ce différent du fait de me prendre comme maîtresse ? demanda-t-elle d'une voix tendue.

— Je ne sais pas, répondit-il.

Il semblait perdre patience.

— Est-ce donc si important ?

— Pour moi, oui.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Très bien, reprit-il d'un ton sec. Très bien, alors soyez ma maîtresse, et acceptez ceci.

Sophie n'eut même pas le temps de protester. Benedict venait de s'emparer de ses lèvres avec une telle fougue qu'elle fut saisie de vertiges. Ses jambes ne la portaient plus. Jamais il ne l'avait embrassée de la sorte, si ardemment qu'il en devenait presque brutal, comme s'il était en colère.

Ce n'était plus un baiser, c'était un assaut ! Les mains de Benedict couraient sur elle en un ballet sauvage et primitif, caressant ses seins, encerclant sa taille, se glissant même sous ses jupes…

Et pendant tout ce temps, il la serrait si fort contre lui qu'elle avait l'impression qu'ils ne faisaient plus qu'un.

— Je vous veux, gémit-il en nichant ses lèvres au creux de sa gorge. Je vous veux tout de suite. Je vous veux ici.

— Benedict…

— Je vous veux dans mon lit, poursuivit-il de la même voix étranglée par le désir. Je vous veux demain. Et je vous veux le jour d'après.

Sophie n'était pas une sainte. Peu à peu, ses défenses faiblissaient. Elle tendit le cou pour mieux s'offrir à ses baisers. C'était si enivrant de sentir ses lèvres sur sa peau ! Elle était parcourue de picotements et de frissons, qui la gagnaient peu à peu jusqu'aux fibres les plus profondes de son être, éveillant en elle une folle envie de lui appartenir. Oh, qu'elle regrettait tout ce qu'elle n'aurait jamais, et qu'elle maudissait ce qu'elle avait !

Sophie n'aurait su dire comment cela arriva, mais elle s'aperçut soudain qu'elle avait roulé sur la mousse. Benedict était toujours auprès d'elle… sur elle. Il était solide, viril, et en cet instant, il était à elle. La petite part de l'esprit de Sophie qui fonctionnait encore lui criait de mettre un terme à cette folie, mais, hélas, elle n'en avait pas le courage. Pas encore.

Elle avait trop souvent rêvé de lui, l'avait trop souvent imaginé, dans l'espoir de se souvenir de l'odeur de sa peau ou du timbre de sa voix. Elle avait passé trop de nuits en solitaire avec son fantôme pour seul compagnon.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle s'était nourrie de ses songes d'une vie meilleure, mais jusqu'alors, aucun d'entre eux ne s'était réalisé. Elle ne laisserait pas passer l'instant magique qui s'offrait à elle.

— Benedict, chuchota-t-elle.

Elle passa la main dans ses cheveux soyeux. Comme s'il ne venait pas de lui demander d'être sa maîtresse. Comme si elle était une autre femme, n'importe laquelle…

N'importe qui d'autre que la bâtarde d'un comte décédé, sans autres moyens de subvenir à ses propres besoins que de servir les autres !

Ses murmures semblèrent enhardir Benedict, dont la main, qui s'était longuement attardée sur son genou, remonta plus haut, pressant sa cuisse, là où sa peau devenait plus douce. Des années de labeur l'avaient musclée et amincie, lui faisant perdre ses rondeurs sensuelles, mais Benedict devait tout de même la trouver à son goût, car elle entendit son cœur battre plus fort, tandis que son souffle se faisait plus rauque, plus saccadé.

— Sophie, Sophie, Sophie, gémit-il en embrassant son visage jusqu'à ce que ses lèvres trouvent sa bouche. J'ai besoin de vous.

Il plaqua son bassin contre le sien avec fièvre.

— Comprenez-vous à quel point j'ai besoin de vous ?

— Moi aussi, j'ai besoin de vous, avoua-t-elle d'une voix brisée.

Elle disait vrai. Le feu qui avait couvé tant d'années dans ses veines s'était fait brasier au contact de Benedict, et ses caresses l'attisaient encore, menaçant de la consumer tout entière.

Il referma les doigts sur les grossiers boutons de sa robe, dans son dos.

— Je vais brûler ceci, déclara-t-il, tandis que son autre main allait et venait sur son genou. Je vous couvrirai de soie et de satin.

Il approcha ses lèvres de son oreille, dont il mordilla délicatement le lobe, avant de donner un petit coup de langue là où sa peau était si tendre, à la naissance de sa joue.

— Et ensuite, je vous déshabillerai, ajouta-t-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sophie se raidit entre ses bras. Il avait prononcé les seules paroles qui pouvaient lui rappeler pourquoi elle était là, offerte à ses baisers. Il n'agissait pas par amour, sous l'influence des tendres émotions dont elle avait rêvé, mais par désir. Il n'avait d'autre dessein que de faire d'elle une femme entretenue.

Exactement comme l'avait été la mère de Sophie.

Et par le Ciel, que l'idée était tentante ! Diaboliquement tentante ! Il lui offrait une vie de confort et de plaisir, une vie auprès de lui.

Au prix de sa conscience.

Quoique… Ce n'était pas vraiment là que résidait le problème. Sophie aurait pu s'accommoder d'être la maîtresse d'un homme. Cette situation présentait nettement plus d'avantages – et comment une vie auprès de Benedict aurait-elle pu ne pas en être un ? – que d'inconvénients. En revanche, si elle pouvait prendre cette décision pour elle-même, au risque de ruiner sa réputation, elle refusait d'infliger cela à un enfant. Car il y en aurait, nécessairement. Tôt ou tard, toutes les maîtresses avaient des enfants.

Dans un sanglot désespéré, elle le repoussa et s'arracha à son étreinte. Puis, roulant sur le côté, elle s'appuya sur ses mains et sur ses genoux, fit une pause pour reprendre son souffle et se redressa sur ses pieds.

— Je ne peux pas faire cela, Benedict, déclara-t-elle, incapable de soutenir son regard.

— Pourquoi donc ? grommela-t-il.

— Je refuse d'être votre maîtresse.

Il se leva à son tour.

— Et pour quelle raison ?

Quelque chose en lui aiguillonna sa colère. Peut-être son ton arrogant, à moins que ce ne fût son attitude insolente…

— Parce que je n'en ai pas envie.

Il fronça les sourcils d'un air plus contrarié que soupçonneux.

— Ce n'est pas l'impression que vous donniez il y a à peine une minute.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Ne soyez pas injuste, répondit-elle à voix basse. Je ne réfléchissais pas.

Il redressa le menton en un geste irrité.

— Personne ne vous demande de réfléchir.

De fait, Benedict s'y entendait, à l'empêcher de réfléchir ! songea Sophie, rouge de confusion, en rattachant les boutons de sa robe. Dire qu'elle avait failli jeter aux orties tous ses vœux de sagesse et de conduite irréprochable pour un seul instant d'ivresse !

— Quoi qu'il en soit, je ne serai pas votre maîtresse, insista-t-elle.

Peut-être, à force de le répéter, finirait-elle par s'en convaincre assez pour trouver la force de lui résister ?

— De quoi allez-vous vivre ? demanda-t-il d'un ton furieux. De votre travail de domestique ?

— Si je le dois, oui.

— Vous préférez servir les autres – polir leur argenterie, vider leurs fichus pots de chambre – plutôt que de vivre avec moi ?

Sophie ne répondit que par un seul mot, d'une voix grave et sincère.

— Oui.

Un éclair de fureur passa dans les yeux de Benedict.

— Je ne vous crois pas. Personne ne ferait un tel choix.

— Eh bien, moi, si.

— Vous êtes une écervelée.

Sophie ne daigna pas répondre.

— Mesurez-vous bien tout ce à quoi vous renoncez ? insista-t-il, levant les mains en l'air avec irritation.

Sophie comprit alors qu'elle l'avait vexé. Elle l'avait atteint dans son amour-propre, et il réagissait comme un fauve blessé.

Elle se contenta de hocher la tête.

— Je peux vous offrir tout ce qui vous plaira, poursuivit-il d'un ton sec. Des vêtements, des bijoux… Non, vous vous en moquez. Je peux vous donner un toit, ce qui est bien plus que vous n'avez actuellement.

— C'est exact, répondit-elle avec calme.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il se pencha vers elle, le regard brillant de fièvre.

— Je peux tout vous donner.

Par miracle, Sophie ne fléchit pas. Par miracle, elle ne pleura pas. Et par miracle, sa voix ne trembla pas lorsqu'elle répondit :

— Si vous croyez que cela représente tout, vous ne pouvez effectivement pas comprendre pourquoi je dois refuser votre proposition.

Elle recula d'un pas, impatiente de retourner au cottage pour y prendre ses quelques affaires, mais Benedict ne semblait pas l'entendre de cette oreille, car il la rappela d'une voix impérieuse.

— Où allez-vous comme cela ?

— Faire mon sac.

— Et où irez-vous donc, avec votre sac ?

Sophie le regarda, bouche bée. Il ne s'imaginait tout de même pas qu'elle allait rester ?

— Avez-vous un emploi ? poursuivit-il. Un endroit où aller ?

— Non, admit-elle, mais…

Il la regarda, les poings sur les hanches.

— Et vous croyez que je vais vous laisser partir comme cela, sans un sou en poche, sans aucun projet ?

De surprise, Sophie se mit à battre des cils.

— Ma foi, je… balbutia-t-elle. Je n'ai pas réfléchi à…

— En effet, rétorqua-t-il. Vous n'avez pas réfléchi.

Elle le considéra, incrédule, les yeux écarquillés, les lèvres entrouvertes.

— Avez-vous seulement idée des dangers qui menacent une jeune femme solitaire, dans ce monde ? gronda-t-il.

— Eh bien… oui, articula-t-elle avec difficulté. Je crois que oui.

S'il l'entendit, il n'en donna aucun signe, car il se lança dans une longue tirade où il était question d'« hommes qui profitent de la situation », de « femmes vulnérables », et de « destins pires que la mort ». Sophie ne l'aurait pas juré, mais il lui sembla également entendre les mots « rôti de bœuf » et « pudding » – vers le milieu de son sermon, elle perdit

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

toute faculté de concentrer son attention sur ses paroles. Elle ne pouvait que regarder ses lèvres et écouter les intonations de sa voix en se disant que, pour un homme qu'elle venait d'éconduire, il semblait remarquablement soucieux de son bien-être et de sa sécurité.

— Avez-vous compris un mot de ce que je viens de vous dire ? lui demanda-t-il enfin.

Incapable de se décider entre secouer et hocher la tête, Sophie exécuta une improbable combinaison des deux mouvements. Benedict laissa échapper un juron étouffé.

— C'est entendu, alors, déclara-t-il. Vous m'accompagnez à Londres.

Ces paroles la tirèrent de sa torpeur.

— Je viens de vous dire qu'il n'en était pas question !

— Vous n'êtes pas obligée d'être ma maîtresse, maugréa-t-il, mais je ne vous laisserai pas vous débrouiller toute seule.

— J'y arrivais très convenablement avant de vous rencontrer, rétorqua Sophie.

— Très convenablement ? répéta-t-il. Chez les Cavender ? Vous trouviez la situation convenable ?

— Vous êtes injuste !

— Et vous, vous êtes stupide !

Benedict trouvait l'argument des plus sensés, bien que d'une franchise peut-être un peu brutale, mais Sophie n'était manifestement pas d'accord. Avant d'avoir eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, il s'étala de tout son long dans la poussière, renversé par un surprenant coup du droit expédié par Sophie.

— Ne me dites plus jamais que je suis stupide, siffla-t-elle entre ses dents.

Benedict, qui voyait double, battit des paupières afin d'ajuster sa vision.

— Je ne vous ai pas…

— Si ! répliqua-t-elle d'une voix furieuse.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Puis elle pivota sur ses talons. En un éclair, Benedict comprit qu'il n'avait qu'une façon de l'arrêter. Dans l'état de confusion qui était le sien, il n'était pas en mesure de bondir sur ses pieds, aussi la saisit-il par la cheville de ses deux mains, la faisant rouler sur le sol devant lui.

Une manœuvre tout à fait indigne d'un gentleman, songea-t-il, mais elle ne lui laissait pas le choix. Et c'était elle qui avait frappé la première.

— Vous n'irez nulle part ! gronda-t-il.

Sophie releva la tête et essuya ses lèvres couvertes de poussière.

— Je n'arrive pas à croire que vous ayez fait cela, dit-elle d'un ton vibrant de mépris.

Lâchant son pied, Benedict se redressa à demi.

— Vous devriez, pourtant.

— Vous avez…

Il leva une main en signe de paix.

— Ne dites rien pour l'instant. Je vous en supplie.

Elle ouvrit des yeux ronds de surprise.

— Vous me suppliez ?

— J'entends votre voix, déclara-t-il, donc j'en déduis que vous continuez à parler.

— Vous…

— Et pour ce qui est de vous supplier, coupa-t-il de nouveau, je vous assure qu'il ne s'agissait que d'une figure de style.

Elle tenta de protester, puis sembla renoncer et pinça les lèvres en lui jetant le regard buté d'une enfant de trois ans. Avec un bref soupir, Benedict lui tendit la main. Elle était tout de même assise dans la poussière et semblait en concevoir une certaine contrariété.

Elle considéra sa main d'un air d'absolu dégoût, puis releva les yeux vers lui et lui décocha un regard si féroce que Benedict se demanda s'il ne s'était pas soudain métamorphosé en monstre. Toujours sans un mot, elle se leva toute seule, ignorant superbement son aide.

— À votre guise, murmura-t-il.

— La formule n'est pas très heureuse, bougonna-t-elle en s'éloignant.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Benedict étant cette fois déjà debout, il ne ressentit pas la nécessité de recourir à des moyens radicaux pour la retenir. Il s'élança à sa suite, en prenant soin de rester scrupuleusement deux pas derrière elle. Après une bonne minute de ce manège, il la vit faire volte-face.

— Veuillez avoir l'amabilité de me laisser seule, ordonna-t-elle.

— Je ne peux pas, j'en ai bien peur.

— Vous ne pouvez pas, ou vous ne voulez pas ?

Il réfléchit quelques instants.

— Je ne peux pas. J'en suis incapable.

Elle lui jeta un regard noir et se remit en marche.

— J'ai autant de difficulté que vous à le croire, déclara Benedict en lui emboîtant le pas.

De nouveau, elle fit halte et se retourna.

— Arrêtez cela.

— Désolé, c'est plus fort que moi, répondit-il en haussant les épaules, fataliste. Je refuse absolument de vous laisser partir.

— Vous refusez absolument, ou vous en êtes incapable ? Il faudrait savoir !

— Je ne vous ai pas arrachée aux sales pattes de Cavender pour vous laisser gâcher votre vie.

— Ce n'est pas à vous d'en décider.

Un point pour elle ! songea Benedict. Toutefois, il n'était pas d'humeur à le reconnaître à haute voix.

— Possible, admit-il, mais je vais tout de même prendre cette liberté. Vous venez à Londres avec moi. La discussion est close.

— Vous essayez de me punir parce que j'ai repoussé vos avances ?

— Non, répondit-il, pensif. Pas du tout. Oh, j'aimerais le faire, et j'irai même jusqu'à dire que vous avez amplement mérité une bonne correction, mais ce n'est pas pour cette raison que j'agis ainsi.

— Dans ce cas, pourquoi ?

— Pour votre bien.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— C’est bien le plus condescendant, le plus paternaliste des arguments que j’aie jamais…

— Je suis sûr que vous avez raison, coupa-t-il. Néanmoins, en l’occurrence, je sais ce qui est le mieux pour vous, ce qui n’est manifestement pas votre cas, aussi… Hé ! Je vous interdis de me frapper !

Sophie baissa les yeux vers son poing et s’aperçut qu’il était solidement fermé, prêt à s’abattre. Cet homme avait fait d’elle un monstre, il n’y avait pas d’autre explication ! Jamais elle n’avait eu de geste violent envers qui que ce soit, et cependant, elle s’apprêtait à le frapper pour la deuxième fois de la journée.

Le regard fixé sur sa main, elle déplia lentement les doigts et les étira, tels les bras d’une étoile de mer, pendant qu’elle comptait mentalement jusqu’à trois.

— De quelle façon entendez-vous m’empêcher d’aller où bon me semble ? demanda-t-elle d’une voix menaçante.

— Est-ce bien important ? répliqua-t-il d’un air nonchalant. Je trouverai certainement un moyen.

Elle en demeura bouche bée.

— Vous n’oseriez pas m’attacher et…

— Je n’ai rien dit de tel, coupa-t-il, un sourire rêveur aux lèvres, mais l’idée est diablement séduisante.

— Vous êtes méprisable !

— Et vous, vous ressemblez à l’héroïne d’un mauvais roman d’amour, riposta-t-il. Que m’avez-vous dit avoir lu, ce matin ?

Sophie serra les dents à se briser les mâchoires. Comment Benedict Bridgerton s’y prenait-il pour être à la fois l’homme le plus délicieux et l’individu le plus abject au monde ? C’était un mystère ! Pour le moment, son pire côté semblait l’emporter, et elle éprouvait l’effrayante impression, toute considération logique mise à part, que si elle restait une seconde de plus en sa compagnie, sa tête allait exploser.

— Je m’en vais, déclara-t-elle avec, à son avis, une certaine théâtralité, et une non moins certaine détermination.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je vous suis, répondit-il, un petit sourire aux lèvres.

L'infernal Benedict Bridgerton ne la quitta pas d'une semelle jusqu'à la maison.

Benedict n'avait pas pour habitude de déployer des efforts excessifs dans l'unique but de contrarier son prochain (exception faite de ses frères et sœurs), mais Mlle Beckett possédait le don d'éveiller ses pires instincts. Il se tenait sur le seuil de la chambre de la jeune femme, nonchalamment appuyé au chambranle de la porte, tandis que Sophie jetait ses quelques affaires dans son petit sac. Il avait croisé les bras sur sa poitrine en une attitude volontairement provocante et plié sa jambe droite, appuyant la pointe de son pied botté sur le plancher.

— N'oubliez pas votre robe, dit-il d'un ton obligeant.

Elle le fusilla du regard.

— Je parle de celle qui est si vilaine, précisa-t-il, comme si cela était nécessaire.

— Elles le sont toutes les deux, rétorqua Sophie.

Tiens ? Une réaction.

— Je sais.

Elle continua de s'affairer. Benedict désigna la pièce d'un geste large.

— Je vous en prie, emportez donc un souvenir.

Elle se redressa et planta ses poings sur ses hanches.

— Le service à thé, par exemple ? Avec ce qu'il me rapporterait, j'aurais de quoi vivre plusieurs années.

— Prenez-le donc, proposa-t-il d'un ton chaleureux, nous en aurons l'usage.

— Je ne serai pas votre maîtresse, siffla-t-elle. Je vous l'ai dit, je ne veux pas. Je ne peux pas.

Il y avait quelque chose de curieux dans sa façon d'insister sur ce mot. Il y réfléchit pendant qu'elle finissait de remplir son sac et tirait sur les cordelettes qui le fermaient.

— C'est donc cela ! murmura-t-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sans un commentaire, elle se dirigea vers la porte en lui jetant un regard appuyé.

Benedict savait qu'elle lui demandait de s'écarter pour lui céder le passage, mais il demeura immobile. Seul son index s'agitait, frottant pensivement le côté de sa mâchoire.

— Vous êtes une enfant illégitime, dit-il.

À ces mots, elle devint livide.

— Oui, bien sûr… reprit-il, plus pour lui-même que pour elle.

Curieusement, cette révélation était pour lui un soulagement, car elle expliquait le refus que Sophie lui avait opposé. Si elle l'avait repoussé, cela n'avait rien à voir avec lui, et tout avec elle !

Benedict respirait plus librement, à présent.

— Cela m'est égal que vous soyez une enfant naturelle, poursuivit-il en réprimant un sourire.

Certes, le moment était grave, mais nom de nom, il avait une folle envie de rire ! Il n'y avait plus d'obstacle, à présent. Elle allait accepter de venir à Londres avec lui, d'être sa maîtresse et…

— Vous n'avez rien compris, lâcha-t-elle avec mépris. La question n'est pas de savoir si je suis digne ou non d'être votre cocotte.

— Je vous promets de m'occuper des enfants que nous pourrions avoir, déclara-t-il d'un ton solennel en s'écartant de l'encadrement de la porte.

Le regard de Sophie se fit plus noir encore, si cela était possible.

— Et votre femme ?

— Je n'en ai pas !

— Aujourd'hui, peut-être, mais demain ?

Benedict tressaillit. La silhouette de l'inconnue du bal masqué passa devant ses yeux. Il l'avait imaginée dans bien des situations. Parfois, elle portait sa robe argent, parfois, rien du tout.

Et parfois, une robe de mariée.

Sophie le considéra, furieuse, puis elle passa devant lui en laissant échapper un petit rire sans joie.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Benedict s'élança à sa suite.

— Ce n'est pas une bonne question, Sophie, plaida-t-il, sur ses talons.

Elle traversa le palier et ne s'arrêta même pas lorsqu'elle parvint en haut de l'escalier.

— Je pense au contraire que c'est une excellente question.

Benedict dévala l'escalier à sa suite et la contourna pour lui barrer le passage.

— Je serai bien obligé de me marier un jour, déclara-t-il.

Elle fit halte, dans l'impossibilité de poursuivre son chemin.

— Peut-être, répondit-elle, mais moi, rien ne m'oblige à être la maîtresse de qui que ce soit.

— Qui était votre père, Sophie ?

— Aucune idée, mentit-elle.

— Et votre mère ?

— Elle est morte à ma naissance.

— Mais… vous disiez qu'elle était gouvernante !

— Il faut croire que je vous ai induit en erreur, répliqua-t-elle, se moquant éperdument d'être prise en flagrant délit de mensonge.

— Où avez-vous grandi ?

— C'est sans intérêt, répondit-elle en tentant de le contourner.

Il referma une main sur son bras pour la retenir avec fermeté.

— Je trouve cela passionnant, au contraire.

— Laissez-moi partir !

Son cri résonna dans la maison silencieuse, au risque d'attirer l'attention des gardiens. Hélas ! Mme Crabtree était partie au village et son époux se trouvait dehors, hors de portée de voix. Personne ne lui viendrait en aide ; elle était à la merci de Benedict.

— Je ne peux pas vous laisser vous en aller, murmura-t-il. Vous n'êtes pas faite pour une vie de servitude. Cela vous tuera.

— Si c'était vrai, j'aurais dû mourir il y a des années.

— Entendu, mais vous n'êtes plus obligée de subir cette existence, insista-t-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— N’essayez pas de me faire croire que vous agissez par pure philanthropie, répondit Sophie, qui tremblait d’émotion contenue. Si vous vous entêtez ainsi, c’est parce que vous ne supportez pas qu’on s’oppose à vous.

— Exact, admit-il, mais je ne supporte pas non plus de vous voir à la dérive.

— Je l’ai été toute ma vie, dit-elle dans un souffle.

Aussitôt, des larmes traîtresses lui brûlèrent les paupières. Au nom du Ciel, elle n’allait pas pleurer devant cet homme ! Pas maintenant, alors qu’elle était si faible, si désorientée !

Il lui effleura le menton.

— Laissez-moi être votre ancre.

Sophie ferma les yeux. Sa main était d’une exquise et insoutenable douceur. Elle n’était pas loin d’accepter son offre, de quitter l’existence qu’elle avait été forcée de mener et d’unir son destin à cet homme aussi merveilleux qu’exaspérant, qui avait hanté ses rêves pendant des mois.

Seulement, les souffrances de son enfance étaient encore trop vivaces dans sa mémoire. La honte de n’être qu’une bâtarde avait marqué son âme au fer rouge, et la blessure ne s’était jamais cicatrisée.

Elle n’imposerait pas un tel destin à un autre enfant.

— Je ne peux pas, murmura-t-elle. Je voudrais tellement que…

— Oui ? fit-il, l’encourageant à poursuivre.

Elle secoua la tête. Elle avait failli regretter à haute voix de ne pouvoir accepter sa proposition, mais elle savait qu’un tel aveu était risqué. Benedict en aurait profité pour se montrer plus insistant.

Et elle aurait eu encore plus de mal à lui dire non.

— Très bien, reprit-il d’un air grave. Puisque vous ne me laissez pas le choix…

Alarmée, elle chercha son regard.

— Soit vous m’accompagnez à Londres et…

Il leva la main pour la faire taire lorsqu’elle tenta de protester.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— … et je vous trouve une place dans la maison de ma mère… continua-t-il d'un ton éloquent.

— Soit ? demanda-t-elle, mal à l'aise.

— Soit je me verrai dans l'obligation d'informer la justice que vous avez commis un vol chez moi.

Une soudaine amertume envahit la bouche de Sophie.

— Vous ne ferez pas cela ! dit-elle dans un souffle.

— Je n'en ai pas la moindre envie.

— Mais vous le ferez tout de même, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête.

— Sans hésiter.

— Ils me pendront, dit-elle. Ou ils m'enverront en Australie.

— Sauf si je requiers une autre solution.

— À savoir ?

En voyant un voile terne passer devant ses yeux d'ordinaire si pétillants, Sophie comprit qu'il ne prenait pas plus de plaisir qu'elle à cette conversation.

— Je demanderai que l'on vous confie à moi.

— Ce qui servira à merveille vos projets.

Sa main, qui avait tenu son menton pendant tout ce temps, glissa doucement vers son épaule.

— J'essaie seulement de vous sauver de vous-même.

Sophie se dirigea vers la fenêtre la plus proche et regarda dehors, surprise qu'il n'essaie pas de la retenir.

— Vous faites tout pour que je vous déteste.

— Je peux le supporter.

Elle lui adressa un bref hochement de tête.

— Très bien. Je vous attendrai dans la bibliothèque. Je préférerais partir aujourd'hui.

Benedict regarda Sophie s'éloigner. Il demeura parfaitement immobile jusqu'à ce que la porte de la bibliothèque se referme derrière elle. Il savait

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

qu’elle ne tenterait pas de prendre la fuite. Elle n’était pas femme à revenir sur sa parole.

Celle-là, il ne la laisserait pas s’enfuir. Elle était partie – l’unique, la mystérieuse *elle*, songea-t-il avec un sourire amer, la seule femme qui avait su toucher son cœur.

Celle-là même qui avait refusé de lui dire son nom.

Seulement, maintenant, il y avait Sophie, et elle non plus ne le laissait pas indifférent. Elle était la première, depuis *elle*. Il était las de se languir d’une femme qui n’avait pas plus d’existence qu’un rêve. Sophie, elle, était réelle. Et elle serait à lui.

Voilà pourquoi, songea-t-il avec une féroce détermination, elle ne pouvait pas le quitter.

— Je peux supporter votre haine, dit-il à la porte close, mais certainement pas votre absence.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

13

Il a été précédemment rapporté dans ces colonnes que votre chroniqueuse prédisait un mariage entre Mlle Rosamund Reiling et M. Phillip Cavender. Il nous semble à présent que cette union est des plus improbables. Lady Penwood (la mère de Mlle Reiling) a déclaré qu'elle ne se contenterait pas d'un roturier pour sa fille, même si le père de cette dernière, quoique certainement bien né, n'était pas un membre de l'aristocratie. Mentionnons par ailleurs que M. Cavender montre un intérêt appuyé pour Mlle Cressida Cowper…

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 9 mai 1817

Sophie commença à avoir mal au cœur dès l'instant où l'attelage quitta *Mon Cottage*. Lorsqu'ils firent halte pour la nuit dans une auberge de l'Oxfordshire, elle était secouée de nausées. Et quand ils atteignirent la banlieue de Londres, elle avait littéralement le cœur au bord des lèvres.

Par miracle, cependant, elle parvint à contrôler la situation. Néanmoins, lorsque la voiture entra dans le dédale des rues de la ville, elle était folle d'inquiétude.

Ou plus exactement, de désespoir.

On était en mai, ce qui signifiait que la saison battait son plein.

Ce qui signifiait qu'Araminta était en ville.

Ce qui signifiait que revenir à Londres était très, très mauvais pour elle.

— Très, très mauvais, murmura-t-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Benedict leva les yeux vers elle.

— Que dites-vous ?

Elle croisa les bras en un geste de défi.

— Que vous êtes un très mauvais sujet.

Il accueillit ses paroles par un petit rire ironique. Elle s'était attendue à une telle réaction, mais elle en fut tout de même fort agacée.

— Nous y sommes presque, dit-il en écartant le rideau de la fenêtre pour regarder dehors.

Il avait expliqué à Sophie qu'ils se rendraient directement chez sa mère. Sophie se rappelait le superbe hôtel particulier de Grosvenor Square comme si elle y était allée la veille. Comment oublier l'immense salle de réception éclairée par des centaines d'appliques, chacune contenant une luxueuse bougie de cire d'abeille ? Et les autres salons décorés dans le style Adam, avec des plafonds ornés de délicates moulures et des murs déclinant toutes les nuances de pastel ?

C'était la maison de ses rêves, au sens littéral du terme. Dans toutes les fantasmagories qu'elle avait construites autour de Benedict et de leur avenir commun, elle s'était vue dans cette splendide demeure. Elle savait que c'était absurde puisque Benedict, étant le deuxième fils de la famille, n'hériterait pas de la propriété, mais elle n'avait jamais rien contemplé de si beau que cet hôtel particulier, et, de toute façon, les rêves n'étaient pas la réalité. Si Sophie avait élu Kensington Palace comme décor de ses rêves, cela aurait été son droit le plus strict !

Cela dit, songea-t-elle avec un petit sourire désabusé, elle ne visiterait jamais la résidence royale.

— Qu'est-ce qui vous fait sourire ? s'enquit son compagnon.

Sans même lever les yeux, elle répondit :

— Je complote votre disparition.

Il sourit à son tour. Elle ne le voyait pas, mais c'était l'un de ces sourires qu'elle devinait à sa façon de respirer.

Elle détestait être aussi sensible aux états d'âme de cet homme… sans compter que, elle en avait l'intime conviction, c'était réciproque !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Au moins, cela semble amusant.

— Quoi donc ? demanda-t-elle en détachant les yeux du rideau qu'elle regardait sans le voir depuis une éternité.

— Ma fin tragique… ou plutôt, comique, répondit-il avec un sourire en coin. Si vous envisagez de me mettre à mort, j'espère au moins que vous savourerez le moment, car, pour ma part, je pense que je n'y prendrai aucun plaisir.

Elle secoua la tête, abasourdie.

— Vous êtes fou, commenta-t-elle.

— Possible.

Il haussa les épaules d'un air nonchalant et posa ses talons sur la banquette en face de lui.

— Après tout, je vous ai pratiquement kidnappée. Je suppose que cela ne peut être considéré que comme un acte insensé.

— Vous pourriez me rendre ma liberté, à présent, suggéra Sophie, sans grand espoir.

— Ici, à Londres ? Pour que vous soyez aussitôt attaquée par des ruffians ? Cela serait assez irresponsable de ma part, ne trouvez-vous pas ?

— Une peccadille, de la part d'un homme qui m'a enlevée.

— Je ne vous ai pas enlevée, je vous ai fait chanter, répliqua-t-il en examinant ses ongles. Nuance.

Sophie n'eut pas à chercher une repartie appropriée ; la voiture venait de s'arrêter dans une secousse.

Benedict souleva une dernière fois le rideau, avant de le laisser retomber.

— Nous y sommes ! annonça-t-il.

Sophie attendit qu'il descende, puis elle s'approcha de la portière. Elle envisagea un instant d'ignorer la main qu'il lui tendait et de sauter à terre sans son aide, mais l'attelage était assez haut sur ses roues, et elle n'avait aucune envie de se donner en spectacle en s'étalant de tout son long sur le pavé.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Lui manifester son mépris, oui, mais pas au prix d'une cheville cassée !

Avec un soupir, elle s'appuya sur sa main.

— Voilà qui est plus intelligent, murmura Benedict.

Elle lui lança un regard noir. Comment avait-il deviné à quoi elle songeait ?

— Je lis presque toujours dans vos pensées, reprit-il.

De stupeur, elle rata la marche, poussa un cri… et tomba dans les bras de Benedict, qui la rattrapa, vif comme l'éclair, lui épargnant une humiliante chute dans le caniveau.

Il la retint un moment de plus que nécessaire contre lui avant de la déposer en sécurité sur le trottoir. Sophie aurait bien répondu quelque chose, mais ses dents étaient si solidement serrées qu'elle ne put prononcer un mot.

— Avouez que c'est à mourir de rire ! lança son tortionnaire.

— Pour moi, ou pour vous ? rétorqua-t-elle en desserrant les mâchoires avec difficulté.

Il éclata de rire, ce qui porta à son comble l'exaspération de Sophie.

— Allons, venez, dit-il. Je vais vous présenter à ma mère. Je suis certain qu'elle vous trouvera un emploi.

— Rien ne permet de l'affirmer, protesta Sophie.

Il haussa les épaules.

— Elle m'adore. Elle en inventera un s'il le faut.

Sophie refusa de le suivre. Elle ne ferait pas un pas de plus tant que les choses ne seraient pas parfaitement claires entre eux.

— Je vous préviens, je ne serai pas votre maîtresse, déclara-t-elle.

— Il me semble que vous me l'avez déjà dit, répondit-il d'un air remarquablement inexpressif.

— Ce que je veux dire, c'est que votre ruse ne fonctionnera pas.

— Ma ruse ? répéta-t-il, tout innocence.

— Oh, je vous en prie. Vous allez me harceler jusqu'à ce que je cède.

— Je n'y songe même pas.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je ne veux surtout pas savoir à quoi vous songez, marmonna Sophie.

Benedict dut l'entendre, car il sourit. Elle croisa les bras, furieuse. Peu lui importait d'avoir l'air parfaitement ridicule, plantée sur le trottoir, à la vue de tout le monde. De toute façon, dans cette tenue de domestique en affreux lainage, elle passait inaperçue. Certes, elle était bien consciente qu'elle aurait dû voir sa nouvelle situation avec plus d'optimisme, mais c'était ainsi : en cet instant, elle avait envie d'être désagréable. Et puis, si quelqu'un pouvait se permettre un accès de mauvaise humeur, c'était bien elle !

— Envisagez-vous de passer le reste de la journée ici, sur ce trottoir ? s'enquit Benedict d'un ton mielleux.

Elle s'apprêtait à lui répondre par un coup d'œil hargneux lorsqu'elle regarda autour d'elle. Ils n'étaient pas dans Grosvenor Square. En vérité, elle n'aurait su dire où ils se trouvaient. Sans doute dans le quartier de Mayfair, mais l'hôtel particulier qui s'élevait devant eux n'était certainement pas celui où avait eu lieu le bal masqué.

— Hum… S'agit-il de Bridgerton House ? demanda-t-elle.

Il haussa un sourcil intrigué.

— Qui vous a dit que ma maison s'appelait Bridgerton House ?

— Vous-même.

Par chance, c'était la pure vérité. Au cours de leurs conversations, il avait mentionné à plusieurs reprises Bridgerton House, ainsi que la résidence campagnarde de sa famille, Aubrey Hall.

— Oh, dit-il, rassuré. Eh bien, non. Ma mère a quitté cette maison voilà presque deux ans, après y avoir donné un dernier bal – un bal costumé, pour être précis –, pour la laisser à mon frère aîné et à son épouse. Elle a toujours dit qu'elle s'en irait dès qu'il se serait marié et aurait fondé une famille. Je crois que le premier enfant de mon frère est né à peine un mois après le départ de ma mère.

— Un fils ou une fille ? demanda Sophie, qui connaissait déjà la réponse.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Lady Whistledown annonçait toujours ces heureux événements dans ses colonnes.

— Un garçon, Edmund. Ils ont eu un deuxième fils cette année, Miles.

— J'en suis heureuse pour eux, murmura Sophie, le cœur serré.

Pour sa part, elle ne serait sans doute jamais mère, et cela avait toujours représenté à ses yeux l'une des évidences les plus difficiles à admettre. Pour avoir des enfants, il fallait un époux, et en ce qui la concernait, le mariage n'était qu'un doux rêve. Sophie n'avait pas été élevée pour être domestique, et elle n'éprouvait aucune attirance envers ses collègues de travail masculins. Ceux-ci étaient certainement des gens tout à fait respectables, mais elle n'imaginait pas vivre avec quelqu'un qui soit, par exemple, incapable de lire un livre.

Certes, elle n'avait pas besoin d'épouser un homme de très haute extraction, mais même ceux de la classe moyenne n'étaient pas pour elle. Aucun d'entre eux n'aurait voulu d'une domestique.

D'un geste, Benedict lui indiqua de le suivre, ce qu'elle fit jusqu'à ce qu'ils atteignent le perron.

Là, elle s'immobilisa et secoua la tête.

— Je vais passer par l'entrée du personnel, déclara-t-elle.

Benedict pinça les lèvres d'un air agacé.

— Vous passerez par l'entrée principale.

— Je pense que ce n'est pas une bonne idée. Quelle maîtresse de maison respectable voudrait d'une domestique qui se permet une telle audace ?

— Vous m'accompagnez, dit-il entre ses dents serrées. Vous entrerez donc par la même porte que moi.

Elle réprima un éclat de rire sarcastique.

— Benedict ! Hier encore, vous vouliez faire de moi une femme entretenue. Vous n'auriez tout de même pas l'outrecuidance de laisser entrer votre maîtresse dans la maison de votre mère par la porte principale ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle avait marqué un point. Elle ne put s'empêcher de sourire en le voyant faire une grimace de frustration.

Voilà des jours qu'elle n'avait pas été d'aussi bonne humeur !

— D'ailleurs, ajouta-t-elle par pure malice, auriez-vous seulement l'idée de présenter une telle créature à votre mère ?

— Vous n'êtes pas ma maîtresse, dit-il entre ses dents.

— En effet.

Il redressa le menton et la fusilla du regard.

— Vous êtes une simple domestique, reprit-il à voix basse, parce que vous voulez à tout prix le rester. En tant que telle, vous vous situez peut-être en bas de l'échelle sociale, mais vous n'en êtes pas moins respectable, et vous l'êtes certainement assez pour ma mère.

Le sourire de Sophie se figea sur ses lèvres. N'avait-elle pas poussé un peu trop loin la provocation ?

— Très bien, grommela-t-il, ayant sans doute compris qu'elle ne discuterait pas plus longtemps. Allons-y.

Sophie gravit les marches à sa suite. Après tout, cela tournerait peut-être à son avantage : lady Bridgerton refuserait certainement d'engager une servante assez effrontée pour entrer par la porte principale ! Et à présent que Sophie avait clairement refusé d'être la maîtresse de Benedict, celui-ci n'aurait d'autre choix que d'accepter sa défaite et de la laisser retourner à la campagne.

Benedict poussa la porte et invita Sophie à entrer. Quelques instants plus tard, le majordome apparut.

— Wickham, dit Benedict, veuillez informer lady Bridgerton de mon arrivée, je vous prie.

— Tout de suite, monsieur Bridgerton. Puis-je prendre la liberté de dire à monsieur que votre absence cette semaine a inquiété madame ?

— Le contraire eût été étonnant, répondit Benedict.

Wickham désigna Sophie avec une expression qui hésitait entre la curiosité et le dédain.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Dois-je également apprendre à madame la présence de votre… invitée ?

— Faites donc.

— Quel nom dois-je annoncer ?

Sophie regarda Benedict, intriguée. Qu'allait-il répondre ?

— Mlle Sophie Beckett. Elle est ici pour solliciter une place.

Wickham haussa les sourcils. Sophie en fut assez surprise. D'ordinaire, les majordomes mettaient un point d'honneur à ne rien montrer de leurs sentiments.

— Un emploi de bonne ? s'enquit-il.

— Un emploi, quel qu'il soit, répliqua Benedict d'un ton où perçait un commencement d'irritation.

— Très bien, monsieur Bridgerton.

Le majordome se dirigea vers l'escalier.

— On dirait que je ne lui ai pas fait bonne impression, chuchota Sophie à Benedict, tout en dissimulant un sourire de triomphe.

— Wickham n'a pas voix au chapitre.

Sophie laissa échapper un petit rire sarcastique.

— Il ne semble pas de cet avis, répondit-elle.

Benedict lui jeta un regard offusqué.

— Il est majordome, lui rappela-t-il.

— Et moi, je suis domestique. Je sais comment doit se comporter un majordome, peut-être mieux que vous.

Benedict fronça les sourcils.

— Vous ne parlez pas comme une servante mais comme la plupart des femmes de ma connaissance.

Sophie esquissa un haussement d'épaules désinvolte et feignit de s'absorber dans la contemplation d'une nature morte accrochée au mur.

— C'est que vous faites ressortir le pire de moi-même, monsieur Bridgerton.

— Benedict, rectifia-t-il. Vous m'avez déjà appelé par mon prénom, vous pouvez continuer.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Madame votre mère sera sans doute ici d'un instant à l'autre, lui rappela-t-elle, et vous persistez à vouloir qu'elle m'engage. Les membres de son personnel se permettent-ils une telle familiarité ?

Au regard qu'il lui jeta, elle comprit qu'elle avait visé juste.

— Vous ne pouvez pas vouloir une chose et son contraire, monsieur Bridgerton.

— Je n'en désire qu'une seule, gronda-t-il.

— Benedict !

Levant les yeux, Sophie vit une femme élégante, assez menue, descendre le grand escalier. Son teint et ses cheveux étaient plus clairs que ceux de Benedict, mais ses traits indiquaient clairement qu'il s'agissait de sa mère.

— Mère, dit-il en se dirigeant à grands pas vers la première marche pour la rejoindre. Quel plaisir de vous retrouver !

— Je pourrais en dire autant, répliqua-t-elle, si je ne vous en voulais pas d'avoir disparu toute cette semaine. La dernière fois que j'ai entendu parler de vous, vous étiez parti pour une soirée chez les Cavender, mais tout le monde est rentré à Londres, sauf vous.

— Je ne suis pas resté longtemps à cette soirée, expliqua Benedict. J'ai préféré aller à *Mon Cottage*.

Lady Bridgerton laissa échapper un soupir fataliste.

— J'imagine qu'à trente ans, vous avez passé l'âge de m'informer de toutes vos allées et venues.

Benedict lui adressa un sourire enjôleur tandis qu'elle se tournait vers Sophie.

— Mademoiselle Beckett, je présume ?

— Exactement. Elle m'a sauvé la vie pendant mon séjour à *Mon Cottage*.

Sophie voulut protester.

— Je ne…

— Si, coupa Benedict avec douceur. J'ai pris froid en roulant sous la pluie, et c'est elle qui a veillé sur moi pendant ma maladie.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous auriez guéri de toute façon, protesta Sophie.

— Certes, mais ni aussi vite, ni aussi bien, répondit Benedict en cherchant le regard de sa mère.

— Les Crabtree n'étaient pas là ? s'enquit celle-ci.

— Pas à notre arrivée.

Voyant sa mère étudier Sophie avec curiosité, Benedict fut contraint d'expliquer :

— Mlle Beckett travaillait chez les Cavender, mais certaines circonstances l'ont empêchée d'y rester plus longtemps.

— Je vois… murmura Violet d'un ton peu convaincu.

— M. Bridgerton m'a sauvée d'une situation des plus embarrassantes, expliqua Sophie avec calme. Je lui dois une infinie reconnaissance.

Benedict l'observa, surpris. Étant donné l'hostilité qu'elle lui avait manifestée, il ne s'était guère attendu à l'entendre chanter ses louanges ! Il aurait dû s'en douter, cependant. Sophie était une femme de principes. Jamais elle n'aurait laissé le ressentiment prendre le pas sur l'honnêteté. C'était d'ailleurs l'une des qualités qu'il préférait chez elle.

— Je vois, répéta Violet, cette fois avec plus d'enthousiasme.

— J'espérais que vous pourriez lui trouver une place dans votre domesticité, dit-il.

— Uniquement si cela ne pose pas de problèmes, s'empressa d'ajouter Sophie.

— Non, répondit lentement Violet en scrutant Sophie avec intérêt. Non, cela ne me dérange pas, mais…

D'un même mouvement, Sophie et Benedict se penchèrent vers elle, attendant la fin de sa phrase.

— Vous aurais-je déjà rencontrée ? s'enquit Violet.

Sophie tressaillit.

— Je ne crois pas, madame.

Comment lady Bridgerton pouvait-elle penser cela ? Elles ne s'étaient pas croisées au bal costumé, Sophie en était certaine.

— Je ne vois pas comment ce serait possible, ajouta-t-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous avez raison, répondit la mère de Benedict avec un geste négligent de la main. Il y a en vous quelque chose qui me semble familier, mais il ne doit s'agir que d'une simple ressemblance avec quelqu'un de ma connaissance. Cela arrive tout le temps.

— Surtout à moi, commenta Benedict avec un petit sourire en coin.

Lady Bridgerton considéra son fils d'un regard brillant d'affection.

— Ce n'est pas ma faute si mes enfants ont les mêmes traits.

— Dans ce cas, qui faut-il blâmer ? demanda Benedict.

— Votre père, et lui seul ! rétorqua lady Bridgerton d'un ton enjoué.

Puis, se tournant vers Sophie, elle ajouta :

— Ils sont tous des copies conformes de leur père.

Sophie savait qu'elle aurait dû se taire, mais l'instant était si léger, si délicieux qu'elle ne put s'empêcher de déclarer :

— M. Benedict ressemble beaucoup à madame, à mon avis.

— Vraiment ? s'écria lady Bridgerton en serrant les mains sur son cœur. Comme c'est gentil ! Et moi qui croyais n'avoir servi qu'à reproduire à l'identique le modèle Bridgerton en huit exemplaires !

— Maman ! dit Benedict en sursautant.

Violet laissa échapper un soupir.

— Me serais-je exprimée trop crûment ? Ce doit être l'âge…

— Vous êtes encore jeune, maman.

Elle lui sourit.

— Benedict, si vous alliez saluer vos sœurs pendant que je conduis Mlle Bennett…

— Beckett, corrigea-t-il.

— Oui, bien sûr. Mlle Beckett. Je vais l'accompagner à l'étage pour qu'elle s'installe.

— Il suffit que je voie la gouvernante, protesta Sophie.

Jamais elle n'avait vu une maîtresse de maison s'occuper elle-même du recrutement d'une simple bonne ! Vraiment, cette situation était des plus inhabituelles. Non seulement Benedict demandait qu'on l'engage, mais sa mère lui manifestait un intérêt personnel !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Mme Watkins est probablement occupée, répondit lady Bridgerton. Cela dit, je pense que nous aurions besoin d'une femme de chambre. Avez-vous de l'expérience dans ce domaine ?

Sophie hocha la tête.

— Parfait. Je m'en doutais. Vous vous exprimez fort bien.

— Ma mère était gouvernante, répondit Sophie sans réfléchir. Elle travaillait pour une famille très généreuse, qui…

Elle se tut, horrifiée. Elle venait de se rappeler, avec un temps de retard, avoir avoué à Benedict que sa mère était morte à sa naissance. Elle lui lança un regard inquiet, auquel il répondit par un petit signe de tête ironique, façon de lui faire comprendre qu'il ne trahirait pas son secret.

— Une famille très généreuse, reprit-elle en laissant échapper un petit soupir de soulagement, qui m'a toujours autorisée à partager un certain nombre de leçons avec les jeunes filles de la maison.

— Je vois, répondit lady Bridgerton. Cela explique bien des choses. J'ai du mal à croire que vous soyez restée simple domestique ; vous êtes manifestement assez éduquée pour occuper des postes plus élevés.

— Elle lit très bien, intervint Benedict.

Sophie lui lança un regard surpris, qu'il ignora.

— Elle m'a souvent fait la lecture pendant ma convalescence, poursuivit-il, les yeux toujours tournés vers sa mère.

— Savez-vous également tenir une plume ? s'enquit celle-ci.

Sophie hocha la tête.

— Oui, il paraît que mon écriture est plutôt correcte.

— De mieux en mieux ! J'ai toujours besoin d'une paire de mains supplémentaire lorsque j'envoie des invitations, et je dois donner un bal cet été. J'ai deux filles en âge de se marier, expliqua-t-elle. J'espère que l'une d'entre elles trouvera un mari avant la fin de la saison.

— Je ne suis pas sûr qu'Éloïse soit impatiente de convoler en justes noces, fit remarquer Benedict.

— Benedict Bridgerton, mêlez-vous de ce qui vous regarde.

— Ici, de telles affirmations sont sacrilèges, dit Benedict à Sophie.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Ne l'écoutez pas, mademoiselle Beckett, déclara lady Bridgerton en retournant vers l'escalier. Suivez-moi donc. Quel est votre prénom, au fait ?

— Sofia, mais tout le monde m'appelle Sophie.

— Venez avec moi, Sophie. Je vais vous présenter à mes filles. Ensuite, ajouta Violet en fronçant les sourcils, nous vous trouverons une nouvelle tenue. Je ne peux pas laisser l'une de mes femmes de chambre aussi pauvrement vêtue ; on penserait que je mégote sur vos gages.

Sophie, qui n'avait jamais rencontré un membre de l'aristocratie soucieux de payer correctement son personnel, fut émue par la générosité de cette femme.

— Quant à vous, reprit cette dernière à l'adresse de Benedict, attendez-moi en bas. Il faut que nous ayons une petite conversation, vous et moi.

— Je tremble de peur, fit Benedict, feignant l'effroi.

— De lui ou de son frère, je ne sais lequel me tuera le premier, gémit lady Bridgerton.

— Quel frère ?

— Chacun. Tous. Les quatre. Ce ne sont que des voyous.

Des voyous qu'elle semblait adorer – Sophie le devinait à ses inflexions chaleureuses, à la lueur qui faisait briller ses yeux lorsqu'elle parlait d'eux.

Elle n'en ressentait que plus durement sa propre solitude, et elle éprouva un pincement d'envie. Comme sa vie aurait été différente si sa mère avait survécu à sa naissance ! Elles n'auraient certes guère été respectables – la maîtresse d'un aristocrate et sa petite bâtarde –, mais Sophie se plaisait à imaginer que sa mère l'aurait aimée, contrairement à son père.

— Venez avec moi, Sophie, dit lady Bridgerton avec enthousiasme.

Sophie la suivit dans l'escalier tout en se demandant d'où lui venait l'impression, alors qu'elle ne faisait que commencer un nouveau travail, d'avoir enfin trouvé une famille.

C'était… agréable.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Et il y avait bien longtemps que son existence n’avait pas été agréable.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

14

Rosamund Reiling jure avoir vu Benedict Bridgerton – il serait donc de retour à Londres. Votre chroniqueuse est encline à croire cette déclaration : Mlle Reiling est capable de localiser un célibataire fortuné à cinquante pas.

Hélas pour elle, il semble qu'elle ait plus de mal à en retenir un.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 12 mai 1817

Benedict n'avait pas fait deux pas vers le salon que sa sœur Éloïse entra dans le hall en courant. Comme tous les Bridgerton, elle était dotée d'une épaisse chevelure auburn et d'un large sourire. Contrairement à Benedict, toutefois, elle possédait des yeux gris pâle, assez différents de ceux de tous ses frères et sœurs.

— Benedict ! s'écria-t-elle en se jetant à son cou avec exubérance. Où étais-tu passé ? Maman a rouspété toute la semaine parce qu'on ne savait pas où tu étais !

— Tiens ? Je lui ai parlé il n'y a pas deux minutes, et c'était à propos de toi qu'elle rouspétait, en se demandant quand tu te déciderais enfin à te marier.

Éloïse fit la grimace.

— Quand je trouverai un homme qui en vaille la peine, voilà tout. J'aimerais bien que quelqu'un de nouveau s'installe en ville. J'ai l'impression de fréquenter la même centaine de personnes depuis des lustres.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Mais tu fréquentes la même centaine de personnes depuis des lustres, confirma Benedict.

— C'est bien là le problème, dit-elle. Plus personne n'a de secrets, à Londres. Je sais tout sur tout le monde.

— Vraiment ? demanda Benedict, ouvertement sarcastique.

— Tu peux bien te moquer de moi, le gronda-t-elle en tendant l'index vers lui d'une façon, Benedict l'aurait juré, que leur mère aurait trouvée tout à fait inconvenante pour une jeune fille. Moi, je sais que je n'exagère pas.

— Même pas un tout petit peu ? la taquina-t-il.

Elle le fusilla du regard.

— Tu ne m'as toujours pas dit où tu étais passé, cette semaine…

Benedict entra dans le salon et s'assit sur un canapé. Il aurait sans doute dû attendre qu'Éloïse prenne place, mais après tout, c'était sa sœur, et lorsqu'ils étaient entre eux, il avait tendance à oublier le protocole.

— Suis allé à la fête chez Cavender, marmonna-t-il en posant ses pieds sur la table basse. Soirée infecte.

— Maman te tuera si elle te surprend les pieds sur la table, répondit Éloïse en choisissant un siège du côté diamétralement opposé. Qu'y avait-il donc de si effroyable, à cette sauterie ?

— Les invités.

Benedict considéra ses pieds, pensif, et décida de les laisser là où ils se trouvaient.

— Une bande de fainéants mal élevés que je ne connaissais pas.

Éloïse eut un petit sourire ironique.

— Qui est-ce qui exagère, maintenant ?

Benedict haussa les sourcils.

— Je n'exagère pas, et je t'interdis formellement d'épouser toute personne présente ce soir-là.

— Cela ne devrait pas être trop difficile.

Éloïse se mit à pianoter sur le bras de la bergère. Benedict sourit. Elle avait toujours été d'un tempérament nerveux.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Cela dit, reprit-elle en se composant une expression sévère, je ne sais toujours pas pour quelle raison tu es resté absent une semaine entière.

— On ne t'a jamais dit que tu étais excessivement indiscrète ?

— Si, tout le temps. Où étais-tu ?

— Et terriblement obstinée.

— Tout le monde devrait l'être. Où étais-tu ?

— T'ai-je dit que j'envisageais d'investir dans une manufacture de muselières pour jeunes filles trop curieuses ?

Éloïse lui lança un coussin à la figure.

— Où étais-tu ?

— Il se trouve, répondit Benedict en lui retournant le projectile avec douceur, que la réponse est absolument sans intérêt. J'étais à *Mon Cottage*, où je me remettais d'un mauvais coup de froid.

— Je croyais que tu étais déjà guéri quand tu es parti.

Benedict la dévisagea avec un mélange d'amusement et d'exaspération.

— Comment le sais-tu ?

— Je sais tout. Tu devrais déjà l'avoir compris.

Elle lui décocha un sourire insolent.

— Les rhumes peuvent être très, très méchants. Aurais-tu eu une rechute ?

Benedict hocha la tête.

— Oui, après avoir roulé sous la pluie.

— Ce n'était pas très malin de ta part.

— Quelqu'un peut-il m'expliquer, demanda-t-il en balayant la pièce du regard comme s'il s'adressait à une tierce personne, pourquoi je laisse ma peste de petite sœur me parler sur ce ton ?

— Parce que tu adores cela, rétorqua-t-elle.

Elle tenta de pousser les pieds de Benedict de la table.

— Maman devrait être là d'une seconde à l'autre.

— Cela m'étonnerait. Elle est occupée.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— À quoi donc ?

Il désigna les étages supérieurs d'un vague mouvement de la main.

— À accueillir le nouveau membre du personnel.

Éloïse se redressa.

— Il y a du neuf parmi le personnel ? Personne ne m'en a informée !

— Diable ! s'exclama-t-il. Il se passe quelque chose dans cette maison et Éloïse n'est pas au courant ?

Sa sœur se recula contre son dossier pour étendre la jambe et lui donner un coup de pied.

— Est-ce une bonne ? Une femme de chambre ? Une fille de cuisine ?

— Qu'importe ?

— Il est toujours préférable de savoir à quoi s'en tenir.

— Une caméristе, je crois.

Il fallut une bonne demi-seconde à Éloïse pour réagir.

— Comment le sais-tu ?

Le mieux était de lui dire la vérité, songea Benedict. De toute façon, elle connaîtrait le fin mot de l'histoire avant la fin de la journée, même s'il se taisait.

— Parce que c'est moi qui l'ai amenée ici.

— La domestique ?

— Non, maman.

Puis, après un soupir agacé, il ajouta :

— Bien entendu, la domestique, répondit-il.

— Depuis quand t'occupes-tu du recrutement du personnel ?

— Depuis que cette jeune femme m'a sauvé la vie en veillant sur moi pendant que j'étais souffrant.

Éloïse ouvrit des yeux ronds de surprise.

— Tu as donc été malade à ce point ?

Autant lui laisser croire qu'il avait été aux portes de la mort, songea-t-il. Instiller un peu de pitié et d'inquiétude chez sa sœur pourrait se révéler utile la prochaine fois qu'il aurait besoin de faire appel à son bon cœur.

— J'ai connu de meilleurs moments, répondit-il d'un ton modeste.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Puis, voyant qu'elle avait bondi sur ses pieds, il s'écria :

— Où vas-tu ?

— Trouver maman et faire la connaissance de cette nouvelle caméristé. Elle s'occupera sans doute de Francesca et de moi, puisque Marie n'est plus là.

— Votre femme de chambre est partie ?

Éloïse parut furieuse.

— Elle a été engagée par cette insupportable lady Penwood.

À ces paroles, Benedict ne put réprimer un sourire. Il se souvenait fort bien de son unique rencontre avec lady Penwood. Lui aussi l'avait trouvée odieuse.

— C'est de notoriété publique, lady Penwood maltraite son personnel. Elle a déjà découragé trois caméristes rien que cette année. Elle a pratiquement kidnappé celle de Mme Featherington, mais la malheureuse n'a tenu qu'une quinzaine de jours à son service.

Benedict écouta patiemment le discours de sa sœur, surpris d'y trouver un certain intérêt.

— Marie sera de retour avant une semaine et nous suppliera de la reprendre, affirma Éloïse. Tu peux me croire.

— Oh, je te crois toujours, protesta-t-il. Même si, en général, je me contrefiche de ce que tu racontes.

— Toi, gronda-t-elle en tendant vers lui un index accusateur, tu vas regretter tes paroles.

Il secoua la tête, un léger sourire aux lèvres.

— Alors là, permets-moi d'en douter.

Elle émit un petit gémissement de contrariété.

— Je monte, déclara-t-elle.

— Amuse-toi bien.

Elle lui tira la langue – ce qui manquait totalement d'élégance pour une jeune femme de vingt et un ans – et quitta la pièce. Le répit de Benedict fut de courte durée. Trois minutes plus tard, des pas retentirent

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

dans le hall – des pas qui se dirigèrent rapidement vers le salon. Lorsqu'il leva les yeux, Benedict vit sa mère sur le seuil de la pièce.

Il bondit sur ses pieds. On pouvait oublier le protocole pour une sœur, mais en aucun cas pour une mère.

— J'ai vu vos pieds sur ma table basse, lui annonça-t-elle avant qu'il ait eu le temps de dire un mot.

— Je faisais juste briller la surface avec mes bottes.

Elle haussa un sourcil dubitatif, puis se dirigea vers le siège qu'Éloïse venait de quitter, où elle s'assit.

— Et maintenant, dit-elle d'une voix extrêmement sérieuse, je vous écoute. Qui est-elle ?

— Je suppose que vous voulez parler de Mlle Beckett ?

Sa mère répondit d'un hochement de tête aussi bref que sévère.

— Je n'en ai aucune idée. Tout ce que je sais, c'est qu'elle travaillait pour les époux Cavender, dont le fils la harcelait.

Violet pâlit.

— A-t-elle été… Ô mon Dieu ! L'a-t-il…

— Je ne pense pas, répondit Benedict d'un ton sombre. En fait, je suis même persuadé qu'il n'est pas parvenu à ses fins, mais ce n'est pas faute d'avoir essayé.

— La pauvrette ! Elle a eu de la chance que vous passiez par là.

Benedict n'éprouvait aucune envie de se remémorer l'épisode qui s'était déroulé devant la demeure des Cavender. Même si l'aventure s'était bien terminée, il ne pouvait empêcher son esprit de jouer au petit jeu du « et si… ». Et s'il n'était pas arrivé à temps ? Et si Cavender et ses amis avaient été un peu moins ivres et un peu plus résolus ? Sophie aurait pu être violentée. Elle l'aurait sûrement été.

Et à présent qu'il la connaissait, à présent qu'il l'avait prise en affection, cette idée lui glaçait le sang.

— Quoi qu'il en soit, reprit sa mère, elle n'est pas ce qu'elle prétend être, j'en suis sûre.

Benedict se redressa.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Qu’est-ce qui vous fait dire cela ?

— Elle est bien trop cultivée, pour une domestique. Les employeurs de sa mère l’ont peut-être autorisée à assister à certaines leçons de leurs filles, mais à toutes ? J’en doute. Benedict, cette jeune fille parle français !

— Vraiment ?

— Eh bien, je ne peux pas l’affirmer de façon certaine, admit Violet, mais je l’ai surprise en train de regarder un livre posé sur le bureau de Francesca. Un ouvrage écrit en français.

— Cela ne signifie pas qu’elle soit capable de le comprendre, mère.

Elle lui décocha un regard agacé.

— Croyez-moi. J’ai vu la façon dont ses yeux bougeaient. Elle lisait.

— Si vous le dites, c’est que vous avez raison.

Violet fronça les sourcils.

— Serait-ce un sarcasme ?

— En temps normal, dit-il avec un sourire, je répondrais par l’affirmative, mais en l’occurrence, je suis extrêmement sérieux.

— Elle est peut-être la fille reniée d’une famille noble, fit Violet, réfléchissant à voix haute.

— Reniée ?

— Pour être tombée enceinte en dehors des liens du mariage, expliqua sa mère.

Benedict n’était pas habitué à entendre sa mère s’exprimer aussi franchement.

— Hum… À mon avis, c’est peu probable, dit-il en songeant au refus obstiné que Sophie avait opposé à ses propositions.

Puis il se ravisa. Après tout, pourquoi pas ? Peut-être refusait-elle de prendre le risque de mettre au monde un enfant illégitime parce qu’elle l’avait déjà fait et qu’elle ne voulait pas commettre de nouveau la même erreur.

Une soudaine amertume l’envahit. Si Sophie avait eu un enfant, elle avait déjà connu un homme.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Ou alors, poursuivit sa mère, qui se prenait au jeu, elle est la fille illégitime d'un aristocrate.

Cette hypothèse était nettement plus plausible… et bien plus supportable.

— Dans ce cas, celui-ci aurait dû lui laisser un revenu suffisant pour lui épargner une vie de servitude, objecta Benedict.

— De nombreux pères ne se préoccupent pas le moins du monde du sort de leurs enfants illégitimes, répondit sa mère avec une grimace de mépris. C'est presque scandaleux.

— Vous voulez dire, moins scandaleux que de les avoir fait venir au monde ?

Une expression exaspérée se peignit sur les traits de sa mère.

— Cela dit, poursuivit Benedict en s'adossant de nouveau au canapé et en posant négligemment la cheville droite sur son genou gauche, si elle est la bâtarde d'un homme titré et que celui-ci a éprouvé assez d'affection pour elle pour lui donner une éducation, pourquoi est-elle totalement démunie aujourd'hui ?

— Hum… Voilà un bon argument, répondit sa mère.

Violet se tapota la joue du bout de l'index, plissa les lèvres, puis se tapota de nouveau la joue.

— D'ici à un mois, dit-elle finalement, j'aurai découvert son identité. Faites-moi confiance.

— Vous devriez demander l'aide d'Éloïse, suggéra Benedict avec le plus grand sérieux.

Sa mère opina, pensive.

— Excellente idée. Elle serait capable d'arracher ses secrets à Napoléon.

Benedict se leva.

— Je dois y aller. Le trajet m'a exténué, je vais rentrer chez moi.

— Vous pouvez rester ici, proposa Violet.

Il lui adressa un petit sourire. Sa mère n'aimait rien tant qu'avoir sa progéniture à portée de main.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je dois vraiment rentrer chez moi, répéta-t-il en se penchant pour déposer un baiser sur la joue maternelle. Merci d'avoir offert un poste à Sophie.

— Vous voulez dire, à Mlle Beckett ? demanda Violet avec un sourire espiègle.

— Sophie, Mlle Beckett… répliqua Benedict en se composant une expression indifférente. Comme il vous plaira de l'appeler.

Et il s'en alla… sans remarquer le large sourire qui éclairait le visage de sa mère.

Sophie était bien décidée à ne pas s'habituer au confort qui régnait chez la vicomtesse douairière – après tout, elle s'en irait dès qu'elle en aurait la possibilité –, mais en parcourant du regard la chambre qui lui avait été attribuée, sans doute la plus pimpante qu'un domestique eût jamais occupée, elle ne put s'empêcher de songer aux manières chaleureuses et à l'attitude bienveillante de lady Bridgerton.

Si seulement elle avait pu rester ici pour toujours…

Hélas ! C'était impossible. Elle le savait aussi sûrement qu'elle savait qu'elle s'appelait Sofia Maria Beckett, et non Sofia Maria Gunningworth.

Pour commencer, elle n'était toujours pas à l'abri du risque de croiser Araminta, surtout maintenant que lady Bridgerton avait fait d'elle une femme de chambre. Contrairement aux autres domestiques, une caméristе pouvait, par exemple, jouer les chaperons pour escorter une jeune fille lors d'une sortie en ville. Une sortie dans le type d'endroit qu'Araminta et ses filles étaient susceptibles de fréquenter.

Or, Sophie n'avait aucun doute sur ce point, Araminta trouverait le moyen de transformer sa vie en enfer. Sa belle-mère la haïssait à un point qui défiait la raison, et avec une intensité sans égale. Si Araminta voyait Sophie à Londres, elle ne se contenterait pas de l'ignorer. Sophie en était certaine, Araminta ne reculerait pas devant le mensonge, la tricherie ou même le vol pour le simple plaisir de la torturer un peu plus.

Par haine, elle était capable de tout.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Néanmoins, pour être tout à fait honnête avec elle-même, Sophie devait bien s'avouer que la raison majeure qui l'empêchait de rester à Londres n'était pas Araminta… mais Benedict.

Comment pourrait-elle l'éviter si elle vivait dans la maison de sa mère ? Elle était furieuse contre lui, en ce moment, mais elle savait, tout au fond de son cœur, que sa colère ne serait que de courte durée. Où trouverait-elle la force de lui résister, jour après jour, alors que le simple fait de le voir anéantissait toute sa volonté et éveillait en elle d'inavouables désirs ? Tôt ou tard, il lui décocherait l'un de ces sourires en coin dont il avait le secret, et elle se retrouverait en train de se retenir au meuble le plus proche pour s'empêcher de se précipiter à ses pieds !

Elle s'était éprise d'un homme qui n'était pas pour elle. Elle ne pourrait jamais se donner à lui selon les termes que lui dictait sa conscience, et elle refusait de lui appartenir aux conditions qu'il souhaitait.

C'était sans espoir.

Sophie fut arrachée à ses sombres réflexions par des coups frappés à la porte.

— Oui ? répondit-elle.

Aussitôt, le battant s'ouvrit, et lady Bridgerton entra dans sa chambre.

Sophie bondit sur ses pieds et s'inclina.

— Qu'y a-t-il pour le service de madame ? demanda-t-elle.

— Oh, rien du tout, répondit celle-ci. Je venais seulement m'assurer que vous étiez bien installée. Avez-vous tout ce qu'il vous faut ?

Sophie battit des paupières, interdite. Lady Bridgerton lui demandait, à elle, si elle avait besoin de quelque chose ? C'était le monde à l'envers !

— Eh bien… Oui, merci infiniment, répondit-elle. En revanche, je serais heureuse de me rendre utile à madame.

Lady Bridgerton déclina son offre d'un geste de la main.

— Inutile. Vous n'avez pas besoin de prendre vos fonctions dès aujourd'hui. Je préfère que vous vous installiez d'abord, afin d'avoir l'esprit libre ensuite pour votre travail.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sophie désigna d'un regard son petit sac.

— Je n'ai pas grand-chose à déballer. En toute franchise, je me ferai un plaisir de me mettre au travail sans tarder.

— Je vous en prie. La journée est déjà presque finie, et nous ne sortons pas ce soir. Mes filles et moi nous sommes contentées d'une seule femme de chambre cette semaine ; nous devrions pouvoir survivre une soirée de plus à cette situation.

— Tout de même, je…

Lady Bridgerton lui sourit.

— Ne discutez pas, s'il vous plaît. Un jour de repos, c'est le moins que je puisse vous accorder. Après tout, vous avez soigné mon fils.

— Je n'ai pas fait grand-chose, protesta Sophie. Il aurait fini par guérir sans moi.

— Certes, mais vous l'avez aidé lorsqu'il en avait besoin, et je vous en suis reconnaissante.

— C'était un plaisir de lui rendre service. Et je lui devais bien cela, après ce qu'il avait fait pour moi.

Intriguée, Sophie vit lady Bridgerton avancer de quelques pas et s'asseoir sur la chaise du petit secrétaire. (Un secrétaire ! Sophie n'en revenait toujours pas. Quel domestique avait jamais bénéficié d'un tel luxe ?)

— Et maintenant, dites-moi, Sophie, demanda lady Bridgerton avec un sourire enjôleur qui rappela aussitôt à Sophie celui de Benedict, d'où êtes-vous ?

— De l'East Anglia, à l'origine, répondit Sophie, qui ne voyait pas de raisons de mentir.

Les Bridgerton venaient du Kent : il était donc peu probable que lady Bridgerton connaisse le Norfolk, où Sophie avait grandi.

— Pas très loin de Sandringham, si madame sait où cela se situe.

— C'est le cas. Je n'y suis jamais allée, mais on m'a dit que c'était une très belle demeure.

Sophie hocha la tête.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— En effet. Bien entendu, je n'y suis jamais entrée, mais l'extérieur est magnifique.

— Où travaillait votre mère ?

— À Blackheath Hall.

Ce nom, forgé de toutes pièces, lui vint aisément aux lèvres. Ce n'était pas la première fois qu'on lui posait la question, et il y avait longtemps qu'elle désignait ainsi le prétendu foyer de son enfance.

— Madame en a-t-elle entendu parler ? demanda-t-elle.

Une expression d'intense concentration se peignit sur les traits de lady Bridgerton.

— Non, je ne crois pas.

— C'est au nord de Swaffham.

Lady Bridgerton secoua la tête.

— Vraiment, je ne vois pas.

Sophie lui adressa un sourire indulgent.

— À vrai dire, c'est un coin un peu perdu.

— Avez-vous des frères et sœurs ?

— Non, répondit Sophie, un peu déconcertée par l'insistance de son interlocutrice – il était rare qu'un employeur s'intéresse autant à la vie privée de ses domestiques. Je suis fille unique.

— Oh, alors vous aviez au moins la compagnie des jeunes filles dont vous avez partagé les leçons. Je suppose que ce devait être agréable pour vous.

— Très ! mentit Sophie.

La vérité, c'était que ses heures d'études avec Rosamund et Posy avaient été un calvaire. Elle avait de loin préféré les cours en solitaire que lui dispensait sa gouvernante avant l'arrivée des sœurs Reiling à Penwood Park.

— Je dois dire que c'était très généreux de la part des employeurs de votre mère… Excusez-moi, s'interrompit lady Bridgerton en fronçant les sourcils, comment m'avez-vous dit qu'ils s'appelaient ?

— Grenville.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Le front de lady Bridgerton se plissa de nouveau.

— Cela ne me dit rien.

— Ils viennent rarement à Londres.

— Ma foi, ceci explique cela. Donc, comme je disais, c'était très généreux de leur part de vous autoriser à suivre les leçons de leurs filles. Qu'avez-vous étudié ?

Sophie tressaillit. S'agissait-il d'un interrogatoire en règle, ou lady Bridgerton s'intéressait-elle vraiment à elle au point de lui poser toutes ces questions ? Personne ne s'était jamais donné la peine de sonder ainsi en profondeur le faux passé qu'elle s'était inventé.

— Eh bien, les matières habituelles, dit-elle, évasive. L'arithmétique et la littérature, l'histoire, un peu de mythologie, le français…

— Le français ? demanda lady Bridgerton d'un air assez surpris. Voilà qui est curieux. Les honoraires des professeurs de français sont souvent très élevés.

— La gouvernante le parlait, expliqua Sophie. Cela ne coûtait rien.

— Et comment est votre français ?

Sophie n'avait pas l'intention d'avouer qu'il était parfait… ou presque, car, ne l'ayant pas parlé depuis des années, elle manquait de pratique.

— Acceptable, répondit-elle. Suffisant pour me faire passer pour une femme de chambre française, si c'est ce que souhaite madame.

— Oh, non ! s'écria lady Bridgerton en éclatant joyeusement de rire. Au nom du Ciel, certainement pas ! Je sais qu'il n'y a rien de plus chic que d'avoir des domestiques français, mais jamais je n'exigerai de vous que vous accomplissiez votre travail en prenant un accent français.

— J'en remercie madame, dit Sophie en essayant de ne pas montrer ses soupçons.

Elle n'en doutait pas, lady Bridgerton était une femme généreuse et attentionnée – elle devait forcément l'être, pour avoir élevé une famille qui semblait aussi sympathique –, mais elle l'était presque trop.

— Eh bien, c'est… Oh ! Vous voici, Éloïse ? Quel bon vent vous amène ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sophie se tourna vers la porte, dans l'encadrement de laquelle se tenait une jeune femme qui ne pouvait être qu'une Bridgerton. Ses épais cheveux auburn étaient élégamment noués en un chignon bas, et ses lèvres, grandes et expressives, ressemblaient à celles de Benedict.

— Je viens de voir Benedict, annonça Éloïse. Il paraît que nous avons une nouvelle recrue ?

Lady Bridgerton désigna Sophie d'un regard.

— Voici Sophie Beckett. Nous discutions un peu. Je suis sûre que nous allons nous entendre à merveille.

Éloïse décocha un coup d'œil étrange à sa mère – ce fut en tout cas l'impression de Sophie. Peut-être la jeune femme regardait-elle toujours sa mère de cet air à la fois perplexe et méfiant, mais Sophie en aurait été étonnée.

— Mon frère m'a dit que vous lui aviez sauvé la vie, reprit Éloïse en se tournant vers elle.

— Il a exagéré, répondit Sophie, un léger sourire aux lèvres.

Éloïse la dévisagea d'un œil circonspect. Un silence plana, puis les lèvres de la jeune fille s'étirèrent en un sourire espiègle.

— Je crois que ma mère a raison, dit-elle. Nous allons nous entendre à merveille.

Sophie l'aurait juré, elle venait de passer – avec succès – un test d'une importance capitale.

— Avez-vous rencontré Francesca et Hyacinthe ? ajouta Éloïse.

Sophie secoua la tête.

— Elles ne sont pas à la maison, expliqua lady Bridgerton. Francesca est allée rendre visite à Daphné, et Hyacinthe se trouve chez les Featherington. Felicity et elle se sont réconciliées ; elles sont de nouveau inséparables.

Éloïse ricana.

— Pauvre Pénélope ! Je crois qu'elle était ravie de savourer un peu de paix et de tranquillité, sans Hyacinthe. En tout cas, moi, j'ai apprécié le répit que m'a offert l'absence de Felicity.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Lady Bridgerton se tourna vers Sophie.

— Ma fille Hyacinthe passe le plus clair de son temps chez sa meilleure amie, Felicity Featherington. Si elle n'est pas là-bas, c'est que Felicity est à la maison.

Sophie hocha la tête en souriant, tout en se demandant une fois de plus pourquoi ces dames partageaient avec elle ces détails personnels. Elles lui parlaient comme si elle était des leurs.

C'était vraiment étrange.

Étrange et merveilleux.

Étrange, merveilleux et terrifiant.

Car bien sûr, cela ne durerait pas.

Cela dit, peut-être pouvait-elle rester un peu. Pas longtemps. Quelques semaines, voire un mois. Suffisamment pour retrouver un peu de sérénité. Suffisamment pour se reposer et rêver qu'elle était un peu plus qu'une modeste domestique.

Bien sûr, elle n'entrerait jamais dans le clan des Bridgerton, mais peut-être pourrait-elle être leur amie.

Il y avait si longtemps que personne n'avait voulu de son amitié !

— Quelque chose ne va pas, Sophie ? s'enquit lady Bridgerton. On dirait que vous pleurez.

Sophie secoua la tête.

— Je dois avoir une poussière dans l'œil, marmonna-t-elle en se concentrant sur le déballage de ses maigres possessions.

Elle savait que personne ne la croyait, et elle s'en moquait bien.

Et même si elle n'avait aucune idée de ce qu'elle allait faire désormais, elle éprouvait l'inexplicable sensation que sa vie venait de commencer.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

15

Votre chroniqueuse étant à peu près certaine que la moitié mâle de ses lecteurs n'aura que faire de ce qui suit dans ces colonnes, elle autorise ces messieurs à passer directement à l'article suivant. Quant à ces dames, en revanche, elle est ravie de leur apprendre en exclusivité que le clan Bridgerton s'est récemment lancé à son tour dans la guerre des femmes de chambre, un conflit qui a fait rage toute la saison entre lady Penwood et Mme Featherington. Il semble que la camériste attachée aux demoiselles Bridgerton ait déserté son poste pour rejoindre Penwood House et y remplacer sa collègue, elle-même revenue chez les Featherington après que lady Penwood l'a obligée à astiquer trois cents paires de souliers.

Toujours au registre Bridgerton, Benedict Bridgerton est de retour à Londres. Il est apparemment tombé malade à l'occasion d'une escapade à la campagne et a dû prolonger son séjour. On aimerait qu'il y ait une explication plus romantique à son absence (surtout lorsque, comme votre dévouée chroniqueuse, on dépend directement de nouvelles croustillantes pour gagner sa vie), mais hélas ! cet épisode n'a rien eu que de très banal !

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 14 mai 1817

Le lendemain matin, Sophie avait fait la connaissance de cinq des sept frères et sœurs de Benedict. Éloïse, Francesca et Hyacinthe vivaient encore toutes les trois avec leur mère. Anthony, accompagné du jeune Edmund, était passé prendre le petit déjeuner, et Daphné, qui était désormais duchesse de Hastings, avait été appelée en renfort pour aider lady

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Bridgerton à organiser le bal de fin de saison. Les seuls Bridgerton qu'elle n'avait pas encore rencontrés étaient Gregory, étudiant à Eton, et Colin, parti, pour reprendre l'expression d'Anthony, Dieu savait où.

Certes, pour être honnête, Sophie avait déjà croisé Colin, deux ans auparavant, au bal masqué. Elle avait été plutôt soulagée d'apprendre qu'il n'était pas en ville. Elle doutait qu'il l'eût reconnue – après tout, même Benedict n'y était pas arrivé –, mais la seule idée de le revoir suffisait à la mettre terriblement mal à l'aise.

Ce qui n'était pas d'une grande originalité, songea-t-elle, maussade. Tout la mettait terriblement mal à l'aise, en ce moment.

Comme il fallait s'y attendre, Benedict avait fait irruption ce matin-là chez sa mère à l'heure du petit déjeuner. Sophie aurait réussi à l'éviter s'il n'avait pas arpenté le hall au moment où elle se rendait aux cuisines afin d'y prendre son repas du matin en compagnie des autres membres du personnel.

— Comment s'est passée votre première nuit au 5, Bruton Street ? s'enquit-il, un sourire paresseux aux lèvres.

— Très bien, répondit Sophie en faisant un détour pour le contourner.

Au moment où elle effectuait un pas vers la gauche, il en fit autant vers sa droite, lui barrant le passage.

— Je suis ravi d'apprendre que tout va bien pour vous, déclara-t-il d'une voix onctueuse.

— *Allait*, rectifia-t-elle d'un ton éloquent.

Benedict parvint à pivoter sur lui-même pour s'appuyer sur une console, tout en bloquant de nouveau le chemin à Sophie.

— Vous a-t-on fait visiter la maison ? demanda-t-il.

— La gouvernante s'en est chargée.

— Et le jardin ?

— Il n'y en a pas.

Il lui décocha un sourire et darda sur elle ses yeux bruns pétillants de malice.

— Oh, mais si.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Oui, grand comme un mouchoir de poche.

— Néanmoins…

— Néanmoins, coupa-t-elle, je dois aller prendre mon petit déjeuner.

Il s'écarta galamment devant elle.

— À une prochaine fois ! murmura-t-il.

Sophie l'aurait juré, cette prochaine fois n'allait pas tarder à arriver.

Trente minutes plus tard, Sophie quitta les cuisines avec précaution, s'attendant à moitié à voir Benedict bondir sur elle de derrière un pilier. Enfin, peut-être pas à moitié. Si elle en jugeait par son souffle saccadé, elle s'y attendait sans doute totalement.

À tort, comprit-elle en s'apercevant qu'il n'était pas là.

Elle avança d'un pas, certaine qu'il allait dévaler l'escalier d'un instant à l'autre pour le seul plaisir de la surprendre.

Une fois de plus, elle se trompait. Enfin, où était-il donc caché ?

Elle ouvrit la bouche… et se mordit les lèvres en s'apercevant qu'elle avait failli l'appeler.

— Triple idiote ! se morigéna-t-elle.

— Oui est idiote ? demanda une voix qu'elle ne connaissait que trop bien. Certainement pas vous !

Sophie fit un bond.

— Où étiez-vous ? demanda-t-elle une fois qu'elle eut retrouvé son souffle.

Il désigna une porte ouverte.

— Là, déclara-t-il, avec innocence.

— Alors maintenant, vous vous jetez sur moi depuis les placards ?

— Pas du tout, riposta-t-il d'un ton faussement vexé. Ceci est un escalier.

Sophie regarda la direction qu'il lui avait indiquée. C'était l'escalier de service. Celui des domestiques. Certainement pas un endroit où un membre de la famille Bridgerton se retrouvait par hasard.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous rôdez souvent par là ? demanda-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine.

Benedict se pencha vers elle, assez près pour éveiller en elle une certaine nervosité… et – chose qu'elle n'aurait avouée pour rien au monde – une pointe d'excitation.

Elle tenta de le contourner.

— Je dois aller travailler.

— Maintenant ?

Elle serra les dents.

— Précisément.

— Hyacinthe prend son petit déjeuner. Vous n'allez tout de même pas la coiffer pendant qu'elle mange !

— Je dois aussi m'occuper de Francesca et d'Éloïse.

Benedict haussa les épaules et lui décocha un sourire naïf.

— Elles sont également à table. Je vous assure que vous n'avez rien à faire.

— Ce qui montre que vous ignorez ce que c'est que de devoir gagner sa vie, rétorqua-t-elle. Je dois aussi repasser, recoudre, astiquer…

— On vous fait faire l'argenterie ?

— Les chaussures ! s'exclama-t-elle avec irritation. Il faut que je les cire.

— Oh.

Il croisa les bras et s'appuya d'une épaule contre le mur.

— Tout cela a l'air bien ennuyeux.

— C'est ennuyeux, rectifia Sophie en essayant de chasser les larmes qui lui brûlaient les paupières.

Elle était consciente que sa vie n'était pas une partie de plaisir, mais elle n'aimait pas entendre quelqu'un d'autre le lui rappeler.

Benedict étira ses lèvres en un sourire enjôleur.

— Votre vie ne sera pas obligatoirement ennuyeuse, vous savez…

Elle essaya une fois encore de le contourner.

— Je la préfère ainsi.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Benedict écarta les bras en un geste théâtral pour indiquer qu'il lui cédait le passage.

— Si c'est ce que vous voulez…

— C'est ce que je veux, dit-elle sans grande conviction.

Puis, d'un ton plus ferme, elle répéta :

— C'est ce que je veux.

Oh, et après tout… à quoi bon se mentir à elle-même ? Non, ce n'était pas ce qu'elle voulait. Pas tout à fait. Cependant, elle n'avait guère le choix.

— Qui essayez-vous de convaincre, vous ou moi ? demanda Benedict d'un ton suave.

— Je ne vous ferai même pas le plaisir de répondre, répliqua-t-elle, incapable de soutenir son regard.

— Dans ce cas, dépêchez-vous de monter à l'étage.

Comme elle ne bougeait pas, il haussa un sourcil amusé, avant d'ajouter :

— Je suis sûr que vous avez tout un tas de chaussures à astiquer.

Sophie s'élança dans l'escalier de service sans un regard en arrière.

Elle revit Benedict un peu plus tard dans le jardin – ce carré de gazon qu'elle avait décrit, avec une certaine ironie mais non sans exactitude, comme un mouchoir de poche. Les demoiselles Bridgerton étaient en visite chez les sœurs Featherington, et leur mère s'était retirée pour se reposer. Sophie avait préparé et repassé leurs robes pour leur sortie du soir, choisi des rubans assortis pour leurs coiffures et ciré assez de souliers pour toute la semaine.

Son travail effectué, elle avait décidé de s'accorder quelques instants de repos et de descendre lire dans le jardin. Lady Bridgerton l'ayant autorisée à emprunter ce qui lui plairait dans sa petite bibliothèque, Sophie avait choisi un roman récemment publié et s'était installée sur une chaise de fer forgé dans le petit patio. Elle n'avait pas lu plus d'un chapitre lorsqu'elle entendit des pas en provenance de la maison. Par miracle, elle

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

parvint à ne pas lever les yeux avant qu'une ombre se pose sur elle. Comme il fallait s'en douter, c'était Benedict.

— Vous habitez donc ici ? demanda-t-elle d'un ton sec.

— Non, répondit-il en s'asseyant sur la chaise la plus proche, mais ma mère ne manque pas une occasion de me dire de faire comme chez moi.

Ne trouvant aucune repartie pleine d'esprit, Sophie laissa échapper un petit soupir agacé et feignit de s'absorber dans sa lecture.

Benedict posa les pieds sur la petite table devant eux.

— Et que lisons-nous, aujourd'hui ?

— Cette question, répondit-elle en refermant le livre et en se servant de son doigt comme d'un marque-page, suppose que je suis effectivement en train de lire, ce dont je serai bien incapable, je vous l'assure, tant que vous resterez ici.

— Vous me trouvez donc si attirant ?

— Je vous trouve surtout très énervant.

— C'est déjà mieux qu'ennuyeux, fit-il remarquer.

— Ma vie me convient très bien telle qu'elle est.

— Dans ce cas, vous ne savez pas ce que c'est que s'amuser.

Il avait parlé d'un ton si condescendant que c'en était insupportable. Sophie serra son livre à s'en faire blanchir les jointures des doigts.

— J'ai eu largement de quoi m'amuser dans ma vie, croyez-moi, dit-elle entre ses dents.

— Je serais ravi d'en discuter avec vous, répondit-il, onctueux, si vous aviez la bonté de me révéler ne serait-ce qu'un seul détail sur votre existence.

— Croyez-vous donc que si je ne l'ai pas fait jusqu'à présent, c'est par négligence ?

Il émit un claquement de langue désapprobateur.

— Quelle hostilité !

Sophie ouvrit des yeux ronds.

— Vous m'avez outrageusement contrainte à…

— Fortement incitée, rectifia-t-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Chercheriez-vous les coups, par hasard ?

— Ma foi, c'est possible, répondit-il avec flegme. Mais à présent que vous êtes ici, ne me dites pas que vous regrettez d'être venue. Vous appréciez ma famille, non ?

— Si, mais…

— Et n'êtes-vous pas correctement traitée, ici ?

— Si, mais…

— Dans ce cas, poursuivit-il d'un ton supérieur, quel est le problème ?

Sophie fut à deux doigts de perdre patience. Elle allait bondir sur ses pieds et prendre Benedict par les épaules pour le secouer sans ménagement lorsqu'elle comprit que c'était exactement ce qu'il espérait. Aussi se contenta-t-elle de répondre, dans un petit reniflement de mépris :

— Si vous êtes incapable de le comprendre, je ne vois pas comment je pourrais vous l'expliquer.

Le rustre éclata de rire.

— Bien répondu ! s'écria-t-il.

Sophie rouvrit son roman.

— Je lis, déclara-t-elle.

— En tout cas, vous essayez, murmura-t-il.

Elle tourna une page dont elle n'avait pas parcouru les deux derniers paragraphes – de toute façon, elle pourrait toujours revenir en arrière pour les reprendre, une fois qu'il serait parti. Pour l'instant, son seul but était de lui manifester la plus totale indifférence.

— Vous tenez votre livre à l'envers, lui fit-il remarquer.

Avec un petit cri de surprise, Sophie éloigna l'ouvrage.

— Pas du tout !

Il lui décocha un sourire victorieux.

— En effet, mais vous avez tout de même dû vous en assurer !

Sophie se leva.

— Je rentre, déclara-t-elle.

Il bondit sur ses pieds.

— Que faites-vous de ce bon air printanier ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je vous le laisse ! répliqua-t-elle.

Toutefois, elle avait remarqué son geste de respect. Jamais un aristocrate ne se levait pour une simple domestique.

— Quel dommage ! murmura-t-il d'un ton dépité. Moi qui m'amusais tant…

Sophie se demanda s'il souffrirait si elle lui lançait son livre à la figure. Probablement pas assez, au regard de la dignité qu'elle y perdrait.

Elle était surprise de la facilité avec laquelle il la faisait sortir de ses gonds. Elle était désespérément éprise de lui – sur ce point, elle avait renoncé à se mentir à elle-même –, et cependant, il avait le don de la faire trembler de colère d'une simple repartie bien trouvée.

— Au revoir, monsieur Bridgerton.

Il la salua d'un petit geste de la main.

— Oh, je ne vais pas tarder à vous revoir, en effet.

Sophie se figea. Il était bien désinvolte, tout à coup.

— Je croyais que vous partiez ? demanda-t-il d'un air amusé.

— En effet.

Il pencha la tête sur l'épaule, mais ne dit rien. Il n'en avait guère besoin ; la lueur sardonique qui dansait dans son regard était assez éloquente !

Pivotant sur ses talons, Sophie se dirigea vers la maison. Elle avait parcouru la moitié du chemin lorsqu'elle l'entendit déclarer derrière elle :

— Cette nouvelle robe vous va à ravir.

Avec un soupir de lassitude, elle fit halte. Même si elle était passée du statut de prétendue pupille d'un comte à celui de simple domestique, les bonnes manières restaient les bonnes manières, et elle ne pouvait sous aucun prétexte ignorer un compliment.

— Merci, répondit-elle en se retournant. C'est un cadeau de votre mère. Je crois qu'elle appartenait à Francesca.

Il s'appuya à la balustrade du patio dans une attitude faussement nonchalante.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Bizarre, cette habitude de partager ses robes avec sa femme de chambre…

Sophie secoua la tête.

— Uniquement lorsqu'on a fini de les porter. Aucune dame ne se séparerait d'une robe neuve !

— Je vois.

Sophie le considéra d'un œil méfiant. Pourquoi diable s'intéressait-il autant à sa nouvelle tenue ?

— N'aviez-vous pas l'intention de rentrer ? s'enquit-il.

— Dites-moi d'abord ce que vous complotez.

— Voyons, qu'est-ce qui vous fait croire que je complote quelque chose ?

— Vous ne seriez pas vous, si vous n'aviez pas une idée derrière la tête.

Il sourit.

— Je prends cela comme un compliment.

— Rien ne vous permet d'affirmer que c'était mon intention.

— Néanmoins, répliqua-t-il, c'est ainsi que je choisis d'interpréter vos paroles.

Incapable de trouver une réponse appropriée, Sophie préféra garder le silence. Elle ne parvint pourtant pas à poursuivre son chemin vers la porte. Elle n'aurait su dire pourquoi, car elle avait clamé haut et fort son désir de solitude, mais entre ses déclarations et ses sentiments, il y avait une marge. Un gouffre ! Elle était éperdument amoureuse de cet homme, et dans le secret de son cœur, elle rêvait d'un destin que la vie lui refusait.

Elle n'avait aucune raison d'être en colère contre lui. Certes, il n'aurait pas dû l'amener à Londres contre sa volonté, mais pouvait-elle lui reprocher d'espérer faire d'elle sa maîtresse ? Il se comportait comme n'importe quel homme dans sa position. Quant à sa propre place dans la société londonienne, Sophie ne se berçait pas d'illusions. Elle était une domestique. Une servante. Une seule chose la différenciait de ses collègues : le fait d'avoir connu un certain luxe dans son enfance. Elle

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

avait été élevée comme une enfant du meilleur monde, bien que sans amour, et ses premières années avaient façonné ses valeurs et ses idéaux. À présent, elle était perdue entre deux mondes et ne trouvait sa place dans aucun d'eux.

— Vous voilà bien sérieuse, déclara-t-il d'un ton paisible.

Elle l'entendit mais, plongée dans ses pensées, ne prêta pas attention à ce qu'il disait.

Benedict fit un pas vers elle. Il tendit une main pour lui effleurer la joue, avant de se raviser. Elle lui semblait, en cet instant, inaccessible.

— Je ne supporte pas de vous voir si triste, s'entendit-il murmurer.

Il fut surpris par ses propres paroles. Il n'avait pas eu l'intention de dire quoi que ce soit. Les mots avaient jailli d'eux-mêmes.

— Je ne suis pas triste, répondit-elle, paraissant se souvenir enfin de sa présence.

Benedict secoua imperceptiblement la tête.

— Dans vos yeux, il y a un immense chagrin. Il y est presque tout le temps.

Elle porta une main à son visage, comme si ce chagrin était palpable et qu'elle pouvait le chasser d'un simple geste.

Benedict saisit alors sa main pour l'approcher de ses lèvres.

— Je voudrais tant que vous partagiez vos secrets avec moi !

— Je n'ai pas de…

— Ne mentez pas, coupa-t-il d'une voix plus dure qu'il ne l'aurait voulu. Vous êtes plus mystérieuse que toutes les femmes que j'ai…

Il s'interrompit, tandis que l'image de la belle inconnue du bal masqué s'imposait à son esprit.

— Que presque toutes les femmes que j'ai connues, reprit-il.

Elle soutint son regard quelques secondes avant de détourner les yeux.

— Il n'y a rien de mal à avoir un jardin secret. Si je choisis de…

— Ne voyez-vous pas que votre silence vous tue à petit feu ? s'écria-t-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il n’avait pas envie de l’entendre s’excuser, et l’impatience ne faisait qu’exacerber sa frustration.

— Le bonheur est à portée de votre main ; il vous suffit de le saisir ! Vous pouvez changer de vie mais vous ne le voulez pas !

— Je ne le peux pas, rectifia-t-elle d’une voix si désespérée qu’il en fut anéanti.

— C’est absurde ! grommela-t-il. Vous pouvez faire ce que vous désirez. Vous refusez d’être heureuse, voilà tout.

— Ne rendez pas les choses plus difficiles qu’elles ne le sont déjà, murmura-t-elle.

À ces mots, quelque chose se brisa en lui. Il lui semblait qu’une barrière venait de céder sous la pression et qu’un flot de sang montait en lui, alimentant la rage et la frustration qui le tourmentaient depuis des jours.

— Et moi, vous croyez que je ne souffre pas ? demanda-t-il. Vous croyez vraiment que je ne souffre pas ?

— Je n’ai pas dit cela.

Il la prit par la main pour la plaquer contre son corps durci par le désir.

— Je suis fou de vous, murmura-t-il à son oreille. Chaque soir, dans mon lit, je pense à vous en me demandant pourquoi vous n’êtes pas avec moi.

— Je n’ai pas voulu…

— Vous ne savez pas ce que vous voulez, coupa-t-il.

Ces paroles étaient cruelles, condescendantes à l’extrême, mais Benedict s’en moquait éperdument. Sophie l’avait blessé plus qu’il ne l’aurait cru possible, en le repoussant avec une détermination qu’il n’aurait pas soupçonnée chez elle. Elle préférait une vie de dur labeur sans lui à une confortable existence à ses côtés, et il était condamné à la voir presque chaque jour, à ressentir sa présence, son parfum, juste assez pour tenir son désir en éveil…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Tout était sa faute, il le savait. Il aurait pu la laisser à la campagne et s'épargner une telle torture. En vérité, il avait été le premier surpris par son insistance à la faire venir à Londres. Son comportement avait été des plus étranges, et Benedict avait presque peur de l'analyser, mais le fait est que ç'avait été plus fort que lui : le besoin de savoir Sophie en sécurité primait sur la faim qu'il avait d'elle.

Puis il l'entendit prononcer son nom d'une voix vibrante de désir, et il sut qu'il ne lui était pas indifférent. Peut-être ne comprenait-elle pas ce qui lui arrivait, mais elle éprouvait une vive attirance pour lui.

Il prit ses lèvres en se jurant que si elle se rebellait, si elle manifestait le moindre signe de refus, il n'insisterait pas. Ce serait probablement pour lui un défi surhumain, mais il s'obligerait à la laisser partir.

Elle n'eut aucun mouvement de recul. Elle ne le repoussa pas, ne se débattit pas, ne tenta pas de se libérer. Au contraire, elle s'offrit à lui sans la moindre résistance et glissa ses doigts dans ses cheveux tout en lui abandonnant ses lèvres… Benedict était incapable de comprendre pourquoi elle acceptait soudain qu'il l'embrasse – ou, plus exactement, pourquoi elle acceptait soudain de l'embrasser –, mais il n'avait pas l'intention d'interrompre leur baiser pour le lui demander !

Il savoura la magie de l'instant, s'enivrant d'elle, des arômes de sa bouche, du doux parfum de ses cheveux, du léger goût de sel de sa peau… Il n'avait plus aucune certitude de pouvoir faire d'elle sa maîtresse, aussi n'avait-il d'autre urgence que de donner à ce baiser une intensité absolue, afin que son écho résonne en lui durant des jours.

Il prit sa bouche avec une ardeur renouvelée, chassant la petite voix qui lui disait qu'il avait déjà vécu cela. Deux ans auparavant, il avait dansé avec une autre femme, une femme qu'il avait embrassée avec la même fièvre, la même passion. Comme si toute sa vie était contenue dans ce baiser.

Il avait péché par excès de confiance en lui, ce soir-là. Il n'avait pas cru qu'elle pouvait lui échapper. Et il l'avait perdue. Il avait tout perdu.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Jamais, depuis, il n'avait rencontré de femme avec qui il puisse envisager l'avenir.

Jusqu'à Sophie.

Contrairement à la belle en robe argent, elle n'était pas une femme de sa condition, aussi ne pouvait-il pas l'épouser… mais elle était là, bien réelle.

Et il n'avait pas l'intention de la laisser s'enfuir.

Quand il la tenait contre lui, il était au paradis. Elle était née pour venir s'abriter entre ses bras. Et il était né pour la serrer contre lui et la protéger.

— Venez chez moi, murmura-t-il à son oreille.

Elle ne répondit pas mais il la sentit se raidir.

— Venez chez moi, répéta-t-il.

— Je ne peux pas, répondit-elle.

À chacun de ses mots, son souffle venait caresser la peau de Benedict.

— Si, vous le pouvez.

Elle secoua la tête mais ne tenta pas de le repousser. Profitant de l'instant, il l'embrassa de nouveau. Il glissa sa langue entre ses lèvres pour explorer les tendres replis de sa bouche et goûter pleinement toutes ses saveurs. Ses mains se posèrent sur les rondeurs de sa poitrine, qu'il pressa avec délicatesse. Le souffle coupé, il sentit ses seins se durcir sous ses doigts. Et, tout à coup, cela ne lui suffit plus. C'était sa peau qu'il voulait toucher, non l'étoffe de sa robe.

Hélas ! Ce n'était pas le lieu le plus indiqué pour cela. Ils se trouvaient dans le jardin de sa mère, tout de même ! N'importe qui pouvait entrer et, pour être honnête, s'il n'avait pas entraîné Sophie dans l'alcôve à droite de la porte, n'importe qui aurait pu les voir. Cela aurait suffi à faire renvoyer Sophie.

Et s'il la poussait vers le centre du patio, là où tout le monde pourrait les apercevoir ? Elle se retrouverait sans travail, et elle n'aurait plus d'autre choix que d'accepter d'être à lui !

Après tout, n'était-ce pas exactement ce qu'il désirait ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Puis il lui vint à l'esprit – et c'était un véritable miracle qu'il ait conservé assez d'empire sur lui-même pour former une pensée cohérente – que s'il s'était tant attaché à elle, c'était en partie à cause de sa remarquable solidité intérieure et du respect qu'elle avait pour elle-même. Cette femme-là savait qui elle était et, malheureusement pour lui, elle ne s'écartait pas du droit chemin.

S'il ruinait sa réputation devant des gens qu'elle admirait et respectait, il la briserait. Jamais il ne se le pardonnerait.

Avec lenteur, il s'écarta d'elle. Son désir était toujours aussi vif, et il ne renonçait pas à faire d'elle sa maîtresse, mais il ne l'y contraindrait pas en la compromettant dans la maison de sa mère. Lorsqu'elle viendrait à lui – et elle le ferait, il se le jurait –, ce serait de son propre chef.

En attendant, il la cajolerait, la harcèlerait, la…

— Pourquoi me repoussez-vous ? chuchota-t-elle d'un air surpris.

— Ce n'est ni le lieu ni le moment.

Elle ne manifesta tout d'abord aucune réaction. Puis, comme si une ombre était tombée sur son visage, l'effarement se peignit sur ses traits. Elle écarquilla les yeux et ses iris prirent un éclat plus lumineux que jamais, tandis que ses lèvres s'entrouvraient sur un hoquet horrifié.

— Je n'ai pas réfléchi, murmura-t-elle, plus pour elle que pour lui.

— Je m'en suis rendu compte.

Il sourit.

— Je m'en suis rendu compte, et j'ai trouvé que c'était une bonne chose. Lorsque vous réfléchissez, cela finit toujours mal pour moi.

— Nous ne devons pas recommencer.

— En tout cas, nous ne devons pas recommencer *ici*.

— Non ! Ce que je veux dire, c'est…

— Ne gâchez pas cet instant.

— Je…

— S'il vous plaît, insista-t-il. Laissez-moi croire que, cette fois, vous ne m'avez pas opposé une fin de non-recevoir.

— Écoutez, je…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

D’un doigt posé sur ses lèvres, il la fit taire.

— Je vous en prie.

— Tout de même, je…

— Me refuserez-vous cette innocente fantaisie ?

Enfin, il réussit à lui arracher un sourire.

— Ah, dit-il. Je préfère cela.

Il vit ses lèvres trembler puis, à sa grande surprise, son sourire s’élargir.

— De mieux en mieux ! Maintenant, je vais vous laisser. Je ne vous demande qu’une chose : restez ici et continuez à sourire. Cela me briserait le cœur de voir une autre expression sur votre visage.

— Vous ne pourrez plus me voir, fit-elle remarquer.

Il lui effleura le menton.

— Je le saurai.

Alors, avant que s’efface de son regard cette lueur où se mêlaient si délicieusement la surprise et l’adoration, il fit demi-tour et s’en alla.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

16

Les Featherington ont donné un petit dîner hier soir. Bien que votre dévouée chroniqueuse n'ait pas eu le privilège d'y assister, elle s'est laissé dire que l'événement avait été un succès. La famille Bridgerton était représentée mais, au grand dam des demoiselles Featherington, aucun mâle du clan n'était de la délégation ! Le toujours enjoué Nigel Berbrooke était également de la partie, entourant Mlle Philippa Featherington de toutes ses attentions.

Nous croyons savoir que Benedict et Colin Bridgerton, qui étaient invités, se sont tous les deux fait excuser.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 19 mai 1817

Un jour passa, puis une semaine. Sophie s'aperçut rapidement que travailler pour les Bridgerton n'était pas une sinécure. Elle était la camériste des trois filles de la famille qui habitaient encore là et passait le plus clair de son temps à coiffer des cheveux, recoudre et repasser des robes, astiquer des chaussures… Pas une fois elle n'avait quitté la maison, excepté un certain épisode dans le jardin.

Toutefois, alors qu'un tel quotidien sous les ordres d'Araminta aurait été un enfer, la vie chez les Bridgerton était emplie de rires et de bonne humeur. Les trois jeunes filles ne manquaient pas une occasion de se taquiner et de se chamailler, mais jamais avec la méchanceté que Rosamund avait toujours montrée envers Posy. Et quand il n'y avait pas de visiteurs à l'heure du thé, que lady Bridgerton et ses filles prenaient alors à l'étage, Sophie était toujours invitée à les rejoindre. Elle apportait

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

sa boîte à ouvrage et reprisait ou recousait des boutons pendant que ces dames papotaient joyeusement, et c'était un vrai bonheur que de pouvoir s'asseoir pour boire une bonne tasse de thé, accompagnée de lait frais et de scones encore tièdes.

Après quelques journées, Sophie avait pris assez d'assurance pour se mêler de temps à autre à la conversation. L'heure du thé était devenue son moment préféré de la journée.

Un après-midi, une semaine après le jour que Sophie appelait « le jour du baiser », Éloïse s'exclama :

— J'aimerais bien savoir où est passé Benedict !

— Aïe !

Quatre visages se tournèrent vers Sophie.

— Allez-vous bien ? s'enquit lady Bridgerton, qui s'apprêtait à porter sa tasse à ses lèvres.

Sophie fit la grimace.

— Je me suis piqué le doigt.

Un fin sourire éclaira le visage de lady Bridgerton.

— Maman vous a dit au moins un millier de fois… commença Hyacinthe, qui avait quatorze ans.

— Un millier ? répéta Francesca d'un air surpris.

— Maman vous a dit une centaine de fois, reprit Hyacinthe en décochant un coup d'œil agacé à sa sœur, que vous n'avez pas besoin d'apporter votre couture quand vous venez prendre le thé.

Sophie réprima un sourire.

— J'aurais l'impression d'être paresseuse, si je ne le faisais pas.

— Eh bien, moi, je n'ai pas l'intention de faire ma broderie, déclara la jeune fille, à qui personne ne l'avait demandé.

— Serais-tu paresseuse ? demanda Francesca.

— Absolument pas, répliqua Hyacinthe.

Francesca se tourna vers Sophie.

— Vous donnez à Hyacinthe l'impression d'être paresseuse.

— Mais pas du tout ! protesta l'intéressée.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Lady Bridgerton sirota une gorgée de thé.

— Vous travaillez sur le même ouvrage depuis un certain temps, Hyacinthe. Février, si ma mémoire est bonne.

— Sa mémoire est excellente, précisa Francesca à l'adresse de Sophie.

Hyacinthe lança un regard furieux à Francesca, qui plongea le nez dans sa tasse pour dissimuler un sourire tandis que Sophie feignait d'être saisie d'une quinte de toux. À vingt ans, Francesca, qui n'était la cadette d'Éloïse que d'une année, possédait un humour dévastateur. Hyacinthe pourrait un jour lui donner la réplique, mais il était encore trop tôt.

— Personne n'a répondu à ma question, reprit Éloïse en posant sa tasse sur sa soucoupe dans un claquement. Où est passé Benedict ? Voilà une éternité que je ne l'ai pas vu.

— Une semaine, corrigea sa mère.

— Aïe !

— Avez-vous besoin d'un dé à coudre ? proposa Hyacinthe à Sophie.

— D'habitude, je ne suis pas aussi maladroite, marmonna celle-ci.

Lady Bridgerton porta sa tasse à ses lèvres et demeura dans cette position un long moment.

Serrant les dents, Sophie se remit au travail avec énergie. À sa grande surprise, Benedict n'avait pas fait une seule apparition depuis le jour du baiser, une semaine avant. Elle s'était surprise à guetter aux fenêtres et à surveiller les couloirs dans l'espoir d'apercevoir sa silhouette.

En vain.

Sophie aurait été bien incapable de dire si elle était soulagée, déçue… ou les deux à la fois.

Elle laissa échapper un petit soupir. Elle était soulagée et déçue.

— Avez-vous dit quelque chose ? s'enquit Éloïse.

— Non, murmura Sophie en secouant la tête, le regard fixé sur son index rouge et douloureux.

Elle se mordit les lèvres en se pinçant le doigt, d'où coulèrent quelques gouttes de sang.

— Où est-il donc passé ? gémit Éloïse.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Benedict a trente ans, lui rappela gentiment sa mère. Il n'a nul besoin de nous tenir au courant de son emploi du temps.

Éloïse émit un petit reniflement hautain.

— Ce n'est pas ce que vous disiez la semaine dernière, maman.

— Que voulez-vous dire ?

— Où est Benedict ? s'écria Éloïse en une assez bonne imitation de sa mère. Comment ose-t-il disparaître ainsi, sans un mot ? C'est à croire qu'il a disparu de la surface du monde !

— La situation était différente, protesta lady Bridgerton.

— En quoi donc ? demanda Francesca, un sourire espiègle aux lèvres.

— Je savais qu'il allait à une soirée de célibataires chez cet épouvantable Cavender, et je ne le voyais pas revenir, tandis que cette fois-ci…

Lady Bridgerton s'interrompit en se mordant les lèvres.

— Pourquoi suis-je en train de me justifier devant vous ?

— Vraiment, je me le demande, murmura Sophie.

Éloïse, qui était sa plus proche voisine de table, s'étrangla avec sa gorgée de thé.

Francesca lui donna une claque dans le dos, puis se pencha vers Sophie.

— Vous avez dit quelque chose, Sophie ?

Sophie secoua la tête, planta son aiguille dans la robe qu'elle était occupée à repriser et rata son but une fois de plus.

Éloïse lui jeta un regard perplexe.

Lady Bridgerton toussota pour s'éclaircir la voix.

— Ma foi, il me semble…

Elle s'interrompit et tendit l'oreille.

— Tiens ? On dirait qu'il y a quelqu'un dans le couloir.

Sophie sursauta et jeta un regard derrière elle en direction de la porte, s'attendant à voir entrer le majordome. Wickham lui décochait toujours un coup d'œil contrarié avant de délivrer le message qu'il était venu apporter. Il désapprouvait manifestement le fait qu'une camériste prenne

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

le thé avec les dames de la maison, et même s'il ne formulait jamais ses opinions à haute voix devant ses employeurs, il ne se donnait pas la peine de conserver un visage impassible.

Ce jour-là, cependant, ce ne fut pas lui que Sophie vit apparaître dans l'encadrement de la porte.

— Benedict ! s'écria Éloïse en sautant sur ses pieds. Nous parlions justement de toi !

Il tourna les yeux vers Sophie.

— Ah, oui ?

— Pas moi, marmonna Sophie.

— Vous avez dit quelque chose, Sophie ? s'enquit Hyacinthe.

— Aïe !

— Je vais devoir vous interdire de repriser, la gronda gentiment lady Bridgerton, sinon vous aurez perdu une pinte de sang avant la fin du jour.

Sophie bondit sur ses pieds.

— Je vais chercher un dé à coudre.

— Vous n'en avez pas dans votre boîte à ouvrage ? s'étonna Hyacinthe. Il ne me viendrait pas à l'idée de repriser sans dé à coudre !

— En admettant qu'il te vienne à l'idée de repriser, ironisa Francesca.

Hyacinthe lui décocha un coup de pied, au risque de renverser le service à thé.

— Hyacinthe ! s'écria sa mère, contrariée.

Sophie se tourna vers la porte en s'efforçant de poser les yeux n'importe où, sauf sur Benedict. Elle avait espéré toute la semaine l'apercevoir, et à présent qu'il était là, elle n'avait qu'une envie : prendre la fuite. Si elle croisait son regard, elle chercherait automatiquement ses lèvres. Et si elle voyait ses lèvres, elle ne pourrait s'empêcher de se souvenir de leur baiser. Et si elle songeait à leur baiser…

— Il faut que j'aille chercher ce dé à coudre, dit-elle en se dirigeant vers la porte.

Il y avait certaines choses auxquelles on ne devait pas penser en public.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je crois que vous l'avez déjà dit, fit remarquer Benedict en haussant les sourcils avec un soupçon d'arrogance.

— Oui. C'est dans ma chambre, en bas.

— Vous voulez dire, en haut ? rectifia Hyacinthe.

Sophie fut prise d'une folle envie de l'étrangler.

— C'est ce que j'ai dit, répondit-elle entre ses dents.

— Pas du tout, répliqua Hyacinthe sans s'émouvoir. Ce n'est pas ce que vous avez dit.

— Mais si ! intervint lady Bridgerton. Je l'ai entendue.

Sophie tourna vivement la tête vers cette dernière et comprit aussitôt qu'elle avait menti.

— Je vais chercher un dé à coudre, répéta-t-elle, au comble de la confusion.

Elle poursuivit son chemin, de plus en plus mal à l'aise à mesure qu'elle se rapprochait de Benedict, toujours sur le seuil.

— Personne ici ne voudrait vous voir vous blesser, déclara celui-ci en s'écartant pour lui céder le passage.

Puis, lorsqu'elle fut proche de lui à le toucher, elle l'entendit murmurer :

— Lâche.

Les joues brûlantes, le cœur battant, elle s'élança dans l'escalier… avant de s'apercevoir à mi-chemin qu'elle descendait vers le rez-de-chaussée au lieu de monter vers sa chambre. Merveilleux ! À présent, elle allait devoir gravir de nouveau les marches et recroiser Benedict, ce qu'elle ne voulait à aucun prix. Il devait toujours se tenir sur le seuil de la porte, et lorsqu'elle passerait, elle le verrait étirer les lèvres pour lui décocher l'un de ses sourires à la fois ironiques et enjôleurs qui avaient le don de lui faire perdre tous ses moyens !

C'était un désastre. Elle ne devait pas rester dans cette demeure. Comment pourrait-elle vivre chez lady Bridgerton si elle manquait de défaillir chaque fois qu'elle voyait Benedict ? Elle n'était pas assez forte. Il

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

allait la harceler, lui faire oublier tous ses principes, toutes ses résolutions. Elle devait partir. Il n'y avait pas d'autre solution.

Elle le regrettait amèrement, car elle aimait travailler pour les Bridgerton. Ici, on la traitait comme un être humain, non comme une esclave ; on lui versait des gages plus que généreux. En outre, non seulement on lui posait des questions, mais on semblait s'intéresser à ses réponses.

Bien sûr, Sophie savait qu'elle n'appartenait pas à cette famille, que ce ne serait jamais le cas, mais ici, il était si facile de le croire ! D'autant plus qu'elle trouvait là ce qu'elle avait toujours espéré : une famille.

Auprès des Bridgerton, elle pouvait presque s'imaginer que son rêve s'était réalisé…

— Auriez-vous perdu votre chemin ?

En levant les yeux, elle vit Benedict Bridgerton en haut des marches, nonchalamment accoudé à la balustrade. Elle s'aperçut alors qu'elle se trouvait toujours au beau milieu de l'escalier.

— Je sors, déclara-t-elle.

— Acheter un dé à coudre ?

— Parfaitement ! répliqua-t-elle d'un air de défi.

— N'avez-vous pas besoin d'argent ?

Elle pouvait prétendre qu'elle en avait dans sa poche, ce qui serait un fieffé mensonge. Ou bien avouer la vérité, au risque qu'il comprenne quelle pathétique écervelée elle était en vérité. Ou, troisième solution, elle pouvait dévaler les marches et s'enfuir à jamais de cette maison. C'était sans doute l'option la plus lâche… mais aussi la plus sûre.

— Je dois y aller, marmonna-t-elle.

Elle s'élança à toute vitesse… sans s'apercevoir qu'elle se dirigeait vers la porte principale, et non vers celle des domestiques. Elle traversa le vestibule au pas de course, poussa le lourd battant et dévala les marches du perron. Lorsque ses pieds se posèrent sur le pavé, elle prit la direction du nord, sans raison particulière, simplement parce qu'il fallait bien aller quelque part.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

C’est alors qu’elle entendit une voix.

Une voix terrible, affreuse, effrayante.

La voix d’Araminta.

Sophie crut que son cœur allait s’arrêter de battre. Elle se plaqua vivement contre le mur. Par chance, Araminta était tournée vers la rue, aussi ne la remarquerait-elle pas, sauf si elle se retournait.

Au moins, songea Sophie, il était facile de garder le silence lorsqu’on ne pouvait plus respirer…

Que faisait Araminta au 5, Bruton Street ? Penwood House était au moins à huit rues de là !

Puis, brusquement, la mémoire lui revint. Elle avait appris la nouvelle l’année précédente, grâce à l’un des rares numéros du *Whistledown* qu’elle avait pu se procurer quand elle travaillait chez les Cavender : le nouveau comte de Penwood avait finalement décidé de s’établir à Londres, obligeant Araminta, Rosamund et Posy à trouver un nouveau logement…

Juste à côté de la demeure de lady Bridgerton.

Sophie n’aurait pu imaginer pire cauchemar !

— Où est passée cette fainéante ? grommela Araminta.

Le cœur de Sophie se serra aussitôt pour la malheureuse dont parlait Araminta. En tant qu’ancien souffre-douleur de celle-ci, elle savait toute l’horreur que recelait ce statut !

— Posy ! glapit Araminta, avant de se diriger vers un attelage garé près de là.

Sophie se mordit les lèvres en comprenant soudain ce qui avait dû se passer après son départ. Araminta avait sans doute engagé une domestique, qu’elle avait traitée aussi cruellement qu’elle, quoiqu’elle ne l’ait sans doute pas blessée aussi profondément. Pour humilier quelqu’un comme Araminta l’avait fait avec elle, il fallait connaître cette personne et lui vouer une haine féroce. La première domestique venue ne faisait pas l’affaire.

Mais comme Araminta avait viscéralement besoin de rabaisser quelqu’un et qu’elle ne pouvait vivre sans maltraiter un autre être humain,

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

elle avait choisi une nouvelle victime : Posy.

Celle-ci sortit de la maison voisine, le visage pincé, les traits tirés. Elle semblait malheureuse, et peut-être un peu plus enrobée que deux ans auparavant. Voilà qui ne devait pas plaire à Araminta, songea Sophie avec amertume. Sa belle-mère n'avait jamais accepté que sa cadette ne soit pas aussi jolie, blonde et menue qu'elle-même et sa fille aînée. Si Sophie avait toujours été le plus grand sujet de contrariété d'Araminta, Posy avait été sa plus grande déception.

Sophie regarda Posy faire halte sur le perron et se baisser pour lacer ses bottines. Rosamund passa la tête par la fenêtre de l'attelage pour la houspiller d'une voix aigre.

— Allons, Posy !

Sophie recula et détourna la tête. Elle se trouvait juste dans la ligne de mire de Rosamund.

— J'arrive ! répondit Posy.

— Dépêche-toi ! insista sa sœur.

Posy finit de nouer son lacet, dévala l'escalier… et rata la dernière marche. En la voyant s'étaler de tout son long sur le trottoir, Sophie s'élança instinctivement vers elle, avant de suspendre son geste et de se plaquer de nouveau contre le mur. Posy n'était pas blessée, et pour rien au monde Sophie ne voulait qu'Araminta apprenne qu'elle vivait à Londres – si près de chez elle, qui plus est.

Posy se releva et tourna la tête pour étirer son cou, d'abord à droite, puis à gauche, puis…

… vers elle. Elle l'avait vue ! Posy écarquilla les yeux, bouche bée. Puis elle referma les lèvres avant de les rouvrir, sans doute dans l'intention de s'exclamer : « Sophie ? », mais celle-ci secoua vigoureusement la tête.

— Posy ! rugit Araminta.

Sophie répéta son geste tout en suppliant Posy du regard de ne pas la trahir.

— Je viens, mère ! répondit Posy.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle esquissa un imperceptible signe de tête pour indiquer qu'elle avait compris, puis s'éloigna et monta à bord de la voiture qui, par chance, partit dans la direction opposée à l'endroit où se trouvait Sophie.

Sophie s'adossa contre le mur, sans forces. Elle y resta une longue minute.

Et encore cinq minutes supplémentaires.

À peine Sophie eut-elle quitté le salon de l'étage que Benedict perdit tout intérêt pour le thé et les scones.

— Je me demandais où tu étais passé, dit Éloïse.

— Hum ?

Il tourna la tête vers la droite, s'efforçant d'apercevoir la rue par la fenêtre.

— Je disais, répéta Éloïse d'une voix forte, que je me demandais…

— Éloïse, parlez moins fort, supplia sa mère.

— Il ne m'écoute pas.

— Dans ce cas, à quoi bon vous égosiller ? Ce n'est pas ainsi que vous attirerez son attention.

— En revanche, en lui jetant un scone à la figure… suggéra Hyacinthe.

— Hyacinthe ! Je vous interdis de…

Trop tard. Celle-ci avait déjà joint le geste à la parole. Benedict plongea pour éviter le projectile une fraction de seconde avant l'impact. Il tourna d'abord les yeux vers le mur, à présent maculé d'une trace de farine là où le scone l'avait heurté, puis regarda le plancher, où le biscuit avait atterri sans voler en éclats, ce qui était remarquable.

— Dois-je comprendre que ma présence n'est plus indispensable ? demanda-t-il d'un ton suave, avant d'adresser un sourire jovial à sa plus jeune sœur.

Le scone volant lui offrait un prétexte idéal pour s'éclipser et s'élancer dehors dans l'espoir de retrouver la piste de Sophie.

— Vous venez tout juste d'arriver, lui fit remarquer sa mère.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Benedict la scruta avec méfiance. Son ton détaché démentait totalement ses paroles. Qu'avait-elle donc en tête ?

— Je ne suis pas obligé de m'en aller, dit-il d'un ton faussement innocent.

— Je vous en prie ! protesta-t-elle en portant à ses lèvres une tasse qui, il l'aurait juré, était vide. Je m'en voudrais de vous retenir si vous êtes occupé.

Benedict s'efforça de se composer un masque impassible ou, du moins, de dissimuler sa surprise. La dernière fois qu'il avait dit à Violet Bridgerton qu'il était occupé, elle avait rétorqué : « Trop occupé pour consacrer un instant à votre mère ? »

Son premier réflexe fut de déclarer qu'il allait rester et de s'installer confortablement dans un fauteuil, puis il se rendit compte qu'il n'y aurait rien de plus ridicule que de s'attarder dans ce salon pour le seul plaisir de contrarier sa mère alors qu'il était impatient de s'élancer à la poursuite de Sophie.

— Dans ce cas, répondit-il en retournant vers la porte, je vais vous laisser.

— Sauvez-vous ! dit-elle en le chassant d'un geste. Et amusez-vous bien.

Benedict se baissa pour ramasser le scone et le lancer en douceur à Hyacinthe, qui le saisit au vol. Puis, après avoir salué sa mère et ses sœurs, il franchit la porte et traversa le palier. Il arrivait aux premières marches lorsqu'il entendit sa mère déclarer :

— J'ai cru qu'il ne s'en irait jamais !

De plus en plus étrange, songea-t-il.

Il dévala l'escalier et traversa le vestibule à grandes enjambées. Sophie devait déjà être loin de la maison, mais si elle était partie faire une course, elle ne pouvait avoir pris qu'une seule direction. Il tourna sur sa droite dans l'intention de marcher tranquillement jusqu'aux boutiques situées un peu plus loin, mais à peine eut-il fait trois pas qu'il aperçut Sophie, l'air hagard, plaquée contre le mur de brique du 5, Bruton Street.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Sophie ? appela-t-il en se ruant vers elle. Que s'est-il passé ? Est-ce que tout va bien ?

Elle sursauta en le reconnaissant, puis hocha la tête.

Benedict ne la crut pas, mais cela n'aurait servi à rien de le lui faire remarquer.

— Vous tremblez, observa-t-il en regardant ses mains. Dites-moi ce qui vous est arrivé. Est-ce que quelqu'un s'en est pris à vous ?

— Non, répondit-elle d'une voix chevrotante. J'ai seulement… Je… Eh bien…

Elle posa les yeux sur l'escalier de l'hôtel particulier.

— J'ai perdu l'équilibre et manqué une marche en descendant.

Elle lui adressa un faible sourire.

— Vous savez, quand, tout à coup, on ne distingue plus le haut du bas.

Benedict opina : il connaissait cette sensation. Mais cela ne signifiait pas qu'il la croyait.

— Venez avec moi, dit-il.

Lorsqu'elle leva les yeux vers lui, il vit dans les vertes profondeurs de ses iris une lueur de détresse qui lui brisa le cœur.

— Où ? demanda-t-elle dans un souffle.

— N'importe où sauf ici.

— Je…

— J'habite tout près, expliqua-t-il. La cinquième maison, là-bas.

— Oh ? fit-elle en ouvrant de grands yeux surpris. Personne ne me l'a dit.

— Je vous promets que votre vertu sera sauve, déclara-t-il.

Puis, incapable de s'en empêcher, il ajouta :

— À moins que vous ne souhaitiez qu'il en soit autrement.

Son intuition lui disait qu'elle aurait protesté si elle n'avait pas été en état de choc.

— Nous resterons dans le salon jusqu'à ce que vous vous sentiez mieux, proposa-t-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

D’un signe de tête, elle accepta de le suivre et se laissa entraîner jusque chez lui, une simple maison de ville située un peu plus bas dans la rue.

Une fois qu’ils furent confortablement installés et que Benedict eut fermé la porte afin qu’ils ne soient pas dérangés par les domestiques, il se tourna vers elle pour lui demander : « Et maintenant, si vous me disiez ce qui vous est arrivé ? », mais au dernier moment, il comprit que cela ne servirait à rien. Il pouvait toujours lui poser la question, elle ne répondrait pas. Elle se mettrait sur la défensive, et cela ne ferait pas avancer ses affaires.

Alors, se composant un masque indifférent, il demanda :

— Eh bien, cela vous plaît-il de travailler pour ma mère et mes sœurs ?

— Elles sont très gentilles avec moi.

— Gentilles ? répéta Benedict, incapable de dissimuler son incrédulité. Exaspérantes, sans doute. Et probablement épuisantes. Mais gentilles ?

— Absolument, insista Sophie.

Benedict commença à sourire ; il adorait sa mère et ses sœurs, et il était heureux que Sophie ait de l’affection pour elles. Mais son sourire se figea lorsqu’il comprit que cela ne servait pas du tout ses desseins. Plus Sophie s’attacherait à elles, moins elle prendrait le risque de se déconsidérer à leurs yeux en acceptant de devenir sa maîtresse.

Il avait commis une sérieuse erreur stratégique, la semaine précédente. Il avait tablé sur l’espoir que, si elle était engagée dans la maisonnée de sa mère, il finirait par la convaincre de céder à ses avances. Il ne faudrait qu’un peu d’insistance de sa part, s’était-il alors imaginé.

Eh bien, c’était raté ! Pourquoi n’avait-il pas trouvé une solution plus expéditive pour la faire tomber dans ses bras ?

— Vous devriez remercier votre bonne étoile de les avoir, dit Sophie d’une voix plus ferme. En ce qui me concerne, je donnerais n’importe quoi pour…

Elle ne finit pas sa phrase.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous donneriez n'importe quoi pour ? répéta Benedict, surpris de la curiosité qui le dévorait.

Elle jeta un regard nostalgique par la fenêtre.

— Pour avoir une famille comme la vôtre.

— Vous n'avez personne, dit-il.

Ce n'était pas une question, mais une constatation.

— Je n'ai jamais eu personne.

— Pas même votre…

Il s'interrompit, se souvenant soudain que sa mère était morte en lui donnant le jour.

— Parfois, dit-il d'un ton aussi léger que possible, ce n'est pas facile d'être un Bridgerton.

Elle tourna lentement la tête vers lui.

— Je n'imagine pas ce qu'il pourrait y avoir de plus merveilleux.

— Il n'y a rien de plus merveilleux, approuva-t-il, mais cela ne signifie pas que ce soit toujours facile.

— Que voulez-vous dire ?

Benedict s'entendit alors exprimer des sentiments qu'il n'avait jamais confiés à personne, pas même… Non, surtout pas aux membres de sa propre famille.

— Aux yeux de tout le monde, dit-il, je suis juste un Bridgerton. Pas Benedict, ni Ben, ni même un homme relativement fortuné et doté d'un minimum d'intelligence…

Il esquissa un sourire désabusé.

— Juste un Bridgerton. Ou, plus précisément, le Bridgerton numéro deux.

Il vit les lèvres de Sophie trembler, puis s'étirer en un sourire chaleureux.

— Vous êtes bien plus que cela ! s'écria-t-elle.

— J'aimerais le croire, mais la plupart des gens ne me voient pas ainsi.

— La plupart des gens sont des idiots !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il éclata de rire. Il ne connaissait rien de plus attirant que Sophie lorsqu'elle s'emportait.

— Ce n'est pas moi qui vous donnerai tort sur ce point ! dit-il.

Puis, alors qu'il ne savait comment relancer la conversation, Sophie le surprit en déclarant :

— Vous ne ressemblez pas du tout au reste de votre famille.

— Comment cela ? demanda-t-il en s'interdisant de croiser son regard, de peur qu'elle y lise l'importance que sa réponse revêtait à ses yeux.

— Eh bien, votre frère Anthony…

Elle fronça les sourcils, pensive.

— Il a construit sa vie sur son statut d'aîné. Il est manifestement chargé d'une responsabilité envers votre famille que vous n'avez pas à porter.

— Attendez une min…

— Ne m'interrompez pas, dit-elle en lui posant une main sur la poitrine. Je ne prétends pas que vous n'aimez pas les vôtres, et je sais que vous donneriez votre vie pour n'importe lequel d'entre eux, mais la situation de votre frère aîné est différente. Il se sent responsable de vous tous, et je crois sincèrement que ce serait pour lui un échec personnel de voir l'un de ses frères et sœurs malheureux.

— Combien de fois avez-vous vu Anthony ? marmonna-t-il.

— Une seule, mais cela m'a suffi.

Elle se mordit les lèvres, comme pour réprimer un sourire.

— Quant à votre frère Colin… Lui, je ne l'ai pas rencontré, mais j'ai entendu bien des gens dire que…

— Qui ?

— Tout le monde. Sans parler du *Whistledown*, que j'avoue lire depuis des années, et où l'on ne parle que de lui !

— Alors, vous saviez qui j'étais avant de me rencontrer, murmura-t-il.

Elle hocha la tête.

— Oui, mais je ne vous connaissais pas. Vous êtes bien plus complexe que lady Whistledown ne le laisse croire.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Alors, dites-moi, demanda-t-il en posant ses mains sur la sienne. Que savez-vous de moi ?

Croisant son regard, Sophie plongea dans le velours de ses yeux bruns. Et elle y découvrit quelque chose qu'elle n'avait jamais soupçonné. Une lueur de vulnérabilité. De fragilité.

Il avait besoin de savoir ce qu'elle pensait de lui, et de savoir qu'il était important pour elle. Cet homme si sûr de lui, si arrogant espérait son approbation !

Peut-être même avait-il besoin d'elle…

Elle referma sa main sur la sienne, puis, de l'index, elle traça des spirales à la surface de son gant de cuir fin.

— Vous êtes… commença-t-elle.

Elle s'interrompit, se laissant le temps de choisir soigneusement ses mots car elle savait que, dans des moments d'une telle intensité, chaque terme comptait.

— Vous n'êtes pas exactement l'homme que vous prétendez être. Vous tenez à paraître séduisant, plein d'humour et de repartie, et vous êtes tout cela, mais à l'intérieur, vous êtes bien plus que cela.

Elle marqua une pause.

— Vous êtes attentif aux autres, reprit-elle, consciente que sa voix vibrait d'émotion. Vous avez une grande considération pour votre famille, et même pour moi, bien que je ne l'aie pas toujours méritée.

— Si, dit-il en portant sa main à ses lèvres pour déposer au creux de sa paume un baiser brûlant. Vous l'avez toujours méritée.

— Et… et…

Comment poursuivre alors que Benedict la dévorait du regard avec une telle dévotion ?

— Et ? murmura-t-il.

— En grande partie, ce que vous êtes vient de votre éducation, reprit-elle.

À présent, les mots se bousculaient sur ses lèvres.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Cela, j'en suis certaine – on ne peut pas grandir entouré de tant d'amour et de loyauté sans devenir quelqu'un de bon –, mais tout au fond de vous, dans votre cœur, dans votre âme, vous êtes l'homme que le destin a choisi que vous soyez. Vous, pas le fils de quelqu'un d'autre, pas le frère de quelqu'un d'autre. Juste vous.

Benedict la couva d'un regard brillant.

Il voulut parler, mais il s'aperçut qu'il ne trouvait pas ses mots. Il n'y en avait tout simplement pas pour un instant tel que celui-ci.

— Tout au fond de vous, poursuivit-elle, il y a l'âme d'un artiste.

— Non, protesta-t-il en secouant la tête.

— Si. J'ai vu vos dessins. Vous êtes très doué. Je crois que je ne l'avais pas compris jusqu'à ce que je rencontre les membres de votre famille. Vous les avez tous croqués à la perfection. Le sourire secret de Francesca, la façon délurée qu'a Hyacinthe de se tenir…

— Je n'ai jamais montré mon travail à quiconque.

Elle sursauta.

— Vous plaisantez ?

Il secoua la tête.

— Non, je vous le promets.

— Enfin, vous êtes doué ! Vous possédez un vrai talent ! Je suis sûre que votre mère serait ravie de découvrir vos dessins.

— Pour une raison que j'ignore, répondit-il, un peu penaud, je n'ai jamais eu envie qu'on les voie.

— Vous m'avez laissée les voir, dit-elle avec douceur.

Il lui effleura la joue.

— Cela m'a semblé… évident.

Et soudain, il crut que son cœur allait s'arrêter de battre.

Soudain, tout lui semblait évident.

Il l'aimait. Il ignorait comment cela était arrivé, mais c'était le cas.

Cela n'avait rien à voir avec le fait qu'elle était attirante. Bien des femmes étaient attirantes. Sophie, elle, était différente. Elle le faisait rire. Elle lui donnait envie de la faire rire. Et quand il était en sa compagnie…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Eh bien, quand il était avec elle, il la désirait avec ardeur. Pourtant, même s'il devait se contenir, il était comblé.

Si étrange que cela paraisse, la simple présence de Sophie suffisait à son bonheur. Il n'avait même pas besoin de la voir, d'entendre sa voix ni de sentir son parfum. Il lui suffisait de savoir qu'elle était là.

Si ce n'était pas de l'amour, il ne savait pas ce que c'était.

Il la regarda longuement, en essayant de faire durer cet instant, de retenir ces secondes de perfection absolue. Quelque chose s'adoucit dans ses iris, puis leurs couleurs se fondirent, et leur vif éclat émeraude prit de tendres nuances de mousse printanière. Elle entrouvrit ses lèvres, et il sut qu'il devait l'embrasser. C'était plus qu'une envie. Un devoir sacré.

Il avait besoin d'elle, près de lui, sous lui, sur lui.

Il avait besoin de s'imprégner d'elle, de l'absorber.

Il avait besoin d'elle autant qu'il avait besoin d'air pour vivre.

Et, songea-t-il dans un ultime instant de lucidité avant de prendre ses lèvres, il avait besoin d'elle tout de suite.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

17

Votre dévouée chroniqueuse sait de source sûre qu'il y a deux jours, alors qu'elle prenait le thé Chez Gunter, lady Penwood a été frappée au visage par un biscuit volant.

Nous sommes dans l'incapacité de déterminer qui a lancé ce projectile, mais on soupçonne les deux plus jeunes clientes de l'établissement, Mlle Felicity Featherington et Mlle Hyacinthe Bridgerton.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 21 mai 1817

Sophie avait déjà été embrassée auparavant – elle avait déjà été embrassée par Benedict auparavant – mais jamais rien ne l'avait préparée à cette expérience.

Ce n'était pas un baiser, c'était… le paradis.

Il s'était emparé de ses lèvres avec une fièvre qui dépassait tout ce qu'elle pouvait imaginer. La caresse de sa bouche sur la sienne s'était faite frisson, effleurement, morsure, allumant en elle un incendie de passion, un puissant désir d'être aimée et d'aimer en retour. Lorsqu'il l'embrassait ainsi, tout ce qu'elle désirait, c'était répondre à son baiser.

Il lui sembla qu'il murmurait son prénom, mais son cœur battait si fort qu'elle l'entendit à peine. Qu'elle avait été naïve de s'imaginer qu'elle pourrait ignorer l'appel de l'amour ! Qu'elle avait été folle de se croire plus forte que le désir !

— Sophie, Sophie, Sophie, gémit-il en faisant courir ses lèvres sur sa joue, sur son cou, sur son oreille.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

À force de l'entendre l'appeler ainsi, il lui semblait que son prénom entrait sous sa peau.

Elle comprit confusément qu'il posait ses mains sur les boutons de sa robe lorsqu'elle sentit l'étoffe se détendre à mesure que chacun d'eux s'échappait de sa boutonnière. Cela était en tout point ce qu'elle s'était toujours interdit, et cependant, lorsque le vêtement retomba sur sa taille, dénudant impudiquement son buste, elle chuchota le nom de Benedict en creusant les reins pour s'offrir à lui.

Benedict en eut le souffle coupé. Il avait rêvé de cet instant mille fois, l'avait imaginé dans chacun de ses songes, mais la réalité était encore plus douce, et de loin plus érotique, que tout ce que son imagination enfiévrée avait pu lui représenter.

Sa main s'écarta lentement de la tiédeur du dos de Sophie pour se diriger vers sa poitrine.

— Que tu es belle ! murmura-t-il, sachant qu'aucun mot n'aurait pu exprimer la profondeur de ses sentiments.

Car, en vérité, ce qu'il éprouvait était indescriptible. Ses doigts achevèrent leur tendre périple jusqu'à ses seins pour se refermer en coupe autour d'eux, et un gémissement saccadé lui échappa. Les mots n'avaient plus aucun sens, à présent. Son désir pour elle était si brûlant, si intense qu'il en perdait la parole. Bon sang, il en perdait même l'esprit !

Il n'aurait su dire par quel biais cette femme en était venue à prendre une telle importance à ses yeux. Il n'y avait pas si longtemps, elle était une parfaite étrangère, et aujourd'hui, elle lui était plus précieuse que l'air qu'il respirait ! Il ne pouvait pourtant pas parler de coup de foudre. Cela s'était passé en douceur, dans le secret de son cœur. Peu à peu, ses émotions avaient pris des nuances plus intenses, jusqu'à ce qu'il comprenne que sans elle, sa vie n'avait pas de sens.

Il effleura son menton pour lever son visage et plonger son regard dans le sien. Ses yeux semblaient luire d'un éclat intérieur et briller de larmes contenues. Ses lèvres tremblaient. Elle était, comprit-il, aussi troublée que lui par l'intensité de l'instant.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il se pencha vers elle avec une infinie lenteur, afin de lui laisser le temps de refuser si elle le voulait. Si elle le faisait, il n'était pas certain d'y survivre, mais il ne supporterait pas de la voir emplie de regrets par la suite.

Elle ne le repoussa pas. Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pouces d'elle, elle ferma les paupières et lui tendit ses lèvres en une silencieuse offrande.

Il avait constaté avec étonnement que chaque fois qu'il l'embrassait, la bouche de Sophie semblait plus tendre, son parfum plus enivrant… et chaque fois, son propre désir se faisait plus impérieux. Son cœur cognait puissamment dans sa poitrine, et il éprouvait les plus vives difficultés à s'interdire de l'étendre sur le sofa et de lui arracher ses vêtements.

Plus tard, se promit-il. Plus tard ! Aujourd'hui, pour ce qui serait sans nul doute la première fois de Sophie, il voulait se montrer tendre, patient – en un mot, digne de ses rêves de jeune fille.

Quoique… peut-être pas tout à fait. Un sourire se forma sur ses lèvres. Elle n'avait peut-être jamais imaginé la moitié des caresses qu'il s'apprêtait à lui prodiguer !

— Pourquoi ce sourire ? demanda-t-elle.

Il s'écarta imperceptiblement pour prendre son visage entre ses paumes.

— Comment as-tu deviné que je souriais ?

— Je l'ai senti sur mes lèvres.

Il posa l'index sur sa bouche pour en souligner le contour, puis il fit courir le bord de son ongle sur le renflement délicat de ses lèvres.

— C'est toi qui me fais sourire, chuchota-t-il. Quand tu ne me rends pas fou de rage, tu me rends fou de joie.

Les lèvres de Sophie tremblèrent sous son doigt, tandis qu'un soupir humide et brûlant en jaillissait. Il prit sa main pour la porter à sa bouche et frotter l'un de ses doigts contre ses propres lèvres, tout comme il l'avait fait pour elle… puis, sous le regard soudain voilé de Sophie, il les referma

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

autour de son index pour l'aspirer doucement, avant d'en titiller l'extrémité de sa langue et de ses dents.

Elle laissa échapper un petit hoquet de surprise, délicieusement tendre et excitant à la fois.

Un millier de questions se bousculaient dans l'esprit de Benedict. Comment se sentait-elle ? Qu'éprouvait-elle ? Mais, craignant qu'elle ne se ravise s'il lui donnait l'occasion d'exprimer ses pensées, il préféra garder pour lui ses interrogations et lui offrir, à la place, un nouveau baiser. Il prit de nouveau ses lèvres pour l'entraîner dans l'étourdissant tourbillon de volupté qui s'était emparé de lui.

Murmurant son prénom comme une bénédiction, il l'étendit avec douceur sur le sofa, plaquant son dos dénudé contre le satin.

— Je te veux, dit-il dans un soupir. Si tu savais comme je te veux !

Pour toute réponse, elle émit un profond gémissement qui ne fit qu'aviver le brasier qui le consumait. Il referma ses mains sur elle avec plus de force, tout en faisant courir ses lèvres le long de son cou de cygne.

Il l'embrassa avec une lenteur délibérée, allumant un sillon de feu sur sa peau, et marqua une brève pause avant de parvenir aux douces rondeurs de sa poitrine. Elle était à présent étendue sous lui, les yeux assombris par le désir, plus excitante encore que dans ses rêves les plus audacieux.

Et Dieu sait qu'il avait rêvé d'elle…

Dans un grondement presque primitif, il referma ses lèvres sur l'un de ses seins, arrachant à sa compagne un petit cri de plaisir. Il ne put retenir un soupir de satisfaction.

— Chut… dit-il. Laisse-moi faire.

— Mais…

Il posa un doigt sur ses lèvres d'un geste plus brusque qu'il ne l'aurait voulu, mais il avait de plus en plus de mal à contrôler la passion qui le consumait.

— Ne réfléchis pas, chuchota-t-il. Ne bouge pas, et laisse-moi te donner du plaisir.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle lui jeta un regard perplexe, mais lorsqu'il se fut baissé vers son autre sein pour lui prodiguer le même baiser, il vit son regard se voiler et ses lèvres s'entrouvrir sur un cri de félicité muet, tandis qu'elle renversait la tête en arrière sur les coussins.

— Aimes-tu ceci ? demanda-t-il avant de caresser la pointe de son sein du bout de sa langue.

Elle garda les yeux pudiquement baissés mais hocha la tête.

— Et ceci ?

Il la mordit délicatement sous le sein, là où sa peau était si tendre et sensible.

Le souffle de Sophie s'accéléra, et elle acquiesça de nouveau.

— Et que dis-tu de ceci ?

Il baissa sa robe vers ses hanches en la mordillant doucement jusqu'au nombril.

Cette fois, Sophie ne parvint même pas à hocher la tête. Au nom du Ciel, elle était pratiquement nue devant cet homme, et tout ce dont elle était capable, c'était de gémir, de soupirer… et d'en redemander !

— Je te veux, s'entendit-elle murmurer.

— Je sais, répondit-il, ses lèvres toujours enfouies au creux de son ventre.

Sophie s'agita, saisie d'une inexplicable envie de se cambrer. Une sensation des plus étranges montait en elle, brûlante, infiniment troublante. Il lui semblait que quelque chose en elle prenait de l'ampleur et s'apprêtait à la submerger. Comme si, à vingt-deux ans, elle naissait enfin à la vie.

Impatiente de connaître la sensation de sa peau contre la sienne, elle saisit un pan de sa chemise et le tira jusqu'à ce qu'il sorte de son pantalon, avant de poser sa main sur ses reins en une timide caresse. Avec ravissement, elle perçut le frisson qui parcourait le dos de son amant.

— Sophie ! gémit celui-ci en frémissant de plus belle sous ses doigts.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Enhardie par cette réaction, elle glissa sa main sous sa chemise et poursuivit son exploration vers ses épaules, qu'il avait larges et musclées.

Il gémit de nouveau puis, dans un grondement sauvage, se souleva légèrement.

— Je n'ai pas le courage… gémit-il en arrachant sa chemise pour la lancer à travers la pièce.

Sophie eut à peine le temps d'apercevoir son torse nu qu'il était de nouveau sur elle, sa peau contre la sienne. Jamais elle n'avait connu sensation plus délicieuse !

Sous sa chair tiède et douce, ses muscles roulaient, puissants et durs. Un parfum chaud et masculin, où se mêlaient des notes de santal et de savon fin, montait de lui.

Lorsqu'il posa ses lèvres au creux de son cou, Sophie enfouit ses doigts dans ses cheveux.

— Oh, Benedict… dit-elle dans un soupir. C'est extraordinaire ! Je ne peux rien imaginer de plus merveilleux.

Il leva les yeux vers elle, et une lueur canaille brilla dans ses yeux bruns.

— Moi, si, répondit-il avec un sourire gourmand.

Elle le regarda, bouche bée, consciente de l'expression naïve qu'elle devait arborer.

— Attends, dit-il. Attends de voir…

— Mais je… Oh !

Elle poussa un petit cri de surprise lorsqu'il lui ôta ses chaussures. Il referma sa main sur l'une de ses chevilles et remonta lentement vers sa cuisse.

— Peux-tu imaginer ceci ? demanda-t-il en s'aventurant jusqu'au creux derrière son genou.

Elle secoua frénétiquement la tête en réprimant un frisson.

— Oh ? demanda-t-il. Dans ce cas, tu n'as sûrement pas imaginé cela non plus…

Il poursuivit son exploration et dégrafa sa jarretière.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Benedict ! s'écria-t-elle. Il ne faut pas…

— Oh, si. Il le faut. Il le faut absolument, répondit-il en faisant glisser l'un après l'autre ses bas le long de ses jambes.

Sophie le regarda, muette de désir, jeter les bas par-dessus sa tête. Ils n'étaient pas faits, hélas, de la soie la plus fine, mais ils étaient tout de même très légers, et ils flottèrent lentement dans l'air avant d'atterrir, l'un sur une lampe, l'autre sur le plancher.

Puis, alors qu'elle riait aux éclats en regardant le premier, comiquement suspendu à l'abat-jour, Benedict s'étendit sur elle, posa ses mains sur ses genoux et entreprit de remonter lentement jusqu'à ses cuisses.

— Je suis certain que personne ne t'a jamais touchée ici, dit-il.

Sophie secoua la tête.

— Et je suis tout aussi certain que tu n'y as jamais pensé.

Elle secoua de nouveau la tête.

— Alors, si tu n'as jamais pensé à ceci…

Il pressa sa main sur sa cuisse, lui arrachant un petit gémissement tandis qu'elle se cambrait involontairement.

— … je suis sûr que tu n'auras pas imaginé cela.

Tout en parlant, il avait continué à bouger sa main vers le haut et effleurait maintenant de ses ongles le doux renflement de sa toison intime.

— Oh, non ! protesta-t-elle immédiatement. Tu ne peux pas…

— Si, je peux. Je t'assure que je peux.

— Mais je… Oh !

Il sembla soudain à Sophie que toute pensée, toute volonté l'avait désertée. Comment réfléchir lorsqu'il la caressait ainsi ? Ou, plus exactement, comment réfléchir à autre chose qu'au fait que tout ceci était très mal… et qu'elle n'avait aucune envie que Benedict s'arrête ?

— Que me fais-tu ? demanda-t-elle dans un souffle, tandis que toutes les fibres de son être s'éveillaient sous les voluptueuses caresses qu'il lui prodiguait.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tout, répondit-il en s'emparant de sa bouche. Tout ce que tu voudras.

— Je veux… Oh !

— Ceci ? proposa-t-il, ses lèvres contre sa joue.

— Je ne sais pas ce que je veux, gémit-elle.

— Moi, si.

Il referma ses dents sur le lobe de son oreille et le mordilla tendrement.

— Moi, je sais exactement ce que tu veux, reprit-il. Fais-moi confiance.

Ce fut aussi simple que cela. Elle s'abandonna totalement à lui. Certes, elle avait depuis longtemps renoncé à toute idée de résistance, mais lorsqu'il murmura : « Fais-moi confiance », un subtil changement s'opéra en elle. Elle était prête à vivre cet instant. C'était toujours aussi mal, mais elle était prête, elle le désirait, et pour une fois dans sa vie, elle allait faire quelque chose de fou, quelque chose qui n'était pas du tout dans son tempérament.

Pour la simple raison qu'elle en avait envie.

Benedict dut lire dans ses pensées, car il s'écarta légèrement d'elle, posa sa large paume sur sa joue et déclara d'une voix rauque :

— Si tu veux que j'arrête, c'est tout de suite qu'il faut le dire. Pas dans dix minutes, ni même dans une seule. C'est maintenant, ou il sera trop tard.

Touchée de voir qu'il prenait le temps de lui poser la question, elle se redressa pour lui caresser le visage à son tour, mais lorsqu'elle voulut parler, les seuls mots qui franchirent ses lèvres furent : « S'il te plaît. »

Un éclat de passion embrasa les yeux bruns de Benedict. Puis, comme si une barrière venait de céder en lui, il changea du tout au tout. L'amant tendre et patient disparut, pour être remplacé par un homme fou de désir. Ses mains se mirent à courir sur elle en un ballet impatient, donnant à Sophie l'impression qu'elles étaient à la fois sur ses jambes, autour de sa taille, sur son visage. Avant qu'elle ait compris ce qu'il faisait, sa robe s'était envolée pour rejoindre son bas sur le plancher. Elle était nue

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

comme Ève. C'était une sensation des plus étranges, mais, curieusement, cela n'était pas gênant, tant que Benedict demeurait étendu sur elle.

Le sofa était étroit, mais cela ne posa aucun problème à Benedict, qui ôta prestement bottes et pantalon et les fit voler à travers la pièce. Même en se déshabillant, il ne pouvait s'empêcher de toucher Sophie. Cela ralentit un peu le processus, mais il lui semblait qu'il mourrait sur le-champ s'il s'éloignait d'elle !

Il avait cru, dans le passé, désirer une femme. Il l'avait sincèrement cru… mais ce qu'il vivait en cet instant dépassait tout ce qu'il avait connu auparavant. Cela se passait au niveau de son âme. Cette minute était sacrée.

Enfin nu, il s'étendit sur Sophie. Il demeura immobile un long moment pour savourer la douceur de sa peau sous la sienne. Il était dur comme le roc, plus qu'il ne l'avait jamais été, mais il devait lutter contre ses pulsions et s'efforcer de prendre son temps. Pour Sophie, c'était la première fois. Tout devait être parfait.

Ou, du moins, aussi réussi que possible.

Il passa une main entre eux pour la caresser. Elle était prête à le recevoir. Plus que prête ! Il fit glisser son doigt plus avant entre les tendres replis de sa féminité… et réprima un sourire de triomphe lorsqu'elle fut parcourue d'un long frisson, avant de se contracter autour de lui.

— C'est vraiment… commença-t-elle.

Son timbre était voilé par le désir, son souffle haletant.

— Nouveau ? suggéra-t-il.

Sophie hocha la tête. Un sourire gourmand étira les lèvres de son compagnon.

— Tu t'y habitueras, chuchota-t-il. Nous aurons tout le temps de recommencer…

Elle renversa la tête en arrière. C'était de la folie ! Une fièvre inconnue s'était emparée d'elle, un véritable brasier qui montait du plus profond de

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

son être, tout en volutes et en pulsations, la laissant pantelante de désir. Elle avait l'impression que quelque chose en elle attendait d'être libéré, quelque chose qui dépassait tout entendement, et malgré l'oppression qu'elle éprouvait, jamais elle n'avait ressenti une telle félicité. En vérité, il lui semblait n'avoir vécu jusque-là que pour cet instant.

— Oh, Benedict ! s'entendit-elle gémir. Oh, mon amour !

Il se figea – à peine une fraction de seconde, mais assez longtemps pour qu'elle sache qu'il l'avait entendue. Pour toute réponse, il déposa un baiser au creux de son cou. Puis il s'étendit sur elle et, lui écartant les cuisses d'un geste tendre, se plaça à l'orée de sa féminité.

Elle poussa un faible cri de protestation.

— Ne t'inquiète pas, murmura-t-il. Tout ira bien.

— Mais je…

— Fais-moi confiance, coupa-t-il, ses lèvres contre les siennes.

Avec précaution, il entra en elle. Il sembla à Sophie que tout en elle s'étirait sous sa lente mais inexorable poussée. Elle n'aurait pu affirmer que c'était douloureux. C'était… c'était…

— Tu as l'air bien sérieuse, dit-il en lui caressant la joue.

— J'essaie de savoir ce que je ressens, avoua-t-elle.

— S'il te reste encore assez de lucidité pour réfléchir, c'est que je m'y prends très mal.

Surprise, elle chercha son regard. Il lui souriait, de ce sourire en coin qui avait le don de lui couper le souffle.

— Cesse un instant de penser, ordonna-t-il tendrement.

— C'est difficile de ne pas… Oh !

Roulant les yeux, elle se cambra sous lui.

Benedict enfouit son visage dans le cou de Sophie afin de lui cacher son expression amusée et commença à aller et venir en elle. Cela lui semblait la meilleure façon de l'empêcher de réfléchir dans un moment où elle aurait dû se laisser aller à ses sensations et à ses émotions.

À chaque poussée, il entrait un peu plus en elle, jusqu'à ce qu'il rencontre la fragile barrière de sa virginité.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il tressaillit. Jamais il n'avait été confronté à une telle situation. Il savait que la première fois était douloureuse pour une femme et que son amant n'avait aucun moyen de lui épargner cette épreuve. Peut-être, s'il se montrait très doux, cela serait-il plus facile pour elle.

Il baissa les yeux vers elle. Son visage était rouge, son souffle rapide, son regard égaré.

Cela ne fit qu'attiser l'incendie qui consumait ses reins. Bon sang, il la voulait tant que c'en était douloureux !

— Il est possible que tu aies mal, mentit-il.

Il était certain qu'elle allait avoir mal, mais même s'il fallait qu'elle sache la vérité afin de se préparer, Benedict avait préféré lui donner une version allégée de cette vérité. À quoi bon la rendre inutilement nerveuse ?

— Je m'en moque ! protesta-t-elle avec impatience. S'il te plaît… Je te veux !

Benedict se pencha vers elle pour lui donner un baiser tandis qu'il plongeait lentement en elle. Elle se raidit autour de lui lorsqu'il déchira son hymen, et il dut se mordre la main, littéralement, pour s'empêcher de jouir aussitôt, comme s'il n'était qu'un gamin de seize ans, et non un homme aguerri de trente ans.

Serrant les dents pour lutter contre ses pulsions les plus primaires, Benedict recommença à aller et venir en elle avec une exaspérante lenteur, alors qu'il avait envie de laisser libre cours à la passion qui le dévorait.

— Sophie, Sophie ! gémit-il d'une voix rauque, en essayant d'oublier ses propres désirs pour ne songer qu'à elle.

Il ne pourrait penser à lui que lorsqu'il l'aurait satisfaite. Pas avant.

Ce moment serait parfait. Il devait être parfait. Il voulait qu'elle aime cela. Il voulait qu'elle l'aime, lui !

Elle sembla s'animer sous ses assauts, et chacun de ses soupirs, chacun de ses mouvements accrut encore la fièvre de Benedict. Il déployait des efforts surhumains pour être un modèle de patience et de douceur, mais

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

elle ne l'y aidait guère ! Ses petites mains couraient sur lui, sur ses épaules, sur ses reins, sur ses hanches, lui prodiguant des caresses des plus excitantes…

— Sophie ! supplia-t-il.

Il ne tiendrait plus longtemps. Il n'avait plus la force. Il n'était pas assez noble, ni assez…

— Oooh !

Elle se contracta autour de lui en un long spasme et s'arc-bouta sous lui dans un cri de plaisir. Ses ongles s'enfoncèrent dans son dos, mais c'est à peine s'il les sentit. Tout ce qui comptait, c'était qu'elle ait eu du plaisir, et c'était une bonne nouvelle, parce que cela signifiait qu'il allait enfin pouvoir…

— Aaah !

La jouissance le submergea, plus forte que jamais.

Il ne pouvait plus s'empêcher de bouger en elle avec frénésie, et soudain, dans une ultime explosion de plaisir, il s'effondra sur elle. Il songea confusément qu'il devait l'empêcher de respirer, mais il était incapable du moindre mouvement.

Il fallait lui parler, lui dire à quel point cela avait été merveilleux, mais il n'avait plus la force d'articuler un seul mot, ni même de soulever les paupières. Les déclarations enflammées devraient attendre. Il n'était qu'un homme, et il avait d'abord besoin de retrouver ses esprits.

— Benedict ? appela-t-elle.

Il posa mollement sa main sur elle afin de lui faire comprendre qu'il l'avait entendue.

— Est-ce toujours ainsi ?

Il secoua la tête contre elle en espérant qu'elle comprendrait sa réponse.

Elle laissa échapper un soupir pensif et sembla s'enfoncer plus profondément dans les coussins.

— Je n'aurais pas cru.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Benedict déposa un baiser sur son oreille, encore incapable de se soulever. Non, ce n'était pas toujours ainsi. Il avait rêvé de ce moment bien des fois, mais cela… Oh, cela avait dépassé tout qu'il avait imaginé.

Si incroyable que cela paraisse, Sophie s'était endormie, malgré le poids de Benedict sur elle, qui l'enfonçait dans les coussins et lui coupait le souffle. Lui aussi avait dû s'assoupir, car elle ne rouvrit les yeux que lorsqu'il se souleva, réveillée par l'air frais qui courait sur sa peau.

Il déposa une couverture sur elle avant qu'elle ait le temps d'être gênée par sa nudité. Elle sourit et se sentit rougir, car rien ne pouvait chasser son embarras. Non qu'elle regrettât ce qui s'était passé, mais il lui était difficile de ne pas ressentir une certaine gêne à l'idée qu'elle venait de perdre sa virginité sur un canapé. Cela ne se faisait tout simplement pas.

Cela dit, le geste de Benedict était attentionné. Elle n'en était pas surprise : Benedict était un homme plein de tact et de délicatesse.

En revanche, la pudeur semblait être le cadet de ses soucis, car il ne fit pas la moindre tentative pour cacher sa nudité tandis qu'il se levait pour rassembler ses vêtements épars dans le salon. Sophie le regarda sans vergogne tandis qu'il se rhabillait. Il se tenait bien droit, et le sourire qu'il lui adressa lorsqu'il croisa son regard était direct et chaleureux.

Qu'elle aimait cet homme !

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il.

— Bien, dit-elle. Très bien. Merveilleusement bien.

Benedict ramassa sa chemise et enfila la première manche.

— Je vais envoyer un domestique chercher tes affaires.

Sophie cligna des yeux.

— Pardon ?

— Ne t'inquiète pas, je ferai en sorte qu'il soit discret. Je sais que tu pourrais être embarrassée, à présent que tu connais ma famille.

Sophie serra la couverture sur elle, regrettant soudain que sa robe soit si loin. La honte la submergeait, tout à coup. Elle avait commis un acte qu'elle s'était toujours interdit, et maintenant, Benedict était persuadé

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

qu'elle allait accepter d'être sa maîtresse. Quoi d'étonnant ? C'était une supposition toute naturelle, après tout !

— S'il te plaît, n'envoie personne, dit-elle d'une petite voix.

Il lui lança un regard surpris.

— Tu préfères y aller toi-même ?

— Je préfère que mes affaires restent là où elles sont, répondit-elle doucement.

C'était plus facile de dire cela que de lui annoncer tout net qu'elle refusait de devenir sa maîtresse.

Elle pouvait se pardonner un faux pas. Elle pourrait même chérir ce souvenir. Mais vivre avec un homme qui ne l'épouserait jamais, non ! Cela, elle en était incapable.

Sophie baissa les yeux vers son ventre, en priant pour qu'aucun enfant n'ait été conçu.

— Que veux-tu dire ? demanda Benedict, qui la dévisageait avec insistance.

Manifestement, il n'avait pas l'intention de lui rendre la tâche facile.

— Je veux dire, répondit-elle d'une voix nouée par l'émotion, que je ne peux pas être ta maîtresse.

— Et comment appelles-tu ceci ? demanda-t-il d'une voix tendue, tout en désignant le sofa.

— Une erreur de jugement, répondit-elle, évitant son regard.

— Oh, alors je suis une erreur ? répéta-t-il d'une voix à la douceur trompeuse. Charmant. C'est bien la première fois que je suis une erreur.

— Tu sais que ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Vraiment ?

Il ramassa une de ses bottes et s'assit sur le bras d'un fauteuil pour l'enfiler.

— Entre nous, ma chère, je ne comprends plus rien à ce que tu veux dire.

— Je veux dire que je n'aurais pas dû…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il tourna vivement la tête vers elle. Ses yeux brillants de fureur démentaient formellement le sourire qui étirait ses lèvres.

— Tu n'aurais pas dû ? De mieux en mieux !

— Inutile d'être aussi agressif.

Benedict pencha la tête sur le côté, comme s'il réfléchissait à ses paroles.

— Parce que je suis agressif ? Moi qui me targuais d'agir de façon bienveillante et compréhensive ! Pas de cris, pas de mélodrame…

— Je préférerais des cris et du mélodrame à cela.

Il ramassa sa robe et la lui lança sans douceur.

— Eh bien, on n'a pas toujours ce que l'on souhaite, n'est-ce pas, mademoiselle Beckett ? Je peux en témoigner.

Elle prit sa robe et la glissa sous la couverture, dans l'espoir de trouver un moyen de l'enfiler sans avoir à se montrer nue devant lui.

— Si tu y arrives, chapeau ! dit-il en lui décochant un coup d'œil condescendant.

Sophie le fusilla du regard.

— Je ne te demande pas d'excuses, tu sais, reprit-elle.

— Quel soulagement ! J'aurais eu du mal à trouver les mots.

— S'il te plaît, épargne-moi tes sarcasmes.

Il lui adressa un sourire vibrant de mépris.

— Tu n'es pas en position de me demander quoi que ce soit.

— Benedict…

Il se pencha au-dessus d'elle pour la couvrir d'un regard brûlant.

— Sauf si, bien entendu, c'est pour m'implorer de te rejoindre, ce que je ferais avec plaisir.

Elle ne répondit pas.

— Sophie, murmura-t-il d'un ton soudain radouci, presque suppliant, as-tu seulement une idée de ce que c'est que d'être éconduit ? Combien de fois comptes-tu me rejeter avant que je me lasse ?

— Mon but n'est pas de…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Oh, épargne-moi ce prétexte. Je l'ai assez entendu. Si tu avais envie d'être avec moi, tu le pouvais. Si tu dis non, c'est parce que tu ne le veux pas.

— Tu ne comprends pas, dit-elle dans un souffle. Tu as toujours été en position d'agir à ta convenance. Certains d'entre nous n'ont pas ce luxe.

— Suis-je bête ! Moi qui voulais justement te le donner, ce luxe…

— Le luxe d'être une femme entretenue ? demanda-t-elle avec amertume.

Il croisa les bras sur sa poitrine et esquissa une moue ironique.

— Tu n'auras rien de plus à faire que tu n'aies déjà fait.

— Je me suis laissé emporter, répliqua-t-elle, tâchant d'ignorer ses insultes.

Après tout, elle aurait dû s'y attendre. Elle s'était donnée à lui. Pourquoi n'en aurait-il pas déduit qu'elle acceptait sa proposition ?

— J'ai commis une erreur, reprit-elle, mais cela ne signifie pas que je doive recommencer.

— Je peux t'offrir une vie meilleure, insista-t-il à voix basse.

Sophie secoua la tête.

— Je ne serai pas ta maîtresse, ni celle de qui que ce soit.

Benedict regarda Sophie, bouche bée, comprenant enfin le sens de ses paroles.

— Sophie, s'exclama-t-il, incrédule. Tu sais bien que je ne peux pas t'épouser !

— Bien entendu, rétorqua-t-elle. Je ne suis peut-être qu'une domestique, mais cela ne fait pas de moi une idiote !

Benedict essaya sincèrement de se mettre à la place de Sophie. Il savait qu'elle était assoiffée de respectabilité, mais elle devait comprendre qu'il ne pouvait rien pour elle sur ce plan.

— Même en admettant que je puisse t'épouser, dit-il doucement, ce serait dur pour toi. On ne t'accepterait pas. L'aristocratie peut être cruelle.

Elle laissa échapper un rire sec.

— Je le sais, dit-elle avec un sourire sans joie. Crois-moi, je le sais.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Dans ce cas, pourquoi…

— Accorde-moi une faveur, coupa-t-elle en détournant les yeux. Trouve-toi une épouse, une femme convenable qui te rendra heureux. Et oublie-moi.

Ses paroles le remuèrent profondément. Soudain, Benedict songea à la belle inconnue du bal masqué. Elle appartenait au même monde que lui. Elle aurait fait une épouse convenable. Et elle était la seule avec qui il avait jamais envisagé de partager sa vie, comprit-il tout en regardant Sophie, blottie sur le canapé, le regard brillant de larmes. La seule avec qui il avait songé au mariage et aux enfants.

Il avait passé les deux dernières années à guetter les portes des salles de bal, dans l'espoir de les voir s'ouvrir pour laisser entrer la dame en robe argent. Parfois, il s'était senti un peu naïf, voire ridicule, mais jamais il ne l'avait chassée de ses pensées.

Jamais il n'avait oublié son rêve – celui dans lequel il lui faisait le serment de l'aimer jusqu'à la fin de ses jours.

C'était là une rêverie absurde pour un homme tel que lui, et un fantasme presque écœurant de mièvrerie, mais c'était plus fort que lui. Voilà ce qui arrivait lorsqu'on grandissait dans une famille nombreuse et unie : on voulait recréer la même chose !

Seulement, la femme du bal masqué n'était plus qu'un doux mirage. Bon sang, il ignorait jusqu'à son nom ! Sophie, elle, était là, bien réelle.

Certes, il ne pouvait l'épouser, mais cela ne leur interdisait pas de vivre ensemble. Cela impliquerait un certain nombre de compromis, surtout pour elle, il devait l'admettre, mais ils pourraient surmonter cela. Et ils seraient sans aucun doute plus heureux ainsi que séparés.

— Sophie, commença-t-il, je sais que la situation n'est pas idéale…

— Non, coupa-t-elle, d'une voix si faible qu'elle était à peine audible.

— Écoute-moi, au moins…

— S'il te plaît. Non.

— Enfin, tu ne m'écoutes même…

— Non ! s'exclama-t-elle, au risque d'attirer l'attention.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Mais Benedict refusait de renoncer. Il l'aimait. Il avait besoin d'elle. Il devait lui faire entendre raison.

— Sophie, je sais que tu seras d'accord avec moi pour…

— Je ne mettrai pas au monde un enfant illégitime ! cria-t-elle en bondissant sur ses pieds, toujours drapée dans la couverture. Il n'en est pas question ! Je t'aime, mais pas à ce point. Je n'aime personne à ce point.

Il posa les yeux sur son ventre.

— Il est peut-être déjà trop tard, Sophie.

— Je le sais, répondit-elle, soudain très calme. Et cela me ronge.

— Oui, les regrets ont cet effet, en général.

Elle détourna les yeux.

— Je ne regrette pas ce que nous avons fait. J'aimerais le regretter, et je sais que je le devrais, mais j'en suis incapable.

Benedict la regarda, muet. Il aurait voulu la comprendre, mais il n'y parvenait pas. Comment pouvait-elle refuser avec une telle véhémence d'être sa maîtresse et d'avoir un enfant de lui, et en même temps, n'éprouver aucun regret de s'être donnée à lui ?

Et comment pouvait-elle dire qu'elle l'aimait ? Cela rendait son rejet encore plus douloureux.

— S'il n'y a pas d'enfant, poursuivit-elle, je m'estimerai heureuse et je ne tenterai pas de nouveau le sort.

— Tu te contenteras de me tenter, *moi*, répliqua-t-il, conscient du mépris qui faisait trembler sa voix, et pas très fier de lui.

Elle ne répondit rien à cela et rajusta les pans de la couverture autour d'elle, tout en regardant d'un air absent un tableau accroché au mur.

— Il me restera un souvenir que je chérirai toute ma vie. Je suppose que c'est pour cette raison que je ne regrette pas ce que nous avons fait.

— Tes souvenirs ne te tiendront pas chaud, la nuit.

— Non, admit-elle tristement, mais ils nourriront mes rêves.

— Tu as peur de vouloir les vivre, ces rêves, répliqua-t-il d'un ton accusateur. Tu es une lâche !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle se tourna vers lui.

— Une lâche, peut-être…

Elle avait parlé d'une voix étonnamment calme étant donné la façon dont il la regardait.

— … mais avant tout une bâtarde. Et avant de me répondre que cela t'est égal, laisse-moi te dire qu'à moi, non. Et aux autres non plus. Pas un jour n'a passé sans qu'on me rappelle d'une façon ou d'une autre la tache de ma naissance.

— Sophie…

— Si j'ai un enfant, poursuivit-elle d'une voix qui se fêlait, sais-tu combien je l'aimerai ? Plus que ma vie, plus que mon souffle, plus que tout au monde. Comment pourrais-je lui faire subir ce qu'on m'a infligé ? Comment pourrais-je lui faire endurer les mêmes épreuves ?

— Rejetterais-tu ton enfant ?

— Certainement pas !

— Dans ce cas, il ne pourra jamais ressentir les mêmes souffrances, plaida Benedict. Car moi non plus, je ne le rejetterai pas.

— Tu ne comprends pas, dit-elle dans un soupir de lassitude.

Il feignit de ne pas l'avoir entendue.

— Ai-je raison de supposer que tu as été rejetée par ton père ?

Elle lui adressa un sourire sarcastique.

— Pas exactement. « Ignorée » décrirait mieux la réalité.

— Sophie ! s'écria-t-il en la prenant dans ses bras. Tu n'es pas obligée de répéter les erreurs que tes parents ont commises.

Elle ne tenta pas de le repousser, mais ne lui rendit pas son étreinte.

— Exact. C'est pourquoi je ne peux pas être ta maîtresse. Je refuse de vivre la même vie que ma mère.

— Rien ne t'oblige à…

— On dit qu'une personne intelligente apprend de ses erreurs, coupa-t-elle en haussant la voix pour couvrir la sienne. Moi, je dis qu'une personne vraiment intelligente apprend aussi des erreurs des autres.

Elle s'écarta et lui fit face.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— J’aimerais pouvoir me dire que je suis une personne vraiment intelligente. S’il te plaît, accorde-moi au moins cela.

La détresse qu’il lut alors dans ses yeux était poignante. Pour Benedict, ce fut comme un coup à la poitrine. Il recula d’un pas chancelant.

— À présent, j’aimerais pouvoir m’habiller, reprit-elle en se détournant. Je voudrais être seule.

Il regarda son dos quelques instants.

— Je pourrais te faire changer d’avis. Je pourrais t’embrasser, et…

— Tu ne le feras pas, répliqua-t-elle, impassible. Cela ne te ressemble pas.

— Qu’en sais-tu ?

— Si tu tentais de me séduire pour me faire plier, tu te haïrais. Je te connais.

Benedict s’en alla sans un mot de plus. Seul le déclic de la porte marqua son départ.

Dans le salon, Sophie lâcha la couverture, les mains tremblantes, et s’effondra sur le sofa, mouillant le satin de ses larmes.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

18

Le butin a été bien maigre ces quinze derniers jours pour les demoiselles en quête de mari et leurs mères. Il faut dire que les réserves de célibataires sont au plus bas cette saison, après que deux des meilleurs partis du pays, le duc d'Ashboume et le comte de Macclesfield, ont été raflés l'an dernier.

Pour ne rien arranger, les deux frères Bridgerton actuellement sur le marché du mariage (nous excluons le jeune Gregory, qui, à l'âge de seize ans, n'offre aucun intérêt pour les demoiselles à marier) se font de plus en plus rares. Colin, nous sommes-nous laissé dire, a quitté la ville et pourrait se trouver au pays de Galles ou en Écosse (nous serions curieuse de savoir ce qu'il peut bien y avoir à faire au pays de Galles ou en Écosse alors que la saison londonienne bat son plein). Quant à Benedict, son cas est plus complexe. Il semble bel et bien être à Londres, mais il fuit toutes les réunions mondaines pour s'intéresser à des cercles sociaux moins raffinés.

Au demeurant, nous ne voudrions pas donner l'impression que le susmentionné M. Bridgerton se vautre dans la débauche et la luxure. Si nos informations sont exactes, il passe le plus clair de son temps en ermite dans sa demeure de Bruton Street.

Aucune rumeur ne le disant malade, nous ne pouvons que supposer qu'il est finalement parvenu à la conclusion que la saison londonienne était d'un ennui mortel et ne méritait pas qu'il y consacre du temps.

Décidément, cet homme est un sage !

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 9 juin 1817

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sophie ne vit pas Benedict pendant quinze jours. Elle ne savait si elle devait en être soulagée, surprise ou déçue. En vérité, elle n'aurait su dire si elle était soulagée, surprise ou déçue.

En revanche, elle avait une certitude : elle était totalement désorientée. La plupart du temps, elle avait l'impression de ne plus savoir qui elle était.

Elle était persuadée d'avoir pris la bonne décision en refusant de nouveau l'offre de Benedict. Sa raison le lui disait, même si elle souffrait mille morts d'avoir dit non à l'homme qu'elle aimait. Mais elle avait payé trop cher son statut de fille illégitime pour prendre le risque d'imposer un tel destin à un autre enfant, a fortiori au sien.

Non, ce n'était pas tout à fait exact. Ce risque, elle l'avait pris voilà quinze jours… et elle ne parvenait pas à le regretter. Elle conservait de trop doux souvenirs de ce moment. Toutefois, cela ne signifiait pas qu'elle dût recommencer.

Alors, puisqu'elle était certaine d'avoir pris la bonne décision, pourquoi souffrait-elle autant ? Il lui semblait que son cœur continuait à se briser un peu plus au fil du temps. Plus les jours passaient, plus la douleur se faisait vive. Chaque matin, Sophie se disait que cela ne pouvait être pire, qu'elle ne pouvait endurer une peine plus profonde, que son cœur était définitivement brisé, et chaque soir, elle s'endormait en larmes en songeant à Benedict.

Mais le lendemain était pire que la journée précédente.

Son extrême tension nerveuse était encore accentuée par sa terreur de devoir quitter la maison. Posy la cherchait sans doute, et qu'arriverait-il si elle la retrouvait ? Non que Sophie la soupçonnât de vouloir révéler à Araminta sa présence à Londres ; elle connaissait assez Posy pour savoir qu'elle ne briserait jamais délibérément une promesse, et le hochement de tête de celle-ci, lorsque Sophie l'avait silencieusement suppliée de ne pas la trahir, pouvait sans aucun doute être considéré comme une promesse.

Cependant, si l'on ne pouvait mettre en doute la sincérité de Posy dans son désir de tenir parole, on ne pouvait hélas guère compter sur sa

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

fiabilité. Sophie n'imaginait que trop bien un scénario – de nombreux scénarios, en fait – où Posy, dans un moment de distraction, avouait l'avoir croisée. En vérité, le seul atout de Sophie résidait dans le fait que Posy ignorait son adresse. Les apparences indiquaient simplement que Sophie était en train de se promener ce jour-là – peut-être même d'épier les faits et gestes d'Araminta !

Au demeurant, cette hypothèse était infiniment plus plausible que la réalité, à savoir qu'on avait fait chanter Sophie pour qu'elle accepte un poste de femme de chambre dans cette même rue.

Voilà pourquoi Sophie passait à la vitesse de l'éclair de la mélancolie à la nervosité, de l'affliction à la terreur.

Elle avait réussi jusque-là à cacher ses sentiments, mais elle savait qu'elle était de plus en plus distraite et taciturne et que lady Bridgerton et ses filles s'en étaient aperçues. Celles-ci la couvaient de regards inquiets et redoublaient de gentillesse avec elle. Et elles ne comprenaient pas pourquoi elle refusait désormais de prendre le thé avec elles.

— Sophie ! Enfin, je vous trouve !

Sophie se dirigeait vers sa chambre, où l'attendait une pile de linge à repriser, mais lady Bridgerton venait de l'intercepter dans le couloir.

Elle s'immobilisa et se composa un sourire aimable tout en exécutant une courbette.

— Bonjour, madame.

— Bonjour à vous. Je vous ai cherchée partout.

Sophie la regarda sans réagir. Cela lui arrivait souvent, ces derniers temps. Il lui était devenu de plus en plus difficile de se concentrer.

— Oh, vraiment ? demanda-t-elle avec un temps de retard.

— Oui. Je me demandais pour quelle raison vous n'étiez pas venue prendre le thé avec nous de toute la semaine. Vous savez que vous êtes toujours la bienvenue, lorsque nous sommes entre nous.

Les joues de Sophie la brûlèrent. Si elle avait fui le rituel du thé, c'était parce qu'il lui était impossible de se trouver entourée de tant de

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Bridgerton sans penser à Benedict. Ils se ressemblaient tant ! Et ils formaient une famille si merveilleuse quand ils étaient réunis !

Cela rappelait à Sophie tout ce qu'elle n'avait pas et qu'elle n'aurait jamais : une famille à elle. Quelqu'un à aimer, quelqu'un qui l'aimerait… dans la plus grande respectabilité et dans les liens sacrés du mariage.

Sans doute certaines femmes pouvaient-elles, pour l'amour d'un homme, oublier le qu'en-dira-t-on. Une part d'elle-même aurait voulu être comme elles, mais ce n'était pas le cas. La passion ne justifiait pas tout… du moins, pas à ses yeux.

— J'ai été très occupée, dit-elle à lady Bridgerton.

Celle-ci lui répondit par un petit sourire légèrement intrigué, mais, comme elle gardait le silence, Sophie se crut obligée d'ajouter :

— J'avais du linge à repriser.

— J'en suis désolée. Je ne m'étais pas rendu compte que nous faisions tant de trous dans nos bas.

— Oh, non ! s'écria Sophie, regrettant aussitôt ses paroles.

Voilà où la menaient ses piètres excuses !

— Je parlais de mon linge, improvisa-t-elle, avant de réaliser qu'elle continuait à s'enferrer.

Lady Bridgerton savait très bien que Sophie ne possédait pas d'autres vêtements que ceux qu'elle lui avait offerts, lesquels se trouvaient, fallait-il le préciser, dans un état impeccable. En outre, Sophie n'était pas censée s'occuper de ses effets personnels pendant ses heures de service, mais se tenir à la disposition des demoiselles Bridgerton. Lady Bridgerton étant une employeuse compréhensive, elle ne s'en offusquerait sans doute pas, mais Sophie avait des principes ! On lui avait offert un poste – une excellente place, malgré les affres sentimentales dans lesquelles cette situation la plongeait – et elle mettait un point d'honneur à accomplir au mieux son travail.

— Je vois, dit lady Bridgerton sans se départir de son petit sourire énigmatique. Bien entendu, vous pouvez apporter votre ouvrage pour le thé.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je ne me le permettrais pas, madame.

— C'est moi qui vous le permets.

Sophie comprit, à son intonation, que c'était plus qu'une permission : c'était un ordre.

— Bien, madame, murmura Sophie en la suivant vers le petit salon situé à l'étage.

Les filles de la famille étaient déjà là, assises à leur place habituelle, se taquinant, riant, se lançant des plaisanteries (mais non des scones, Dieu merci !). L'aînée de celles-ci, Daphné, désormais duchesse de Hastings, était là en visite avec sa cadette, Caroline, dans les bras.

— Sophie ! s'écria Hyacinthe, radieuse. Je vous croyais malade !

— Vous m'avez vue ce matin, lui rappela-t-elle, quand je vous ai coiffée.

— Oui, mais vous n'aviez pas l'air dans votre assiette.

Sophie ne sut que répondre. De fait, elle n'était pas dans son assiette : à quoi bon tenter de le nier ? Elle se contenta de prendre un siège et d'accepter la tasse de thé que lui proposait Francesca.

— Pénélope a dit qu'elle passerait aujourd'hui, annonça Éloïse à sa mère au moment où Sophie buvait sa première gorgée.

Sophie n'avait jamais rencontré Mlle Featherington, mais il était fréquemment question d'elle dans le *Whistledown*, et elle savait qu'Éloïse et elle étaient de grandes amies.

— Avez-vous remarqué que Benedict ne nous a pas rendu visite depuis une éternité ? demanda Hyacinthe à la cantonade.

Sophie se piqua le doigt mais ravala de justesse un cri de douleur.

— Il n'est pas non plus venu nous voir, Simon et moi, renchérit Daphné.

— Il m'avait promis de m'aider à travailler mon arithmétique, marmonna Hyacinthe, et il n'a pas tenu parole.

— Il aura oublié, suggéra diplomatiquement sa mère. Pourquoi ne lui faites-vous pas envoyer un petit mot ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tu pourrais simplement aller frapper à sa porte, ajouta Francesca en roulant des yeux amusés. Il n'habite pas à l'autre bout de la ville, que je sache !

— Je suis une jeune fille innocente ! s'exclama Hyacinthe d'un ton vertueux. Je ne peux pas me rendre chez un célibataire.

Sophie émit une petite toux gênée.

— Tu n'as que quatorze ans, répliqua Francesca d'un air supérieur.

— Et alors ?

— De toute façon, intervint Daphné, tu ferais mieux de demander de l'aide à Simon. Il est bien plus doué que Benedict pour les chiffres.

— Elle a raison, dit Hyacinthe à sa mère, après avoir dardé un regard furieux en direction de Francesca. Ce pauvre Benedict ne peut rien pour moi.

Toutes s'esclaffèrent, car elles savaient qu'elle plaisantait. Toutes, sauf Sophie, qui n'avait décidément pas le cœur à rire.

— Sérieusement, reprit Hyacinthe, je me demande pour quoi il est doué ! Simon a la bosse des mathématiques, Anthony est incollable en histoire, Colin est un vrai boute-en-train, mais Benedict…

— … est un artiste, acheva Sophie à sa place.

Elle avait parlé d'un ton plus sec qu'elle ne l'aurait voulu, irritée de constater que la propre famille de Benedict ne semblait avoir aucune conscience de ses dons.

Hyacinthe écarquilla les yeux.

— Pardon ?

— Votre frère est un artiste, répéta Sophie. Et il est sans doute plus doué pour cela que la plupart d'entre vous.

Un silence étonné accueillit ces paroles. Sophie, qui s'exprimait toujours avec une grande douceur et ne prononçait jamais un mot plus haut que l'autre, venait de dévoiler un aspect plus direct de son tempérament.

— Je ne savais pas qu'il dessinait, déclara Daphné d'un ton tranquille. À moins qu'il ne peigne ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sophie chercha son regard. De toutes les femmes Bridgerton, Daphné était celle qu'elle connaissait le moins, mais si Sophie en jugeait par la lueur de vive intelligence qui pétillait dans ses yeux, elle était curieuse de découvrir les talents cachés de son frère, elle s'étonnait de ne les avoir jamais remarqués et, surtout, elle se demandait pourquoi Sophie, elle, en était informée.

Il ne fallut pas une seconde à Sophie pour voir tout cela dans le regard de la jeune duchesse… et pour comprendre qu'elle venait de commettre une erreur. Si Benedict n'avait pas parlé aux siens de ses talents d'artiste, ce n'était pas à elle de le faire.

— Il dessine, répondit-elle d'une voix qu'elle espérait assez sèche pour décourager la curiosité générale.

Ce fut le cas. Personne ne posa d'autres questions, malgré les cinq paires d'yeux braqués sur elle.

— Il fait des esquisses, précisa-t-elle de mauvaise grâce.

Elle parcourut les visages tournés vers elle. Éloïse clignait rapidement des yeux. Lady Bridgerton était impassible.

— Il est très doué, s'entendit-elle ajouter en maudissant son émotivité.

Le silence qui s'était abattu sur les dames Bridgerton était tel qu'elle ne pouvait s'empêcher de vouloir le combler.

Enfin, après une seconde qui lui parut durer une éternité, lady Bridgerton s'éclaircit la voix et déclara :

— J'aimerais voir ce qu'il fait.

Elle tamponna délicatement ses lèvres avec sa serviette, bien qu'elle n'eût pas pris une gorgée de thé, avant d'ajouter :

— À condition, bien entendu, qu'il souhaite me montrer son travail.

Sophie se leva.

— Je vais vous laisser.

Lady Bridgerton la transperça du regard et répondit, d'une voix douce comme le velours mais d'un ton qui ne souffrait pas de réplique :

— Je vous en prie, restez donc.

Sophie se rassit.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Au même instant, Éloïse bondit sur ses pieds.

— Je crois que j'entends Pénélope.

— C'est faux, dit Hyacinthe.

— Pourquoi mentirais-je ?

— Je n'en ai aucune idée, mais…

Le majordome apparut sur le seuil.

— Mlle Pénélope Featherington, annonça-t-il.

— Tu vois ! claironna Éloïse à l'adresse de Hyacinthe.

— J'arrive au mauvais moment ? demanda Pénélope.

— Non, répondit Daphné avec un petit sourire amusé. Plutôt à un drôle de moment.

— Oh ! Je peux revenir plus tard…

— Certainement pas, déclara lady Bridgerton. Je vous en prie, asseyez-vous et prenez une tasse de thé.

Sous le regard observateur de Sophie, la jeune femme s'assit sur le canapé à côté de Francesca. Pénélope Featherington n'était pas une beauté sophistiquée mais elle était assez attirante à sa façon, avec ses cheveux aux reflets roux et ses pommettes parsemées de taches de rousseur. Son teint était un peu maladif, mais Sophie soupçonnait l'affreuse teinte jaune de sa robe d'y être pour beaucoup.

À présent qu'elle y songeait, elle se souvenait d'avoir lu sous la plume de lady Whistledown un certain nombre d'allusions à la calamiteuse garde-robe de Pénélope. Quel dommage que la mère de celle-ci ne la laisse pas porter du bleu !

Cependant, tandis que Sophie étudiait Pénélope à la dérobée, Pénélope examinait Sophie sans la moindre discrétion.

— Nous sommes-nous rencontrées ? demanda soudain Pénélope.

Sophie sentit son sang se glacer.

— Je ne crois pas, s'empressa-t-elle de répondre.

Pénélope ne détacha pas son regard de son visage.

— En êtes-vous certaine ?

— Je… je ne vois pas comment cela serait possible.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pénélope laissa échapper un petit soupir et secoua la tête, comme pour chasser une idée stupide.

— Vous devez avoir raison, mais il y a en vous quelque chose qui m'est familier.

— Sophie est notre nouvelle camériste, dit Hyacinthe, comme si cela pouvait tout expliquer. Elle vient souvent prendre le thé, quand nous sommes entre nous.

Sophie vit la jeune femme murmurer un assentiment poli… et soudain, elle comprit. Elle avait effectivement déjà croisé Pénélope Featherington. Au bal masqué, quelques instants avant de rencontrer Benedict.

Elle venait d'entrer dans la salle de réception, et elle se trouvait au milieu d'une nuée de jeunes gens qui s'étaient rassemblés autour d'elle pour l'escorter. Pénélope se tenait devant elle, vêtue d'un curieux costume vert et coiffée d'un chapeau assez comique. Pour une raison que Sophie ignorait, elle ne portait pas de masque. Sophie l'avait regardée quelques secondes en se demandant en quoi elle était déguisée, puis un danseur avait heurté Pénélope, manquant de la renverser.

Sophie s'était approchée d'elle pour l'aider à retrouver son équilibre, mais aussitôt, d'autres gentlemen étaient arrivés, séparant les deux jeunes femmes. Puis Sophie avait posé les yeux sur Benedict, et elle avait oublié le reste du monde…

Jusqu'à cet instant, Sophie n'avait gardé aucun souvenir de Pénélope ni de la façon très cavalière dont les jeunes danseurs l'avaient bousculée.

Manifestement, Pénélope avait elle aussi conservé l'épisode dans un coin de sa mémoire.

— Je dois me tromper, dit celle-ci en prenant la tasse que lui tendait Francesca. En fait, ce n'est pas tant votre visage qui me dit quelque chose, mais la façon dont vous vous tenez.

Sophie, comprenant qu'une mise au point en douceur s'imposait, lui offrit un sourire poli.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je prends cela comme un compliment, répondit-elle, car je présume que les dames que vous fréquentez sont aussi élégantes que généreuses.

À peine eut-elle fini de parler qu'elle comprit son erreur. Francesca la dévisageait avec des yeux ronds, tandis qu'un sourire incrédule étirait les lèvres de lady Bridgerton.

— Eh bien, Sophie ! C'est la plus longue phrase que vous ayez prononcée depuis deux semaines !

Sophie leva sa tasse jusqu'à sa bouche.

— J'étais un peu souffrante, marmonna-t-elle.

— Oh ! s'écria Hyacinthe. J'espère que vous allez mieux, parce que je voulais vous demander votre aide pour ce soir.

— Bien entendu, s'empressa de répondre Sophie, saisissant ce prétexte pour se détourner de Pénélope, qui la scrutait toujours d'un air intrigué. Que puis-je pour votre service ?

— J'ai promis de garder mes cousins pour la soirée.

— Oh, c'est vrai ! s'exclama lady Bridgerton en posant sa soucoupe sur la table. J'avais oublié.

— Alors, je peux compter sur vous ? insista Hyacinthe. Ils sont quatre, et toute seule, je serai vite débordée.

— Vous avez ma parole, répondit Sophie. Quel âge ont-ils ?

Hyacinthe haussa les épaules d'un air évasif.

— Entre six et dix ans, répondit lady Bridgerton d'un air désapprobateur. Vous devriez le savoir, Hyacinthe.

Puis, se tournant vers Sophie, elle précisa :

— Ce sont les enfants de ma plus jeune sœur.

— Faites-moi appeler dès qu'ils seront là, proposa Sophie à Hyacinthe. J'adore les enfants ; je me ferai un plaisir de vous aider.

— Parfait ! déclara Hyacinthe en joignant les mains. Ils sont si jeunes et si turbulents qu'ils m'auraient vite épuisée !

— Hyacinthe ! soupira Francesca. Tu n'es pas si vieille que ça !

— Rappelle-moi quand tu as passé deux heures avec quatre gamins de moins de dix ans pour la dernière fois ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je vous en prie ! dit Sophie, qui retrouvait soudain l'envie de rire. Je vous aiderai, Hyacinthe, et personne ne sera épuisé. Quant à vous, Francesca, vous devriez vous joindre à nous. Je suis sûre que nous allons passer une excellente soirée.

— Seriez-vous… commença Pénélope, avant de se mordre les lèvres. Non, peu importe.

Lorsque Sophie se tourna de nouveau vers elle, la jeune femme la scrutait toujours d'un air perplexe. Pénélope parut sur le point de dire quelque chose, puis elle se ravisa, avant de déclarer finalement :

— Je sais que je vous connais.

— Elle doit avoir raison, renchérit Éloïse avec un sourire malicieux. Pénélope n'oublie jamais un visage.

Sophie ne comprit qu'elle avait pâli que quand lady Bridgerton se pencha vers elle en demandant :

— Est-ce que ça va ? Vous êtes livide.

— Je crois que quelque chose ne passe pas, mentit Sophie en posant une main éloquente sur son estomac. Peut-être le lait était-il tourné ?

— Oh, non ! s'écria Daphné en regardant sa fille. J'en ai donné à Caroline !

— Moi, je l'ai trouvé très bon, déclara Hyacinthe.

— Alors, ce doit être quelque chose que j'ai mangé ce matin, répondit Sophie, qui ne voulait pas inquiéter Daphné. Quoi qu'il en soit, je ferais mieux d'aller m'étendre un moment.

Elle se leva et fit quelques pas en direction de la porte.

— Avec l'autorisation de madame, ajouta-t-elle à l'adresse de lady Bridgerton.

— Bien entendu, dit celle-ci. J'espère que vous serez vite rétablie.

— Oh, je n'en doute pas.

Sophie était sincère. Elle irait mieux très bientôt. Dès qu'elle aurait quitté le champ de vision de Pénélope Featherington.

— Je vous fais appeler dès que mes cousins sont là ! lui rappela Hyacinthe.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Si vous allez mieux, précisa lady Bridgerton.

Sophie hocha la tête et se rua hors du salon. Au moment où elle quittait la pièce, elle croisa une dernière fois le regard de Pénélope Featherington, qui l'observait avec une intense concentration. Sophie frémit, saisie d'un horrible pressentiment.

Voilà deux semaines que Benedict était d'une humeur exécrable. Et cela ne risquait pas de s'arranger, songea-t-il, morose, en remontant le trottoir en direction de l'hôtel particulier de sa mère. S'il s'était fait rare au 5, Bruton Street, c'était parce qu'il ne voulait pas voir Sophie. Il ne voulait pas non plus voir sa mère, qui remarquerait immédiatement sa mine sombre et ne manquerait pas de l'interroger à ce sujet. Il ne voulait pas voir Éloïse, qui percevrait sans tarder les inquiétudes maternelles et tenterait de le questionner. Il ne voulait pas voir…

Tonnerre ! Il ne voulait voir personne. Et s'il en jugeait par la façon dont il houspillait ses domestiques, le reste du monde aurait été bien inspiré de ne pas le voir non plus…

Hélas ! Alors qu'il posait le pied sur la première marche de la maison de sa mère, quelqu'un l'appela. En se retournant, il reconnut Anthony et Colin, qui marchaient dans sa direction.

Benedict réprima un gémissement excédé. Personne ne le connaissait mieux qu'Anthony et Colin, lesquels ne pouvaient manquer de remarquer – et de commenter – une peine de cœur.

— Je ne t'ai pas vu depuis une éternité, déclara Anthony. Où étais-tu ?

— Ici et là, répondit Benedict, évasif, avant de se tourner vers Colin. Et toi, où étais-tu ?

— Au pays de Galles.

— Au pays de Galles ? Pourquoi ?

Colin haussa les épaules.

— J'avais envie d'y aller. Je ne connaissais pas la région.

— La plupart des gens ont besoin d'une raison plus impérieuse pour quitter Londres au beau milieu de la saison, fit remarquer Benedict.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pas moi.

Benedict fronça les sourcils, aussitôt imité par Anthony.

— Bon, bon ! maugréa Colin. J'avais besoin de prendre le large. Mère me harcelait avec cette saleté d'histoire de mariage.

— Saleté ? répéta Anthony avec un sourire amusé. Je t'assure que faire découvrir l'amour à sa jeune épouse n'a rien de désagréable.

Benedict se composa un masque scrupuleusement impassible. Après avoir fait l'amour à Sophie, il avait découvert une tache de sang sur le sofa. Il l'avait recouverte d'un coussin en espérant que, le temps que les domestiques s'en aperçoivent, ils auraient oublié qu'il avait reçu une femme chez lui. Il espérait, sans trop y croire, qu'aucun membre de son personnel n'avait écouté aux portes ni colporté de rumeurs, mais Sophie elle-même lui avait un jour dit que les serviteurs savaient en général tout ce qui se passait dans une maison, et il avait tendance à penser qu'elle avait raison.

Toutefois, s'il avait rougi – et de fait, ses joues lui semblaient un peu trop chaudes –, aucun de ses frères ne le remarqua, car ils ne dirent rien et, aussi sûr que le soleil se lève à l'Est, un Bridgerton ne manquait jamais une occasion de taquiner (voire de torturer) un autre Bridgerton.

— Mère me parle sans arrêt de Pénélope Featherington, gémit Colin. Croyez-moi, je connais cette fille depuis que nous sommes en culottes courtes… Je veux dire, depuis que je suis en culottes courtes, et elle en…

Il fit la moue en entendant ses frères rire aux éclats.

— … en ce que portent les petites filles, acheva-t-il.

— Robe ? suggéra Anthony.

— Jupon ? proposa Benedict.

— Quoi qu'il en soit, reprit Colin en haussant le ton, je la connais depuis toujours, et je vous donne ma parole que je ne risque pas de tomber amoureux d'elle.

Anthony se tourna vers Benedict.

— Ils seront mariés dans l'année, c'est moi qui te le dis.

Colin croisa les bras sur sa poitrine.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Anthony !

— Dans les deux ans, je dirais, intervint Benedict. Il est encore jeune.

— Contrairement à toi, répliqua Colin. J'aimerais bien savoir pourquoi c'est à moi que mère s'en prend ! Quand je pense que tu as déjà trente et un ans…

— Trente, corrigea Benedict.

— Quoi qu'il en soit, on pourrait s'attendre qu'elle concentre son énergie sur toi.

Benedict fronça les sourcils. À vrai dire, Violet s'était montrée particulièrement discrète ces dernières semaines au sujet de Benedict, du mariage, et de la nécessaire rencontre entre le premier et le second. Certes, il avait fui la demeure maternelle comme la peste depuis quelque temps, mais même avant cela, Violet semblait avoir oublié la question.

Bizarre, bizarre…

— En tout cas, continuait à marmonner Colin, je n'ai aucune envie de me marier, et encore moins avec Pénélope Featherington !

— Oh !

La voix qui venait de s'élever était incontestablement féminine. Benedict n'eut pas besoin de lever les yeux pour comprendre qu'il était sur le point de vivre l'une des situations les plus embarrassantes de son existence. Il redressa la tête et se tourna vers la porte d'entrée. Là, sa silhouette se détachant nettement sur le seuil, se tenait Pénélope Featherington, les lèvres entrouvertes sur une expression de stupeur, le regard douloureux.

Dans un éclair de lucidité, il vit ce qu'il avait été trop aveugle (ou trop stupidement masculin) pour remarquer jusqu'alors : Pénélope Featherington était éprise de Colin.

Ce dernier toussa pour s'éclaircir la voix.

— Pénélope ! dit-il, une octave trop haute, comme s'il avait brusquement rajeuni de dix ans et était redevenu adolescent. Hum… Ravi de vous voir.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il lança à ses frères un regard désespéré, mais ni Benedict ni Anthony ne vinrent à son secours.

— J'ignorais que vous étiez ici, reprit-il dans un silence de mort.

— C'est ce que j'ai cru remarquer, confirma-t-elle d'une voix mal assurée.

Colin déglutit péniblement.

— Je suppose que vous êtes venue rendre visite à Éloïse ?

Elle opina.

— J'étais invitée pour le thé.

— Invitée, bien entendu ! s'empressa-t-il de répondre. Je n'en doute pas un instant. Vous êtes une amie de la famille.

Dans le silence qui suivit, l'embarras général fut à son comble.

— Comme si vous alliez venir sans être invitée, poursuivit Colin, qui semblait suer à grosses gouttes.

Pénélope ne répondit pas. Elle tenta de sourire, avant de renoncer. Puis, alors que Benedict pensait qu'elle allait s'enfuir en courant, elle se redressa et regarda Colin droit dans les yeux.

— Je ne vous ai jamais demandé de m'épouser, déclara-t-elle.

Les joues de Colin prirent une nuance écarlate que Benedict n'aurait jamais cru voir sur un être humain, tandis que ses lèvres s'ouvraient sur une réponse qu'il ne formula jamais.

C'était bien la première fois – et très probablement la dernière – que Benedict voyait son jeune frère réduit au silence.

— Et, ajouta-t-elle en articulant avec peine, je ne me rappelle pas avoir jamais dit à qui que ce soit que j'espérais une demande de votre part.

— Pénélope, dit enfin Colin, je suis désolé.

— Vous n'avez aucune raison de vous excuser.

— Si, insista Colin. Je vous ai blessée, et…

— Vous ignoriez que j'étais là.

— Néanmoins, je…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous n’avez pas l’intention de m’épouser, coupa-t-elle d’une voix éteinte. Où est le crime ? Moi, je n’ai pas l’intention d’épouser votre frère Benedict.

Benedict, qui essayait de se faire le plus discret possible, sursauta en entendant ces mots.

— Vous voyez ? Je ne le blesse pas en déclarant que je n’ai pas l’intention de l’épouser.

Elle se tourna vers Benedict et plongea son regard brun et franc dans le sien.

— N’est-ce pas, monsieur Bridgerton ?

— Absolument, s’empressa d’acquiescer Benedict.

— Dans ce cas, n’en parlons plus, reprit-elle d’une voix étranglée. Personne n’a été blessé. Et maintenant, messieurs, si vous voulez bien m’excuser, j’aimerais rentrer chez moi.

Tels les flots de la mer Rouge, Benedict, Anthony et Colin s’écartèrent devant elle tandis qu’elle descendait les marches du perron.

— N’avez-vous pas un chaperon ? s’étonna Colin.

Elle secoua la tête.

— J’habite au coin de la rue, lui rappela-t-elle.

— Certes, mais…

— Je vais vous raccompagner, proposa Anthony avec tact.

— Je vous remercie, mais ce n’est vraiment pas nécessaire.

— S’il vous plaît, insista Anthony.

Vaincue, elle hocha la tête et tous deux remontèrent ensemble le trottoir.

Sans un mot, Benedict et Colin regardèrent leurs silhouettes s’éloigner. Un long moment s’écoula avant que Benedict ne brise le silence.

— Bien joué, frérot.

— Je ne savais pas qu’elle était là !

— Ah, bon ? ironisa Benedict.

— Ne te moque pas de moi. Je me sens assez ridicule comme cela.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Il y a de quoi !

— Parce que tu n'as jamais blessé une femme, toi ? demanda Colin, irrité – aussi irrité, songea Benedict, que pouvait l'être un homme bourrelé de remords.

Il cherchait en vain une réponse lorsque sa mère apparut dans l'encadrement de la porte, exactement là où Pénélope s'était tenue quelques instants auparavant.

— Votre frère aîné n'est pas encore là ? s'enquit-elle.

Benedict désigna le coin de la rue du menton.

— Il raccompagne Mlle Featherington chez elle.

— Oh ! Eh bien, voilà une délicate attention. Je… Où allez-vous de ce pas, Colin ?

Celui-ci fit une brève halte mais ne tourna même pas la tête pour grommeler :

— J'ai besoin de boire quelque chose.

— N'est-il pas un peu tôt pour…

Violet se tut lorsque Benedict posa une main sur son bras.

— Laissez-le, dit-il.

Elle parut sur le point de protester, mais renonça.

— J'avais espéré rassembler tout le monde pour faire une annonce, dit-elle dans un soupir, mais je suppose que cela peut attendre. En attendant, si vous veniez prendre le thé ?

Benedict, qui l'avait rejointe à l'intérieur de la maison, leva les yeux vers l'horloge du vestibule.

— N'est-il pas un peu tard ?

— Eh bien, oubliez le thé, répondit-elle avec un geste de lassitude. Je cherchais simplement un prétexte pour parler avec vous.

Benedict esquissa un faible sourire. Il n'était pas d'humeur à discuter avec sa mère. Pour être franc, il n'était pas d'humeur à discuter avec qui que ce soit, et aucun de ceux qui avaient récemment croisé son chemin n'aurait pu prétendre le contraire.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Il n’y a rien de grave, ajouta Violet. Seigneur, on dirait que vous allez à la potence !

Il aurait sans doute été impoli de faire remarquer que c’était précisément son impression, aussi Benedict se contenta-t-il de se pencher vers sa mère pour déposer un baiser sur sa joue.

— Voilà qui est inattendu ! s’écria-t-elle, radieuse.

Puis, désignant le salon du rez-de-chaussée, elle ajouta :

— Allons, suivez-moi. J’aimerais vous parler de quelqu’un.

— Mère !

— Je vous demande seulement de m’écouter. Il s’agit d’une jeune femme tout à fait charmante…

À la réflexion, Benedict se demanda si la potence n’était pas un sort préférable au supplice qui l’attendait.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

19

Mlle Posy Reiling (la seconde belle-fille de l'ancien comte de Penwood) ne fait pas souvent l'objet de ces colonnes (ni de l'attention générale lors des événements mondains, nous sommes au regret de le dire), mais nous n'avons pu nous empêcher de remarquer son étrange comportement, lors de la soirée musicale donnée par sa mère mardi dernier. Elle a insisté pour s'asseoir près de la fenêtre et a passé le plus clair de son temps à regarder dans la rue, comme si elle guettait quelque chose… ou peut-être quelqu'un.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 11 juin 1817

Quarante-cinq minutes plus tard, Benedict était toujours dans son fauteuil, dodelinant de la tête, le regard vitreux. De temps à autre, il était obligé de s'assurer qu'il ne laissait pas pendre sa mâchoire.

Jamais la conversation de sa mère n'avait été d'un ennui aussi mortel.

La jeune femme dont elle avait souhaité lui vanter les charmes s'était révélée être *sept* jeunes femmes dont chacune, s'il l'en croyait, était un meilleur parti que la précédente.

Benedict était sur le point de devenir fou. Là, dans le salon de sa mère, il allait perdre la raison. Il allait bondir de son siège et rouler sur le plancher en tremblant de la tête aux pieds, la bave aux lèvres…

— Benedict, m'écoutez-vous seulement ?

Il leva les yeux en battant des paupières. Enfer ! Sa mère n'en avait pas encore terminé avec sa liste de fiancées potentielles. Il commençait à

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

se demander s'il ne serait pas plus simple de sombrer définitivement dans la folie.

— À présent, j'aimerais vous parler de Mary Edgeware, dit Violet.

Bizarrement, son ton était plus amusé qu'irrité. Cela éveilla aussitôt la méfiance de Benedict. Lorsqu'il s'agissait de guider sa progéniture vers l'autel nuptial, Violet Bridgerton ne plaisantait jamais.

— Mary qui ?

— Edge… Oh, peu importe. Je ne suis visiblement pas de taille à lutter contre ce qui occupe vos pensées.

— Mère ? demanda soudain Benedict.

Elle pencha la tête de côté d'un air intrigué.

— Oui ?

— Quand vous avez rencontré Père…

— Je l'ai aimé dès le premier regard, répondit-elle doucement, car elle avait deviné l'objet de sa question.

— Alors, vous saviez que c'était lui ?

Elle eut un sourire nostalgique, et ses yeux s'embuèrent.

— Oh, je ne l'aurais jamais avoué. Du moins, pas facilement. J'étais persuadée d'être une jeune fille sérieuse, et la seule notion de coup de foudre m'avait toujours semblé parfaitement risible.

Elle observa un silence, et Benedict comprit qu'elle n'était plus avec lui, dans ce salon, mais dans une salle de bal bien des années plus tôt, croisant pour la première fois le regard de l'homme qu'elle allait épouser. Puis, alors qu'il pensait qu'elle l'avait tout à fait oublié, elle revint à l'instant présent et poursuivit :

— Pourtant, j'ai tout de suite su que c'était lui.

— Dès l'instant où vous l'avez vu ?

— Eh bien, dès l'instant où il m'a parlé, en tout cas.

Elle prit le mouchoir qu'il lui tendait et en tamponna ses yeux, un sourire penaud aux lèvres, comme si elle avait honte de ses larmes.

Benedict, plus ému qu'il ne voulait le montrer, détourna le visage afin de lui cacher sa propre émotion. Quelqu'un le pleurerait-il ainsi, plus de

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

dix ans après son décès ? En songeant à la passion qui avait uni ses parents, Benedict ne put s'empêcher d'éprouver un petit pincement de jalousie.

Ils avaient trouvé l'amour et avaient eu assez de bon sens pour le reconnaître et le chérir. Ce n'était pas donné à tout le monde.

— Il y avait dans sa voix quelque chose de si apaisant, de si chaleureux, poursuivit Violet, que lorsqu'il parlait, il vous donnait l'impression d'être la personne la plus importante au monde.

— Je m'en souviens, dit Benedict avec un sourire bouleversé. C'était un sacré exploit, avec huit enfants.

Le regard de sa mère se voila de nouveau.

— Oui, répondit-elle d'une voix étranglée, mais comme il n'a jamais connu Hyacinthe, le chiffre exact est sept.

— Malgré tout…

Elle hocha la tête.

— Oui.

Benedict se pencha vers elle pour lui tapoter la main. Pourquoi ? Il n'en savait rien. Il avait agi sans réfléchir, parce qu'il lui semblait que c'était la seule chose à faire.

— Bon, eh bien… dit-elle en serrant doucement sa main avant de poser de nouveau la sienne sur ses genoux. Aviez-vous une raison particulière pour me parler de votre père ?

— Non, mentit Benedict. Du moins, pas… C'est-à-dire…

Elle attendit, avec cette expression de patiente bienveillance capable de faire fondre les résistances les plus obstinées.

— Que se passe-t-il lorsque quelqu'un tombe amoureux d'une personne qui ne convient pas ? s'entendit alors demander Benedict, aussi surpris par ses propres paroles que sa mère devait l'être.

— Une personne qui ne convient pas ? répéta-t-elle.

Benedict hocha tristement la tête. Déjà, il regrettait sa question. Jamais il n'aurait dû dire cela à sa mère. Et pourtant…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il poussa un soupir lourd. Sa mère avait toujours su écouter. En outre, malgré son exaspérante manie de vouloir à tout prix marier ses enfants, elle était la personne la plus qualifiée de son entourage pour rendre un avis éclairé sur les questions sentimentales.

Lorsqu'elle reprit la parole, il sembla à Benedict qu'elle choisissait ses mots avec soin.

— Qu'entendez-vous par « qui ne convient pas » ?

— Quelqu'un… commença Benedict, pensif. Quelqu'un qu'un homme comme moi ne devrait pas épouser.

— Par exemple, quelqu'un qui n'appartiendrait pas à notre milieu ?

Il fixa son regard sur un tableau accroché au mur.

— Oui, par exemple.

— Je vois. Eh bien…

Elle parut réfléchir, puis reprit :

— Je suppose que cela dépendrait de la différence de classe sociale.

— Une différence importante.

— Un peu importante ou très importante ?

Benedict était certain que jamais un homme de son âge et de sa réputation n'avait eu une telle conversation avec sa mère, mais il répondit :

— Très importante.

— Je vois, répéta-t-elle. Ma foi, je dirais que…

Elle se mordit les lèvres un instant d'un air pensif.

— Je dirais que…

Cette fois, elle avait parlé avec plus de conviction – quoique, dans l'absolu, sans conviction exagérée non plus.

— Je dirais, dit-elle pour la troisième fois, que je vous aime de tout mon cœur et que je vous soutiendrai quelle que soit votre décision.

Elle toussota avant d'ajouter :

— En admettant que ce soit bien de vous qu'il s'agit.

À quoi bon nier ? Benedict hocha la tête.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Toutefois, ajouta sa mère, je vous inviterais à réfléchir sur les implications d'un tel choix. Certes, l'amour est l'élément déterminant dans un mariage, mais certaines influences extérieures peuvent peser lourd sur une union. Et si vous épousiez quelqu'un, disons…

Elle toussa de nouveau.

— … qui serait une domestique, vous vous exposeriez à de nombreuses remarques désobligeantes, voire à un certain ostracisme. Et pour quelqu'un comme vous, cela pourrait être difficile à supporter.

— Quelqu'un comme moi ? répéta Benedict en tressaillant.

— Mon intention n'était pas de vous heurter, mais regardez les choses en face : vos frères et vous menez une vie de rêve. Vous êtes beaux, intelligents, cultivés. Tout le monde vous apprécie. Je ne saurais dire à quel point cela me comble.

Un sourire fleurit sur ses lèvres, teinté néanmoins d'une pointe de tristesse.

— Il n'est pas donné à tout le monde d'être aussi populaire.

Dans un éclair de lucidité, Benedict comprit. Il savait à présent pourquoi sa mère l'obligeait toujours à inviter les jeunes filles comme Pénélope Featherington, celles qui restaient sur le bord de la salle de bal, celles qui faisaient tapisserie et feignaient de détester la valse.

Elle avait été l'une d'elles.

Une telle chose était difficile à imaginer. Tout le monde recherchait la compagnie de Violet Bridgerton, et celle-ci dispensait sans compter ses sourires à ses innombrables amis. Quant à son père, d'après ce que Benedict savait, il avait été un célibataire hautement convoité.

— Vous êtes le seul à pouvoir prendre une telle décision, reprit-elle, l'arrachant à ses réflexions pour le ramener à la réalité, et j'ai bien peur que la tâche ne soit pas aisée.

Benedict laissa son regard errer vers la fenêtre dans un silence approbateur.

— Cela dit, ajouta-t-elle, si vous faisiez le choix d'unir votre vie à celle d'une personne qui n'est pas de notre monde, vous auriez bien entendu

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

mon plein et entier soutien.

Benedict tourna vivement les yeux vers elle. Combien de femmes de l'aristocratie auraient tenu le même discours à leur fils ?

— Vous êtes mon enfant, dit-elle avec simplicité. Je donnerais ma vie pour vous.

Il voulut répondre, mais il s'aperçut qu'il était incapable d'articuler un son.

— Et je ne vous rejetterais certainement pas si vous épousiez… quelqu'un qui ne convient pas.

— Merci, répondit Benedict.

C'était tout ce qu'il était en mesure de dire.

Violet poussa un soupir, assez fort pour attirer de nouveau l'attention de Benedict.

— J'aimerais que votre père soit là.

— Je ne vous ai pas souvent entendue dire cela.

— J'aimerais toujours que votre père soit là.

Elle ferma les yeux un bref instant.

— Toujours.

Et soudain, tout devint limpide. Alors qu'il regardait le visage bouleversé de sa mère et qu'il prenait toute la mesure de l'amour qui avait uni ses parents, il comprit.

Il aimait, lui aussi. Il aimait Sophie, et rien d'autre ne devait compter.

Il avait cru aimer la belle inconnue du bal masqué, il avait cru qu'elle était la femme de sa vie, mais il s'apercevait à présent que tout cela n'avait été qu'un rêve. Un château bâti sur du sable, autour d'une femme dont il ne savait rien.

Sophie, elle, était…

Elle était Sophie. Et cela suffisait.

Après une heure en compagnie de Nicholas, Elizabeth, John et Alice Wentworth, les jeunes cousins de la fratrie Bridgerton, Sophie

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

commençait à se dire que c'était sans doute une bonne chose qu'elle n'ait jamais obtenu de poste de gouvernante.

Elle était exténuée.

Non, rectifia-t-elle avec une pointe de désespoir. « Exténuée » ne décrivait pas avec assez de justesse son état d'esprit en cet instant précis. Ce terme n'exprimait pas l'intense nervosité, pour ne pas dire la folie complète, dans laquelle l'avaient plongée les quatre petits diables.

— C'est ma poupée ! dit Elizabeth à Alice.

— C'est la mienne, répliqua Alice.

— Non.

— Si !

— Je vais régler la question ! s'écria Nicholas, dix ans, en s'approchant, les poings sur les hanches.

Sophie gémit. Quelque chose lui disait que ce n'était pas une bonne idée de laisser un enfant persuadé d'être le capitaine des pirates arbitrer un conflit entre ses deux sœurs.

— Vous allez arrêter de vous disputer cette poupée, déclara-t-il, une lueur alarmante dans les yeux, quand je lui aurai tranché la t…

Sophie se hâta d'intervenir.

— Vous n'allez pas décapiter cette poupée, Nicholas Wentworth.

— C'est la seule solution pour qu'elles cessent de…

— Non, répondit fermement Sophie.

Il la scruta, comme pour évaluer sa détermination, puis il se détourna en grommelant.

— Je crois qu'il faudrait trouver un nouveau jeu, murmura Hyacinthe à l'oreille de Sophie.

— Et moi, j'en suis sûre ! répliqua Sophie.

— Lâche mon soldat ! hurla alors le petit John. Lâche-le, lâche-le, lâche-le !

— Je n'aurai jamais d'enfants, gémit Hyacinthe. D'ailleurs, je crois que je ne me marierai jamais.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sophie s'abstint de lui faire remarquer que lorsqu'elle deviendrait mère de famille, Hyacinthe serait probablement entourée d'un escadron de nurses pour s'occuper de sa progéniture.

Du coin de l'œil, elle vit la jeune fille sursauter quand John tira les cheveux d'Alice, puis tressaillir lorsque la seconde décocha un coup de poing dans l'estomac du premier.

— C'est une catastrophe, gémit Hyacinthe à l'adresse de Sophie.

— Colin-maillard ! s'écria celle-ci. Qu'en pensez-vous, tous ? Si nous jouions à colin-maillard ?

Alice et John acquiescèrent avec enthousiasme, puis Elizabeth accepta d'un « d'accord » un peu plus tiède après quelques secondes d'hésitation.

— Eh bien, qu'en dites-vous, Nicholas ? demanda Sophie en se tournant vers le dernier bastion de résistance.

— Pourquoi pas ? demanda lentement celui-ci.

Sophie frémit en voyant l'éclat diabolique qui venait de s'allumer dans ses yeux.

— Parfait ! déclara-t-elle en s'efforçant de raffermir sa voix.

— À condition que ce soit à vous qu'on bande les yeux, poursuivit le garnement.

Sophie voulut refuser, mais les trois autres enfants se mirent alors à sauter sur place en poussant de petits cris d'excitation. Son destin fut scellé lorsque Hyacinthe se tourna vers elle, un sourire espiègle aux lèvres, et déclara :

— Vous n'avez pas le choix.

Comprenant que toute protestation serait vaine, Sophie laissa échapper un soupir de martyre – un peu exagéré, pour faire plaisir à ses bourreaux – et pivota sur elle-même afin que Hyacinthe puisse placer un bandeau sur ses yeux.

— Y voyez-vous quelque chose ? demanda Nicholas.

— Rien du tout, mentit Sophie.

Il leva les yeux vers Hyacinthe en esquissant une grimace.

— Elle ment.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Comment ce petit démon l'avait-il deviné ?

— Ajoute un second foulard, ordonna-t-il à sa cousine. Celui-ci est trop transparent.

— Vos soupçons sont humiliants ! protesta Sophie, faisant mine de s'indigner.

Cependant, elle se pencha légèrement pour que Hyacinthe puisse ajouter un second bandeau.

— C'est bon ! gloussa Nicholas. Maintenant, elle est complètement aveugle !

Sophie eut un sourire douloureux.

— Bon, reprit le gamin, qui avait manifestement décidé de diriger les opérations, vous allez compter jusqu'à dix, le temps que nous prenions nos positions.

Sophie hocha la tête, avant de réprimer un frisson en entendant une folle cavalcade autour d'elle.

— Essayez de ne pas tout casser ! cria-t-elle.

Comme si des gamins surexcités allaient lui obéir…

— Y êtes-vous ? reprit-elle.

Pas de réponse. Cela signifiait « oui ». Sophie fronça les sourcils et se concentra. L'une des filles était derrière le canapé, c'était une certitude. Elle esquissa quelques pas prudents vers sa droite.

— Elizabeth ?

— Non ! lui répondit-on avec force gloussements et ricanements.

— Eli… Oups !

Autour d'elle, les rires étouffés reprirent de plus belle tandis qu'elle gémissait en frottant son tibia douloureux, avant de repartir avec beaucoup moins d'entrain.

— Je vous ai, Alice ! marmonna-t-elle en se dirigeant vers la plus petite, et probablement la plus faible de ses proies. Je vous ai !

Benedict était sur le point de s'éclipser discrètement. Après le départ de sa mère du salon du rez-de-chaussée, il avait avalé cul sec un cognac

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

bien mérité et s'était dirigé vers la porte… où il avait été intercepté par Éloïse. Celle-ci l'avait informé qu'il ne pouvait sous aucun prétexte s'en aller et que leur mère avait toutes les peines du monde à rassembler la famille alors que Daphné avait une annonce de la plus haute importance à faire.

— Encore un heureux événement ? demanda Benedict.

— Essaie d'avoir l'air surpris ; tu n'es pas censé être au courant.

— Je ne vais pas essayer d'avoir l'air de quoi que ce soit. Je m'en vais.

Éloïse bondit à sa suite et parvint à le rattraper par la manche.

— Tu ne peux pas faire cela !

Avec un soupir épuisé, Benedict tenta d'ôter la main de sa sœur de son bras, mais elle avait refermé fermement ses doigts sur l'étoffe de sa veste.

— Je vais lever un pied, dit-il d'un ton las, l'avancer et le poser devant moi. Puis je vais lever l'autre pied…

— Tu as promis à Hyacinthe de l'aider pour son arithmétique, coupa Éloïse. Elle ne t'a pas vu depuis deux semaines !

— Et alors ? On ne l'exclura pas d'Eton pour autant, que je sache !

— Benedict ! s'exclama Éloïse, indignée. Cette remarque est tout simplement odieuse !

— Je sais, maugréa-t-il en se demandant comment il allait échapper à un sermon.

— Le fait que nous, les femmes, ne soyons pas autorisées à étudier à Eton ou à Cambridge ne signifie pas que notre éducation soit moins importante, grommela Éloïse, feignant de ne pas avoir entendu son tiède « Je sais ». En outre…

Benedict s'appuya d'une main contre le mur.

— … mon avis est que si l'on nous refuse l'accès à ces grandes écoles, c'est parce que si nous y étions admises, nous vous battrions à plate couture dans toutes les disciplines, vous, les hommes !

— Je n'en doute pas un seul instant, répondit-il avec diplomatie.

— Oh, ne prends pas ce ton supérieur avec moi !

— Crois-moi, Éloïse, cela ne me viendrait même pas à l'esprit.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle le scruta d'un regard méfiant et croisa les bras sur sa poitrine.

— Bon, eh bien, essaie au moins de ne pas décevoir Hyacinthe.

— Promis, répondit-il, vaincu.

— Je crois qu'elle est à la nursery.

Il hocha distraitement la tête et se dirigea vers l'escalier… sans voir Éloïse se tourner pour décocher un clin d'œil et un sourire complice à leur mère, qui venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte du salon de musique.

La nursery se trouvait au deuxième étage. En général, Benedict ne s'aventurait pas aussi haut. La plupart des chambres de ses frères et sœurs étaient situées au premier ; seuls Gregory et Hyacinthe dormaient encore près de la nursery, mais comme le premier logeait à Eton une grande partie de l'année et que Hyacinthe était le plus souvent occupée à semer la terreur dans les autres parties de la maison, Benedict n'avait aucune raison de s'y rendre.

Il ne lui avait cependant pas échappé qu'à part la nursery, le deuxième étage accueillait les chambres des membres du personnel les plus haut placés dans la hiérarchie des employés de maison. C'était le cas des caméristes – et donc de Sophie, entre autres.

Elle devait se trouver quelque part avec ses robes à repriser, mais certainement pas dans la nursery, domaine réservé des préceptrices et autres gouvernantes. Une caméristе n'avait rien à faire dans…

— Hi hi hi ! Ah ah ah ! Oh oh oh !

Benedict haussa les sourcils, intrigué. À quatorze ans, Hyacinthe avait certainement passé l'âge de pousser des éclats de rire aussi enfantins.

Mais bien sûr ! Les petits Wentworth étaient là ! Il se souvenait à présent que sa mère lui avait annoncé leur visite. Eh bien, tant mieux. Il ne les avait pas vus depuis plusieurs mois, et il appréciait leur compagnie, même s'ils étaient assez turbulents.

Alors qu'il se rapprochait de la porte de la nursery, les rires redoublèrent, entrecoupés de cris de joie. Benedict ne put réprimer un

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

sourire en entendant ce tapage. Il franchit le seuil de la pièce et…

Et il la vit.

Elle.

Pas Sophie.

Elle.

Et pourtant, c'était bien Sophie.

Elle avait les yeux bandés, si bien qu'il ne pouvait voir que le bas de son visage. Le sourire aux lèvres, elle avançait à tâtons entre les enfants qui riaient aux éclats.

Il n'existait qu'une femme au monde dont il n'avait vu que le bas du visage.

Le sourire était le même. La fossette au creux de son menton était la même. Tout était identique.

Elle était la femme en robe argent. Sa belle inconnue du bal masqué.

Tout s'expliquait, à présent. Deux fois dans sa vie, il avait ressenti cette attirance inexplicable, presque mystique, envers une femme. Il s'était étonné de cette répétition car, tout au fond de son cœur, il avait toujours eu le sentiment qu'une seule femme sur cette terre était faite pour lui.

Son cœur avait eu raison. Il n'y avait jamais eu qu'une seule femme.

Il l'avait cherchée pendant des mois. Il l'avait regrettée plus longtemps encore. Et elle était là, sous son nez.

Et elle ne lui avait rien dit.

N'avait-elle donc jamais songé à l'enfer qu'elle lui faisait endurer ? Aux heures d'insomnie qu'il vivait, persuadé de trahir la dame en robe argent parce qu'il s'était épris de la jolie Sophie ?

C'était à devenir fou ! Il avait enfin renoncé à la dame en robe argent, il était prêt à demander Sophie en mariage, quelles qu'en soient les conséquences pour sa vie sociale, et il découvrait que les deux femmes ne faisaient qu'une !

Un grondement assourdissant monta à ses oreilles, comme si deux gigantesques coquillages venaient de se plaquer sur ses tempes, sifflant,

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

rugissant, vrombissant. Une odeur métallique envahit l'air, tandis qu'un voile rouge s'abattait devant ses yeux et que…

— Que se passe-t-il ? demanda Sophie.

Benedict ne parvenait pas à détacher son regard d'elle. Les enfants s'étaient tus et le regardaient, bouche bée, les yeux écarquillés de stupeur.

— Hyacinthe, s'entendit-il articuler, peux-tu évacuer la salle ?

— Mais…

— Tout de suite ! tonna-t-il.

— Nicholas, Elizabeth, John, Alice, venez avec moi, lança précipitamment Hyacinthe d'une voix étranglée. Il y a des biscuits à la cuisine, et je crois que…

Benedict n'entendit pas la fin de sa phrase. En un temps record, Hyacinthe venait d'entraîner les enfants hors de la nursery, et l'écho de ses paroles s'évanouissait déjà.

— Benedict ? demanda Sophie en essayant maladroitement de dénouer le bandeau qui l'aveuglait. Benedict ?

Il ferma la porte, si violemment qu'elle sursauta.

— Qu'y a-t-il ? murmura-t-elle.

Sans répondre, il la regarda tirer sur l'écharpe. Il se réjouissait de la voir ainsi inquiète et mal à l'aise. À vrai dire, il n'éprouvait pas la moindre compassion envers elle, en cet instant.

— As-tu quelque chose à me dire ? demanda-t-il.

Son intonation était ferme, mais ses mains étaient agitées de tremblements.

Elle se figea. Puis elle s'éclaircit la voix d'une petite toux affreusement gênée et s'évertua de nouveau à détacher le bandeau. Dans son geste, sa robe se plaqua sur ses seins, mais Benedict demeura impassible.

C'était bien la première fois, songea-t-il avec amertume, qu'il ne ressentait aucun désir pour cette femme, dans l'une ou l'autre de ses incarnations.

— Je n'arrive pas à enlever cette écharpe, dit-elle.

Benedict ne fit pas un geste.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Benedict ?

— C’est tout à fait intéressant de te voir avec un bandeau sur les yeux… Sophie, dit-il d’un ton suave.

Elle laissa retomber ses mains le long de ses flancs.

— Pour un peu, on dirait un masque, tu ne trouves pas ?

Elle entrouvrit les lèvres, et le petit soupir qui les franchit fut le seul son à troubler le silence.

Benedict se dirigea vers elle d’un pas ferme et résolu, dont l’écho sur le plancher était assez fort pour qu’elle comprenne qu’il s’approchait.

— Voilà une éternité que je n’ai pas assisté à un bal masqué, reprit-il.

Elle comprit. Il le vit à son expression, au pli nerveux qui venait d’apparaître à la commissure de ses lèvres, entrouvertes sur une muette expression de surprise.

Elle savait qu’il savait.

Il espérait qu’elle en était terrifiée.

Il continua son inexorable progression avant de dévier au dernier instant vers sa droite en lui effleurant le bras.

— Comptais-tu me dire un jour que nous nous étions déjà rencontrés ?

Elle remua les lèvres, mais aucun son n’en sortit.

— Allais-tu le faire ? insista Benedict, une inflexion menaçante dans la voix.

— Non, répondit-elle dans un souffle.

— Jamais ?

Elle garda le silence.

— Et pour quelle raison, je te prie ?

— Cela… ne me semblait pas souhaitable.

Il pivota brusquement sur ses talons.

— Cela ne te semblait pas souhaitable ? répéta-t-il. Voilà deux ans que je suis fou de toi, et cela ne te semblait pas souhaitable ?

— Puis-je ôter ce bandeau ? demanda-t-elle.

— Je te préfère aveugle…

— Benedict, je…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— … comme je l'ai été tout ce temps, poursuivit-il d'un ton hargneux. C'est désagréable, n'est-ce pas ?

— Tu n'es pas amoureux de moi depuis deux ans, dit-elle en tirant sur le bandeau.

— Qu'en sais-tu ? Tu as disparu.

— Je devais m'en aller, riposta-t-elle. Je n'avais pas le choix.

— Nous avons toujours le choix, répliqua-t-il d'un ton condescendant. On appelle cela le libre arbitre.

— Pour toi, c'est facile ! cria-t-elle, essayant désespérément d'ôter le bandeau. Toi, tu as tout ce que tu veux ! Moi, je… Ah !

À force de tirer, elle venait de descendre l'écharpe vers son cou.

Elle cligna des yeux dans la lumière. Puis, voyant l'expression de Benedict, elle recula d'un pas.

Ses yeux lançaient des éclairs de rage et… Avait-elle bien vu ? Il lui semblait qu'une profonde souffrance voilait ses iris.

— Ravi de te retrouver, Sophie, dit-il avec un calme effrayant. Si toutefois c'est ton vrai prénom.

Elle hocha la tête.

— Au fait ! reprit-il d'un ton un peu trop désinvolte pour être honnête. Si tu étais à ce bal masqué, c'est que tu n'appartiens pas vraiment à la classe des domestiques, n'est-ce pas ?

— Je n'avais pas d'invitation, s'empressa-t-elle de répondre. Rien ne m'autorisait à assister à ce bal. J'étais là en… passagère clandestine.

— Tu m'as menti. Tout ce temps, à propos de tout, tu m'as menti.

— Il le fallait, murmura-t-elle.

— Oh, je t'en prie ! Rien ne pouvait être assez terrible pour t'obliger à me dissimuler ton identité !

Sophie hésita. En cet instant précis, elle éprouvait les plus vives difficultés à se souvenir de ce qui l'avait poussée à lui cacher qu'elle était l'inconnue du bal masqué.

Peut-être avait-elle craint qu'il ne veuille faire d'elle sa maîtresse.

Ce qui était exactement ce qui s'était passé.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Ou peut-être avait-elle gardé le silence parce que, lorsqu'elle avait compris que leur rencontre fortuite aurait une suite, qu'il n'avait pas l'intention de laisser Sophie la domestique sortir de sa vie, il était trop tard. Elle avait attendu trop longtemps pour lui avouer la vérité, et elle avait eu peur qu'il ne soit très en colère contre elle.

Ce qui était exactement ce qui se passait aujourd'hui.

Les événements lui donnaient raison… ce qui n'était qu'une maigre consolation ! songea-t-elle en regardant ses yeux, où elle lisait à la fois la rage et le mépris.

Peut-être la vérité, pour peu flatteuse qu'elle fût, était-elle qu'elle avait été atteinte dans sa fierté. Elle avait été déçue qu'il ne la reconnaisse pas. Si ce bal masqué avait été aussi magique pour lui que pour elle, n'aurait-il pas dû comprendre tout de suite qui elle était ?

Pendant deux ans, elle avait rêvé de lui. Pendant deux ans, elle n'avait cessé de revoir son visage en esprit. En revanche, lorsqu'il avait croisé le sien, il n'avait vu en elle qu'une étrangère.

Ou peut-être n'était-ce rien de tout cela. Peut-être était-ce plus simple. Peut-être avait-elle seulement voulu protéger son cœur. Elle ignorait pourquoi, mais elle avait eu le sentiment d'être plus en sécurité, moins vulnérable, dans son personnage de domestique anonyme. Si Benedict avait su qui elle était – ou du moins, s'il avait compris qu'elle était la femme du bal masqué –, il l'aurait poursuivie. Sans relâche.

Certes, il l'avait poursuivie alors qu'il croyait avoir affaire à une servante, mais s'il avait su la vérité, ç'aurait été différent. Sophie en était certaine. Il aurait accordé moins d'importance au fossé qui les séparait ; la barrière qui la protégeait de lui aurait cédé. Le statut social de Sophie – ou, plus exactement, son absence de statut social – avait été un mur solide autour de son cœur, et si elle n'avait pu le faire tomber, c'était parce que cela lui était tout simplement impossible. Un homme tel que Benedict, fils et frère de vicomte, n'épousait pas une domestique.

En revanche, quand on était la fille illégitime d'un comte… Eh bien, la situation se compliquait. Contrairement à une servante, une fille

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

d’aristocrate pouvait rêver.

Hélas ! De même que ceux d’une petite bonne, ses rêves avaient peu de chances de se réaliser. Et Sophie savait que dire la vérité ne pouvait que précipiter la catastrophe.

Elle ravala un rire plein d’amertume. En vérité, la situation aurait difficilement pu être plus catastrophique.

— Je t’ai cherchée, dit-il à voix basse, l’arrachant à ses pensées.

Elle ouvrit des yeux ronds de surprise.

— Vraiment ?

— Pendant six mois, je t’ai cherchée partout ! tonna-t-il. C’était comme si tu avais disparu de la surface de la terre !

— Je n’avais nulle part où aller, s’entendit-elle répondre, sans savoir pourquoi elle disait cela.

— Tu m’avais, moi.

Ses paroles résonnèrent dans le silence, lourdes, presque menaçantes. Finalement, mue par quelque pervers sens de l’honnêteté, Sophie répondit :

— J’ignorais que tu me cherchais mais… mais…

Elle ferma les paupières, tandis que ses mots s’étranglaient dans sa gorge.

— Mais quoi ?

Elle déglutit péniblement et rouvrit les yeux, sans toutefois trouver le courage d’affronter le regard de Benedict.

— Mais même si je l’avais su, poursuivit-elle en serrant les bras autour d’elle, je ne t’aurais pas laissé me trouver.

— Suis-je donc si repoussant ?

— Non ! s’écria-t-elle en cherchant son visage.

Elle y vit une profonde souffrance. Il la cachait bien, mais Sophie le connaissait assez pour comprendre qu’elle l’avait blessé.

— Non, répéta-t-elle en s’efforçant de raffermir sa voix. Bien sûr que non. Ce n’est pas cela.

— Alors quoi ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Nous n’appartenons pas au même monde, Benedict. Je savais qu’il n’y avait pas d’avenir pour nous. À quoi bon rêver d’un amour impossible ? Cela n’aurait apporté que des souffrances ! Je n’ai pas eu le courage.

— Qui es-tu ? murmura-t-il soudain.

Elle le regarda sans répondre, indécise.

— Dis-le-moi, ordonna-t-il. Dis-moi qui tu es. Parce que s’il y a une chose dont je suis sûr, c’est que tu n’es pas une domestique.

— Je suis celle que je t’ai dit que j’étais.

Puis, remarquant son regard meurtrier, elle ajouta :

— Presque.

Il s’avança d’un pas vers elle.

— Qui es-tu ? reprit-il d’un ton impatient.

Elle recula d’un pas.

— Je suis Sofia Beckett.

— Qui es-tu ? tonna-t-il.

— J’ai été domestique depuis mes quatorze ans.

— Et avant cela, qui étais-tu ?

— Une bâtarde, avoua-t-elle dans un murmure.

— De qui ?

— Qu’importe ?

L’attitude de Benedict se fit plus menaçante.

— Pour moi, c’est important. Qui étaient tes parents ? insista-t-il.

— Personne de ta connaissance.

— Qui étaient tes parents ? rugit-il.

— Mon père était le comte de Penwood.

Il demeura parfaitement impassible. Aucun muscle de son visage ne tressaillit, ses yeux ne cillèrent pas.

— Je suis la fille d’un aristocrate, dit-elle avec dureté, laissant jaillir des années de colère et de ressentiment. Mon père était lord Penwood, et ma mère une domestique.

Voyant qu’il avait pâli, elle reprit :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Oui, ma mère était femme de chambre. Comme moi.

Un silence lourd tomba entre eux.

— Je ne serai pas comme elle, ajouta Sophie d'une voix grave.

— Cependant, si elle s'était comportée autrement, tu ne serais pas ici pour me raconter tout cela, fit remarquer Benedict.

— Là n'est pas la question.

Benedict serra fortement les poings.

— Tu m'as menti, gronda-t-il.

— Cela n'aurait servi à rien de te dire la vérité.

— Et qui es-tu pour en décider ? tonna-t-il. Pauvre petit Benedict, incapable de supporter la vérité, incapable de prendre une décision, incapable de…

Il se tut, écœuré par l'aspect geignard de ses paroles. Il ne reconnaissait pas l'homme qu'elle était en train de faire de lui. Et il le détestait.

Il fallait qu'il parte, et tout de suite !

— Benedict ? appela-t-elle.

Elle lui décocha un drôle de regard. Elle paraissait inquiète.

— Je m'en vais, marmonna-t-il. Je ne peux pas rester un instant de plus.

— Pourquoi ?

Il comprit à son regard qu'elle regrettait déjà d'avoir posé cette question.

— Parce que je suis fou de rage, répondit-il d'un ton saccadé, chaque mot résonnant lourdement dans le silence de la pièce. Je ne suis plus moi-même.

Il baissa les yeux vers ses mains. Elles tremblaient. Il avait envie de faire du mal à Sophie, comprit-il soudain. Non, il ne le voulait pas. Jamais il ne pourrait lui faire du mal ! Et pourtant…

Pourtant…

C'était la première fois de sa vie qu'il perdait tout empire sur lui-même. Et cela le terrifiait.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je m’en vais, répéta-t-il.

Et, passant brusquement à côté d’elle, il quitta la pièce d’un pas rapide.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

20

À ce sujet, la mère de Mlle Reiling, lady Penwood, a également eu un comportement des plus étranges ces derniers temps. Si l'on en croit la rumeur qui court parmi les domestiques (lesquels, nous le savons tous, sont en général les mieux informés), la comtesse aurait été saisie d'une crise de rage et aurait jeté pas moins de soixante-dix chaussures à la figure de certains membres de son personnel.

Toutefois, à l'exception d'un valet de pied qui arbore un superbe œil au beurre noir, aucune victime n'est à déplorer.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 11 juin 1817

Il ne fallut pas une heure à Sophie pour rassembler ses affaires. Qu'aurait-elle pu faire d'autre ? Elle était en proie à une nervosité si extrême, si douloureuse, qu'elle ne pouvait rester en place. Ses pieds allaient et venaient malgré elle, ses mains tremblaient, et à intervalles réguliers, elle se surprenait à prendre de profondes inspirations, comme si son organisme survolté manquait d'oxygène.

Après son effrayante altercation avec Benedict, il était inconcevable qu'on l'autorise à demeurer parmi la domesticité de lady Bridgerton. Certes, celle-ci l'avait prise en affection, mais Benedict était son fils ! Les liens du sang étaient plus forts que tout… en particulier dans un clan aussi uni que la famille Bridgerton.

Tout cela était désespérant, songea-t-elle, assise sur son lit, triturant un mouchoir mouillé de larmes. Malgré la torture que cela avait

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

représentée pour elle de côtoyer Benedict, elle avait été heureuse chez les Bridgerton. Jamais auparavant il ne lui avait été donné de partager l'intimité de gens qui comprenaient vraiment le sens du mot « famille ».

Elle les regretterait.

Elle regretterait Benedict.

Et elle pleurerait longtemps la vie qui lui était refusée.

Incapable de rester en place, elle bondit de nouveau sur ses pieds et se dirigea vers la fenêtre.

— Soyez maudit, papa ! murmura-t-elle en levant les yeux au ciel. Tenez, voilà que je vous appelle papa. Vous ne m'avez jamais permis cela. Vous n'avez jamais voulu être cela !

Elle fut secouée d'un hoquet et, du dos de la main, essuya sa joue.

— Oui, je vous appelle papa. Quel effet cela vous fait-il ?

Aucun roulement de tonnerre ne se fit entendre, aucun nuage noir ne jaillit du néant pour couvrir le soleil. Son père ne saurait jamais à quel point elle lui en voulait de l'avoir abandonnée, sans un penny, à la merci d'Araminta. Il était fort probable, d'ailleurs, que cela lui aurait été indifférent.

Accablée, Sophie s'appuya contre l'encadrement de la fenêtre en frottant ses paupières gonflées de larmes.

— Vous m'avez donné le goût d'une vie différente, poursuivit-elle, puis vous m'avez laissée seule. Tout aurait été tellement plus facile si j'avais été élevée pour devenir servante ! Je n'aurais pas désiré ce que je ne peux avoir. Je n'aurais pas tant souffert.

Elle pivota sur ses talons et posa les yeux sur son petit sac. Elle aurait préféré n'emporter aucune des robes offertes par lady Bridgerton et ses filles, mais, ses anciennes tenues ayant été transformées en chiffons, elle n'avait guère le choix. Toutefois, puisqu'elle était arrivée ici avec deux robes, elle n'en avait pris que deux – celle qu'elle avait sur elle, et une de rechange, qu'elle avait mise dans le sac. Les autres étaient suspendues dans l'armoire, bien repassées.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sophie laissa échapper un soupir et ferma les yeux quelques instants. Il était temps de partir. Elle ne savait pas où aller, mais elle ne pouvait rester là.

Elle se pencha pour prendre son balluchon. Celui-ci contenait également ses maigres économies – juste de quoi se payer, en travaillant encore un an, un aller simple pour l'Amérique. On lui avait dit que là-bas, la vie était plus facile pour les gens de basse extraction et que les frontières des classes sociales n'y étaient pas aussi infranchissables qu'en Angleterre.

Elle passa la tête dans l'entrebâillement de la porte. Par chance, le couloir était vide. Elle était consciente de sa couardise, mais elle n'avait pas le courage de faire ses adieux aux demoiselles Bridgerton. Elle aurait été capable de commettre une grosse bêtise, par exemple fondre en larmes, ce qui n'aurait pu qu'aggraver sa situation. Jamais de sa vie elle n'avait été traitée avec respect et affection par des femmes de son âge. Autrefois, elle avait espéré que Rosamund et Posy deviendraient des sœurs pour elle – un espoir vite déçu. La seconde avait bien essayé de se rapprocher d'elle, mais Araminta ne l'avait pas permis, et Posy, malgré toute sa gentillesse, n'avait jamais trouvé la force de tenir tête à sa mère.

Cependant, Sophie devait dire au revoir à lady Bridgerton. Elle ne pouvait s'en dispenser. Lady Bridgerton lui avait manifesté infiniment plus de bonté qu'elle n'aurait pu l'imaginer, et Sophie ne pouvait l'en remercier en disparaissant comme une voleuse. Avec un peu de chance, lady Bridgerton n'aurait pas encore eu vent de sa querelle avec Benedict. Sophie lui annoncerait simplement son départ, lui dirait adieu et s'en irait.

Il était déjà tard – l'heure du thé était largement passée, à présent –, aussi Sophie décida-t-elle d'aller voir si lady Bridgerton était dans son bureau, juste à côté de sa chambre à coucher. C'était une petite pièce chaleureuse et confortable, avec un grand secrétaire et plusieurs étagères, où la maîtresse de maison s'installait pour rédiger sa correspondance et vérifier les livres de comptes de la maison.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

La porte était entrouverte. Sophie frappa doucement, et le battant s'ouvrit un peu sous ses doigts.

— Entrez ! répondit lady Bridgerton.

Sophie poussa la porte et passa la tête à l'intérieur de la pièce.

— Je ne voudrais pas interrompre madame…

— Faites donc ! répondit lady Bridgerton en posant sa plume. Je ne connais rien de plus assommant que la comptabilité.

— Je serais… commença Sophie, avant de s'interrompre.

Elle avait failli dire qu'elle aurait été ravie de la délivrer de ce fardeau. Pour sa part, elle avait toujours aimé les chiffres.

— Oui ? demanda lady Bridgerton avec un regard chaleureux.

Sophie secoua la tête.

— Non, rien.

Il y eut un instant de silence, puis un sourire amusé éclaira le visage de lady Bridgerton.

— Aviez-vous une raison précise de venir frapper à ma porte ?

Sophie poussa un profond soupir destiné à chasser sa nervosité, mais qui resta sans effet.

— En effet.

D'un regard, Lady Bridgerton l'invita à poursuivre.

— J'ai peur de devoir renoncer à mon poste ici, dit Sophie.

Lady Bridgerton sursauta sur son siège.

— Pourquoi ? Vous déplaisez-vous chez nous ? Mes filles vous auraient-elles manqué de respect ?

— Pas du tout ! s'empressa de répondre Sophie. En aucun cas ! Vos filles sont aussi belles que bonnes. Jamais je n'ai… Je veux dire, jamais personne ne m'a…

— Qu'y a-t-il, Sophie ?

Sophie serra les doigts sur l'encadrement de la porte en luttant contre un vertige. Ses jambes ne la portaient plus, son cœur battait à tout rompre. Elle était sur le point de fondre en larmes, mais elle ne savait pas exactement pourquoi. Peut-être parce que l'homme qu'elle aimait ne

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

pouvait pas l'épouser. Ou parce qu'il la détestait de lui avoir menti. Ou encore parce qu'il lui avait deux fois brisé le cœur, la première en lui demandant d'être sa maîtresse, et la seconde maintenant, en l'obligeant à quitter sa famille…

Car, même s'il n'avait pas exigé son départ, elle ne pouvait rester. C'était plus qu'évident.

— Est-ce à cause de Benedict ?

Sophie redressa brusquement la tête. Lady Bridgerton la regardait d'un air désolé.

— Vous éprouvez manifestement des sentiments l'un pour l'autre, reprit la mère de Benedict avec tact, répondant à la question muette qu'elle avait dû lire dans ses yeux.

— Pourquoi ne pas m'avoir mise à la porte ? demanda Sophie d'une voix blanche.

Lady Bridgerton ignorait probablement que Sophie s'était donnée à Benedict, mais aucune femme de son rang n'aurait accepté que son fils s'entiche d'une domestique.

— Je ne sais pas, répondit-elle.

De fait, elle semblait en proie à la plus grande indécision.

— J'aurais sans doute dû le faire, reprit-elle d'un air désorienté, mais je vous ai prise en affection.

Les larmes que Sophie tentait désespérément d'endiguer roulèrent sur ses joues, mais elle parvint à rester droite. Elle conserva une fixité de marbre et un silence absolu, raide comme une statue, sans pouvoir cesser de pleurer.

Lorsque lady Bridgerton reprit la parole, ce fut d'une voix lente, comme si elle pesait chaque mot avec la plus grande attention afin de livrer la réponse la plus précise possible.

— C'est une femme comme vous que je souhaiterais pour mon fils, dit-elle sans détacher son regard de celui de Sophie. Vous n'êtes pas ici depuis longtemps, mais je connais vos qualités et votre cœur. Et je regrette…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Un petit hoquet étranglé jaillit des lèvres de Sophie, qui l'étouffa de son mieux.

— Je regrette que vous ne soyez pas d'un autre milieu, poursuivit lady Bridgerton, qui accueillit les larmes de Sophie en penchant la tête de côté d'un air navré. Cela n'enlève rien à votre valeur personnelle, et je n'en pense pas moins de vous pour autant, mais cela rend la situation assez… délicate.

— Impossible ! murmura Sophie.

Comme Lady Bridgerton ne répondait pas, Sophie comprit qu'elle partageait son avis, du moins en grande partie, sur ce point.

— Serait-il possible, demanda lady Bridgerton, qui semblait choisir ses mots avec plus de soin encore, que vos origines familiales ne soient pas ce qu'elles semblent être ?

Sophie ne répondit pas.

— Il y a en vous un certain nombre de détails curieux, Sophie.

Celle-ci savait que lady Bridgerton attendait qu'elle lui demande à quoi elle faisait allusion, mais elle avait une petite idée de ce dont elle parlait.

— Vous parlez un anglais impeccable, reprit lady Bridgerton. Certes, vous m'avez dit avoir bénéficié des leçons données aux enfants de la famille chez qui travaillait votre mère, mais cette explication ne me suffit pas. Ces leçons ne peuvent avoir commencé avant votre sixième année, au plus tôt ; or, à cet âge, votre niveau de langage était déjà acquis.

Sophie écarquilla les yeux de surprise. Elle n'avait jamais pensé à cette incohérence dans son récit, et elle s'étonnait soudain que personne n'y ait songé avant lady Bridgerton. Cela dit, cette dernière était une observatrice bien plus perspicace que la plupart des gens à qui elle avait raconté son histoire.

— Par ailleurs, vous avez appris le latin, continua lady Bridgerton. Ne niez pas, je vous ai entendue marmonner l'autre jour en latin contre Hyacinthe.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sophie garda les yeux fixés sur la fenêtre derrière lady Bridgerton, incapable de soutenir son regard.

— Merci de ne pas contester mes paroles, déclara lady Bridgerton.

Puis elle attendit que Sophie réponde. Elle attendit si longtemps que Sophie fut obligée de rompre cet interminable silence.

— Je ne ferai jamais une épouse convenable pour Benedict, dit-elle.

— Je vois.

— Il faut vraiment que je m'en aille, ajouta aussitôt Sophie, avant que sa détermination ne faiblisse.

Lady Bridgerton hocha la tête.

— Si vous le souhaitez vraiment, il n'y a rien que je puisse faire pour vous en empêcher. Où comptez-vous aller ?

— J'ai de la famille dans le Nord, mentit Sophie.

Manifestement, lady Bridgerton n'en crut pas un mot, mais elle se contenta de répondre :

— Bien entendu, je mettrai l'un de nos attelages à votre disposition.

— Je ne peux pas accepter, protesta Sophie.

— N'allez pas vous imaginer que je puisse tolérer qu'il en soit autrement. Je me considère comme responsable de vous, du moins pour les prochains jours, et il serait bien trop risqué pour vous de voyager sans être escortée. Avez-vous seulement idée des dangers qui menacent une jeune femme solitaire, dans ce monde ?

Sophie ne put réprimer un sourire nostalgique. Si le ton de lady Bridgerton était différent, ses paroles étaient exactement celles qu'avait prononcées Benedict quelques semaines auparavant.

— Très bien, dit-elle. Je vous remercie.

Jamais elle ne pourrait se vanter d'être une amie proche de lady Bridgerton, mais elle la connaissait assez pour savoir qu'elle ne la ferait pas changer d'avis sur cette question. Elle pourrait toujours demander au cocher de la déposer non loin d'un port, où elle réserverait une place sur un navire pour l'Amérique. Elle déciderait où aller ensuite.

Lady Bridgerton lui adressa un petit sourire navré.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je présume que vos bagages sont déjà prêts ?

Sophie acquiesça. À quoi bon préciser que lesdits bagages consistaient en un unique petit sac ?

— Avez-vous fait vos adieux ?

— Je préfère éviter, répondit Sophie en secouant la tête.

Lady Bridgerton se leva.

— Parfois, c'est en effet le plus sage. Si vous alliez m'attendre dans le hall, pendant que je fais préparer un attelage ?

Sophie se retourna pour s'éloigner, mais, se ravisant, elle pivota de nouveau sur ses talons.

— Lady Bridgerton, je…

Les yeux de celle-ci s'éclairèrent, comme si elle attendait une bonne nouvelle… ou, à tout le moins, des paroles différentes de celles que Sophie s'apprêtait à prononcer.

— Oui ?

Sophie déglutit douloureusement.

— Je voulais vous remercier.

La lumière se ternit quelque peu dans les iris de lady Bridgerton.

— De quoi ?

— De m'avoir donné du travail. De m'avoir acceptée. Et aussi de m'avoir permis de faire comme si j'étais un peu de la famille.

— Je vous en prie, ne…

— Vous n'étiez pas obligée de m'autoriser à prendre le thé avec vos filles et vous-même, poursuivit Sophie avant que le courage lui manque. La plupart des maîtresses de maison ne l'auraient pas fait. C'était tout à fait nouveau pour moi… et charmant… et…

Elle réprima un sanglot.

— Et vous allez toutes me manquer.

— Rien ne vous force à partir, dit doucement lady Bridgerton.

Sophie esquissa un sourire, mais ses lèvres se mirent à trembler, et ses paupières à la brûler.

— Si, répondit-elle d'une voix étranglée. Il le faut.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Lady Bridgerton la considéra un long moment. Ses yeux bleus s'emplirent de compassion, puis Sophie y décela une lueur de compréhension.

— Je vois, dit lady Bridgerton avec calme.

Sophie craignit qu'elle n'ait effectivement deviné.

— Je vous retrouve au rez-de-chaussée, reprit la vicomtesse douairière.

Hochant la tête, Sophie s'écarta pour la laisser passer. Lady Bridgerton fit halte dans le couloir et se retourna en baissant les yeux vers le sac élimé de Sophie.

— Est-ce là tout votre bagage ? demanda-t-elle.

— Oui, madame.

Lady Bridgerton parut embarrassée, et une imperceptible rougeur couvrit ses joues, comme si elle était gênée par le décalage entre l'étendue de sa fortune et le dénuement de Sophie.

— Mais ceci…

Sophie désigna son balluchon.

— Ce n'est pas le plus important. L'important, c'est ce qu'on est…

Elle se tut et avala sa salive dans l'espoir de chasser la boule qui s'était formée dans sa gorge.

— Pas ce qu'on possède.

— Je sais ce que vous voulez dire, Sophie.

Lady Bridgerton tamponna ses yeux du bout de ses doigts, avant d'ajouter :

— Merci.

Sophie esquissa un geste fataliste.

— Je le pense vraiment.

— Avant de vous laisser partir, je vais vous donner un peu d'argent, dit soudain la vicomtesse.

Sophie secoua la tête.

— Je ne peux pas accepter. J'ai déjà emporté deux robes. J'aurais préféré ne pas les prendre, mais…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Il n'y a aucun problème, affirma lady Bridgerton. Que pouviez-vous faire d'autre ? Celles avec lesquelles vous êtes arrivée ont été détruites.

Elle toussa pour s'éclaircir la voix.

— Je vous en conjure, laissez-moi vous donner un peu d'argent.

Comme Sophie s'apprêtait à protester, la vicomtesse ajouta :

— S'il vous plaît. Cela allégera ma conscience.

Lady Bridgerton possédait le don de vous convaincre d'un seul regard. En outre, Sophie était loin d'être riche. La vicomtesse était une femme généreuse ; peut-être lui donnerait-elle assez pour qu'elle puisse s'acheter dès aujourd'hui un billet de troisième classe pour l'Amérique.

— Merci, s'entendit répondre Sophie, avant que sa conscience l'oblige à refuser cette offre.

Lady Bridgerton approuva d'un petit signe de tête et s'éloigna le long du couloir.

Quant à Sophie, après avoir pris une longue inspiration saccadée, elle ramassa son balluchon et descendit l'escalier. Elle demeura quelques instants dans le vestibule, puis elle décida d'aller attendre à l'extérieur. C'était une belle journée de printemps, et un peu de soleil sur sa peau serait le bienvenu. Cela l'aiderait à atténuer – un peu – sa peine. De plus, elle courrait moins de risques de croiser l'une des filles Bridgerton, et malgré son chagrin de quitter celles-ci, elle ne supporterait pas d'avoir à leur dire adieu.

Serrant son sac dans une main, elle poussa la porte et descendit les marches du perron.

La voiture n'allait pas tarder à arriver, songea-t-elle. C'était l'affaire de cinq ou dix minutes, voire…

— Sophie Beckett !

Sophie crut que son cœur allait s'arrêter de battre. Araminta ! Comment avait-elle pu l'oublier ?

Pétrifiée de stupeur, elle leva les yeux vers, le perron. Par où s'échapper ? Si elle rentrait dans la maison Bridgerton, Araminta saurait où la trouver, mais si elle tentait de fuir à pied…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— La police ! hurla Araminta. Qu'on appelle la police !

Sophie laissa tomber son balluchon et s'élança, prenant la fuite alors même qu'elle savait que cela lui donnait l'air coupable.

— Arrêtez-la ! glapit Araminta. Au voleur ! Au voleur !

Sophie courut à perdre haleine, avec l'énergie du désespoir, jusqu'à ce que ses poumons la brûlent…

Jusqu'à ce que quelqu'un la rattrape, lui donne une vigoureuse poussée dans le dos et la fasse rouler sur le pavé.

— Je l'ai ! cria l'homme. Je la tiens, madame !

Sophie ferma les paupières en gémissant de douleur. Son crâne avait heurté violemment le bord du trottoir, et le passant qui l'avait rattrapée était pratiquement assis sur elle, lui coupant le souffle.

— Te voilà ! s'exclama Araminta, qui venait de les rejoindre au pas de course. Tu ne manques pas d'audace, Sophie Beckett !

Sophie la fusilla du regard. Il n'existait pas de mots pour décrire le mépris qu'elle éprouvait pour cette femme… et de toute façon, elle avait trop mal pour parler.

— Je te cherchais, justement, reprit Araminta, un sourire mauvais aux lèvres. Posy m'a avoué qu'elle t'avait vue.

Sophie ferma les yeux quelques secondes. Oh, Posy ! Sans doute ne l'avait-elle pas volontairement trahie, mais sa langue allait toujours plus vite que son esprit.

Araminta posa sa bottine tout près de la main de Sophie, là où l'homme serrait toujours fermement ses doigts autour de son poignet. Puis, avec un plaisir manifeste, elle appuya son pied sur la main de la jeune femme.

— Tu n'aurais pas dû me voler, poursuivit Araminta, ses yeux bleus étincelant de haine.

Sophie marmonna, incapable d'articuler une phrase audible.

— Vois-tu, continua Araminta, maintenant, je vais pouvoir te faire jeter en prison.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

À cet instant, un autre homme arriva en courant et pila net à la hauteur d'Araminta.

— Les policiers arrivent, milady. Ils vont s'occuper de cette voleuse incessamment.

Sophie se mordit les lèvres, déchirée entre l'espoir que les agents n'arriveraient pas avant lady Bridgerton et celui qu'ils les rejoindraient au plus vite, afin qu'aucun membre de la maisonnée Bridgerton ne soit témoin de l'humiliation qui lui était infligée.

Son vœu fut exaucé. Le second. Deux minutes plus tard, la police était là. On la poussa dans une voiture, et celle-ci se mit en route.

Durant le trajet qui la menait vers la prison, Sophie n'eut qu'une pensée en tête : jamais les Bridgerton ne sauraient ce qu'il était advenu d'elle, et c'était peut-être mieux ainsi.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

21

Quelle agitation, hier, devant l'hôtel particulier de lady Bridgerton !

Pour commencer, on a vu Pénélope Featherington en compagnie non pas d'un, non pas de deux, mais de TROIS frères Bridgerton – un exploit jamais réalisé jusqu'à présent par l'infortunée jeune fille, qui a la triste réputation de faire tapisserie dans les bals. Hélas (mais c'était sans doute à prévoir) pour elle, lorsqu'elle est partie, c'était au bras du vicomte, le seul homme marié des trois.

Si Mlle Featherington parvient un jour à traîner un Bridgerton devant l'autel, cet événement marquera la fin du monde tel que nous le connaissons, et votre dévouée chroniqueuse, qui reconnaît volontiers qu'elle serait complètement désorientée dans un univers pareil, se verrait contrainte de renoncer sur-le-champ à sa mission d'information.

Et comme si l'attroupement autour de Pénélope Featherington ne suffisait pas à alimenter les discussions en ville, moins de trois heures plus tard, une femme a été accostée juste devant cette même demeure par la comtesse de Penwood, dont la résidence est située un peu plus loin dans Bruton Street. Il semble que l'inconnue, dont nous soupçonnons qu'elle était employée chez lady Bridgerton, ait travaillé autrefois pour lady Penwood. Cette dernière affirme que la jeune femme, dont l'identité n'a pas été dévoilée, lui a dérobé des effets personnels voilà deux ans, et elle l'a immédiatement fait envoyer derrière les barreaux.

Nous ne sommes pas certaine de la peine actuellement encourue pour vol, mais on peut craindre que quiconque est soupçonné d'avoir porté préjudice à

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

une aristocrate ne soit puni avec la plus grande sévérité. La malheureuse sera probablement pendue, ou à tous le moins exilée en colonie pénitentiaire.

Avec le recul, la guerre des femmes de chambre, que nous évoquions le mois dernier dans ces colonnes, n'était qu'une aimable plaisanterie.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 13 juin 1817

Le lendemain matin, au réveil, la première idée de Benedict fut de se servir une copieuse rasade de cognac. Ou peut-être trois. Il était peut-être outrageusement tôt dans la journée pour boire, mais l'oubli que lui procureraient les vapeurs de l'alcool lui semblait la seule façon d'apaiser les tourments qu'il endurait depuis son explication avec Sophie la veille au soir.

Puis il se souvint qu'il devait retrouver Colin pour une séance d'escrime, et la perspective de croiser le fer avec son frère lui rendit un peu d'énergie.

— Je n'ai qu'une heure devant moi, lui annonça Colin quelques instants plus tard, tout en fixant une mouche sur la pointe de son fleuret. J'ai un rendez-vous un peu plus tard.

— Peu importe, répondit Benedict en effectuant une série de bonds afin d'assouplir les muscles de ses jambes.

Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas pratiqué l'escrime, et c'était un plaisir de soupeser la poignée du fleuret au creux de sa paume. Il recula et appuya l'extrémité de l'arme sur le plancher, courbant légèrement la fine lame.

— Il ne me faudra pas une heure pour te battre.

Colin leva les yeux au plafond d'un air blasé et abaissa son masque devant son visage.

— Prêt ? reprit Benedict en se plaçant au centre de la pièce.

— Presque, répondit Colin, qui l'avait suivi.

Benedict plongea en avant.

— J'ai dit que je n'étais pas prêt ! protesta Colin en bondissant de côté.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tu es trop lent, répliqua Benedict.

Colin marmonna un chapelet de jurons.

— Tu as le diable au corps !

— Pas du tout, gronda Benedict. Pourquoi dis-tu cela ?

Colin recula d'un pas afin de se placer à la bonne distance de son adversaire.

— Vraiment, je ne sais pas, répliqua-t-il, pince-sans-rire. Peut-être parce que tu as failli me décapiter ?

— Il y a une mouche sur mon fleuret.

— Que tu sembles confondre avec un sabre, rétorqua Colin.

Benedict lui décocha un sourire carnassier.

— C'est plus amusant comme ça.

— Mon cou n'est pas de ton avis.

Colin fit passer son arme d'une main à l'autre tout en pliant et dépliant les doigts. Puis il s'immobilisa soudain en fronçant les sourcils.

— Au fait, tu es bien certain d'avoir mis une mouche à ton fleuret ?

Benedict le fusilla du regard.

— Pour l'amour de Dieu, Colin, jamais je ne l'utiliserais sans cela !

— Je préférais m'en assurer, répondit celui-ci en passant la main sur son cou. Prêt ?

Benedict acquiesça d'un signe de tête et fléchit les genoux.

— Tu es prié d'appliquer les règles du fleuret, reprit Colin, tout en adoptant la position de combat. Pas celles du sabre.

Benedict acquiesça d'un coup de menton impatient.

— En garde ! cria-t-il.

D'un même élan, ils levèrent le bras droit en tournant le poignet, doigts serrés autour de leur fleuret.

— Il est neuf ? demanda soudain Colin en posant un regard curieux sur le pommeau de larme de son frère.

Benedict, soudain déconcentré, laissa échapper un juron.

— Oui, il est neuf, répondit-il sèchement. C'est un modèle italien.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Colin recula d'un pas pour examiner avec nonchalance son propre fleuret, doté d'une poignée à la française, moins sophistiquée.

— Pourrai-je te l'emprunter, un de ces jours ? J'aimerais voir si…

— Oui ! coupa Benedict.

Puis, luttant contre une furieuse envie de plonger, lame en avant, il répéta :

— Allons, en garde !

Au sourire en coin que lui décochait Colin, il comprit que ce dernier ne lui avait parlé de son arme que pour le plaisir de le contrarier.

— Comme tu voudras, murmura Colin en se mettant de nouveau en position de combat.

Ils demeurèrent immobiles quelques secondes, puis Colin s'écria :

— C'est parti !

Benedict s'avança aussitôt, lame en avant, mais Colin, qui avait toujours été vif comme l'éclair, recula et évita le coup par une parade experte.

— Tu es d'une humeur exécrable, aujourd'hui, déclara ce dernier en plongeant à son tour, manquant de peu l'épaule de son frère.

Benedict s'écarta de sa trajectoire et leva son fleuret pour bloquer l'assaut.

— Oui, j'ai passé… une très mauvaise…

Il s'avança de nouveau, son arme tendue droit devant lui.

— … nuit.

Colin évita l'attaque d'un bond gracieux.

— Belle riposte, commenta-t-il en portant sa lame à son front en un salut ironique.

— Tais-toi et bats-toi, grommela Benedict.

Dans un petit rire amusé, Colin repartit à l'assaut, repoussant Benedict d'une série de rapides coups de droite et de gauche.

— À cause d'une dame ? demanda-t-il, faussement détaché.

Benedict, interrompant enfin la progression de son frère, reprit l'initiative.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Mêle-toi de tes affaires.

— Je vois. C'est à cause d'une dame, commenta Colin d'un air supérieur.

Benedict plongea tout à coup, et la pointe de son fleuret se posa sur le cou de Colin.

— Touché, marmonna-t-il.

Colin acquiesça d'un coup de menton.

— Un point pour toi.

Tous deux revinrent se placer au centre de la pièce.

— Prêt ? demanda Colin.

Benedict hocha la tête.

— En garde !

Cette fois, Colin fut le premier à passer à l'offensive.

— Si tu as besoin de conseils, à propos des femmes… commença-t-il, forçant Benedict à céder peu à peu du terrain.

Benedict leva sa lame et para l'assaut de Colin avec tant de force que ce dernier trébucha en reculant.

— Si j'avais besoin de conseils en la matière, riposta-t-il, tu serais bien la dernière personne à qui je m'adresserais.

— Je m'y prends nettement mieux avec les femmes que toi, insista Colin.

— Ah, oui ?

Puis, levant le nez en l'air pour imiter son frère, Benedict déclara :

— Je n'ai aucune envie de me marier, et encore moins avec Pénélope Featherington !

Colin tressaillit.

— Bref, reprit Benedict, tu es très mal placé pour donner des conseils à qui que ce soit.

— Je ne pouvais pas deviner qu'elle était là.

Benedict plongea, manquant d'un cheveu l'épaule de son frère.

— Ce n'est pas une excuse. Tu étais en public, au milieu de la rue. N'importe qui aurait pu t'entendre, et ce malheureux épisode se serait

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

aussitôt retrouvé dans le *Whistledown*.

Colin para son attaque et riposta avec une vitesse fulgurante. Sa lame se posa sur l'abdomen de Benedict.

— Touché, grommela-t-il.

Benedict, d'un hochement de tête, accepta le point.

— J'ai été maladroit, admit Colin pendant qu'ils revenaient tous deux au centre de la pièce, mais toi, tu es stupide.

— Que veux-tu dire ?

Dans un soupir de lassitude, Colin releva son masque.

— Accorde-nous une faveur, épouse cette fille !

Benedict le considéra, interdit, tandis que ses doigts se desserraient sur la poignée de son arme. Était-il possible que Colin ignore l'identité de celle dont il parlait ?

Il ôta son masque à son tour et scruta le regard vert sombre de son frère. Un gémissement lui échappa. Colin était au courant. Benedict n'aurait su dire par quel miracle, mais c'était une évidence. Sans doute n'aurait-il pas dû être surpris : Colin était toujours très bien informé. En fait, la seule personne qui paraissait toujours plus au fait que lui des rumeurs était Éloïse, et il ne lui fallait jamais plus de quelques heures pour communiquer à Colin ses croustillants secrets.

— Comment l'as-tu compris ? demanda finalement Benedict.

Un demi-sourire étira les lèvres de Colin.

— Que tu étais amoureux de Sophie ? Cela crève les yeux !

— Colin, ce n'est qu'une…

— Une domestique, et alors ? Que risques-tu en l'épousant ? demanda Colin avec un haussement d'épaules désinvolte. D'être snobé par des gens qui ne te sont rien ? Franchement, cela m'arrangerait plutôt que certaines personnes que je suis obligé de fréquenter évitent ma compagnie.

Benedict esquissa un geste fataliste.

— J'ai compris depuis longtemps que cela m'importait peu, dit-il.

— Dans ce cas, où est le problème ?

— C'est compliqué.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Rien n’est jamais aussi compliqué qu’on se l’imagine, rétorqua Colin.

Benedict réfléchit à ces paroles et appuya la pointe de son fleuret contre le plancher, faisant plier la lame flexible d’un côté et de l’autre.

— Te souviens-tu du bal masqué de mère ?

Colin haussa les sourcils, visiblement déconcerté par sa question.

— Celui qu’elle a donné il y a quelques années, juste avant de quitter Bridgerton House ?

Benedict hocha la tête.

— Exactement. Te rappelles-tu avoir vu une femme en robe argentée ? Tu nous as croisés dans le hall.

— Bien sûr. Tu avais l’air fou d’elle.

Colin écarquilla soudain les yeux.

— Ce n’était pas… Sophie ?

— Surprenant, n’est-ce pas ? murmura Benedict avec un flegme dont il ne se serait pas cru capable.

— Mais… comment…

— Je ne sais pas comment elle s’y est prise pour assister au bal, mais elle n’est pas une domestique.

— Ah ?

— C’est une domestique, admit Benedict, mais c’est aussi la fille illégitime du comte de Penwood.

— Pas l’actuel…

— Non. Celui qui est décédé voici quelques années.

— Et tu savais tout cela depuis le début ?

— Non, répliqua Benedict d’un ton sec. J’ignorais absolument tout.

— Oh.

Colin se mordit les lèvres d’un air songeur.

— Je vois…

Puis, cherchant le regard de son frère, il demanda :

— Que comptes-tu faire ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Au même instant, la lame de Benedict, qui avait continué à vibrer sous la pression, échappa à sa prise et roula sur le plancher. Benedict la considéra d'un œil morne tandis qu'elle traversait la pièce.

— Excellente question, répondit-il sans relever la tête.

Il en voulait toujours à Sophie de lui avoir caché la vérité, mais lui-même n'avait pas été irréprochable. Il n'aurait pas dû exiger qu'elle soit sa maîtresse. Il avait certes le droit de le lui proposer, mais elle avait également celui de refuser. Et lorsqu'elle avait décliné son offre, il aurait dû en rester là.

Benedict n'avait aucune idée de ce qu'elle avait enduré. Mais l'enfance de Sophie avait été assez malheureuse pour que la jeune femme recule devant la perspective d'imposer la même existence à un petit être innocent… Eh bien, il devait accepter sa décision.

S'il la respectait, il devait respecter ses choix.

Il n'aurait pas dû se montrer aussi désinvolte devant elle, ni prétendre que tout était possible et qu'elle était libre de suivre les inclinations de son cœur. Sa mère avait raison : il menait une vie de rêve. Il avait de l'argent, une famille aimante, il était heureux, et rien ne lui était interdit. Le seul drame qu'il avait connu était le décès prématuré de son père, et même alors, il avait été entouré par sa famille pour surmonter l'épreuve. Il lui était difficile d'imaginer des souffrances qu'il n'avait jamais endurées.

Et, contrairement à Sophie, il n'avait pas connu la solitude.

Alors, que faire ? Il était prêt à braver l'ostracisme et à épouser Sophie. La fille illégitime d'un comte était un parti plus acceptable qu'une simple domestique, même si la nuance était faible. L'aristocratie londonienne accepterait Sophie s'il l'imposait, mais jamais personne ne ferait l'effort de lui manifester de la sympathie. Sophie et lui devraient probablement passer la majeure partie de l'année à la campagne pour fuir le mépris de la bonne société de Londres.

Au demeurant, il n'avait pas besoin de réfléchir longtemps pour savoir qu'une vie paisible aux côtés de Sophie était de loin préférable à une frénésie d'activités mondaines sans elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Quant au fait qu'elle soit la belle inconnue du bal masqué, était-ce si important que cela ? Certes, elle lui avait caché son identité, mais il connaissait son cœur. Lorsqu'ils s'embrassaient, lorsqu'ils riaient, lorsqu'ils restaient simplement assis l'un près de l'autre à discuter, elle ne jouait jamais la comédie.

Celle qui pouvait faire chanter son cœur d'un simple sourire, celle qui pouvait l'emplir de joie rien qu'en s'asseyant auprès de lui pendant qu'il dessinait, c'était elle, la vraie Sophie. La femme qu'il aimait.

— On dirait que tu viens de prendre une grande décision, commenta Colin d'un ton tranquille.

Benedict le regarda, intrigué. Depuis quand Colin était-il aussi perspicace ? Il semblait avoir acquis une certaine maturité, maintenant qu'il y songeait. Benedict avait toujours vu en son frère un jeune vaurien au charme ravageur, incapable d'assumer la moindre responsabilité. Pourtant, à présent qu'il l'observait, Benedict découvrait un autre homme. Ses épaules étaient plus larges qu'avant, son attitude plus posée, comme apaisée. Et une lueur de sagesse brillait dans son regard. C'était sans doute le changement le plus remarquable. Si les yeux étaient bien le miroir de l'âme, celle de Colin avait considérablement évolué sans que Benedict s'en rende compte.

— Je lui dois quelques excuses, dit-il.

— Oh, elle te pardonnera.

— Oui, d'autant qu'elle m'en doit également, et pas qu'une.

Benedict savait que son frère mourait d'envie de l'interroger sur ce qui nécessitait des excuses, mais Colin eut l'élégance de s'abstenir.

— Et toi ? Es-tu prêt à lui pardonner ? s'enquit-il seulement.

Benedict opina. S'approchant de lui, Colin lui prit son fleuret des mains.

— Je vais le ranger, proposa-t-il.

Benedict regarda sans les voir les doigts de son frère pendant une éternité, puis il revint à la réalité.

— Il faut que j'y aille ! dit-il soudain.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Colin sembla réprimer un sourire amusé.

— Je m'en doutais un peu.

Benedict chercha les yeux de son frère. Puis, sans autre raison qu'une soudaine impulsion, il lui donna une brève accolade.

— Je ne le dis pas souvent, marmonna-t-il d'une voix enrouée, mais je t'aime bien.

— Moi aussi, mon grand frère, répondit Colin, qui souriait à présent jusqu'aux oreilles. Et maintenant, fiche le camp d'ici !

Benedict lui lança son masque et quitta la pièce à grands pas.

— Comment cela, elle est partie ? Que voulez-vous dire ?

— Exactement cela, répondit Violet Bridgerton avec un sourire navré. Elle est partie.

Benedict porta ses mains à ses tempes dans l'espoir d'atténuer la migraine qui le gagnait rapidement. La pression était telle qu'il lui semblait que son crâne allait exploser.

— Et vous l'avez laissée s'en aller ?

— Rien ne m'autorisait à la retenir de force.

Benedict ravala un grondement de fauve blessé.

Rien ne l'autorisait à forcer Sophie à l'accompagner à Londres, mais il l'avait fait !

— Où est-elle allée ? demanda-t-il d'un ton impatient.

Sa mère parut se tasser sur son siège.

— Je l'ignore. J'ai insisté pour qu'elle emprunte l'un de nos attelages, en partie parce que je m'inquiétais pour sa sécurité, et en partie pour savoir où elle se rendrait…

Benedict plaqua ses paumes sur le petit secrétaire dans un claquement sec.

— Et ensuite ?

— Comme j'essayais de vous le dire, j'ai tenté de la convaincre de partir à bord de l'une de nos voitures, mais elle semblait très réticente.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Lorsque le cocher est arrivé, elle avait disparu.

Benedict marmonna un juron. Sophie était probablement encore à Londres, mais la ville était immense et surpeuplée. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin !

— J'ai cru comprendre que vous vous étiez querellés, ajouta Violet d'un ton hésitant.

Benedict passa sa main dans ses cheveux, puis remarqua la manche de sa chemise blanche.

— Nom de Dieu ! grommela-t-il en s'apercevant qu'il avait couru jusqu'au 5, Bruton Street en tenue d'escrime.

Puis il croisa le regard de sa mère et fronça les sourcils.

— Épargnez-moi vos sermons sur mes affreux jurons, mère. S'il vous plaît.

Elle lui adressa un sourire pincé.

— Je n'y songeais même pas.

— Comment vais-je la retrouver ?

Un voile de tristesse tomba sur le regard de sa mère.

— Je ne sais pas, Benedict, et je le regrette. J'aimais beaucoup Sophie.

— Elle est la fille de Penwood, dit-il.

Une expression soucieuse barra le front de Violet.

— Je soupçonnais quelque chose comme cela. Sa fille illégitime, je suppose ?

Benedict approuva d'un signe de tête.

Sa mère ouvrit la bouche pour ajouter quelque chose mais il ne sut jamais ce qu'elle s'apprêtait à dire car, au même instant, la porte fut poussée à la volée et plaquée contre le mur dans un fracas assourdissant. Francesca se rua dans la pièce et se heurta au petit secrétaire. Hyacinthe, qui la talonnait, se cogna contre elle.

— Que se passe-t-il ? demanda Violet en se levant de son siège.

— C'est Sophie ! s'écria Francesca, haletante.

— Je sais, répondit Violet. Elle est partie. Nous…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Non ! coupa Hyacinthe en plaquant une feuille de papier sur le bureau. Regardez !

Benedict tendit une main vers le feuillet, dans lequel il venait de reconnaître un exemplaire du *Whistledown*, mais sa mère fut plus prompte que lui.

— Eh bien ? demanda-t-il, fou d'inquiétude en la voyant pâlir.

En guise de réponse, elle lui donna le journal. Benedict le parcourut en diagonale, survolant les brèves concernant le duc d'Ashbourne, le comte de Macclesfield et Pénélope Featherington, jusqu'à ce qu'il parvienne à l'entrefilet qui devait concerner Sophie.

— En prison ? dit-il dans un souffle.

— Nous devons la faire libérer, déclara Violet en rejetant les épaules en arrière, tel un général lançant ses troupes dans la bataille.

Benedict était déjà sur le seuil.

— Attendez-moi ! cria-t-elle en courant après lui. Je vous accompagne !

Benedict fit halte en haut des marches.

— Restez ici, ordonna-t-il. Je refuse que vous vous exposiez à…

— Oh, je vous en prie, répliqua-t-elle. Je ne suis pas si fragile. Et je pourrai témoigner en faveur de l'honnêteté de Sophie.

— Je viens aussi, dit Hyacinthe en pilant net aux côtés de Francesca, qui les avait rejoints sur le palier.

— Non ! répondirent Benedict et sa mère d'une même voix.

— Mais…

— J'ai dit non, répéta Violet d'un ton sans réplique.

Francesca laissa échapper un soupir déçu.

— Je suppose qu'il est inutile que j'insiste pour…

— En effet, coupa Benedict.

— Je m'en doutais, grommela Francesca.

Benedict l'ignora et se tourna vers sa mère.

— Si vous voulez m'accompagner, allons-y sans tarder.

Elle hocha la tête.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Faites amener la voiture devant la maison ; je vous attends devant.
Dix minutes plus tard, ils étaient partis.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

22

Quelle agitation, dans Bruton Street ! La vicomtesse douairière et son fils Benedict ont été vus sortant au pas de course de chez celle-ci vendredi matin. M. Bridgerton a pratiquement jeté sa mère dans leur voiture, laquelle s'est élancée à une allure folle. Francesca et Hyacinthe Bridgerton sont ensuite apparues sur le perron, et votre chroniqueuse sait de source sûre que la première a laissé échapper des propos indignes d'une dame.

La maison Bridgerton n'a pas été la seule à être le théâtre d'une folle excitation. Chez les Penwood aussi, on a observé un grand déploiement d'activité, lequel s'est couronné par une querelle publique entre la comtesse et sa fille cadette, Mlle Posy Reiling.

Ne voyant pas l'intérêt de dissimuler notre antipathie envers la première, nous nous contenterons de lancer un vibrant « Hourra ! » pour Mlle Posy.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 16 juin 1817

Il faisait froid. Vraiment froid. Et on pouvait entendre de douteux grattements qui provenaient sans conteste d'une petite bête à quatre pattes. Ou, pire, d'une grosse bête à quatre pattes. Ou, plus exactement, d'un représentant particulièrement massif d'une espèce de petite bête à quatre pattes.

Un rat. Voire plusieurs…

— Ô mon Dieu ! gémit Sophie.

Elle ne s'adressait pas souvent à celui-ci, mais l'instant semblait bien choisi pour commencer. Peut-être Dieu l'entendrait-il et ferait-il

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

disparaître les rats, ce qui conviendrait fort bien à Sophie. Un éclair tomberait du ciel. Un gigantesque éclair, digne de la Bible. Il frapperait le sol, faisant courir des lignes de foudre tout autour de la Terre, et il n'y aurait plus de rats.

C'était un rêve réconfortant. Presque autant que ceux où elle devenait Mme Benedict Bridgerton et vivait heureuse jusqu'à la fin de ses jours.

Sophie laissa échapper un hoquet tandis que son cœur se serrait douloureusement. Des deux rêves, le second avait encore moins de chances de se réaliser que le premier.

Elle était seule au monde, à présent. Désespérément seule. Elle n'aurait su dire pourquoi elle en était si affectée. Est-ce que cela n'avait pas été le cas toute sa vie ? À compter du jour où sa grand-mère l'avait déposée devant la porte de Penwood Park, jamais personne ne l'avait protégée, jamais personne n'avait fait passer son intérêt avant le sien.

Son estomac se mit à crier famine, lui rappelant qu'à la liste déjà longue de ses malheurs s'ajoutait la faim.

Et la soif. On ne lui avait même pas donné une goutte d'eau. Jamais l'idée d'une simple tasse de thé n'avait éveillé en elle une telle nostalgie.

Sophie laissa échapper un long soupir en songeant qu'il lui faudrait bien inspirer par la bouche lorsqu'elle inhalerait de nouveau. Une odeur pestilentielle régnait en ces lieux. On lui avait donné un répugnant pot de chambre, mais jusqu'à présent, elle avait réussi à se retenir et à l'utiliser le moins possible. Le pot avait été vidé avant d'être jeté dans sa cellule, mais il n'avait pas été lavé. Lorsque Sophie était allée le ramasser, il était encore humide. Elle l'avait aussitôt lâché, parcourue d'un frisson de dégoût.

Certes, elle avait vidé d'innombrables pots de chambre dans sa vie, mais les personnes pour qui elle travaillait s'arrangeaient en général pour viser juste, pour ainsi dire. Et Sophie avait toujours pu se laver les mains ensuite.

Maintenant, outre le froid et la faim, elle avait l'impression d'être d'une saleté répugnante. La sensation était des plus pénibles.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous avez une visite.

Sophie bondit sur ses pieds en entendant la voix désagréable du gardien. Était-il possible que Benedict l'ait retrouvée ? Voudrait-il au moins lui venir en aide ? Avait-il…

— Tiens, tiens, tiens !

Araminta. Tous les espoirs de Sophie s'écroulèrent aussitôt.

— Sophie Beckett, roucoula Araminta en s'approchant des barreaux de la cellule, un mouchoir sur le nez, comme si Sophie était la cause de la pestilence qui régnait ici. Je n'aurais jamais cru que tu aurais l'audace de revenir te pavaner à Londres.

Sophie se mordit les lèvres, bien décidée à ne pas répondre. Elle savait qu'Araminta voulait la faire réagir et elle n'avait pas l'intention de lui accorder ce plaisir.

— On dirait que les affaires ne vont pas fort pour toi, poursuivit Araminta en secouant la tête d'un air faussement compatissant.

Puis elle se pencha en avant pour murmurer :

— La justice n'est pas tendre pour les voleuses de ton espèce.

Croisant les bras, Sophie se mit à fixer le mur. Si elle continuait à regarder Araminta, elle n'était pas certaine de trouver la force de se retenir de bondir sur elle, et elle n'avait aucune envie de se blesser contre les barreaux de métal.

— Le juge n'était déjà pas content en apprenant que tu m'avais dérobé mes barrettes de chaussure, déclara Araminta en tapotant son menton du bout des doigts, mais quand je l'ai informé de la disparition de mon alliance, il s'est mis très, très en colère.

— Je n'ai pas…

Sophie ravala ses protestations, de peur de ne pouvoir s'empêcher de hurler de rage et de frustration. N'était-ce pas exactement ce que cherchait Araminta ?

— Ah, non ? répliqua celle-ci en plissant les yeux d'un air rusé.

Elle agita les doigts de sa main gauche en l'air.

— Il se trouve que je ne l'ai pas, et c'est ma parole contre la tienne.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sophie voulut répondre, mais sa gorge était nouée. Araminta avait raison. Aucun juge ne lui donnerait raison contre la comtesse de Penwood.

Un sourire carnassier se dessina sur les lèvres d'Araminta.

— D'après ce brave homme, là-bas – je crois qu'il s'agit du geôlier –, il y a peu de chances que tu sois pendue. Tu n'as donc pas d'inquiétude à avoir à ce sujet. L'issue la plus probable, ce sont les colonies.

Sophie faillit éclater de rire. Dire que la veille encore, elle envisageait d'émigrer en Amérique ! À présent, son départ était une certitude. Seule la destination avait changé : ce serait l'Australie. Quant à elle, elle serait couverte de chaînes.

— Je demanderai que la justice se montre clémente envers toi, poursuivit Araminta. Je ne souhaite pas ta mort, juste ton départ.

— Vous êtes un modèle de charité chrétienne ! ironisa Sophie. Gageons que le juge sera ému par votre magnanimité.

Araminta écarta paresseusement une mèche de sa tempe.

— Oh, je n'en doute pas.

Elle chercha le regard de Sophie, un sourire mauvais aux lèvres. Son expression était si dure, si froide que, sans réfléchir, Sophie demanda :

— Pourquoi me haïssez-vous ?

Araminta la considéra longuement en silence. Puis, dans un souffle, elle répondit :

— Parce qu'il t'aimait.

Sophie fut tellement stupéfaite qu'elle ne sut que répondre.

— Je ne le lui pardonnerai jamais, ajouta Araminta, les yeux étincelants de haine.

Sophie secoua la tête, incrédule.

— Mon père ne m'a jamais aimée.

— Il t'a nourrie et vêtue, répliqua Araminta, les lèvres serrées. Il m'a obligée à supporter ta présence.

— Ce n'était pas de l'amour, protesta Sophie, mais de la culpabilité. S'il m'avait aimée, il ne m'aurait pas confiée à vous. Il n'était pas stupide,

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

il savait que vous me détestiez. S'il m'avait aimée, il ne m'aurait pas oubliée dans son testament. S'il m'avait aimée…

Submergée par l'émotion, Sophie ne put achever sa phrase.

Araminta croisa les bras d'un air de défi.

— S'il m'avait aimée, reprit Sophie en raffermissant sa voix, il aurait pris le temps de parler avec moi. Il m'aurait demandé comment s'était passée ma journée, ce que j'étudiais, ou si j'appréciais mon petit déjeuner…

Elle déglutit avec peine et se détourna. Regarder Araminta en cet instant était trop dur pour elle.

— Il ne m'a jamais aimée, conclut-elle calmement. Il était incapable d'aimer.

Un interminable silence plana entre les deux femmes, puis Araminta reprit la parole.

— Il a fait cela pour me punir.

Sophie pivota lentement sur ses talons.

— Pour me punir de ne pas lui avoir donné d'héritier, expliqua Araminta, dont les mains s'étaient mises à trembler. Il m'en voulait terriblement.

Sophie ne sut que répondre. En vérité, elle ignorait s'il y avait quelque chose à répondre à cela.

Après un long moment, Araminta reprit :

— Au début, je t'ai haïe parce que ta seule présence était une insulte pour moi. Aucune femme ne devrait avoir à s'occuper des bâtards de son mari.

Sophie garda le silence.

— Et ensuite… ensuite…

Stupéfaite, Sophie vit Araminta s'appuyer contre le mur, comme privée de force par la violence de ses souvenirs.

— Ensuite, cela a changé. Comment était-il possible qu'une fille de rien lui ait donné un enfant et que ce droit me soit refusé, à moi ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sophie ne réagit pas. À quoi bon tenter de défendre l'honneur de sa mère ?

— Ce n'est pas seulement toi que j'ai commencé à détester. C'est le fait même de te voir.

Cela, Sophie n'en était pas étonnée !

— Je détestais le son de ta voix. Je détestais retrouver son regard dans tes yeux. Je détestais la seule idée que tu vives sous mon toit !

— C'était aussi le mien, répliqua tranquillement Sophie.

— Oui, je sais. Et cela aussi m'était insupportable.

Sophie se força à soutenir le regard d'Araminta.

— Pourquoi êtes-vous venue ? lui demanda-t-elle. À cause de vous, je vais être exilée en Australie. Cela ne vous suffit donc pas ?

Araminta esquissa un geste évasif.

— Je n'ai pas pu m'en empêcher. C'est un tel plaisir de te voir derrière les barreaux ! Je vais devoir rester trois heures dans mon bain pour me débarrasser de cette ignoble puanteur, mais cela en vaut la peine.

— Eh bien, vous m'excuserez si je vais m'asseoir là-bas pour faire semblant de lire un bon roman, dit Sophie entre ses dents. Pour ma part, je n'ai aucun plaisir à vous voir.

Elle se dirigea vers le tabouret branlant à trois pieds qui constituait à lui seul tout le mobilier de sa cellule et s'y assit en essayant de cacher au mieux sa souffrance. Certes, elle avait été vaincue par Araminta, mais sa fierté restait intacte, et elle tenait à le faire savoir à celle-ci.

Elle s'assit donc, les bras croisés, le dos tourné aux barreaux, et guetta le départ d'Araminta.

En vain.

Après une dizaine de minutes de ce manège absurde, Sophie sauta sur ses pieds en s'écriant :

— Allez-vous partir ?

Araminta pencha la tête de côté.

— Je réfléchissais. J'aimerais bien savoir comment est l'Australie, poursuivit-elle d'un ton songeur. Je n'y suis jamais allée, bien entendu –

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

aucune personne civilisée n'aurait une idée pareille –, mais j'ai entendu dire qu'il y régnait une chaleur accablante. Dommage que tu aies la peau si claire… Ton joli teint de rose ne résistera pas longtemps au soleil de plomb qu'il fait là-bas. En vérité…

Sophie ne sut jamais ce qu'Araminta s'apprêtait à dire, car des éclats de voix résonnèrent alors dans le couloir.

— Que diable… s'écria Araminta en reculant de quelques pas, le cou tendu pour mieux voir.

Soudain, Sophie reconnut un timbre familier.

— Benedict ? ne put-elle s'empêcher de murmurer.

— Que dis-tu ? demanda Araminta d'un ton impatient.

Sophie s'était déjà précipitée vers la porte de sa cellule et pressait son visage contre les barreaux.

— J'ai dit, tonna Benedict, laissez-nous passer !

— Benedict ! cria-t-elle.

Tout à coup, elle avait oublié qu'elle ne voulait pas être vue des Bridgerton dans une situation si humiliante. Elle avait oublié qu'elle n'avait aucun avenir avec Benedict. Tout ce qui comptait, c'était qu'il était venu la voir, qu'il était là.

Si elle avait pu passer sa tête entre les barreaux de métal, elle l'aurait fait.

Un son mat, qui ressemblait à s'y méprendre à celui d'un coup de poing assené sans ménagement, retentit un peu plus loin, suivi d'un choc sourd, sans doute celui d'un corps s'effondrant, inanimé, sur le sol. Puis elle entendit des pas qui couraient, et…

— Benedict !

— Sophie ? Enfin, je te trouve !

Il tendit ses mains entre les barreaux pour prendre son visage entre ses paumes, et ses lèvres se posèrent sur les siennes pour un baiser où se mêlaient la terreur et le soulagement.

— Monsieur Bridgerton ? glapit Araminta.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Avec difficulté, Sophie réussit à s'arracher à la contemplation de son sauveur pour regarder Araminta. Celle-ci ouvrait des yeux ronds de stupeur. Dans l'excitation de l'instant, Sophie avait oublié qu'Araminta ne savait rien des liens qui l'unissaient à la famille Bridgerton.

Ce fut l'un des instants les plus délicieux de sa vie. Peut-être cela signifiait-il qu'elle était une personne superficielle, ou encore qu'elle n'avait pas le sens des priorités, mais Sophie était ravie d'avoir été embrassée par l'un des meilleurs partis de la ville sous le regard d'Araminta, qui n'avait d'yeux que pour les puissants de ce monde.

Bien entendu, elle était également ravie de voir Benedict.

Celui-ci s'écarta d'elle en effleurant son visage d'un geste rassurant et recula de quelques pas. Puis, croisant les bras sur sa poitrine, il darda sur Araminta un regard meurtrier.

— Quelles accusations portez-vous contre elle ? demanda-t-il.

Si les sentiments de Sophie envers Araminta entraient dans la catégorie « dédain absolu », la jeune femme n'avait jamais trouvé celle-ci stupide. Mais elle allait sans doute devoir réviser ce jugement, car Araminta, au lieu de trembler de peur, comme l'aurait fait toute personne sensée dans une telle situation, planta ses poings sur ses hanches et répliqua à pleine voix :

— Cette fille m'a volé !

Au même instant, Sophie vit apparaître lady Bridgerton dans le couloir.

— Sophie est incapable d'un tel crime, déclara-t-elle en se plaçant aux côtés de son fils.

Ses yeux se plissèrent en se posant sur Araminta.

— En outre, je n'ai aucune confiance en vous, lady Penwood.

Araminta recula d'un pas en posant une main offensée sur son cœur.

— Il ne s'agit pas de moi, protesta-t-elle en lançant un regard brûlant de mépris vers Sophie, mais de cette fille ! Elle a eu l'audace de me voler mon alliance !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— C’est faux, et vous le savez, répondit Sophie. Votre alliance est bien la dernière chose que je voudrais parmi vos…

— Et mes barrettes de chaussure ? coupa Araminta. Tu ne les as pas volées, peut-être ?

Sophie se mordit les lèvres.

— Ah ! Vous voyez ?

Araminta balaya les alentours d’un regard circulaire, comme pour estimer le nombre de témoins.

— Voilà un aveu de culpabilité des plus clairs ! claironna-t-elle.

— Elle est votre belle-fille, gronda Benedict. Jamais elle n’aurait dû se trouver dans une situation l’obligeant à…

Les traits d’Araminta se figèrent.

— Je vous interdis de l’appeler ma belle-fille, dit-elle d’une voix blanche. Elle n’est rien pour moi. Rien !

— Veuillez m’excuser, intervint lady Bridgerton avec une parfaite courtoisie, mais si elle ne représentait rien pour vous, vous ne seriez pas ici, dans cette ignoble prison, à essayer de la faire pendre pour vol.

Araminta n’eut pas le temps de répondre car le juge arriva sur ces entrefaites, suivi d’un gardien à la mine maussade qui arborait un superbe œil au beurre noir.

Sophie, que l’homme avait gratifiée d’une tape sur les fesses en la poussant dans sa cellule, ne put réprimer un sourire.

— Que se passe-t-il ici ? demanda le juge.

— Cette femme, déclara Benedict d’un ton grave, a accusé ma fiancée de vol.

Ma fiancée ?

Sophie réussit à contenir un cri de stupeur, mais elle dut se tenir fermement aux barreaux de sa cellule car ses jambes ne la portaient plus.

— Fiancée ? glapit Araminta.

Le juge tressaillit.

— À qui ai-je l’honneur, monsieur ? s’enquit-il, comprenant manifestement que Benedict était quelqu’un d’important, même s’il

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

ignorait son nom.

Celui-ci croisa les bras sur son torse et déclina son identité.

Le magistrat pâlit.

— Seriez-vous parent du vicomte ?

— Son propre frère, pour vous servir.

— Et cette demoiselle…

Il désigna Sophie d'un bref coup d'œil.

— … est votre fiancée ?

Sophie s'attendait presque que Benedict soit brusquement foudroyé par quelque éclair surnaturel, en punition de son mensonge, mais rien de la sorte ne se produisit. Plus surprenant encore, lady Bridgerton hocha vigoureusement la tête !

— Vous ne pouvez pas l'épouser ! protesta Araminta.

Benedict se tourna vers sa mère.

— Existe-t-il une raison pour laquelle je devrais consulter lady Penwood sur cette question ?

— Pas à ma connaissance, répondit lady Bridgerton.

— Ce n'est qu'une traînée ! siffla Araminta. Sa mère était une traînée ! Telle mère, telle fille, et… Argh !

Benedict l'avait saisie par la gorge avant que quiconque ait pu réagir.

— Ne m'obligez pas à vous frapper, gronda-t-il entre ses dents serrées.

Le juge tapota l'épaule de Benedict.

— Il serait plus sage de la relâcher, dit-il.

— Puis-je au moins la bâillonner ?

Le magistrat parut indécis, mais il finit par secouer la tête. Visiblement à contrecœur, Benedict libéra Araminta.

— Si vous l'épousez, déclara celle-ci en se frottant le cou, vous pouvez compter sur moi pour que personne n'ignore qui elle est : la bâtarde d'une putain !

Le juge tourna vers elle un visage sévère.

— Il me semble que de tels commentaires ne sont pas indispensables.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Soyez certain qu'il n'est pas dans mes habitudes d'employer ce langage, répliqua Araminta avec un petit reniflement dédaigneux, mais il me semble au contraire que l'occasion justifie un vocabulaire sans équivoque.

Sophie porta une main à ses lèvres en voyant Benedict faire jouer les articulations de ses doigts d'un air menaçant. En ce qui le concernait, il paraissait considérer que l'occasion justifiait surtout une réponse musclée !

Le juge s'éclaircit la voix.

— Vous portez de graves accusations, milady, dit-il. Contre une jeune femme qui s'apprête à porter le nom des Bridgerton, qui plus est.

— Et moi, glapit Araminta, je suis la comtesse de Penwood. *La comtesse !*

Le regard du juge passa de l'un à l'autre. Certes, Araminta était supérieure en titre à tout le monde, mais elle était une seule Penwood contre deux Bridgerton, dont l'un, large d'épaules et visiblement très contrarié, avait déjà gratifié le garde d'un bel œil au beurre noir.

— Elle m'a volée ! poursuivit Araminta.

— C'est vous qui l'avez volée ! rugit Benedict.

Un silence de plomb tomba sur le petit groupe.

— Vous lui avez volé son enfance, reprit Benedict, vibrant de colère.

Benedict ignorait de larges pans de l'histoire de Sophie, mais il savait que sa belle-mère était la cause d'une bonne part de la souffrance qu'il devinait dans les vertes profondeurs de son regard, et il était prêt à parier que son cher papa, le défunt comte de Penwood, était responsable du reste.

Il se tourna vers le juge.

— Ma fiancée est la fille illégitime de l'ancien comte de Penwood. C'est pour cette raison que la comtesse douairière l'accuse de vol. Cette femme n'est pas motivée par autre chose que la vengeance et une haine tenace.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Le magistrat considéra tour à tour Benedict, lady Penwood et Sophie.

— Est-ce exact ? demanda-t-il à celle-ci. Avez-vous été faussement mise en cause ?

— Elle a volé mes barrettes de chaussure ! cria la comtesse. Je le jure sur la mémoire de mon défunt époux, elle a volé mes barrettes de chaussure !

— Oh, pour l'amour du Ciel ! C'est moi qui ai pris ces barrettes, maman.

Benedict vit Sophie, bouche bée, se tourner vers celle qui venait de prononcer ces paroles.

— Posy ? l'entendit-il murmurer.

La nouvelle arrivante, une jeune femme de petite taille, à la silhouette replète, était effectivement l'une des filles de la comtesse. Benedict regarda de nouveau Sophie, qui était à présent plus pâle qu'un spectre.

— Fichez le camp, ordonna la comtesse. Vous n'avez rien à faire ici.

— Au contraire, répliqua le juge, si c'est elle qui a volé ces bijoux. Dois-je la mettre en accusation ?

— C'est ma fille !

— Incarcérez-moi avec Sophie ! déclara Posy d'un ton théâtral, une main sur le cœur. Si elle doit être condamnée pour vol, je porterai sa croix avec elle !

Pour la première fois depuis plusieurs jours, Benedict se sentit sourire. Du coin de l'œil, il vit le gardien poser les doigts sur son énorme trousseau de clés.

— Monsieur le juge ? demanda l'homme d'un ton hésitant.

— Rangez-moi ça, grommela le magistrat. Il n'est pas question d'écrouer la fille de madame la comtesse.

— Sortez tout de même vos clés, intervint Violet. Je veux que ma future belle-fille soit libérée sur-le-champ.

Le geôlier lança un regard perdu vers le juge.

— C'est bon, concéda ce dernier en désignant Sophie. J'ordonne qu'on la libère, mais personne ne sortira d'ici tant que je n'aurai pas éclairci la

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

situation.

Nonobstant les airs furieux de la comtesse de Penwood, on ouvrit la porte à Sophie. Celle-ci s'élança vers Benedict, mais le juge l'arrêta d'un geste de la main.

— Minute, marmonna-t-il. Vous fêterez vos retrouvailles avec votre fiancé une fois que j'aurai déterminé qui doit être arrêté.

— Personne ne doit être arrêté, grommela Benedict.

— Qu'on l'exile en Australie ! éructa la comtesse en désignant Sophie.

— Jetez-moi en prison ! clama Posy en posant le dos de sa main contre son front. Je suis coupable !

— Posy, allez-vous vous taire, à la fin ? chuchota Sophie. Croyez-moi, vous n'avez rien à faire dans cette cellule. C'est dégoûtant. Et ça grouille de rats.

Benedict vit Posy s'écarter d'un pas de la geôle.

— Vous ne serez plus reçue nulle part, dit Violet à lady Penwood.

— Je suis une comtesse ! protesta celle-ci, outrée.

— Et moi, j'ai beaucoup d'amis.

Elle avait parlé d'un ton si dédaigneux et si moqueur que Benedict écarquilla les yeux de stupeur, aussitôt imité par Sophie.

— Silence ! tonna le juge.

Puis, s'adressant à Posy, et désignant lady Penwood d'un coup de menton, il demanda :

— Êtes-vous la fille de madame ?

Posy hocha la tête.

— Persistez-vous à avouer le vol de ces barrettes de chaussure ?

Posy hocha de nouveau la tête.

— Et personne ne lui a pris son alliance, déclara-t-elle. Elle est dans son coffret à bijoux, à la maison.

Il n'y eut aucune exclamation de surprise parmi l'assistance – car, en vérité, songea Benedict, personne n'avait été dupe.

— C'est faux ! s'exclama néanmoins la comtesse de Penwood.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je parle de votre second coffret, précisa Posy. Celui que vous cachez dans le troisième tiroir à partir de la gauche.

La comtesse pâlit.

— On dirait que vos accusations contre Mlle Beckett fondent comme neige au soleil, madame, fit remarquer le magistrat.

Frémissant de rage, Araminta tendit un doigt accusateur vers Sophie.

— Elle m'a volée, répéta-t-elle d'une voix menaçante.

Puis elle darda sur Posy un regard meurtrier.

— Quant à ma fille, elle invente tout cela, reprit-elle. J'ignore pour quelle raison et ce qu'elle espère y gagner, mais elle ment effrontément.

Sophie éprouvait un malaise grandissant. Lorsqu'elle serait de retour chez elle, Posy passerait un très mauvais quart d'heure. Araminta était capable des pires extrémités pour se venger d'une telle humiliation publique !

Non, Sophie ne pouvait laisser Posy être punie à sa place. Elle devait…

— Posy n'a pas… commença-t-elle.

Les mots avaient jailli de ses lèvres avant qu'elle ait eu le temps de réfléchir, mais un coup de coude dans les côtes l'empêcha de finir sa phrase. Un coup de coude d'une vigueur inattendue.

— Vous dites ? s'enquit le juge.

Le souffle coupé, Sophie dévisagea Posy. Où celle-ci était-elle allée puiser une telle énergie ?

Avec un soupir de lassitude, le magistrat passa une main dans ses mèches filasse. Son regard se posa successivement sur Posy, Sophie, Araminta, puis Benedict. Lady Bridgerton émit une petite toux discrète, l'obligeant à se tourner également vers elle.

— En tout état de cause, déclara-t-il de l'air de celui qui aurait aimé être n'importe où sauf à l'endroit où il se trouvait, ce qui est en jeu ici dépasse largement la valeur d'une barrette de chaussure.

— *Deux* barrettes de chaussure, rectifia Araminta d'un ton pincé.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Quoi qu'il en soit, poursuivit le juge avec un agacement perceptible, vous vous détestez mutuellement, et j'aimerais savoir pourquoi afin de tirer cette affaire au clair.

L'espace d'un instant, le silence tomba sur le petit groupe. Puis tout le monde se mit à parler en même temps.

— Silence ! tonna le juge.

Puis Sophie le vit se tourner vers elle.

— À vous, reprit-il. Je vous écoute.

— Eh bien… je…

À présent qu'on lui laissait la parole, Sophie était terriblement indécise. Le magistrat toussa avec insistance.

— Ce qu'a déclaré M. Bridgerton est exact, confirma-t-elle en désignant Benedict d'un signe de tête. Je suis effectivement la fille de lord Penwood, même si je n'ai jamais été officiellement reconnue comme telle.

Araminta parut sur le point de protester, mais un seul regard du magistrat suffit à la faire taire.

— J'ai vécu pendant sept ans à Penwood Park avant que cette femme épouse mon père, poursuivit Sophie. Lord Penwood m'a toujours présentée comme sa pupille, mais tout le monde connaissait la vérité.

Elle marqua une pause, se remémorant le visage de son père.

— Je lui ressemble beaucoup, ajouta-t-elle.

— Je connaissais votre père, ainsi que votre tante, dit doucement lady Bridgerton. Je comprends maintenant pourquoi votre visage m'était familier.

Sophie lui décocha un sourire reconnaissant. Rassérénée par l'intonation chaleureuse de lady Bridgerton, elle retrouva confiance en elle.

— Je vous en prie, poursuivez, dit le juge.

— Lorsque Mme Reiling a épousé mon père, elle a tenté de me faire chasser, mais il s'y est opposé. Je le voyais peu, et je crois qu'il n'avait pas une très haute opinion de moi, mais comme il considérait que j'étais sous

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

sa responsabilité, il ne la pas laissée me mettre à la porte. Puis il est mort…

Sophie marqua une pause, la gorge nouée par l'émotion. Jamais elle n'avait raconté son histoire à qui que ce soit auparavant. Les phrases qu'elle s'entendait prononcer lui semblaient étranges, comme si elle parlait d'une autre qu'elle.

— Son testament spécifiait que si sa veuve me gardait chez elle jusqu'à ma vingtième année, elle verrait son revenu tripler. Ma belle-mère s'y est donc résignée, mais mon statut a changé. Du jour au lendemain, je suis devenue domestique. Enfin, presque.

Sophie esquissa un sourire sans joie.

— Une domestique est payée. Disons que j'étais à peine plus qu'une esclave.

Sophie défia Araminta du regard. Celle-ci se tenait en face d'elle, les bras croisés, la mine hautaine, les lèvres pincées. Soudain, Sophie songea qu'elle avait vu cette expression de mépris absolu un nombre incalculable de fois chez Araminta. Assez, en tout cas, pour en être brisée.

Et pourtant, elle était toujours là, certes sans un sou et toute dépenaillée, mais elle n'avait rien perdu de sa force d'âme ni de sa dignité.

— Sophie ? appela Benedict d'un ton inquiet. Est-ce que ça va ?

Elle hocha lentement la tête, pensive. Elle venait de comprendre que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. L'homme qu'elle aimait venait, bien que d'une façon des plus indirectes, de la demander en mariage. Araminta était sur le point de recevoir une correction bien méritée pour ses crimes – qui plus est, de la part des Bridgerton. Lorsqu'ils en auraient fini avec elle, elle n'aurait plus que ses yeux pour pleurer. Quant à Posy… Eh bien, c'était la cerise sur le gâteau. Posy, qui avait toujours secrètement voulu être une sœur pour elle sans jamais oser défier sa mère, venait de prendre sa défense et de lui sauver la mise. Car si Benedict n'était pas venu déclarer qu'elle était sa fiancée, le témoignage de Posy aurait été son dernier rempart contre l'exil en Australie… voire contre la pendaison pure et simple. Et elle savait mieux que quiconque le

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

prix que Posy risquait de payer pour son acte d'héroïsme. Araminta devait déjà être en train de méditer sa vengeance.

Oui, tout allait pour le mieux. Redressant les épaules, Sophie déclara :

— Permettez-moi de finir mon récit. Après le décès de mon père, ma belle-mère m'a donc gardée chez elle en tant que domestique non rémunérée, m'obligeant à accomplir la tâche de trois servantes.

— Oh, mais c'est exactement ce que disait lady Whistledown le mois dernier ! s'écria Posy d'un ton excité. J'ai dit à mère que…

— Tais-toi donc, Posy ! siffla Araminta.

— Quand j'ai eu vingt ans, pourtant, reprit Sophie, elle ne m'a pas mise à la porte. Encore aujourd'hui, je me demande pourquoi.

— Je pense que j'en ai assez entendu, déclara Araminta.

— Et moi, je pense que nous n'en avons pas encore assez entendu, riposta Benedict.

Sophie interrogea le juge du regard. D'un signe, celui-ci l'invita à poursuivre.

— Ma seule hypothèse, c'est qu'elle aimait avoir un souffre-douleur à sa merci. Ou tout simplement, c'était pour faire l'économie d'un salaire. Il ne restait rien de l'argent que mon père m'avait destiné.

— C'est faux ! s'exclama Posy.

Sophie la regarda sans comprendre.

— Lord Penwood t'a laissé un héritage, expliqua Posy.

Sophie écarquilla les yeux.

— C'est impossible. Je n'ai rien eu. Mon père n'a assuré mon entretien que jusqu'à mon vingtième anniversaire, mais à compter de ce jour…

— À compter de ce jour, coupa Posy d'un ton ferme, tu disposais de ta dot.

— Ma dot ? répéta Sophie dans un souffle.

— Mensonges ! Mensonges que tout cela ! glapit Araminta.

— C'est la vérité, insista Posy. Vous n'auriez pas dû laisser traîner des preuves qui vous accusent, mère. J'ai trouvé une copie du testament de lord Penwood il y a un an…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Puis, regardant autour d'elle, elle annonça à la cantonade :

— … dans le coffret où est également rangée l'alliance.

— Vous m'avez dépouillée de mon héritage ? demanda Sophie d'une voix à peine audible.

Pendant toutes ces années, elle avait été persuadée que son père ne lui avait rien laissé. Elle avait toujours su qu'il ne l'aimait pas, qu'il ne voyait en elle qu'une charge, mais elle avait souffert en apprenant qu'il avait constitué des dots pour Rosamund et Posy, avec qui il n'avait pas de liens de sang, et pas pour elle.

Elle ne l'avait pas soupçonné de l'avoir volontairement ignorée. En fait, elle avait plutôt supposé qu'il l'avait oubliée. Ce qui était peut-être encore plus douloureux que l'idée qu'il l'ait écartée à dessein.

— Il m'a laissé une dot, dit-elle, encore incrédule, avant de se tourner vers Benedict. J'ai une dot !

— Cela m'est bien égal, marmonna celui-ci. Je n'en ai pas besoin.

— Eh bien, cela ne m'est pas du tout égal, à moi. Je croyais que mon père m'avait oubliée. Pendant des années, j'ai dû vivre avec l'idée qu'il n'avait pas pensé à moi en rédigeant ses dernières volontés. Je savais qu'en tant qu'enfant illégitime, je ne pouvais pas prétendre à un héritage important, mais il m'avait présentée à tout le monde comme sa pupille. Rien ne lui interdisait de prévoir une petite somme pour sa pupille !

Elle laissa son regard dériver vers lady Bridgerton, songeuse.

— Non, rien ne le lui interdisait… Il n'aurait pas été le premier…

Le juge se tourna vers Araminta.

— Qu'est devenue la dot de Mlle Beckett ?

Araminta ne répondit pas.

Lady Bridgerton émit une petite toux.

— Je ne suis pas certaine que ce soit autorisé par la loi de dépouiller une orpheline de sa dot, dit-elle.

Elle décocha à Araminta un sourire de triomphe.

— Qu'en pensez-vous, lady Penwood ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

23

Il semble que lady Penwood ait quitté la ville. De même que lady Bridgerton, d'ailleurs. Intéressant…

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 18 juin 1817

Benedict n'avait jamais autant aimé sa mère qu'en cet instant. Il tenta de masquer son sourire, mais c'était bien difficile devant le spectacle qu'offrait Araminta Penwood, qui semblait chercher l'air tel un poisson échoué sur un banc de sable.

Le juge écarquilla les yeux.

— Vous me demandez de faire jeter madame la comtesse en prison ?

— En aucun cas, répondit lady Bridgerton. Elle en sortirait très rapidement, de toute façon. L'aristocratie paie rarement pour ses crimes. Toutefois…

Elle pencha légèrement la tête de côté pour décocher un regard éloquent à Araminta Penwood.

— … si vous deviez l'incarcérer, sa défense risquerait d'être terriblement embarrassante.

— Qu'insinuez-vous ? s'enquit l'intéressée sans desserrer les dents.

Violet se tourna vers le magistrat.

— Puis-je avoir un entretien en particulier avec lady Penwood ?

— Certainement, madame.

Il la salua d'un bref hochement de tête avant d'aboyer :

— Tout le monde dehors !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Non, non, protesta Violet avec un sourire enjôleur, tout en glissant un billet dans la paume du juge. Ma famille peut rester.

L'homme rougit légèrement, puis il prit le gardien par le bras et l'entraîna à l'écart.

— Voyons, murmura Violet. Où en étions-nous ?

Un sourire de fierté aux lèvres, Benedict vit sa mère s'approcher d'Araminta Penwood et la dévisager d'un regard luisant de dédain. Il lança un bref coup d'œil en direction de Sophie. Elle semblait abasourdie.

— Mon fils va épouser Sophie, déclara Violet, et vous allez dire à qui veut l'entendre qu'elle est la pupille de feu votre époux.

— Je n'ai pas l'intention de mentir, rétorqua Araminta.

Violet haussa les épaules d'un air fataliste.

— Très bien. Dans ce cas, mes avocats se mettront rapidement en contact avec vous pour récupérer la dot de Sophie. Après tout, Benedict sera en droit de la réclamer dès qu'ils seront mariés.

Benedict passa un bras autour de la taille de Sophie et la pressa légèrement.

— Si quelqu'un me pose la question, maugréa Araminta, je confirmerai tout ce que vous voudrez raconter à son sujet. Mais ne vous imaginez pas que je ferai le moindre effort pour l'aider.

Violet feignit de réfléchir à cette réponse.

— Parfait, dit-elle. Je suis persuadée que ce sera amplement suffisant. Benedict ? s'enquit-elle en tournant vers son fils un regard interrogateur.

D'un hochement de tête, il donna son approbation.

Violet regarda de nouveau Araminta Penwood.

— Le père de Sophie était un cousin de votre époux, et il s'appelait Charles Beckett, compris ?

Araminta Penwood semblait avoir avalé une huître avariée, mais elle fit un signe d'assentiment.

Alors, tournant le dos sans façon à son interlocutrice, Violet déclara d'un ton léger :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je suppose qu'il se trouvera des gens pour snober Sophie, puisque personne ne connaît sa famille, mais elle n'en sera pas moins respectable. Après tout…

Elle pivota sur ses talons pour décocher un sourire empoisonné à Araminta.

— … elle a des liens avec les Penwood.

En entendant le grognement dépité de la comtesse, Benedict eut toutes les peines du monde à contenir un grand éclat de rire.

— Monsieur le juge ? appela Violet.

Lorsque celui-ci revint, elle lui adressa un sourire joyeux.

— Je pense que tout est réglé, annonça-t-elle.

L'homme laissa échapper un soupir de soulagement.

— Alors, je n'ai besoin d'arrêter personne ?

— Ma foi, je ne crois pas.

Il parut se tasser sur lui-même.

— Je n'ai plus rien à faire ici ! déclara Araminta Penwood.

Puis, dardant sur sa fille un regard noir, elle aboya :

— Posy ? Dépêchons !

Benedict vit la jeune fille pâlir. Avant qu'il ait eu le temps d'intervenir, Sophie bondit en avant en s'écriant :

— Lady Bridgerton ?

— Exécution ! rugit Araminta au même instant.

— Oui, ma chère ? s'enquit Violet.

Sophie la prit par le bras et l'attira à elle pour murmurer quelques mots à son oreille.

— C'est juste, répondit Violet.

Elle se tourna alors vers Posy.

— Mademoiselle Gunningworth ?

— Reiling, rectifia l'intéressée. Lord Penwood ne m'a pas adoptée.

— Mademoiselle Reiling, corrigea Violet. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-deux ans, madame.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous êtes donc assez mûre pour prendre vos propres décisions. Voudriez-vous venir passer quelque temps chez moi ?

— Oh, oui !

— Posy ? Je vous interdis d'aller vous installer chez les Bridgerton, tonna sa mère.

Violet l'ignora superbement et reprit :

— Je pense quitter Londres assez tôt, cette année. Que diriez-vous d'un long séjour à la campagne, dans le Kent ?

Posy hocha la tête avec enthousiasme.

— Ce serait un honneur, madame.

— Eh bien, c'est entendu.

— Rien n'est entendu, grommela Araminta. Posy est ma fille, et…

— Benedict, s'enquit Violet d'un ton où se mêlaient l'agacement et la lassitude, quel est le nom de mon cabinet d'avocats, au fait ?

— Eh bien, fichez le camp ! cracha Araminta Penwood à sa cadette. Et ne remettez plus jamais les pieds chez moi !

Pour la première fois depuis son arrivée, Posy parut s'effrayer. Son expression se fit plus craintive encore lorsque sa mère fondit sur elle pour siffler entre ses dents :

— Si vous suivez ces gens, vous serez morte à mes yeux. Comprenez-vous ? Morte !

Posy lança un regard terrorisé vers Violet. Aussitôt, celle-ci s'approcha d'elle et la prit par la main.

— Tout va bien, Posy, dit-elle doucement. Vous serez la bienvenue chez nous aussi longtemps que vous le souhaiterez.

Puis Benedict vit Sophie les rejoindre et glisser son bras sous celui de Posy.

— Désormais, dit-elle en l'embrassant sur la joue, nous serons de vraies sœurs.

— Oh, Sophie ! gémit Posy en fondant en larmes. Je suis tellement désolée ! Je n'ai jamais eu le courage de te défendre. J'aurais dû plaider ta cause, faire un geste, mais…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sophie secoua la tête.

— Vous étiez jeune. Moi aussi. Et je sais mieux que quiconque à quel point il est difficile de lui résister.

Elle lança un regard méprisant à Araminta.

— Je t'interdis de me parler sur ce ton ! gronda celle-ci en levant une main comme pour la gifler.

— Tss, tss, tss ! murmura Violet. Les avocats, lady Penwood. N'oubliez pas les avocats…

Araminta laissa retomber son bras. Elle semblait fulminer de rage. Pour un peu, songea Benedict, on aurait pu voir la fumée sortir de ses oreilles.

— Benedict ? demanda Violet. Combien de temps nous faut-il pour nous rendre au bureau de mes hommes de loi ?

Réprimant une furieuse envie de rire, il se frotta le menton d'un geste pensif.

— Nous ne sommes pas bien loin. Une vingtaine de minutes… Trente s'il y a de la circulation.

Frémissant de colère, Araminta Penwood se tourna vers Violet.

— C'est bon, je vous la laisse. De toute façon, elle ne m'a jamais apporté que des déceptions. Mais vous risquez de l'avoir sur les bras un certain temps. Personne ne voudra d'elle. Je dois quasiment supplier les hommes de la faire danser dans les bals.

C'est alors que Benedict assista à une scène on ne peut plus inattendue. Sophie se mit à trembler. Son visage s'empourpra, ses mâchoires se serrèrent, tandis qu'un curieux grondement jaillissait de ses lèvres. Avant que quiconque ait compris ce qui se passait, elle donna un vigoureux coup de poing dans l'œil d'Araminta, qui recula en chancelant et s'étala de tout son long.

Benedict avait cru que rien ne pourrait le surprendre plus que la fibre machiavélique qu'il venait de découvrir chez sa mère.

Il s'était trompé.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Cela, siffla Sophie, n'est pas pour m'avoir volé ma dot. Ce n'est pas pour toutes vos tentatives de me faire mettre à la porte de la maison du vivant de mon père. Et ce n'est pas non plus pour avoir fait de moi votre esclave personnelle pendant des années.

— Hum… Sophie ? demanda Benedict. Dans ce cas, pour quoi est-ce donc ?

Sans détourner le regard d'Araminta, elle répondit :

— C'est pour ne pas avoir su aimer vos filles équitablement.

Posy se mit à pleurer de plus belle.

— Il y a une place spéciale en enfer pour les mères comme vous, poursuivit Sophie d'un ton vibrant de mépris.

— Je crois que nous allons devoir libérer la cellule pour son prochain occupant, intervint le juge d'une voix faible.

— C'est exact, approuva Violet en se plaçant entre Sophie et Araminta, sans doute pour décourager la première de rouer de coups la seconde.

Puis elle s'adressa à Posy.

— Avez-vous des affaires que vous aimeriez aller chercher ?

Posy secoua la tête.

— Nous vous donnerons de nouveaux souvenirs, ma chère petite, dit Violet, le regard brillant de compassion, en posant une main sur la sienne.

Araminta se redressa, fusilla Posy d'un dernier regard et s'en alla au pas de charge.

— Enfin ! commenta Violet, les poings sur les hanches. J'ai bien cru qu'elle ne s'en irait jamais !

Benedict rejoignit sa mère.

— Vous ai-je déjà dit, chuchota-t-il à son oreille, combien je vous aimais ?

— Non, répondit-elle avec un sourire espiègle, mais je le savais.

— Et vous ai-je dit que vous étiez la meilleure des mères ?

— Non plus, mais je le savais également.

— Tant mieux.

Il se pencha vers elle pour déposer un baiser sur sa joue.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Merci, ajouta-t-il. C'est un privilège d'être votre fils.

C'est alors que Violet, qui, jusque-là, avait fait preuve d'une imperturbable dignité, d'une force de volonté et d'une vivacité d'esprit remarquables, fondit en larmes.

— J'aimerais bien savoir ce qu'il lui a dit, murmura Sophie.

— Tout va bien, hoqueta Violet. Tout va…

Puis, jetant soudain ses bras autour du cou de Benedict, elle s'écria :

— Moi aussi, je vous aime !

Posy se tourna vers Sophie.

— Quelle famille merveilleuse !

Sophie lui sourit.

— Je sais.

Une heure plus tard, Sophie se trouvait dans le salon de l'appartement de Benedict, assise sur le fameux sofa où elle lui avait fait don de son innocence quelques semaines auparavant. Lady Bridgerton avait demandé à Benedict s'il était sage (et bienséant) que Sophie se rende chez lui sans chaperon, mais celui-ci lui avait répondu d'un regard si éloquent qu'elle avait aussitôt battu en retraite.

— Très bien, avait-elle concédé, mais elle doit être rentrée pour 19 heures.

Ce qui ne leur laissait que soixante minutes de tête-à-tête.

— Je suis désolée, s'écria Sophie, une fois assise.

Curieusement, ils n'avaient pas échangé un mot durant le trajet de retour. Benedict s'était contenté de lui tenir les mains, les portant parfois à ses lèvres, mais ils n'avaient pas prononcé une parole.

Sophie en avait été soulagée. Cela n'avait pas été difficile de parler, à la prison, dans l'effervescence générale, mais à présent qu'elle était seule avec lui, elle ne savait plus que dire !

Sauf qu'elle était désolée.

— C'est moi qui suis navré, répondit Benedict en s'asseyant à ses côtés et en enfermant ses mains entre les siennes.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Non, c’est moi qui suis…

Elle s’interrompit en souriant.

— C’est absurde.

— Je t’aime, dit Benedict.

Elle le regarda, bouche bée.

— Et je veux t’épouser.

Elle en oublia de respirer.

— Peu m’importe qui étaient tes parents, et le marché que ma mère a conclu avec Araminta Penwood pour assurer ta respectabilité.

Il posa sur elle son beau regard brun, et elle y lut tant d’amour qu’elle en fut chavirée.

— Je t’aurais demandée en mariage de toute façon.

Sophie battit des cils. De grosses larmes perlaient à ses paupières, menaçant de lui faire perdre le peu de dignité qu’il lui restait. Elle réussit à articuler le prénom de Benedict, puis elle perdit définitivement tout empire sur elle-même.

Benedict pressa ses mains un peu plus fort.

— Nous n’aurions pas pu vivre à Londres, je le sais, mais nous n’en avons pas besoin. Si je me demande ce dont j’ai besoin pour vivre – pas ce que je désire, mais ce dont j’ai besoin –, je ne vois que toi.

— Je…

— Attends, laisse-moi finir, coupa-t-il d’une voix enrouée par l’émotion. Je n’aurais pas dû te demander d’être ma maîtresse. Ce n’était pas bien de ma part.

— Benedict, dit-elle doucement, qu’aurais-tu pu faire d’autre ? À tes yeux, j’étais une domestique. Dans un monde idéal, nous aurions pu nous marier, mais ce monde est loin de la perfection. Les hommes comme toi n’épousent pas…

— Très bien. Alors, je n’ai pas eu tort.

Benedict tenta de sourire, mais ses lèvres ne lui obéissaient plus.

— Il aurait fallu être stupide pour ne pas essayer, au moins. J’étais fou de toi… D’ailleurs, je crois que je t’aimais déjà, et…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Benedict, tu n'aies pas obligé de…

— De m'expliquer ? Si, je le suis. Je n'aurais jamais dû insister lorsque tu as refusé mon offre. Ce n'était pas correct de ma part de te faire une telle proposition, d'autant que nous savions l'un comme l'autre que je devrais me marier un jour. Je n'aurais pas supporté de te partager ; de quel droit aurais-je pu t'imposer la réciproque ?

Il vit Sophie tendre une main vers lui pour essuyer quelque chose sur sa joue. Au nom du Ciel, il pleurait ? Il ne se souvenait pas de la dernière fois où cela lui était arrivé. À la mort de son père, peut-être… Et même alors, il avait attendu d'être seul pour laisser libre cours à ses larmes.

— J'ai mille raisons de t'aimer, dit-il en choisissant ses mots avec soin.

Il savait qu'il avait trouvé le chemin de son cœur. Elle ne s'enfuirait plus, elle serait sa femme. Cependant, il tenait à ce que cet instant soit parfait. Il ne voulait pas rater sa première déclaration d'amour à la femme de sa vie.

— L'une des plus importantes, poursuivit-il, c'est que tu te connais. Tu sais qui tu es, Sophie, et ce que tu vaux. Tu as des principes et tu t'y tiens.

Il prit sa main pour la porter à ses lèvres.

— C'est tellement rare !

En voyant les yeux de Sophie s'emplir de larmes, il eut une folle envie de la serrer contre lui, mais il n'en avait pas encore terminé. Les mots se bousculaient dans son esprit, et il devait tout dire.

— Et puis, poursuivit-il, un ton plus bas, tu as pris le temps de me voir. De me connaître, moi. Pas un Bridgerton, ni le numéro deux, mais Benedict.

— Tu es la personne la plus extraordinaire que je connaisse, répondit-elle en effleurant sa joue. J'adore ta famille, mais toi… je t'aime.

Il la pressa contre lui, incapable de résister. Il avait besoin de la tenir dans ses bras, de s'assurer qu'elle était bien là et qu'elle y serait toujours. Avec lui, à ses côtés, jusqu'à ce que la mort les sépare… C'était étrange, mais il devait la tenir contre lui. Pour l'heure, cela lui suffisait.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Certes, il la désirait passionnément. Il l'avait toujours désirée. Cependant, la serrer contre lui était encore plus essentiel. Il avait besoin de son odeur, du contact de sa peau contre lui.

Il s'en apercevait maintenant, la présence de Sophie le réconfortait. Ils n'avaient pas besoin de parler. Ils n'avaient même pas besoin de se toucher – même si, en cet instant précis, il n'éprouvait aucune envie de la libérer… En un mot, il était plus heureux, et vraisemblablement meilleur, lorsqu'elle était à ses côtés.

Il enfouit son visage dans sa chevelure pour respirer son parfum et sentit…

Il sentit…

Il s'écarta d'elle.

— Hum… Que dirais-tu d'un bon bain ?

Aussitôt, il la vit rougir.

— Oh, non ! gémit-elle d'une voix étouffée par la main qu'elle venait de poser devant ses lèvres. Cette geôle était d'une saleté épouvantable, et j'étais obligée de dormir à même le sol, et…

— N'en dis pas plus !

— Mais je…

— S'il te plaît.

S'il entendait un mot de plus sur le calvaire qu'elle avait enduré derrière les barreaux, il risquait d'être pris d'une envie de meurtre. Dans la mesure où elle n'avait rien subi qui ne puisse être réparé, il ne voulait pas connaître les détails de sa nuit en prison.

— Il me semble, reprit-il avec un léger sourire en coin, que tu as besoin de faire un brin de toilette.

— Absolument, acquiesça-t-elle en bondissant sur ses pieds. Je file chez ta mère pour…

— Ici.

— Ici ?

Le sourire de Benedict s'élargit.

— Ici.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Nous avons dit à ta mère que…
— Que tu serais là-bas pour 9 heures du soir.
— Je crois qu'elle a dit 19 heures.
— Vraiment ? Ce n'est pas ce que j'ai cru entendre.
— Benedict…
Il la prit par la main pour l'entraîner vers la porte.
— Neuf, dix-neuf… Cela se ressemble terriblement.
— Benedict…
— Qui nous dit que ce n'était pas 11 heures du soir ?
— Benedict !
Il la laissa sur le seuil.
— Attends-moi un instant.
— Pardon ?
— Ne bouge pas, dit-il en passant rapidement son doigt sur le bout du nez de Sophie.

Indécise, Sophie le regarda s'éloigner dans le couloir. Deux minutes plus tard, il était de retour.
— Où es-tu allé ?
— Ordonner qu'on prépare un bain.
— Mais je…
Une lueur canaille passa dans le regard de Benedict.
— Pour deux.
Sophie émit un petit hoquet de stupeur.
— Ils avaient déjà mis de l'eau à chauffer, ajouta-t-il en se penchant vers elle.
— Oh ?
Il hocha la tête.
— La baignoire sera remplie dans quelques minutes.
Sophie lança un regard vers la porte d'entrée.
— Il est presque 19 heures.
— Et alors ? Tu as la permission de minuit.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Benedict !

Il l'attira à lui.

— Et tu veux rester.

— Je n'ai jamais dit cela.

— Inutile. Si tu n'étais pas d'accord, tu ne te contenterais pas de dire : « Benedict ! »

Sophie ne put réprimer un éclat de rire en l'entendant imiter sa voix.

— Dis-moi que j'ai tort ! ajouta-t-il en lui adressant un sourire de défi.

Sophie détourna les yeux en se mordant les lèvres.

— C'est bien ce qu'il me semblait, murmura Benedict.

Puis il désigna l'escalier.

— Suis-moi, ajouta-t-il.

Elle lui emboîta le pas.

À la grande surprise de Sophie, Benedict la laissa se déshabiller seule. Elle retint son souffle pendant qu'elle passait sa robe par-dessus sa tête. Il avait raison, elle sentait affreusement mauvais !

La domestique qui avait rempli la baignoire avait ajouté de l'huile parfumée, ainsi que des sels de bain qui recouvraient la surface de mousse. Sophie acheva de se dévêtir et mit un pied dans l'eau chaude. Une seconde plus tard, elle était plongée dans le bain jusqu'au cou.

C'était le paradis ! Elle avait du mal à croire qu'elle n'avait passé que deux jours sans se laver. Elle n'avait séjourné qu'une nuit en prison, mais elle avait l'impression d'y être restée une année entière.

Elle tenta de chasser toute pensée pour savourer le bonheur de l'instant, mais l'impatience qui montait dans ses veines l'en empêchait. Lorsqu'elle avait accepté de rester, elle savait que Benedict avait prévu de la rejoindre. Elle aurait pu refuser. Il aurait tout tenté pour la faire fléchir, mais il aurait fini par la ramener au 5, Bruton Street.

Cependant, elle avait décidé de ne pas rentrer tout de suite, et pendant le court trajet qui la menait du salon à l'escalier, elle avait compris qu'elle voulait rester encore un peu. Elle avait cru que cet instant ne viendrait jamais, et elle n'était pas encore prête à se séparer de

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Benedict… même si ce n'était que jusqu'au lendemain matin, quand il se présenterait chez sa mère à l'heure du petit déjeuner.

Il n'allait pas tarder à la rejoindre, songea-t-elle. Et lorsqu'il serait là…

Malgré la chaleur de l'eau, elle fut parcourue d'un long frisson. Puis, alors qu'elle s'immergeait plus profondément dans le bain pour y plonger ses épaules et le bas de son visage, elle entendit le bruit de la porte qui s'ouvrait.

Benedict. Il portait un peignoir vert sombre retenu à la taille par une simple cordelette. Il était pieds nus, et ses jambes étaient également nues jusqu'à ses genoux.

— J'espère que tu ne m'en voudras pas si je fais détruire ceci, dit-il en désignant sa robe d'un coup d'œil.

Elle lui sourit en secouant la tête. Ce n'étaient pas les paroles qu'elle s'était attendue à entendre, et elle savait qu'il ne les avait prononcées que pour la mettre à l'aise.

— Je vais envoyer quelqu'un t'en chercher une autre, ajouta-t-il.

— Merci.

Elle s'écarta légèrement pour lui faire de la place, mais à sa surprise, il se contenta de s'approcher de l'extrémité de la baignoire.

— Penche-toi en avant, murmura-t-il.

Elle obtempéra et poussa un soupir de bien-être lorsqu'il commença à lui laver le dos.

— Il y a des années que je rêve de faire cela.

— Des années ? répéta-t-elle, amusée.

— Hu-hum… J'ai beaucoup rêvé de toi, après le bal masqué.

Sophie était ravie d'être penchée en avant, le front sur les genoux, car elle avait rougi.

— Maintenant, mouille tes cheveux, pour que je te fasse un shampoing, ordonna-t-il.

Elle plongea la tête sous l'eau et remonta à la surface. Benedict frotta le pain de savon entre ses mains pour le faire mousser, puis il entreprit de lui masser le cuir chevelu.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Ta chevelure était plus longue, autrefois, observa-t-il.

— J'ai fait couper mes cheveux pour les vendre à un perruquier.

Sophie ne l'aurait pas juré, mais il lui sembla entendre un grondement furieux.

— Ils ont déjà bien repoussé, ajouta-t-elle.

— Tu peux les rincer, maintenant.

Elle s'immergea de nouveau, tourna la tête de droite et de gauche sous l'eau, avant de refaire surface.

Benedict prit de l'eau entre ses mains en coupe.

— Tu as de la mousse dans le dos, dit-il en versant délicatement l'eau sur sa peau.

Sophie le laissa répéter l'opération deux ou trois fois avant de demander :

— Tu ne me rejoins pas ?

Elle n'avait jamais rien dit d'aussi hardi ! Elle songea qu'elle devait être plus rouge qu'une pivoine, mais elle n'avait pu s'empêcher de poser la question.

Benedict secoua la tête.

— C'est ce que j'avais prévu, mais je préfère encore cela.

— Me laver ? demanda-t-elle, incrédule.

Un imperceptible sourire étira les lèvres de Benedict.

— Te sécher, plus exactement.

Il tendit la main pour prendre un grand drap de bain immaculé.

— Debout ! ordonna-t-il.

Sophie se mordit les lèvres, indécise. Certes, elle avait déjà partagé avec lui des moments d'intimité absolue, mais elle n'était pas assez audacieuse pour se montrer devant lui dans le plus simple appareil sans rougir de confusion.

Toujours souriant, Benedict se redressa et déploya la serviette, qu'il tint bien ouverte devant lui.

— Je t'aurai enveloppée là-dedans avant d'avoir eu le temps de voir quoi que ce soit, dit-il en détournant le regard.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sophie prit une profonde inspiration et se leva, tout en songeant, que par ce simple geste, elle commençait une nouvelle vie.

Benedict referma aussitôt le drap de bain autour d'elle. Avec les coins, il tamponna délicatement le visage de Sophie, sur lequel s'attardaient des gouttelettes d'eau. Puis il se pencha vers elle pour déposer un baiser sur son nez.

— Je suis heureux que tu sois là, murmura-t-il.

— Moi aussi.

Il lui effleura le menton sans la quitter des yeux, et il sembla à Sophie qu'il la caressait du regard. Puis, avec une infinie délicatesse, il posa ses lèvres sur les siennes. Il y avait dans ses gestes plus que de l'amour : de l'adoration.

— Je devrais attendre le mariage, dit-il, mais je n'en ai pas le courage.

— Moi non plus, avoua-t-elle dans un souffle.

Il l'embrassa de nouveau, cette fois avec plus de passion.

— Tu es si belle, chuchota-t-il. Tu es exactement celle dont j'ai toujours rêvé.

Il déposa sur son visage et sa gorge une série de baisers, et à chacun, elle s'abandonna un peu plus au vertige qui s'emparait d'elle. Elle songea confusément que ses jambes ne la soutiendraient plus longtemps, mais alors qu'elle se sentait sur le point de défaillir sous les tendres assauts de Benedict, il la souleva entre ses bras pour la porter vers le lit.

— Dans mon cœur, dit-il en la déposant sur l'édredon et les oreillers, tu es déjà ma femme.

Sophie en eut le souffle coupé.

— Bientôt, reprit-il en s'étendant à ses côtés, notre amour sera consacré par Dieu, mais ce soir…

Il se dressa sur un coude pour la regarder dans les yeux.

— Ce soir, reprit-il d'une voix rauque, il n'appartient qu'à nous.

Sophie leva une main pour effleurer son visage.

— Je t'aime, murmura-t-elle. Je t'ai toujours aimé. Je crois que je t'aimais déjà avant de te connaître.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il se pencha vers elle pour l'embrasser de nouveau, mais elle l'interrompit d'un mot.

— Attends.

Il s'immobilisa à deux doigts de ses lèvres.

— Au bal masqué, reprit-elle d'une voix tremblante, avant même de te voir, j'ai perçu ta présence. Il y avait de la magie dans l'air. Quand je me suis retournée et que je t'ai vu, j'ai eu l'impression que tu m'attendais et que si j'étais venue assister clandestinement à ce bal, ce n'était que pour toi.

Quelque chose de mouillé tomba sur sa joue. Une larme qu'il avait versée.

— C'est pour toi que j'existe, dit-elle à mi-voix. Pour toi que je suis née.

Il parut sur le point de répondre, mais seul un soupir jaillit de ses lèvres. Sophie comprit alors qu'il ne pouvait parler, submergé par l'émotion.

Elle en resta sans voix à son tour.

Benedict se pencha vers Sophie pour l'embrasser, pour lui montrer ce qu'il ne parvenait pas à lui dire. Il n'aurait pas cru possible de l'aimer plus qu'il ne l'aimait cinq minutes auparavant, mais en l'entendant, son cœur s'était soudain empli de plus d'amour qu'il ne semblait pouvoir en contenir.

Il aimait Sophie. Sa vie devenait soudain d'une limpidité absolue. Il l'aimait, et rien d'autre ne comptait.

Peignoir et drap de bain volèrent loin du lit, et lorsqu'ils furent enfin nus comme au premier jour, il fit courir ses mains et ses lèvres sur sa peau avec ferveur. Il voulait qu'elle sache à quel point il avait besoin d'elle et qu'elle éprouve autant de désir pour lui qu'il en éprouvait pour elle.

— Oh, Sophie ! gémit-il, murmurant son prénom comme une prière. Sophie, Sophie, Sophie…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

En la voyant lever vers lui son visage radieux, il fut pris d'une soudaine envie de rire. Il était heureux, comprit-il. Follement heureux.

Il ne pouvait rien lui arriver de mieux !

Il roula sur elle, impatient de la posséder. Tout était différent de leur première fois. Aujourd'hui, ils étaient conscients de la portée de leur acte. Ils n'étaient plus emportés par la passion, mais par un amour aussi pur que profond.

— Tu es à moi, dit-il en entrant en elle sans la quitter des yeux. À moi !

Bien plus tard, lorsqu'ils furent étendus dans les bras l'un de l'autre, épuisés et comblés, il approcha ses lèvres de son oreille et lui murmura :

— Et je suis à toi.

Au milieu de la nuit, Sophie se réveilla en se demandant d'où venait la sensation de tiédeur et de bien-être qu'elle éprouvait. Elle bâilla… et étouffa un cri de stupeur.

— Benedict ! s'écria-t-elle. Quelle heure est-il ?

Comme il ne répondait pas, elle le prit par l'épaule et le secoua sans ménagement.

— Benedict ? Benedict !

Celui-ci roula sur le côté en marmonnant :

— Je dors.

— Quelle heure est-il ? répéta-t-elle.

Il enfonça son visage dans l'oreiller.

— Aucune idée.

— J'étais censée être de retour à 19 heures.

— Vingt-trois, grommela-t-il.

— Dix-neuf !

Il ouvrit un œil, ce qui sembla lui demander un effort considérable.

— Tu savais que tu ne pourrais pas être rentrée à 19 heures si tu restais prendre un bain.

— Oui, mais je ne pensais pas rentrer plus tard que 21 heures.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Benedict cligna des yeux en parcourant la chambre d'un regard circulaire.

— J'ai peur que tu ne sois pas de retour avant…

Sophie posa alors le regard sur l'horloge et poussa un cri étranglé.

— Est-ce que ça va ? s'enquit Benedict.

— Il est 3 heures du matin ! gémit-elle.

Benedict sourit.

— Eh bien, autant rester pour la nuit.

— Benedict !

— Tu ne voudrais pas déranger les domestiques, n'est-ce pas ? Ils doivent tous être en train de dormir.

— Je…

— Pitié ! Je t'épouse la semaine prochaine, après tout !

— La semaine prochaine ? répéta Sophie, atterrée.

Benedict s'efforça de prendre une expression grave.

— Autant officialiser tout cela au plus vite.

— Pourquoi ?

— Comment, pourquoi ?

— Je te demande pourquoi !

— Eh bien… pour éviter les rumeurs.

Sophie écarquilla les yeux.

— Oh ! Tu penses que lady Whistledown pourrait parler de moi ?

— Bonté divine, j'espère que non !

Elle dut faire la grimace, car Benedict reprit :

— Enfin, je suppose que c'est possible. Ne me dis pas que cela te plairait !

— Je lis le *Whistledown* depuis des années. J'ai toujours rêvé d'y voir figurer mon nom, avoua-t-elle.

Benedict secoua la tête.

— Tu as de drôles de fantasmes.

— Benedict !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Bon, bon… Eh bien, je suppose que lady Whistledown fera état de notre mariage, si ce n'est avant la cérémonie, du moins peu de temps après. Elle est diaboliquement bien informée.

— J'aimerais savoir qui elle est.

— Ainsi que la moitié de Londres.

— Ainsi que tout Londres, tu veux dire !

Elle laissa échapper un soupir avant de reprendre sans grande conviction :

— Il faut vraiment que j'y aille. Ta mère doit se faire un sang d'encre.

Il haussa les épaules.

— Elle sait où tu es.

— Oui, mais que va-t-elle penser de moi ?

— Rien de mal ! Elle se montrera indulgente, puisque nous serons mariés dans trois jours.

Sophie faillit s'étrangler.

— Trois jours ? Je croyais que tu avais parlé de la semaine prochaine !

— Dans trois jours, nous serons la semaine prochaine.

Sophie fronça les sourcils.

— Oui, bien sûr… Lundi, c'est cela ?

Il hocha la tête d'un air satisfait.

— Tu te rends compte ? Je vais apparaître dans le *Whistledown* !

Benedict s'accouda sur les oreillers pour observer Sophie, méfiant.

— Est-ce la perspective de m'épouser ou celle de voir ton nom mentionné dans le *Whistledown* qui t'excite autant ? demanda-t-il.

Elle lui donna une tape légère sur l'épaule.

— D'ailleurs, poursuivit-il, pensif, on a déjà parlé de toi dans le *Whistledown*.

— Pardon ?

— Après le bal masqué, lady Whistledown a noté que j'avais passé un certain temps en compagnie d'une belle inconnue en robe argent. Malgré ses efforts, elle n'a pas pu découvrir ton identité.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il sourit.

— C'est peut-être le seul secret dans tout Londres qui lui ait résisté.

À ces mots, il vit le visage de Sophie s'assombrir, et la jeune femme s'écarta légèrement de lui.

— Oh, Benedict. Je dois… Il faut que je… C'est-à-dire…

Elle se tut, détourna les yeux et reprit :

— Je suis désolée.

Il eut soudain envie de la serrer dans ses bras, mais il se retint, comprenant, en la voyant si sérieuse, qu'elle avait quelque chose d'important à lui dire.

— De quoi ?

— De t'avoir caché mon nom. C'était une erreur de ma part.

Mais elle se mordit les lèvres et corrigea aussitôt :

— Enfin, pas exactement.

Benedict recula un peu pour mieux la voir.

— Alors, si ce n'était pas une erreur, qu'était-ce ?

— Je ne sais pas… Je ne peux pas t'expliquer pourquoi j'ai préféré garder le secret, mais il m'a semblé que…

Elle s'absorba de nouveau dans ses pensées. Pourquoi se torturait-elle ainsi avec le passé ?

Elle laissa échapper un soupir.

— Je ne t'ai pas dit mon nom parce que je ne voyais pas l'intérêt de le faire. J'étais certaine que nous nous séparerions dès que nous aurions quitté la propriété des Cavender. Puis tu es tombé malade, je suis restée pour te soigner, tu ne m'as pas reconnue, et…

Il la fit taire d'un doigt sur ses lèvres.

— Ce n'est pas important.

Elle haussa les sourcils.

— Cela semblait de la plus haute importance, l'autre soir, dans la nursery.

Pour une raison qu'il ignorait, Benedict n'avait aucune envie d'entamer une discussion sérieuse en cet instant.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Bien des choses ont changé, depuis.

— Alors, tu ne veux plus savoir pourquoi je ne t'ai pas dit qui j'étais ?

Il lui caressa la joue.

— Je sais qui tu es.

Elle parut réfléchir à ces paroles.

— Et sais-tu le plus drôle, dans l'histoire ? reprit-il. Sais-tu pourquoi j'ai eu tant de mal à accepter mon amour pour toi ? Je réservais mes sentiments pour la belle inconnue du bal masqué, que je n'avais jamais perdu l'espoir de retrouver un jour.

— Oh, Benedict ! s'écria Sophie, chavirée par cet aveu, et en même temps furieuse contre elle-même d'avoir tant fait souffrir l'homme qu'elle aimait.

— Prendre la décision de t'épouser, c'était renoncer définitivement à l'épouser, elle, dit-il paisiblement. Avoue que c'est ironique.

— Si absurde que cela paraisse, dit-elle sans oser croiser son regard, je regrette de t'avoir fait du mal en te cachant qui j'étais, mais je ne regrette pas d'avoir gardé mon secret.

Benedict garda le silence.

— Et je crois que si c'était à refaire, je recommencerais.

Comme il ne répondait toujours pas, elle éprouva une certaine gêne.

— Cela m'a semblé être le meilleur choix sur le moment, poursuivit-elle. Te dire que j'étais la femme du bal masqué n'aurait servi à rien.

— J'aurais fini par découvrir la vérité, dit-il doucement.

— Et qu'en aurais-tu fait, de cette vérité ?

Elle s'assit et remonta la couverture sur sa poitrine.

— À la place d'une domestique, c'est de ta belle inconnue que tu aurais voulu faire ta maîtresse, voilà tout.

Benedict continuait à la regarder sans répondre.

— Je crois que ce que je veux dire, c'est que si j'avais su depuis le début ce que je sais à présent, j'aurais parlé. Seulement, j'ignorais bien des choses, et j'ai préféré m'épargner une cruelle désillusion. Et…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sophie se tut, étranglée par l'émotion. Elle scruta le visage de Benedict, désespérée de le voir aussi impassible.

— S'il te plaît, dis quelque chose !

— Je t'aime, murmura-t-il.

C'était tout ce dont elle avait besoin.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Épilogue

La fête de dimanche prochain à Bridgerton House sera sans conteste l'événement de la saison. Toute la famille sera là, ainsi qu'une centaine d'amis proches, pour fêter l'anniversaire de la vicomtesse douairière.

Il est inconvenant de mentionner l'âge d'une dame, aussi ne révélerons-nous pas celui de lady Bridgerton… Mais que nos lecteurs se rassurent : votre dévouée chroniqueuse le connaît très bien !

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 9 avril 1824

— Arrête ! Arrête ! cria Sophie.

Dans un éclat de rire, elle dévala les marches de pierre qui menaient au jardin situé sur l'arrière de Bridgerton House. Après trois enfants et sept ans de mariage, Benedict continuait à la rendre follement heureuse… et à la poursuivre à travers toute la maison chaque fois que l'occasion s'en présentait.

— Où sont les enfants ? demanda-t-elle, haletante, lorsqu'il la rattrapa au pied des marches.

— Francesca les surveille.

— Et ta mère ?

Il sourit.

— Je crois que Francesca la surveille aussi.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— N’importe qui peut nous voir, ici, protesta-t-elle en jetant autour d’eux des regards inquiets.

Une lueur gourmande passa dans les yeux de Benedict.

— Peut-être, suggéra-t-il en la prenant par ses jupes de velours vert pour l’attirer à lui, devrions-nous nous replier sur la terrasse privée…

En entendant ces mots désormais familiers, elle fut transportée neuf ans en arrière, lors d’un certain bal masqué.

— La terrasse privée, tu dis ? répéta-t-elle, amusée. Et comment, dis-moi, serais-tu informé de l’existence d’une telle terrasse ?

Benedict effleura sa bouche d’un baiser léger.

— J’ai mes sources, murmura-t-il.

— Et moi, répondit-elle avec un sourire espiègle, j’ai mes secrets.

Il s’écarta un peu.

— Tiens donc ! Veux-tu les partager avec moi ?

Elle hocha la tête.

— Nous serons bientôt six.

Benedict étudia son visage, puis posa les yeux sur son ventre encore plat.

— En es-tu certaine ?

— Autant que la dernière fois.

Il prit ses mains pour les porter à ses lèvres.

— Cette fois, ce sera une fille !

— C’est aussi ce que tu as dit la dernière fois.

— Certes, mais…

— Et la fois d’avant.

— Raison de plus pour que j’aie raison cette fois-ci.

Sophie secoua la tête.

— J’ai de la chance que tu ne joues jamais d’argent.

Benedict sourit.

— Gardons notre secret encore quelque temps.

— Je crains que certains ne nourrissent déjà des soupçons, avoua-t-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je me demande combien de temps il faudra à cette maudite Whistledown pour apprendre la nouvelle.

— Tu parles sérieusement ?

— Cette diablesse était au courant pour Charles, pour Alexandre et pour William !

En souriant, Sophie le laissa l'entraîner dans l'ombre d'un bosquet.

— Est-ce que tu peux imaginer que j'ai été citée deux cent trente-deux fois dans le *Whistledown* ? demanda-t-elle.

Benedict se figea, incrédule.

— Tu as compté ?

— En réalité, cela fait deux cent trente-trois si on inclut ma première apparition, juste après le bal masqué.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies compté !

Il vit Sophie hausser les épaules d'un petit geste fataliste.

— C'est excitant de figurer dans le *Whistledown*.

Pour sa part, il trouvait cela plutôt exaspérant, mais comme, pour rien au monde, il n'aurait gâché le plaisir de Sophie, il se contenta de répondre :

— En tout cas, elle est toujours charmante à ton endroit. Je crois que si ce n'était pas le cas, je la ferais rechercher et chasser du pays.

Sophie ne put retenir un sourire.

— Oh, je t'en prie ! Je vois mal comment tu pourrais découvrir son identité alors que personne n'y est jamais parvenu !

Il haussa les sourcils d'un air arrogant.

— Voilà une remarque qui manque un peu de confiance et de dévotion conjugale, ma chère !

Sophie feignit de s'absorber dans la contemplation de son gant.

— En tout cas, elle ne saura rien, pour Violet, reprit Benedict. Du moins, pas avant tout le monde.

— Violet ? demanda doucement Sophie.

— Il est temps que ma mère ait une petite-fille qui porte son prénom, qu'en penses-tu ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sophie s'appuya contre lui et posa sa joue contre le plastron amidonné de sa chemise.

— J'en pense que Violet est un charmant prénom, murmura-t-elle en se blottissant entre ses bras puissants. J'espère seulement que c'est une fille, parce que si c'est un garçon, il ne nous le pardonnera jamais.

Un peu plus tard ce soir-là, dans une maison de ville de l'un des quartiers les plus chics de Londres, une femme prit une plume et écrivit :

Ah, ami lecteur ! Nous apprenons que lady Violet Bridgerton s'apprête à être grand-mère pour la onzième fois…

Puis, en panne d'inspiration, elle ferma les yeux dans un soupir. Voilà bien longtemps que cela durait. Déjà onze ans, était-ce possible ?

Peut-être était-il temps de changer un peu. Elle était lasse de parler des autres. Le moment était venu de vivre sa propre vie.

Lady Whistledown posa sa plume et, s'étant approchée d'une fenêtre, écarta le rideau vert pâle pour plonger son regard dans la nuit d'un noir d'encre.

— Il est temps de passer à autre chose, murmura-t-elle. D'être enfin moi !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

COLIN

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Traduit de l’anglais (États-Unis)
par Cécile Desthuilliers

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

À toutes mes amies et collègues de chez Avon.
Merci de me permettre d'avoir quelqu'un à qui parler
tout au long de la journée.
Votre soutien et votre amitié comptent plus pour moi
que je ne saurais le dire.

Et à Paul, même si pour lui, ce qui se rapproche le plus
d'un roman d'amour est un pensum appelé
Le Baiser de la mort.

Toute ma gratitude à Lisa Kleypas
et à Stephanie Laurens

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Le mois d'avril est déjà là, et avec lui, la saison londonienne est de retour. On peut voir dans toute la ville les mères ambitieuses et leurs chères débutantes en quête de la robe de bal magique qui, elles le savent, feront toute la différence entre une future épouse et une future vieille fille.

Et pour ce qui est de leurs proies (les célibataires endurcis), M. Colin Bridgerton caracole de nouveau en tête de la liste des bons partis, même s'il n'est pas encore rentré de son voyage à l'étranger. Certes, il n'est pas titré, mais il est abondamment doté puisqu'il ne manque ni d'allure, ni de fortune, ni, comme le sait quiconque a passé une seule minute à Londres, de charme.

Toutefois, M. Bridgerton a atteint l'âge relativement avancé de trente-trois ans sans jamais manifester d'inclination pour une jeune fille en particulier, et l'on n'a guère de raisons de supposer que cette saison 1824 différera, en ce point, de 1823.

Peut-être les chères débutantes – et surtout leurs mères ambitieuses – seraient-elles avisées de chercher ailleurs. Si M. Bridgerton est en quête d'une fiancée, il cache bien ses intentions.

D'un autre côté, n'est-ce pas là justement le genre de défi propre à enthousiasmer une débutante ?

La Chronique mondaine de lady Whistledown

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Prologue

Le 6 avril de l'année 1812 – deux jours exactement avant son seizième anniversaire –, Pénélope Featherington tomba amoureuse.

En un mot, l'expérience fut exaltante. Le monde trembla. Le cœur de Pénélope fit des bonds. Elle eut le souffle coupé. Et, nota-t-elle avec une certaine satisfaction, le monsieur en question – un certain Colin Bridgerton – ressentit exactement les mêmes transports… le côté sentimental mis à part.

En effet, il ne tomba – hélas ! – pas amoureux d'elle en 1812, ni en 1813, 1814, 1815… Diable ! Non plus que dans les années 1816 à 1822, et assurément pas en 1823, qu'il passa presque en totalité à l'étranger. Cependant, pour lui aussi, la terre trembla, son cœur bondit, et Pénélope sut sans l'ombre d'un doute qu'il avait eu le souffle coupé. Une bonne dizaine de secondes.

Comme il arrive en général à un homme qui fait une chute de cheval.

Voilà comment cela s'était passé.

Pénélope se promenait dans Hyde Park avec sa mère et ses deux sœurs aînées lorsqu'elle avait senti le sol vibrer sous ses pas (voir plus haut le passage au sujet du tremblement de terre). Sa mère ne prêtant pas attention à elle – c'était souvent le cas –, Pénélope s'était éloignée discrètement pour voir ce qui se passait. Les dames Featherington étaient en grande conversation avec la vicomtesse Bridgerton et sa fille Daphné,

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

qui venait de commencer sa deuxième saison à Londres, aussi avaient-elles superbement ignoré le roulement de tonnerre. Les Bridgerton étaient des gens qui comptaient, et on ne négligeait pas une conversation avec eux.

Ayant contourné un arbre au fût particulièrement épais, Pénélope aperçut deux cavaliers qui venaient dans sa direction, chevauchant à bride abattue – ou quelle que soit l'expression consacrée pour désigner ces inconscients qui, une fois juchés sur une monture, oublient toute notion de confort et de sécurité. Le cœur de Pénélope cogna sourdement dans sa poitrine. (Il aurait été bien difficile à la jeune fille de conserver un pouls paisible devant le fougueux spectacle qui s'offrait à elle, et, en outre, cela lui permettrait par la suite d'affirmer que son cœur avait fait un bond le jour où elle était tombée amoureuse.)

Soudain, par l'un de ces inexplicables caprices du destin, une bourrasque avait emporté son bonnet (dont elle avait, au grand dam de sa mère, à peine noué les rubans, ces derniers lui irritant la peau), l'avait soulevé dans les airs et hop ! J'avait plaqué sur le visage de l'un des deux cavaliers.

Pénélope avait laissé échapper un hoquet de surprise (le fameux souffle coupé), puis l'homme était tombé de sa monture, s'abattant de manière fort peu élégante dans une flaque de boue.

Sans réfléchir, elle s'était précipitée vers lui en poussant un cri censé exprimer son inquiétude quant à son bien-être, cri qui, elle le craignait, s'était transformé en un glapissement étranglé. Bien entendu, il allait être furieux contre elle. Après tout, il était, par sa faute, tombé de cheval et se retrouvait couvert de boue – deux mésaventures à même de mettre n'importe quel gentleman de sale humeur. Pourtant, après qu'il se fut relevé en époussetant ce qui pouvait l'être de ses vêtements, il ne s'était pas fâché contre elle. Il ne lui avait pas fait la moindre remarque désobligeante. Il n'avait pas crié. Il n'avait même pas froncé les sourcils.

Il avait ri.

Il avait ri.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pénélope n'avait pas une grande expérience en matière de rire masculin, et le peu qu'elle avait connu n'avait pas été très plaisant. Cependant, les yeux de l'inconnu – d'un vert intense – brillaient d'amusement tandis qu'il essuyait une malencontreuse tache de boue sur sa joue tout en déclarant :

— Eh bien, ce n'était pas très bien joué de ma part, n'est-ce pas ?

C'est à cet instant que Pénélope était tombée amoureuse.

Lorsqu'elle avait retrouvé sa voix (c'est-à-dire, elle fut peinée de le noter, avec un certain temps de retard par rapport à n'importe quel quidam d'intelligence moyenne), elle avait répondu :

— Oh, non, c'est moi qui devrais vous présenter des excuses ! Mon bonnet s'est envolé et…

Elle s'interrompit en s'avisant qu'il ne lui avait pas présenté d'excuses, et qu'elle n'avait donc aucune raison de le contredire.

— Il n'y a pas de mal, répondit-il avec un sourire amusé. Je… Oh, bonjour, Daphné ! J'ignorais que tu étais au parc.

Pivotant sur ses talons, Pénélope s'était trouvée nez à nez avec Daphné Bridgerton, à côté de qui se trouvait Mme Featherington mère, laquelle avait sifflé :

— Qu'as-tu fait, Pénélope Featherington ?

Pénélope n'avait pas eu le réflexe de rétorquer par son habituel « rien », car non seulement tout était sa faute, mais elle venait manifestement de se ridiculiser devant un homme qui, à en juger par l'expression maternelle, était un excellent parti.

Non que sa mère ait pensé un instant qu'elle avait une seule chance de le séduire. Mais Mme Featherington nourrissait de grandes ambitions matrimoniales pour ses filles aînées. Et, de toute façon, Pénélope n'avait pas encore effectué sa première sortie dans le monde.

Cependant, si sa mère avait envisagé de se fâcher davantage, elle s'en abstint, car cela aurait détourné son attention des célèbres Bridgerton, qui comptaient dans leurs rangs, Pénélope venait soudain de le comprendre, l'homme pour l'instant couvert de boue.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— J'espère que votre fils n'est pas blessé ! s'était écriée Mme Featherington à l'adresse de lady Bridgerton.

— Je vais très bien, avait répondu Colin tout en faisant un adroit pas de côté, sans doute pour échapper aux manifestations de l'inquiétude maternelle.

Les présentations avaient été faites, mais le reste de la conversation avait ensuite perdu tout intérêt, en grande partie parce que Colin Bridgerton avait rapidement, et avec justesse, classé Mme Featherington dans la catégorie des marieuses invétérées. Pénélope ne fut donc guère surprise de le voir battre prestement en retraite.

Cependant, il était trop tard. Le mal était fait. Elle avait trouvé de quoi alimenter ses rêves.

Plus tard, ce soir-là, alors qu'elle revivait en pensée leur rencontre pour la centième fois, elle s'avisa que ç'aurait été encore mieux si elle avait pu prétendre qu'elle s'était éprise de lui lorsqu'il avait porté sa main à ses lèvres avant de l'entraîner dans une valse étourdissante, ses yeux verts pétillant de mille promesses, tandis qu'il la serrait un peu plus que ne l'exigeaient les usages. Ou alors, que cela était arrivé alors qu'il chevauchait à la vitesse de l'éclair à travers la lande battue par les vents, nullement ralenti par lesdits vents, tandis qu'il (ou plutôt son cheval) galopait vers elle, impatient (Colin, pas son cheval) de la rejoindre.

Mais non, il avait fallu qu'elle s'éprenne de Colin Bridgerton le jour où il était tombé de sa monture dans une flaque de boue. C'était totalement dépourvu de romantisme, mais ce n'était que justice, puisque rien ne devait s'ensuivre.

À quoi bon gaspiller tant de romantisme pour un homme qui ne répondrait jamais à son amour ? Mieux valait laisser les rencontres sur la lande balayée par les vents à des couples qui avaient vraiment un avenir ensemble.

Et s'il y avait une chose dont Pénélope était certaine, même à l'âge de seize ans moins deux jours, c'est qu'en ce qui concernait son avenir, Colin Bridgerton ne figurerait pas dans le rôle du mari.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle n'était tout simplement pas le genre de fille qui plaisait à un homme comme lui, et elle craignait de ne jamais l'être.

Le 10 avril 1813 – deux jours tout juste avant son dix-septième anniversaire –, Pénélope Featherington effectua son entrée dans le monde. Elle n'en avait pas envie. Elle avait supplié sa mère de lui accorder un délai supplémentaire d'un an. Elle pesait une douzaine de kilos de trop et son visage avait toujours une fâcheuse tendance à se couvrir de boutons lorsqu'elle était nerveuse, c'est-à-dire la plupart du temps, car rien au monde n'aurait pu la rendre plus nerveuse que la perspective d'un bal londonien.

Elle tenta de se persuader que la véritable beauté est intérieure, mais cela ne la consola guère de son désespérant manque de conversation. Quoi de plus déprimant qu'une jeune fille vilaine et sans esprit ? Or, en cette première année sur le marché du mariage, c'était exactement ce qu'était Pénélope. Une vilaine fille sans… – bon, d'accord, elle pouvait se montrer un peu indulgente –, une vilaine fille sans *beaucoup* d'esprit.

En son for intérieur, elle savait qui elle était – une personne intelligente, bienveillante, et souvent même drôle –, mais ces qualités semblaient toujours s'égarer quelque part entre son cœur et ses lèvres, de sorte qu'elle finissait toujours par dire ce qu'il ne fallait pas, ou, plus souvent, par ne rien dire du tout.

Pour ne rien arranger, sa mère refusait de la laisser choisir elle-même ses vêtements. Lorsqu'elle ne portait pas de blanc – la couleur requise pour les débutantes, qui n'était pas du tout flatteuse pour son teint –, elle était obligée d'arborer du jaune, du rouge ou de l'orange, trois couleurs qui lui donnaient une mine épouvantable. La seule fois où Pénélope avait suggéré du vert, Mme Featherington avait déclaré d'un ton sans réplique que le vert était sinistre.

Le jaune, en revanche, avait-elle poursuivi, était une couleur joyeuse, et une jeune fille joyeuse attirerait plus sûrement un mari.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Ce jour-là, Pénélope avait renoncé à comprendre la logique maternelle.

Et elle avait continué à porter du jaune, de l'orange et, à l'occasion, du rouge, des teintes qui, avec ses cheveux roux et ses yeux bruns, lui faisaient un teint spectral. Cependant, étant impuissante à y changer quoi que ce soit, elle affichait son plus beau sourire et acceptait son sort. Et si elle n'avait pas le cœur à la fête, du moins s'interdisait-elle de pleurer en public.

Ce qui, à sa grande fierté, ne lui était jamais arrivé.

Cerise sur le gâteau, 1813 avait été l'année où la mystérieuse (et fictive) lady Whistledown avait commencé à publier ses fameuses *Chroniques mondaines* au rythme de trois par semaine. Le journal à feuillet unique avait rencontré un succès fulgurant. Personne ne connaissait l'identité de son auteur, mais chacun avait sa théorie. Durant des semaines – et même des mois –, on n'avait parlé que d'elle à Londres. Les six premiers numéros du journal avaient été distribués gratuitement, le temps que le beau monde ne puisse plus s'en passer, puis, du jour au lendemain, plus de livraison. Juste des crieurs des rues qui le vendaient au prix scandaleux de cinq *pence*.

Mais déjà, plus personne ne pouvait vivre sans sa dose presque quotidienne de commérage. Aussi tout le monde déboursait-il ses cinq *pence* tandis que, quelque part, une femme (ou peut-être, supposaient certains, un homme) s'enrichissait.

Ce qui distinguait *La Chronique mondaine de lady Whistledown* de ses concurrentes, c'était le fait que son auteur citait les noms en entier. Impossible de se cacher derrière les initiales de lord P… ou de lady B… !

Lorsque lady Whistledown parlait de quelqu'un, elle utilisait son patronyme complet.

Et lorsque lady Whistledown parlait de Pénélope Featherington, elle ne mâchait pas ses mots. La première apparition de Pénélope dans la *Chronique* fut ainsi formulée :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

La désastreuse robe de bal de Mlle Pénélope Featherington faisait surtout ressembler la malheureuse à un citron blet.

Le coup était assez bas, sans aucun doute, mais ce n'était que la vérité.

Sa deuxième apparition ne fut pas plus tendre.

On n'a pas entendu Mlle Pénélope Featherington prononcer un seul mot, mais qui s'en étonnera ? La malheureuse était littéralement noyée sous les flots de dentelles de sa robe.

Ce n'étaient pas de telles remarques, Pénélope en avait bien peur, qui allaient améliorer sa popularité.

Toutefois, la saison n'avait pas été totalement calamiteuse. Avec certaines personnes, Pénélope était capable de s'exprimer. Lady Bridgerton, par exemple, semblait l'avoir prise en affection et Pénélope s'était surprise à révéler à l'aimable vicomtesse des choses qu'elle n'aurait jamais imaginé dire à sa propre mère. C'était grâce à elle qu'elle avait rencontré Éloïse, la sœur cadette de son cher Colin. Éloïse venait elle aussi de fêter ses dix-sept ans, mais sa mère avait eu la sagesse de lui permettre de reporter d'une année son entrée dans le monde, bien qu'Éloïse possède le charme et la beauté des Bridgerton en abondance.

Ainsi Pénélope passait-elle ses après-midi dans le petit salon vert de lady Bridgerton (ou, plus souvent, dans la chambre d'Éloïse, où les deux filles riaient, gloussaient et bavardaient avec passion de tout ce qui leur passait par la tête) et croisait-elle à l'occasion Colin qui, à l'âge de vingt-deux ans, n'avait toujours pas quitté la maison familiale pour prendre un appartement.

Si Pénélope avait cru l'aimer jusqu'alors, ce n'était rien comparé à ce qu'elle éprouvait maintenant qu'elle le connaissait vraiment. Colin Bridgerton était spirituel, il avait fière allure, il était doté d'un humour pince-sans-rire qui faisait se pâmer toutes les femmes, mais surtout…

Colin Bridgerton était gentil.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Gentil. Que ce terme semblait naïf ! Cela aurait dû paraître banal, mais cela lui allait à la perfection. Il avait toujours un mot gentil pour Pénélope, et le jour où elle trouva le courage de répondre (autrement que par les simples salutations d'usage), il *l'écouta*. Ce qui ne fit que faciliter les choses la fois suivante.

À la fin de la saison, Pénélope s'avisa que Colin Bridgerton était le seul homme de sa connaissance avec qui elle pouvait avoir une *conversation*.

C'était de l'amour. De l'amour, de l'amour, de l'amour ! Peut-être y avait-il quelque ridicule à répéter ce mot, mais c'était pourtant celui qu'elle griffonnait sur des blocs de papier à lettres scandaleusement chers, à côté de *Madame Colin Bridgerton, Pénélope Bridgerton* et *Colin, Colin, Colin*. La feuille finissait en général dans l'âtre dès que Pénélope entendait des pas dans le couloir.

Dieu que c'était merveilleux d'éprouver de l'amour – même s'il n'était pas réciproque – envers quelqu'un de gentil ! Cela vous donnait l'impression d'être une personne très raisonnable.

Bien entendu, ce qui ne gâchait rien, Colin avait une allure folle, comme tous les Bridgerton de sexe masculin. Non seulement il possédait la célèbre chevelure Bridgerton auburn, la grande bouche souriante des Bridgerton, ainsi que leurs larges épaules et leur haute stature, mais, ce qui était sa marque personnelle, il était doté des plus fabuleux yeux verts qui existent.

Un regard propre à hanter les rêves d'une jeune fille.

Et Pénélope rêvait, rêvait, rêvait…

Le mois d'avril 1814 vit le retour de Pénélope dans les bals londoniens pour une deuxième saison, et même si celle-ci fut marquée par le même nombre de prétendants que la précédente (zéro), en toute honnêteté, elle ne fut pas si mauvaise que cela.

Par chance, Pénélope avait perdu une bonne dizaine de kilos, ce qui lui permettait désormais de trouver sa silhouette « agréablement ronde » plutôt que « hideusement boursouflée ». Elle était toujours aux antipodes

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

de la minceur de liane en vogue à cette époque, mais au moins, elle avait assez maigri pour justifier le renouvellement complet de sa garde-robe.

Las ! Sa mère lui avait de nouveau imposé du jaune, de l'orange, et du rouge à l'occasion. Cette fois, lady Whistledown avait écrit :

Mlle Pénélope Featherington (la moins sotte des sœurs Featherington) portait une robe d'un jaune citron à vous faire grincer des dents.

Même si le compliment était indirect, il impliquait qu'elle était la plus intelligente de la famille.

Pénélope n'était pas la seule à faire l'objet de remarques cinglantes de la part de l'acerbe chroniqueuse. La brune Kate Sheffield, qui avait été comparée à une jonquille fanée dans sa robe jaune, allait pourtant épouser Anthony Bridgerton – frère aîné de Colin, et vicomte de surcroît !

Tout espoir n'était donc pas perdu pour Pénélope.

Enfin, pas tout à fait. Certes, Colin ne la demanderait jamais en mariage, mais au moins, il l'invitait à danser à chaque bal, et de temps en temps, elle le faisait rire. Elle savait qu'elle devrait se contenter de cela.

Ainsi allait la vie de Pénélope. Elle effectua une troisième saison, puis une quatrième. Ses sœurs aînées, Prudence et Philippa, ayant enfin convolé en justes noces, avaient quitté la maison maternelle. Mme Featherington ne renonçait pas à marier sa cadette – après tout, il avait fallu cinq saisons pour caser Prudence et Philippa –, mais cette dernière savait qu'elle était destinée à rester vieille fille. Elle n'aurait pas supporté d'épouser un homme alors qu'elle était si désespérément éprise de Colin. Et peut-être, tout au fond de son esprit – dans le coin le plus reculé, coincé entre les verbes français qu'elle n'avait jamais su conjuguer et les notions d'arithmétique qui ne lui étaient pas de la moindre utilité – avait-elle conservé un infime espoir.

Jusqu'à ce *fameux jour*.

Aujourd'hui encore, sept ans après, elle y faisait toujours référence en disant ce *fameux jour*.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Ce fameux jour, donc, elle quittait la demeure des Bridgerton où, comme d'habitude, elle avait pris le thé avec Éloïse, sa mère et ses sœurs. C'était juste avant que Benedict, le frère d'Éloïse, épouse Sophie, à l'époque où il ignorait qui était celle-ci et… Enfin, ce détail n'était pas très important, sinon que ce secret était peut-être le seul que lady Whistledown n'ait pas réussi à déterrer au cours des dix dernières années.

Quoi qu'il en soit, Pénélope s'apprêtait à sortir. Elle traversait le hall, les talons de ses bottines résonnant sur le dallage de marbre. Elle était en train d'ajuster sa pelisse avant de parcourir la courte distance qui la séparait de chez elle (juste au coin de la rue) lorsqu'elle entendit des voix. Des voix masculines. Appartenant aux Bridgerton.

Elle reconnut les trois frères aînés : Anthony, Benedict et Colin. C'était l'une de ces conversations typiquement masculines qui consistent essentiellement à maugréer et à se lancer des piques. Pénélope avait toujours adoré regarder les Bridgerton jouer à ce petit jeu. Ils avaient un tel esprit de famille !

Elle pouvait les voir par la porte d'entrée ouverte, mais ce n'est qu'une fois sur le seuil qu'elle comprit leurs paroles. Preuve qu'elle avait toujours le chic pour faire les choses au mauvais moment, la première voix qu'elle entendit fut celle de Colin, et ses paroles n'étaient guère flatteuses.

— *… et je n'ai certainement pas l'intention de me marier avec Pénélope Featherington !*

— Oh !

L'exclamation lui échappa, vibrant dans l'air tel un sifflement trop aigu.

Les trois frères Bridgerton se tournèrent vers elle, la même expression horrifiée sur le visage, et Pénélope comprit qu'elle était sur le point de vivre le moment le plus effroyablement gênant de toute sa vie.

Elle garda le silence pendant ce qui lui parut une éternité puis, avec une dignité dont elle ne se serait jamais crue capable, elle regarda Colin droit dans les yeux et déclara :

— Je ne vous ai jamais demandé de m'épouser.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Les joues de Colin virèrent au rose vif, puis au rouge écarlate. Il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. C'était sans doute, songea Pénélope avec une amère satisfaction, la première fois de sa vie qu'il était à court de mots.

— Et je ne me souviens pas, ajouta-t-elle en déglutissant convulsivement, d'avoir jamais dit à qui que ce soit que j'espérais une demande de votre part.

— Pénélope, parvint enfin à articuler Colin, je suis vraiment désolé.

— Vous n'avez aucune raison de vous excuser.

— Si, insista-t-il. J'ai blessé votre fierté et…

— Vous ignoriez que j'étais là.

— Néanmoins, je…

— Vous n'avez pas l'intention de m'épouser, l'interrompit-elle d'une voix qui sonnait creux à ses propres oreilles. Où est le crime ? Moi, je n'ai pas l'intention d'épouser votre frère Benedict.

Ce dernier, qui ne semblait savoir où poser les yeux, sursauta à ces mots.

Pénélope serra les poings.

— Vous voyez ? Je ne blesse pas sa fierté en déclarant que je n'ai pas l'intention de l'épouser.

Elle se tourna vers Benedict, s'obligeant à chercher son regard.

— N'est-ce pas, monsieur Bridgerton ?

— Absolument, s'empressa d'acquiescer Benedict.

— Dans ce cas, n'en parlons plus, reprit-elle, surprise, pour une fois, de trouver *exactement* les mots qu'il fallait. Aucune fierté n'a été blessée. À présent, messieurs, si vous voulez m'excuser, j'aimerais rentrer chez moi.

Les trois hommes s'écartèrent aussitôt pour la laisser passer. Elle aurait fait une sortie impeccable si Colin ne lui avait soudain demandé :

— Vous n'avez pas de chaperon ?

Elle secoua la tête.

— J'habite au coin de la rue, lui rappela-t-elle.

— Certes, mais…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je vais vous accompagner, proposa Anthony tout naturellement.

— Je vous remercie, mais ce n'est vraiment pas indispensable, milord.

— Faites-moi plaisir, insista Anthony, d'un ton qui ne souffrait aucune réplique.

Pénélope hocha la tête, et tous deux s'éloignèrent sur le trottoir. Après avoir dépassé trois ou quatre maisons, Anthony déclara d'un ton étrangement respectueux :

— Il n'avait pas vu que vous étiez là.

Pénélope pinça légèrement les lèvres, non de colère, mais sous l'effet de la lassitude et de la résignation.

— Je sais. Ce n'est pas quelqu'un de cruel. Je suppose que votre mère l'a encore harcelé pour qu'il trouve une épouse.

Anthony acquiesça. La détermination de lady Bridgerton à voir ses huit enfants dûment mariés était légendaire.

— Elle m'aime bien, poursuivit Pénélope. Je parle de votre mère. Elle ne voit pas au-delà de cela, j'en ai peur. Mais, à la vérité, ce n'est pas tellement important qu'elle apprécie la fiancée de Colin.

— Ma foi, je ne dirais pas cela, répondit Anthony, qui ressemblait plus à un fils bien élevé qu'à un aristocrate craint et respecté. Je n'aimerais pas être marié à quelqu'un que ma mère n'apprécierait pas.

Il secoua la tête.

— C'est une force de la nature.

— Votre mère ou votre épouse ?

Il réfléchit un instant.

— Les deux, lâcha-t-il.

Ils marchèrent un moment en silence, puis Pénélope dit soudain :

— Colin devrait partir.

Anthony lui décocha un regard intrigué.

— Je vous demande pardon ?

— Il devrait partir. Voyager. Il n'est pas prêt à se marier, et votre mère ne pourra pas s'empêcher de le presser. Elle est certainement animée de bonnes intentions, mais…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pénélope se mordit la lèvre, horrifiée à l'idée que le vicomte la soupçonne de critiquer lady Bridgerton. Pour sa part, elle considérait celle-ci comme la plus grande dame d'Angleterre.

— Ma mère n'a toujours que d'excellentes intentions, observa Anthony avec un sourire indulgent, mais vous avez sans doute raison. Peut-être Colin devrait-il s'en aller. Il aime beaucoup voyager. Cela dit, il est tout juste de retour du pays de Galles.

— Ah oui ? murmura poliment Pénélope.

Comme si elle ne savait pas déjà qu'il était allé au pays de Galles !

— Nous voilà arrivés, fit Anthony tout en hochant la tête pour répondre à sa question. Nous sommes chez vous, n'est-ce pas ?

— Oui. Merci de m'avoir raccompagnée.

— Tout le plaisir a été pour moi, soyez-en certaine.

Pénélope le regarda s'éloigner, puis elle rentra… et fondit en larmes.

Le lendemain, le compte rendu suivant parut dans la *Chronique mondaine de lady Whistledown :*

Quelle agitation, hier, devant l'hôtel particulier de lady Bridgerton au 5, *Brutton Street !*

Pour commencer, on a vu Pénélope Featherington en compagnie non pas d'un, non pas de deux, mais de TROIS frères Bridgerton – un exploit jamais réalisé jusqu'à présent par l'infortunée jeune fille, qui a en général la triste réputation de faire tapisserie dans les soirées. Hélas (mais c'était sans doute prévisible) pour elle, lorsque Mlle Featherington est partie, c'était au bras du vicomte, le seul homme marié des trois.

Si Mlle Featherington parvient un jour à traîner un Bridgerton devant l'autel, cet événement marquera la fin du monde tel que nous le connaissons, et votre dévouée chroniqueuse, qui reconnaît volontiers qu'elle serait complètement désorientée dans un tel univers, se verrait contrainte de renoncer sur le champ à sa mission d'information.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Apparemment, même lady Whistledown avait compris combien les sentiments de Pénélope pour Colin étaient sans espoir.

Les années passèrent et, sans s'en rendre compte, Pénélope cessa d'être une débutante et se trouva assise avec les chaperons, observant sa jeune sœur Felicity – probablement la seule des sœurs Featherington à avoir reçu en héritage à la fois l'esprit et la beauté – faire ses débuts dans le monde.

Colin, qui paraissait avoir développé une passion pour les voyages, passait de moins en moins de temps en Angleterre. Quand il était de retour, cependant, il invitait toujours Pénélope à danser et avait toujours un sourire pour elle. De son côté, elle parvenait à faire comme si de rien n'était, comme s'il n'avait jamais clamé en pleine rue son dédain pour elle, comme si ses rêves n'avaient jamais volé en éclats.

Et quand il séjournait à Londres, c'est-à-dire assez rarement, ils renouaient une amitié spontanée, à défaut d'être profonde. Ce qui était bien tout ce que pouvait espérer une vieille fille de vingt-huit ans, n'est-ce pas ?

Aimer en vain n'est jamais confortable, mais Pénélope avait fini par s'y habituer.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

1

Jour de joie pour les mères de filles à marier : Colin Bridgerton est rentré de Grèce !

Chers (et ignorants) lecteurs dont c'est la première saison à Londres, sachez que M. Bridgerton est le troisième de la légendaire fratrie des huit Bridgerton (d'où son prénom, Colin, commençant par un C ; il suit Anthony, Benedict et précède Daphné, Éloïse, Francesca, Gregory et Hyacinthe).

Bien que M. Bridgerton ne détienne aucun titre de noblesse et qu'il soit peu probable que cela arrive jamais (il arrive en septième position sur la liste des héritiers du titre, après les deux fils de l'actuel vicomte de Bridgerton, son frère aîné Benedict, puis les trois fils de celui-ci), il est considéré comme l'une des meilleures prises de la saison, en raison de sa fortune, de sa beauté, de sa silhouette, et par-dessus tout, de son charme. Il est cependant difficile de prédire si M. Bridgerton succombera aux séductions du bonheur matrimonial cette année. À trente-trois, il est certes en âge de convoler en justes noces, mais il n'a jamais manifesté d'intérêt particulier envers aucune jeune femme de bonne lignée et, ce qui n'arrange rien, il a l'étrange manie de quitter régulièrement Londres sur un coup de tête, attiré par quelque destination exotique.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 2 avril 1824

— Écoute cela ! glapit Portia Featherington. Colin Bridgerton est de retour !

Pénélope leva les yeux de sa broderie. Sa mère serrait la dernière édition de *La Chronique mondaine de lady Whistledown* avec la même

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

énergie qu'elle aurait mise à agripper une corde la retenant, suspendue dans le vide, au sommet d'un immeuble.

— Je sais, murmura Pénélope.

Portia fronça les sourcils. Elle détestait que quiconque soit informé d'une rumeur avant elle.

— Comment avez-vous pu lire le *Whistledown* avant moi ? J'ai dit à Briarly de me le mettre de côté et de ne laisser personne…

— Je ne l'ai pas vu dans le *Whistledown*, l'interrompit Pénélope, avant qu'elle s'en prenne au pauvre majordome, qui n'avait déjà pas la tâche facile. Felicity me l'a dit hier après-midi. Elle l'a appris par Hyacinthe Bridgerton.

— Ta sœur passe beaucoup de temps chez les Bridgerton.

— Moi aussi, lui rappela Pénélope tout en se demandant où sa mère voulait en venir.

Portia se tapota la joue de l'index, comme toujours lorsqu'elle réfléchissait à quelque complot.

— Colin Bridgerton est en âge de chercher une épouse.

Pénélope parvint à fermer les paupières juste avant que les yeux ne lui sortent de la tête.

— Colin Bridgerton n'épousera jamais Felicity !

Portia haussa les épaules.

— On a vu des unions plus étranges.

— Eh bien, pas moi, marmonna Pénélope.

— Anthony Bridgerton s'est bien marié avec cette Kate Sheffield, qui était encore moins courtisée que *toi !*

Ce n'était pas tout à fait vrai. Du point de vue de Pénélope, Kate et elle étaient sur le même barreau dans l'échelle sociale. Toutefois, elle ne voyait pas l'utilité de contredire sa mère, qui croyait peut-être lui avoir adressé un compliment en lui rappelant que d'autres jeunes femmes étaient encore moins recherchées qu'elle.

Pénélope pinça les lèvres. Les « compliments » de sa mère étaient en général aussi doux que des piqûres de guêpes.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— N'y vois pas de critique de ma part, ajouta Portia, soudain pleine de sollicitude. À vrai dire, je suis plutôt contente que tu sois célibataire. Je suis seule au monde, à l'exception de mes filles, et il est rassurant de savoir que l'une d'entre vous prendra soin de moi dans mes vieux jours.

Pénélope vit soudain l'avenir tel que le décrivait sa mère, et songea que le plus sage serait peut-être d'épouser le premier venu. Bien qu'elle se soit depuis longtemps résignée au célibat, elle s'était toujours imaginée chez elle, dans une petite maison de ville, ou un cottage au bord de la mer.

Ces derniers temps, cependant, Portia avait une fâcheuse tendance à saupoudrer sa conversation d'allusions à son grand âge et à sa chance que Pénélope puisse prendre soin d'elle. Peu lui importait que Prudence et Philippa aient épousé des hommes suffisamment fortunés pour pourvoir à son confort. Ni qu'elle ne soit pas elle-même dans la misère, puisqu'un quart de sa propre dot avait été mis de côté pour son usage personnel.

Non, dans sa bouche « prendre soin d'elle » n'avait rien à voir avec l'argent. Ce qu'il fallait à Portia, c'était une esclave.

Pénélope poussa un soupir. Elle se montrait trop dure envers sa mère, même si ce n'était qu'en esprit. Cela lui arrivait trop souvent. Sa mère l'aimait, elle le savait, et elle l'aimait en retour.

Ce qui ne l'empêchait pas de la trouver parfois exaspérante.

Elle espérait que cela ne faisait pas d'elle quelqu'un de mauvais, mais, en toute franchise, sa mère aurait épuisé la patience de la plus aimante et la plus dévouée des filles, et comme Pénélope était la première à le reconnaître, elle pouvait se permettre d'être parfois un brin sarcastique.

— Pourquoi ne penses-tu pas que Colin Bridgerton pourrait épouser Felicity ? interrogea Portia.

Pénélope leva les yeux, prise de court. Elle avait cru que le sujet était clos. Elle aurait dû se méfier : sa mère était un modèle de ténacité.

— Eh bien, dit-elle lentement, pour commencer, elle a douze ans de moins que lui.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pfft ! fit Portia en balayant l'argument d'un revers de main. Ce n'est rien, et tu le sais.

Pénélope se piqua le doigt avec son aiguille et laissa échapper un petit cri.

— De toute façon, poursuivit sa mère allègrement, il a déjà…

Elle parcourut le journal afin de chercher l'âge de l'intéressé.

— … trente-trois ans ! Comment pourrait-il ne pas y avoir une bonne dizaine d'années d'écart entre sa femme et lui ? Tu ne penses tout de même pas qu'il va épouser quelqu'un de *ton* âge !

Pénélope porta le doigt à sa bouche. Elle savait que c'était inconvenant, mais il fallait qu'elle morde quelque chose pour ne pas lâcher quelque remarque acerbe et horriblement agressive.

Sa mère disait vrai. Dans le beau monde, de nombreux mariages, pour ne pas dire la plupart, se contractaient entre des hommes faits et des jeunes filles qui étaient leurs cadettes de douze ans, voire plus. Cependant, la différence d'âge qui séparait Colin de Felicity lui semblait un gouffre. Peut-être parce que…

Pénélope ne parvint pas à réprimer une grimace de dégoût.

— Elle est comme une sœur pour lui. Une petite sœur.

— Vraiment, Pénélope, je ne pense pas que…

— Ce serait presque incestueux, marmonna Pénélope.

— Que disais-tu ?

Pénélope reprit son ouvrage d'une main énergique.

— Rien.

— Je suis sûre que tu as dit quelque chose.

Pénélope secoua la tête.

— Je me suis raclé la gorge. Sans doute aurez-vous cru…

— Je t'ai entendue dire quelque chose. J'en suis sûre.

Pénélope gémit. Un avenir aussi morne que déprimant se profilait à l'horizon.

— Maman, dit-elle avec la patience, sinon d'une sainte, du moins d'une nonne très dévote, Felicity est pratiquement fiancée à

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

M. Albansdale.

Portia se frotta littéralement les mains.

— Elle ne s'engagera pas si elle peut mettre le grappin sur Colin Bridgerton.

— Felicity préférerait mourir que de tenter de séduire Colin.

— Allons donc ! C'est une fille intelligente. N'importe qui comprendrait que Colin Bridgerton est un bien meilleur parti.

— Mais Felicity *aime* M. Albansdale !

Portia s'adossa à sa bergère tendue de velours.

— Certes.

— En outre, ajouta Pénélope avec chaleur, M. Albansdale est en possession d'une fortune tout à fait respectable.

Portia recommença à se tapoter la joue de l'index.

— C'est juste. Pas aussi respectable, précisa-t-elle d'un ton coupant, que la part de l'héritage Bridgerton qui revient à Colin, mais je suppose qu'elle n'est pas à négliger.

Pénélope savait qu'elle n'aurait pas dû insister, mais elle ne put retenir une dernière réplique.

— En toute franchise, maman, M. Albansdale est un fiancé parfait pour Felicity. Nous devrions nous réjouir pour elle.

— Je sais, je sais, grommela Portia. Seulement, j'aurais bien aimé que l'une de mes filles passe la bague au doigt de l'un des frères Bridgerton. Quel coup d'éclat ! Tout Londres parlerait de moi pendant des semaines. Des années, peut-être !

Pénélope planta son aiguille dans le coussin à côté d'elle. Ce n'était pas le moyen le plus efficace pour soulager sa colère, mais l'alternative aurait consisté à bondir sur ses pieds en hurlant « Et moi ? ». Portia semblait considérer qu'une fois Felicity mariée, ses espoirs d'une union entre les Featherington et les Bridgerton s'éteindraient définitivement. Mais Pénélope n'était pas encore mariée ! Elle ne comptait donc pour rien ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Était-ce trop demander que de vouloir que sa mère la considère avec la même fierté que ses trois autres filles ? Pénélope savait que jamais Colin ne se fiancerait avec elle, mais une mère ne pouvait-elle fermer les yeux sur les défauts de ses enfants ? Il était évident pour Pénélope que ni Prudence, ni Philippa, ni même Felicity n'avaient la moindre chance de séduire un Bridgerton. Pourquoi Portia semblait-elle penser que leurs charmes surpassaient à ce point les siens ?

Certes, Pénélope devait admettre que la popularité de Felicity dépassait celle de ses trois aînées réunies, mais Prudence et Philippa n'avaient jamais été très recherchées. Elles avaient erré à la lisière des salles de bal tout autant qu'elle-même.

À la différence, bien sûr, qu'elles étaient à présent mariées. Pour rien au monde Pénélope n'aurait voulu de l'un ou l'autre de leurs époux, mais au moins, elles n'étaient plus célibataires.

Par chance, les préoccupations de Portia prirent un tour plus léger.

— Il faut que j'aille rendre visite à Violet, décréta-t-elle. Elle doit être tellement soulagée que Colin soit de retour. La pauvre, ajouta-t-elle avec un soupir théâtral. Elle s'inquiète à son sujet, vois-tu…

— Je sais.

— Vraiment, je trouve que c'est plus qu'une mère ne devrait avoir à supporter. Il vagabonde ici et là, Dieu seul sait où, dans des contrées *barbares*…

— Je crois que les Grecs sont chrétiens, murmura Pénélope en baissant les yeux sur son ouvrage.

— Ne sois pas impertinente, Pénélope Anne Featherington ! Ils sont *catholiques* ! s'écria Portia en frémissant sur le dernier mot.

— Pas du tout, répliqua Pénélope en renonçant à sa broderie, qu'elle posa à côté d'elle. Ils sont orthodoxes, c'est-à-dire chrétiens d'Orient.

— Donc, ils n'appartiennent pas à l'Église d'Angleterre, riposta Portia avec un reniflement de mépris.

— Dans la mesure où ils sont grecs, je suppose que cela ne les inquiète pas outre mesure.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Portia fronça les sourcils d'un air désapprobateur.

— Comment se fait-il que tu sois si bien informée de la religion des Grecs, à propos ? Non, ne dis rien, reprit-elle avec un geste théâtral. Tu l'as encore *lu* quelque part.

Pénélope battit des cils tout en cherchant une réponse appropriée.

— Tu lis beaucoup, enchaîna Portia dans un soupir. J'aurais sans doute pu te caser depuis des années si tu avais montré plus d'intérêt pour les raffinements de la vie mondaine et un peu moins pour… pour…

— Pour ? insista Pénélope.

— Je ne sais pas. Ce qui fait que tu as si souvent l'air ailleurs, le regard perdu dans le vide.

— Je réfléchis, dit Pénélope d'un ton posé. Parfois, j'apprécie de m'arrêter un instant pour réfléchir.

— T'arrêter de quoi ? voulut savoir Portia.

Pénélope ne put réprimer un sourire. Les interrogations de Portia résumaient assez bien le gouffre qui les séparait.

— De rien, maman. De rien.

Portia parut sur le point de poursuivre, mais y renonça. Ou peut-être avait-elle simplement faim. Elle s'empara d'un biscuit sur le plateau du thé et le fourra dans sa bouche.

Pénélope faillit prendre le dernier, mais préféra finalement le laisser à sa mère. Pendant que celle-ci avait la bouche pleine, elle ne parlait pas. Et la dernière chose dont Pénélope avait besoin, c'était de se lancer dans une nouvelle discussion au sujet de Colin Bridgerton.

— Colin est de retour !

Pénélope leva les yeux de son livre – *Brève Histoire de la Grèce* – lorsque Éloïse se rua dans sa chambre. Comme d'habitude, celle-ci ne s'était pas fait annoncer. Le majordome des Featherington était tellement habitué à la voir dans la maison qu'il la traitait comme un membre de la famille.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Ah oui ? fit Pénélope en arborant une expression indifférente assez convaincante (à son avis).

Bien entendu, elle se dépêcha de glisser *Brève Histoire de la Grèce* sous *Mathilda*, le roman de S. R. Fielding qui avait fait un malheur l'année précédente, et offrait l'avantage d'être assez volumineux pour dissimuler *Brève Histoire de la Grèce*.

Éloïse s'assit sur le siège du bureau de Pénélope.

— Oui, et il est tout bronzé…

— Il était en Grèce, non ?

Éloïse hocha la tête.

— Il dit que la guerre a encore empiré là-bas, et que la situation était devenue trop dangereuse. Alors il est allé à Chypre.

— Tiens, tiens ! fit Pénélope en souriant. Lady Whistledown était mal informée.

Éloïse lui adressa le fameux sourire Bridgerton, et Pénélope songea une fois de plus à la chance qu'elle avait de l'avoir pour meilleure amie. Éloïse et elle étaient inséparables depuis l'âge de dix-sept ans. Elles avaient vécu ensemble leurs saisons londoniennes, avaient atteint ensemble l'âge adulte et, pour le plus grand désespoir de leurs mères respectives, étaient restées toutes deux célibataires.

Éloïse affirmait qu'elle n'avait pas encore rencontré la bonne personne.

Quant à Pénélope… Eh bien, personne ne lui posait la question.

— A-t-il aimé Chypre ? s'enquit-elle.

Éloïse laissa échapper un soupir.

— Il dit que c'est superbe. Comme j'aimerais voyager ! J'ai l'impression que tout le monde est allé quelque part sauf moi.

— Et moi, lui rappela Pénélope.

— Et toi, acquiesça Éloïse. Dieu merci, tu es là.

— Éloïse ! s'écria Pénélope en lui lançant un oreiller.

En vérité, elle aussi était reconnaissante d'avoir Éloïse. Chaque jour, elle s'en réjouissait. Bien des femmes traversaient l'existence sans avoir

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

d'amie proche, mais elle, elle avait quelqu'un à qui elle pouvait tout dire. Enfin, presque tout. Jamais Pénélope ne lui avait avoué ses sentiments pour Colin, bien qu'elle la soupçonnât d'avoir deviné la vérité. Éloïse avait cependant bien trop de tact pour y faire allusion, ce qui ne faisait que confirmer la certitude de Pénélope que Colin ne l'aimerait jamais. Si Éloïse avait estimé, même un instant, que Pénélope avait une chance de conquérir le cœur de son frère, elle aurait mis au point une stratégie à faire pâlir d'envie un général aguerri.

Lorsqu'elle avait une idée en tête, Éloïse devenait terriblement autoritaire.

— … alors il a dit que la mer était si démontée qu'il a rendu tout son repas par-dessus le bastingage et…

Éloïse s'interrompit et fronça les sourcils.

— Tu ne m'écoutes pas.

— Non, admit Pénélope. Enfin, si, en partie. Je refuse de croire que Colin t'ait avoué une telle faiblesse.

— Je suis tout de même sa sœur.

— Il sera furieux contre toi s'il apprend que tu me l'as dit.

— Il s'en moque. Tu es comme une sœur, pour lui.

Pénélope sourit, mais ne put retenir un soupir.

— Maman lui a demandé – bien sûr – s'il envisageait de rester en ville pour la saison, poursuivit Éloïse, et – bien sûr – il est resté très évasif, mais j'ai décidé de l'interroger moi-même…

— Habilement manœuvré, commenta Pénélope à mi-voix.

Éloïse lui lança à son tour l'oreiller.

— J'ai réussi à lui faire admettre que oui, il pense rester au moins quelques mois. Mais il m'a fait promettre de ne pas le répéter à maman.

— Eh bien, ce n'est pas…

Pénélope s'éclaircit la voix.

— … très intelligent de sa part. Si votre mère croit qu'il n'est là que pour peu de temps, elle va redoubler d'efforts pour le marier. J'aurais cru que c'était là ce qu'il voulait éviter.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— C’est apparemment son principal but dans la vie, renchérit Éloïse.

— S’il s’arrangeait pour lui faire croire qu’il n’y a pas de raisons de précipiter les choses, peut-être le laisserait-elle un peu plus tranquille.

— L’idée est intéressante, admit Éloïse, mais sans doute plus convaincante en théorie qu’en pratique. Maman est si résolue à le marier que cela ne changerait pas grand-chose qu’elle redouble d’efforts. Ceux qu’elle fournit en temps normal suffisent déjà à le rendre fou.

— Peut-on devenir doublement fou ? demanda Pénélope, songeuse.

Éloïse inclina la tête de côté.

— Aucune idée, répondit-elle. Je ne suis pas certaine d’avoir envie de le découvrir.

Elles s’absorbèrent toutes deux dans un silence pensif, ce qui leur arrivait rarement, puis Éloïse bondit sur ses pieds en déclarant :

— Il faut que j’y aille.

Pénélope sourit. Les gens qui ne connaissaient pas bien Éloïse s’étonnaient souvent de sa tendance à sauter du coq à l’âne, mais Pénélope savait qu’elle avait ses raisons. Lorsque Éloïse s’était fixé un but, rien ne pouvait l’en détourner. Par conséquent, si elle décidait soudain de partir, cela avait très probablement un rapport avec un sujet dont elles venaient de parler.

— Colin doit passer prendre le thé, expliqua-t-elle.

Pénélope sourit. Elle aimait bien avoir raison.

— Tu devrais venir, proposa Éloïse.

Pénélope secoua la tête.

— Il voudra rester en famille.

— Tu as sans doute raison, reconnut Éloïse. Bon, eh bien, je me sauve. Désolée d’être restée si peu de temps ; je voulais juste m’assurer que tu avais appris le retour de Colin.

— *Whistledown*, lui rappela Pénélope.

— Exact. Où cette femme trouve-t-elle donc ses informations ? demanda Éloïse, visiblement intriguée. Je t’avoue que, parfois, elle en sait

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

tellement sur ma famille que je me demande si je ne devrais pas m'en inquiéter.

— Elle ne pourra pas continuer éternellement, fit remarquer Pénélope en se levant pour raccompagner son amie. Quelqu'un finira bien par deviner son identité, tu ne crois pas ?

— Je ne sais pas.

Éloïse ouvrit la porte.

— C'est ce que je croyais, poursuivit-elle, mais cela fait maintenant dix ans que ça dure, et même plus. Si elle avait dû être démasquée, ce serait déjà fait.

Pénélope suivit Éloïse dans l'escalier.

— Un jour ou l'autre, elle commettra une erreur. Forcément. Ce n'est qu'un être humain.

Éloïse éclata de rire.

— Et moi qui la prenais pour un demi-dieu !

Elle s'immobilisa et fit volte-face si soudainement que Pénélope la heurta, au risque de les faire rouler toutes deux en bas des quelques marches qui restaient.

— Tu sais quoi ? demanda Éloïse.

— Pas la moindre idée.

Éloïse ne se donna même pas la peine de faire une grimace.

— Je parie qu'elle a *déjà* fait cette erreur, déclara-t-elle.

— Pardon ?

— Tu l'as dit toi-même. Elle – ou il, va savoir – écrit cette chronique depuis plus de dix ans. Personne ne pourrait en faire autant sans jamais se tromper. Tu sais ce que je pense ?

Pénélope écarta les mains en signe d'impatience.

— Je pense que le problème, c'est que nous sommes tous trop stupides pour remarquer ses bourdes.

Pénélope la considéra un instant avant d'éclater de rire.

— Oh, Éloïse ! s'écria-t-elle. Je t'adore !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— J’ai bien de la chance, vieille fille que je suis ! Il faudra que nous nous installions ensemble quand nous serons de vieilles carcasses de trente ans.

Pénélope s’accrocha à cette idée comme à un radeau de sauvetage.

— Tu crois que ce serait possible ?

Puis, baissant la voix, et après avoir balayé le hall d’un regard furtif, elle ajouta :

— Ma mère commence à parler de son grand âge à une fréquence alarmante.

— En quoi est-ce si alarmant ?

— Je figure toujours dans le tableau qu’elle peint de son avenir. Dans le rôle de la domestique.

— Mince !

— Le mot qui m’est venu à l’esprit était moins raffiné.

— Pénélope ! fit mine de se fâcher Éloïse.

— J’adore maman.

— Je sais, répondit Éloïse d’un ton apaisant.

— Non, vraiment.

L’ombre d’un sourire retroussa les lèvres d’Éloïse.

— Le problème, c’est que…

Éloïse leva la main pour l’interrompre.

— Inutile d’en dire plus, je comprends parfaitement. Je… Oh ! Bonjour, madame Featherington !

— Éloïse, fit Portia en traversant le hall d’un air affairé. J’ignorais que vous étiez ici.

— Je suis entrée furtivement. Sournoisement, même.

Portia lui adressa un sourire indulgent.

— J’ai appris que votre frère était de retour.

— Oui, nous sommes tous très heureux.

— Je m’en doute, surtout votre mère.

— En effet. Elle est folle de bonheur. Je crois qu’elle est déjà en train d’établir une liste.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Portia se redressa de toute sa hauteur et son visage s'éclaira, comme chaque fois qu'elle entendait quelque chose qui pouvait être assimilé à un potin.

— Une liste ? Quelle sorte de liste ?

— Eh bien, vous savez, le même style que celles qu'elle a rédigées pour tous ses enfants en âge de se marier. Les fiancées potentielles, et tout ça.

— Je serais curieuse de savoir, fit remarquer Pénélope avec flegme, ce qu'il faut entendre par « tout ça ».

— Quelquefois, elle ajoute les noms de personnes qui n'ont vraiment pas leur place sur la liste dans le seul but de souligner les qualités des *bons* candidats.

Portia éclata de rire.

— Peut-être te fera-t-elle figurer sur la liste de Colin, Pénélope !

Pénélope ne rit pas. Éloïse non plus. Portia ne parut pas s'en apercevoir.

— Eh bien, je ferais mieux d'y aller, fit Éloïse en toussotant. Nous attendons Colin pour le thé. Maman veut que toute la famille soit présente.

— Vous allez tous tenir dans le salon ? s'inquiéta Pénélope.

La demeure de lady Bridgerton était vaste, mais sa famille, à savoir les enfants Bridgerton avec leurs conjoints et leur progéniture, comptait vingt et une personnes. Un véritable clan !

— Nous allons à Bridgerton House, expliqua Éloïse.

Sa mère avait quitté la résidence londonienne officielle des Bridgerton après le mariage de son fils aîné. Anthony, qui était vicomte depuis l'âge de dix-huit ans, avait dit à Violet qu'elle n'avait nulle raison de s'en aller, mais celle-ci avait insisté : sa femme et lui avaient besoin d'un peu d'intimité. En conséquence, Anthony et Kate habitaient Bridgerton House avec leurs trois enfants, et Violet vivait avec ses enfants encore célibataires (à l'exception de Colin, qui avait son propre appartement) quelques rues plus loin, au 5, Brutton Street. Après une année de vaines

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

tentatives pour trouver un nom à la nouvelle demeure de leur mère, ses enfants avaient fini par l'appeler simplement le Numéro Cinq.

— Amusez-vous bien, dit Portia. Je dois aller chercher Felicity. Nous avons rendez-vous chez la modiste et nous sommes en retard.

Éloïse regarda Portia disparaître en haut de l'escalier, puis dit à Pénélope :

— Ta sœur passe un temps fou chez la couturière.

Pénélope haussa les épaules.

— Toutes ces séances d'essayage la rendent folle, mais maman a l'espoir qu'elle fasse un grand mariage. J'ai peur qu'elle ne soit convaincue que Felicity peut mettre le grappin sur un duc si elle porte la bonne robe.

— N'est-elle pas pratiquement fiancée à M. Albansdale ?

— J'imagine qu'il fera sa demande officielle la semaine prochaine, mais en attendant, maman ne veut fermer aucune porte.

Elle leva les yeux au plafond.

— Tu ferais bien de prévenir ton frère de garder ses distances.

— Gregory ? s'exclama Éloïse, incrédule. Il n'a même pas terminé ses études !

— Colin.

— *Colin* ? répéta Éloïse avant d'éclater de rire. Elle est bien bonne !

— C'est ce que j'ai dit à ma mère, mais tu sais comment elle est quand elle a une idée en tête.

Éloïse gloussa.

— Un peu comme moi, je suppose.

— Têtue comme une mule.

— L'opiniâtreté peut être une grande qualité, lui rappela Éloïse, si on en fait usage au bon moment.

— Exact, approuva Pénélope avec un sourire sarcastique. Mais au mauvais moment, c'est un véritable cauchemar.

Éloïse s'esclaffa de nouveau.

— Allons, camarade, du cran ! Au moins, elle ne t'impose plus ces affreuses robes jaunes.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pénélope baissa les yeux sur sa tenue qui était, si elle pouvait le dire sans manquer de modestie, d'une flatteuse nuance bleue.

— Elle a cessé de me choisir mes vêtements quand elle a fini par comprendre que j'étais officiellement en dehors de la course. Une fille sans espoir de mariage ne vaut pas qu'on dépense du temps et de l'énergie pour lui donner des conseils vestimentaires. Voilà plus d'un an qu'elle ne m'a pas accompagnée chez la modiste. Quel bonheur !

Éloïse sourit à son amie, dont le teint paraissait plus clair et lumineux depuis qu'elle portait des couleurs froides.

— Tout le monde a remarqué à quel moment tu as choisi tes tenues toi-même. Lady Whistledown elle-même t'a complimentée à ce sujet.

— J'ai caché l'article, admit Pénélope. Je ne voulais pas que maman soit blessée.

Éloïse battit des cils.

— C'était vraiment délicat de ta part, Pénélope.

— J'ai mes moments de bonté et de grâce.

— On pourrait croire, observa Éloïse avec un sourire narquois, que le minimum en matière de bonté et de grâce consiste à ne pas attirer l'attention sur le fait qu'on en est doté.

Pinçant les lèvres, Pénélope poussa son amie vers la porte.

— Tu ne devais pas rentrer chez toi ?

— Je me sauve, je me sauve !

Et elle disparut.

Décidément, songea Colin Bridgerton en sirotant un verre d'excellent cognac, c'était plutôt agréable d'être de retour en Angleterre.

En fait, aussi curieux que cela paraisse, il aimait autant rentrer au pays que le quitter. Dans quelques mois – six tout au plus –, l'envie de s'en aller le démangerait de nouveau, mais pour l'instant, l'Angleterre au mois d'avril était un enchantement.

— Il est bon, n'est-ce pas ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Colin leva les yeux. Appuyé contre son lourd bureau d'acajou, son frère Anthony désigna son verre avec celui qu'il avait à la main.

Colin hocha la tête.

— Je n'avais pas mesuré à quel point cela me manquait. *L'ouzo* a son charme, mais ceci…

Il leva son verre.

— … est un pur régal.

Anthony lui adressa un sourire ironique.

— Combien de temps comptes-tu rester, cette fois ?

Colin s'approcha de la fenêtre et feignit de regarder dehors. Son frère aîné n'avait pas déployé d'efforts excessifs pour dissimuler son agacement devant les envies de voyages de Colin. À vrai dire, celui-ci ne pouvait guère l'en blâmer. Là où il allait, il était parfois difficile d'expédier du courrier. Les siens avaient souvent dû attendre un mois, voire deux, avant d'avoir de ses nouvelles. Mais il avait beau savoir qu'il n'aurait pas aimé se trouver dans leur situation – ne jamais savoir si un proche était mort ou vivant, attendre sans cesse le prochain messager qui frapperait à la porte –, cela ne suffisait pas à le retenir en Angleterre.

À intervalles réguliers, il devait absolument partir *loin*. Il n'y avait pas d'autres façons de décrire ce besoin qui le saisissait.

Loin de la haute société, qui ne voyait en lui qu'un charmant libertin. Loin de l'Angleterre, où l'on attendait des cadets qu'ils entrent dans l'armée ou dans le clergé, deux choix qui ne convenaient pas à son tempérament. Loin de sa famille, qui lui vouait certes un amour inconditionnel, mais n'imaginait pas un instant que tout au fond de lui, ce qu'il voulait vraiment, c'était faire quelque chose de sa vie.

Son frère Anthony possédait la vicomté, ce qui entraînait une multitude de responsabilités. Il dirigeait les propriétés, gérait les finances de la famille et veillait à l'entretien des innombrables métayers et domestiques.

Benedict, son aîné de quatre ans, avait acquis un renom en temps qu'artiste. Il avait commencé par des croquis, mais devant l'insistance de

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

sa femme, il s'était mis à la peinture à l'huile. L'un de ses paysages était exposé à la National Gallery.

Anthony resterait à jamais dans la généalogie comme le septième vicomte Bridgerton. Benedict demeurerait vivant à travers ses œuvres longtemps après sa disparition.

Colin, lui, n'avait rien. Il s'occupait de la petite propriété dont il avait hérité et assistait à des réceptions. Il n'aurait osé affirmer qu'il ne se distrayait pas, mais parfois, il voulait plus que des distractions.

Il voulait un but.

Il voulait laisser quelque chose derrière lui.

Il voulait, sinon savoir du moins espérer, que lorsqu'il aurait quitté cette terre, il resterait autre chose de lui que ce que *La Chronique mondaine de lady Whistledown* en disait.

Il soupira. Pas étonnant qu'il passe tant de temps à voyager !

— Colin ? insista son frère.

Colin se tourna vers Anthony en cillant. Il était certain que celui-ci lui avait posé une question mais, perdu dans ses réflexions, il avait oublié laquelle.

— Ah, oui.

Colin toussota.

— Je resterai en Angleterre jusqu'à la fin de la saison, au moins.

Anthony ne répondit pas, mais il aurait été difficile de ne pas remarquer son expression satisfaite.

— Ne serait-ce, ajouta Colin, arborant son légendaire sourire en coin, que pour gâter tes enfants. Quelque chose me dit que Charlotte manque de poupées.

— Elle n'en a qu'une cinquantaine, acquiesça Anthony, pince-sans-rire. Cette pauvre enfant est terriblement négligée.

— Son anniversaire est à la fin du mois, n'est-ce pas ? Je crois que je vais devoir la « négliger » encore un peu plus.

— À propos d'anniversaires, fit Anthony en s'asseyant à son bureau, celui de Mère aura lieu dimanche de la semaine prochaine.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pourquoi crois-tu que je me suis dépêché de rentrer ?

Anthony arqua un sourcil, donnant à Colin la nette impression qu'il se demandait s'il s'était effectivement dépêché de rentrer pour l'anniversaire de leur mère ou s'il ne faisait que profiter d'un heureux concours de circonstances.

— Nous allons organiser une fête en son honneur, expliqua Anthony.

— Elle a accepté ?

D'après son expérience, les femmes qui n'étaient plus toutes jeunes n'appréciaient pas que l'on célèbre leur anniversaire. Et même si leur mère demeurait une superbe femme, elle n'était indéniablement plus toute jeune.

— Nous avons dû recourir au chantage, avoua Anthony. Soit elle nous donnait son accord, soit nous révélions son âge.

Colin, qui venait d'avaler une gorgée de cognac, faillit s'étrangler et évita de justesse d'en asperger son frère.

— J'aurais aimé voir cela !

Anthony s'autorisa un sourire satisfait.

— J'avoue que la manœuvre était brillante.

Colin acheva son verre.

— À ton avis, quelles sont mes chances qu'elle ne profite pas de cette soirée pour me trouver une épouse ?

— Elles sont infimes.

— C'est bien ce que je pensais.

Anthony s'adossa à son siège.

— Tu as tout de même trente-trois ans, Colin…

Ce dernier lui jeta un regard incrédule.

— Dieu du Ciel, tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi !

— Je n'y songerais même pas. Je voulais simplement te suggérer de garder l'œil ouvert, cette saison. Tu n'as pas besoin de te démener pour trouver une épouse, mais cela ne nuit pas de rester ouvert à cette éventualité.

Colin jeta un regard en direction de la porte, pressé de quitter la pièce.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je t’assure que je n’ai rien contre le mariage.

— Je n’ai jamais pensé le contraire, fit Anthony.

— Pour autant, je ne vois aucune raison de me précipiter.

— Il n’y a jamais de raison de se précipiter, confirma Anthony. Du moins, rarement. Mais essaie de faire plaisir à maman, veux-tu ?

Colin ne comprit qu’il avait toujours son verre vide entre les mains que lorsque celui-ci lui échappa et heurta le tapis avec un bruit mat.

— Seigneur ! souffla-t-il. Elle est malade ?

— Pas du tout ! s’exclama Anthony, si surpris qu’il en avait haussé le ton. Elle nous enterrera tous, j’en suis certain.

— Alors où veux-tu en venir ?

Anthony laissa échapper un soupir.

— Je veux juste te voir heureux.

— Je le suis, assura Colin.

— Vraiment ?

— Bon sang, je suis l’homme le plus heureux de tout Londres ! Lis donc lady Whistledown, tu verras.

Comme Anthony baissait les yeux sur le feuillet posé sur son bureau, il ajouta :

— Peut-être pas ce numéro, mais n’importe lequel de l’an dernier. Elle m’a plus souvent trouvé « charmant » qu’elle trouvait lady Danbury « entêtée », et tu sais aussi bien que moi combien ce dernier point est exact.

— Charmant ne veut pas nécessairement dire heureux, observa doucement Anthony.

— Je ne suis pas d’humeur à discuter, marmonna Colin.

Jamais la porte ne lui avait paru aussi attirante.

— Si tu étais vraiment heureux, insista Anthony, tu ne serais pas tout le temps par monts et par vaux.

Colin avait déjà la main sur la poignée de la porte.

— Anthony, j’*aime* voyager.

— En permanence ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Il le faut bien, sinon, je ne le ferais pas.

— Voilà bien la réponse la plus fuyante que j'aie jamais entendue.

— Et voici, répliqua Colin en décochant à son frère un sourire moqueur, la manœuvre la plus fuyante que tu verras jamais.

— Colin !

Mais celui-ci avait déjà quitté la pièce.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

2

Il a toujours été de bon ton dans le beau monde de s'ennuyer, mais assurément, la promotion de cette année a élevé l'ennui au rang des beaux-arts. Impossible de faire trois pas dans une réunion mondaine ces jours-ci sans entendre les mots « terriblement lassant », ou « d'une désespérante banalité ». En vérité, votre dévouée chroniqueuse s'est laissé dire que Cressida Twombley avait récemment déclaré qu'elle était sûre de périr d'ennui si on l'obligeait une fois de plus à assister à une soirée musicale émaillée de fausses notes.

(Votre chroniqueuse ne peut qu'être d'accord avec lady Twombley sur ce point : les débutantes de la saison sont toutes de charmantes jeunes personnes, mais elles ne comptent pas une seule musicienne convenable dans leurs rangs.)

S'il existe un antidote à la maladie de l'ennui, ce sera assurément la fête qui se tiendra dimanche prochain à Bridgerton House. Toute la famille sera réunie, ainsi qu'une centaine d'amis parmi les plus proches, pour célébrer l'anniversaire de la vicomtesse douairière.

Il n'est pas très charitable de révéler l'âge d'une dame, aussi ne dirons-nous pas quel anniversaire fête lady Bridgerton.

Mais n'ayez crainte ! Votre chroniqueuse le sait !

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 9 avril 1824

Le terme de *vieille fille* éveillait en général la panique ou la pitié, mais Pénélope commençait à s'apercevoir que le célibat avait ses avantages.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Tout d'abord, personne ne demandait aux célibataires de danser, ce qui lui évitait désormais d'errer à la lisière des salles de bal en arborant un air détaché et en feignant de détester la valse. À présent, elle pouvait s'asseoir avec les vieilles filles et autres chaperons. Certes, elle avait toujours envie de danser – elle adorait la valse, pour laquelle elle possédait quelques dispositions, même si personne ne daignait s'en apercevoir –, mais il était plus aisé d'afficher une mine indifférente lorsque l'on était à l'écart des couples virevoltant sur la piste.

Ensuite, le temps perdu en conversations sans intérêt s'était réduit de façon drastique. Sa mère ayant renoncé à tout espoir de la voir mettre le grappin sur un mari, elle avait cessé de la pousser vers tous les célibataires de troisième zone qui se présentaient à l'horizon. Portia n'avait jamais réellement cru que Pénélope avait le désir d'attirer l'attention d'un célibataire de premier rang, ou même de deuxième rang. C'était probablement exact, mais si les célibataires de troisième zone étaient ainsi désignés, c'était pour une bonne raison, laquelle était malheureusement leur personnalité, ou plutôt, leur *absence* de personnalité. Ce qui, combiné à la timidité de Pénélope, ne favorisait pas une conversation brillante.

Enfin, elle pouvait de nouveau manger à sa faim. Cela paraissait insensé, étant donné la quantité de nourriture offerte dans les réceptions, mais les demoiselles à marier n'étaient pas supposées faire preuve de plus d'appétit qu'un moineau. Ce point, songea joyeusement Pénélope (tout en mordant dans ce qui était sans doute le plus merveilleux éclair au chocolat), était sans conteste le plus grand privilège des vieilles filles.

— Dieu du Ciel ! murmura-t-elle.

Si le péché pouvait prendre une apparence, ce serait sans nul doute celle d'une pâtisserie. De préférence au chocolat.

— Délicieux, non ?

Pénélope manqua de s'étouffer, toussa, projetant un nuage de particules de crème devant elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Colin ! hoqueta-t-elle en priant pour que les plus gros morceaux aient épargné l'oreille de celui-ci.

— Pénélope, répondit-il avec un sourire chaleureux. Je suis content de vous voir.

— Moi aussi.

Il se balança sur ses talons – une fois, deux fois, trois fois –, puis ajouta :

— Vous avez une mine superbe.

— Vous aussi, répondit-elle, trop préoccupée par son éclair, qu'elle ne savait où poser, pour étudier ses répliques.

— Jolie robe, commenta-t-il en désignant sa toilette de soie émeraude.

Pénélope lui adressa un sourire penaud.

— Elle n'est pas jaune.

— En effet.

Il parut amusé, et la glace fut rompue. C'était étrange, car on aurait pu s'attendre que Pénélope reste muette devant l'homme qu'elle aimait, mais Colin avait le don de mettre tout le monde à l'aise.

Peut-être, avait-elle souvent pensé, l'une des raisons pour lesquelles elle l'aimait tenait justement au fait qu'en sa compagnie, elle s'acceptait telle qu'elle était.

— Éloïse m'a dit que votre séjour à Chypre vous a enchanté.

Il sourit.

— Je n'ai pas résisté à l'envie de visiter le berceau d'Aphrodite, finalement.

Pénélope se surprit à lui rendre son sourire. La bonne humeur de Colin était contagieuse, même si la dernière chose qu'elle désirait était de débattre avec lui des charmes de la déesse de l'amour.

— Était-ce aussi ensoleillé qu'on le dit ? s'enquit-elle. Non, oubliez ma question. Je vois sur votre visage que c'est le cas.

— Oui, j'ai un peu bronzé, admit-il en hochant la tête. Ma mère a failli s'évanouir en me voyant.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— De bonheur, j'en suis sûre, déclara Pénélope avec chaleur. Vous lui manquez terriblement lorsque vous êtes au loin.

Il se pencha vers elle.

— Allons, Pénélope, vous n'allez pas vous y mettre, vous aussi ? Entre ma mère, Anthony, Éloïse et Daphné, je me sens déjà assez coupable comme cela.

— Pas Benedict ? ne put-elle s'empêcher de le railler.

Colin lui décocha un regard narquois.

— Il n'est pas en ville.

— Oh, cela explique son silence !

Les yeux plissés de Colin s'accordaient à la perfection à son attitude de défi, bras croisés sur la poitrine.

— On ne vous a jamais dit que vous étiez impertinente ?

— Je cache bien mon jeu, répliqua-t-elle modestement.

— Il est facile de comprendre, observa-t-il, pourquoi vous vous entendez si bien avec ma sœur.

— Je suppose que vous considérez cela comme un compliment ?

— Je ne prendrais pas le risque de considérer cela comme quoi que ce soit d'autre. Je tiens à ma peau.

Pénélope était en train de chercher une réplique spirituelle lorsqu'elle entendit un curieux son mouillé. Baissant les yeux, elle s'aperçut qu'un gros morceau de crème avait glissé de son éclair pour atterrir sur le parquet immaculé. Elle se risqua à regarder Colin, qui serrait les dents pour garder son sérieux, mais ne pouvait masquer la lueur d'hilarité qui dansait dans son fantastique regard vert.

— Eh bien, voilà qui est fort embarrassant, commenta Pénélope, décidant que la seule façon de ne pas mourir mortifiée était encore de reconnaître l'évidence, aussi pénible soit-elle.

— Je suggère, proposa Colin en arquant un sourcil avec une élégante nonchalance, que nous fuyions la scène du crime.

Pénélope considéra l'éclair vide dans sa main. Colin lui répondit en désignant d'un hochement de tête une plante en pot, non loin d'eux.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Non ! répondit-elle en ouvrant de grands yeux.

Il s'inclina vers elle.

— Je vous mets au défi.

Le regard de Pénélope passa du gâteau à la plante, puis de la plante au visage de Colin.

— Je ne pourrai pas, chuchota-t-elle.

— Dans la catégorie « vilaines plaisanteries », celle-ci n'est pas bien méchante, souligna-t-il.

C'était un défi puéril, de ceux contre lesquels Pénélope était en général immunisée, mais elle avait toutes les peines du monde à résister au demi-sourire provocant de Colin.

— Très bien, dit-elle.

Carrant les épaules, elle jeta le reste de l'éclair sur la terre. Puis elle recula d'un pas, examina son œuvre, regarda autour d'elle afin de s'assurer que personne ne l'observait, puis se pencha pour faire pivoter le pot de sorte qu'une branche fournie dissimule son forfait.

— Je ne pensais pas que vous le feriez, avoua Colin.

— Comme vous l'avez dit, ce n'est pas bien méchant.

— Non, mais il s'agit du palmier préféré de ma mère.

— Colin !

Elle fit volte-face, bien décidée à récupérer l'éclair.

— Comment avez-vous pu me laisser… Hé, attendez une seconde !

Elle se redressa en fronçant les sourcils.

— Ce n'est pas un palmier.

L'expression de Colin était toute innocence.

— Ah non ?

— C'est un oranger nain.

Colin cilla.

— C'est devenu un oranger ?

Elle le fusilla du regard. Du moins, elle essaya. Il était extrêmement difficile de fusiller Colin Bridgerton du regard. Même sa propre mère avait un jour fait remarquer qu'il était presque impossible de le réprimander.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il vous souriait, prenait un air contrit, et disait quelque chose de drôle, si bien que vous ne pouviez rester en colère contre lui.

— Vous vouliez que je me sente coupable, l'accusa Pénélope.

— Tout le monde peut confondre un palmier et un oranger.

Pénélope lutta contre l'envie de lever les yeux au ciel.

— Un palmier avec des *oranges* ?

Il se mordilla la lèvre, l'air pensif.

— C'est donc cela ! Je me disais, aussi…

— On ne vous a jamais dit que vous étiez un effroyable menteur ?

Il bomba le torse, tira sur sa veste et redressa le menton.

— En fait, je suis un *excellent* menteur, mais là où je suis le meilleur, c'est lorsqu'il s'agit d'apparaître irrésistiblement penaud et adorable quand on me prend la main dans le sac.

Qu'était-elle supposée répondre à *cela* ? se demanda Pénélope. Car, assurément, personne n'était plus irrésistiblement penaud que Colin Bridgerton lorsqu'il nouait les mains dans le dos, levait les yeux au plafond en sifflotant d'un air innocent.

— On ne vous punissait jamais lorsque vous étiez enfant ? demanda Pénélope, changeant abruptement de sujet,

Colin sursauta.

— Je vous demande pardon ?

— Personne ne vous donnait jamais la fessée, autrefois ? Et aujourd'hui non plus ?

Colin fixa Pénélope, perplexe. Avait-elle seulement idée de la troublante ambiguïté de ses paroles ? Non, c'était peu probable.

— Hum… marmonna-t-il, en grande partie parce qu'il ne savait que dire.

Elle laissa échapper un soupir un peu hautain.

— Je m'en doutais.

Si Colin avait été moins indulgent, et si cette femme avait été n'importe qui d'autre que Pénélope Featherington, dont il savait qu'elle n'avait pas un sou de méchanceté, il aurait pu se vexer. Mais il était du

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

genre accommodant, et il s'agissait de Pénélope Featherington, la meilleure amie de sa sœur depuis Dieu sait combien d'années. Voilà pourquoi, au lieu de lui adresser un regard cynique (exercice pour lequel, de notoriété publique, il n'avait aucun talent), il se contenta de répondre en souriant :

— Où voulez-vous en venir ?

— Loin de moi l'idée de critiquer vos parents, dit-elle d'un air à la fois roué et innocent. Je n'oserais sous-entendre que vous avez été gâté en quoi que ce soit.

Il acquiesça d'un aimable hochement de tête.

— Seulement, poursuivit-elle en se penchant d'un air de conspiratrice, j'ai l'impression que vous pourriez vous disculper d'une accusation de meurtre si vous le vouliez.

Colin se mit à tousser – ni pour s'éclaircir la voix ni parce qu'il était souffrant, mais de stupeur. Pénélope était tellement drôle ! Non, ce n'était pas le mot. Elle était tellement… *surprenante*. Oui, voilà qui la décrivait à la perfection. Très peu de gens la connaissaient vraiment. Sa conversation n'avait jamais eu la réputation d'être brillante, et Colin aurait juré qu'elle avait passé des soirées entières sans prononcer de mots de plus d'une syllabe.

En revanche, lorsqu'elle était en compagnie de quelqu'un avec qui elle se sentait à l'aise – et Colin s'aperçut qu'il avait le privilège de compter parmi les heureux élus –, elle révélait un esprit vif, un sourire mutin et une très grande intelligence.

Il n'était guère surpris qu'elle n'ait jamais réussi à attirer un prétendant sérieux ; elle n'avait rien d'une beauté fracassante. Toutefois, maintenant qu'il la regardait avec attention, il la trouvait bien plus séduisante que dans son souvenir. À la lueur des bougies, ses cheveux cuivrés se paraient d'étincelles acajou, et son teint apparaissait fort joli – en vrai, elle avait ce genre de peau de pêche que bien des femmes essayaient d'obtenir à grands renforts de lotion à l'arsenic.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Cependant, la séduction de Pénélope n'était pas de celles que les hommes remarquent en général, et sa timidité ne mettait pas exactement sa personnalité en valeur.

Il n'empêche qu'il était dommage qu'elle soit si peu populaire. Elle aurait fait une épouse idéale.

— Seriez-vous en train de me suggérer, reprit-il, renouant le fil de la conversation, d'envisager une carrière dans le crime ?

— En aucune façon, répliqua-t-elle, un sourire modeste aux lèvres. Je dis simplement que je vous soupçonne d'être capable de vous sortir de n'importe quelle situation fâcheuse.

Puis, de façon tout à fait inattendue, son expression se fit sérieuse, et elle ajouta d'un ton tranquille :

— C'est un don que je vous envie.

Colin se surprit à tendre sa main vers elle en lui demandant :

— Pénélope Featherington, je pense que vous devriez danser avec moi.

Cette fois, c'est elle qui le surprit en éclatant de rire.

— C'est très aimable à vous, mais vous n'avez plus besoin de m'inviter.

Étrangement, la fierté de Colin en fut piquée.

— Que diable voulez-vous dire ?

Elle esquissa un haussement d'épaules fataliste.

— C'est désormais officiel, je suis une vieille fille. Vous n'avez donc plus besoin de me faire danser juste pour m'épargner l'humiliation de rester sur le bord de la piste.

— Je ne vous ai jamais invitée pour cette raison, protesta Colin, conscient que c'était au contraire exactement le cas.

Sans compter que la plupart du temps, il n'avait songé à la faire valser que parce que sa mère l'avait pincé – sans ménagement – pour le lui rappeler.

Elle lui lança un regard légèrement apitoyé, ce qui l'irrita un peu. Jamais il n'aurait pensé être considéré de la sorte par Pénélope Featherington.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Si vous croyez, ajouta-t-il en se raidissant, que je vais vous laisser refuser une danse avec moi *maintenant*, vous vous faites des illusions.

— Vous n'avez pas besoin de m'inviter pour le seul plaisir de me prouver que cela ne vous dérange pas.

— Je *veux* danser avec vous, répondit-il d'une voix presque grondante.

— Très bien, répondit-elle après ce qui lui parut une éternité. Ce serait sans doute inconvenant de ma part de refuser.

— C'était surtout inconvenant de votre part de douter de mes intentions, répliqua-t-il en lui prenant le coude, mais je veux bien vous pardonner si vous vous pardonnez à vous-même.

Elle faillit trébucher, ce qui arracha un sourire à Colin.

— Je pense que je vais y arriver, répondit-elle d'une voix étranglée.

— Parfait.

Il lui offrit un sourire poli.

— Je détesterais vous laisser partir alors que vous vous sentez coupable.

La prochaine danse commençant tout juste, Pénélope prit la main que Colin lui tendait, fit une petite révérence, et ils entamèrent un menuet. Il était difficile de soutenir une conversation tout en évoluant sur la piste, ce qui donna à Pénélope quelques instants de répit pour retrouver son souffle et rassembler ses esprits.

Peut-être s'était-elle montrée un peu trop dure avec Colin. Elle n'aurait pas dû lui reprocher de l'inviter à danser, car, en vérité, ces moments-là figuraient parmi ses souvenirs les plus chers. Cela importait-il vraiment qu'il l'ait invitée par charité ? Ç'aurait été plus douloureux s'il ne l'avait pas invitée du tout.

Elle fit la grimace. Cela signifiait-il qu'elle devait lui présenter des excuses ?

— L'éclair ne passe pas ? s'enquit Colin à mi-voix dès que leurs pas les rapprochèrent.

Une bonne dizaine de secondes s'écoulèrent avant qu'ils soient de nouveau assez près pour qu'elle murmure :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je vous demande pardon ?

— On dirait que vous venez d'avaler quelque chose d'indigeste, dit-il, à voix haute cette fois, n'ayant manifestement plus la patience d'attendre que la chorégraphie les réunisse une fois de plus.

Plusieurs personnes tournèrent la tête vers eux, avant de s'écarter discrètement, comme si Pénélope risquait d'être saisie de nausées au beau milieu de la salle de bal.

— Avez-vous besoin de le crier à la cantonade ? siffla-t-elle.

— Je crois, répondit-il en plongeant en un élégant salut alors que retentissaient les dernières notes du menuet, que c'est le chuchotement le plus sonore que j'aie jamais entendu.

Il était insupportable, mais Pénélope n'avait pas l'intention de le lui dire, de peur de ressembler à un personnage de mauvais roman. Elle venait d'en lire un dans lequel l'héroïne employait cette expression, ou l'un de ses synonymes, à chaque page ou presque.

— Merci pour cette danse, dit-elle une fois qu'ils eurent quitté la piste.

Elle faillit ajouter « Vous pouvez à présent dire à lady Bridgerton que vous avez rempli vos obligations », mais elle se retint à temps. Colin n'avait rien fait pour mériter un tel sarcasme. Ce n'était pas sa faute si les hommes ne dansaient avec elle que lorsque leurs mères les y obligeaient. Et lui, au moins, avait toujours accompli son devoir le sourire aux lèvres, ce qui était loin d'être le cas des autres.

Il la remercia à son tour et hocha poliment la tête. Ils étaient sur le point de se séparer lorsqu'une puissante voix féminine aboya :

— Monsieur Bridgerton !

Tous deux se figèrent. Ils connaissaient cette voix. *Tout le monde* la connaissait.

— Sauvez-moi, gémit Colin.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Pénélope reconnut la redoutée lady Danbury qui fendait la foule, et frémit lorsque son inséparable canne atterrit sur le pied d'une malheureuse jeune femme.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Peut-être parle-t-elle d'un autre M. Bridgerton ? suggéra Pénélope. Après tout, vous êtes un certain nombre, et…

— Dix livres pour vous si vous restez à mes côtés, lâcha-t-il.

Pénélope émit un hoquet de surprise.

— Ne soyez pas stupide, je…

— Vingt.

— Tope là ! répondit-elle, amusée.

Elle n'avait nul besoin de cet argent mais, curieusement, elle trouvait très excitant de l'extorquer à Colin Bridgerton.

— Lady Danbury ! s'exclama-t-elle en se dirigeant vers la vieille dame. Je suis ravie de vous voir.

— Personne n'est jamais ravi de me voir, rétorqua sèchement lady Danbury, sauf peut-être mes neveux, mais la plupart du temps j'ai un doute. Merci quand même pour vos mensonges.

Colin ne dit rien, mais la comtesse se tourna vers lui pour lui frapper la jambe de sa canne.

— Très bonne idée de la faire danser, commenta-t-elle. Elle m'a toujours plu. Elle a plus d'esprit que toute sa famille réunie.

Pénélope s'apprêtait à défendre au moins sa sœur cadette, mais lady Danbury s'écria :

— Ha !

Puis, après une pause d'une seconde :

— Je constate qu'aucun de vous ne me contredit.

— C'est toujours un bonheur de vous voir ; lady Danbury, déclara Colin en la gratifiant du genre de sourire qu'il aurait eu pour une diva.

— Un beau parleur, celui-ci, dit lady Danbury à Pénélope. Méfiez-vous de lui.

— Je ne cours pas trop de risques, répondit Pénélope. La plupart du temps, il est à l'étranger.

— Vous voyez ! claironna lady Danbury. Je vous disais qu'elle avait la tête bien faite.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous noterez, fit remarquer Colin d'un ton suave, que je ne vous contredis pas.

La vieille dame lui adressa un sourire approbateur.

— En effet. Vous gagnez en intelligence avec l'âge, monsieur Bridgerton.

— Certains ont signalé à l'occasion que dans ma jeunesse aussi, je possédais un minimum d'intelligence.

— Hum. Le mot important étant *minimum*, bien entendu.

Colin darda un regard noir sur Pénélope, qui semblait lutter contre le fou rire.

— Nous autres, femmes, devons nous épauler mutuellement, continua lady Danbury, sans s'adresser à aucun d'eux en particulier, puisqu'il est clair que personne d'autre ne le fera.

Colin décida que le moment était venu de s'éclipser.

— Oh ! Je crois que je vois ma mère.

— Vous ne vous enfuirez pas comme cela, glapit lady Danbury. Ne vous épuisez pas en vaines tentatives. Du reste, vous ne pouvez pas voir votre mère ; elle est en train de s'occuper de je ne sais quelle jeune écervelée qui a déchiré l'ourlet de sa robe.

Elle se tourna vers Pénélope, qui déployait tant d'efforts pour contrôler son hilarité que ses yeux brillaient de larmes contenues.

— Combien vous a-t-il promis pour ne pas le laisser seul avec moi ?

Pénélope éclata de rire.

— Veuillez m'excuser, hoqueta-t-elle en se couvrant les lèvres de la main, confuse.

— Oh, non, riez donc ! l'encouragea Colin. Vous m'avez déjà tellement aidé.

— Vous n'êtes pas obligé de me donner les vingt livres, dit-elle.

— Je n'en avais pas l'intention.

— Vingt livres, c'est tout ? s'offusqua lady Danbury. J'aurais pensé que j'en valais un peu plus !

Colin haussa les épaules.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je suis le fils cadet. Toujours à court d'argent, hélas !

— Allons donc, vos poches sont aussi garnies que celles de trois comtes réunis, l'accusa lady Danbury.

Puis, après un instant de réflexion, elle nuança :

— Bon, peut-être pas des comtes, mais des vicomtes, et des barons, assurément.

Colin lui adressa un sourire neutre.

— N'est-il pas inconvenant de parler d'argent en public ?

Lady Danbury laissa échapper un son dont Colin n'aurait su dire s'il s'agissait d'un sifflement ou d'un gloussement, avant de rétorquer :

— C'est toujours inconvenant de parler d'argent, en public ou pas, mais à mon âge, on peut faire presque tout ce que l'on veut.

— Je me demande, intervint Pénélope, pensive, ce que l'on ne peut *pas* faire à votre âge.

Lady Danbury se tourna vers elle.

— Plaît-il ?

— Vous avez dit que l'on pouvait faire *presque* tout ce que l'on voulait.

La vieille dame la considéra d'un air incrédule, avant de sourire. Colin s'aperçut que lui aussi souriait.

— Elle me plaît, déclara lady Danbury en se tournant vers lui, tout en désignant Pénélope comme si elle était une statue à vendre. Vous l'ai-je dit ?

— Je crois, oui, murmura-t-il.

Le visage sévère, lady Danbury s'adressa de nouveau à Pénélope :

— Je pense que je ne pourrais pas me disculper d'une accusation de meurtre, mais à part cela, je ne vois rien d'autre.

Pénélope et Colin éclatèrent de rire en même temps.

— Eh bien ? s'étonna la vieille dame. Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Rien, hoqueta Pénélope.

Quant à Colin, il ne pouvait même pas articuler un mot.

— À d'autres ! répliqua lady Danbury. Je ne m'en irai pas d'ici, et je vous harcèlerai toute la nuit tant que vous ne m'aurez pas dit la vérité.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Croyez-moi, ce n'est *pas* ainsi que vous souhaitez passer votre soirée.

Pénélope essuya une larme.

— Je venais juste de lui dire, expliqua-t-elle en désignant Colin, qu'il pourrait probablement se disculper d'une accusation de meurtre.

— Tiens donc ? murmura lady Danbury en tapotant le parquet de sa canne d'un air pensif. Eh bien, figurez-vous que je pense que vous avez raison. Je ne crois pas que Londres ait jamais vu un homme plus charmeur.

Colin arqua un sourcil.

— Comment se fait-il que je n'arrive pas à prendre cela comme un compliment, lady Danbury ?

— Bien sûr que c'est un compliment, âne bâté !

— Contrairement à « âne bâté », qui en est clairement un, ajouta-t-il à l'adresse de Pénélope.

Le visage de lady Danbury s'éclaira.

— Je déclare, dit-elle avec emphase, que je ne me suis jamais autant amusée de toute la saison.

— Vous m'en voyez fort aise, répondit Colin avec un sourire.

— Vous ne trouvez pas que l'année a été particulièrement terne ? demanda lady Danbury à Pénélope.

Celle-ci hocha la tête.

— À peu près autant que la précédente.

— Celle-ci est encore pire, persista lady Danbury.

— Ne me demandez pas mon avis, intervint Colin d'un ton affable, j'étais à l'étranger.

— Hum. Je suppose que vous allez suggérer que votre absence est la raison de notre ennui ?

— Je n'y aurais pas songé, assura-t-il, mais en tout état de cause, si l'idée vous a traversé l'esprit, elle mérite d'être considérée.

— Humpf. Quelle qu'en soit la raison, je m'ennuie.

Colin jeta un regard en direction de Pénélope, qui se tenait très raide – sans doute pour réprimer un nouveau fou rire.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Haywood ! tonna soudain lady Danbury en faisant signe à un gentleman d'âge moyen. N'êtes-vous pas d'accord avec moi ?

Une expression vaguement affolée passa sur le visage de l'intéressé. Puis, comprenant sans doute qu'il n'avait pas d'échappatoire, il répondit :

— J'ai pour principe d'être *toujours* d'accord avec vous.

Lady Danbury regarda Pénélope pour demander :

— Est-ce mon imagination, ou les hommes deviendraient-ils plus raisonnables ?

Pénélope répondit d'un haussement d'épaules évasif, et Colin songea qu'elle était décidément pleine de bon sens.

Haywood toussota.

— Hum… Avec quoi, exactement, suis-je d'accord ?

— Avec le fait que la saison est ennuyeuse, répondit Pénélope, venant à son secours.

— Ah, mademoiselle Featherington ! s'exclama Haywood. Je ne vous avais pas vue.

Du coin de l'œil, Colin remarqua le sourire contraint de Pénélope.

— Juste à côté de vous, marmonna-t-elle.

— En effet, répondit Haywood d'un ton jovial. Oui, la saison est d'un ennui mortel.

— Quelqu'un a dit que la saison était sinistre ?

Colin regarda à sa droite. Un autre homme et deux dames venaient de rejoindre leur petit groupe en exprimant leur accord avec force.

— Déprimant, murmura le gentleman. Positivement désespérant.

— Les soirées sont plus banales les unes que les autres, renchérit l'une des dames avec un soupir affecté.

— Je ne manquerai pas d'en informer ma mère, déclara Colin avec raideur.

Il avait beau être le plus accommodant des hommes, il y avait des insultes qu'il ne pouvait laisser passer.

— Oh, mais je ne parle pas de ce bal ! s'empressa de rectifier la dame. Cette soirée est l'unique lumière dans une longue série de fêtes sans éclat.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Ce que je voulais dire, c'est que…

— Arrêtez, ordonna lady Danbury, avant que vous vous emmêliez les pieds.

La dame n'insista pas.

— C'est curieux, murmura Pénélope.

— Oh, mademoiselle Featherington, je ne vous avais pas remarquée ! s'écria la dame.

— Qu'est-ce qui est curieux ? demanda Colin, avant que quelqu'un d'autre ne dise à Pénélope qu'il ne l'avait pas remarquée.

Elle lui adressa un petit sourire reconnaissant, puis expliqua :

— Je trouve curieux le plaisir que prend le beau monde à déclarer combien il ne prend aucun plaisir.

— Je vous demande pardon ? fit Haywood, l'air perdu.

Pénélope haussa les épaules.

— Il me semble que vous vous amusez tous beaucoup à répéter combien vous vous ennuyez, voilà tout.

Sa remarque fut accueillie par un profond silence. Lord Haywood semblait toujours aussi perplexe, et l'une des deux dames devait avoir une poussière dans l'œil, car elle battait furieusement des cils.

Colin ne put réprimer un sourire. Il ne lui semblait pas que la remarque de Pénélope soit aussi absconse.

— La seule chose intéressante, c'est de lire le *Whistledown*, déclara l'autre dame, celle qui ne battait pas des cils, comme si Pénélope n'avait rien dit.

Le gentleman à côté d'elle murmura son assentiment.

C'est alors qu'un lent sourire retroussa les lèvres de lady Danbury.

Un frisson d'inquiétude parcourut Colin. Il y avait une lueur dans le regard de la vieille femme. Une lueur effrayante.

— J'ai une idée, dit-elle.

Quelqu'un émit un hoquet. Quelqu'un d'autre poussa un soupir.

— Une brillante idée.

— Toutes vos idées le sont, commenta Colin de son ton le plus affable.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Lady Danbury le fit taire d’un geste de la main.

— Combien de grands mystères y a-t-il dans la vie, en vérité ?

Comme personne ne répondait, Colin suggéra :

— Quarante-deux ?

Elle ne se donna même pas la peine de froncer les sourcils.

— J’annonce à tous, ici présents…

Tout le monde se pencha. Même Colin. Impossible de résister à l’intensité dramatique de ce moment.

— Vous m’êtes tous témoins…

Colin crut entendre Pénélope marmonner :

— Eh bien, continuez !

— Un millier de livres, lâcha lady Danbury.

On commençait à faire cercle autour d’elle.

— Un millier de livres, répéta-t-elle en haussant la voix.

Elle aurait fait un malheur sur scène ! songea Colin.

— Un millier de livres…

La salle entière semblait à présent plongée dans un silence respectueux.

— … à celui ou celle qui démasquera lady Whistledown !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

3

Votre dévouée chroniqueuse manquerait à tous ses devoirs en omettant de mentionner que le clou de la soirée d'hier, au bal d'anniversaire à Bridgerton House, n'a pas été le toast en l'honneur de lady Bridgerton (dont on ne révélera pas l'âge), mais l'audacieux défi de lady Danbury, qui offre un millier de livres à quiconque…

Me démasquera.

Faites de votre mieux… ou plutôt, de votre pire, mesdames et messieurs du beau monde. Vous n'avez pas une seule chance de résoudre ce mystère.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 12 avril 1824

Trois minutes précisément. Voilà le temps que mit l'extravagant défi de lady Danbury à se répandre à travers toute la salle de bal. Pénélope le savait, car elle se trouvait en face d'une énorme comtoise lorsque la vieille dame avait fait son annonce. Aux mots « Un millier de livres à celui ou celle qui démasquera lady Whistledown », elle indiquait 22 h 44. L'aiguille des minutes était à 47 lorsque Nigel Berbrooke avait traversé le cercle qui se formait à vue d'œil autour de lady Danbury en qualifiant son offre de « positivement ébouriffante ».

Si Nigel en était informé, tout le monde l'était. Le beau-frère de Pénélope ne brillait ni par son intelligence, ni par ses capacités d'attention, ni par sa finesse d'écoute.

Ni, songea Pénélope avec ironie, par son vocabulaire. « Positivement ébouriffante », vraiment !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Et qui croyez-vous que soit lady Whistledown ? demanda lady Danbury à Nigel.

— Pas la moindre idée, admit celui-ci. Ce n'est pas moi, c'est tout ce que je sais.

— Je pense que nous l'avions tous compris, répondit lady Danbury.

— Qui est-ce selon vous ? demanda Pénélope à Colin.

Il eut un haussement d'épaules évasif.

— J'ai été trop souvent absent pour y réfléchir.

— Allons donc, répliqua Pénélope. Vous avez assisté à suffisamment de soirées et de bals pour avoir quelques hypothèses.

Il se contenta de secouer la tête.

— Vraiment, je ne saurais dire.

Pénélope le considéra quelques secondes de plus que nécessaire, ou, plus exactement, quelques secondes de plus qu'il n'était convenable. Il avait une drôle de lueur dans les yeux. Une étincelle imperceptible. Le beau monde ne voyait en lui rien de plus qu'un charmeur impénitent, mais il était bien plus intelligent qu'il ne le laissait paraître, et elle aurait parié gros qu'il avait quelques soupçons.

Cependant, pour une raison qui lui appartenait, il ne souhaitait pas les partager avec elle.

— Et vous, qui pensez-vous que ce soit ? fit-il, lui retournant sa question. Vous avez fait votre entrée dans le monde à peu près à l'époque où lady Whistledown s'est fait connaître. Vous devez forcément y avoir réfléchi.

Pénélope parcourut la salle du regard, s'arrêtant sur plusieurs personnes, avant de revenir au petit groupe autour d'eux.

— Je pense que cela pourrait très bien être lady Danbury. Ne serait-ce pas un bon tour de sa part ?

Colin observa la vieille dame, qui semblait prendre un grand plaisir à commenter son dernier coup d'éclat, ponctuant ses déclarations de vigoureux coups de canne sur le parquet.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Ce serait tout fait possible, admit Colin pensivement, quoique plutôt pervers.

Pénélope ne put retenir un sourire

— Lady Danbury n'est pas un enfant de chœur.

Elle regarda un instant Colin qui regardait lady Danbury, avant d'ajouter calmement :

— Mais vous ne pensez pas que ce soit elle.

Colin arqua un sourcil interrogateur.

— Je le lis sur votre visage, expliqua Pénélope.

Il eut ce sourire nonchalant qu'il arborait si souvent en public.

— Et moi qui me croyais insondable !

— C'est raté. Du moins, en ce qui me concerne.

Colin soupira.

— Je crains que mon destin ne soit pas d'être un jour un héros ténébreux.

— Vous pourriez bien être le héros de quelqu'un, concéda Pénélope. Vous avez encore le temps. Mais *ténébreux*…

Elle sourit.

— C'est peu probable, ajouta-t-elle.

— Quel dommage, répliqua-t-il d'un ton léger en lui adressant un autre de ses fameux sourires – celui en biais, qui lui donnait l'air d'un gamin espiègle. Ce sont les ténébreux qui plaisent aux femmes.

Pénélope émit une petite toux discrète, surprise qu'il aborde un tel sujet devant elle, sans parler du fait que Colin Bridgerton n'avait jamais eu grand mal à séduire les femmes. Il lui souriait toujours, attendant sa réponse, et elle hésitait entre afficher un air vertueusement offensé et éclater de rire en bonne camarade, lorsque Éloïse fondit littéralement sur eux.

— Vous avez entendu la nouvelle ? demanda-t-elle, hors d'haleine.

— Ne me dis pas que tu as réussi à *courir* ? s'exclama Pénélope.

Dans une salle aussi bondée, cela relevait de l'exploit.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Lady Danbury offre mille livres à qui démasquera lady Whistledown !

— Nous le savons, répliqua Colin de ce ton vaguement supérieur qui semble l'apanage des frères aînés.

— Ah bon ? fit Éloïse, visiblement déçue.

Colin désigna lady Danbury, qui ne se trouvait qu'à quelques pas d'eux.

— Nous étions là quand elle a lancé son défi.

Éloïse ne chercha pas à dissimuler sa contrariété, et Pénélope devina ce qu'elle pensait (et allait probablement lui expliquer dès le lendemain). Manquer un moment important était une chose, mais apprendre que son propre frère avait assisté à l'événement en était une tout autre.

— Tout le monde ne parle que de cela, enchaîna Éloïse. C'est incroyable ! Voilà des années que je n'ai pas vu une telle effervescence.

— Voilà pourquoi j'ai si souvent envie de quitter le pays, murmura Colin à l'adresse de Pénélope, qui se mordit la lèvre pour ne pas sourire.

— Je sais que vous parlez de moi, mais je m'en moque, poursuivit Éloïse, marquant tout juste une pause pour reprendre son souffle. Croyez-moi, les gens ont perdu la tête. Tout le monde, sans exception, essaie de deviner de qui il s'agit, quoique les plus futés garderont sans doute leur opinion pour eux. De peur de faire gagner les autres, je suppose.

— Pour ma part, annonça Colin, je n'ai pas besoin d'argent au point de m'intéresser à la question.

— C'est tout de même une jolie somme, fit remarquer Pénélope.

Il lui jeta un regard incrédule.

— Ne me dites pas que vous allez vous prêter à ce jeu grotesque ?

Elle inclina la tête de côté d'un air qu'elle espérait énigmatique – ou tout au moins, légèrement mystérieux.

— Je ne suis, pour ma part, pas assez en fonds pour négliger une offre d'un millier de livres.

— Peut-être qu'en nous y mettant toutes les deux… suggéra Éloïse.

— Pitié ! gémit Colin.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sa sœur l'ignora.

— Nous pourrions partager le butin, dit-elle à Pénélope.

Celle-ci allait répondre lorsque la canne de lady Danbury apparut dans son champ de vision, énergiquement agitée par sa propriétaire. Colin dut faire un bond de côté pour éviter d'avoir l'oreille cisaillée.

— Mademoiselle Featherington ! tonna lady Danbury. Vous ne m'avez pas dit sur qui se portent vos soupçons.

— En effet, Pénélope, renchérit Colin, un sourire narquois aux lèvres. Vous n'avez rien dit.

Pénélope songea à marmonner une vague réponse dans l'espoir qu'avec l'âge, lady Danbury serait suffisamment dure d'oreille pour supposer qu'elle avait mal compris, et non que son interlocutrice avait mal articulé. Mais sans même tourner la tête, elle perçut la présence moqueuse de Colin, son regard de défi qui pesait sur elle. Aussi se surprit-elle à se redresser de toute sa hauteur.

Lorsqu'il était là, elle prenait de l'assurance, devenait audacieuse. Elle était plus… elle-même. Ou du moins, celle qu'elle aurait aimé être.

— En fait, répondit-elle en regardant *presque* lady Danbury dans les yeux, je pense que c'est vous.

Un petit cri de surprise collectif se fit entendre autour d'eux.

Et pour la première fois de sa vie, Pénélope Featherington capta tous les regards.

Lady Danbury la scruta d'un regard pénétrant. C'est alors que l'événement le plus extraordinaire se produisit. Ses lèvres commencèrent à remonter aux commissures. Puis elles s'étirèrent, jusqu'à ce que Pénélope se rende compte qu'elle souriait jusqu'aux oreilles.

— Décidément, Pénélope Featherington, vous me plaisez, déclara lady Danbury en lui écrasant le pied avec sa canne. Je parie que la moitié de l'assistance est du même avis que vous, mais personne d'autre n'a eu le cran de me le dire en face.

— Moi non plus, avoua Pénélope, avant d'étouffer un gémissement comme Colin lui donnait un coup de coude dans les côtes.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— À l'évidence, si, répliqua la vieille dame, une étrange lueur dans les yeux.

Pénélope ne sut que répondre à cela. Elle regarda Colin, qui lui souriait d'un air encourageant, puis revint à lady Danbury, qui paraissait presque… maternelle.

Ce qui était des plus étranges. Pénélope doutait que lady Danbury ait jamais posé sur ses propres enfants un regard maternel.

— N'est-ce pas agréable, lui demanda la vieille femme en se penchant suffisamment pour qu'elle seule entende ses paroles, de découvrir que l'on n'est pas exactement ce que l'on croyait être ?

Sur ce, elle s'éloigna, laissant Pénélope se demander s'il était possible qu'elle ne soit pas exactement ce qu'elle avait cru être.

Peut-être – *peut-être* – était-elle davantage.

Le lendemain, comme tous les lundis, Pénélope se rendit au Numéro Cinq pour prendre le thé. Elle n'aurait su dire vers quelle époque l'habitude s'était installée, mais elle durait depuis près de dix ans, et elle savait que si elle n'était pas au rendez-vous un lundi après-midi, lady Bridgerton enverrait quelqu'un la chercher.

Pénélope appréciait la coutume qu'avaient les Bridgerton de manger des gâteaux en buvant leur thé. Ce n'était pas très répandu. D'ailleurs, Pénélope ne connaissait personne qui en ait fait un rituel quotidien. Mais lady Bridgerton affirmait qu'elle ne pouvait tout simplement pas rester sans manger entre le déjeuner et le dîner, d'autant qu'elle vivait à l'heure citadine et passait à table fort tard le soir. Voilà pourquoi, chaque après-midi à 16 heures, elle retrouvait ses enfants (et en général une ou deux amies) autour d'un goûter informel dans son salon privé, à l'étage.

La journée était douce, mais il y avait une petite bruine, aussi Pénélope s'était-elle munie de son ombrelle pour parcourir la brève distance qui la séparait du Numéro Cinq. Elle avait emprunté ce trajet des centaines de fois – passer devant quelques maisons, tourner au croisement de Mount Street et de Davies Street, puis longer Berkeley Square jusqu'à

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Brutton Street. Ce jour-là, pourtant, elle était d'une humeur inhabituelle, légère, presque enfantine. Voilà pourquoi il lui prit la fantaisie de couper à travers la pelouse de l'angle nord de Berkeley Square, pour le seul plaisir d'entendre le bruit mou que faisaient ses bottines en s'enfonçant dans l'herbe mouillée.

C'était la faute de lady Danbury. Forcément ! Depuis leur échange de la veille, elle avait presque la tête qui tournait.

— *Pas… ce que… je… croyais… être…* chantonna-t-elle tout en cheminant, prononçant un mot chaque fois que l'une de ses semelles touchait la terre. *Davantage… Davantage…*

Atteignant une zone plus humide, elle s'élança telle une patineuse, tout en fredonnant (elle n'avait pas changé au point de vouloir qu'on l'entende chanter) :

— *Davantaaage*.

Évidemment, c'est à cet instant précis (il était clairement établi, du moins dans son esprit, qu'elle possédait un don unique pour faire les choses au pire moment qui soit) qu'elle entendit une voix masculine l'appeler par son prénom.

Elle s'immobilisa abruptement, au risque de tomber sur les fesses dans l'herbe boueuse.

Bien entendu, c'était *lui*.

— Colin ! s'exclama-t-elle non sans embarras.

Elle attendit qu'il la rejoigne

— Quelle surprise !

Il semblait réprimer un sourire.

— Vous étiez en train de danser ?

— De danser ? répéta-t-elle.

— Vous aviez l'air de valser.

— Oh, non !

Elle déglutit péniblement. Même s'il ne s'agissait pas d'un mensonge au sens strict du terme, cela y ressemblait fort.

— Bien sûr que non.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Quel dommage ! Je me serais vu dans l'obligation d'être votre cavalier, et je n'ai jamais dansé dans Berkeley Square.

S'il avait dit ceci deux jours plus tôt, elle aurait ri et lui aurait laissé l'exclusivité du charme et des réparties spirituelles. Peut-être la voix de lady Danbury résonna-t-elle de nouveau dans son esprit, car elle décida soudain qu'elle ne voulait plus être l'ancienne Pénélope Featherington.

Elle voulait s'amuser, elle aussi.

Elle lui adressa un sourire dont elle ignorait jusqu'à présent qu'elle en possédait le secret – un sourire mutin qui lui donnait l'impression d'être mystérieuse –, et elle comprit qu'elle ne l'avait pas imaginé en voyant une expression intriguée se peindre sur les traits de Colin.

— Vous avez tort, s'entendit-elle répondre. C'est très agréable.

— Pénélope Featherington, dit-il d'une voix aux inflexions traînantes, je croyais que vous n'étiez pas en train de danser.

Elle esquissa un geste insouciant.

— J'ai menti.

— Dans ce cas, cette danse est pour moi.

Pénélope sentit son estomac se nouer. Voilà pourquoi elle n'aurait pas dû laisser les murmures de lady Danbury lui monter à la tête. Elle était peut-être capable de jouer les charmantes audacieuses quelques instants, mais n'avait aucune idée de ce qu'il fallait faire ensuite.

Contrairement à Colin, de toute évidence, qui, un sourire de défi aux lèvres, lui tendait le bras comme pour entamer une valse.

— Colin, nous sommes dans Berkeley Square !

— Je sais. Je viens juste de vous dire que je n'y ai jamais dansé, l'auriez-vous déjà oublié ?

— Mais…

Il croisa les bras.

— Ah, non. Vous n'avez pas le droit de me provoquer, puis de vous dérober une seconde plus tard. En outre, danser la valse dans Berkeley Square est le genre d'expérience que tout le monde devrait avoir faite au moins une fois dans sa vie, vous ne trouvez pas ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— On pourrait nous voir, protesta-t-elle d'une petite voix.

Colin haussa les épaules, s'efforçant de ne pas montrer combien ce petit jeu l'amusait.

— Je m'en moque. Et vous ?

Les joues de Pénélope virèrent au rose, puis au rouge pivoine. Au prix de ce qui parut un effort considérable, elle répondit :

— Les gens pourraient s'imaginer que vous me courtisez.

Il la scruta sans comprendre pourquoi elle était aussi troublée. En quoi cela importait-il que les gens pensent qu'il lui contait fleurette ? La rumeur se révélerait vite fausse, et ils riraient tous deux des naïfs qui y auraient cru. Il s'apprêtait à riposter : « Au diable le qu'en-dira-t-on ! », mais se ravisa. Il venait de distinguer au fond de ses yeux bruns une émotion qu'il n'aurait su identifier.

Une émotion qu'il soupçonnait n'avoir jamais ressentie lui-même.

Il s'aperçut alors que pour rien au monde il n'aurait voulu faire de peine à Pénélope Featherington. C'était la meilleure amie de sa sœur, et surtout, c'était tout simplement une fille très gentille.

Il fronça les sourcils. Sans doute ne devait-il plus l'appeler « une fille ». À vingt-huit ans, ce n'était pas plus « une fille » qu'il n'était « un garçon » à trente-trois !

Alors, avec d'infinies précautions et ce qu'il espérait être une bonne dose de sensibilité, il demanda :

— Y a-t-il une raison pour laquelle nous devrions nous inquiéter que l'on pense que je vous courtise ?

Elle ferma les paupières et, l'espace d'un instant, Colin crut qu'elle était souffrante. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, son regard était presque doux-amer.

— Ce serait très drôle, en fait, répondit-elle. Au début.

Sans un mot, il attendit qu'elle poursuive.

— Puis il deviendrait évident que vous ne me courtisez pas, et…

Elle se tut, déglutit, et il comprit qu'elle n'était pas aussi calme qu'elle espérait le paraître.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— … on supposerait que c'est vous qui avez rompu, reprit-elle, parce que… Eh bien, parce qu'il ne pourrait en être autrement.

Il ne tenta pas de discuter avec elle. Il savait qu'elle avait raison. Elle laissa échapper un petit soupir triste.

— Je n'ai pas envie de m'exposer à cela. Même lady Whistledown en parlerait dans ses colonnes. Comment pourrait-elle y résister ? Ce serait trop croustillant pour qu'elle y renonce !

— Je suis désolé, Pénélope.

Colin ne savait pas au juste pour quelle raison il lui présentait des excuses, mais il lui semblait que c'était ce qu'il fallait dire.

Elle les accueillit d'un petit hochement de tête.

— Je sais que je devrais me moquer de ce que pensent les gens, mais je n'y arrive pas.

Colin se détourna légèrement tandis qu'il réfléchissait à ses paroles. Ou aux inflexions de sa voix. Ou peut-être aux deux.

Il s'était toujours considéré comme au-dessus de la société. Pas vraiment en dehors, car il en faisait assurément partie et y prenait en général un certain plaisir, mais il avait toujours supposé que son bonheur ne dépendait pas de l'opinion des autres.

Peut-être n'avait-il pas vu les choses sous le bon angle. Il est facile de décider que vous vous moquez de l'avis des autres quand celui-ci vous est massivement favorable. Aurait-il aussi eu aussi peu d'égards pour le jugement d'autrui s'il avait été traité comme Pénélope ?

Certes, elle n'avait jamais été ostracisée, ni montrée du doigt. Au contraire. Elle avait juste été… invisible.

Oh, les gens se montraient polis, et les Bridgerton étaient tous amicaux avec elle, mais dans la plupart de ses souvenirs, Pénélope se tenait au bord d'une piste de danse, s'efforçant de regarder n'importe où sauf en direction des couples qui évoluaient sur la piste, feignant de ne pas aimer la danse. C'était en général à ce moment-là qu'il allait l'inviter. Elle semblait toujours reconnaissante de son geste, mais aussi un peu

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

embarrassée, parce qu'ils savaient tous deux qu'il agissait ainsi, au moins en partie, parce qu'il était désolé pour elle.

Colin tenta de se mettre à sa place. Ce n'était pas facile. Il avait toujours été populaire. Ses camarades de classe l'avaient respecté et les femmes se pressaient autour de lui depuis qu'il avait fait son entrée dans le monde. Et il avait beau prétendre qu'il se fichait de ce que pensaient les autres, en vérité, à présent qu'il y réfléchissait…

Il aimait qu'on l'aime.

Soudain, il ne savait plus quoi dire. Ce qui était assez étrange, car il trouvait *toujours* les mots qu'il fallait. D'ailleurs, il était même connu pour cela. C'était probablement, songea-t-il, l'une des raisons de ses succès en société.

Mais il devinait que les sentiments de Pénélope dépendaient de ses prochaines paroles, et ces dernières minutes, les sentiments de Pénélope étaient devenus très importants à ses yeux.

— Vous avez raison, dit-il.

C'était généralement une bonne idée de déclarer à quelqu'un qu'il avait raison.

— Je me suis montré indélicat, poursuivit-il. Et si on recommençait de zéro ?

Elle battit des cils.

— Pardon ?

Il agita la main dans les airs.

— Si nous reprenions depuis le début.

Elle parut délicieusement confuse, ce qui le troubla fort, car jamais il n'avait trouvé Pénélope Featherington le moins du monde *délicieuse*.

— Mais nous nous connaissons depuis douze ans ! protesta-t-elle.

— Cela fait si longtemps ?

Il eut beau chercher dans ses souvenirs, impossible de se rappeler leur première rencontre.

— Peu importe, poursuivit-il. Je parlais simplement de cet après-midi, petite sotte !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

En la voyant sourire, visiblement malgré elle, Colin comprit que « petite sotte » était exactement ce qu'il fallait dire, même si, en toute franchise, il aurait été incapable d'expliquer pourquoi.

— Allons-y, fit-il en accompagnant ses paroles d'un ample geste du bras. Alors que vous traversez Berkeley Square, vous m'apercevez au loin. Je vous appelle, et vous me répondez…

Pénélope se retint de sourire. Sous quelle bonne étoile Colin était-il né, pour *toujours* trouver les mots qu'il fallait ? Comme le joueur de flûte de Hamelin, il ne laissait dans son sillage que des cœurs légers et des visages souriants. Elle était prête à parier – et bien plus que les mille livres offertes par lady Danbury – qu'elle n'était pas la seule femme de Londres à être désespérément éprise du troisième fils Bridgerton.

Colin inclina la tête de côté pour l'encourager.

— Je vous réponds… commença-t-elle. Je vous réponds…

Colin attendit deux secondes, puis :

— Vraiment, n'importe quelles paroles feront l'affaire.

Pénélope avait prévu d'afficher un sourire de circonstances, mais elle s'aperçut que celui qui étirait ses lèvres était tout à fait sincère.

— Colin ! s'écria-t-elle en essayant de paraître surprise de le voir. Que faites-vous donc ici ?

— Excellente réplique, commenta-t-il.

Elle agita l'index.

— Vous devez jouer votre personnage !

— Oui, oui, bien sûr. Mille excuses.

Il marqua une pause, cilla à deux reprises, puis :

— Allons-y. Que dites-vous de ceci : La même chose que vous, je suppose. Je vais au Numéro Cinq prendre le thé.

Pénélope enchaîna avec aisance :

— À vous entendre, on dirait que vous y allez en visite. N'y habitez-vous pas ?

Il esquissa une grimace.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Juste pour la semaine, heureusement. Une quinzaine de jours au maximum. Je cherche un endroit où m'installer. J'ai quitté le logement que je louais avant de partir pour Chypre, mais je n'ai encore rien trouvé de convenable pour le remplacer. J'avais à faire dans Piccadilly, et j'ai eu envie de rentrer à pied.

— Sous la pluie ?

Il haussa les épaules avec désinvolture.

— Il ne pleuvait pas quand je suis parti ce matin. Et même maintenant, ce n'est que de la bruine.

« Que de la bruine », répéta Pénélope en son for intérieur. De la bruine qui s'accrochait à ses cils scandaleusement fournis, ourlant ses iris d'un vert si lumineux que plus d'une femme à sa place aurait probablement ressenti l'impérieux besoin d'écrire de la (très mauvaise) poésie à leur sujet. Même elle, qui aimait à se considérer comme une personne raisonnable, avait passé plus d'une nuit allongée dans son lit, à regarder le plafond en n'y voyant rien d'autre que ces yeux verts.

Que de la bruine, vraiment…

— Pénélope ?

Elle retomba abruptement sur terre.

— Oui, c'est vrai, acquiesça-t-elle. Je me rends aussi chez votre mère pour prendre le thé. Comme tous les lundis. Et souvent les autres jours, admit-elle. Quand il ne se passe… euh, rien d'intéressant chez moi.

— Inutile d'avoir l'air aussi coupable. Ma mère est une femme charmante. Si elle vous invite à prendre le thé, vous avez raison d'accepter.

Pénélope, qui avait la mauvaise habitude d'entendre des sous-entendus dans toute conversation, soupçonna aussitôt Colin d'être en train de lui avouer qu'il n'était pas surpris qu'elle ait besoin d'échapper à sa propre mère de temps à autre.

Ce qui, inexplicablement, la rendait un peu triste.

Il se balança quelques instants sur ses talons, puis déclara :

— Je ne devrais pas vous retenir ainsi sous la pluie.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle sourit. Cela faisait déjà un bon quart d'heure qu'ils étaient là. Cela dit, s'il voulait continuer de jouer, elle était d'accord.

— C'est moi qui ai une ombrelle, fit-elle remarquer.

— En effet, mais je serais un piètre gentleman si je ne vous entraînais pas vers un lieu plus hospitalier. À ce propos…

Il fronça les sourcils en inspectant les alentours.

— À quel propos ?

— Celui de me conduire en gentleman. Je crois que nous sommes censés veiller à la sécurité des dames.

— Et ?

Il croisa les bras.

— Ne devriez-vous pas être accompagnée d'une femme de chambre ?

— J'habite au coin de la rue, répondit-elle, un peu déçue qu'il ne s'en souvienne pas.

Felicity et elle étaient les meilleures amies de deux de ses sœurs, après tout. Il l'avait même raccompagnée chez elle à l'occasion.

— Dans Mount Street, précisa-t-elle comme il continuait de froncer les sourcils.

Il tourna les yeux du côté de Mount Street.

— Oh, pour l'amour du Ciel, Colin ! C'est juste au coin de Davies Street. À cinq minutes à pied de chez votre mère. Quatre, si je suis particulièrement alerte.

— Je regardais juste s'il y avait des zones sombres ou des cachettes où un criminel pourrait se poster en embuscade.

— Dans *Mayfair* ?

— Dans Mayfair, répéta-t-il sombrement. Je pense vraiment qu'une domestique devrait vous accompagner dans vos déplacements. Je détesterais qu'il vous arrive quelque chose.

Pénélope fut touchée par tant de sollicitude, même si elle savait qu'il aurait fait preuve de la même attention avec n'importe quelle femme de sa connaissance. C'était dans sa nature, tout simplement.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je peux vous assurer que j'observe les usages lorsque je vais plus loin, répondit-elle. Mais ce trajet-ci est fort court. Même ma mère ne s'en formalise pas.

Colin serra les mâchoires.

— Sans compter que j'ai vingt-huit ans, poursuivit-elle.

— Quel est le rapport ? J'en ai trente-trois, si cela vous intéresse.

Pénélope le savait, bien entendu, puisqu'elle n'ignorait rien de ce qui concernait Colin Bridgerton.

— Colin, s'impatienta-t-elle d'une voix aux inflexions presque suppliantes.

— Pénélope, répliqua-t-il sur le même ton.

Elle laissa échapper un long soupir.

— Écoutez, je suis définitivement en dehors de la course. Je n'ai plus besoin de me soumettre à toutes les règles de savoir-vivre qui m'empoisonnaient lorsque j'avais dix-sept ans.

— J'ai du mal à croire…

D'un geste machinal, Pénélope posa la main sur la hanche.

— Demandez à votre sœur, si vous ne me croyez pas !

Il prit soudain une expression sérieuse qu'elle ne lui avait jamais vue.

— J'ai pour principe de ne jamais solliciter l'avis de ma sœur sur des questions qui relèvent du bon sens.

— Colin ! s'écria-t-elle. Comment pouvez-vous tenir des propos aussi odieux ?

— Je n'ai pas dit que je ne l'aimais pas, ni même que je n'avais pas d'affection pour elle. J'adore Eloïse, comme vous le savez. Toutefois…

— Une phrase qui débute par *toutefois* augure mal de la suite, marmonna Pénélope.

— Éloïse, déclara Colin d'un ton péremptoire inhabituel chez lui, devrait être mariée à l'heure qu'il est.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

— On pourrait vous rétorquer, répliqua-t-elle en redressant le menton, que vous devriez l'être aussi.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Oh, je vous en pr…

— Comme vous m'en avez si fièrement informée, vous avez tout de même trente-trois ans.

Derrière son expression amusée, elle perçut un soupçon d'agacement. Il n'était pas loin de perdre patience.

— Pénélope, n'essayez pas de…

— D'accord, grand-papa ! répliqua-t-elle d'une voix flûtée.

Il marmonna un juron, ce qui la surprit, car jamais elle ne l'avait entendu en proférer en présence d'une dame. Elle aurait sans doute dû y voir un avertissement, mais elle était trop irritée. Et sans doute le vieil adage était-il exact : le courage appelle le courage.

Ou plutôt, l'audace appelle l'audace, car elle n'hésita pas à rétorquer, tout en dardant sur lui un regard hautain :

— Vos deux frères n'étaient-ils pas mariés à trente ans ?

À son grand étonnement, Colin se contenta de sourire et, s'appuyant de l'épaule contre l'arbre sous lequel ils se trouvaient, il répliqua :

— Mes frères et moi sommes très différents.

Voilà une affirmation à laquelle Pénélope ne s'était pas attendue. La plupart des gens de leur monde, y compris la fictive lady Whistledown, insistaient au contraire sur l'étonnante ressemblance entre les trois frères Bridgerton. Quelqu'un était même allé jusqu'à déclarer qu'ils étaient interchangeables. Non seulement Pénélope n'avait pas pensé qu'aucun d'entre eux pourrait s'en offusquer, mais elle avait supposé qu'ils avaient tous été flattés, étant donné l'affection qui les liait. Mais peut-être s'était-elle trompée.

Ou peut-être ne les avait-elle pas observés assez attentivement.

Ce qui était curieux, car il lui semblait avoir passé la moitié de sa vie à étudier Colin Bridgerton.

En revanche, il y avait une chose dont elle était certaine, et dont elle aurait dû se souvenir, c'était que si Colin était capable de se fâcher, jamais il ne le lui avait laissé deviner. Elle qui avait espéré le provoquer en

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

ironisant sur le fait que ses frères s'étaient mariés avant lui, elle en était pour ses frais !

La méthode d'attaque de Colin, c'était un sourire paresseux, une plaisanterie lancée au bon moment. S'il avait jamais perdu son sang-froid…

Pénélope secoua la tête. Colin ne se mettrait jamais en colère – du moins, pas devant elle. Il faudrait qu'il soit vraiment – non, *profondément* contrarié pour perdre son sang-froid. Et une telle fureur ne pourrait être déclenchée que par quelqu'un à qui il tiendrait vraiment, *profondément*.

Colin l'aimait bien, peut-être même plus qu'il n'appréciait la plupart des gens, mais il ne tenait pas à elle. Pas de cette façon.

— Peut-être devrions-nous tomber d'accord sur le fait que nous ne sommes pas d'accord, proposa-t-elle.

— À quel sujet ?

— Eh bien…

Elle avait oublié !

— Au sujet de ce qu'une célibataire peut ou ne peut pas faire ? hasarda-t-elle.

Il parut amusé par son hésitation.

— Cela supposerait que je m'en remette au jugement de ma sœur cadette, et cela dans des proportions qui seraient, comme vous l'imaginez aisément, inacceptables pour moi.

— Mais vous acceptez de vous en remettre à *mon* jugement ?

Il lui décocha un sourire canaille.

— Oui, si vous promettez de n'en parler à personne.

Il ne le pensait pas, bien sûr. Et elle savait qu'il savait qu'elle savait qu'il ne le pensait pas. C'était là sa méthode : de l'humour et un sourire pour aplanir les difficultés. Et, maudit soit-il, cela marchait, car elle se surprit à soupirer et à sourire, et avant d'avoir eu le temps de se reprendre, elle répondit :

— Assez bavardé ! Il est temps d'aller chez votre mère.

Colin sourit.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Croyez-vous qu'il y aura des gâteaux ?

Pénélope leva les yeux au ciel.

— Je *sais* qu'il y aura des gâteaux.

— Tant mieux, dit-il en l'entraînant à sa suite. J'adore ma famille, mais je ne vais là-bas que pour la nourriture.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

4

Bien qu'il soit difficile d'imaginer qu'il y ait, au sujet du bal des Bridgerton, d'autres événements à rapporter que le défi lancé par lady Danbury au sujet de l'identité de votre dévouée chroniqueuse, les faits suivants se doivent d'être mentionnés :

M. Geoffrey Albansdale a été vu dansant avec Mlle Felicity Featherington.

Mlle Felicity Featherington a également été vue dansant avec M. Lucas Hotchkiss.

M. Lucas Hotchkiss a également été vu dansant avec Mlle Hyacinthe Bridgerton.

Mlle Hyacinthe Bridgerton a également été vue dansant avec le vicomte Burwick.

Le vicomte Burwick a également été vu dansant avec Mlle Jane Hotchkiss.

Mlle Jane Hotchkiss a également été vue dansant avec M. Colin Bridgerton.

M. Colin Bridgerton a également été vu dansant avec Mlle Pénélope Featherington.

Et, pour boucler cette boucle incestueuse, Mlle Pénélope Featherington a été vue parlant avec M. Geoffrey Albansdale. (Cela aurait été trop parfait si elle avait été vue dansant *avec lui, n'est-ce pas, cher lecteur ?)*

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 12 avril 1824

Lorsque Pénélope et Colin pénétrèrent dans le petit salon, Eloïse et Hyacinthe étaient déjà en train de boire leur thé, ainsi que les deux dames Bridgerton. Violet, la vicomtesse douairière, était assise devant le service à

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

thé tandis que sa bru, Kate, épouse d'Anthony, l'actuel vicomte, tentait sans grand succès de maîtriser sa fille Charlotte, âgée de deux ans.

— Regardez sur qui je suis tombé dans Berkeley Square ! annonça Colin.

— Pénélope, fit lady Bridgerton avec un sourire chaleureux. Venez vous asseoir. Le thé est encore chaud et Cook a préparé ses fameux sablés.

Colin se dirigea droit vers lesdits sablés, s'arrêtant à peine pour saluer ses sœurs.

Pénélope, quant à elle, prit place non loin de lady Bridgerton.

— Délicieux ! commenta Hyacinthe en poussant une assiette dans sa direction.

— Hyacinthe, dit lady Bridgerton d'un ton vaguement désapprobateur, essaye de faire des phrases, veux-tu ?

Hyacinthe regarda sa mère d'un air surpris.

— Délicieux, répéta-t-elle en penchant la tête de côté. L'adjectif est mal choisi ?

— *Hyacinthe*.

Pénélope voyait bien que lady Bridgerton s'efforçait, sans grand succès, d'arborer un air sévère pour réprimander sa fille.

— Excellents ! renchérit Colin en essuyant une miette de ses lèvres. Elle a raison.

— Sur le fond, oui. Sur la forme, elle aurait pu faire une phrase complète, arbitra Kate en s'emparant d'un biscuit.

Puis, se tournant vers Pénélope :

— Ils sont vraiment exquis, ajouta-t-elle, un sourire coupable aux lèvres. J'en suis au quatrième.

— Colin, je t'adore, fit Hyacinthe, ignorant superbement Kate.

— J'espère bien, marmonna Colin.

— Pour ma part, déclara Éloïse d'un ton docte, je préfère respecter les conventions grammaticales dans mes écrits.

Hyacinthe émit un ricanement.

— Tes *écrits* ? répéta-t-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je rédige de nombreuses lettres, se défendit Éloïse avec un petit reniflement hautain. Et je tiens un journal. Crois-moi, c'est une excellente habitude.

— Cela vous oblige à une certaine discipline, fit remarquer Pénélope en prenant la tasse que lady Bridgerton lui tendait.

— Vous tenez aussi un journal ? s'enquit Kate tout en bondissant de sa chaise pour rattraper sa fille, qui tentait d'escalader une console.

— Je crains que non, répondit Pénélope. C'est trop contraignant.

— Ridicule ! bougonna Hyacinthe, qui avait besoin, comme d'habitude, d'avoir le dernier mot.

Hélas pour l'assistance, Éloïse était tout aussi obstinée.

— Tu peux te contenter d'un simple adjectif de temps à autre, répliqua-t-elle avec un pincement des lèvres agacé, mais il ne faut pas abuser du procédé sous peine de lasser tes auditeurs.

Pénélope ne l'aurait pas juré, mais il lui sembla entendre un gémissement du côté de lady Bridgerton.

Hyacinthe se tourna vers Pénélope.

— Elle me provoque, n'est-ce pas ?

— Je refuse de prendre parti, répondit Pénélope en prenant un autre biscuit.

— Vous n'êtes qu'une couarde, chuchota Colin.

— Non, je suis juste affamée.

Elle se tourna vers Kate.

— Ils sont vraiment bons, confirma-t-elle.

Kate hocha la tête.

— J'ai entendu dire que votre sœur se fiançait.

Pénélope tressaillit. Elle ignorait que les relations entre Felicity et M. Albansdale étaient de notoriété publique.

— Euh… qui vous a dit cela ?

— Éloïse, bien sûr, répondit Kate d'un ton neutre. Elle est toujours très bien informée.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Et quand je ne le suis pas, ajouta celle-ci avec un sourire joyeux, Hyacinthe l'est. C'est très pratique.

— Êtes-vous bien certaines qu'aucune de vous deux n'est lady Whistledown ? plaisanta Colin.

— Colin ! s'écria lady Bridgerton. Comment peux-tu seulement penser une chose pareille ?

Il esquissa un haussement d'épaules.

— Elles sont assurément assez intelligentes pour accomplir un tel exploit.

Une expression radieuse éclaira les visages d'Éloïse et de Hyacinthe.

Même lady Bridgerton parut apprécier le compliment.

— Peut-être, mais Hyacinthe est bien trop jeune. Quant à Éloïse…

Elle considéra celle-ci, qui l'observait d'un air amusé.

— Eh bien, Éloïse n'est pas lady Whistledown. J'en suis persuadée.

Éloïse regarda Colin.

— Je ne suis pas lady Whistledown.

— Dommage, dit-il. Tu serais riche, à présent, j'imagine.

— Tiens ? fit Pénélope. Ce pourrait être un moyen de découvrir son identité.

Cinq paires d'yeux se tournèrent dans sa direction.

— Ce doit être quelqu'un qui a plus d'argent qu'il ou elle ne devrait, expliqua-t-elle.

— Bien vu, commenta Hyacinthe. Le problème, c'est que je n'ai aucune idée de la quantité d'argent que les gens sont censés posséder.

— Moi non plus, bien sûr, répliqua Pénélope. Mais la plupart du temps, on en a tout de même une idée approximative.

Devant le regard d'incompréhension de Hyacinthe, elle continua :

— Par exemple, si je m'achetais une parure de diamants, cela paraîtrait suspect.

— Auriez-vous acheté une parure de diamants ? s'enquit Kate. J'avoue que je saurais quoi faire d'un millier de livres.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pénélope leva les yeux au ciel. En tant que vicomtesse, Kate n'avait nul besoin d'un millier de livres.

— Je peux vous assurer que je ne possède aucun diamant. Pas même une bague.

Kate laissa échapper un petit rire faussement déçu.

— Dans ce cas, vous n'êtes pas celle que nous cherchons.

— Il n'y a pas que l'argent, déclara Hyacinthe. Il y a aussi la gloire.

Lady Bridgerton toussota.

— Je crains d'avoir mal compris, Hyacinthe. Qu'as-tu dit ?

— Pensez un peu au prestige d'être la personne qui a démasqué lady Whistledown ! s'écria Hyacinthe. Ce serait merveilleux.

— Essaierais-tu de nous faire croire, demanda Colin d'un air faussement détaché, que la récompense ne t'intéresse pas ?

— Certainement pas ! répliqua Hyacinthe d'un ton espiègle.

Pénélope songea soudain que, de tous les Bridgerton, Hyacinthe et Colin étaient ceux qui se ressemblaient le plus. C'était sans doute une bonne chose que Colin soit rarement à Londres. Si Hyacinthe et lui unissaient leurs forces, le monde serait à leurs pieds.

— Hyacinthe, déclara fermement lady Bridgerton, tu ne dois *pas* faire de la découverte de l'identité de lady Whistledown ton unique objectif.

— Mais…

— Je ne dis pas que tu ne peux pas réfléchir à ce mystère et poser quelques questions, coupa lady Bridgerton en levant la main pour prévenir toute interruption. Dieu du Ciel, comment se fait-il qu'après presque quarante ans de maternité, je n'aie pas encore renoncé à t'arrêter quand tu as une idée en tête, aussi folle soit-elle ?

Pénélope porta sa tasse à ses lèvres pour masquer son sourire.

— Ce que je veux dire, c'est que tu es connue pour être assez…

Lady Bridgerton se racla délicatement la gorge.

— … entêtée parfois…

— Maman !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Lady Bridgerton poursuivit comme si elle n'avait pas entendu Hyacinthe.

— … et je ne voudrais pas que tu oublies ton but principal, à savoir trouver un mari.

Hyacinthe marmonna un nouveau « maman », mais cette fois, il s'agissait plus d'un gémissement que d'une protestation.

Pénélope glissa un regard à Éloïse, qui avait les yeux fixés au plafond et retenait avec peine un sourire. Éloïse, qui avait été harcelée des années durant par sa mère pour les mêmes raisons, n'était manifestement pas fâchée de passer le relais à Hyacinthe.

À vrai dire, Pénélope était surprise que lady Bridgerton semble s'être résolue au célibat d'Éloïse. Elle n'avait jamais caché que son plus cher désir était de voir ses huit enfants convoler en justes (et heureuses) noces. Elle y était parvenue pour quatre d'entre eux. Daphné avait épousé Simon et était devenue duchesse de Hastings. L'année suivante, Anthony avait passé la bague au doigt de Kate. Après quelques années de répit, Benedict et Francesca s'étaient mariés à un an d'intervalle – le premier avec Sophie, la seconde avec un Écossais, le comte de Kilmartin.

Malheureusement, Francesca s'était retrouvée veuve deux ans plus tard. Elle partageait désormais son temps entre la famille de son défunt époux, en Écosse, et sa propre résidence londonienne. Lorsqu'elle était en ville, elle préférait demeurer à Kilmartin House plutôt qu'à Bridgerton House ou au Numéro Cinq. Pénélope la comprenait. Si elle avait été veuve, elle aussi aurait fait le choix de profiter de son indépendance.

En général, Hyacinthe acceptait de bonne grâce l'insistance maternelle. Après tout, comme elle l'avait dit à Pénélope, elle n'était pas opposée au mariage, alors autant laisser sa mère déployer son énergie et choisir l'homme qui lui conviendrait lorsque celui-ci se présenterait.

Aussi est-ce le sourire aux lèvres qu'elle se leva, déposa un baiser sur la joue de sa mère et confirma solennellement que son but principal dans l'existence était de se marier, tout en adressant un sourire effronté et

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

sournois à Colin et à Éloïse. Cependant, à peine avait-elle repris sa place sur son siège qu'elle demanda à la cantonade :

— Eh bien, pensez-vous qu'elle sera démasquée ?

— Devons-nous encore discuter de cette Whistledown ? soupira lady Bridgerton.

— Vous ne connaissez pas la théorie d'Éloïse ? s'étonna Pénélope.

Tous les regards convergèrent vers Pénélope, puis vers Éloïse.

— Euh… Quelle est ma théorie, au fait ? s'enquit Éloïse.

— C'était… oh, je ne sais plus… disons il y a une semaine, expliqua Pénélope. Nous discutions de lady Whistledown. J'ai dit que selon moi, elle ne pourrait continuer ainsi éternellement, qu'elle finirait bien par commettre une erreur. Éloïse m'a répondu qu'elle n'en était pas certaine, car la supercherie durait depuis plus de dix ans, et que si elle avait dû faire un faux pas, cela aurait déjà eu lieu. J'ai répliqué que ce n'était pas mon avis, qu'elle n'est qu'un être humain et qu'un jour ou l'autre, elle se trahirait, car personne ne peut indéfiniment…

— Oh, je m'en souviens, à présent ! l'interrompit Éloïse. Nous étions dans ta chambre. J'ai eu une idée géniale ! Je t'ai dit que j'étais prête à parier que lady Whistledown avait *déjà* commis une erreur, mais que *nous* étions trop stupides pour l'avoir remarquée.

— Pas très flatteur pour nous, murmura Colin.

— Par « nous », j'entends la société, pas juste les Bridgerton, précisa Éloïse.

— Alors il se pourrait, intervint Hyacinthe, pensive, que tout ce que j'aie à faire pour démasquer lady Whistledown soit de relire ses anciens numéros.

Une lueur de panique s'alluma dans le regard maternel.

— Hyacinthe Bridgerton, je n'aime pas ton expression.

La jeune fille sourit et haussa les épaules, désinvolte.

— Je pourrais m'amuser avec un millier de livres.

— Le Ciel nous en préserve, répliqua sa mère.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pénélope, dit soudain Colin, vous n'avez pas répondu, au sujet de Felicity. Est-il vrai qu'elle est sur le point de se fiancer ?

Pénélope avala trop vite sa gorgée de thé, au risque de s'étouffer. Colin avait une façon de vous regarder, son regard vert si intensément fixé sur vous que vous aviez soudain l'impression d'être seule au monde avec lui. Hélas pour elle ! Cela avait également tendance à la transformer en une idiote bégayante. Lorsqu'ils étaient dans le feu de la conversation, elle parvenait en général à garder son sang-froid, mais s'il la prenait par surprise, comme en cet instant, tournant son attention sur elle au moment précis où elle venait de réussir à se fondre dans le décor, elle perdait tous ses moyens.

— Euh, oui… c'est tout à fait possible, répondit-elle. M. Albansdale a laissé entendre que c'était dans ses intentions, mais s'il se décide, je suppose qu'il devra se rendre en East Anglia pour demander sa main à notre oncle.

— Votre oncle ? répéta Kate.

— Mon oncle Geoffrey. Il vit près de Norwich. C'est notre parent masculin le plus proche, bien qu'en toute franchise, nous ne le voyions pas souvent. M. Albansdale est assez traditionnel. Je crois qu'il ne serait pas très à son aise s'il devait s'adresser à ma mère.

— J'espère qu'il demandera aussi à Felicity ce qu'elle en pense, fit remarquer Éloïse. J'ai toujours trouvé ridicule qu'un homme sollicite la main d'une femme auprès de son père avant de la lui demander à elle. Ce n'est pas le père qui devra vivre avec lui !

— Cette façon de voir les choses pourrait expliquer pourquoi tu es toujours célibataire, répliqua Colin.

— Colin, fit lady Bridgerton en lançant un regard sévère à son fils.

— Oh, mais maman, je m'en moque ! assura Éloïse. Cela ne me dérange pas d'être une vieille fille.

Elle décocha à son frère un regard supérieur.

— Mieux vaut être seule que mal accompagnée. N'est-ce pas également ton avis, Pénélope ? ajouta-t-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Celle-ci sursauta.

— Euh… oui. Bien sûr.

Mais elle était consciente de ne pas être animée par la même force de conviction que son amie. Contrairement à Éloïse, elle n'avait pas refusé six demandes en mariage. Elle n'en avait refusé aucune. Pour la simple raison qu'elle n'en avait pas reçu.

Elle s'était persuadée qu'elle n'aurait pu de toute façon accepter la moindre proposition puisque son cœur appartenait déjà à Colin. Mais était-ce vrai, ou essayait-elle seulement de se consoler de son retentissant échec sur le marché du mariage ?

Si demain un homme lui demandait sa main – un homme gentil et respectable, dont elle ne tomberait jamais amoureuse mais pour qui, selon toute probabilité, elle pourrait développer de l'affection – dirait-elle oui ?

Sans doute.

Et cette pensée la plongeait dans une profonde mélancolie, car cela signifiait qu'elle avait définitivement renoncé à Colin. Qu'elle n'était pas aussi fidèle à ses principes qu'elle se l'était imaginé. Et qu'elle était prête à se contenter d'un mariage sans amour pour avoir un foyer et fonder une famille.

Des centaines de femmes agissaient ainsi chaque année, mais jamais elle n'avait cru pouvoir s'y résoudre.

— Que vous avez l'air sérieux tout à coup, observa Colin.

Pénélope s'arracha à ses sombres réflexions.

— Moi ? Oh, non ! J'étais perdue dans mes pensées, voilà tout.

Colin accueillit sa réponse d'un bref hochement de tête et piocha de nouveau dans la pile de biscuits.

— Il n'y a rien de plus nourrissant ? s'enquit-il en faisant la grimace.

— Si j'avais su que tu venais, fit sa mère d'un ton ironique, j'aurais prévu le double.

Il se leva pour tirer le cordon de la sonnette.

— Avez-vous entendu parler de la théorie de Pénélope sur lady Whistledown ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Non, répondit lady Bridgerton.

— C'est très futé, en fait.

Il s'interrompit pour demander des sandwichs à la domestique qui venait d'entrer et reprit :

— Elle pense qu'il s'agit de lady Danbury.

— Oooh ! s'écria Hyacinthe, admirative. C'est ingénieux, Pénélope. Et tout à fait dans le style de lady Danbury.

— Le journal ou le défi ? demanda Kate en rattrapant Charlotte par la ceinture de sa robe avant qu'elle ne lui échappe de nouveau.

— Les deux, répondit Hyacinthe.

— Du reste, ajouta Éloïse, Pénélope le lui a dit. Bien en face.

Hyacinthe en demeura bouche bée. Manifestement, songea Pénélope, elle venait de monter de plusieurs crans dans l'estime de la jeune fille.

— J'aurais aimé voir cela ! avoua Violet Bridgerton. Et je m'étonne que cela ne figure pas dans le numéro de ce matin du *Whistledown*.

— Je ne pense pas que lady Whistledown commenterait les théories des uns ou des autres sur son identité, observa Pénélope.

— Pourquoi pas ? demanda Hyacinthe. Ce serait un bon moyen de faire diversion. Par exemple…

Elle désigna sa sœur d'un geste théâtral.

— … disons que je pense qu'il s'agit d'Éloïse.

— Ce n'est pas Éloïse ! protesta lady Bridgerton.

— Ce n'est pas moi, confirma l'intéressée avec un grand sourire.

— Disons que je *pense* qu'il s'agit d'elle, insista Hyacinthe d'un ton exagérément patient. Et que je le déclare en public.

— Ce que tu ne ferais jamais, précisa sa mère avec sévérité.

— Ce que je ne ferais jamais, répéta Hyacinthe. Mais pour la démonstration, admettons que c'est le cas. Et admettons aussi qu'Éloïse soit réellement lady Whistledown. Ce qu'elle n'est pas, s'empressa-t-elle d'ajouter avant que sa mère l'interrompe de nouveau.

Sans un mot, lady Bridgerton leva les mains en signe de reddition.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Quel meilleur moyen de tromper son monde, poursuivit Hyacinthe, que de se moquer de moi dans ses colonnes ?.

— Évidemment, si Éloïse était *réellement* lady Whistledown… réfléchit Pénélope à haute voix.

— Ce qui n'est pas le cas ! précisa lady Bridgerton.

Pénélope ne put réprimer un éclat de rire.

— Certes, mais si elle l'était…

— Je commence à regretter de ne pas être *réellement* lady Whistledown, avoua Éloïse.

— Tu rirais bien de nous, observa Pénélope, mais mercredi prochain, tu ne pourrais pas rédiger un article pour ironiser sur le fait que Hyacinthe croit que tu es lady Whistledown, parce qu'alors, nous saurions tous que c'est toi.

— À moins que ce ne soit *vous*, rétorqua Kate en riant.

— Résumons, enchaîna Éloïse : Pénélope est lady Whistledown, et dans le numéro de mercredi prochain, elle ironisera sur le fait que Hyacinthe pense que je suis lady Whistledown, juste pour vous faire croire que je suis réellement lady Whistledown, parce que Hyacinthe a suggéré que cela serait une ruse habile.

— Je suis totalement perdu, déclara Colin sans s'adresser à quelqu'un en particulier.

— À moins que Colin ne soit lady Whistledown… hasarda Hyacinthe, une lueur machiavélique dans le regard.

— Arrêtez ! implora sa mère. Je vous en supplie !

Mais le petit groupe riait si fort que Hyacinthe n'aurait de toute façon pas pu continuer.

— Les possibilités sont innombrables, reprit celle-ci en essuyant une larme.

— Peut-être devrions-nous regarder vers ma gauche, suggéra Colin en se rasseyant. Qui sait, cette personne est peut-être l'abominable lady Whistledown ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Tout le monde suivit son regard, sauf Éloïse, qui regarda sur sa droite… en direction de Colin.

— Essayais-tu de me dire quelque chose en t'asseyant à ma droite ? s'enquit-elle avec un sourire amusé.

— Pas du tout, murmura-t-il.

Il tendit la main vers l'assiette et se figea en s'apercevant qu'elle était vide. Toutefois, il ne croisa pas le regard d'Éloïse lorsqu'il prononça ces paroles.

Si quiconque, à part Pénélope, avait remarqué son air évasif, personne ne l'interrogea à ce sujet, car c'est à cet instant que les sandwichs arrivèrent, et Colin fut désormais perdu pour la conversation.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

5

Votre dévouée chroniqueuse s'est laissé dire que lady Blackwood s'était tordu la cheville au début de la semaine en courant après l'un des vendeurs de cette modeste publication.

Un millier de livres représente assurément une jolie somme, mais lady Blackwood n'est pas dans le besoin, et de plus, cette situation commence à devenir absurde. Les Londoniens ont certainement mieux à faire que de pourchasser de malheureux livreurs dans une vaine tentative de découvrir l'identité de votre dévouée chroniqueuse.

Quoique…

Après plus d'une décennie consacrée à chroniquer les faits et gestes du beau monde, nous n'avons pas la preuve que l'aristocratie londonienne ait effectivement mieux à faire de son temps.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 14 avril 1824

Deux jours plus tard, Pénélope traversait de nouveau Berkeley Square pour se rendre au Numéro Cinq, où elle devait retrouver Éloïse. Cette fois, elle ne rencontra pas Colin en chemin.

Elle n'aurait su dire si c'était ou non une bonne chose.

Éloïse et elle avaient décidé la semaine précédente d'aller faire quelques courses. Elles s'étaient donné rendez-vous au Numéro Cinq pour partir ensemble, afin de s'affranchir de la présence de leurs femmes de chambre. C'était une superbe journée, qui évoquait plus le mois de juin que celui d'avril, et Pénélope se réjouissait de la courte promenade jusqu'à Oxford Street.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

À son arrivée chez Éloïse, pourtant, elle fut accueillie par un majordome à l'air perplexe.

— Mademoiselle Featherington ? fit-il en cillant. Je ne crois pas que Mlle Éloïse soit là.

Pénélope retint une exclamation de surprise.

— Où est-elle ? Voilà plus d'une semaine que ce rendez-vous était prévu.

Wickham secoua la tête.

— Je l'ignore, mademoiselle. Elle est partie avec lady Bridgerton et Mlle Hyacinthe voilà deux heures.

— Je vois…

Pénélope fronça les sourcils, indécise.

— Puis-je l'attendre ? Peut-être a-t-elle simplement un peu de retard. Ce n'est pas dans les habitudes d'Éloïse d'oublier un rendez-vous.

Le majordome hocha la tête. Il l'accompagna jusqu'au petit salon à l'étage, déclara qu'il allait lui faire préparer une collation et lui tendit la dernière édition du *Whistledown* pour patienter.

Bien entendu, Pénélope l'avait déjà lu. Il était livré chez elle tôt le matin et elle avait pour habitude de le parcourir en prenant son petit déjeuner. Désœuvrée, elle s'approcha de la fenêtre et balaya la rue du regard. À vrai dire, le panorama était d'un intérêt limité. Elle avait vu ces immeubles mille fois, et même les passants qui arpentaient les trottoirs.

Peut-être parce qu'elle songeait à la monotonie de son existence, son attention fut attirée par le seul objet nouveau dans la pièce : un carnet relié de cuir ouvert sur la table. D'où elle était, elle pouvait voir que les deux pages étaient couvertes de lignes écrites d'une main soigneuse.

Elle s'approcha pour y jeter un coup d'œil. Cela ressemblait à un journal. Au milieu de la page de droite, un titre était séparé du reste du texte par un espace blanc au-dessus et en dessous.

22 février
Massif du Troodos, Chypre

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Chypre. Elle porta la main à sa bouche. C'était Colin qui avait écrit cela ! Elle ignorait qu'il tenait un journal.

Elle leva le pied pour reculer, mais son corps refusa de lui obéir. Elle ne pouvait pas lire ceci, protesta une petite voix en elle. C'était le journal de Colin.

— Éloigne-toi, s'ordonna-t-elle.

En vain.

À la réflexion, serait-ce vraiment une indiscrétion si elle ne lisait que ce qui s'étalait sous ses yeux ? Après tout, Colin avait laissé son journal ouvert sur la table, là où n'importe qui pouvait le voir !

Cela dit, Colin avait toutes les raisons de penser que personne ne découvrirait son cahier s'il ne s'était absenté que quelques instants. Sans doute savait-il que sa mère et ses sœurs étaient parties pour la matinée. Quant aux visiteurs, ils étaient en général introduits dans le grand salon du rez-de-chaussée. À sa connaissance, en dehors des membres de la famille Bridgerton, seules Felicity et elle avaient accès directement au petit salon privé de l'étage. Puisque Colin ne l'attendait pas (ou, plus probablement, n'avait pas songé à elle d'une façon ou d'une autre), il n'imaginait pas qu'il y ait le moindre risque à laisser son journal sur la table pendant une brève absence.

Certes, mais il l'avait laissé *ouvert*.

Ouvert, pour l'amour du Ciel ! Si ce carnet renfermait le moindre secret important, Colin aurait pris soin de le ranger avant de quitter la pièce. Il n'était pas stupide.

Pénélope se pencha en avant.

Et marmonna un juron. Impossible de déchiffrer son écriture à cette distance ! Elle avait pu lire le titre parce qu'il était détaché du corps du texte, mais le reste était trop serré pour qu'elle puisse distinguer les mots d'aussi loin.

Elle avait cru qu'elle ne ressentirait pas trop de culpabilité si elle n'avait pas besoin de s'approcher davantage du cahier pour le lire. Peu

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

importait, bien entendu, qu'elle ait *déjà* traversé le salon pour se rendre là où elle se trouvait en cet instant.

Elle se tapota le menton. Après tout, tant mieux. Elle avait franchi cette distance voilà quelques minutes ; par conséquent, elle avait déjà commis le péché le plus grave de la journée. Un petit pas supplémentaire n'était rien comparé à cela.

Elle s'approcha, décida que cela ne comptait que pour un demi-pas, s'approcha encore, et put enfin commencer à lire :

> *… en Angleterre. Ici, le sable dessine des ondulations d'ombre et de lumière, et son grain est si fin qu'il glisse sur vos pieds nus dans un froissement soyeux. L'eau est d'un bleu impossible, turquoise sous les rayons du soleil, cobalt lorsque les nuages envahissent le ciel. Et elle est tiède – étonnamment tiède, comme un bain que l'on a préparé une demi-heure plus tôt. Les vagues sont douces. Elles viennent mourir sur le rivage dans un léger nuage d'écume, picotent la peau, puis transforment le sable lisse en une caresse liquide qui clapote autour de vos orteils jusqu'à ce qu'une autre vague vienne laver le désordre.*
>
> *On comprend pourquoi la légende fait de ce lieu le berceau d'Aphrodite. À chaque pas, je m'attends presque à la voir émerger de l'océan, telle la Vénus de Botticelli, en équilibre sur un gigantesque coquillage, sa longue chevelure d'or mat ruisselant sur son corps.*
>
> *Si une femme parfaite a jamais vu le jour, ce ne peut être qu'ici. Je suis au paradis ! Et cependant…*
>
> *Et cependant, chaque souffle d'air tiède, chaque ciel d'un bleu intense me rappelle que ce n'est pas mon pays, que je suis né pour vivre ailleurs. Cela n'étanche pas le désir – non, l'envie compulsive – de voyages, de découvertes, de rencontres, mais cela alimente une étrange nostalgie. Oh, toucher une pelouse emperlée de rosée, sentir*

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

un brouillard frais sur son visage, se souvenir du bonheur que procure une journée ensoleillée après une semaine de pluie !

Les gens d'ici ne peuvent connaître ces joies. Chaque jour qui passe est parfait. Comment peut-on apprécier la perfection lorsqu'elle est une constante dans la vie ?

22 février 1824
Massif du Troodos, Chypre

Fait remarquable, j'ai froid. Bien sûr, nous sommes en février, et l'Anglais que je suis est accoutumé aux frimas de février (ainsi que de tous les mois en R), mais je ne suis pas en Angleterre. Je suis à Chypre, au cœur de la Méditerranée. Voilà tout juste deux jours, je me trouvais à Paphos, sur la côte sud-ouest de l'île, où le soleil est intense et l'océan, tiède. D'ici, l'on aperçoit le sommet du mont Olympe, encore recouvert d'une neige si blanche que l'on est brièvement ébloui lorsque les rayons du soleil le touchent.

L'escalade jusqu'à cette altitude est traîtresse et le danger vous guette au détour du sentier. La piste est rudimentaire. En chemin, nous avons rencontré…

Pénélope laissa échapper un gémissement de frustration en s'apercevant que la page s'arrêtait au beau milieu d'une phrase. Qui Colin avait-il rencontré ? Que lui était-il arrivé ? Quel *danger* avait-il affronté ?

Elle fixa le carnet, prise d'une furieuse envie de tourner la page. Lorsqu'elle avait commencé à lire, elle s'était justifiée en se disant qu'elle ne violait pas réellement l'intimité de Colin dans la mesure où il avait laissé le cahier exposé à la vue de tous.

Tourner la page, en revanche, était une tout autre affaire.

Elle tendit la main, se ravisa. Ce n'était pas bien. Elle n'avait pas le droit de lire son journal. Du moins, pas au-delà de ce qu'elle avait déjà lu.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

D’un autre côté, ces lignes méritaient manifestement d’être lues. C’était un crime que Colin les garde pour lui. La littérature devait être célébrée, partagée ! Elle devait être…

— Oh, et puis flûte ! marmonna-t-elle en tendant la main vers la page.

— Que faites-vous ?

Pénélope pivota vivement sur ses talons.

— Colin !

— Lui-même, lâcha-t-il sèchement.

Pénélope eut un mouvement de recul. Jamais elle ne l’avait entendu parler sur ce ton. Elle ne l’en aurait pas même cru capable.

Il traversa la pièce à grands pas, s’empara du carnet qu’il referma dans un claquement.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il.

— J’attends Éloïse, articula-t-elle avec difficulté, la bouche soudain sèche.

— Dans le salon de l’étage ?

— Wickham me fait toujours monter ici. Votre mère lui a dit de me traiter comme un membre de la famille. Je… euh… Il… Eh bien…

S’apercevant qu’elle était en train de tordre nerveusement les mains, elle s’obligea à les immobiliser.

— C’est la même chose pour ma sœur Felicity. Parce que Hyacinthe et elle sont d’excellentes amies. Je… je suis désolée. Je pensais que vous le saviez.

Il lança sans ménagement le carnet relié de cuir sur la chaise la plus proche et croisa les bras.

— Vous avez pour habitude de lire le courrier des autres ?

— Non, pas du tout. Mais ce carnet était ouvert et…

Elle déglutit péniblement. À peine les mots avaient-ils franchi ses lèvres qu’elle mesura combien sa défense était ridicule.

— … cette pièce est un lieu collectif, marmonna-t-elle, poussée malgré elle à plaider sa cause. Vous auriez peut-être dû l’emporter avec vous.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Là où j'allais, grommela-t-il, visiblement furieux contre elle, on n'emporte pas son journal.

— Il ne prend pas tant de place, se crut-elle obligée de répliquer.

Pourquoi, pourquoi, *pourquoi* s'obstinait-elle à argumenter alors qu'elle était si visiblement dans son tort ?

— Pour l'amour de Dieu, tonna-t-il, suis-je vraiment obligé de prononcer le mot « pot de chambre » en votre présence ?

Il sembla à Pénélope que ses joues avaient viré au cramoisi.

— Je… je ferais mieux de m'en aller, balbutia-t-elle. S'il vous plaît, dites à Éloïse que…

— C'est *moi* qui m'en vais, gronda-t-il. Je déménage cet après-midi, de toute façon. Autant partir tout de suite, puisqu'il est clair que vous êtes ici chez vous.

Jamais Pénélope n'aurait pensé que des paroles puissent être physiquement douloureuses. Elle avait l'impression que l'on venait de lui plonger un poignard dans le cœur. Pour la première fois, elle se rendait compte combien il était important pour elle que lady Bridgerton lui ait ouvert sa maison.

Et combien cela la blessait que Colin lui reproche sa présence en ces lieux.

— Pourquoi faut-il que vous rendiez aussi difficile de vous présenter des excuses ? s'écria-t-elle en lui emboîtant le pas, tandis qu'il traversait la pièce pour rassembler ses affaires.

— Et pourquoi, je vous prie, devrais-je vous faciliter la tâche ? répliqua-t-il sans se retourner ni même ralentir le pas.

— Parce que ce serait aimable de votre part, marmonna-t-elle.

Cela parut le piquer au vif. Il fit volte-face, l'air si furibond que Pénélope recula d'un pas. Colin était d'une nature si paisible et bienveillante qu'elle ne l'imaginait pas en colère.

Jusqu'à cet instant.

— Parce que ce serait aimable de ma part ? répéta-t-il en martelant les mots. C'est donc ce que vous espériez en lisant mon journal ? Vous

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

montrer aimable ?

— Non, Colin, je…

— Rien de ce que vous pourrez dire…

Il appuya un index accusateur sur l'épaule de Pénélope.

— Colin ! Vous…

Il se retourna pour prendre ses affaires avant de continuer :

— Aucun de vos arguments ne pourra justifier votre conduite.

— J'en suis bien consciente, mais…

— Aïe !

Il sembla à Pénélope que son cœur s'arrêtait. Le cri de douleur de Colin n'était pas feint. Elle murmura son prénom dans un souffle, et se rua à ses côtés.

— Que… Ô mon Dieu !

Du sang jaillissait d'une plaie au milieu de sa paume.

Manquant comme toujours d'à-propos dans de tels moments, Pénélope s'écria :

— Oh ! Oh, le tapis !

Puis elle attrapa une feuille de papier à lettre sur une table voisine et la tendit sous la main de Colin afin d'empêcher le sang de tacher le tapis de prix.

— Une vraie petite infirmière, railla Colin d'une voix tremblante.

— Vous n'allez pas mourir, expliqua-t-elle, et le tapis…

— C'est bon, coupa-t-il. Je plaisantais.

Pénélope leva les yeux vers lui. Ses lèvres étaient pincées et il était très pâle.

— Je pense que vous feriez mieux de vous asseoir, lui conseilla-t-elle.

Il hocha la tête et se laissa tomber sur le siège le plus proche.

Pénélope fut soudain saisie de nausées. Elle n'avait jamais été très à l'aise à la vue du sang.

— Je devrais peut-être m'asseoir aussi, murmura-t-elle.

Et, sans façons, elle prit place sur la table basse en face de lui.

— Ça va aller ? s'inquiéta Colin.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle hocha la tête tout en ravalant un haut-le-cœur.

— Il faut trouver de quoi panser cette blessure, dit-elle.

Elle considéra son grotesque bricolage et grimaça. La feuille de papier n'était pas absorbante, aussi le sang roulait-il dangereusement à sa surface, alors que Pénélope tentait désespérément de l'empêcher de passer par-dessus bord.

— J'ai un mouchoir dans ma poche de poitrine, fit Colin.

Elle posa le papier par terre avec mille précautions, puis sortit le mouchoir de ladite poche en s'efforçant d'ignorer les battements de son cœur sous ses doigts qui cherchaient maladroitement le carré de batiste.

— Est-ce que ça fait mal ? demanda-t-elle tout en l'enroulant autour de sa main. Non, ne répondez pas. Bien sûr que ça fait mal.

Il lui adressa un sourire tremblant.

— Ça fait mal, confirma-t-il.

Elle baissa les yeux vers la plaie et s'obligea à l'examiner avec attention, même si la vue du sang lui retournait l'estomac.

— Je ne pense pas que vous aurez besoin de points de suture.

— Vous vous y connaissez en blessures ?

Elle secoua la tête.

— Non, mais la plaie ne semble pas trop vilaine. À part… tout ce sang.

— Alors il y a plus de mal que de peur, ironisa-t-il.

À ces mots, elle leva vers lui un visage horrifié.

— Encore une plaisanterie, la rassura-t-il. Enfin presque. C'est vraiment plus douloureux que ça n'en a l'air, mais je vous donne ma parole que c'est supportable.

— Je suis désolée, dit Pénélope en pressant délicatement le mouchoir sur la plaie pour étancher le sang. C'est ma faute.

— Le fait que je me sois tailladé la main ?

— Si vous n'aviez pas été aussi en colère…

Il se contenta de secouer la tête en fermant brièvement les paupières sous l'effet de la douleur.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Ne soyez pas ridicule, Pénélope. Si je ne m'étais pas fâché contre vous, je me serais fâché contre quelqu'un d'autre une autre fois.

— Et, bien entendu, vous auriez eu un coupe-papier à la main à cet instant précis, murmura-t-elle en le regardant entre ses cils tout en se penchant sur sa main.

Lorsque son regard vert croisa le sien, il pétillait d'amusement, voire d'une pointe d'admiration.

Ainsi que de quelque chose d'autre qu'elle n'aurait jamais pensé y trouver – de la vulnérabilité, de l'indécision, et peut-être même de l'insécurité. Colin ignorait à quel point il écrivait bien, comprit-elle avec stupéfaction. Il n'en avait pas la moindre idée. Et il était gêné qu'elle ait lu son journal.

— Colin, commença-t-elle, il faut que je vous dise. Vous…

Elle fut interrompue par l'écho de pas réguliers dans le couloir.

— Ce doit être Wickham, fit-elle en tournant les yeux vers la porte. Il tenait absolument à m'apporter une collation. Pouvez-vous tenir le mouchoir un instant ?

Colin hocha la tête.

— Je préférerais qu'il ne sache pas que je me suis blessé. Il s'empressera d'avertir ma mère, et j'en entendrai parler pendant des jours.

— Très bien, dans ce cas…

Elle se redressa et lui tendit prestement son carnet.

— Faites semblant de lire ceci.

Colin eut tout juste le temps de l'ouvrir que le majordome faisait son entrée avec un plateau.

— Wickham ! s'exclama Pénélope.

Elle sauta sur ses pieds et se tourna vers lui comme si elle ne l'avait pas entendu arriver.

— Comme d'habitude, vous avez apporté bien plus que je ne pourrai avaler. Heureusement, M. Bridgerton me tient compagnie. Je suppose qu'avec son aide, je pourrai faire honneur à cette collation.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Wickham hocha la tête et retira les couvercles des plats. Il s'agissait d'un repas froid – viandes, fromages et fruits, accompagnés d'un grand pichet de citronnade.

Pénélope lui adressa un sourire joyeux.

— Vous ne pensiez pas que j'allais manger ceci toute seule, j'espère.

— Lady Bridgerton et ses filles ne devraient pas tarder à rentrer. Sans doute auront-elles faim.

— Il n'en restera pas une miette une fois que je me serai servi, l'avertit Colin d'un air gourmand.

Wickham s'inclina brièvement.

— Si j'avais su que vous étiez ici, monsieur Bridgerton, j'aurais fait tripler les proportions. Voulez-vous que je vous prépare une assiette ?

— Non, non, répondit Colin en agitant sa main indemne. Je me servirai dès que j'aurai… hum… fini de lire ce chapitre.

— Très bien, fit le majordome avant de quitter le salon.

— Aaah ! grogna Colin dès que ses pas se furent évanouis dans le couloir. Bon s… je veux dire, bonté divine, que ça fait mal !

Pénélope prit une serviette sur le plateau.

— Attendez, je vais remplacer ce mouchoir.

Elle s'exécuta en gardant les yeux sur l'étoffe plutôt que sur la plaie.

— J'ai bien peur que votre mouchoir ne soit irrécupérable.

Colin ferma les paupières en secouant la tête, et Pénélope eut la sagesse d'en rester là. Il ne connaissait rien de pire que les femmes qui font toute une histoire pour rien.

Il avait toujours apprécié Pénélope, mais comment se faisait-il qu'il n'ait jamais remarqué jusqu'alors combien elle était perspicace ? Oh, si quelqu'un lui avait posé la question, il aurait sans doute répondu qu'elle avait l'esprit vif, mais il n'avait certainement jamais pris le temps d'y réfléchir.

À présent, il devenait tout à fait évident qu'elle était fort intelligente. Et il croyait se souvenir que sa sœur lui avait dit un jour que c'était une grande lectrice.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Et probablement exigeante.

— Je crois que la plaie a arrêté de saigner, annonça-t-elle en lui bandant la main avec la serviette propre. En fait, j'en suis certaine, ne serait-ce que parce que je peux regarder l'entaille sans me trouver mal.

Il aurait préféré qu'elle ne lise jamais son journal, mais maintenant que le mal était fait…

— Hum, Pénélope, s'entendit-il demander d'une voix anormalement hésitante.

Elle leva les yeux.

— Désolée. J'appuie trop fort ?

L'espace d'un instant, Colin ne put que battre des cils. Comment était-il possible qu'il n'ait jamais remarqué qu'elle avait de si grands yeux ? Il savait qu'ils étaient bruns, bien entendu, et que… Non, tout bien réfléchi, et. s'il était honnête envers lui-même, il devait reconnaître que si on lui avait posé la question un peu plus tôt dans la journée, il n'aurait pas été capable d'y répondre.

En revanche, il savait qu'il ne l'oublierait plus jamais.

Elle relâcha la pression.

— Est-ce que ça va ? s'enquit-elle.

Il hocha la tête.

— Merci. Je devrais le faire moi-même, mais c'est ma main droite et…

— N'en dites pas plus. C'est le moins que je puisse faire, après… après…

Elle détourna le regard, et il comprit qu'elle allait de nouveau lui présenter des excuses.

— Pénélope, commença-t-il de nouveau.

— Non, attendez ! s'écria-t-elle, ses yeux sombres étincelants de… était-ce de la *passion* ?

Ce n'était certainement pas le genre de passion à laquelle il était habitué, mais il en existait d'autres sortes, n'est-ce pas ? La passion pour les études. La passion pour… la littérature ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Il faut que je vous dise, continua-t-elle d'une voix pressante. Je sais que c'était une indiscrétion impardonnable de ma part de lire votre journal. Je m'ennuyais… et j'attendais… et je n'avais rien à faire… et quand j'ai vu votre carnet, j'ai été intriguée.

Il voulut l'interrompre, lui dire que ce qui était fait était fait, mais les mots jaillissaient de la bouche de Pénélope, et il était curieux d'entendre ce qu'elle avait à lui raconter.

— J'aurais dû m'éloigner à l'instant où j'ai compris de quoi il s'agissait, poursuivit-elle, mais dès que j'ai eu terminé la première phrase, il a absolument fallu que je lise la suivante. Colin, c'était merveilleux ! J'avais l'impression d'être là-bas. Je pouvais sentir l'eau sur ma peau… Je savais exactement quelle température elle faisait. Votre description est tellement parlante ! Tout le monde connaît la température d'un bain qui a été rempli depuis une demi-heure.

L'espace d'un instant, Colin ne put rien faire d'autre que de la fixer. Jamais il n'avait vu Pénélope aussi animée. C'était assez étrange et… vraiment agréable de se dire que son journal en était la cause.

— Vous… vous avez aimé ? risqua-t-il finalement.

— Si j'ai aimé ? Colin, j'ai adoré vous lire !

— Aïe !

Dans son exaltation, elle avait pressé sa paume un peu plus fort que nécessaire.

— Oh, désolée ! fit-elle négligemment. Colin, il faut que je sache. Quel était ce danger ? Je ne supporte pas de rester dans l'expectative.

— Ce n'était rien, répondit-il avec modestie. Il ne se passe pas grand-chose à la page que vous avez lue.

— En effet, c'est un passage essentiellement descriptif, admit-elle, mais le style est envoûtant et très évocateur. Je voyais par vos yeux, mais ce n'était pas… Voyons, comment expliquer cela ?

Colin se surprit à attendre avec impatience qu'elle ait trouvé les mots pour traduire ses impressions.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Quelquefois, reprit-elle, les descriptions sont assez… comment dire ? Détachées. Presque cliniques. Les vôtres transportent le lecteur sur cette île. D'autres auraient dit que la mer était tiède, tandis que vous l'avez comparée à une expérience que nous connaissons tous. J'avais l'impression d'être là, à côté de vous, les pieds dans l'eau.

Colin sourit, ridiculement flatté par son enthousiasme.

— Ah oui, avant que j'oublie ! Il y a une autre idée brillante dont je voulais vous parler.

À présent, il devait sourire comme un idiot. Brillant, brillant, brillant… Quel mot merveilleux !

Pénélope se pencha légèrement tandis qu'elle poursuivait :

— Vous montrez aussi au lecteur comment vous vous situez dans la scène et en quoi elle vous affecte. C'est plus qu'une simple description parce que l'on est témoin de votre réaction.

Colin était conscient de quémander les compliments, mais peu lui importait.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, si vous regardez… Puis-je consulter le texte pour me rafraîchir la mémoire ?

— Bien entendu, murmura-t-il en lui tendant le journal. Attendez, je vais vous l'ouvrir à la bonne page.

Cela fait, elle parcourut les lignes jusqu'à ce qu'elle trouve celles qu'elle cherchait.

— Là. Prenez par exemple ce passage où vous vous rappelez que votre pays est l'Angleterre.

— Oui, les voyages ont tendance à faire cela.

— À faire quoi ? demanda-t-elle, les yeux brillants de curiosité.

— À vous faire aimer l'endroit dont vous venez, répondit-il doucement.

Elle le scruta d'un regard soudain sérieux, presque inquisiteur.

— Et cependant, vous continuez de partir.

Il hocha la tête.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— C’est plus fort que moi. C’est comme une maladie.

Elle éclata d’un rire étrangement cristallin.

— Ne soyez pas ridicule ! Une maladie est douloureuse. Il est évident que vos voyages vous nourrissent l’âme.

Elle baissa les yeux et souleva la serviette avec délicatesse pour examiner la blessure.

— C’est presque fini, déclara-t-elle.

— Presque, acquiesça-t-il.

En vérité, il soupçonnait la blessure de ne plus saigner, mais il n’avait pas envie que la conversation s’arrête. Et il savait que dès que Pénélope n’aurait plus besoin de s’occuper de lui, elle s’en irait.

Il ne pensait pas qu’elle souhaitait partir, mais il savait qu’elle le ferait néanmoins. Elle estimerait que les convenances le dictaient, et supposerait que c’était également ce que lui voulait.

Rien, fut-il surpris de constater, n’était plus éloigné de la vérité.

Et rien n’aurait pu lui inspirer plus d’effroi.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

6

Tout le monde a ses secrets.

Surtout moi.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 14 avril 1824

— Si j'avais pu imaginer que vous teniez un journal, dit Pénélope en accentuant la pression sur sa paume.

— Pourquoi ?

— Je ne sais trop, répondit-elle en haussant les épaules. C'est toujours intéressant de découvrir qu'il y a plus chez une personne qu'il n'y paraît, vous ne trouvez pas ?

Colin demeura silencieux un instant, puis s'entendit demander à brûle-pourpoint :

— Vous avez vraiment aimé ?

Horrifié, il vit une expression amusée se peindre sur les traits de Pénélope. Lui, l'un des hommes les plus recherchés du beau monde, était soudain transformé en un gamin timide, suspendu aux lèvres de Pénélope Featherington dans l'espoir d'une miette de compliment.

Pénélope Featherington !

Il n'avait rien à lui reprocher, bien entendu, s'empressa-t-il de rectifier en son for intérieur, sinon qu'elle était… Eh bien… Pénélope.

— Bien sûr, répondit-elle avec un doux sourire. Je viens de vous le dire.

— Qu'est-ce qui vous a frappée en premier ? demanda-t-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Au point où il en était, décida-t-il, autant se ridiculiser jusqu'au bout.

Un sourire malicieux éclaira le visage de Pénélope.

— En fait, ce que j'ai d'abord remarqué, c'est que votre écriture est nettement plus soignée que je ne l'aurais pensé.

Il fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai du mal à vous imaginer penché sur un bureau, en train de vous entraîner à faire des pleins et des déliés, répondit-elle en réprimant un sourire.

S'il y avait un moment où une vertueuse indignation était de rigueur, c'était bien celui-ci.

— Sachez que j'ai passé bien des heures dans la salle de classe de la nursery, penché sur un bureau, comme vous le dites.

— Je n'en doute pas, murmura-t-elle.

— Hum.

Elle baissa les yeux, se retenant manifestement de rire.

— Et je réussis très bien les pleins et les déliés, ajouta-t-il.

C'était à présent un jeu, mais Colin trouvait assez amusant de jouer les gamins boudeurs.

— C'est évident, admit-elle. J'aime particulièrement vos H majuscules. Ils sont très réussis. Vous avez un joli coup de main.

— Vraiment ?

Elle se composa le même masque sérieux que lui.

— Vraiment.

Il détourna le regard, soudain en proie à une inexplicable timidité.

— Je suis content que vous ayez aimé me lire, dit-il finalement.

— Vous écrivez très bien, répondit-elle d'une voix douce et pensive. Non seulement vous écrivez bien, mais…

Elle regarda ailleurs, rougissante.

— Vous allez me trouver stupide.

— Jamais, promit-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Eh bien, je pense que l'une des raisons pour lesquelles j'ai aimé vous lire, c'est que vous avez manifestement pris un grand plaisir à écrire.

Colin ne dit rien pendant un long moment. Jamais il ne lui était venu à l'esprit qu'il aimait écrire. C'était seulement une activité à laquelle il s'adonnait.

Il tenait un journal parce qu'il n'imaginait pas ne pas le faire. Comment aurait-il pu visiter des pays étrangers sans conserver une trace de ce qu'il voyait, de ce qui lui arrivait et, peut-être plus important, de ce qu'il ressentait ?

Mais à présent qu'il y réfléchissait, il prenait conscience de l'étrange satisfaction qui l'envahissait lorsqu'il trouvait une expression exacte ou composait une phrase particulièrement juste. Il se souvenait fort bien du moment où il avait rédigé le passage que Pénélope avait lu. Il était assis sur une plage à la tombée du jour ; le soleil était encore tiède sur sa peau, et le sable à la fois lisse et rugueux sous ses pieds nus. L'instant était paradisiaque. Gagné par cette douce torpeur que l'on ne ressent qu'au cœur de l'été (ou sur les rivages idylliques de la Méditerranée), il avait cherché comment décrire la mer avec précision.

Soudain, il lui était venu à l'esprit que l'eau était de la température exacte d'un bain qui avait un peu attendu, et il avait souri de plaisir.

Oui, il aimait écrire. Le plus curieux, c'était qu'il ne s'en soit jamais rendu compte avant.

— C'est une chance d'avoir quelque chose dans sa vie, déclara Pénélope posément. Quelque chose de satisfaisant, qui donne un sens à vos journées.

Elle croisa les mains sur ses genoux et baissa les yeux, apparemment absorbée dans la contemplation de ses doigts.

— Je n'ai jamais compris les prétendues joies de l'oisiveté.

Colin eut soudain envie de lui soulever le menton pour voir ses yeux lorsqu'il lui demanderait : « Et vous ? Que faites-vous de satisfaisant qui donne un sens à vos journées ? » Il s'en abstint. Non seulement cela aurait

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

été trop effronté, mais cela l'aurait obligé à admettre combien la réponse de Pénélope l'intéressait.

Il posa donc la question, mais s'interdit le moindre geste.

— Oh, rien de précis, répondit-elle en examinant ses ongles.

Puis, après un long silence, elle releva si brusquement la tête qu'il fut pris d'un léger vertige.

— J'aime lire, dit-elle. En fait, cela occupe une bonne partie de mon temps. Et je brode un peu à l'occasion, mais je ne suis pas très douée. J'aimerais avoir d'autres activités, mais… Eh bien…

— Oui ? l'encouragea Colin.

Elle secoua la tête.

— Non, rien. Vous devriez vous réjouir de pouvoir voyager. C'est une chance que je vous envie.

Un nouveau silence tomba entre eux, pas embarrassant, mais étrange cependant, puis Colin dit avec brusquerie :

— Cela ne suffit pas.

Il avait parlé d'un ton si curieux que Pénélope le regarda, intriguée.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle.

Il esquissa un geste évasif.

— On ne peut pas être éternellement par monts et par vaux. Cela finirait par tuer tout le plaisir.

Elle s'esclaffa, avant de s'apercevoir qu'il était très sérieux.

— Pardonnez-moi, dit-elle. Je ne voulais pas me montrer grossière.

— Vous ne l'avez pas été.

Il avala une gorgée de citronnade. Le liquide éclaboussa la table lorsqu'il reposa son verre. Manifestement, il n'avait pas l'habitude de se servir de sa main gauche.

— Les deux meilleurs moments d'un voyage, expliqua-t-il, c'est lorsqu'on part de chez soi, et lorsqu'on rentre. En outre, ma famille me manquerait trop si je devais être tout le temps à l'étranger.

Pénélope n'avait rien à répondre à cela – du moins, rien qui ne soit pas terriblement convenu –, aussi attendit-elle qu'il poursuive.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pendant quelques instants, il ne dit rien. Puis, avec un petit ricanement, il ferma son carnet brutalement.

— Mes gribouillages ne valent rien. Ils n'ont d'intérêt que pour moi.

— Pas forcément.

S'il l'avait entendue, il n'en montra rien.

— C'est bien gentil de tenir un journal de voyage, poursuivit-il, mais une fois rentré chez moi, je n'ai toujours rien à faire.

— J'ai du mal à vous croire.

Sans répondre, il prit une part de fromage sur le plateau. Pénélope le regarda manger, puis boire. Ensuite, son attitude changea. D'un air plus tendu, plus nerveux, il demanda :

— Avez-vous lu le *Whistledown*, récemment ?

— Bien sûr, répondit Pénélope, prise de court par ce changement de sujet un peu abrupt. Qui ne le lit pas ?

Il balaya sa question d'un geste.

— Avez-vous remarqué comment elle me décrit ?

— Ma foi… Toujours de façon assez flatteuse, non ?

Il agita de nouveau la main, d'une façon assez dédaigneuse de l'avis de Pénélope.

— Si, mais là n'est pas la question.

— Vous trouveriez que c'est exactement la question, répliqua-t-elle d'un ton pincé, si vous aviez été comparé à un citron trop mûr.

Elle le vit tressaillir, puis chercher ses mots, avant de déclarer :

— Si cela peut vous consoler, j'avais oublié qu'elle avait dit cela.

Après réflexion, il ajouta :

— En fait, je ne m'en souviens toujours pas.

— C'est bon, répondit-elle en affichant un sourire « beau joueur ». Je vous assure que j'ai dépassé tout ceci. Et d'ailleurs, j'ai toujours aimé les agrumes.

Il parut sur le point de répondre, se ravisa, chercha son regard et commença :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— J'espère que ce que je vais dire n'est pas un abominable manque de tact et de délicatesse, vu qu'au bout du compte je n'ai pas vraiment de raisons de me plaindre…

En d'autres termes, comprit Pénélope, *elle*, en revanche, avait des raisons de se plaindre.

— Si je vous en parle, poursuivit Colin, le regard franc et lumineux, c'est parce que je pense que vous me comprendrez peut-être.

Il s'agissait d'un compliment – aussi curieux qu'inhabituel, mais un compliment tout de même. Pénélope avait une folle envie de poser ses mains sur les siennes, mais, bien entendu, c'était inconcevable, aussi se contenta-t-elle de hocher la tête en murmurant :

— Vous pouvez tout me dire, Colin.

— Mes frères… Ils sont…

Il se tut, tourna vers la fenêtre un regard lointain, avant de revenir à elle pour continuer :

— Ils ont quelque chose à faire dans leur vie. Anthony est vicomte. Dieu sait que je ne voudrais pas de ses responsabilités, mais il a un but. Tout notre héritage est entre ses mains.

— Et plus que cela, me semble-t-il, observa Pénélope.

Il l'interrogea du regard.

— Je crois que votre frère se sent responsable de toute votre famille, expliqua-t-elle. Cela doit être un lourd fardeau.

Colin s'efforça de conserver une expression impassible, mais le stoïcisme n'était pas son fort. Son désarroi devait se lire sur son visage, car Pénélope s'empressa d'ajouter :

— Je ne pense pas qu'il s'en plaigne ! C'est une seconde nature, chez lui.

— Exactement ! acquiesça Colin comme s'il venait de découvrir quelque chose d'important.

À l'inverse de cette… cette discussion absurde sur sa vie. Il n'avait aucun motif de se plaindre. Il le *savait*. Et pourtant…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous étiez au courant que Benedict peignait ? demanda-t-il sans réfléchir.

— Bien sûr. Plus personne ne l'ignore. Il a un tableau à la National Gallery, et il paraît qu'ils vont en exposer un deuxième.

— Vraiment ?

Elle hocha la tête.

— C'est Éloïse qui me l'a appris.

Il s'affaissa sur son siège.

— Dans ce cas, ce doit être vrai. Je n'arrive pas à croire qu'on ne m'en ait pas informé.

— Vous n'étiez pas là, lui rappela-t-elle.

— Ce que j'essaie de dire, reprit-il, c'est qu'ils ont tous deux un but dans la vie. Moi, je n'ai rien.

— Vous ne pouvez pas dire cela, objecta Pénélope.

— Je crois être bien placé pour le savoir.

Elle tressaillit, surprise par son ton coupant.

— Je sais ce que les gens pensent de moi, reprit-il.

Elle s'était promis de garder le silence, de le laisser s'exprimer librement, mais elle ne put s'empêcher de l'interrompre.

— Tout le monde vous aime ! s'écria-t-elle. Les gens vous adorent !

— Je sais, marmonna-t-il d'un air à la fois penaud et douloureux. Seulement…

Il se passa la main dans les cheveux.

— Bon sang, comment dire ça sans passer pour un parfait imbécile ?

Pénélope ouvrit des yeux ronds.

— Je suis las de passer pour un charmeur écervelé, lâcha-t-il finalement.

— Ne dites pas n'importe quoi ! répliqua-t-elle.

— Pénélope…

— Personne ne vous croit stupide.

— Comment pourriez-vous…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je suis coincée ici à Londres depuis bien plus longtemps que quiconque ne le devrait, coupa-t-elle sèchement. Je ne suis peut-être pas la femme la plus recherchée, mais en dix ans, j'ai entendu plus que ma part de ragots, de mensonges et de déclarations stupides, mais jamais, pas une seule fois, je n'ai entendu quelqu'un vous traiter d'imbécile.

Colin la considéra quelques instants, surpris par la vivacité de sa réaction.

— Je ne voulais pas vraiment dire « stupide », rectifia-t-il d'une voix douce et, espérait-il, modeste. Plutôt… sans consistance. Même lady Whistledown me considère comme un charmeur.

— En quoi est-ce un problème ?

— Ça n'en serait pas un, répondit-il, agacé, si elle ne le répétait pas trois fois par semaine.

— Elle ne fait que *publier* sa chronique trois fois par semaine.

— C'est bien ce que je dis, répliqua-t-il. Si elle me trouvait d'autres qualités que mon charme prétendument légendaire, ne pensez-vous pas qu'elle l'aurait dit depuis longtemps ?

Pénélope demeura silencieuse un long moment, puis elle demanda :

— Ce que pense lady Whistledown est donc si important ?

Colin se pencha en avant en appuyant les paumes sur ses genoux… avant de pousser un grognement de douleur en se souvenant, un peu tard, qu'il était blessé.

— Vous ne comprenez pas, marmonna-t-il. Je me fiche totalement de lady Whistledown, mais que cela nous plaise ou non, elle dit ce que pensent les autres.

— Il me semble qu'il y a quelques personnes qui échappent à cette généralité.

Il arqua un sourcil.

— Dont vous-même ?

— En fait, je trouve lady Whistledown assez perspicace, fit-elle, ignorant sa question.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous parlez de la femme qui vous a comparée à un melon trop mûr !

Les joues de Pénélope s'enflammèrent.

— Un *citron* trop mûr, rectifia-t-elle d'un ton pincé. Je vous assure qu'il y a une grande différence.

Colin songea que l'esprit féminin était si étrange et complexe qu'aucun homme ne devrait tenter d'en comprendre le fonctionnement. Il ne connaissait pas une femme capable de se rendre d'un point A à un point B sans passer par les points C, D, X et 12.

— Pénélope, fit-il, incrédule, cette femme vous a insultée. Comment pouvez-vous la défendre ?

— Elle n'a rien dit d'autre que la vérité. Elle s'est montrée plutôt bienveillante, en fait, puisque ma mère m'a ensuite laissée choisir moi-même mes vêtements.

Colin poussa un gémissement.

— Ce n'est pas de cela que nous parlions ! Comment en sommes-nous arrivés à discuter de votre garde-robe ?

Pénélope plissa les yeux.

— Je crois que nous discutions de votre insatisfaction existentielle en tant qu'homme le plus populaire de la capitale.

Sa voix avait grimpé dans les aigus sur les derniers mots, et Colin se rendit compte qu'elle le réprimandait. Sans ménagement.

Ce qu'il trouva extraordinairement irritant.

— Je me demande pourquoi j'ai cru que vous me comprendriez, grommela-t-il, mortifié par son ton geignard, mais incapable de se contenir.

— Pardonnez-moi, mais j'éprouve quelques difficultés à rester de marbre pendant que vous vous plaignez que votre vie ne vaut rien.

— Je n'ai pas dit cela.

— Si, vous l'avez dit !

— J'ai dit que je n'*avais* rien dans la vie, rectifia-t-il, avant de réprimer un tressaillement tant cela paraissait stupide.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous avez plus que quiconque de ma connaissance, rétorqua Pénélope d'un ton accusateur. Cela dit, si vous n'en êtes pas conscient, alors peut-être avez-vous raison. Votre vie ne vaut rien.

— C'est trop compliqué à expliquer ; maugréa Colin.

— Si vous souhaitez donner un sens à votre existence, reprit Pénélope, pour l'amour du Ciel, choisissez une voie et lancez-vous. Le monde vous appartient, Colin. Vous êtes jeune, vous êtes riche, et surtout, vous êtes un *homme* !

D'un ton amer et plein de ressentiments, elle ajouta :

— Vous pouvez faire tout ce que vous voulez.

Colin prit un air contrarié, ce qui ne la surprit guère. Quand les gens sont persuadés d'avoir des problèmes, la dernière chose qu'ils souhaitent, c'est qu'on leur propose une solution simple et facile à mettre en œuvre.

— Ce n'est pas aussi simple que cela, se défendit-il.

— C'est *précisément* aussi simple que cela.

Elle le considéra longuement, se demandant, peut-être pour la première fois de sa vie, qui il était vraiment.

Elle avait cru tout savoir de lui, mais elle ignorait qu'il tenait un journal.

Elle ignorait qu'il pouvait se fâcher.

Elle ignorait qu'il n'était pas satisfait de sa vie.

Et elle ignorait à coup sûr qu'il était assez irascible et gâté pour ressentir une telle insatisfaction, alors que rien ne le justifiait. De quel droit s'apitoyait-il sur lui-même ? Comment osait-il se plaindre de son sort, surtout auprès d'elle ?

Elle se leva, lissa sa jupe d'un geste nerveux et maladroit.

— La prochaine fois que vous aurez envie de vous plaindre de l'enfer que vous inflige l'adoration universelle, essayez le rôle de vieille fille, juste une journée. Voyez donc ce qu'on ressent, et revenez me dire sur quoi vous vous lamentez exactement.

Puis, alors que Colin était toujours adossé à son siège, la fixant comme si elle venait de se transformer en monstre à trois têtes, douze doigts et

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

une queue, elle sortit du salon au pas de charge.

C'était, songea-t-elle en descendant l'escalier, la plus belle sortie de son existence.

Quel dommage que l'homme qu'elle venait ainsi de quitter soit le seul au monde auprès de qui elle avait envie de rester !

Colin fut d'une humeur massacrante toute la journée.

Sa main le mettait au supplice en dépit du cognac qu'il avait versé sur sa plaie… ainsi que dans son gosier. L'agent immobilier qui s'était occupé du bail de la confortable petite maison de ville qu'il avait dénichée dans Bloomsbury l'avait informé que le précédent locataire avait du retard et qu'il ne pourrait emménager ce jour-là comme prévu, avant de lui proposer de reporter son installation à la semaine suivante.

Comme si cela ne suffisait pas, il craignait d'avoir causé d'irréparables dommages à son amitié avec Pénélope.

Et c'était là le pire, car (A) cette amitié comptait beaucoup à ses yeux et (B) il ne s'était jamais rendu compte à quel point, ce qui (C) éveillait en lui un vague sentiment de panique.

Pénélope était une constante dans sa vie. C'était la meilleure amie de sa sœur, celle qui errait inlassablement aux lisières des salles de bal, celle qui était toujours là sans l'être vraiment.

Quelque chose avait changé. Il n'était de retour en Angleterre que depuis une quinzaine de jours, mais Pénélope n'était plus la même. Ou peut-être était-ce lui qui n'était plus le même. Ou peut-être n'était-ce pas Pénélope qui n'était plus la même, mais le regard qu'il portait sur elle.

Elle comptait. Il ne savait comment formuler cela autrement.

Et après une décennie de présence anonyme, sa soudaine importance avait quelque chose de déstabilisant.

Il n'aimait pas qu'ils se soient séparés en si mauvais termes, cet après-midi. Il ne se souvenait pas de s'être jamais senti maladroit devant Pénélope. Quoique… Il y avait eu ce fameux jour… Bon sang, à combien d'années cela remontait-il ? Six ans ? Sept ? Sa mère l'avait encore harcelé

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

pour qu'il se marie, ce qui n'avait rien de nouveau, à la différence que cette fois, elle avait suggéré Pénélope comme fiancée, ce qui était tout à fait inédit, et il n'avait pas été d'humeur à accueillir l'insistance maternelle avec son habituel flegme teinté d'ironie.

Elle avait insisté. Elle avait vanté les mérites de Pénélope nuit et jour, du moins était-ce ce qu'il lui avait semblé, jusqu'à ce qu'il s'enfuie. Oh, il n'était pas allé plus loin qu'au pays de Galles, mais vraiment, à quoi diable pensait sa mère ?

À son retour, elle avait demandé à lui parler, bien sûr – sauf que cette fois, c'était parce que sa sœur Daphné attendait de nouveau un enfant et qu'elle souhaitait l'annoncer devant toute la famille réunie, mais comment aurait-il pu le deviner ? Il s'était rendu chez sa mère à contrecœur, persuadé qu'elle allait recommencer ses allusions à peine voilées à son célibat prolongé. C'est alors qu'il avait croisé ses frères, qui avaient commencé à ironiser sur le sujet comme seuls les frères savent le faire. À quoi il avait répondu haut et fort que jamais il n'épouserait Pénélope Featherington.

Seul problème : celle-ci se tenait sur le seuil, la main sur les lèvres, le regard agrandi par la douleur et l'humiliation, et sans doute une dizaine d'autres émotions tout aussi déplaisantes, qu'il avait eu trop honte pour sonder en détail.

Ç'avait été l'un des moments les plus abominables de sa vie. L'un de ceux qu'il s'efforçait d'oublier. Pénélope n'avait jamais eu le béguin pour lui – en tout cas, pas plus que les autres jeunes femmes –, mais il l'avait offensée. Et en public…

Inqualifiable.

Il avait présenté ses excuses, bien entendu, et elle les avait acceptées, mais jamais il ne s'était pardonné.

Et voilà qu'il l'avait de nouveau blessée. Pas de façon aussi directe, certes, mais il aurait dû réfléchir à deux fois avant de se plaindre de son sort.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Bon sang, il s'était rendu ridicule, y compris à ses propres yeux ! Qu'avait-il à reprocher à son existence ?

Rien !

Et cependant, il y avait ce vide qui le tourmentait. Cette envie de quelque chose qu'il ne savait définir. Bon sang, il était jaloux de ses propres frères, qui avaient trouvé une occupation, un sens à leur vie.

Les seules traces que lui-même laisserait seraient dans les colonnes de *La Chronique mondaine de lady Whistledown*.

Quelle blague !

Cela dit, tout était relatif. Comparé à celui de Pénélope, son sort était plutôt enviable.

Aussi aurait-il mieux fait de garder ses jérémiades pour lui. Il n'aimait pas penser à elle comme à une vieille fille, mais c'était, supposait-il, exactement ce qu'elle était. Une situation qui n'inspirait pas grand respect dans la société britannique.

En fait, bien d'autres à sa place se seraient plaintes. Amèrement.

Pénélope avait toujours fait preuve de stoïcisme. Si elle n'était pas heureuse de son destin, du moins l'acceptait-elle.

Qui sait ? Peut-être nourrissait-elle des espoirs ou avait-elle des rêves, d'une autre vie que celle qu'elle partageait avec sa mère et sa sœur dans leur petite maison de Mount Street. Peut-être avait-elle des buts, des projets qu'elle gardait pour elle, les dissimulant derrière un voile de dignité et de bonne humeur.

Peut-être y avait-il plus chez elle qu'il n'y paraissait.

Peut-être, songea-t-il avec un soupir, méritait-elle des excuses solennelles.

Il ne savait pas exactement de quoi il devait s'excuser. En fait, il n'était pas certain qu'il y eut un point précis.

Toutefois, la situation exigeait qu'il fasse rapidement… *quelque chose*.

Enfer et damnation ! Il était censé assister à la soirée musicale des Smythe-Smith qui avait lieu le jour même. Il s'agissait d'un événement annuel aussi pénible que discordant. Chaque fois que les dernières des

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

demoiselles Smythe-Smith avaient grandi, quelques obscures cousines surgissaient pour les remplacer, qui avaient toujours l'oreille un peu moins musicale que les précédentes.

Mais puisque Pénélope assisterait à cette soirée, il se ferait un devoir de s'y trouver également.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

7

Colin Bridgerton était entouré d'un essaim de jeunes filles à la soirée musicale des Smythe-Smith de mercredi, et ces demoiselles ont fait grand cas de sa blessure à la main.

Votre dévouée chroniqueuse ignore comment l'accident s'est produit – M. Bridgerton s'est montré désagréablement taciturne à ce sujet. À propos de désagréments, l'homme dont nous parlons semblait assez agacé d'être au centre de toutes les attentions. En vérité, votre dévouée chroniqueuse l'a entendu dire à son frère Anthony qu'il regrettait de « ne pas avoir laissé ce [censuré] bandage à la maison ».

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 16 avril 1824

Pourquoi, pourquoi, mais *pourquoi* s'infligeait-elle cela ?

Bon an mal an, l'invitation arrivait par porteur spécial, et chaque fois, Pénélope jurait ses grands dieux que plus jamais elle n'assisterait à une soirée musicale chez les Smythe-Smith.

Et année après année, elle se retrouvait assise dans le salon de musique des Smythe-Smith, s'efforçant désespérément de ne pas grimacer tandis que la dernière fournée de demoiselles Smythe-Smith *exécutait*, au sens littéral du terme, le malheureux Mozart.

C'était douloureux. Effroyablement, insupportablement, horriblement douloureux.

Plus inconcevable encore, Pénélope se retrouvait toujours dans les premiers rangs, ce qui relevait du sacrifice pur et simple – et pas

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

seulement pour les oreilles. Tous les deux ou trois ans, l'une des demoiselles Smythe-Smith semblait s'aviser qu'elle prenait part à ce que l'on ne pouvait désigner autrement que par le terme de crime contre les lois de l'audition. Tandis que ses camarades faisaient retentir violons et pianos avec vigueur, cet oiseau rare jouait de son instrument les traits crispés par la douleur – une expression que Pénélope ne connaissait que trop bien.

C'était celle que l'on affiche lorsqu'on souhaiterait être n'importe où plutôt que là où l'on se trouve. Vous pouviez toujours tenter de la dissimuler, mais vos lèvres pincées vous trahissaient, de même que votre regard flottant.

Dieu sait que cette expression avait déformé les traits de Pénélope plus d'une fois.

Peut-être était-ce pour cette raison qu'elle n'avait jamais réussi à se dérober à une invitation chez les Smythe-Smith. Il fallait que quelqu'un adresse à la ronde des sourires encourageants en feignant d'apprécier la musique.

Et puis, cette soirée musicale n'avait lieu qu'une fois l'an.

Pénélope ne put toutefois s'empêcher de songer qu'il y aurait une fortune à faire avec de discrets bouchons d'oreilles.

Le quartet était occupé à accorder ses instruments – une effroyable cacophonie de notes et de gammes qui ne pourrait qu'empirer une fois qu'il jouerait pour de bon. À la grande consternation de Felicity, Pénélope choisit un siège au centre du deuxième rang.

— Il y a deux fauteuils très confortables dans le fond, chuchota sa sœur.

— Trop tard, répondit Pénélope en s'asseyant sur la chaise mal rembourrée.

— Quelle guigne ! gémit Felicity.

Pénélope entreprit de feuilleter son programme.

— Si nous ne nous asseyons pas ici, quelqu'un d'autre prendra la place, expliqua-t-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Grand bien lui fasse !

Pénélope se pencha et murmura :

— On peut compter sur nous pour sourire et être polies. Imagine qu'une Cressida Twombley s'installe ici et passe la soirée à ricaner !

Felicity regarda autour d'elles.

— Cressida Twombley ne viendrait ici pour rien au monde.

Pénélope ignora cette remarque.

— La dernière chose dont elles ont besoin, c'est d'un auditeur qui fasse des commentaires désobligeants juste devant elles. Les malheureuses seraient mortifiées.

— Elles vont l'être de toute façon, marmonna Felicity.

— Oh, je ne crois pas, répondit Pénélope.

Puis, désignant les deux violonistes et la pianiste, elle ajouta :

— En tout cas, pas ces deux-ci, ni l'autre. En revanche, celle-là…

Elle esquissa un geste discret en direction de la violoncelliste, assise un peu plus loin, son instrument calé entre les genoux.

— … est déjà malheureuse. Le moins que l'on puisse faire, c'est de ne pas lui rendre la tâche plus difficile en laissant quelqu'un de cruel et méprisant s'asseoir ici.

— Elle sera seulement éviscérée un peu plus tard dans la semaine par lady Whistledown, observa Felicity.

Pénélope allait répliquer lorsqu'elle s'aperçut que la personne qui venait de s'asseoir près d'elle n'était autre qu'Éloïse.

— Éloïse ! s'écria-t-elle sans cacher sa joie. Je croyais que tu avais prévu de rester chez toi ?

Éloïse lui adressa un sourire grimaçant.

— Je serais incapable d'expliquer pourquoi, mais il fallait que je vienne. C'est comme un accident de la circulation : on ne peut s'empêcher de regarder.

— Ni d'entendre, dans le cas présent, ajouta Felicity.

Pénélope ne put retenir un sourire.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous ai-je bien entendues discuter de lady Whistledown à mon arrivée ? s'enquit Éloïse.

— Je disais à Pénélope, expliqua Felicity en se penchant devant sa sœur pour parler à Éloïse, que ces malheureuses allaient être massacrées par lady Whistledown cette semaine.

— Pas sûr, fit Éloïse, pensive. Elle n'éreinte pas les filles Smythe-Smith tous les ans. J'ignore pour quelle raison.

— Moi, je sais, caqueta quelqu'un derrière elles.

Éloïse, Pénélope et Felicity se retournèrent d'un même mouvement, avant de reculer en hâte, la canne de lady Danbury dangereusement près de leurs visages.

— Lady Danbury, fit Pénélope d'une voix étranglée.

Elle ne put résister au besoin de se tâter le nez, ne serait-ce que pour s'assurer qu'il était toujours là.

— Je commence à connaître un peu cette lady Whistledown, déclara lady Danbury.

— Ah oui ? dit Felicity.

— Elle a du cœur, continua la vieille dame. Voyez-vous celle-ci, juste là ?

Elle agita sa canne en direction de la violoncelliste, manquant de percer le tympan d'Éloïse.

— Oui, marmonna Éloïse en se frottant l'oreille, bien que je craigne de ne plus pouvoir l'entendre.

— Ce qui est probablement un bienfait, commenta la vieille dame. Vous me remercierez plus tard.

— Vous nous parliez de la violoncelliste, s'empressa de lui rappeler Pénélope avant qu'Éloïse laisse échapper une réplique inappropriée.

— En effet. Regardez-la, répondit lady Danbury. Elle est malheureuse. Pas étonnant ! Elle est manifestement la seule à avoir pressenti la catastrophe imminente. Les trois autres ont à peu près autant d'oreille qu'une huître.

Pénélope décocha un regard suffisant à sa sœur.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Souvenez-vous de ce que je vous affirme, poursuivit lady Danbury. Lady Whistledown ne dira pas un mot de leur prestation. Elle se refusera à heurter les sentiments de celle-ci. Quant à celles-là…

Felicity, Pénélope et Éloïse plongèrent en même temps, tandis que la pointe de la canne décrivait une superbe courbe dans les airs pour désigner les trois autres instrumentistes.

— Elle s'en moque bien !

— C'est une théorie intéressante, commenta Pénélope.

Lady Danbury s'adossa à son siège d'un air satisfait.

— N'est-ce pas ?

— Je pense que vous avez raison, ajouta Pénélope.

— Hum ! C'est souvent le cas.

Toujours tournée sur sa chaise, Pénélope regarda Felicity, puis Éloïse, avant de déclarer :

— C'est pour cette raison que j'assiste chaque année à cette infernale soirée musicale.

— Pour voir lady Danbury ? demanda Éloïse d'un air perplexe.

— Non. À cause des jeunes filles comme elle, répondit Pénélope en désignant la violoncelliste. Parce que je sais exactement ce qu'elle ressent.

— Ne dis pas n'importe quoi, Pénélope ! s'écria Felicity. Tu n'as jamais joué de piano en public, et même si c'était le cas, tu es plutôt bonne musicienne.

— Je ne parle pas de la musique, Felicity.

C'est alors que se produisit une chose tout à fait étrange. Le visage de lady Danbury changea. Il se métamorphosa complètement, de la façon la plus surprenante qui soit. Ses yeux s'emplirent d'une nostalgie émue et ses lèvres, d'ordinaire pincées en un demi-sourire sarcastique, prirent une expression presque attendrie.

— J'ai toujours été comme vous, mademoiselle Featherington, dit-elle, si doucement qu'Éloïse et Felicity se penchèrent vers elle.

— Je vous demande pardon ? fit Éloïse.

— Quoi ? demanda Felicity beaucoup moins poliment.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Mais lady Danbury n'avait d'yeux que pour Pénélope.

— C'est pour cette raison que j'assiste à cette soirée tous les ans, dit-elle. Exactement comme vous.

L'espace d'un instant, Pénélope ressentit une curieuse complicité avec la vieille femme. C'était inexplicable, car elles n'avaient rien en commun, à part leur appartenance à la gent féminine. Ni l'âge ni le statut social ne les rapprochaient, mais il lui semblait que la comtesse l'avait en quelque sorte choisie, bien qu'elle en ignorât la raison. Toutefois, lady Danbury semblait résolue à bousculer son existence bien ordonnée, pour ne pas dire ennuyeuse.

Et Pénélope ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle y parvenait plutôt bien.

N'est-ce pas agréable de découvrir que l'on n'est pas exactement ce que l'on croyait être ?

Les paroles que lady Danbury avait prononcées quelques jours plus tôt résonnaient encore dans son esprit. Presque comme une litanie.

Presque comme un défi.

— Savez-vous ce que je pense, mademoiselle Featherington ? s'enquit la vieille dame d'un ton faussement détaché.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Pénélope avec autant de franchise que de respect.

— Je pense que *vous* pourriez être lady Whistledown.

Felicity et Éloïse laissèrent échapper un hoquet de surprise.

Pénélope en demeura bouche bée. Jamais personne n'avait songé à la soupçonner. C'était inconcevable… inimaginable…

Et pour tout dire, assez flatteur.

Un sourire narquois aux lèvres, Pénélope se pencha en avant comme pour annoncer une nouvelle d'une grande importance.

Lady Danbury l'imita.

Felicity et Éloïse aussi.

— Savez-vous ce que *je* pense, lady Danbury ? demanda-t-elle à mi-voix.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Ma foi, répondit lady Danbury, une lueur espiègle dans le regard, je vous répondrais bien que je brûle de l'apprendre, mais vous m'avez déjà dit que vous me soupçonniez d'être lady Whistledown.

— Est-ce le cas ?

Lady Danbury la gratifia d'un sourire mystérieux.

— Qui sait ?

Felicity et Éloïse eurent un nouveau hoquet, un peu plus sonore que le premier.

L'estomac de Pénélope fit un bond.

— Vous l'admettez ? murmura Éloïse.

— Je n'admets rien du tout, aboya lady Danbury en se redressant et en frappant le parquet de sa canne avec tant de force que les quatre apprenties concertistes interrompirent un instant leur cacophonie.

— Même si c'était le cas – et je n'affirme rien dans un sens ou dans un autre – serais-je assez stupide pour le reconnaître ?

— Dans ce cas, pourquoi avoir dit…

— Dans le but, nigaude, de vous faire comprendre quelque chose.

Elle demeura silencieuse jusqu'à ce que Pénélope se sente obligée de demander :

— À savoir ?

Lady Danbury les parcourut toutes trois d'un regard exaspéré.

— À savoir que *n'importe qui* pourrait être lady Whistledown, déclara-t-elle en ponctuant sa phrase d'un vigoureux coup de canne. Absolument n'importe qui.

— Sauf moi, déclara Felicity. Je suis tout à fait certaine que ce n'est pas moi.

Lady Danbury ne lui accorda même pas un regard.

— Laissez-moi vous dire quelque chose, reprit-elle.

— Comme si nous pouvions vous en empêcher, observa Pénélope, avec tant de douceur que cela ressembla à un compliment.

Et, à vrai dire, c'en était un. Elle admirait beaucoup lady Danbury, de même que tous ceux qui savaient exprimer leur opinion en public.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Lady Danbury émit un petit rire silencieux.

— Il y a plus en vous qu'il n'y paraît, Pénélope Featherington.

— Je confirme, intervint Felicity en esquissant une grimace. Elle peut se montrer assez cruelle, figurez-vous. Vous aurez du mal à le croire, mais quand nous étions petites…

Pénélope la fit taire d'un coup de coude dans les côtes.

— Vous voyez ? gémit Felicity.

— Ce que j'allais dire, poursuivit lady Danbury, c'est que tous ces gens s'y prennent mal pour chercher.

— Et comment suggérez-vous que nous nous y prenions ? hasarda Éloïse.

Lady Danbury agita la main.

— D'abord, il faut que je vous explique en quoi ils s'y prennent mal. Ils cherchent du côté des gens les plus évidents. Des gens comme votre mère, précisa-t-elle à l'adresse de Pénélope et sa sœur.

— Notre mère ? répétèrent-elles d'une seule voix.

— Oh, je vous en prie ! On n'a jamais vu plus indiscret. Exactement le genre de personne que tout le monde suspecte.

Pénélope ne sut que répondre. Sa mère était une commère notoire, mais il était difficile de la soupçonner d'être lady Whistledown.

— Raison pour laquelle, continua lady Danbury, ce ne peut être elle.

— Oui, mais aussi parce que Felicity et moi pouvons vous donner notre parole qu'elle n'est pas lady Whistledown, précisa Pénélope non sans une pointe de sarcasme.

— Pfff ! Si votre mère était lady Whistledown, elle aurait trouvé le moyen de vous le cacher.

— Ma mère ? s'écria Felicity d'un ton dubitatif. Cela m'étonnerait.

— Ce que j'essaie de vous faire comprendre, grinça lady Danbury, à condition qu'on ne m'interrompe pas en permanence…

Pénélope crut entendre un ricanement étouffé en provenance d'Éloïse.

— … c'est que si lady Whistledown était quelqu'un à qui tout le monde pense, elle aurait été démasquée depuis longtemps, vous ne croyez

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

pas ?

Un silence s'abattit sur le petit groupe, jusqu'à ce qu'il soit manifeste qu'une réponse était attendue, et que toutes trois se mettent à hocher la tête avec l'enthousiasme approprié.

— Il s'agit de quelqu'un à qui personne ne pense, reprit lady Danbury. Il ne peut en être autrement.

Pénélope acquiesça de nouveau. En vérité, il y avait une certaine logique dans les propos de lady Danbury.

— Voilà pourquoi, conclut triomphalement la vieille dame, je fais une candidate très improbable.

Pénélope fronça les sourcils, perplexe.

— Je vous demande pardon ?

— Oh, je vous en prie ! s'écria Lady Danbury.

Elle darda sur Pénélope un regard dédaigneux, avant d'ajouter :

— Croyez-vous être la première à me soupçonner ?

— Non, admit Pénélope, mais je pense tout de même que c'est vous.

Ce qui lui valut un hochement de tête approbateur non dépourvu de respect.

— Vous êtes plus effrontée que vous n'en avez l'air.

Felicity se pencha pour murmurer :

— Exact.

— Felicity ! la gronda Pénélope.

— Je crois que le concert commence, fit remarquer Éloïse.

— Chacun pour soi et Dieu pour tous, marmonna lady Danbury. Je me demande pourquoi je… M. Bridgerton !

Pénélope, qui venait de se tourner vers la scène, pivota vivement sur son siège. De fait, Colin Bridgerton remontait la rangée en direction de la place vacante à côté de lady Danbury, s'excusant avec amabilité chaque fois qu'il heurtait les genoux des spectateurs.

Ses paroles s'accompagnaient bien entendu de l'un de ses sourires ravageurs, si bien que pas moins de trois dames fondirent littéralement sur leur chaise.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pénélope fit la grimace. C'était révoltant.

— Pénélope ! souffla Felicity. C'est toi qui viens de pousser ce grognement ?

— Colin, j'ignorais que tu serais là ce soir, fit Éloïse.

Il haussa les épaules, le visage éclairé d'un sourire en coin.

— J'ai changé d'avis au dernier moment. Après tout, j'ai toujours été un grand amateur de musique.

— D'où ta présence ici, répliqua sa sœur d'un ton sec.

Colin se contenta d'arquer les sourcils, avant de se tourner vers Pénélope et sa sœur.

— Bonsoir, mademoiselle Featherington. Bonsoir, mademoiselle Featherington.

Il fallut quelques instants à Pénélope pour retrouver sa voix. Ils s'étaient quittés plus ou moins brouillés cet après-midi, pourtant Colin lui adressait un sourire amical.

— Bonsoir, monsieur Bridgerton, articula-t-elle.

— Quelqu'un peut me dire ce qu'il y a au programme, ce soir ? s'enquit-il, l'air sincèrement intéressé.

Pénélope ne pouvait qu'admirer le tour de force. Colin avait le don de vous regarder comme si rien ne le passionnait plus que votre réponse. C'était un véritable talent. Surtout dans le cas présent, alors que tout le monde savait qu'il se moquait comme d'une guigne de ce que les demoiselles Smythe-Smith allaient interpréter.

— Du Mozart, je crois, répondit Felicity. Elles jouent presque toujours du Mozart.

— Parfait, répondit Colin en s'appuyant contre le dossier de sa chaise comme s'il venait de terminer un excellent repas. Je suis un fervent admirateur du grand Amadeus.

— Dans ce cas, dit lady Danbury en lui donnant un petit coup sur le bras, je vous suggère de vous enfuir tant que c'est encore possible.

— Allons, ne soyez pas cruelle. Je suis persuadé que ces demoiselles vont faire de leur mieux.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— C’est bien le problème, gémit Éloïse.

— Chut ! dit Pénélope. Je crois qu’elles sont prêtes à commencer.

Non pas, admit-elle en son for intérieur, qu’elle soit particulièrement impatiente d’entendre la version smythe-smithienne de la *Petite Musique de nuit !* Seulement, elle était terriblement mal à l’aise en présence de Colin. Elle ne savait que lui dire – elle savait juste que, quoi que ce soit, elle ne devait pas le formuler devant Éloïse et Felicity, et encore moins lady Danbury.

Un majordome passa pour éteindre quelques chandelles, indiquant ainsi le début du concert. Pénélope prit une profonde inspiration pour se donner du courage, et le supplice commença.

Et se prolongea. Longtemps.

Elle n’aurait su dire ce qui la mettait le plus à la torture – la musique, ou le fait de savoir que Colin était assis juste derrière elle. Sa nuque la picotait, elle ne tenait pas en place, et ses doigts pianotaient nerveusement sur le velours bleu nuit de sa jupe.

Lorsque le quartet Smythe-Smith cessa enfin de martyriser Mozart, trois des coupables répondirent par des sourires radieux aux applaudissements polis de l’assistance, tandis que la quatrième semblait vouloir ramper sous le tapis.

Pénélope laissa échapper un soupir. Au moins, durant toutes ses saisons infructueuses, ne l’avait-on jamais obligée à exposer sa médiocrité devant le beau monde, comme ces malheureuses. Oh, sa mère l’avait bien traînée ici dans l’espoir de lui dénicher quelque bon parti ! Mais ce n’était rien – rien du tout ! – comparé à ce que les malheureuses Smythe-Smith étaient forcées d’endurer.

Cela dit, en toute honnêteté, trois des quatre jeunes filles semblaient joyeusement inconscientes de leur absence de don. Pénélope sourit et applaudit. Que personne ne compte sur elle pour faire voler en éclats leur douce illusion !

Et si la théorie de lady Danbury était juste, lady Whistledown ne dirait pas un mot de leur prestation.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Les applaudissements se tarirent rapidement, et les invités se levèrent et se mirent à discuter avec ses voisins tout en lorgnant vers le maigre buffet installé au fond de la salle.

Une citronnade ! Voilà ce qu'il lui fallait, décida Pénélope. Elle mourait de chaud – quelle mouche l'avait piquée de choisir une robe de velours par cette tiède soirée de printemps ? Colin étant en grande conversation avec lady Danbury, c'était le moment idéal pour s'éclipser.

Hélas ! à peine avait-elle un verre dans la main qu'une voix douloureusement familière s'éleva derrière elle, murmurant son nom.

Elle fit volte-face. Avant de comprendre ce qu'elle faisait, elle s'entendit murmurer :

— Je suis désolée.

— Vraiment ?

— Oui. Enfin, il me semble.

Le regard de Colin se fit rieur.

— La conversation est plus fascinante de seconde en seconde.

— Colin…

Il lui offrit le bras.

— Faites un tour de la salle avec moi, voulez-vous ?

— Je ne pense pas que…

Il rapprocha le bras en un geste insistant.

— S'il vous plaît, ajouta-t-il.

Pénélope obtempéra.

— Très bien, dit-elle en posant son verre.

Ils marchèrent en silence presque une minute, puis Colin déclara :

— Je voudrais vous présenter mes excuses.

— C'est moi qui ai quitté la pièce comme une furie, lui rappela Pénélope.

Il inclina légèrement la tête tandis qu'un sourire indulgent éclairait son visage.

— L'expression me paraît un peu exagérée.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pénélope fronça les sourcils. Elle n'aurait sans doute pas dû prendre la mouche comme elle l'avait fait et quitter le salon, mais, bizarrement, elle était fière d'elle. Ce n'était pas tous les jours qu'une femme comme elle avait l'occasion de faire une sortie aussi théâtrale !

— Disons que je n'aurais pas dû être aussi impolie, murmura-t-elle sans grande conviction.

Il arqua un sourcil, puis décida visiblement que le débat n'en valait pas la peine.

— C'est moi qui vous dois des excuses, insista-t-il. Je me suis comporté comme un enfant gâté.

De stupeur, Pénélope se prit les pieds dans l'ourlet de sa jupe.

L'ayant aidée à retrouver son équilibre, Colin poursuivit :

— Je suis conscient qu'il y a quantité de choses dans ma vie dont je devrais être reconnaissant. Dont je *suis* reconnaissant, rectifia-t-il avec un petit sourire penaud. C'était impardonnablement grossier de ma part de me plaindre devant vous.

— Non. J'ai passé la soirée à réfléchir à tout cela, et bien que je…

Elle déglutit péniblement, avant de s'humecter les lèvres. Tout l'après-midi, elle avait cherché les mots justes, et avait cru les avoir trouvés, mais à présent que Colin était là, à ses côtés, plus rien ne lui venait.

— Voulez-vous un autre verre de citronnade ? proposa-t-il poliment.

Elle secoua la tête.

— Vos sentiments sont parfaitement légitimes, lâcha-t-elle. Ce ne sont sans doute pas ceux que j'éprouverais si j'étais à votre place, mais c'est votre droit le plus strict de les ressentir. Mais…

Colin était suspendu à ses lèvres. Pourquoi diable s'était-elle interrompue ?

— Mais quoi ? demanda-t-il comme son silence se prolongeait.

— Ce n'est rien.

— Ce n'est pas rien pour moi.

Sa main était déjà sur le bras de Pénélope. Il le pressa avec douceur afin d'appuyer ses paroles.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il attendit pendant ce qui lui parut une éternité. Mais alors qu'il commençait à croire qu'elle ne lui répondrait pas, alors qu'il lui semblait que son sourire de façade commençait à se craqueler – ils étaient en public, après tout, et mieux valait ne pas susciter de commentaires ou de spéculations en laissant apparaître son trouble et son impatience –, il l'entendit pousser un soupir.

C'était un son charmant, étrangement réconfortant, à la fois plein de douceur et de sagesse. Et cela lui donna envie de la regarder plus attentivement, de sonder son esprit, d'écouter les subtiles pulsations de son âme.

— Colin, déclara-t-elle posément, si vous ressentez de la frustration par rapport à votre situation actuelle, vous devriez consacrer votre énergie à y remédier. C'est vraiment aussi simple que cela.

— Je ne fais rien d'autre, assura-t-il. Ma mère m'accuse de plier bagage sur un simple caprice, mais la vérité, c'est que…

— Vous partez quand la frustration devient insupportable, acheva-t-elle à sa place.

Il hocha la tête. Elle le comprenait. Il n'aurait su dire pour quelles raisons, ni même si cela avait un sens, mais le fait est que Pénélope Featherington le comprenait.

— Je pense que vous devriez publier votre journal, reprit-elle.

— C'est impossible.

— Pourquoi ?

Colin s'immobilisa et lâcha le bras de Pénélope. Il n'avait aucune réponse à cette question, à part le curieux battement de son cœur.

— Qui voudrait lire cela ? demanda-t-il finalement.

— Moi, dit-elle d'un ton sincère. Éloïse, Felicity… reprit-elle en comptant sur ses doigts. Votre mère. Et lady Whistledown, j'en suis sûre.

Avec un sourire malicieux, elle ajouta :

— Elle parle beaucoup de vous dans ses colonnes.

La bonne humeur de Pénélope était contagieuse. Colin eut du mal à réprimer un sourire.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pénélope, si les seules personnes qui achètent le livre sont mes proches, cela ne compte pas.

— Pourquoi ? demanda-t-elle avec une grimace amusée. Vous connaissez beaucoup de monde. Rien qu'avec les Bridgerton…

Il lui prit la main. Il n'aurait su dire pourquoi, mais il le fit tout de même.

— Pénélope, arrêtez.

Elle se contenta de rire.

— Éloïse m'a dit que vous aviez toute une cohorte de cousins, sans compter…

— Taisez-vous ! tonna-t-il, mais son expression amusée démentait ses paroles.

Pénélope regarda sa main qu'il tenait toujours et poursuivit :

— Tout le monde voudra lire vos récits de voyage. Au début, ce ne sera peut-être que parce que vous êtes une figure connue, mais avant peu, beaucoup de gens s'apercevront que vous êtes un écrivain de talent. Alors ils en redemanderont.

— Je ne veux pas devoir mon succès à mon patronyme, protesta Colin.

Elle dégagea sa main pour croiser les bras.

— M'avez-vous seulement écoutée ? Je viens de vous dire que…

— De quoi discutez-vous, tous les deux ?

C'était Éloïse, et elle semblait fort intriguée.

— De rien, marmonnèrent-ils d'une seule voix.

Elle émit un ricanement désabusé.

— Ne me prenez pas pour une idiote. Vous ne parliez pas de rien ; Pénélope avait l'air d'être sur le point de cracher du feu.

— Ton frère est plus têtu qu'une mule, lâcha Pénélope.

— Ce n'est pas nouveau, observa Éloïse.

— Hé, minute ! s'exclama Colin.

— À quel sujet, demanda Éloïse en l'ignorant superbement, est-il si entêté ?

— C'est personnel, grinça Colin.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Et donc encore plus intéressant, répliqua sa sœur adressant à Pénélope un regard interrogateur.

— Désolée, fit celle-ci. Je ne peux rien dire.

— Je n'y crois pas ! s'indigna Éloïse. Tu ne vas pas me le dire ?

— Non.

Curieusement, Pénélope était assez contente d'elle-même.

— Je n'y crois pas, répéta Éloïse en se tournant vers son frère. Je n'y crois pas !

L'ombre d'un sourire passa sur les lèvres de Colin.

— Tu n'as pas le choix.

— Tu me caches un secret ?

Il arqua les sourcils.

— Parce que tu croyais que je te disais tout ?

— Toi, non, maugréa-t-elle. Mais Pénélope, en revanche…

— Ce secret ne m'appartient pas, lui rappela celle-ci. C'est celui de Colin.

— La planète a dévié de son axe, grommela Éloïse. L'Angleterre s'est fracassée contre le Continent. Ce monde n'est plus celui dans lequel je me suis réveillée ce matin !

Malgré elle, Pénélope se mit à glousser.

— Et en plus, tu te moques de moi ! se plaignit Éloïse.

— Pas du tout ! protesta Pénélope en s'essuyant les yeux. Je t'assure que ce n'est pas le cas.

— Tu sais ce qu'il te faudrait ? demanda Colin.

— À moi ? s'étonna Éloïse.

Il hocha la tête et répondit :

— Un mari.

— Tu ne vaux pas mieux que maman !

— Je pourrais être encore pire si je m'y mettais sérieusement.

— Je n'en doute pas un instant, riposta Éloïse.

— Arrêtez, arrêtez ! intervint Pénélope, qui riait maintenant ouvertement.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Ils la regardèrent tous deux d'un air impatient, l'air de dire : « Quoi encore ? »

— Je ne regrette pas d'être venue, déclara-t-elle spontanément. Je ne me rappelle pas avoir passé une meilleure soirée. Vraiment.

Quelques heures plus tard, étendu sur son lit, le regard rivé au plafond de sa chambre, Colin s'aperçut qu'il était exactement du même avis.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

8

Colin Bridgerton et Pénélope Featherington ont été vus en grande conversation lors de la soirée musicale des Smythe-Smith, mais personne ne sait exactement quel était l'objet de leur discussion. Votre dévouée chroniqueuse émet la supposition que leur échange tournait autour de l'identité de votre dévouée chroniqueuse, puisque c'est le sujet qui occupait tout le monde avant, après et (ce qui est assez cavalier, de l'éminent avis de votre dévouée chroniqueuse) pendant le concert.

Dans une autre rubrique, le violon d'Honoria Smythe-Smith a été endommagé lorsque lady Danbury l'a accidentellement fait tomber d'une table en agitant sa canne.

Lady Danbury, qui a insisté pour remplacer l'instrument, a déclaré que, ayant l'habitude de ne choisir que le meilleur, elle offrirait à Honoria un violon de chez Ruggieri, luthier à Crémone, en Italie.

Si nous ne nous trompons pas, en comptant le temps de fabrication et les délais de livraison, sans parler d'une longue liste d'attente, il faudra au moins six mois pour que le ruggieri atteigne nos rivages.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 16 avril 1824

Il y a des moments dans la vie d'une femme où son cœur se met à faire des bonds dans sa poitrine, où le monde semble soudain parfait, et où toute une symphonie résonne dans le simple tintement d'une sonnette.

Pour Pénélope Featherington, cet instant de grâce eut lieu deux jours après la soirée musicale des Smythe-Smith.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Tout commença par quelques coups frappés à la porte de sa chambre, suivis de la voix du majordome.

— M. Colin Bridgerton demande à être reçu, l'informa celui-ci.

Pénélope tomba de son lit.

Briarly, qui travaillait pour la famille Featherington depuis assez longtemps pour ne plus s'étonner de la maladresse de Pénélope, ajouta :

— Dois-je l'informer que vous n'êtes pas là ?

— Non ! cria quasiment Pénélope en se relevant. Je veux dire, non, reprit-elle d'une voix plus posée. Mais j'ai besoin de dix minutes pour me préparer.

Elle jeta un coup d'œil à son reflet dans le miroir et frémit devant le désordre de sa tenue.

— Quinze, rectifia-t-elle.

— Très bien, mademoiselle.

— Oh, et faites préparer une collation ! M. Bridgerton sera probablement affamé. Il a toujours faim.

Pénélope écouta, immobile, le pas de Briarly s'éloigner dans le couloir, puis, incapable de se retenir, se mit à danser sur place en émettant une sorte de hululement. Jamais un son pareil n'avait franchi ses lèvres, elle en était certaine. Du moins, elle l'espérait.

Cela dit, elle ne se souvenait pas qu'un homme lui ait rendu visite, sans parler de celui dont elle était désespérément éprise depuis une décennie.

— Du calme, Pénélope ! s'exhorta-t-elle. Tu dois rester calme. Calme, répéta-t-elle comme si cela suffisait.

À l'intérieur, cependant, elle ne tenait pas en place.

Elle prit plusieurs inspirations profondes, alla se planter devant sa coiffeuse et s'empara de sa brosse à cheveux. Il ne lui faudrait que quelques minutes pour refaire son chignon. Colin n'allait pas s'en aller si elle le laissait patienter. Sans doute s'attendait-il même qu'elle s'accorde un peu de temps pour mettre de l'ordre dans sa tenue, n'est-ce pas ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle se recoiffa toutefois en un temps record, si bien que lorsqu'elle franchit la porte de sa chambre, à peine cinq minutes s'étaient écoulées depuis le départ de Briarly.

— Vous avez été rapide, commenta Colin, un drôle de sourire aux lèvres.

Il se tenait devant la fenêtre, observant Mount Street.

— Vraiment ? fit Pénélope en espérant que la brûlure qu'elle sentait sur ses joues ne signifiait pas qu'elle était écarlate.

Une femme était supposée faire attendre ses visiteurs masculins, quoique pas trop longtemps. Malgré tout, cela n'avait guère de sens d'observer ces conventions ridicules avec Colin plus qu'avec quiconque. Non seulement il ne s'intéresserait jamais à elle de manière romantique, mais ils étaient amis.

Amis. Même si la notion pouvait sembler curieuse, c'était exactement ce qu'ils étaient. Ils avaient toujours entretenu des relations amicales, mais depuis son retour de Chypre, ils étaient devenus de véritables amis.

C'était magique !

Même s'il ne l'aimait jamais – et c'était le plus probable –, leurs relations étaient on ne peut plus agréables.

— Que me vaut le plaisir de votre visite ? s'enquit Pénélope en s'asseyant sur le canapé tendu de damas jaune un peu fané.

Colin prit place en face d'elle sur une chaise à dossier droit assez inconfortable. Il se pencha en avant, les coudes sur les genoux, et Pénélope comprit immédiatement que quelque chose n'allait pas. Ce n'était pas l'attitude d'un gentleman lors d'une visite mondaine. Il semblait profondément tendu, inquiet.

— Il y a un problème, annonça-t-il sombrement.

Pénélope faillit bondir du canapé.

— Il s'est passé quelque chose ? Quelqu'un est malade ?

— Non, non, rien de tel.

Il marqua une pause, laissa échapper un soupir, puis se passa la main dans ses cheveux déjà en désordre.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— C’est à propos d’Éloïse.

— Qu’y a-t-il ?

— Je ne sais pas comment le dire. Je… Vous n’auriez pas quelque chose à manger ?

Pénélope lui aurait volontiers tordu le cou.

— Pour l’amour du Ciel, Colin !

— Désolé, murmura-t-il. Je n’ai rien avalé de la journée.

— Une grande première, je n’en doute pas, dit-elle avec brusquerie. J’ai demandé à Briarly de vous préparer une collation. À présent, auriez-vous l’obligeance de me dire ce qui ne va pas, ou envisagez-vous d’attendre que je meure d’impatience ?

— Je crois que c’est elle, lady Whistledown, souffla-t-il.

Pénélope en demeura bouche bée. Elle n’aurait su dire à quoi elle s’était attendue, mais certainement pas à cela.

— Pénélope, m’avez-vous entendu ?

— Éloïse ? demanda-t-elle alors qu’elle savait parfaitement de qui il parlait.

Il hocha la tête.

— Ça ne peut pas être elle.

Il se leva et se mit à arpenter la pièce.

— Pourquoi pas ?

— Parce que… Parce que…

Parce que *quoi*, au fait ?

— Parce que, reprit Pénélope, elle n’aurait jamais pu faire cela pendant dix ans sans que je m’en aperçoive.

En un éclair, l’expression de Colin passa du désarroi au dédain.

— Je doute que vous soyez au courant de tout ce que fait Éloïse.

— Je ne le suis certes pas, répliqua Pénélope en lui décochant un regard agacé, mais je peux vous dire avec une absolue certitude qu’en aucun cas, Éloïse ne pourrait me cacher un secret de cette ampleur pendant plus de dix ans. Elle n’en est tout simplement pas capable.

— Pénélope, c’est la personne la plus fouineuse que je connaisse.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je vous l'accorde, concéda-t-elle. En dehors de ma mère, je suppose. Toutefois, cela ne suffit pas pour l'accuser.

Colin s'immobilisa, les poings sur les hanches.

— Elle passe son temps à écrire.

— D'où tenez-vous cela ?

— Les taches d'encre sur ses doigts. Elle en a tout le temps.

— De nombreuses personnes utilisent une plume et de l'encre, riposta Pénélope. Vous-même, vous tenez un journal. Je suis certain que cela vous arrive souvent.

— Oui, mais moi, je ne *disparais* pas quand j'écris mon journal.

Le pouls de Pénélope s'emballa.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'elle s'enferme dans sa chambre pendant des heures et que quand elle en sort, elle a de l'encre plein les doigts.

Pénélope garda le silence pendant un long moment. Les « preuves » de Colin étaient confondantes, surtout combinées à la légendaire curiosité d'Éloïse et à sa non moins célèbre réputation de fouineuse.

Mais ce n'était pas lady Whistledown. Elle ne pouvait l'être. Pénélope en aurait mis sa main au feu.

Croisant les bras, elle déclara d'un ton qui aurait sans doute été plus approprié pour s'adresser à un gamin de six ans excessivement têtu :

— Je vous dis que ce n'est pas elle. En aucun cas.

Colin se rassit, l'air démoralisé.

— J'aimerais en être aussi sûr que vous.

— Colin, vous devriez…

— Où diable est cette collation ? grommela-t-il.

Elle aurait pu être choquée mais, en vérité, son absence de manières l'amusait.

— Briarly ne devrait plus tarder.

Il s'affala sur son siège.

— J'ai faim.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Oui, fit Pénélope en s'efforçant de ne pas sourire. Je m'en doutais un peu.

Colin poussa un long soupir à la fois las et inquiet.

— Si elle est lady Whistledown, c'est la catastrophe. Le désastre pur et simple.

— Cela ne serait pas aussi terrible, risqua Pénélope. N'allez pas en déduire que je la soupçonne d'être lady Whistledown, je ne le crois pas un instant, mais entre nous, si elle l'était, serait-ce si grave ? Personnellement, j'aime bien lady Whistledown.

— Ce serait grave, Pénélope, répliqua-t-il d'un ton assez sec. Sa réputation serait ruinée.

— Je n'irais pas jusque-là…

— Vous avez tort. Savez-vous combien de gens cette femme a insultés au fil des ans ?

— Je ne m'étais pas rendu compte que vous détestiez à ce point lady Whistledown.

— Je ne la déteste pas, répliqua Colin avec impatience. Et peu importe si je la déteste. Tout le monde la déteste.

— Je ne pense pas que ce soit vrai. Ils achètent tous son journal.

— Bien sûr que tout le monde achète sa foutue feuille de chou !

— Colin !

— Désolé, maugréa-t-il d'un ton qui manquait totalement de conviction.

D'un hochement de tête, Pénélope accepta ses excuses.

— Qui que soit cette lady Whistledown, reprit-il avec véhémence, lorsqu'on l'aura démasquée, elle ne pourra plus se montrer dans Londres.

Pénélope se racla délicatement la gorge.

— Je n'avais pas mesuré combien vous vous inquiétiez du qu'en-dira-t-on.

— Je ne m'en soucie pas, rétorqua-t-il. Enfin, pas trop. Et ceux qui affirment y être totalement indifférents sont des menteurs et des hypocrites.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pénélope était plutôt de son avis, mais elle était surprise qu'il l'admette. D'ordinaire, les hommes aimaient prétendre qu'ils se moquaient de l'opinion d'autrui, et qu'elle ne les affectait en rien.

Colin se pencha en avant, le regard intense.

— Il ne s'agit pas de moi, Pénélope, mais d'Éloïse. Si elle est mise au ban de la société, elle ne s'en remettra pas.

Il se redressa, mais tout son corps semblait vibrer de tension.

— Sans parler de ce que ma mère devrait endurer.

Pénélope laissa échapper un profond soupir.

— Je crois vraiment que vous vous alarmez pour rien.

— J'espère que vous avez raison, répondit-il en fermant les yeux.

Il n'aurait su dire quand il avait commencé à soupçonner sa sœur d'être lady Whistledown. Sans doute peu après que lady Danbury avait lancé son fameux défi. Contrairement au reste de la haute société, il n'avait jamais éprouvé une grande curiosité quant à l'identité de lady Whistledown. Sa chronique était divertissante et il la lisait comme tout le monde, mais pour lui, elle n'était rien de plus que… lady Whistledown, et cela lui suffisait.

Malgré tout, le défi de lady Danbury l'avait fait réfléchir. Et comme tous les Bridgerton, une fois qu'il avait une idée en tête, il était incapable d'y renoncer. Il s'était avisé qu'Éloïse possédait le tempérament et les dispositions idéales pour tenir une telle chronique, et avant d'avoir eu le temps de se convaincre qu'il faisait fausse route, il avait remarqué les traces d'encre sur ses doigts. Depuis, il ne cessait d'y penser.

Il ne savait ce qui le contrariait le plus : qu'Éloïse puisse être lady Whistledown, ou qu'elle le lui ait caché pendant toutes ces années.

Que c'était agaçant d'être ainsi berné par sa propre sœur ! Il s'était toujours plu à croire qu'il était plus intelligent que cela.

Mais il devait se concentrer sur le présent. Parce que si ses soupçons se révélaient exactes, comment diable allaient-ils faire face au scandale une fois qu'on l'aurait démasquée ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Car cela arriverait inévitablement. Tout Londres ne rêvait que du prix de mille livres. Lady Whistledown n'avait aucune chance.

— Colin ? Colin !

Il s'arracha à ses sombres réflexions. Depuis combien de temps Pénélope l'appelait-elle ?

— Je crois vraiment que vous devriez cesser de vous faire du souci à propos d'Éloïse, dit-elle. Il y a des centaines de gens à Londres. Lady Whistledown pourrait être n'importe lequel d'entre eux. Bonté divine ! Avec votre œil de lynx…

Elle agita les doigts pour lui rappeler les taches d'encre sur ceux d'Éloïse.

— … *vous* pourriez être lady Whistledown.

Il lui adressa un regard un peu condescendant.

— Vous omettez un détail. Je suis à l'étranger la moitié du temps.

Pénélope ignora son air sarcastique.

— Vous êtes certainement assez bon écrivain pour surmonter cet inconvénient.

Colin avait eu l'intention de la gratifier d'une réplique pleine de flegme et d'humour afin de tourner en dérision la faiblesse de son argumentation, mais il était si secrètement ravi de l'entendre parler de lui comme d'un « bon écrivain » qu'il ne put que rester là, un sourire idiot sur les lèvres.

— Tout va bien ? s'enquit Pénélope.

— Parfaitement bien, répondit-il, se ressaisissant et tentant d'adopter une attitude plus modeste. Pourquoi cette question ?

— Parce que vous avez soudain eu l'air souffrant. Comme si vous aviez été pris d'un vertige.

— Je vais très bien, assura-t-il, peut-être un ton plus haut que nécessaire. Je réfléchissais au scandale.

Pénélope laissa échapper un soupir accablé, ce qui eut le don de l'irriter. Il ne voyait pas pour quelle raison elle se montrait aussi impatiente avec lui.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Quel scandale ? demanda-t-elle.

— Celui qui éclatera quand Éloïse sera démasquée, grinça-t-il.

— Puisque je vous dis qu'elle n'est pas lady Whistledown !

Colin se redressa tout à coup, comme une nouvelle idée lui traversait l'esprit.

— Si vous voulez mon avis, dit-il d'une voix tendue, peu importe qu'elle soit ou non lady Whistledown.

Pénélope le fixa sans comprendre pendant trois longues secondes avant de jeter un coup d'œil autour d'elle en marmonnant :

— Où est donc cette collation ? Je dois avoir la tête qui tourne. Ne venez-vous pas de passer les dix dernières minutes à vous ronger les sangs à l'idée qu'elle le soit ?

Fort à propos, Briarly choisit cet instant pour entrer, un plateau lourdement chargé entre les mains. Sans un mot, Pénélope et Colin le regardèrent en disposer le contenu sur une table.

— Dois-je remplir les assiettes ? s'enquit-il.

— Non merci, s'empressa de répondre Pénélope. Nous nous débrouillerons.

Le majordome acquiesça d'un hochement de tête. Il finit de dresser le couvert, emplit deux verres de citronnade et quitta la pièce.

— Écoutez-moi, dit Colin.

Il se leva pour aller pousser la porte au plus près du chambranle (celle-ci demeurant cependant ouverte d'un point de vue technique, histoire de respecter les convenances).

— Voulez-vous quelque chose à manger ? s'enquit Pénélope en lui tendant une assiette qu'elle venait de remplir.

Il prit une part de fromage dont il ne fit que deux bouchées et poursuivit :

— Même si Éloïse n'est pas lady Whistledown – et vous ne m'ôterez pas de l'esprit qu'elle l'est –, peu importe. Si *je* la soupçonne, alors d'autres en feront autant.

— Où voulez-vous en venir ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Colin se retint à temps de secouer Pénélope par les épaules.

— Vous ne comprenez pas ? Peu importe qu'elle le soit ou non ! Si quelqu'un la montre du doigt, sa réputation sera ruinée.

— Sauf, répliqua Pénélope, qui semblait éprouver les plus grandes difficultés à desserrer les dents, si elle n'est pas lady Whistledown !

— Comment pourrait-elle le prouver ? répliqua-t-il en arpentant la pièce. Une fois qu'une rumeur est lancée, le mal est fait. Elle a une vie à elle.

— Colin, voilà cinq minutes que vous avez cessé de tenir des propos sensés.

— Non, écoutez-moi jusqu'au bout.

Il pivota sur ses talons pour lui faire face, et fut saisi par une émotion si puissante qu'il n'aurait pu s'arracher à son regard, même si la maison s'était effondrée autour d'eux.

— Supposez que je dise à tout le monde que je vous ai séduite.

Pénélope devint soudain d'une immobilité de marbre.

— Votre réputation serait ruinée à jamais, poursuivit-il en s'accroupissant près de l'extrémité du canapé, afin que ses yeux soient à la même hauteur que ceux de la jeune femme. Peu importerait que je ne vous ai même jamais embrassée. *Voilà*, ma chère, le pouvoir de la rumeur.

Elle semblait à la fois fiévreuse et glacée.

— Je… je ne sais que dire, bégaya-t-elle.

C'est alors qu'une chose curieuse advint. Colin s'aperçut qu'il ne savait non plus que dire. Il avait oublié son discours sur les fausses rumeurs, les réputations brisées et autres considérations mondaines. Il se souvenait seulement d'avoir évoqué le fait d'embrasser Pénélope, et…

Et…

Et…

Dieu du Ciel, il avait *envie* d'embrasser Pénélope Featherington !

Pénélope Featherington !

C'était comme s'il parlait d'embrasser sa propre sœur.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sauf, que… – il la regarda ; elle lui paraissait inexplicablement attirante. Comment se faisait-il qu'il ne s'en était pas aperçu depuis qu'il était entré dans ce salon ? –… elle n'était pas sa sœur.

— Colin ?

Elle avait articulé son prénom dans un souffle, et le fixait d'un air adorablement confus et troublé. Comment avait-il pu ne pas remarquer la mystérieuse nuance cuivrée – presque dorée près de la pupille – de ses iris ? C'était la première fois qu'il faisait attention à ses yeux, alors qu'il l'avait vue des centaines de fois.

Il se redressa, si abruptement que la tête lui tourna. Il était plus sage de ne pas rester à la même hauteur qu'elle. De là-haut, il verrait moins bien ses yeux.

Elle se leva à son tour.

Bon sang !

— Colin ? fit-elle d'une voix à peine audible. Puis-je vous demander une faveur ?

Peut-être était-ce la fameuse intuition masculine. Peut-être était-ce de la folie. Toujours est-il qu'une voix insistante s'éleva en lui pour crier que quoi que Pénélope s'apprêtât à lui demander, ce ne pouvait être qu'une très mauvaise idée.

Il réagit pourtant en parfait idiot.

Fallait-il qu'il le soit, car il entendit une voix qui ressemblait fort à la sienne répondre :

— Bien sûr.

Elle arrondit les lèvres et, J'espace d'un instant, il crut qu'elle allait l'embrasser, puis il comprit qu'elle essayait simplement de former un mot.

— Voudriez…

Un seul mot, un tout petit mot qui commençait par *Vou*. Cette syllabe lui avait toujours irrésistiblement évoqué une bouche formant un baiser.

— Voudriez-vous m'embrasser ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

9

Chaque semaine, il semble qu'il y ait un événement mondain plus attendu que les autres. Cette semaine, le prix va sans conteste à la comtesse Macclesfield, qui donne un grand bal lundi soir. Lady Macclesfield ne reçoit pas souvent, ici à Londres, mais elle est très appréciée, ainsi que son mari. On s'attend qu'un grand nombre de célibataires répondent à son invitation, dont M. Colin Bridgerton (à condition qu'il ne s'effondre pas d'épuisement après quatre journées en compagnie des dix petits-enfants Bridgerton), le vicomte Burwick, ainsi que M. Michael Anstruther-Wetherby.

Votre dévouée chroniqueuse suppose que de nombreuses jeunes filles décideront d'assister aussi à ce bal après la publication de cet article.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 16 avril 1824

La vie de Colin telle qu'il l'avait toujours connue prit fin à cet instant.

— Pardon ? demanda-t-il en battant rapidement des paupières.

Le visage de Pénélope avait pris une nuance écarlate qu'il n'aurait pas crue humainement possible.

— Peu importe, marmonna-t-elle en se détournant. Oubliez ce que j'ai dit.

Colin songea que c'était une *très* bonne idée.

Puis, alors qu'il était en train de se dire que sa vie pourrait reprendre son cours normal (ou du moins, qu'il pourrait le prétendre), Pénélope pivota sur ses talons, les yeux étincelants d'un feu passionné qui le stupéfia.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Non, je n'ai pas envie d'oublier ! s'écria-t-elle. J'ai passé ma vie à oublier, à me taire, à ne jamais dire à quiconque ce que je veux vraiment.

Colin tenta de parler, mais sa gorge était nouée. D'un instant à l'autre, c'était évident, il allait périr étouffé.

— Cela ne signifiera rien, continua-t-elle. Je vous promets que cela ne signifiera rien, et que cela ne vous engagera à rien, mais je peux mourir demain et…

— *Quoi ?*

Les yeux de Pénélope étaient immenses, suppliants, ses pupilles dilatées, et…

Et Colin sentait sa détermination faiblir.

— J'ai vingt-huit ans, dit-elle d'une voix douce et triste. Je suis une vieille fille, et personne ne m'a jamais embrassée.

— Guh… guh… guh…

Colin en était sûr, il savait parler. Il y avait seulement quelques instants, il possédait même un certain talent dans ce domaine. Et voilà qu'à présent, il ne semblait plus capable d'articuler un mot.

Pénélope, elle, n'avait jamais été aussi bavarde. Ses joues s'étaient délicatement teintées de rose, et ses lèvres bougeaient si rapidement qu'il ne put s'empêcher de se demander ce qu'il ressentirait si elles se posaient sur sa peau. Sur son cou. Sur ses épaules. Sur… d'autres parties de son anatomie.

— Je serai une vieille fille à vingt-neuf ans, et encore plus à trente. Je peux mourir demain et…

— Vous n'allez pas mourir demain ! réussit-il à articuler.

— Je pourrais ! Et si c'était le cas, cela me tuerait, parce que…

— Vous seriez déjà morte, lui rappela Colin, surpris par le timbre étrange, presque désincarné, de sa propre voix.

— … je refuse de mourir sans avoir jamais su ce que c'est que d'être embrassée, acheva-t-elle.

Colin aurait pu citer des centaines de raisons pour lesquelles embrasser Pénélope Featherington était une très mauvaise idée… La

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

première étant qu'il avait très envie de le faire.

Il ouvrit la bouche dans l'espoir qu'un son allait en sortir, de préférence intelligible, mais il n'entendit rien d'autre qu'un soupir.

C'est alors que Pénélope fit la seule chose capable de briser en une seconde le peu de détermination qui lui restait encore. Elle leva les yeux vers lui pour chercher son regard et murmura simplement :

— S'il vous plaît.

Il était perdu.

Il y avait quelque chose d'infiniment émouvant dans la façon qu'elle avait de le regarder, comme si elle allait mourir s'il ne l'embrassait pas. Non pas de mélancolie, ni même d'embarras – c'était comme si elle avait besoin qu'il nourrisse son âme, qu'il emplisse son cœur.

Il ne se souvenait pas que quelqu'un d'autre ait eu besoin de lui avec une telle ferveur.

Cela le rendait humble.

Et éveillait en lui un désir d'elle si vif qu'il en serait presque tombé à genoux. Il la regarda. Et la femme qu'il vit n'était pas celle qu'il connaissait depuis si longtemps. Elle était différente. Elle rayonnait. Une sirène, une déesse ! Comment diable ne s'en était-il jamais aperçu auparavant ?

— Colin ? murmura-t-elle.

Il s'approcha d'elle – à peine un pas, mais ils étaient déjà si près que lorsqu'il lui effleura le menton pour lever son visage vers lui, ses lèvres se trouvèrent à quelques centimètres des siennes.

Leurs souffles se mêlèrent, et l'air fut soudain lourd et brûlant. Pénélope tremblait, il le sentait sous ses doigts. Et il n'aurait pas juré qu'il ne tremblait pas non plus.

Il songea un instant à lancer une réplique légère et un peu désinvolte, à l'image du charmeur impénitent qu'il était supposé être – *Vos désirs sont des ordres*, peut-être, ou *Chaque femme a droit au moins à un baiser* –, mais alors qu'il s'inclinait sur elle, il comprit qu'aucun bon mot ne correspondait à l'intensité du moment.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il n'y avait pas de mots pour la passion. Pas de mots pour le désir.

Pas de mots pour la pure magie de l'instant.

Et c'est ainsi que, par un banal vendredi après-midi, dans un tranquille salon de Mount Street, Colin Bridgerton embrassa Pénélope Featherington.

Ce fut inoubliable.

Il lui frôla d'abord les lèvres avec douceur. Non parce qu'il s'efforçait de se montrer tendre, bien que s'il avait eu la présence d'esprit d'y songer, il se serait avisé que c'était son premier baiser, et qu'il devait être respectueux, magnifique, et tout ce dont rêve une jeune fille étendue la nuit dans son lit.

En vérité, rien de tout cela ne l'effleura. À vrai dire, il ne pensa pas à grand-chose. S'il l'embrassa si doucement, c'était surtout parce qu'il était encore sous le coup de la surprise. Il embrassait Pénélope Featherington ! Voilà des années qu'il la connaissait, mais jamais il n'avait eu l'idée de poser ses lèvres sur les siennes. Et à présent, il n'aurait pu s'arracher à sa bouche même si les flammes de l'enfer lui avaient léché les pieds ! Il ne parvenait pas à croire qu'il faisait cela… et encore moins qu'il en ait autant envie.

Ce n'était pas un baiser né de la passion, de l'émotion, du désir ou même de la colère. C'était quelque chose de doux et de lent, une expérience initiatique… pour Colin autant que pour Pénélope.

Car il découvrait que tout ce qu'il avait cru savoir en matière de baisers était nul et non avenu.

Ce qu'il avait connu jusqu'alors n'était que pâles embrassades assorties de chuchotements dénués de sens.

Ceci était un baiser. Un vrai.

Cela tenait à la façon dont leurs lèvres se cherchaient, au souffle de Pénélope, qu'il entendait et percevait tout à la fois. Cela tenait à la façon dont elle se tenait parfaitement immobile, le cœur battant si fort qu'il en sentait les pulsations.

Cela tenait au fait qu'il savait que c'était *elle*.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il la mordilla délicatement avant de caresser de la pointe de la langue la commissure de ses lèvres, à l'endroit exact où elles se rejoignaient, puis de souligner les contours de sa bouche afin de goûter sa douceur et son parfum.

En vérité, c'était infiniment plus qu'un baiser.

Ses mains, jusqu'alors déployées avec légèreté contre son dos, se firent plus rigides tandis qu'il les pressait contre l'étoffe de sa robe. Il percevait à travers la fine mousseline la chaleur de son corps à la délicate musculature.

Il l'attira à lui, la serra jusqu'à ce que son corps soit entièrement plaqué contre le sien. Ce fut l'étincelle qui déclencha l'incendie. Il était à présent fou de désir. Il la voulait… Dieu qu'il la voulait !

Son baiser se fit plus insistant. De la langue, il força doucement mais fermement le barrage de ses lèvres jusqu'à ce qu'elle cède dans un tendre gémissement. Il explora sa bouche avec délices. Elle avait un goût de sucre et de citron, mais était aussi enivrante que le meilleur des cognacs, car il commençait à être pris de vertiges.

Il fit glisser ses mains jusqu'à ses reins, avec lenteur pour ne pas l'effrayer. Elle était douce, ronde et pulpeuse, comme il avait toujours pensé qu'une femme devait l'être. Ses hanches étaient généreuses, son derrière merveilleusement rebondi, et ses seins… Oh, que c'était bon de les sentir s'écraser contre son torse ! Une folle envie le démangeait de les prendre au creux de ses paumes, mais il s'obligea à laisser ses mains là où elles se trouvaient (c'est-à-dire sur son séant, si bien que le sacrifice demeurait tout à fait supportable). En dehors du fait qu'il n'était pas censé caresser les seins d'une jeune femme de la bonne société au beau milieu de son salon, il se soupçonnait fort, s'il se permettait de telles privautés, de perdre définitivement le peu d'empire sur soi qu'il lui restait encore.

— Pénélope, murmura-t-il, en se demandant pourquoi son prénom était si doux sur ses lèvres.

Il était fou de passion, ivre de désir, et il espérait ardemment qu'elle ressentait la même chose à son endroit. Il prenait un plaisir inouï à la

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

tenir dans ses bras, mais, jusqu'à présent, elle n'avait pas esquissé un geste. Oh, bien sûr, elle avait vacillé contre lui et avait accueilli sans réticences sa tendre exploration, mais à part cela, elle n'avait rien fait.

Pourtant, à en juger par son souffle pantelant et son cœur qui cognait sourdement, elle le désirait.

Il s'écarta d'elle, juste assez pour glisser les doigts sous son menton et lever son visage vers le sien. Elle ouvrit les yeux dans un adorable battement de paupières, révélant des iris embués de passion, parfaitement assortis à ses lèvres si douces encore entrouvertes, gonflées par ses baisers.

Qu'elle était belle ! Elle rayonnait d'une beauté si intense qu'il en était remué jusqu'à l'âme. Comment avait-il pu ne pas s'en rendre compte toutes ces années ?

Le monde était-il peuplé d'hommes aveugles, ou simplement stupides ?

— Vous pouvez m'embrasser aussi, murmura-t-il en appuyant doucement son front contre le sien.

Elle cilla en réponse.

— Un baiser, reprit-il en posant brièvement ses lèvres sur les siennes, est quelque chose qui se partage.

La main de Pénélope bougea légèrement dans son dos.

— Que dois-je faire ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Ce que vous voulez.

Lentement, presque timidement, elle posa la main sur le visage de Colin. Ses doigts lui caressèrent la joue avec douceur, soulignèrent les contours de sa mâchoire, avant de retomber.

— Merci, murmura-t-elle.

Merci ?

Colin se figea.

C'était *exactement* la chose à ne pas dire. Il ne voulait pas être remercié pour son baiser.

Cela lui donnait l'impression d'être coupable.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Et superficiel.

Comme s'il avait agi par pitié. Et le pire, c'était qu'il savait que si cela s'était passé quelques mois plus tôt, il aurait *effectivement* agi par pitié.

Cela n'en disait-il pas long sur lui ?

— Ne me remerciez pas, fit-il d'un ton bourru en s'écartant d'elle.

— Mais…

— J'ai dit, ne me remerciez pas, répéta-t-il plus durement.

Il se détourna, comme si la vue de Pénélope lui était intolérable, alors qu'en vérité, c'était sa propre personne qui lui était insupportable.

Et le pire, c'était qu'il n'aurait su dire pourquoi. Cette brûlure qui le taraudait, était-ce de la culpabilité ? Parce qu'il n'aurait pas dû embrasser Pénélope ? Parce qu'il n'aurait pas dû aimer cela ?

— Colin, dit-elle, vous n'avez rien à vous reprocher.

— Je ne me reproche rien, répliqua-t-il d'un ton cassant.

— C'est moi qui vous ai demandé de m'embrasser. Je vous ai pratiquement forcé à…

Voilà qui flattait assurément sa virilité !

— Vous ne m'avez pas forcé, aboya-t-il.

— Non, mais…

— Pour l'amour du Ciel, Pénélope, assez !

Elle recula d'un pas, les yeux écarquillés.

— Je suis désolée, souffla-t-elle.

Colin regarda les mains de Pénélope. Elles tremblaient. Il ferma les yeux, au supplice. Pourquoi, pourquoi, *pourquoi* se montrait-il aussi odieux avec elle ?

— Pénélope… commença-t-il.

— Non, tout va bien, l'interrompit-elle avec précipitation. Vous n'avez pas à dire quoi que ce soit.

— Si, il le faut.

— Je ne préférerais vraiment pas.

Elle apparaissait si calme et si digne qu'il eut encore plus honte de lui. Elle se tenait là, les mains sagement nouées devant elle, les yeux baissés…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

comme pour éviter de voir son visage.

Elle croyait qu'il l'avait embrassée par pitié.

Et il n'était qu'un gueux, car une part de lui en était soulagée. Parce que si elle croyait cela, peut-être parviendrait-il à se convaincre qu'il n'avait effectivement agi que par pitié, et qu'il ne pouvait avoir eu d'autre motivation.

— Je ferais mieux de m'en aller, déclara-t-il.

Il avait parlé calmement, mais sa voix avait retenti bien trop fort dans le silence du petit salon.

Pénélope ne tenta pas de le retenir.

Il désigna la porte.

— Je ferais mieux de m'en aller, répéta-t-il, alors que ses jambes refusaient de lui obéir.

Elle hocha la tête.

— Je ne vous ai pas… commença-t-il, puis, horrifié par les paroles qu'il avait failli prononcer, il se dirigea à grands pas vers la porte.

Cette fois, Pénélope le rappela. Il aurait dû s'en douter !

— Vous ne m'avez pas *quoi* ?

Colin ne sut que répondre. Il s'en était fallu de peu qu'il ne dise « je ne vous ai pas embrassée par pitié ». Mais s'il voulait qu'elle le sache, s'il voulait s'en persuader lui-même, cela ne pouvait que signifier qu'il ne supportait pas qu'elle ait de lui une mauvaise opinion. Ce qui ne pouvait que signifier que…

— Je dois vraiment m'en aller, dit-il précipitamment, impatient de partir.

Comme si quitter cette pièce était la seule façon d'empêcher son esprit de s'aventurer en terrain dangereux. Il franchit la distance qui le séparait encore de la porte, persuadé qu'elle allait l'appeler, lui dire quelque chose.

Elle n'en fit rien.

Alors il sortit.

Jamais il ne s'était autant détesté.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Colin était déjà d'humeur exécrable *avant* que le valet de pied sonne à sa porte pour lui transmettre la convocation de sa mère, mais ensuite, sa fureur ne connut plus de bornes.

Bon sang de bois ! Elle allait encore le harceler pour qu'il trouve une épouse. Lorsqu'elle le faisait venir, c'était *toujours* pour cela. Et, aujourd'hui, il n'était vraiment pas d'humeur à l'écouter.

Mais c'était sa mère, et il l'aimait. Il pouvait donc difficilement ignorer sa demande. Aussi est-ce avec moult grommellements – et une bonne quantité de jurons, au point où il en était – qu'il enfila ses bottes et sa veste.

Il résidait dans Bloomsbury, qui n'était peut-être pas le quartier le plus chic de la ville pour un membre de l'aristocratie, bien que Bedford Square, où il louait une maison de ville petite mais élégante, soit assurément une adresse des plus respectables.

Colin aimait vivre dans ce quartier, où ses voisins étaient médecins, avocats ou étudiants, des gens qui faisaient autre chose que d'assister à une ronde sans fin de réceptions et de soirées. Il n'aurait pas échangé son héritage contre une carrière dans les affaires – après tout, être un Bridgerton présentait de nombreux avantages –, mais il y avait quelque chose de stimulant à regarder ces hommes se rendre à leur travail, les avocats se dirigeant vers l'est et les Inns of Court, les médecins vers le nord-ouest et Portland Place.

Il lui aurait été facile de prendre son cabriolet, celui-ci n'ayant regagné les écuries qu'une heure plus tôt, à son retour de chez les Featherington, mais il avait besoin d'air frais. Et se délectait à l'idée de mettre le plus de temps possible pour se rendre au Numéro Cinq.

Puisque sa mère avait l'intention de lui infliger son sempiternel couplet sur les joies du mariage suivi d'une interminable dissertation sur les charmes comparés de toutes les célibataires de Londres, nom de nom, elle pouvait bien l'attendre un peu !

Colin ferma les yeux et poussa un gémissement irrité. Il devait être d'une humeur encore pire que ce qu'il avait pensé s'il se mettait à jurer à

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

propos de sa mère, envers qui il éprouvait (comme tous ses frères et sœurs) la plus profonde affection et le plus grand respect.

C'était la faute de Pénélope.

Non, c'était la faute d'Éloïse, songea-t-il en grinçant des dents. Mieux valait blâmer sa sœur.

Non. C'était sa faute. S'il était d'une humeur massacrante, s'il était prêt à arracher la tête du premier venu à mains nues, il ne devait s'en prendre qu'à lui-même.

Il n'aurait pas dû embrasser Pénélope. Peu importait qu'il en ait eu *envie*, même s'il n'en avait même pas eu conscience avant qu'elle le lui demande. Il n'aurait jamais dû l'embrasser.

Quoique, lorsqu'il y réfléchissait, il n'était pas certain de savoir *pourquoi* il n'aurait pas dû.

Il marcha lourdement jusqu'à la fenêtre, appuya le front contre le carreau. Bedford Square était calme ; il n'y avait que quelques hommes sur les trottoirs – des ouvriers, visiblement, qui travaillaient sur le site du nouveau musée en construction du côté est (raison pour laquelle Colin avait choisi une maison située dans la partie ouest de la place ; un chantier pouvait être très bruyant).

Il laissa son regard dériver vers le nord, en direction de la statue de Charles James Fox. Voilà un homme qui avait un but dans la vie ! Mener pendant des années le parti des whigs. Il n'avait pas toujours été très populaire à en croire les membres les plus âgés de l'aristocratie, mais Colin commençait à trouver que l'adoration universelle avait ses limites. Dieu sait que personne n'était plus apprécié que lui, et pourtant, voilà où il en était ! Frustré et mécontent, maussade et prêt à s'en prendre au premier venu.

Il laissa échapper un soupir, et se redressa. Il ferait mieux d'y aller, surtout s'il voulait effectuer à pied le chemin jusqu'à Mayfair. En vérité, ce n'était pas si loin. Il ne lui faudrait pas plus d'une demi-heure s'il marchait d'un bon pas (ce qu'il faisait toujours), moins si les trottoirs n'étaient envahis de lambins. Les gens de la bonne société n'avaient pas J'habitude

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

d'être en plein air aussi longtemps, sauf s'ils faisaient des emplettes ou se promenaient dans le parc, comme c'était la mode, mais Colin avait besoin de respirer. Et si l'air de la capitale n'était pas réputé pour sa pureté, eh bien, il s'en contenterait.

Comme c'était décidément son jour de chance, le temps qu'il atteigne le carrefour entre Oxford Street et Regent Street, les premières gouttes de pluie s'écrasèrent sur son visage. Lorsqu'il quitta Hanover Square pour s'engager dans Saint-George Street, il pleuvait à verse, mais il était si près de Berkeley Square que ç'aurait été ridicule de héler un fiacre.

Alors il continua à pied.

Après quelques instants de contrariété, toutefois, il commença à trouver la pluie étrangement agréable. Elle était assez tiède pour ne pas le glacer jusqu'aux os, et son crépitement qui évoquait des coups d'épingle lui faisait J'effet d'une pénitence.

Ce qui était sans doute bien mérité.

La porte de la demeure maternelle s'ouvrit avant même qu'il ait eu le temps de poser le pied sur la dernière marche. Wickham devait être en embuscade.

— Puis-je vous proposer ceci, monsieur Bridgerton ? s'enquit le majordome en lui tendant une serviette de toilette.

Colin s'en empara en se demandant comment diable Wickham avait eu le temps d'aller la chercher. Il ne pouvait savoir qu'il lui prendrait la fantaisie de venir à pied !

L'idée lui vint, et ce n'était pas la première fois, que les majordomes devaient être dotés de pouvoirs magiques. Peut-être était-ce même la condition *sine qua non* pour exercer cette profession.

Colin se sécha les cheveux, à la grande consternation de Wickham, qui était terriblement à cheval sur l'étiquette et s'était sans doute attendu qu'il se retire dans une pièce et consacre une bonne demi-heure à remettre de l'ordre dans sa tenue.

— Où est ma mère ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Les lèvres pincées, le majordome posa un regard appuyé sur les bottes de Colin, autour desquelles s'étaient formées de petites flaques.

— Lady Bridgerton se trouve dans son bureau, mais elle s'entretient avec votre sœur.

— Laquelle ? demanda Colin avec un grand sourire pour le seul plaisir de contrarier Wickham, qui essayait probablement de l'agacer en omettant le prénom de sa sœur.

Comme si on pouvait se contenter de dire « votre sœur » lorsque l'on s'adressait à un Bridgerton et supposer qu'il allait savoir de qui l'on parlait !

— La comtesse de Kilmartin.

— Oh, Francesca ! Elle repart bientôt pour l'Écosse, n'est-ce pas ?

— Demain, monsieur.

Colin rendit la serviette à Wickham, qui la considéra comme s'il s'agissait d'un énorme insecte.

— Dans ce cas, je ne vais pas la déranger. Faites-lui seulement savoir que je suis arrivé lorsqu'elle en aura fini avec Francesca.

Wickham hocha la tête.

— Désirez-vous passer des vêtements secs, monsieur Bridgerton ? Il doit rester des affaires appartenant à votre frère Gregory dans la chambre de ce dernier.

Colin ne put réprimer un sourire. Gregory terminait son dernier trimestre à Cambridge. Il avait onze ans de moins que lui, aussi avait-il du mal à imaginer qu'ils puissent porter les mêmes tenues, mais peut-être était-il temps d'admettre que son frère cadet était maintenant un homme.

— Excellente idée, approuva Colin.

Puis, regardant ses manches détrempées, il ajouta :

— Je laisserai mes affaires ici pour qu'on les nettoie et je les reprendrai plus tard.

Wickham hocha la tête en murmurant :

— Très bien, monsieur.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sur quoi il quitta le hall pour aller vaquer à quelque mystérieuse occupation.

Colin gravit deux à deux les marches pour se rendre à l'étage, où se trouvait la partie privée de la demeure. Alors qu'il remontait le couloir, il entendit une porte s'ouvrir. Se retournant, il découvrit Éloïse.

Pas exactement la personne qu'il avait le plus envie de croiser ! Sa vue lui rappela aussitôt sa visite chez Pénélope. Leur conversation. Leur baiser.

Surtout leur baiser.

Pire encore, la culpabilité qu'il avait éprouvée ensuite.

Et qu'il éprouvait encore.

— Colin ! s'écria joyeusement sa sœur. Je n'avais pas entendu que tu… Ne me dis pas que tu es venu *à pied ?*

Il esquissa un haussement d'épaules insouciant.

— J'aime la pluie.

Elle le scruta d'un air intrigué, la tête inclinée de côté, comme elle le faisait toujours lorsqu'elle s'interrogeait.

— Tu as l'air d'être d'une drôle d'humeur, aujourd'hui.

— Je suis trempé jusqu'aux os, Éloïse.

— Inutile de me parler sur ce ton, riposta-t-elle avec un petit reniflement. Ce n'est pas moi qui t'ai obligé à traverser la moitié de la ville sous l'averse.

— Il ne pleuvait pas quand je suis parti, se défendit Colin.

C'était fou comme une sœur avait le don de réveiller le gamin de huit ans en vous !

— Je suis sûre que le ciel était gris, rétorqua-t-elle.

Apparemment, il y avait aussi des restes de gamine de huit ans en elle.

— Pourrions-nous poursuivre cette discussion quand je serai sec ? demanda-t-il d'un ton délibérément impatient.

— Mais bien sûr, répondit-elle avec une affabilité exagérée. Je t'attends ici.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Colin prit tout son temps pour ôter ses vêtements et passer ceux de Gregory, avant de nouer sa cravate avec un soin plus méticuleux que d'ordinaire. Enfin, une fois certain d'avoir épuisé la patience d'Éloïse, il sortit sur le palier.

— J'ai appris que tu étais allé chez Pénélope, aujourd'hui, lâcha-t-elle sans préambule.

Exactement ce qu'il ne fallait pas dire !

— Où as-tu entendu cela ? s'enquit-il prudemment.

Il savait que sa sœur et Pénélope étaient proches, mais il était peu probable que cette dernière ait parlé à Éloïse de… *cela*.

— Felicity l'a dit à Hyacinthe.

— Et Hyacinthe te l'a dit.

— Bien entendu.

— Les rumeurs vont trop vite, marmonna Colin.

— Je n'appellerais pas ça une rumeur, répliqua Éloïse. Ce n'est pas comme si tu t'intéressais à Pénélope.

Si elle avait parlé de n'importe quelle autre femme, Colin n'aurait pas été surpris qu'elle lui jette un regard en biais avant d'ajouter : *N'est-ce pas ?*

Mais il s'agissait de Pénélope, et même si Éloïse était son amie la plus proche et sa meilleure avocate, elle ne pouvait imaginer qu'un homme de la réputation et de la popularité de son frère s'intéresse à une femme de la réputation et du manque de popularité de Pénélope.

L'humeur de Colin passa de mauvaise à épouvantable.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Éloïse, parfaitement inconsciente de la tempête qui menaçait chez son frère au tempérament d'ordinaire si clément, Felicity a dit à Hyacinthe que Briarly l'avait informée de ta visite. Je me demandais seulement quel en était le but.

— Ce ne sont pas tes affaires, répliqua sèchement Colin en espérant, sans trop y croire, qu'elle n'insisterait pas.

Cependant, l'optimiste qu'il était se dirigea vers l'escalier.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— C’est à propos de mon anniversaire, n’est-ce pas ? demanda Éloïse en se ruant devant lui si soudainement qu’il lui heurta le pied.

Elle tressaillit, mais il n’était pas d’humeur compatissante.

— Non, ce n’était pas à ce propos, s’impatienta-t-il. Ton anniversaire n’est que dans…

Il se tut. Ah, diable !

— … dans une semaine, acheva-t-il en marmonnant.

Elle lui décocha un sourire entendu. Puis, comme si elle venait de s’apercevoir qu’elle avait laissé ses pensées prendre une mauvaise direction, elle pinça les lèvres d’un air contrarié tout en faisant mentalement marche arrière pour revenir sur la bonne voie.

— Donc, dit-elle tout en se déplaçant afin de lui bloquer complètement le passage, si tu n’es pas allé là-bas pour parler de mon anniversaire, et rien de ce que tu pourras dire maintenant ne me convaincra que c’était le cas, pourquoi as-tu rendu visite à Pénélope ?

— On ne respecte pas la vie privée dans ce monde ?

— Pas dans cette famille.

Décidant que la meilleure stratégie consistait à jouer son personnage habituel, toujours de bonne humeur, même s’il était fort mal disposé à l’égard de sa sœur en cet instant, il plaqua un sourire suave sur ses lèvres et, tournant la tête, demanda :

— N’est-ce pas Mère qui vient de m’appeler ?

— Je n’ai rien entendu, rétorqua Éloïse. Qu’est-ce qui ne va pas ? Tu n’as pas l’air dans ton assiette.

— Je vais très bien.

— Tu ne vas pas bien du tout. On dirait que tu sors de chez le dentiste.

— C’est toujours un plaisir de recevoir des compliments de sa famille, grommela-t-il.

— Si tu ne peux pas te fier aux tiens pour être francs avec toi, rétorqua-t-elle, à qui le peux-tu ?

Colin s’adossa au mur dans une attitude désinvolte.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je préfère la flatterie à la franchise.

— Sûrement pas.

Bon sang, il avait une furieuse envie de la gifler ! La dernière fois qu'il l'avait fait, il avait douze ans, et avait reçu le fouet en guise de punition. C'était la seule fois, à son souvenir, où son père avait levé la main sur lui.

— Je veux, déclara Colin en haussant un sourcil, que cette conversation cesse immédiatement.

— Ce que tu veux, rectifia Éloïse, c'est que j'arrête de te demander ce que tu es allé faire chez Pénélope Featherington, mais tu sais aussi bien que moi que je n'en ai pas l'intention.

C'est à cet instant que les soupçons de Colin se transformèrent en certitude. Il savait à présent, de toutes les fibres de son être, que sa sœur était lady Whistledown. Tout concordait. Il ne connaissait personne qui soit plus têtue et plus obstinée, ou qui ait la capacité, ou la volonté, d'analyser chaque sous-entendu et chaque rumeur.

Lorsque Éloïse désirait quelque chose, elle ne désarmait pas tant qu'elle n'avait pas obtenu satisfaction. Ce n'était pas une question d'argent, de pouvoir ou de biens matériels. Ce qu'elle voulait, c'était savoir. Elle voulait tout connaître et vous harcelait jusqu'à ce que vous lui ayez dit ce qu'elle souhaitait entendre.

C'était un miracle que personne ne l'ait démasquée plus tôt.

Tout à coup, Colin s'entendit lui dire :

— Il faut que je te parle.

Lui agrippant le bras, il l'entraîna de force vers la pièce la plus proche, qui se trouvait justement être la chambre d'Éloïse.

— Colin ! glapit-elle en tentant sans succès de se libérer de sa poigne. Que fais-tu ?

Il claqua la porte, lâcha sa sœur et, croisant les bras sur son torse, la fixa d'un air menaçant.

— Colin ? répéta-t-elle, dubitative.

— Je sais ce que tu trames.

— Ce que je…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Et la diablesse éclata de rire.

— Éloïse ! tonna-t-il. Je te parle !

— En effet, dit-elle entre deux hoquets.

Sans se laisser émouvoir, Colin la fusilla du regard.

Elle détourna les yeux en se tenant les côtes. Enfin, elle parvint à articuler :

— Que veux-tu…

Puis elle croisa de nouveau son regard, et malgré ses efforts manifestes, elle fut secouée par un nouvel accès d'hilarité.

Heureusement qu'elle n'avait pas bu, songea Colin, qui n'avait pas du tout envie de rire, car elle se serait étouffée.

— Bon sang, qu'est-ce qui t'arrive ? aboya-t-il.

Cela parut la calmer. Colin ignorait si c'était dû à son ton ou à son juron, mais elle cessa de rire.

— Ma parole, dit-elle doucement, tu es sérieux.

— J'avais l'air de plaisanter ?

— Non, admit-elle. Sauf au début. Je suis désolée, Colin, mais cela ne te ressemble pas du tout de te fâcher ainsi. On aurait dit Anthony.

— Tu…

— Ou plutôt, reprit-elle en lui décochant un regard espiègle, on aurait dit Colin en train d'essayer d'imiter Anthony.

Il allait la tuer ! Là, au beau milieu de sa chambre, dans la maison de leur mère, il allait commettre un meurtre fratricide.

— Colin ? fit-elle d'un ton hésitant, comme si elle venait seulement de remarquer que sa colère s'était transformée en fureur.

— Assieds-toi ! aboya-t-il en désignant un siège du menton. Tout de suite !

— Est-ce que tu vas bien ?

— ASSIEDS-TOI ! rugit-il.

Elle obéit. Immédiatement.

— Je ne me souviens pas de la dernière fois où je t'ai entendu élever la voix, murmura-t-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je ne me souviens pas de la dernière fois où j'en ai eu besoin.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Inutile d'y aller par quatre chemins, décida-t-il.

— Colin ?

— Je sais que tu es lady Whistledown.

— *Quoooi ?*

— Inutile de nier. J'ai vu…

Éloïse bondit sur ses pieds.

— Sauf que c'est faux !

D'un coup, la colère de Colin retomba. Il se sentait soudain épuisé. Vieux.

— Éloïse, j'ai vu la preuve.

— Quelle preuve ? demanda-t-elle, incrédule. Comment peut-il y avoir une preuve de quelque chose qui n'existe pas ?

Il lui attrapa la main.

— Regarde tes doigts.

Elle obtempéra.

— Qu'ont-ils ?

— Des traces d'encre.

Elle en demeura bouche bée.

— Et *cela* te suffit pour affirmer que je suis lady Whistledown ?

— Pourquoi seraient-ils tachés, autrement ?

— Tu ne t'es jamais servi d'une plume ?

— Éloïse… commença-t-il d'un ton d'avertissement.

— Je n'ai pas à te dire pourquoi j'ai de l'encre sur les doigts !

Il répéta son prénom.

— Pas du tout, protesta-t-elle. Je ne te dois aucune… Oh, et puis après tout !

Elle croisa les bras dans une attitude de défi.

— J'écris des lettres.

Colin la gratifia d'un regard extrêmement dubitatif.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— C’est vrai ! s’impatienta-t-elle. Tous les jours, et parfois deux par jour quand Francesca est au loin. Je suis une correspondante assidue. Tu devrais le savoir. J’ai posté assez de courriers avec *ton* nom sur l’enveloppe, même si je doute que la moitié te soit jamais parvenue.

— Des lettres ? répéta Colin d’une voix pleine de doute… et de dérision. Pour l’amour du Ciel, Éloïse, tu t’imagines vraiment que je vais avaler ça ? À qui diable pourrais-tu en envoyer autant ?

Elle rougit. Comme une pivoine.

— Cela ne te regarde pas.

Colin aurait été intrigué par sa réaction s’il n’avait été si certain qu’elle mentait, et qu’elle était bel et bien lady Whistledown.

— Bonté divine, Éloïse, gronda-t-il, qui pourrait croire que tu écris des lettres tous les jours ? Certainement pas moi !

Elle le fusilla du regard, ses yeux gris étincelants de colère.

— Je me moque de ce que tu penses, dit-elle d’une voix sourde. Non, ce n’est pas vrai. Je suis furieuse que tu ne me fasses pas confiance.

— Tu ne me donnes pas beaucoup de raisons de te croire, répondit-il d’un ton las.

Elle se leva, marcha jusqu’à lui en tendant un doigt accusateur.

— Tu es mon frère ! Tu devrais avoir une foi aveugle en moi et un amour inconditionnel. C’est cela, la famille.

— Éloïse… dit-il dans un soupir.

— N’essaie pas de me présenter des excuses !

— Je n’y pensais même pas.

— De mieux en mieux ! s’indigna-t-elle.

Elle se dirigea vers la porte au pas de charge.

— Tu devrais me demander pardon à genoux !

À sa propre surprise, Colin ne put retenir un sourire.

— Et là, qui aurais-je l’air d’imiter ?

Éloïse ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais le son qui franchit ses lèvres ressemblait à un *Ooooh* ! vibrant de rage. Puis elle quitta la pièce telle une tornade en claquant la porte derrière elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Colin se laissa tomber sur une chaise, se demandant quand elle allait s'apercevoir qu'elle l'avait laissé dans sa propre chambre.

Ce fut peut-être le seul instant réjouissant de cette journée par ailleurs si déprimante.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

10

Cher lecteur,

C'est avec une nostalgie inattendue que j'écris ces mots. Après onze années consacrées à tenir la chronique des faits et gestes de la bonne société, votre dévouée chroniqueuse pose définitivement sa plume.

Bien que le défi de lady Danbury ait sans doute été à l'origine de cette décision, en vérité, le blâme ne repose pas (entièrement) sur les épaules de la comtesse. Ce journal est devenu fastidieux depuis quelque temps, moins satisfaisant à rédiger, et peut-être moins amusant à lire. Votre chroniqueuse a besoin de changement. Comment s'en étonner ? Onze ans, cela fait beaucoup.

En toute franchise, le renouveau de curiosité envers l'identité de votre dévouée chroniqueuse est devenu inquiétant. Les amis se méfient de leurs amis, les frères de leurs sœurs, tout cela dans le vain espoir de résoudre un mystère insoluble. En outre, les enquêtes et filatures menées par le beau monde ont fini par se révéler positivement dangereuses. Après l'entorse de lady Blackwood, la blessure de la semaine revient apparemment à Hyacinthe Bridgerton, qui a récolté des contusions sans gravité lors de la soirée de samedi à la résidence londonienne de lord et lady Riverdale. (Il n'a pas échappé à l'attention de votre dévouée chroniqueuse que lord Riverdale est le neveu de lady Danbury.) Mlle Hyacinthe devait suspecter l'un des invités, car elle s'est blessée en tombant dans la bibliothèque après que la porte en a été ouverte alors qu'elle y appuyait l'oreille.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

On écoute aux portes, on pourchasse les livreurs… et ce ne sont là que les événements dont nous avons été informée. À quoi la bonne société londonienne en est-elle réduite ? Votre dévouée chroniqueuse vous donne sa parole, cher lecteur, que pas une fois en onze ans elle n'a écouté aux portes. Tous les potins relatés dans ces colonnes ont été portés à sa connaissance par des moyens honnêtes, sans autres ruses que des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

Je te dis au revoir, Londres ! Cela a été un plaisir de te servir.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 19 avril 1824

Sans grande surprise, les adieux de lady Whistledown furent *le* sujet de conversation lors du bal Macclesfield.

— Lady Whistledown se retire !

— C'est incroyable !

— Que vais-je lire en prenant mon petit déjeuner ?

— Comment saurai-je ce qui s'est passé si je rate une soirée ?

— Plus moyen de savoir qui elle est, à présent !

— *Lady Whistledown se retire !*

Une femme perdit connaissance, manquant de peu de se fracturer le crâne contre le rebord d'une table dans sa chute. Elle n'avait manifestement pas lu le journal du matin, et entendait donc la nouvelle pour la première fois. On la ranima avec des sels, mais elle s'évanouit de nouveau.

— Elle fait semblant, murmura Hyacinthe Bridgerton à Felicity Featherington.

Elles étaient en compagnie de la douairière lady Bridgerton et de Pénélope. Celle-ci assistait au bal en qualité officielle de chaperon de Felicity, car leur mère, souffrante, avait décidé de rester à la maison.

— Le premier évanouissement était réel, expliqua Hyacinthe. Elle est tombée avec si peu d'élégance que c'était évident pour n'importe qui. Celui-ci, en revanche…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

D’un geste moqueur, elle désigna la femme étendue gracieusement sur le sol.

— Personne ne s’évanouit comme une danseuse de ballet. Même pas les danseuses de ballet.

Pénélope avait tout entendu, car Hyacinthe se trouvait à sa gauche.

— T’es-tu déjà évanouie ? lui demanda-t-elle sans quitter des yeux la malheureuse, qui revenait à présent à elle dans un délicat battement de paupières.

— Certainement pas ! répliqua Hyacinthe, non sans une certaine fierté. S’évanouir, c’est bon pour les idiotes et les cœurs d’artichaut ! Et si lady Whistledown tenait toujours sa chronique, je vous parie qu’elle aurait dit la même chose dans son prochain numéro.

— Hélas ! Nous ne le saurons jamais, commenta Felicity avec un soupir de regret.

Sa mère acquiesça.

— C’est la fin d’une époque. Je me sens terriblement seule sans elle.

— Cela ne fait que dix-huit heures que sa dernière chronique est parue, ne put s’empêcher de souligner Pénélope. Elle a été livrée ce matin. Cela n’a pas été précisément un désert de solitude à traverser.

— C’est l’idée qu’elle ne publiera plus, expliqua lady Bridgerton. Si c’était un lundi ordinaire, je saurais que je vais recevoir le prochain numéro mercredi. Mais maintenant…

Felicity émit un petit reniflement.

— Maintenant, nous sommes perdues, dit-elle.

Pénélope lui adressa un regard incrédule.

— Tu es peut-être un peu mélodramatique, non ?

L’expression outrée de Felicity était digne d’une grande actrice.

— Tu trouves vraiment ? *Vraiment ?*

Hyacinthe lui tapota amicalement le dos.

— Je ne trouve pas, Felicity. Je ressens exactement la même chose que toi.

— Ce n’était qu’une chronique mondaine, leur rappela Pénélope.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle scruta ses compagnes en se demandant si elles avaient toute leur raison. Elles ne s'imaginaient tout de même pas que le monde s'effondrait parce que lady Whistledown avait mis un terme à sa carrière ?

— Vous dites vrai, bien sûr, reconnut lady Bridgerton, qui afficha une expression qu'elle espérait sans doute pleine de sagesse et de bon sens, avant d'ajouter : Merci d'être la voix de la raison dans notre petit groupe.

Puis elle parut soudain moins résolue.

— Cela dit, je dois avouer que j'avais fini par m'habituer à sa présence.

Pénélope décida qu'il était grand temps de changer de conversation.

— Éloïse n'est pas venue, ce soir ?

— Je crains qu'elle ne soit souffrante. Une migraine, expliqua lady Bridgerton, son front lisse soudain creusé de petites rides d'inquiétude. Voilà une semaine qu'elle ne va pas bien. Je commence à me faire du souci.

Pénélope, dont le regard dérivait sans but, reporta son attention sur lady Bridgerton.

— Ce n'est rien de sérieux, j'espère ?

— Mais non, répondit Hyacinthe avant que sa mère ait le temps d'ouvrir la bouche. Éloïse n'est jamais malade.

— C'est précisément ce qui m'alarme, répliqua lady Bridgerton. Elle a perdu l'appétit.

— Pas tant que cela, assura Hyacinthe. Pas plus tard que cet après-midi, j'ai vu Wickham lui apporter un plateau lourdement chargé. Il y avait des scones, des œufs, et il m'a semblé reconnaître une odeur de jambon poêlé.

Elle prit un air supérieur avant de conclure :

— Et quand Éloïse a déposé le plateau sur le palier, il ne restait plus une miette.

Hyacinthe Bridgerton, songea Pénélope, était dotée d'un œil de lynx.

— Elle est de mauvaise humeur, poursuivit la jeune fille, depuis qu'elle s'est disputée avec Colin.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Elle s’est disputée avec Colin ? demanda Pénélope, l’estomac soudain noué par un horrible pressentiment. Quand ?

— La semaine dernière.

QUAND ? faillit hurler Pénélope. Bien sûr, elle n’en fit rien, car cela aurait paru étrange qu’elle veuille connaître le jour exact, mais elle brûlait de savoir si c’était le vendredi.

Pénélope se souviendrait toute sa vie que son premier (et très probablement dernier) baiser avait eu lieu un vendredi.

C’était curieux, mais elle était ainsi. Elle se sauvenait toujours du jour de la semaine.

Elle avait rencontré Colin un lundi.

Il l’avait embrassée un vendredi.

Douze ans plus tard.

Elle soupira. Tout cela était un peu pathétique.

— Quelque chose ne va pas, Pénélope ? s’enquit lady Bridgerton.

Pénélope se tourna vers la mère d’Éloïse, qui la couvait d’un regard bienveillant tout en penchant la tête d’un air si inquiet qu’elle en eut presque les larmes aux yeux.

Qu’elle était devenue émotive ces derniers temps ! On ne pleurait pas pour si peu.

— Je vais très bien, répondit-elle en arborant un sourire qu’elle espérait convaincant. C’est juste que je m’inquiète pour Éloïse.

Hyacinthe émit un petit ricanement.

Pénélope décida qu’il était temps de s’éclipser. La présence des dames Bridgerton, même si elles n’étaient que deux, lui rappelait trop Colin.

Certes, il occupait *déjà* ses pensées depuis trois journées entières, mais jusqu’alors, elle avait été seule, libre de gémir, de soupirer et de maudire le destin.

Ce devait être son jour de chance, car à cet instant précis, elle entendit lady Danbury aboyer son nom.

(Qu’était devenue sa vie pour qu’elle se réjouisse de se retrouver piégée avec la femme à la langue la plus acérée de Londres ?)

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Non seulement Lady Danbury lui fournissait une excuse idéale pour quitter le petit groupe, mais Pénélope commençait à s'apercevoir que, aussi étrange que cela paraisse, elle s'était prise d'une certaine affection pour la vieille dame.

— Mademoiselle Featherington ! Mademoiselle Featherington !

Felicity recula aussitôt d'un pas.

— Je crois que c'est à toi qu'elle s'adresse, murmura-t-elle avec véhémence.

— Évidemment, répliqua Pénélope avec une pointe de mépris. Je considère lady Danbury comme une excellente amie.

Felicity ouvrit des yeux ronds.

— Vraiment ?

— Mademoiselle Featherington ! répéta lady Danbury en martelant le sol à deux doigts du pied de Pénélope comme elle l'avait rejointe. Pas vous, ajouta-t-elle à l'adresse de Felicity, qui n'avait pourtant rien fait d'autre que lui sourire poliment. Vous, reprit-elle en se tournant vers Pénélope.

— Euh, bonsoir, lady Danbury, dit celle-ci.

— Je vous ai cherchée toute la soirée, déclara la comtesse.

Pénélope trouva cela un peu étonnant.

— Vraiment ?

— Oui, je voulais vous parler de la dernière chronique de cette Whistledown.

— À moi ?

— Oui, à vous, marmonna la vieille dame, mais je serai heureuse de discuter avec n'importe qui d'autre si vous me trouvez quelqu'un doté d'une cervelle en état de fonctionnement.

Pénélope se mordit la lèvre pour ne pas rire et désigna ses compagnes.

— Je vous donne ma parole que lady Bridgerton…

Celle-ci secoua furieusement la tête.

— Elle est trop occupée à essayer de marier sa nombreuse progéniture, coupa lady Danbury. On ne peut pas lui demander de

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

soutenir une conversation digne de ce nom en ce moment.

Pénélope lança un regard affolé en direction de lady Bridgerton, craignant qu'elle ne s'offusque. Après tout, cela faisait maintenant plus de dix ans qu'elle tentait effectivement de marier sa nombreuse progéniture. Par chance, lady Bridgerton ne semblait pas le moins du monde contrariée. En fait, elle paraissait plutôt ravaler une envie de rire.

Ravaler une envie de rire tout en s'éloignant discrètement, Hyacinthe et Felicity dans son sillage.

Les traîtresses !

Mais au fond, Pénélope n'avait guère de raisons de se plaindre. Ne cherchait-elle pas justement un prétexte pour quitter les Bridgerton ? Cela dit, l'idée que Felicity et Hyacinthe s'imaginent lui avoir joué un bon tour ne lui plaisait pas beaucoup.

— Elles sont parties, caqueta lady Danbury, et c'est tant mieux. Ces deux écervelées n'ont rien à dire d'intéressant.

— Oh, mais c'est faux, protesta Pénélope. Felicity et Hyacinthe ont toutes deux l'esprit très vif.

— Je ne dis pas le contraire, répliqua lady Danbury d'un ton acide. Je trouve juste leur conversation sans attrait. Mais ne vous inquiétez pas, ajouta-t-elle en lui tapotant le bras d'un geste rassurant – *rassurant ?* depuis quand lady Danbury était-elle rassurante ? –, ce n'est pas leur faute si elles ne profèrent que des inepties. Elles s'amélioreront avec l'âge. Les gens sont comme les bons vins ; si l'assemblage est correct, ils ne peuvent que se bonifier avec les années.

À ces mots, Pénélope, qui avait laissé son regard errer du côté d'un homme qui ressemblait à Colin (mais n'était pas lui), reporta son attention sur la vieille dame.

— Les bons vins ? répéta-t-elle.

— Hum. Moi qui pensais que vous ne m'écoutiez pas.

— Je suis tout ouïe, protesta Pénélope en esquissant un sourire. J'étais juste… distraite.

— En train de chercher ce Bridgerton, j'imagine.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pénélope émit un hoquet de surprise.

— Oh, ne prenez pas cet air choqué. C'est écrit sur votre visage. Je m'étonne qu'il ne s'en soit pas encore aperçu.

— Je suppose qu'il l'a remarqué, marmonna Pénélope.

— Vraiment ? Hum !

Lady Danbury fronça les sourcils.

— Eh bien, s'il n'a pas profité de sa chance, cela ne parle pas en sa faveur !

Le cœur de Pénélope se serra. Il y avait quelque chose d'étrangement réconfortant dans la foi que la vieille dame avait en elle. Comme si les hommes tels que Colin s'éprenaient tous les jours de femmes comme elle ! Dire qu'elle avait dû le supplier pour qu'il accepte de l'embrasser ! Et comment cela s'était-il terminé ? Il était parti de chez elle d'une humeur massacrante, et ils ne s'étaient pas parlé depuis trois jours.

— Ma foi, ne vous tourmentez pas à cause de lui, déclara soudain lady Danbury. Nous vous trouverons quelqu'un d'autre.

Pénélope s'éclaircit la voix.

— Lady Danbury, dois-je comprendre que vous avez des *projets* pour moi ?

Un sourire chaleureux éclaira le visage ridé de la vieille dame.

— Bien sûr ! Je suis surprise qu'il vous ait fallu si longtemps pour le découvrir.

— Mais pourquoi ? demanda Pénélope, stupéfaite.

Lady Danbury laissa échapper un soupir plus mélancolique que triste.

— Cela vous ennuierait que nous nous asseyions un instant ? Mes vieux os ne sont plus ce qu'ils étaient.

— Pas du tout, fit Pénélope, confuse.

Comment avait-elle pu oublier le grand âge de la comtesse ? Il fallait dire que lady Danbury était si énergique qu'on avait du mal à l'imaginer faible ou souffrante.

Pénélope la guida jusqu'à un fauteuil non loin de là. Une fois la vieille dame assise, elle prit un siège à côté d'elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Voulez-vous boire quelque chose ? s'enquit-elle.

Lady Danbury hocha la tête avec gratitude. Pénélope fit signe à un valet de pied et lui demanda de leur apporter deux verres de citronnade. Elle n'osait s'éloigner de la comtesse, qui semblait soudain très pâle.

— Je ne suis plus aussi jeune qu'autrefois, observa celle-ci une fois que le domestique se fut éloigné.

— C'est notre cas à tous, observa Pénélope sans malice.

La vieille dame émit un petit rire et lui décocha un regard complice avant de répondre :

— Plus j'avance en âge, plus je trouve que ce monde est peuplé d'imbéciles.

— Vous ne vous en apercevez que maintenant ? s'étonna Pénélope.

Loin d'elle l'idée de se moquer de lady Danbury, mais étant donné sa perspicacité, il était difficile de croire qu'elle n'était pas parvenue à cette conclusion plus tôt !

Lady Danbury rit de bon cœur.

— Non, avoua-t-elle. J'ai même parfois l'impression que je le savais avant ma naissance ! Ce dont je suis en train de me rendre compte, c'est qu'il serait temps que je fasse quelque chose.

— Que voulez-vous dire ?

— Le destin de tous ces sots m'est bien égal, mais en ce qui concerne les gens comme vous… Eh bien, j'aimerais vous voir établie.

Pendant quelques secondes, Pénélope en resta muette.

— Lady Danbury, commença-t-elle prudemment, j'apprécie au plus haut point vos paroles… ainsi que votre sollicitude… mais vous devez savoir que vous n'êtes pas responsable de moi.

— Bien sûr que je le sais, rétorqua lady Danbury d'un ton bourru. Rassurez-vous, je ne me sens aucune responsabilité envers vous. Si c'était le cas, ce ne serait pas aussi amusant.

Pénélope était bien consciente qu'elle allait passer pour la dernière des sottes, mais elle ne trouva rien d'autre à dire que :

— Je ne comprends pas.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Lady Danbury attendit avant de répondre que le valet de pied leur ait apporté leurs verres. Elle but quelques gorgées de citronnade, puis :

— Je vous aime bien, mademoiselle Featherington. Je n'ai pas une grande affection pour la plupart des gens. C'est aussi simple que cela. Et je veux vous voir heureuse.

— Mais je le suis, répliqua Pénélope, plus par réflexe que par conviction.

Lady Danbury haussa un sourcil arrogant – une expression qu'elle maîtrisait à la perfection.

— Ah oui ? murmura-t-elle.

Était-elle heureuse ? s'interrogea Pénélope. Que signifiait le fait qu'elle doive réfléchir pour trouver la réponse ? Elle n'était pas malheureuse, de cela, elle était sûre. Elle avait de merveilleux amis, une solide confidente en la personne de Felicity, et si sa mère et ses sœurs aînées n'étaient pas des femmes qu'elle aurait choisies comme amies intimes… eh bien, elle les aimait tout de même. Et celles-ci lui rendaient son affection.

Son sort n'était pas si triste, après tout. Sa vie manquait certes de passion et de rebondissements, mais elle s'en contentait.

D'un autre côté, ce n'était pas exactement cela le bonheur. Pénélope ressentit un douloureux pincement au cœur en comprenant qu'elle ne pouvait répondre par l'affirmative à la question de lady Danbury.

— J'ai élevé ma famille, reprit celle-ci. Quatre enfants, tous très bien mariés. J'ai même trouvé une fiancée à mon neveu. Entre nous…

Elle se pencha vers Pénélope pour ajouter sur le ton de la confidence :

— Je le préfère à mes propres enfants.

Pénélope ne put retenir un sourire. Lady Danbury avait un tel air de conspiratrice que c'en était attendrissant.

— Au risque de vous surprendre, poursuivit-elle, j'ai une certaine tendance à me mêler des affaires des autres.

Pénélope s'efforça de demeurer impassible.

— Je sais que ma fin n'est pas loin, continua lady Danbury en esquissant un geste fataliste. J'aimerais voir une dernière personne faire

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

un bon mariage avant de partir.

— Ne parlez pas ainsi, lady Danbury, protesta Pénélope en lui pressant spontanément la main. Vous nous enterrerez tous, j'en suis sûre.

— Pffft ! Ne dites pas de bêtises, rétorqua la vieille femme d'un ton dédaigneux, mais sans tenter de retirer sa main. Je suis réaliste. J'ai dépassé soixante-dix ans, et je n'ai pas l'intention de vous dire depuis combien d'années. Il ne me reste pas beaucoup de temps dans ce monde, mais cela ne me dérange absolument pas.

Pénélope espérait qu'elle serait capable d'affronter sa propre fin avec la même sérénité.

— Je vous aime bien, mademoiselle Featherington. Vous me ressemblez. Vous n'avez pas peur de dire le fond de votre pensée.

Pénélope la regarda, stupéfaite. Elle avait passé les dix dernières années de sa vie sans jamais oser exprimer ce qu'elle ressentait. En présence des personnes qu'elle connaissait bien, elle se montrait franche et ouverte, et même drôle, à l'occasion, mais parmi des étrangers, elle était muette.

Elle se souvenait d'un bal masqué auquel elle avait assisté. Ce n'était certes pas le premier, mais celui-ci était particulier car elle avait trouvé une tenue – oh, rien de très original, une simple robe dans l'esprit des années 1600 ! – dans laquelle elle avait réellement eu l'impression que personne ne pourrait deviner son identité, peut-être à cause du masque, très large, qui lui couvrait entièrement le visage.

Ç'avait été une véritable métamorphose. Soudain délivrée du fardeau d'être Pénélope Featherington, une nouvelle personnalité avait émergé. Elle n'avait pas fait semblant d'être quelqu'un d'autre ; il lui avait plutôt semblé que celle qu'elle était vraiment – et n'avait jamais su montrer aux étrangers – avait été libérée.

Elle avait ri. Elle avait plaisanté. Elle avait même flirté.

Et elle s'était juré que le lendemain, alors qu'elle ne porterait plus son costume mais sa plus belle robe du soir, elle se souviendrait comment être elle-même.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle n'y était pas parvenue. Elle avait fait son entrée dans la salle de bal, avait salué et souri poliment, et, une fois de plus, elle s'était retrouvée à la lisière de la piste de danse, se fondant de nouveau dans le décor.

Apparemment, s'appeler Pénélope Featherington était une malédiction. Son destin avait été scellé des années auparavant, lors de cette effroyable première saison, lorsque sa mère avait insisté pour qu'elle fasse son entrée dans le monde alors même qu'elle la suppliait d'attendre une année de plus. Pénélope la rondouillarde. Pénélope la maladroite. Celle qui portait toujours des couleurs qui ne lui allaient pas. Peu importait qu'elle ait minci, qu'elle soit devenue gracieuse ou qu'elle ait enfin réussi à se débarrasser de ses affreuses robes jaunes. Dans ce monde, celui de la bonne société londonienne, elle serait toujours la Pénélope Featherington d'autrefois.

La faute lui en incombait autant qu'à quiconque. Un cercle vicieux, vraiment. Chaque fois qu'elle pénétrait dans une salle de bal et voyait tous ces gens qui la connaissaient depuis si longtemps, elle se recroquevillait à l'intérieur, elle était de nouveau la jeune fille timide et empruntée d'une époque révolue, oubliant la femme pleine d'assurance qu'elle se flattait, du moins en son for intérieur, d'être devenue.

— Mademoiselle Featherington ? fit lady Danbury avec une douceur et une gentillesse inattendues. Quelque chose ne va pas ?

Pénélope mit un moment à retrouver sa voix.

— Je ne crois pas savoir exprimer le fond de ma pensée, dit-elle finalement en se tournant vers sa voisine. Je ne sais jamais quoi dire aux gens.

— Vous savez quoi me dire, à *moi*.

— Vous êtes différente.

Lady Danbury rejeta la tête en arrière en éclatant de rire.

— Voilà ce que j'appelle un euphémisme ! Ma chère Pénélope – j'espère que vous ne vous formaliserez pas que je vous appelle par votre prénom –, si vous pouvez parler devant moi, vous pouvez parler devant

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

n'importe qui. La moitié des hommes présents dans cette salle s'enfuient comme des lâches dès qu'ils m'aperçoivent.

— C'est parce qu'ils ne vous connaissent pas, affirma Pénélope en lui tapotant la main.

— Et vous non plus, ils ne vous connaissent pas, riposta lady Danbury d'un ton plein de sous-entendus.

— Non, admit Pénélope, résignée. En effet.

— Je dirais bien que c'est tant pis pour eux, mais ce serait cavalier de ma part. Non pas pour eux, mais pour vous, car j'ai beau les traiter de sots, et cela m'arrive souvent comme vous le savez, certains d'entre eux sont tout à fait fréquentables, et c'est un crime qu'ils n'aient pas cherché à mieux vous connaître. Je… Hmm, que se passe-t-il donc ?

Sans raison précise, Pénélope se redressa sur son siège.

Apparemment, quelque chose se préparait. Les invités murmuraient entre eux tout en désignant l'estrade des musiciens.

— Vous, là ! appela lady Danbury en enfonçant sa canne dans la hanche d'un gentleman qui se tenait non loin d'elles. Que se passe-t-il ?

— Cressida Twombley veut faire une déclaration, expliqua-t-il avant de détaler, fuyant probablement lady Danbury, ou sa canne.

— Je déteste Cressida Twombley, marmonna Pénélope.

Lady Danbury étouffa un rire.

— Et vous dites que vous ne savez pas exprimer le fond de votre pensée ? Allons, ne me faites pas languir, pourquoi la détestez-vous ?

Pénélope haussa vaguement les épaules.

— Elle s'est toujours mal comportée avec moi.

Lady Danbury approuva d'un hochement de tête entendu.

— Toutes les brutes ont leur victime favorite.

— Aujourd'hui, cela va mieux, mais à l'époque où nous étions toutes deux débutantes, quand elle s'appelait encore Cressida Cowper, elle prenait un malin plaisir à me tourmenter. Et les autres… enfin…

Elle secoua la tête, avant d'ajouter :

— Peu importe.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Non, je vous en prie, insista lady Danbury, continuez.

Pénélope soupira.

— Ce n'est pas grand-chose, en fait, mais j'ai remarqué que les gens ne se précipitent pas souvent pour prendre la défense de ceux qui sont attaqués. Cressida était très populaire, du moins dans certains. cercles, et elle apparaissait assez impressionnante aux yeux des filles de notre âge. Personne n'osait lui tenir tête. Enfin, presque personne.

Intriguée par ces dernières paroles, lady Danbury sourit.

— Qui était votre défenseur, Pénélope ?

— Ils étaient plusieurs, en fait. Les Bridgerton ont toujours volé à mon secours. Un jour, Anthony Bridgerton l'a bien fait enrager en m'invitant à une soirée.

Sa voix grimpa d'un cran tandis que l'événement lui revenait en mémoire.

— Vraiment, il n'aurait pas dû ! Il s'agissait d'un dîner officiel et il était supposé être le cavalier d'une marquise, je crois.

Elle soupira. Ce souvenir lui était si précieux !

— C'était si gentil de sa part, conclut-elle.

— C'est quelqu'un de bien, cet Anthony Bridgerton.

Pénélope hocha la tête.

— Sa femme m'a avoué que c'est ce jour-là qu'elle est tombée amoureuse de lui. En le voyant jouer les preux chevaliers pour moi.

Lady Danbury sourit.

— Et le jeune M. Bridgerton, il n'a jamais rien fait pour vous ?

— Vous parlez de Colin ?

Puis, sans attendre que lady Danbury réponde par l'affirmative, Pénélope poursuivit :

— Bien sûr que si, quoi que jamais de façon aussi spectaculaire. Mais aussi charmants que soient les Bridgerton de me venir ainsi en aide, enchaîna-t-elle dans un soupir, j'aimerais bien ne pas avoir aussi souvent besoin d'eux. Je devrais être capable de me défendre seule, ou du moins, de me comporter de telle sorte qu'il ne soit pas nécessaire de me défendre.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Lady Danbury lui pressa la main.

— Je crois que vous vous en sortez bien mieux que vous ne le pensez. Quant à cette Cressida Twombley…

La vieille dame eut une moue de dégoût.

— Ma foi, elle a eu ce qu'elle méritait, si vous voulez mon avis. Avis, ajouta-t-elle d'une voix coupante, que les gens ne me demandent pas aussi souvent qu'ils le devraient.

Pénélope ne put retenir un petit rire amusé tandis que lady Danbury poursuivait :

— Voyez où elle en est, aujourd'hui. Veuve et sans un sou vaillant. Elle a épousé ce vieux lubrique d'Horace Twombley avant de découvrir qu'il avait réussi à duper tout le monde quant à sa prétendue fortune. Aujourd'hui, il ne lui reste plus que sa beauté, qui commence déjà à se faner.

L'honnêteté obligea Pénélope à rectifier :

— Elle est toujours très séduisante.

— Hum ! À condition d'apprécier la vulgarité.

Lady Danbury fronça les sourcils.

— Cette femme est bien trop voyante.

Pénélope tourna les yeux vers l'estrade, où Cressida attendait avec une surprenante patience tandis que le silence se faisait peu à peu dans la salle de bal.

— Je me demande ce qu'elle va dire.

— Rien qui puisse m'intéresser, répliqua lady Danbury. Je… Tiens donc ?

Elle s'interrompit tandis que ses lèvres s'étiraient en une curieuse expression, mi-grimace, mi-sourire.

— Qu'y a-t-il ? demanda Pénélope.

Elle se tordit le cou dans l'espoir d'apercevoir ce qui se trouvait dans la ligne de mire de sa voisine, mais un imposant gentleman lui bouchait la vue.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Voilà votre M. Bridgerton qui approche, l'informa lady Danbury, tandis que le sourire l'emportait sur la grimace. Et il semble très déterminé.

Aussitôt, Pénélope tourna la tête en tous sens.

— Pour l'amour du Ciel, ma fille, ne regardez pas ! s'écria lady Danbury en lui flanquant un coup de coude. Il devinerait que vous êtes intéressée.

— Il y a peu de chances qu'il ne l'ait pas déjà deviné, marmonna Pénélope.

Et soudain, il se matérialisa devant elle, tel un dieu daignant honorer les mortels de sa présence.

— Lady Danbury, fit-il en s'inclinant devant celle-ci avec élégance. Mademoiselle Featherington.

— Monsieur Bridgerton, répondit lady Danbury, quel plaisir de vous voir !

Colin regarda Pénélope.

— Monsieur Bridgerton, murmura celle-ci à son tour, ne sachant que dire.

Que disait-on à un homme que l'on avait embrassé trois jours plus tôt ? Pénélope n'avait aucune expérience en la matière. Sans parler du fait, complication supplémentaire, qu'il avait quitté la pièce telle une tornade après leur baiser.

— J'avais espéré… commença Colin, avant de s'interrompre pour jeter du côté de l'estrade un coup d'œil intrigué. Que regardent-ils donc tous ?

— Cressida Twombley est censée faire une déclaration, expliqua lady Danbury.

— Je n'imagine pas en quoi cela pourrait m'intéresser, marmonna-t-il, l'air vaguement contrarié.

Pénélope ne put retenir un sourire. Cressida Twombley était quelqu'un de très écouté en société, du moins l'était-elle lorsqu'elle était une jeune fille à marier, mais les Bridgerton ne l'avaient jamais appréciée, et, d'une certaine façon, cela avait toujours réchauffé le cœur de Pénélope.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Au même instant, un coup de trompette retentit. Le silence se fit dans la salle tandis que l'assistance se tournait vers le comte de Macclesfield qui, debout sur l'estrade aux côtés de Cressida, semblait n'apprécier que modérément d'être le point de mire de tous les regards.

Pénélope sourit. On lui avait dit que le comte avait été autrefois un terrible débauché, mais c'était désormais un homme sérieux, dévoué à sa famille. Il était toujours assez séduisant pour être un libertin, cependant, et presque aussi beau que Colin.

Presque. Pénélope savait que son avis manquait d'objectivité, mais elle n'imaginait pas un homme rayonnant d'un charme aussi magnétique que Colin lorsqu'il souriait.

— Bonsoir, commença le comte d'une voix sonore.

— Bonsoir à vous aussi ! répondit une voix passablement éméchée, qui provenait du fond de la salle.

Macclesfield hocha la tête d'un air bon enfant, tandis qu'un demi-sourire indulgent jouait sur ses lèvres.

— Mon… hum… estimée invitée ici présente (il désigna Cressida) aimerait faire une déclaration. Je vous demande de bien vouloir lui accorder votre attention, et je laisse à présent la parole à Lady Twombley.

Il y eut quelques applaudissements tandis que Cressida s'avançait d'un pas et saluait l'assemblée d'un hochement de tête altier. Elle attendit que le silence se fasse de nouveau, puis déclara :

— Mesdames et messieurs, merci infiniment de vous soustraire quelques instants à vos réjouissances pour me prêter attention.

— Venez-en au fait ! cria quelqu'un, probablement l'homme qui avait souhaité le bonsoir au comte.

Cressida ignora l'interruption.

— Je suis parvenue à la conclusion que je ne pouvais plus continuer cette duperie qui dure depuis onze ans.

Un brouhaha s'éleva dans la salle. Tous savaient ce qu'elle allait dire, mais personne ne pouvait croire que ce soit vrai.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Par conséquent, poursuivit Cressida, dont la voix allait crescendo, j'ai décidé de révéler mon secret. Mesdames et messieurs, *je suis lady Whistledown*.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

11

Colin ne se souvenait pas d'être jamais entré dans une salle de bal en proie à une telle appréhension.

Ces derniers jours n'avaient pas été les meilleurs de son existence. Non seulement il avait été dans de très mauvaises dispositions, mais comme il était connu pour son caractère joyeux, tout son entourage s'était senti obligé de commenter son accès de mauvaise humeur.

Il n'y a rien de pire, dans un cas pareil, que de s'entendre demander pourquoi vous êtes en colère.

Sa famille avait cessé de lui poser la question lorsqu'il avait montré les dents – oui, *montré les dents* ! – à Hyacinthe, qui lui demandait de l'accompagner au théâtre la semaine suivante.

Il ignorait jusqu'alors qu'il était capable de montrer les dents.

Il allait devoir présenter des excuses à Hyacinthe. Un vrai pensum, car celle-ci ne pardonnait jamais de bonne grâce… du moins, pas à un autre Bridgerton.

Cela dit, sa sœur était le cadet de ses soucis. Colin gémit. Ce n'était pas la seule personne qui méritait ses excuses.

Voilà pourquoi son cœur battait la chamade – une expérience absolument sans précédent – lorsqu'il pénétra dans la salle de bal des Macclesfield. Pénélope serait là. Il le savait, car elle assistait toujours aux bals importants, même si, désormais, c'était essentiellement en temps que chaperon de sa sœur.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Être nerveux à la perspective de voir Pénélope, voilà qui forçait à la modestie. Pénélope était… Pénélope. Elle faisait partie du décor, en quelque sorte. Certaines choses étaient immuables, dont Pénélope.

Sauf qu'elle avait bel et bien changé.

Colin ignorait quand c'était arrivé, ou même si quelqu'un d'autre que lui s'en était aperçu, mais Pénélope Featherington n'était plus celle qu'il avait toujours connue.

Ou peut-être que *lui* aussi avait changé.

Ce qui le contrariait encore plus, car si c'était le cas, Pénélope était belle, passionnante et désirable depuis bien des années, mais il n'avait pas eu l'intelligence de s'en rendre compte.

À la réflexion, mieux valait se dire que c'était *elle* qui avait changé. Colin n'avait jamais eu un grand talent pour l'autoflagellation.

Quoi qu'il en soit, il devait lui présenter des excuses, et le plus tôt serait le mieux. Il devait se faire pardonner le baiser, car elle était une dame et lui un gentleman (du moins, la plupart du temps). Et il devait se faire pardonner son comportement ridicule après le baiser, parce que… eh bien, parce que c'était ce qu'il convenait de faire.

Dieu seul savait ce que Pénélope pensait qu'il pensait d'elle, à présent !

Il ne lui fut guère difficile de la repérer une fois dans la salle de bal. Il ne perdit pas de temps à regarder parmi les couples qui évoluaient sur la piste (ce qui l'irrita – pourquoi les autres hommes ne songeaient-ils pas à l'inviter à danser ?) et la chercha plutôt le long des murs. Gagné ! Elle était là, assise à côté de… Oh, Seigneur ! Lady Danbury.

Il était trop tard pour faire demi-tour. Et à en juger à la façon dont la vieille fouineuse serrait les mains de Pénélope entre les siennes, il était peu probable qu'elle s'en aille rapidement.

Les ayant rejointes, Colin salua d'abord la comtesse – qui lui répondit d'un ton presque aimable fort surprenant –, puis Pénélope, qu'il regarda en se demandant ce qu'elle pensait, et s'il pourrait le lire dans son regard.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Quels que soient ses pensées ou ses sentiments, ils disparaissaient derrière une intense nervosité. Ou peut-être n'éprouvait-elle *que* de la nervosité… ce qu'il ne pouvait lui reprocher ! Après son départ en trombe, elle avait des raisons d'être en pleine confusion. Et, il le savait d'expérience, la confusion menait invariablement à l'appréhension.

— Monsieur Bridgerton, murmura-t-elle avec une politesse un peu contrainte.

Il se racla la gorge. Comment l'arracher aux griffes de lady Danbury ? Il n'éprouvait aucune envie de s'humilier devant la vieille comtesse.

— J'avais espéré… commença-t-il, dans l'intention de demander à Pénélope un entretien en privé.

Lady Danbury serait furieusement intriguée, mais il n'avait pas le choix et, pour une fois, cela ferait du bien à la vieille chouette de rester dans l'ignorance.

Alors qu'il s'apprêtait à formuler sa requête, il se rendit compte que quelque chose se tramait dans la salle de bal. Les gens murmuraient en montrant du doigt l'estrade de l'orchestre.

— Que regardent-ils donc tous ? demanda-t-il.

— Cressida Twombley est censée faire une déclaration, répondit lady Danbury.

Voilà qui était fort contrariant. Il n'avait jamais aimé Cressida. Elle était cruelle et mesquine lorsqu'elle était encore Cressida Cowper, et ne s'était pas améliorée depuis qu'elle s'appelait Cressida Twombley. Cependant, comme elle était ravissante et futée, bien que dépourvue de cœur, elle remportait un assez vif succès dans certains cercles.

— Je n'imagine pas en quoi cela pourrait m'intéresser, maugréa-t-il.

Du coin de l'œil, il vit Pénélope réprimer un sourire. Il lui décocha un regard faussement sévère, genre « Je vous ai vue ». Ou plus exactement, « Je vous ai vue… et je suis bien d'accord ».

— Bonsoir, déclara Macclesfield d'une voix forte.

— Bonsoir à vous aussi ! répondit un ivrogne depuis le fond de la salle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Colin tenta de voir de qui il s'agissait, mais la foule était trop compacte.

Le comte parla, puis Cressida lui succéda, et Colin cessa de prêter attention à ce qui se passait. Quoi que Cressida ait à dire, cela ne l'aiderait en rien à résoudre son problème, à savoir, trouver comment s'excuser auprès de Pénélope. Il avait bien essayé de préparer un petit discours, mais les mots ne sonnaient pas justes. Il ne lui restait plus qu'à se laisser guider par sa célèbre aisance le moment venu. Pénélope comprendrait certainement que…

— *Whistledown !*

Colin n'entendit que le dernier mot de la tirade de Cressida, mais en aucune façon, il n'aurait pu manquer le hoquet de stupeur collectif qui parcourut l'assistance.

Puis un brouhaha suivit, le genre que l'on entend en général après que quelqu'un a été surpris en public dans une situation particulièrement embarrassante.

— Quoi ? s'écria-t-il en se tournant vers Pénélope, qui était blanche comme un linge. Qu'a-t-elle dit ?

Mais Pénélope demeura muette.

Il se tourna vers lady Danbury. La vieille dame avait porté la main à ses lèvres et semblait sur le point de défaillir.

Ce qui était assez alarmant, car Colin aurait parié une fortune que lady Danbury ne s'était jamais évanouie de sa vie.

— Quoi ? insista-t-il, espérant que l'une d'entre elles allait s'arracher à sa stupeur.

— Ce n'est pas possible, murmura finalement lady Danbury, le visage décomposé. Je refuse de le croire.

— *Quoi ?* répéta Colin.

Elle désigna Cressida d'un index tremblant.

— Cette femme ne peut pas être lady Whistledown.

Le regard de Colin passa successivement de Cressida à lady Danbury. De Cressida à Pénélope.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— *C'est elle, lady Whistledown ?* demanda-t-il, finalement.

— C'est ce qu'elle affirme, répondit lady Danbury d'un air profondément dubitatif.

Colin était de son avis. Cressida Twombley était la dernière personne susceptible d'être lady Whistledown. Elle avait indéniablement l'esprit vif, mais elle n'était pas intelligente, et elle n'était pas vraiment spirituelle, sauf lorsqu'elle se moquait des autres. Lady Whistledown possédait un sens de l'humour assez caustique, mais à l'exception de ses redoutables commentaires en matière de mode, elle réservait ses piques aux membres les plus en vue de la bonne société.

L'un dans l'autre, Colin devait reconnaître que lady Whistledown était fort perspicace lorsqu'il s'agissait de juger ses semblables.

— Je refuse de le croire, répéta lady Danbury avec un reniflement de mépris. Si j'avais imaginé une telle chose, jamais je n'aurais lancé ce maudit défi.

— C'est affreux, renchérit Pénélope.

Elle avait parlé d'une voix si tremblante que Colin s'alarma.

— Est-ce que vous allez bien ? s'enquit-il.

Elle secoua la tête.

— Non, je ne crois pas. Je me sens assez mal, en vérité.

— Voulez-vous vous en aller ?

Elle fit de nouveau non de la tête.

— Je vais plutôt rester assise ici, si cela ne vous ennuie pas.

— Pas du tout, assura Colin tout en la couvant d'un regard inquiet.

Elle était terriblement pâle.

— Oh, bon sang de… ! jura lady Danbury, à la grande surprise de Colin, qui songea que ce blasphème avait dû faire dévier la planète de son axe.

— Lady Danbury ? fit-il, stupéfait.

— Elle vient vers nous, murmura-t-elle en détournant la tête. J'aurais dû savoir que je n'y échapperais pas.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Colin jeta un coup d'œil à gauche. Cressida tentait de se frayer un chemin dans la foule, probablement pour venir réclamer son prix à lady Danbury. Mais, comme il fallait s'y attendre, des invités J'accostaient à chaque pas. Elle était manifestement ravie d'être au centre de l'attention – ce qui n'avait rien de surprenant –, mais semblait néanmoins résolue à rejoindre lady Danbury.

— Pas moyen de l'éviter, j'en ai peur, dit Colin à lady Danbury.

— Je sais, marmonna celle-ci. Voilà des années que je la fuis, en vain. Moi qui me croyais si maligne !

Elle secoua la tête d'un air découragé.

— J'étais persuadée que ce serait très amusant de débusquer lady Whistledown.

— Eh bien, ça l'a été, répondit Colin sans conviction.

La vieille dame lui asséna un coup de canne dans les jambes.

— Ça ne l'est absolument pas, grand idiot ! Regardez ce que je vais devoir faire, maintenant !

De sa canne, elle indiqua Cressida, qui n'était plus très loin à présent.

— Je n'aurais jamais imaginé que j'aurais affaire à ce genre de créature !

— Lady Danbury, roucoula Cressida Twombley en s'immobilisant devant elle dans un froissement de soie. Quel plaisir de vous voir !

Lady Danbury n'avait jamais brillé par son amabilité, mais elle se surpassa en aboyant sans préambule :

— Je suppose que vous venez réclamer le prix.

Cressida inclina la tête en un geste aussi charmant qu'affecté.

— Vous avez promis une récompense de mille livres à qui démasquerait lady Whistledow.

Puis elle haussa gracieusement les épaules et leva les mains, paumes vers le haut, en un geste faussement humble.

— Vous n'avez jamais précisé que je ne pouvais pas me démasquer moi-même.

Lady Danbury se leva, plissa les yeux, et déclara sans ambages :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je ne crois pas que ce soit vous.

Colin, qui aimait à se croire flegmatique, ne put retenir un hoquet de stupeur.

Les yeux bleus de Cressida étincelèrent de rage, mais elle se ressaisit rapidement et rétorqua :

— J'aurais été surprise que vous ne fassiez montre d'un certain scepticisme, lady Danbury. Après tout, ce n'est pas dans vos habitudes de vous montrer confiante et bienveillante.

Lady Danbury sourit. Si l'on pouvait appeler « sourire » le mouvement de ses lèvres.

— Je prendrais cela comme un compliment, répliqua-t-elle. Et je vous autorise à prétendre que c'en était un.

Colin observa la partie d'échecs avec intérêt – et une inquiétude croissante –, jusqu'à ce que lady Danbury se tourne vers Pénélope, qui s'était levée presque en même temps qu'elle.

— Qu'en pensez-vous, mademoiselle Featherington ? demanda-t-elle.

Pénélope sursauta et se mit à bégayer :

— Que… Je… Je vous demande pardon ?

— Qu'en pensez-vous ? répéta la comtesse. Lady Twombley est-elle lady Whistledown ?

— Je… je n'en sais certes rien.

— Allons, mademoiselle Featherington !

Lady Danbury considéra Pénélope d'un air qui n'était pas loin de l'exaspération.

— Vous avez certainement un avis sur la question.

Colin se surprit à faire un pas en avant. Lady Danbury n'avait aucun droit de s'adresser ainsi à Pénélope. En outre, il n'aimait pas du tout l'expression de cette dernière. Elle semblait prise au piège, telle une biche aux abois, et lui jetait des regards de panique. Jamais il ne l'avait vue ainsi.

Il avait déjà connu Pénélope mal à l'aise, et même blessée, mais jamais aussi affolée. Puis il se souvint qu'elle détestait être au centre de

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

l'attention. Elle avait beau plaisanter en disant qu'elle n'était plus qu'une vieille fille ou qu'elle faisait partie des meubles, mais être le point de mire d'une salle de bal… chacun semblant suspendu à ses lèvres…

Elle souffrait mille morts.

— Mademoiselle Featherington, intervint-il en s'approchant d'elle, vous semblez souffrante. Voulez-vous vous retirer ?

— Oui, souffla-t-elle.

Puis tout à coup, quelque chose d'étrange se passa.

Elle se métamorphosa. Colin ne savait comment décrire cela autrement. Elle se métamorphosa, tout simplement. Là, dans la salle de bal des Macclesfield, Pénélope Featherington devint une autre femme.

Elle se redressa de toute sa hauteur, et Colin aurait juré que la chaleur qui émanait de son corps avait augmenté, puis elle déclara :

— Non. J'ai quelque chose à dire.

Lady Danbury sourit.

Pénélope la regarda droit dans les yeux, avant de poursuivre :

— Je ne pense pas qu'elle soit lady Whistledown. Je crois qu'elle ment.

Instinctivement, Colin se rapprocha encore de Pénélope. Cressida semblait prête à lui sauter à la gorge.

— J'ai toujours aimé lady Whistledown, reprit Pénélope, qui redressa le menton d'un air royal avant de se tourner vers Cressida, et cela me briserait le cœur s'il s'avérait qu'il s'agit de quelqu'un comme lady Twombley.

Colin lui prit la main et la serra. Ce fut plus fort que lui.

— Bien dit, mademoiselle Featherington ! s'exclama lady Danbury en applaudissant. C'est exactement mon avis, mais je ne trouvais pas les mots pour l'exprimer.

Se tournant vers Colin, un sourire aux lèvres, elle ajouta :

— Elle est intelligente, vous savez.

— Oui, je le sais, répondit Colin, soudain débordant d'une étrange fierté.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— La plupart des gens ne le remarquent pas, poursuivit lady Danbury en se tournant de telle sorte que ses paroles ne soient audibles que de Colin.

— En effet, murmura-t-il. Mais ce n'est pas mon cas.

Il ne pouvait qu'admirer le manège de la comtesse, en partie destiné à jouer sur les nerfs de Cressida Twombley, qui détestait qu'on l'ignore.

— Je ne me laisserai pas insulter par cette… cette rien du tout ! glapit Cressida.

Adressant un regard vibrant de haine à Pénélope, elle siffla :

— J'exige des excuses.

Pénélope hocha la tête avec lenteur.

— C'est votre droit le plus strict, répondit-elle.

Et elle s'en tint là.

Colin dut faire un effort pour ne pas sourire.

Cressida, qui avait visiblement envie d'en découdre avec Pénélope (et pas seulement en paroles), parvint à se contenir. Après tout, Pénélope était entourée d'amis. Cressida avait toujours eu un aplomb phénoménal. Aussi Colin ne fut-il pas surpris de l'entendre demander à lady Danbury :

— Comment comptez-vous procéder, pour les mille livres ?

La vieille femme la dévisagea pendant une interminable seconde, puis se tourna vers *lui* – Dieu du Ciel, être impliqué dans cette désastreuse affaire était la dernière chose qu'il souhaitait !

— Qu'en pensez-vous, monsieur Bridgerton ? s'enquit-elle. Lady Twombley dit-elle la vérité ?

Colin la gratifia d'un sourire suave.

— Vous n'espérez tout de même pas que je vais prendre parti ?

— Vous êtes d'une sagesse surprenante, monsieur Bridgerton, répondit-elle d'un ton approbateur.

Il hocha modestement la tête, mais gâcha son effet en répondant :

— Je m'en flatte en effet.

Au diable, la modestie !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Ce n'était pas tous les jours que lady Danbury louait la sagesse d'un homme.

Cressida ne prit pas la peine de lui faire les yeux doux. Comme Colin s'en était déjà fait la réflexion, elle n'était pas sotte, « juste » méchante, et après toutes ces années, elle devait avoir compris qu'il ne l'appréciait guère et resterait indifférent à toute tentative de séduction. Elle préféra regarder lady Danbury droit dans les yeux pour lui demander d'une voix neutre :

— Dans ce cas, que décidons-nous, milady ?

Lady Danbury pinça les lèvres, puis lâcha :

— J'ai besoin d'une preuve.

Cressida battit des paupières.

— Je vous demande pardon ?

— Une preuve ! répéta lady Danbury en ponctuant le mot d'un vigoureux coup de canne sur le parquet. Je ne me délesterai pas d'une somme fabuleuse sans preuve.

— Un millier de livres n'a rien d'une somme fabuleuse, protesta Cressida, ulcérée.

— Dans ce cas, pourquoi êtes-vous si pressée de l'empocher ?

Cressida demeura silencieuse quelques instants, mais elle était manifestement tendue comme un arc. Tout le monde savait que son mari l'avait laissée dans une situation financière critique, mais c'était la première fois que quelqu'un y faisait allusion devant elle.

— Apportez-moi une preuve, reprit lady Danbury, et je vous remettrai la récompense.

— Êtes-vous en train de dire, demanda Cressida, que ma parole ne suffit pas ?

En dépit du mépris qu'elle lui inspirait, Colin fut forcé d'admirer sa capacité à garder un ton égal.

— C'est précisément ce que je dis, tonna lady Danbury. Bonté divine, ma fille, on n'atteint pas mon âge sans avoir le privilège d'insulter qui l'on veut.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Colin crut entendre Pénélope s'étrangler, mais lorsqu'il lui glissa un regard de biais, il vit qu'elle observait avec intérêt l'échange entre les deux femmes. Ses yeux bruns semblaient immenses et lumineux, et elle avait retrouvé ses couleurs. En vérité, elle semblait fascinée par le déroulement des événements.

— Fort bien, dit Cressida d'un ton glacial. Je vous apporterai une preuve dans quinze jours.

— Quelle sorte de preuve ? demanda Colin

Il se serait giflé. Il n'avait aucune envie d'être impliqué dans cette affaire, mais la curiosité avait été la plus forte.

Cressida tourna vers lui un visage remarquablement impassible étant donné l'insulte qu'elle venait d'essuyer de la part de lady Danbury, et ceci devant d'innombrables témoins.

— Vous le saurez quand je vous l'apporterai, rétorqua-t-elle avec hauteur.

Puis elle tendit la main, et un jeune homme (visiblement entiché) se matérialisa près d'elle comme par enchantement. Un instant plus tard, ils avaient disparu.

— Ma foi, commenta lady Danbury après un long silence, voilà un incident fort déplaisant.

— Je ne l'ai jamais aimée, déclara Colin, sans s'adresser à quelqu'un en particulier.

Une petite foule s'était assemblée autour d'eux, aussi ses paroles furent-elles entendues par d'autres que lady Danbury et Pénélope, mais il n'en avait cure.

— Colin !

Pivotant sur ses talons, il vit Hyacinthe fendre la foule dans sa direction, Felicity dans son sillage.

— Qu'a-t-elle dit ? demanda-t-elle, hors d'haleine. Impossible de vous atteindre tant la foule était compacte.

— Elle a dit exactement ce à quoi l'on pouvait s'attendre de sa part.

Hyacinthe fit la grimace.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Les hommes n'ont aucun talent pour les potins. Je veux ses paroles exactes.

— C'est très intéressant, dit alors Pénélope.

Quelque chose dans son ton dut retenir l'attention, car trois secondes plus tard, tout le monde s'était tu.

— Parlez, ordonna lady Danbury. Nous vous écoutons.

Colin craignit qu'un tel ordre ne mette Pénélope mal à l'aise, mais celle-ci n'avait apparemment pas perdu l'assurance inhabituelle dont elle avait fait preuve un peu plus tôt, car elle répondit sans hésiter :

— Quel intérêt une personne aurait-elle à affirmer qu'elle est lady Whistledown ?

— L'argent, bien sûr, répondit Hyacinthe.

Pénélope secoua la tête.

— Il est plus que probable que lady Whistledown a fait fortune, à l'heure qu'il est. Nous avons tous acheté son journal pendant des années.

— Elle a raison ! s'exclama lady Danbury.

— Peut-être Cressida avait-elle seulement envie d'attirer l'attention, suggéra Colin.

L'hypothèse n'était pas inconcevable. Cressida avait passé la majeure partie de sa vie à essayer d'être le point de mire de tous les regards.

— J'y ai pensé, admit Pénélope, mais recherche-t-elle vraiment ce genre d'attention-là ? Au fil des années, lady Whistledown a insulté bon nombre de gens.

— Dont pas un n'était important à mes yeux, ironisa Colin.

Puis, voyant que ses voisins attendaient qu'il s'explique, il ajouta :

— N'avez-vous pas remarqué que lady Whistledown n'insulte que ceux qui le méritent ?

Pénélope toussota.

— Elle m'a tout de même comparée à un citron trop mûr.

Colin balaya l'argument d'un revers de main.

— Excepté en ce qui concerne la mode, bien sûr.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pénélope dut décider d'abandonner le sujet, car elle se contenta de lancer à Colin un long regard songeur, avant de se tourner de nouveau vers lady Danbury.

— Lady Whistledown n'a aucune raison de se démasquer. Cressida, de toute évidence, si.

Le visage de lady Danbury s'éclaira d'un sourire, avant de se renfrogner.

— Je suppose que je dois lui accorder ces quinze jours pour m'apporter sa « preuve ». Il faut se montrer bonne joueuse.

— Eh bien, moi, j'aimerais savoir ce qu'elle va inventer, dit Hyacinthe, avant d'ajouter à l'adresser de Pénélope : Je vous trouve très intelligente, vous savez ?

Cette dernière rougit, avant de dire à sa sœur :

— Il est temps de rentrer, Felicity.

— Déjà ? gémit celle-ci.

Horrifié, Colin s'aperçut qu'il venait de murmurer la même protestation.

— Maman veut que nous rentrions tôt, lui rappela Pénélope.

Felicity parut perplexe.

— Ah oui ?

— *Oui*, répéta Pénélope. En outre, je ne me sens pas très bien.

Felicity hocha la tête de mauvaise grâce.

— Je vais demander à un valet de pied de faire avancer notre attelage, proposa-t-elle.

— Je m'en occupe, dit Pénélope en hâte.

— *Je* m'en occupe, intervint Colin.

Vraiment, à quoi bon être un gentleman si les dames se disputaient pour se débrouiller seules ?

Voilà comment, avant qu'il ait compris ce qu'il faisait, Colin facilita le départ de Pénélope, puis la regarda disparaître sans lui avoir présenté ses excuses.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sans doute aurait-il dû considérer cette soirée comme un échec pour cette seule raison, mais, à vrai dire, il n'y parvenait pas.

Après tout, n'avait-il pas passé quelques minutes à tenir la main de Pénélope ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

12

Songeant, en se réveillant le lendemain matin, qu'il n'avait toujours pas présenté ses excuses à Pénélope, Colin se dit que ce n'était, à strictement parler, probablement plus nécessaire. Même s'ils s'étaient à peine adressé la parole au bal Macclesfield, ils semblaient avoir conclu une trêve tacite. Malgré tout, il doutait d'être en paix avec lui-même tant qu'il n'aurait pas prononcé les mots : « Je vous demande pardon. »

C'était la chose à faire.

Après tout, il était un gentleman.

Et d'ailleurs, il avait envie de voir Pénélope ce matin.

Il était allé prendre son petit déjeuner au Numéro Cinq avec sa famille, mais comptait rentrer directement chez lui après sa visite à Pénélope, c'est pourquoi il prit son cabriolet pour effectuer le trajet entre Brutton Street et Mount Street. La distance était si courte qu'il eut l'impression d'être un épouvantable paresseux.

Un sourire satisfait aux lèvres, il s'adossa confortablement à la banquette et regarda par la vitre. C'était l'un de ces jours où tout vous semble parfait. Le soleil brillait, Colin débordait d'énergie et il venait de prendre un excellent repas…

La vie ne pouvait être plus belle.

Et en plus, il allait rendre visite à Pénélope.

Il ne chercha pas à savoir pourquoi il était si pressé de la voir. C'était le genre de question dont un célibataire de trente-trois ans ne se souciait en général pas. Il préférait apprécier la journée – le soleil, la brise

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

printanière, les petites maisons de ville de Mount Street devant lesquelles il passait. Elles n'avaient rien de particulier ni d'original, mais en cette matinée parfaite, elles dégageaient un charme inhabituel, bien serrées les unes contre les autres, tout en hauteur, avec cet air majestueux que leur conférait la pierre grise de Portland.

Oui, c'était une merveilleuse journée, tiède et paisible, sereine et lumi…

Colin s'apprêtait à se lever de la banquette lorsqu'un mouvement de l'autre côté de la rue attira son regard.

Pénélope.

Elle se trouvait au carrefour de Mount Street et de Penter Street – dans l'angle le plus éloigné, celui qui n'était pas visible depuis les fenêtres de chez les Featherington –, et elle s'apprêtait à monter dans un fiacre.

Intéressant !

Colin fronça les sourcils tout en se frappant mentalement le front. Ce n'était pas *intéressant*. À quoi songeait-il ? Ce n'était pas intéressant *du tout*. Cela aurait pu l'être si Pénélope avait été, disons, un homme. Ou si le véhicule dans lequel elle venait de prendre place avait été celui des Featherington, et non un miteux fiacre de location.

Seulement, il s'agissait de Pénélope, qui n'était indéniablement pas un homme, et elle montait seule dans une voiture louée, sans doute pour se rendre vers quelque destination inconvenante. Car si elle s'était livrée à une activité normale et respectable, elle aurait emprunté la voiture des Featherington. Et surtout, elle aurait été accompagnée de l'une de ses sœurs, ou d'une domestique, ou de n'importe qui d'autre, mais nom de nom, elle n'aurait pas été seule !

Ce n'était pas intéressant, c'était insensé.

— Inconsciente ! murmura-t-il.

Il sauta de son cabriolet dans l'intention de se ruer vers le fiacre, d'ouvrir la portière à la volée et d'en arracher Pénélope. Mais à l'instant où il posait le pied à terre, il fut saisi de cette même folie qui le poussait à parcourir le monde.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

La curiosité.

Il s'adressa à lui-même un chapelet de jurons fleuris, mais c'était plus fort que lui : il *fallait* qu'il sache où elle se rendait. Cela ressemblait si peu à Pénélope de se promener seule dans une voiture de location !

Voilà pourquoi, au lieu de la ramener à la raison, de force s'il le fallait, il ordonna à son cocher de suivre le fiacre. Ils prirent vers le nord, en direction du quartier animé d'Oxford Street où Pénélope, songea Colin, avait probablement l'intention d'effectuer quelques courses. Après tout, elle avait peut-être des raisons de ne pas avoir pris la voiture des Featherington. Peut-être celle-ci était-elle en réparation. Ou bien l'un des chevaux était-il souffrant. Ou encore Pénélope voulait-elle acheter un cadeau en toute discrétion.

Non, ce n'était pas cela. Pénélope ne serait jamais partie seule faire des courses. Arpenter seule Oxford Street, c'était s'exposer aux commérages. Une dame seule dans les rues, c'était une publicité vivante pour le prochain numéro du *Whistledown* !

Ou l'aurait été, rectifia-t-il. Il était difficile de se résoudre à la disparition du *Whistledown*. Colin n'avait pas remarqué à quel point il s'était habitué à voir le journal sur la table du petit déjeuner lorsqu'il se trouvait à Londres.

À propos de lady Whistledown, il était de plus en plus persuadé que ce n'était autre que sa sœur Éloïse. Il s'était rendu au Numéro Cinq pour le petit déjeuner dans l'intention de la soumettre à un interrogatoire en règle, avant d'apprendre qu'elle était souffrante et gardait la chambre.

Il n'avait toutefois pas échappé à son attention qu'un plateau assez copieux lui avait été monté. Quel que soit le mal qui obligeait sa sœur à rester au lit, il ne lui coupait pas l'appétit !

Colin n'avait pas fait part de ses soupçons pendant le petit déjeuner. Il ne voyait aucune raison d'alarmer sa mère, qui serait sans doute horrifiée. Il était cependant difficile de croire qu'Éloïse laisserait passer l'occasion de discuter de la révélation de Cressida Twombley la veille au soir.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sauf si Éloïse *était* lady Whistledown, auquel cas elle devait être en train de préparer sa riposte, là-haut, dans le secret de sa chambre.

Tout concordait. Et cela aurait été déprimant si Colin n'avait ressenti un étrange frisson de plaisir à avoir deviné son petit jeu.

Après avoir roulé pendant quelques minutes, il passa la tête à l'extérieur pour s'assurer que son cocher n'avait pas perdu de vue l'attelage de Pénélope. Elle était toujours là, devant eux. Ou du moins, supposait-il que c'était elle. Les voitures de location se ressemblaient toutes peu ou prou, aussi ne pouvait-il qu'espérer qu'ils suivaient le bon véhicule. En regardant autour de lui, il s'aperçut qu'ils étaient bien plus à l'est qu'il ne l'avait cru. En vérité, ils étaient en train de traverser Soho Street, ce qui signifiait qu'ils avaient presque atteint Tottenham Court Road, ce qui signifiait que…

Dieu du Ciel, Pénélope se rendait-elle chez lui ? Bedford Square était pratiquement au coin de la rue !

Un délicieux frisson lui parcourut l'échine. Il n'imaginait pas qu'elle s'aventure dans ce quartier pour autre chose que lui rendre visite. Qui d'autre que lui une femme comme Pénélope pouvait-elle connaître dans Bloomsbury ? Il était inconcevable que sa mère l'autorise à fréquenter des gens obligés de travailler pour gagner leur vie. Et les voisins de Colin, aussi respectables soient-ils, n'appartenaient pas à l'aristocratie, et pas même à la petite noblesse.

Il fronça les sourcils, alarmé. Ils avaient traversé Tottenham Court Road. Que diable allait faire Pénélope aussi loin à l'est ? Peut-être son cocher, ne connaissant pas bien cette partie de Londres, avait-il l'intention de remonter Bloomsbury Street jusqu'à Bedford Square, malgré le détour que cela représentait, mais…

Il entendit un son étrange, et s'aperçut qu'il s'agissait du grincement de ses propres dents. Ils venaient de dépasser Bloomsbury Street et se dirigeaient à présent vers High Holborn.

Bon sang, ils étaient presque dans la City ! Que Pénélope pouvait-elle avoir à faire dans la City ? Ce n'était pas un endroit pour une dame ! Lui-

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

même ne s'y rendait pratiquement jamais. La bonne société vivait dans l'ouest de Londres, dans les imposantes demeures de Saint-James et Mayfair. Pas ici, dans la City, avec son labyrinthe de ruelles moyenâgeuses et l'inquiétante proximité des taudis de l'East End !

De plus en plus incrédule, Colin vit défiler les rues… jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'ils venaient de tourner dans Shoe Lane. Il passa la tête par la fenêtre. Il n'était venu jusqu'ici qu'à l'âge de neuf ans, le jour où son tuteur les avait emmenés, Benedict et lui, pour leur montrer où avait démarré le Grand Incendie de Londres de 1666. Colin se souvenait d'avoir été vaguement déçu en apprenant que le coupable n'était qu'un simple boulanger qui n'avait pas suffisamment humidifié les cendres de son four à pain. Il avait cru qu'un tel brasier ne pouvait avoir été allumé que par un dangereux pyromane.

Et le Grand Incendie de Londres n'était rien, comparé aux sentiments mêlés qui bouillonnaient en lui en cet instant. Pénélope avait intérêt à avoir une excellente raison pour s'aventurer seule jusqu'ici. Elle n'était pas supposée se rendre où que ce soit sans être accompagnée, et surtout pas dans la City.

Puis, alors qu'il commençait à se demander s'ils n'allaient pas rouler ainsi jusqu'à Douvres, les deux attelages traversèrent Fleet Street et firent halte. Colin attendit de voir ce qu'allait faire Pénélope, malgré une furieuse envie de se ruer vers elle pour la secouer comme un prunier.

Cependant, peut-être guidé par son intuition, il songea que s'il accostait Pénélope de manière aussi directe, il ne découvrirait jamais ce qu'elle était venue faire dans Fleet Street.

Une fois qu'elle fut assez loin, il sauta sur le trottoir et la suivit. Elle se dirigeait vers le sud, en direction d'une église qui offrait une amusante ressemblance avec une pièce montée.

— Crénom, Pénélope ! fulmina-t-il, sans se soucier de blasphémer. Ce n'est pas un endroit pour chercher le secours de la religion !

Elle disparut dans l'église, et il accéléra l'allure, pour ne ralentir qu'une fois à la porte. Il ne voulait pas la surprendre avant d'avoir

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

découvert ce qu'elle était venue faire ici. Et malgré ce qu'il venait de marmonner, il ne croyait pas un seul instant qu'elle ait été soudain prise d'un tel élan mystique qu'elle ressentait le besoin de se rendre à l'église entre deux offices dominicaux.

Il se glissa sans bruit à l'intérieur. Pénélope remontait l'allée centrale, tout en touchant chaque banc au passage, comme si elle les…

Comptait ?

Intrigué, Colin la regarda s'arrêter devant un banc, puis s'avancer dans la rangée jusqu'à ce qu'elle soit parvenue au milieu. Elle s'assit et demeura immobile quelques instants, puis elle ouvrit son réticule et en sortit une enveloppe. Elle tourna légèrement la tête vers la gauche, puis vers la droite, comme pour s'assurer que personne ne la regardait. Elle ne risquait guère de le voir là où il se trouvait, juste derrière elle, plaqué contre un mur afin de rester dans l'ombre. D'autant moins que, sans doute par souci de discrétion, elle semblait restreindre ses mouvements au strict minimum.

Des petits sacs contenant des bibles et des livres de prières étaient accrochés à l'arrière des bancs. Subrepticement Pénélope glissa son enveloppe dans l'un d'eux, puis se leva et rebroussa chemin.

C'est alors qu'il passa à l'action.

Jaillissant de la pénombre, il s'avança vers elle d'un pas décidé et vit, non sans une sombre satisfaction, une expression horrifiée se peindre sur ses traits lorsqu'elle le reconnut.

— Col… Col… bégaya-t-elle.

— Vous devez vouloir dire *Colin* ? suggéra-t-il d'un ton désinvolte, tout en la prenant par le coude d'une main douce mais ferme, histoire qu'elle comprenne qu'il n'avait pas l'intention de la laisser s'échapper.

Avec l'intelligence qui la caractérisait, elle n'essaya même pas.

Et avec l'intelligence qui la caractérisait, elle tenta de feindre l'innocence.

— Colin ! s'écria-t-elle finalement. Quelle… quelle…

— Surprise ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle hésita.

— Oui.

— Je suis certain que c'en est une.

Elle tourna les yeux vers le portail, vers la nef, dans toutes les directions… sauf vers le banc où elle avait caché l'enveloppe.

— Je… je ne vous ai jamais vu ici.

— Je n'y suis jamais venu.

Elle ouvrit plusieurs fois la bouche sans qu'aucun son en sorte avant de réussir à articuler :

— Votre présence ici, en fait, est tout à fait appropriée, parce que, en fait… eh bien… Connaissez-vous l'histoire de Sainte-Bride ?

Il arqua un sourcil.

— Est-ce le nom de cette église ?

Elle essaya apparemment de lui adresser un sourire, mais ne parvint qu'à afficher une expression ahurie. En temps normal, Colin aurait éclaté de rire, mais il lui en voulait encore d'être partie seule, sans songer un instant à sa sécurité.

Et surtout, il était ulcéré qu'elle ait un secret.

Non pas qu'elle l'ait *gardé* – les secrets étant faits pour l'être, il ne pouvait donc l'en blâmer –, mais, aussi illogique que ce soit, qu'elle en ait *eu* un. Elle était Pénélope. Il était censé lire en elle comme dans un livre ouvert. Il la connaissait. Il l'avait toujours connue.

Et voilà que tout à coup, il avait l'impression de ne pas la connaître du tout.

— Oui, répondit-elle finalement d'une petite voix étranglée. C'est l'une des églises de Wren, en fait, vous savez, celles qu'il a construites après le Grand Incendie, en fait, il y en a tout autour de la City, et, en fait, c'est l'une de mes préférées. J'aime particulièrement son clocher. Vous ne trouvez pas qu'il ressemble un peu à une pièce montée ?

Elle bavardait à tort et à travers. Lorsque quelqu'un parlait ainsi, ce n'était pas bon signe. En général, cela signifiait qu'il dissimulait quelque chose. Non seulement elle tentait de lui cacher un secret, mais son débit

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

inhabituellement fiévreux et saccadé indiquait que ledit secret n'était pas une broutille.

Il la considéra longuement, prolongea son silence pour le seul plaisir de la torturer, avant de demander :

— Est-ce pour cette raison que vous trouvez que ma présence ici est appropriée ?

Elle le fixa sans comprendre.

— La pièce montée, insista-t-il. Le dessert traditionnel des mariages.

— Oh ! s'écria-t-elle, tandis que ses joues prenaient une teinte écarlate. Non, pas du tout ! Il se trouve simplement que… Je voulais juste dire que Sainte-Bride est l'église des écrivains. Et des éditeurs. Enfin, je crois. Je parle des éditeurs.

Elle s'enfonçait, et elle en était consciente. Il le voyait à son regard, à son expression, à la façon dont elle se tordait les mains tout en parlant. Pourtant, voyant qu'elle ne renonçait pas et continuait de feindre l'innocence, il lui décocha un regard sardonique tandis qu'elle poursuivait :

— Pour les auteurs, j'en suis certaine.

Puis, avec un grand geste qui aurait été triomphal si elle n'en avait gâché l'effet en déglutissant visiblement, elle ajouta :

— Et vous êtes un écrivain.

— Donc, vous dites que c'est mon église ?

— Euh…

Elle détourna le regard.

— Oui.

— Parfait.

De nouveau, elle déglutit avec peine.

— Vraiment ?

— Tout à fait, répondit-il d'un ton d'une suave désinvolture destiné à l'effrayer.

Elle tourna de nouveau les yeux de côté… cette fois en direction du banc où elle avait caché l'enveloppe. Jusqu'à présent, elle s'était plutôt

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

bien débrouillée, puisqu'elle était parvenue à porter son attention ailleurs que sur l'« objet du crime ». Pour un peu, il aurait été fier d'elle.

— Mon église, fit Colin. Voilà une idée charmante.

Elle arrondit les yeux, l'air inquiet.

— J'ai peur de ne pas saisir.

Il se tapota le menton du bout des doigts d'un geste pensif.

— Je crois que je suis en train de développer un intérêt nouveau pour la prière.

— Pour la prière ? répéta-t-elle d'une voix presque inaudible. Vous ?

— Absolument.

— Je… Ma foi, je… je…

— Oui ? demanda-t-il avec une satisfaction morose.

Il n'avait jamais eu un tempérament maussade ou colérique. Apparemment, il avait raté quelque chose ! Il découvrait soudain le plaisir amer de mettre Pénélope mal à l'aise.

— Pénélope ? insista-t-il. Vous aviez quelque chose à dire ?

Elle avala sa salive, puis :

— Non.

— Bien, fit-il avec un sourire impersonnel. Dans ce cas, je crois que je vais vous demander de m'accorder quelques instants de solitude.

— Pardon ?

Il fit un pas vers sa droite.

— Je suis dans une église. Il me semble que j'ai envie de me recueillir.

Elle fit un pas vers sa gauche.

— Je vous demande pardon ?

Il inclina légèrement la tête de côté.

— J'ai dit que je voulais prier. C'est assez facile à comprendre, non ?

Il le voyait, elle devait fournir un intense effort pour ne pas mordre à l'appât qu'il lui tendait. Elle essaya de sourire, mais elle semblait serrer les dents avec une telle énergie qu'il n'aurait pas été surpris que celles-ci se réduisent rapidement en miettes.

— Je ne vous savais pas aussi pieux, commentat-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je ne le suis pas.

Il attendit qu'elle réagisse, avant d'ajouter :

— C'est pour *vous* que j'ai l'intention de prier.

— Pour moi ? fit-elle d'une voix haut perchée, de plus en plus mal à l'aise.

— Oui, répondit-il un ton plus haut, incapable de se contrôler. Parce que lorsque j'en aurai fini avec vous, il n'y aura plus que la prière pour vous sauver !

Sur ces mots, il passa devant elle et se faufila jusqu'au banc où elle avait caché l'enveloppe.

— Colin ! lança-t-elle avec véhémence tout en s'élançant à sa suite. Non !

Il sortit l'enveloppe du sac dans lequel elle était cachée, mais ne la regarda pas tout de suite.

— Voulez-vous me dire ce dont il s'agit ? s'enquit-il. Voulez-vous me le dire avant que je l'ouvre ?

— Non ! s'écria-t-elle d'une voix brisée.

Le cœur de Colin se serra devant le regard perdu de Pénélope.

— S'il vous plaît, le supplia-t-elle. Rendez-la-moi.

Puis, comme il ne bougeait pas, se contentant de la fixer d'un regard menaçant, elle murmura :

— Elle est à moi. C'est un secret.

— Un secret plus important que votre sécurité ? rugit-il. Plus important que votre vie ?

— De quoi parlez-vous ?

— Avez-vous une idée des dangers que court une femme seule dans la City ? Ou n'importe où ailleurs, du reste ?

— Colin, s'il vous plaît, se contenta-t-elle de répondre en essayant de se saisir de l'enveloppe qu'il tenait toujours hors de sa portée.

Et soudain, il perdit le peu d'empire sur soi qu'il lui restait. Cela ne lui ressemblait pas. Cette rage, cette fureur incontrôlable… Ce ne pouvait être lui.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Hélas, si !

Et le plus troublant dans l'affaire, c'était que Pénélope était responsable de son état. Qu'avait-elle fait ? Rien d'autre que traverser Londres seule. Son exaspération à la pensée qu'elle se soucie si peu de sa sécurité n'était pourtant rien en regard de la rage qu'il ressentait à l'idée qu'elle lui cache quelque chose.

Rien ne justifiait une telle fureur. Il n'avait aucun droit d'exiger de Pénélope qu'elle partage ses secrets avec lui. Ils n'avaient nul engagement l'un envers l'autre, sinon une agréable complicité et un unique – quoi que profondément troublant – baiser. Et il ne lui aurait certainement jamais montré son journal si elle ne l'avait trouvé par hasard.

— Colin, murmura-t-elle. Je vous en prie… Ne faites pas cela.

Elle avait vu ses écrits personnels ; pourquoi ne pourrait-il voir les siens ? Avait-elle un amant ? Avait-elle menti en prétendant n'avoir jamais été embrassée ?

Bon sang ! Ce feu qui lui brûlait les tripes, était-ce de la… *jalousie* ?

— Colin, répéta-t-elle d'une voix chevrotante.

Elle posa sa main sur la sienne pour tenter de l'empêcher de décacheter le pli, non par la force, car elle n'était pas de taille à lutter, mais par la persuasion.

En vain. Rien n'aurait pu arrêter Colin à présent. Plutôt mourir que de lui rendre l'enveloppe sans l'avoir ouverte !

Il déchira le pli.

Un cri étranglé échappa à Pénélope qui tourna les talons et s'enfuit.

Colin lut ce qui était écrit.

Puis il se laissa tomber sur le banc, le souffle court, pris de vertige.

— Ô mon Dieu, murmura-t-il. Ô *mon Dieu*.

Lorsque Pénélope atteignit les dernières marches de Sainte-Bride, elle était au bord de la crise de nerfs. Du moins, aussi proche de la crise de nerfs qu'elle l'avait jamais été. Elle haletait, des larmes lui brûlaient les yeux, et son cœur…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Eh bien, il lui semblait qu'il était sur le point de jaillir de sa poitrine, si une telle chose était possible.

Comment Colin avait-il pu faire cela ? Il l'avait suivie. *Suivie !* Pour quelle raison ? Qu'avait-il à y gagner ? Pourquoi aurait-il…

Elle regarda soudain autour d'elle.

— Oh, bon sang ! gémit-elle sans se soucier d'être entendue.

Son fiacre avait disparu. Elle lui avait pourtant demandé de l'attendre en précisant qu'elle n'en aurait que pour quelques minutes, mais il n'était nulle part en vue.

Cela aussi, c'était la faute de Colin. S'il ne l'avait pas retenue, elle ne se serait pas retrouvée sur les marches de Sainte-Bride, au beau milieu de la City, si loin de chez elle qu'elle aurait pu tout aussi bien se trouver en France. Les gens commençaient à la regarder et n'allaient pas tarder à l'accoster. Jamais on n'avait vu une dame de la bonne société, seule dans la City, au bord de la crise de nerfs, qui plus est.

Comment avait-elle pu être stupide au point de croire que Colin était l'homme idéal ? Elle avait passé la moitié de sa vie à vénérer un être imaginaire. Le Colin qu'elle connaissait – non, le Colin qu'elle avait cru connaître – n'existait pas, c'était évident. Et quel que soit cet homme, elle n'était même pas sûre d'éprouver ne serait-ce que de l'amitié pour lui. Celui qu'elle avait aimé avec tant de ferveur pendant de si longues années ne se serait jamais comporté ainsi. Il ne l'aurait pas suivie… ou s'il l'avait fait, cela n'aurait été que pour veiller sur sa sécurité. Il ne se serait pas montré aussi cruel. Et en aucun cas, il n'aurait ouvert une correspondance privée.

Il est vrai qu'elle avait lu deux pages de son journal, mais celui-ci n'était pas sous pli scellé !

Elle se laissa tomber sur les marches, et sentit la pierre froide à travers ses jupes. Il ne lui restait plus qu'à attendre Colin. Il aurait fallu être insensée pour tenter de regagner Mayfair à pied, seule de surcroît ! Elle aurait pu essayer de héler un fiacre dans Fleet Street, mais elle craignait de ne pas en trouver. Et d'ailleurs, à quoi bon fuir Colin ? Il connaissait

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

son adresse, et à moins qu'elle ne se retire dans les Orcades, elle n'échapperait pas à une confrontation.

Elle soupira. Colin, en grand voyageur qu'il était, n'hésiterait pas à la traquer jusque dans les Orcades. Et de toute façon, elle n'éprouvait pas la moindre envie d'aller là-bas.

Elle ravala un sanglot. Elle perdait la tête. Pourquoi cette idée fixe au sujet des Orcades ?

Soudain, la voix de Colin résonna derrière elle, froide et coupante.

— Debout, dit-il simplement.

Elle s'exécuta, non pas parce qu'il lui en avait donné l'ordre (du moins se plut-elle à le croire), ni parce qu'elle avait peur de lui, mais parce qu'elle ne pouvait rester indéfiniment assise sur les marches de Sainte-Bride, et que même si, en cet instant précis, elle rêvait de ne pas voir Colin pendant les six mois à venir, lui seul pouvait la ramener chez elle saine et sauve.

Il désigna son cabriolet du menton.

— Allons-y.

Elle se dirigea vers l'attelage. Alors qu'elle y montait, elle entendit Colin indiquer Mount Street au cocher, puis lui préciser qu'il était « inutile de prendre un raccourci ».

Oh, Seigneur !

Ils roulaient depuis trente bonnes secondes lorsqu'il lui tendit l'unique feuillet qui se trouvait dans l'enveloppe qu'elle avait laissée dans l'église.

— Je crois que ceci vous appartient, dit-il.

Elle déglutit péniblement et regarda ledit feuillet, même si elle n'en avait nul besoin. Elle en connaissait déjà le contenu par cœur. Elle l'avait écrit et réécrit tant de fois la nuit précédente qu'il était gravé dans sa mémoire.

Il n'y a rien que je méprise davantage qu'un gentleman qui trouve amusant de tapoter la main d'une dame d'un geste condescendant tout en murmurant : « Souvent femme varie. » Et parce que je crois que l'on devrait

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

toujours agir selon ses paroles, je fais en sorte de m'en tenir à mes déclarations et à mes décisions.

Voilà dans quel esprit, ami lecteur, j'ai écrit ma chronique du 19 avril, fermement décidée à ce qu'elle soit la demière. Cependant, des événements indépendants de ma volonté (ou plutôt, que je n'approuve pas) me contraignent à prendre de nouveau la plume.

Mesdames et messieurs, votre dévouée chroniqueuse n'est PAS lady Cressida Twombley. Celle-ci n'est qu'un imposteur et une calculatrice, et cela me briserait le cœur de voir mes années de labeur attribuées à une femme telle que celle-ci.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 21 avril 1824

Pénélope replia le feuillet avec un soin minutieux, mettant ce délai à profit pour reprendre ses esprits et chercher ce qu'elle était supposée dire dans un tel moment. Finalement, elle essaya de sourire, sans toutefois croiser le regard de Colin, et lui demanda d'un ton qu'elle espérait léger :

— Vous aviez deviné ?

Il ne répondit pas. Elle leva les yeux… et le regretta aussitôt. Colin n'était plus lui-même. Le sourire d'ordinaire si prompt à fleurir sur ses lèvres et la lueur joyeuse qui brillait en permanence au fond de ses yeux avaient disparu, remplacés par une expression glaciale et un regard féroce.

L'homme qu'elle connaissait, celui qu'elle avait aimé si longtemps… Elle ne savait plus qui il était.

— Je suppose que cela veut dire non, chevrota-t-elle.

— Savez-vous ce que j'essaie de faire, pour l'instant ? gronda-t-il soudain d'une voix si forte qu'elle couvrit le claquement des sabots des chevaux sur le pavé.

Elle ouvrit la bouche pour dire non, mais un seul regard au visage de Colin lui suffit pour comprendre qu'il n'attendait pas de réponse, aussi garda-t-elle le silence.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— J’essaie de déterminer ce qui me met le plus en colère. Il y a tant de raisons, en vérité, que j’ai le plus grand mal à trouver la principale.

Pénélope aurait bien fait une suggestion – sa tromperie était probablement un solide point de départ –, mais à la réflexion, elle décida de garder son avis pour elle.

— Tout d’abord, reprit Colin d’une voix si monocorde qu’il devait manifestement fournir de gros efforts pour contrôler sa fureur (ce qui était en soi assez déstabilisant, car jamais elle n’aurait pensé que Colin puisse être furieux), je ne parviens pas à croire que vous soyez assez stupide pour vous aventurer seule dans la City, qui plus est dans une voiture de location !

— Je n’aurais pas pu y aller seule dans l’une de nos propres voitures, répliqua Pénélope, avant de se souvenir qu’elle n’était pas supposée répondre.

Il tourna légèrement la tête vers la gauche. Elle ignorait ce que cela signifiait, mais ce n’était sûrement pas bon signe, d’autant que les muscles de son cou semblaient tendus à l’extrême.

— Pardon ? demanda-t-il d’une voix aussi lisse que l’acier.

Eh bien, *à présent*, elle était supposée répondre, n’est-ce pas ?

— Euh, rien, fit-elle en espérant que son ton évasif attirerait l’attention de Colin sur la suite de sa réponse. C’est juste que je ne suis pas autorisée à sortir seule.

— Je le sais, aboya Colin. Et il y a de fichtrement bonnes raisons à cela.

— Par conséquent, poursuivit-elle, choisissant d’ignorer la seconde partie de sa réponse, pour sortir seule, je ne pouvais pas utiliser l’un de nos attelages. Aucun de nos cochers n’aurait accepté de me conduire ici.

— Votre personnel est manifestement plein de sagesse et de bon sens, rétorqua Colin.

Pénélope ne répondit pas.

— Avez-vous seulement idée de ce qui aurait pu vous arriver ? gronda Colin, dont le masque commençait à se craqueler.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Non, pas vraiment, en fait, avoua-t-elle, mal à l'aise. J'étais déjà venue ici et…

— *Quoi ?*

Colin referma la main sur son bras avec force.

— Qu'avez-vous dit ?

De peur de mettre sa vie en danger en répétant ses paroles, Pénélope se contenta de le regarder droit dans les yeux dans l'espoir de retrouver, derrière la rage qui étincelait dans ses prunelles, l'homme qu'elle connaissait et chérissait.

— Je n'y vais que lorsque j'ai un courrier urgent pour mon imprimeur, expliqua-t-elle. Je lui envoie un message codé, et il sait qu'il doit venir relever mon courrier ici.

— À propos, grommela Colin en lui arrachant le feuillet des mains, qu'est-ce que c'est que cela ?

Pénélope le regarda, désorientée.

— J'aurais pensé que c'était évident. Je suis…

— Oui, bien sûr, vous êtes cette maudite lady Whistledown. Vous avez probablement bien ri de moi lorsque je vous ai avoué que je soupçonnais Éloïse.

Le cœur serré, Pénélope vit ses traits se décomposer à mesure qu'il parlait.

— Non ! protesta-t-elle. Non, Colin, jamais ! Jamais je ne me serais moquée de vous !

À en juger à son expression, il n'en croyait pas un mot. Il y avait de l'humiliation dans ses yeux émeraude. C'était un sentiment qu'elle n'y avait jamais vu, qu'elle n'aurait jamais imaginé y voir. Colin était un Bridgerton. Il était aimé de tous, posé, sûr de lui. Rien ne pouvait l'embarrasser. Personne ne pouvait l'humilier.

Excepté elle, apparemment.

— Je ne pouvais pas vous le dire, murmura-t-elle en cherchant désespérément à chasser cette ombre affreuse qui lui voilait le regard. Vous comprenez sûrement que cela m'était impossible.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il garda le silence pendant une éternité, puis, comme si elle n'avait jamais rien dit, ni tenté de plaider sa cause, il leva le feuillet en l'air et le secoua, sans la moindre considération pour ses protestations.

— C'est de la folie, maugréa-t-il. Auriez-vous perdu l'esprit ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Vous aviez une parfaite échappatoire. Cressida Twombley était prête à porter le blâme à votre place.

Et soudain, il la prit par les épaules et la serra si fort qu'elle en eut le souffle coupé.

— Pourquoi ne pas avoir laissé l'affaire se régler d'elle-même, Pénélope ?

Sa voix était fiévreuse, son regard étincelant. Jamais elle ne l'avait vu en proie à une si vive émotion. Pourquoi fallait-il que cette émotion soit de la colère, pour ne pas dire de la honte, et qu'elle soit dirigée contre elle ?

— Je n'ai pas pu la laisser faire, murmura-t-elle. Je n'ai pas pu accepter qu'elle prenne ma place.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

13

— Et pourquoi pas ? tonna Colin en la lâchant.

Pénélope le fixa, muette de stupeur.

— Parce que… parce que… bégaya-t-elle, incapable d'expliquer son geste.

Elle avait le cœur en miettes, son plus terrifiant – et exaltant – secret venait d'être découvert, et Colin s'imaginait qu'elle était en état d'analyser ses sentiments ?

— Je sais, enchaîna-t-il, que cette femme est sans doute la pire garce…

Pénélope sursauta.

— … que le sol anglais ait jamais portée, du moins pour cette génération, mais pour l'amour du Ciel, Pénélope, poursuivit-il en se passant la main dans les cheveux et en la fixant d'un regard dur, elle allait prendre sur elle les reproches…

— Les louanges, l'interrompit Pénélope d'un ton buté.

— Les reproches, insista Colin. Avez-vous la moindre idée de ce qui se passera si l'on apprend qui vous êtes en réalité ?

Pénélope eut une moue impatiente ; tant de condescendance l'irritait au plus haut point.

— J'ai eu plus de dix ans pour réfléchir à cette éventualité.

Il plissa les yeux.

— Seriez-vous sarcastique ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pas du tout, répliqua-t-elle. Vous croyez vraiment que je n'ai pas passé un certain temps au cours de la dernière décennie à m'interroger sur ce qui se passerait si j'étais démasquée ? Il faudrait que je sois la dernière des idiotes pour ne pas y avoir pensé.

Il la prit de nouveau par les épaules.

— Votre réputation serait ruinée, Pénélope. Ruinée ! Comprenez-vous ce que je dis ?

— Si je n'avais pas compris jusqu'à maintenant, répliqua Pénélope, je vous assure que ce serait le cas après avoir entendu vos lamentations lorsque vous accusiez Éloïse d'être lady Whistledown.

Il se renfrogna, manifestement agacé qu'elle lui rappelle son erreur.

— Les gens ne vous adresseront plus la parole, rétorqua-t-il. Ils vous ignoreront purement et simp…

— Les gens ne m'adressent *jamais* la parole, lui rappela-t-elle d'un ton acide. La plupart du temps, ils ne s'aperçoivent même pas que je suis là. Pourquoi croyez-vous que j'aie pu garder mon secret aussi longtemps ? Je suis invisible, Colin. Personne ne me voit, personne ne me parle. Je suis là, j'écoute, et *personne ne le remarque*.

— Ce n'est pas vrai, protesta-t-il, mais il ne put s'empêcher de détourner le regard.

— Oh, que si, et vous le savez. Vous ne le niez, ajouta-t-elle en pointant sur lui un index accusateur, que parce que vous vous sentez coupable.

— Pas du tout !

— Oh, je vous en prie ! rétorqua-t-elle, moqueuse. Vous n'agissez que par culpabilité.

— Pen…

— En ce qui me concerne, du moins, précisa-t-elle.

Elle avait le souffle court, sa peau était brûlante, et il lui semblait qu'un brasier courait dans ses veines.

— Vous croyez que je n'ai pas remarqué combien vous avez pitié de moi, votre famille et vous ? Vous pensez que je n'ai pas vu que chaque fois

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

que vos frères ou vous-même assistiez à un bal où je me trouvais aussi, vous m'invitiez à danser ?

— Nous sommes bien élevés, marmonna Colin. Et nous vous aimons bien.

— Et vous êtes navrés pour moi, ajouta Pénélope. Vous aimez bien Felicity, mais je ne vous vois pas la faire danser chaque fois que vous la croisez.

Il la lâcha abruptement.

— Parce que je ne l'aime pas autant que vous.

Pénélope cilla, déconcertée. Cela lui ressemblait bien, de réussir à placer un compliment au beau milieu d'une querelle ! Rien n'aurait pu la désarmer davantage.

— Cela dit, reprit Colin en redressant le menton d'un air supérieur et vaguement méprisant, vous n'avez pas répondu à ma première question.

— À savoir ?

— Que cette lady Whistledown ruinera votre réputation.

— Pour l'amour du Ciel, grommela-t-elle, vous parlez d'elle comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre.

— Pardonnez-moi, mais j'ai encore du mal à associer la femme qui se trouve en face de moi et la harpie qui rédige cette chronique.

— Colin !

— L'auriez-vous pris comme une insulte ? raillat-il.

— Oui ! J'ai travaillé dur à la rédaction de cette chronique.

Elle serra entre ses poings la fine étoffe de sa robe sans se soucier de la chiffonner. Il fallait qu'elle fasse quelque chose de ses mains, ou elle risquait d'exploser de colère. Elle aurait pu croiser les bras d'un air de défi, mais elle refusait de se laisser aller à une attitude aussi puérile. Sans compter que Colin avait déjà adopté cette posture, et que cela suffisait amplement que l'un d'entre eux se comporte comme un gamin de six ans.

— Loin de moi l'idée de dénigrer votre œuvre, assura-t-il d'un ton condescendant.

— Allons donc.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vraiment, insista-t-il.

— Dans ce cas, que croyez-vous que vous êtes en train de faire ?

— Je me comporte en adulte ! riposta-t-il avec impatience. Il faut bien que l'un de nous deux fasse preuve d'un peu de maturité.

— Vous osez me parler de se conduire en adulte ? se rebiffa Pénélope. Vous qui fuyez les responsabilités ?

— Que diable dois-je comprendre ?

— Il me semble que c'est assez clair !

Il n'insista pas.

— Je n'arrive pas à croire que vous me parliez ainsi.

— Vous n'arrivez pas à croire que je le fasse, ironisa-t-elle, ou que j'en aie l'audace ?

Il la regarda sans répondre, visiblement déconcerté par sa question.

— J'ai plus de ressources que vous ne le pensez, Colin.

Puis, d'une voix plus posée, elle ajouta :

— J'ai plus de ressources que je ne le pensais jusqu'à présent.

Il demeura silencieux un moment puis, comme s'il ne pouvait se résoudre à abandonner le sujet, demanda entre ses dents :

— Que vouliez-vous dire en m'accusant de fuir les responsabilités ?

Pénélope se mordit la lèvre avant de pousser une profonde inspiration censée l'aider à retrouver son calme.

— À votre avis, pourquoi voyagez-vous autant ?

— Parce que cela me plaît, répondit-il d'un ton sec.

— Et parce que vous vous ennuyez à mourir, ici, en Angleterre.

— Et cela fait de moi un enfant ?

— Oui, parce que vous refusez de grandir et de prendre une décision d'adulte qui vous obligerait à vous fixer quelque part.

— Quel genre de décision ?

Elle leva les mains d'un geste agacé. N'était-ce pas évident ?

— Vous marier, par exemple.

— S'agit-il d'une proposition ? demanda-t-il d'un ton railleur, tout en lui adressant un sourire insolant.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Les joues de Pénélope s'enflammèrent, mais elle s'obligea à poursuivre :

— Vous savez bien que non. N'essayez pas de changer de sujet en vous montrant délibérément cruel.

Elle attendit qu'il réponde, et, peut-être, qu'il lui présente des excuses, mais son silence prolongé était si insultant qu'elle ne put retenir un petit reniflement de mépris.

— Enfin, Colin, vous avez trente-trois ans !

— Et vous, vingt-huit, répliqua-t-il, et son ton n'avait rien d'aimable.

Cela lui fit l'effet d'un coup de poing dans l'estomac, mais Pénélope était trop furieuse pour battre en retraite.

— Contrairement à vous, articula-t-elle lentement, je n'ai pas le privilège de pouvoir demander sa main à quelqu'un. Et contrairement à *vous*, ajouta-t-elle dans l'unique intention d'éveiller en lui la culpabilité dont elle l'avait accusé un instant auparavant, je ne suis pas entourée d'un aréopage de prétendants, aussi n'ai-je jamais eu le luxe de refuser qui que ce soit.

Il pinça les lèvres.

— Et vous espérez agrandir le cercle de vos admirateurs en avouant que vous êtes lady Whistledown ?

— Essaieriez-vous de m'insulter ?

— J'essaie d'être réaliste ! Un objectif que vous semblez avoir totalement perdu de vue !

— Je n'ai jamais dit que j'envisageais de révéler que je suis lady Whistledown.

D'un geste sec, il attrapa sur la banquette le pli contenant la dernière chronique de lady Whistledown.

— Alors à quoi rime ceci ?

Elle s'en empara et sortit le feuillet de l'enveloppe.

— Veuillez m'excuser, dit-elle d'un ton lourd de sarcasme. Le passage où je proclame mon identité aura échappé à mon attention.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous croyez que votre chant du cygne va calmer la fièvre collective quant à l'identité de lady Whistledown ? Pardon, ajouta-t-il, la main sur le cœur, j'aurais peut-être dû dire de *vous* démasquer. Après tout, je m'en voudrais de vous priver des *louanges* qui vous sont dues.

— Vous êtes tout simplement odieux, à présent, répliqua-t-elle.

Tout au fond d'elle-même, une petite voix se demandait pourquoi elle n'avait pas encore fondu en larmes. Cet homme était Colin, elle l'aimait depuis toujours, et il se comportait comme s'il la haïssait. Existait-il au monde une meilleure raison de pleurer ?

Peut-être se trompait-elle du tout au tout. Peut-être la tristesse qui l'envahissait était-elle le deuil d'un beau rêve – un rêve prénommé Colin. Elle s'était forgé une image idéale de lui, mais à chaque parole blessante qu'il lui adressait, il devenait de plus en plus clair qu'elle ne l'avait pas vu tel qu'il était.

— J'essaie simplement de vous faire comprendre quelque chose, rectifia-t-il en lui reprenant le feuillet des mains. Vous voyez ceci ? C'est une véritable incitation à enquêter sur vous. Vous provoquez la bonne société, vous la mettez au défi de vous démasquer.

— Absolument pas !

— Ce n'est peut-être pas votre intention, mais c'est ce qui risque fort d'arriver.

Il n'avait peut-être pas tort sur ce point, mais Pénélope n'était pas d'humeur à le reconnaître.

— C'est un risque que je suis prête à prendre, répliqua-t-elle en croisant les bras et en détournant les yeux avec ostentation. En onze ans, personne ne m'a démasquée. Je ne vois pas de raisons de m'inquiéter maintenant

Colin poussa un soupir exaspéré.

— Savez-vous ce que c'est que l'argent ? Savez-vous combien de personnes lorgnent sur les mille livres de lady Danbury ?

— Je sais mieux que vous ce qu'est l'argent, rétorqua-t-elle, frémissant sous l'insulte, et mon secret ne sera pas moins bien gardé à cause de la

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

récompense de lady Danbury.

— Celle-ci ne peut que renforcer la détermination des gens, ce qui vous rend plus vulnérable. Sans parler, ajouta-t-il d'un air narquois, de la gloire qu'il y aurait à vous démasquer, comme l'a souligné ma plus jeune sœur.

— Hyacinthe ?

Il hocha la tête d'un air sombre en posant le feuillet sur la banquette à côté de lui.

— Si Hyacinthe considère que c'est une gloire de découvrir votre identité, soyez certaine qu'elle n'est pas la seule. C'est peut-être pour cette raison même que Cressida Twombley s'est lancée dans cette stupide entreprise.

— Cressida l'a fait pour l'argent, grommela Pénélope. J'en suis sûre.

— Peu importe ce qui la motive. Ce qui compte, c'est qu'elle l'a fait, et une fois que vous l'aurez éliminée par votre sottise…

Il asséna un coup de poing sur le feuillet, et Pénélope tressaillit.

— … quelqu'un d'autre prendra sa place.

— Vous ne m'apprenez rien que je ne sache déjà, déclara-t-elle, en grande partie parce qu'elle ne supportait pas de lui laisser le dernier mot.

— Dans ce cas, bonté divine, laissez Cressida poursuivre son imposture ! s'écria-t-il. Elle est la réponse à vos prières.

Pénélope le regarda droit dans les yeux.

— Vous ignorez tout de mes prières, laissa-t-elle froidement tomber.

Quelque chose dans son intonation frappa Colin en plein cœur. Elle ne l'avait pas fait changer d'avis, ne l'avait pas même déstabilisé, mais il ne parvenait plus à trouver les mots qu'il fallait pour combler le silence. Il la scruta un instant, puis laissa son regard dériver vers la fenêtre, considérant d'un œil distrait le dôme de la cathédrale Saint-Paul.

— Nous rentrons vraiment par le chemin des écoliers, murmura-t-il.

Pénélope ne répondit pas. Il ne s'en vexa pas. En vérité, il avait dit ce qui lui passait par la tête dans le seul but de remplir le silence.

— Si vous laissez Cressida… commença-t-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Arrêtez ! le supplia-t-elle. Je vous en prie, n'insistez pas. Il m'est impossible de la laisser faire.

— Avez-vous réellement songé aux conséquenses ?

Elle lui adressa un regard pénétrant.

— Croyez-vous que j'aie été capable de penser à autre chose ces derniers jours ?

Il tenta une autre tactique.

— Est-ce vraiment si important que les gens sachent que vous êtes lady Whisùedown ? *Vous* savez que vous avez été assez intelligente pour nous berner tous ; cela ne vous suffit pas ?

— Vous ne m'avez donc pas écoutée ? fit-elle, incrédule. Je n'ai pas besoin que l'on sache qu'il s'agit de moi. Je veux juste que l'on sache que ce n'est pas *elle !*

— Mais apparemment, cela vous est indifférent que l'on prenne n'importe qui d'autre pour lady Whistledown, insista Colin. Après tout, vous avez accusé lady Danbury avec insistance.

— Il fallait bien que j'accuse *quelqu'un*, plaida Pénélope. Lady Danbury m'avait demandé à brûle-pourpoint de citer un nom ; je ne pouvais pas me désigner. Du reste, ce ne serait pas si grave que l'on croie que c'est elle. Au moins, j'aime beaucoup lady Danbury.

— Pénélope…

— Que ressentiriez-vous si l'on publiait votre journal sous le nom de Nigel Berbrooke ? le coupa-t-elle.

— Nigel Berbrooke est à peine capable d'aligner deux phrases ! ironisa Colin. Je ne vois pas qui pourrait croire qu'il ait écrit mes journaux.

Se souvenant après coup que Nigel Berbrooke avait épousé l'une des sœurs de Pénélope, il secoua la tête en guise d'excuse.

— Essayez tout de même d'imaginer la situation, insista-t-elle. Ou substituez-lui n'importe quelle personne qui vous évoque Cressida Twombley.

— Pénélope, soupira-t-il, je ne suis pas vous. Vous ne pouvez comparer nos situations. En outre, si je publiais mes journaux, ils ne

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

ruineraient pas ma réputation aux yeux de la société.

Comme elle s'affaissait sur la banquette et laissait échapper un soupir bruyant, il sut qu'il avait visé juste.

— Bien, déclara-t-il. C'est décidé. Nous allons déchirer ceci…

Il tendit la main vers le feuillet.

— Non ! s'écria Pénélope en bondissant pratiquement de la banquette. Ne faites pas cela !

— Mais vous venez de dire…

— Je n'ai rien dit du tout ! hurla-t-elle. J'ai juste soupiré.

— Oh, pour l'amour de Dieu, Pénélope ! s'impatienta-t-il. Vous avez clairement admis que…

Elle ouvrit des yeux ronds d'indignation.

— Je ne me souviens pas de vous avoir autorisé à interpréter mes soupirs.

Colin considéra la feuille qu'il tenait toujours entre les doigts, soudain indécis.

— De toute façon, poursuivit-elle, le regard étincelant d'un tel feu qu'elle en devenait presque belle, je connais cette chronique par cœur. Vous pouvez toujours détruire ce papier, vous ne me détruirez pas !

— C'est bien dommage, marmonna Colin.

— Qu'avez-vous dit ?

— La Whistledown, grinça-t-il. C'est la Whistledown que j'aimerais détruire. Je ne vous veux aucun mal.

— Je *suis* lady Whistledown.

— Hélas !

Il sembla à Pénélope qu'une barrière cédait soudain en elle. Toute sa rage, toute sa frustration, tous les sentiments négatifs qu'elle avait muselés depuis des années jaillirent d'un coup… et tous étaient dirigés contre Colin, la personne de la bonne société qui les méritait sans doute le moins.

— Pourquoi êtes-vous tellement en colère contre moi ? cria-t-elle. Qu'ai-je donc fait de si effroyable ? Me montrer plus intelligente que

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

vous ? Savoir garder un secret ? M'amuser aux dépens la bonne société ?

— Pénélope, vous…

— Non ! Taisez-vous. C'est à mon tour de parler !

Colin, bouche bée, la regarda d'un air à la fois choqué et incrédule.

— Je suis fière de ce que j'ai accompli, articula-t-elle d'une voix vibrante d'émotion. Je me moque de votre avis. Je me moque de l'avis de tout le monde. Personne ne pourra me retirer ce que j'ai fait.

— Je n'essaie pas…

— Peu m'importe que l'on sache la vérité, reprit-elle, interrompant ses protestations tardives, mais plutôt mourir que de laisser Cressida Twombley, la personne qui… qui…

Elle tremblait à présent de tous ses membres, tandis que les souvenirs affluaient, tous plus pénibles les uns que les autres.

Cressida, dont la grâce et l'habileté étaient proverbiales, trébuchant et renversant du punch sur la robe de Pénélope alors toute jeune débutante – la seule tenue qui ne soit ni jaune ni orange que sa mère l'avait autorisée à commander à la modiste.

Cressida, suave, suppliant de jeunes célibataires de faire danser Pénélope, d'une voix si forte que cette dernière ne pouvait qu'en être mortifiée.

Cressida, s'inquiétant en public du physique de Pénélope et roucoulant : « Il n'est tout simplement pas sain de peser plus de soixante kilos à notre âge. »

Pénélope n'avait jamais su si Cressida avait été capable de réprimer un ricanement après avoir lancé cette remarque désobligeante. Elle s'était enfuie, aveuglée par les larmes, douloureusement consciente du lourd balancement de ses hanches à chaque pas.

Cressida avait toujours eu le don pour trouver les mots qui blessent et de remuer le couteau dans la plaie. En dépit de l'amitié d'Éloïse et des encouragements chaleureux de lady Bridgerton, Pénélope s'était couchée en pleurant plus d'un soir, chaque fois à la suite d'une pique bien placée de la part de Cressida Cowper Twombley.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Incapable de l'affronter et de se défendre, elle avait toujours cédé devant Cressida dans le passé, mais elle ne pouvait la laisser lui voler *cela* – sa vie secrète, la seule partie d'elle-même qui soit forte, fière et courageuse.

Pénélope ignorait peut-être comment se protéger contre les attaques, mais lady Whistledown, elle, le savait.

— Pénélope ? fit Colin d'un ton prudent.

Elle le regarda sans comprendre, et il lui fallut plusieurs secondes pour se souvenir qu'elle était en 1824 et non plus en 1814, et qu'elle se trouvait dans une voiture en compagnie de Colin Bridgerton, et non errant à la lisière d'une salle de bal en essayant d'échapper à Cressida Twombley.

— Est-ce que ça va ? s'enquit-il.

Elle hocha la tête. Du moins, elle essaya.

Il parut vouloir dire quelque chose, puis se raviser, car il demeura un instant les lèvres entrouvertes. Posant alors ses mains sur les siennes, il murmura :

— Et si nous en parlions plus tard ?

Cette fois, elle parvint à acquiescer d'un bref hochement de tête. Elle était pressée de tourner la page sur cet effroyable après-midi, mais n'en avait pas tout à fait terminé.

— La réputation de Cressida n'a pas été ruinée, déclara-t-elle calmement.

Colin tourna vers elle un regard confus.

— Je vous demande pardon ?

Elle répéta en haussant un peu la voix :

— Cressida a dit qu'elle était lady Whistledown, mais sa réputation n'a pas été ruinée pour autant.

— Parce que personne ne l'a crue. Et puis, ajouta-t-il sans réfléchir, elle est… différente.

Pénélope pivota vers lui avec lenteur, le regard résolu.

— En quoi est-elle différente ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Quelque chose qui ressemblait à de la panique oppressa soudain Colin. Il avait compris avant d'avoir achevé sa phrase que ce n'étaient pas les mots à dire. Comment une simple petite remarque pouvait-elle être aussi malvenue ?

Elle est différente.

Ils savaient tous deux ce qu'il avait voulu dire. Cressida était populaire. Cressida était belle. Cressida pouvait supporter tout cela avec aplomb.

Pénélope, elle…

Elle était… Pénélope. Pénélope Featherington. Et elle ne possédait ni l'influence ni les relations qui sauveraient sa réputation. Les Bridgerton auraient beau faire bloc autour d'elle et lui offrir leur soutien, même eux ne pourraient empêcher sa chute. Ils auraient pu la protéger de n'importe quel autre scandale, mais lady Whistledown avait éreinté à peu près tous les personnages haut placés des Îles britanniques à un moment ou à un autre. Une fois la surprise passée, les remarques désobligeantes commenceraient à pleuvoir.

Pénélope ne serait pas louée pour sa perspicacité, son humour ou son audace.

Elle serait vilipendée pour sa mesquinerie, sa méchanceté et sa jalousie.

Colin connaissait la haute société. Il savait de quoi ses pairs étaient capables. Aussi nobles soient-ils individuellement, collectivement, ils avaient une fâcheuse tendance à s'aligner sur le plus bas dénominateur commun.

Lequel était vraiment très bas.

— Je vois, dit Pénélope dans un silence lourd.

— Non, s'empressa-t-il de répondre, vous ne voyez pas. Je…

— Si, Colin, l'interrompit-elle d'un ton résigné. Je vois très bien. J'avais toujours espéré, je suppose, que *vous* étiez différent.

Il croisa son regard, et soudain, ses mains furent sur les épaules de Pénélope, les serrant si fort qu'elle ne put détourner les yeux. Il ne lui dit

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

pas un mot, mais ses yeux l'interrogeaient.

— Je pensais que vous aviez confiance en moi, reprit Pénélope. Que vous voyiez au-delà de mon apparence de vilain petit canard.

Le visage de Pénélope lui était si familier, songea-t-il. Il l'avait vu des milliers de fois, et pourtant, jusqu'à ces derniers jours, il n'aurait pu affirmer qu'il le connaissait réellement. Se serait-il souvenu qu'elle avait une petite tache de naissance près du lobe de l'oreille gauche ? Avait-il jamais remarqué l'éclat lumineux de son teint ? Et les pépites d'or fin qui parsemaient ses iris bruns, tout près des pupilles ?

Comment avait-il pu la faire si souvent danser sans jamais s'apercevoir que sa bouche était large, pulpeuse et faite pour les baisers ?

Lorsqu'elle était nerveuse, elle s'humectait les lèvres. Il l'avait vue faire l'autre jour. Elle l'avait forcément déjà fait depuis douze ans qu'il la connaissait, mais ce n'était que maintenant que la seule vue de la pointe de sa langue éveillait en lui un désir irrépressible.

— Vous n'êtes pas un vilain petit canard, protesta-t-il d'une voix basse et vibrante.

Elle écarquilla les yeux.

Il murmura :

— Vous êtes belle.

— Non, fit-elle dans un souffle. Ne dites pas des choses que vous ne pensez pas.

Il enfonça les doigts dans ses épaules.

— Vous êtes belle, répéta-t-il. J'ignore comment… J'ignore quand…

Il lui effleura les lèvres des doigts, son souffle les enveloppant d'une caresse brûlante.

— … mais vous l'êtes devenue.

Il se pencha vers elle et scella ses paroles d'un baiser lent, presque respectueux. À présent, il n'était plus aussi surpris de ce qui se passait, ni de sa folle envie d'elle. Le choc était passé, et avait été remplacé par le besoin simple, presque primitif, de la revendiquer haut et fort comme sienne.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sienne ?

Il s'écarta légèrement pour scruter son visage.

Pourquoi pas ?

— Qu'y a-t-il ? murmura-t-elle.

— Vous *êtes* belle, dit-il en secouant la tête, confus. Je ne comprends pas pourquoi personne d'autre ne s'en est encore aperçu.

Quelque chose de tiède et de doux commença à se déployer dans le cœur de Pénélope. Elle n'aurait su analyser cette sensation. Il lui semblait que son sang était plus chaud dans ses veines. Cela partait de la poitrine pour se diffuser lentement dans tout son corps, jusqu'aux pieds.

Cela lui donnait le vertige. Cela la comblait d'aise.

Cela lui donnait l'impression d'être entière.

Elle n'était pas belle. Elle savait qu'elle n'était pas belle, elle savait qu'elle ne pouvait être, au mieux, que modérément attirante, et encore, dans ses bons jours. Pourtant, Colin la croyait belle, et lorsqu'il la regardait…

Elle se sentait belle. Jamais elle n'avait éprouvé cela auparavant.

Il prit de nouveau ses lèvres, avec plus d'ardeur cette fois, mordillant, caressant, embrasant son corps, éveillant son âme. Ses reins étaient en feu et sa peau la brûlait là où il avait posé les mains, malgré la soie de sa robe.

Pas un instant elle ne se dit : « C'est mal. » Ce baiser représentait tout ce que son éducation lui avait appris à fuir et à redouter, mais elle savait, par toutes les fibres de son corps, de son esprit, de son âme, que rien, de toute sa vie, n'avait jamais été aussi juste. Elle était née pour cet homme, et elle avait passé tant d'années à s'efforcer d'accepter l'idée qu'il était né pour une autre qu'elle.

Découvrir qu'elle s'était trompée était le plaisir le plus exquis qui existe.

Elle le désirait, elle désirait ce baiser, elle désirait tout ce qu'il éveillait en elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Et elle voulait être belle, même si ce n'était qu'aux yeux de cet homme-là.

Car son regard, songea-t-elle rêveusement tandis qu'il l'étendait sur la banquette capitonnée du cabriolet, était le seul qui comptait.

Elle l'aimait. Elle l'avait toujours aimé. Même en cet instant, alors qu'il était si fâché contre elle qu'elle le reconnaissait à peine, qu'elle ne savait même plus si elle éprouvait encore de l'amitié pour lui, elle l'aimait éperdument.

Et elle voulait être à lui.

La première fois qu'il l'avait embrassée, elle avait passivement savouré ses avances, mais cette fois, elle était résolue à se montrer plus entreprenante. Elle avait toujours du mal à croire qu'elle était là, avec lui, et elle n'était pas assez naïve pour s'imaginer que ce baiser était voué à se renouveler régulièrement.

Il risquait même fort de ne jamais se reproduire. Elle n'éprouverait plus l'exquis plaisir d'être écrasée sous le poids de son corps, ni de sentir la caresse audacieuse de sa langue sur la sienne.

Elle n'aurait qu'une occasion. Une seule occasion de se forger un souvenir à chérir pour le restant de ses jours. Une seule occcasion de connaître la volupté.

La journée du lendemain serait effroyable, sachant qu'il trouverait quelque autre femme avec qui rire, plaisanter, et même se marier, mais aujourd'hui…

Aujourd'hui lui appartenait.

Et elle était déterminée à faire de ce baiser un souvenir inoubliable.

Elle tendit la main pour lui toucher les cheveux. Son geste fut d'abord hésitant – elle avait beau être décidée à se montrer une partenaire active, cela ne signifiait pas pour autant qu'elle avait une idée de la marche à suivre. La caresse de ses lèvres sur les siennes ne l'aidait en rien à rassembler ses pensées éparses, mais elle ne put cependant s'empêcher de remarquer que sous ses doigts, ses cheveux étaient semblables à ceux

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

d'Éloïse, qu'elle avait si souvent brossés depuis qu'elles étaient amies. Et à son grand dam…

Elle se mit à glousser.

Intrigué, il se redressa légèrement, un sourire amusé aux lèvres.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête, s'efforçant de retenir un sourire, tout en sachant qu'elle était en train de perdre la bataille.

— Allez, insista-t-il. Je ne pourrais continuer si je ne connais pas la raison de ce gloussement.

Les joues de Pénélope la brûlèrent, et une fois de plus, elle songea qu'elle ne faisait jamais les choses au bon moment. Elle se livrait aux pires inconvenances sur la banquette d'un cabriolet, et ce n'était que *maintenant* qu'elle avait la décence de rougir ?

— Dites-le-moi, chuchota-t-il en lui mordillant le lobe de l'oreille.

Elle secoua la tête.

Il posa les lèvres sur sa gorge, à l'endroit exact où battait son pouls.

— Allons.

Elle ne put que pousser un gémissement en rejetant la tête en arrière pour mieux s'offrir à sa bouche.

Sa robe qui, s'aperçut-elle, était en partie déboutonnée, glissa sur son épaule, révélant son décolleté. Fascinée à en avoir le vertige, elle le regarda tracer de ses lèvres un sillon de feu le long de sa gorge, jusqu'à ce que son visage soit dangereusement près de ses seins.

— Allez-vous me le dire ? souffla-t-il en lui griffant très doucement la peau de ses dents.

— Vous dire quoi ? haleta-t-elle.

Ses lèvres diaboliques continuaient de descendre le long de sa gorge, toujours plus bas.

— La raison de votre fou rire.

Pendant quelques secondes, Pénélope fut incapable de se souvenir de ce dont ils parlaient.

Il prit ses seins en coupe dans ses mains, à travers l'étoffe.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je vous torturerai le temps qu'il faudra pour vous. faire avouer, la menaça-t-il.

Pour toute réponse, Pénélope se cambra, accentuant encore la pression de ses seins contre les paumes de Colin.

Voilà un supplice dont elle n'était pas près de se lasser…

— Je vois, murmura-t-il.

D'un geste fluide, il tira sur sa camisole et, doucement, fit rouler le creux de sa paume sur la pointe de son sein.

— Dans ce cas, peut-être devrais-je…

Il immobilisa la main et la leva.

— … m'arrêter.

— Non ! gémit Pénélope.

— Alors dites-moi tout.

Elle fixa, fascinée, le spectacle de ses seins dénudés, offerts à la vue de Colin.

— Dites-moi, murmura-t-il en soufflant sur sa peau.

Quelque chose se contracta en elle, au plus profond de son corps, en un endroit dont on ne parlait jamais.

— Colin, s'il vous plaît… s'entendit-elle supplier.

Il la gratifia d'un lent sourire à la fois paresseux, satisfait, et carnassier.

— Je vous écoute ?

— Touchez-moi.

Du bout de l'index, il souligna la courbe de son épaule.

— Ici ?

Elle secoua fiévreusement la tête.

Il descendit le long de son cou.

— Je me rapproche ? demanda-t-il.

Elle acquiesça, incapable de détourner les yeux de ses seins.

Du doigt, il se mit à décrire de lentes spirales sensuelles, d'abord autour de la pointe, puis dessus, sous le regard hypnotisé de Pénélope, dont le corps continuait de se tendre.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Seul son souffle brûlant et saccadé troublait le silence.

Puis…

— Colin ! gémit-elle dans un hoquet étranglé.

Il ne pouvait tout de même pas…

Si ! Il referma les lèvres sur son sein. Avant même d'avoir perçu la chaleur de sa bouche, elle se cabra sur la banquette, pressant les hanches contre lui sans la moindre pudeur. Il la plaqua sur les coussins, la maintenant immobile tandis qu'il la caressait de la langue.

— Oh, Colin… Colin ! souffla-t-elle, haletante.

Elle posa les mains sur son dos musclé, le serrant désespérément contre elle comme pour ne plus jamais le laisser partir.

Il tira sur sa chemise pour la sortir de son pantalon. Comprenant ce qu'il voulait, elle glissa les paumes sous l'étoffe, les fit courir sur sa peau brûlante. Jamais elle n'avait touché un homme de cette façon. Jamais elle n'avait touché *qui que ce soit* ainsi, sauf peut-être elle-même… mais bien sûr, pas son propre dos.

Il gémit lorsqu'elle posa les mains sur lui, puis se tendit quand elle commença à le caresser. Le cœur de Pénélope bondit. Il aimait cela ! Il aimait la façon dont elle le touchait. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle était supposée faire, mais il aimait quand même cela.

— Vous êtes parfaite, murmura-t-il tout contre sa peau avant de tracer de ses lèvres un sillon de feu vers sa gorge, puis son cou.

Il s'empara de nouveau de sa bouche, de façon plus impérieuse cette fois, et glissa les mains sous ses fesses, les palpant, les pétrissant, les pressant contre sa virilité.

— J'ai envie de vous, haleta-t-il en ondulant contre elle. Je veux vous déshabiller, plonger en vous, et ne plus jamais vous laisser partir.

Pénélope poussa un gémissement où se mêlaient le désir et l'incrédulité. Comment était-il possible que de simples paroles fassent naître une telle félicité en elle ? Entre ses bras, elle se découvrait audacieuse, impudique… et follement désirable.

Elle aurait voulu que cet instant dure à jamais !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Oh, Pénélope… grogna-t-il, tandis que ses lèvres et ses mains se faisaient plus fiévreuses. Oh, Pénélope… Oh…

Il leva la tête. Abruptement.

— *Oh, Seigneur !*

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— La voiture s'est arrêtée.

Il fallut quelques instants à Pénélope pour comprendre ce que cela signifiait. S'ils ne roulaient plus, c'était qu'ils avaient atteint leur destination, à savoir…

Chez elle.

— Oh, Seigneur ! s'écria-t-elle à son tour.

Elle commença à tirer frénétiquement sur son corsage.

— Ne pouvons-nous demander au cocher de rouler encore un peu ?

Maintenant qu'elle s'était montrée aussi dévergondée, où était le mal à être franchement libertine ?

Colin referma les mains sur son corsage et le remit en place d'un geste sec.

— Quelle est la probabilité que votre mère n'ait pas encore remarqué la présence de mon cabriolet devant votre maison ?

— Assez forte, en vérité. Mais Briarly, lui, l'aura vu.

— Votre majordome reconnaîtrait ma voiture ? s'étonna Colin.

Elle hocha la tête.

— Vous êtes venu l'autre jour. Il n'oublie jamais ce genre de détails.

Colin pinça les lèvres, affichant une expression déterminée.

— Très bien, dit-il. Remettez de l'ordre dans votre tenue.

— Je peux regagner ma chambre en courant. Personne ne me verra.

— Permettez-moi d'en douter, répondit Colin, tout en rentrant sa chemise dans sa ceinture.

— Je vous assure que…

— Et moi, l'interrompit-il, je vous assure que l'on vous verra.

Il se lissa les cheveux, puis :

— Suis-je présentable ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Oui, mentit Pénélope.

En vérité, il était un peu rouge, ses lèvres étaient gonflées, et sa coiffure ne ressemblait, de près ou de loin, à aucun style identifiable.

— Parfait.

Il sauta de l'attelage et tendit la main à Pénélope.

— Vous venez avec moi ? demanda-t-elle.

Il la regarda comme si elle avait soudain perdu la raison.

— Bien entendu !

Elle ne bougea pas. Elle était si surprise par son attitude que ses jambes ne lui obéissaient plus. Il n'avait aucune raison de l'escorter jusqu'à l'intérieur de la maison. Les usages ne l'exigeaient nullement et…

— Bonté divine, Pénélope, s'impatienta-t-il en lui attrapant la main et en la forçant à descendre. Vous voulez m'épouser, oui ou non ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

14

Elle s'affala sur le trottoir.

La plupart du temps, Pénélope était – du moins à son avis – un peu plus gracieuse que les gens ne s'accordaient en général à le reconnaître. Elle dansait bien, jouait du piano en faisant courir ses mains sur le clavier avec une grande élégance et pouvait traverser une salle de bal bondée sans se cogner dans chaque invité (ou meuble) situé sur son passage.

Toutefois, lorsqu'elle entendit Colin formuler cette demande en mariage aussi inattendue que prosaïque, son pied, qui avait déjà quitté la voiture, se posa dans le vide. Elle perdit l'équilibre avant de tomber, littéralement, aux pieds de Colin.

— Mon Dieu, Pénélope ! s'écria-t-il en s'accroupissant. Est-ce que ça va ?

— Très bien, répondit-elle, mortifiée, tout en cherchant un trou dans le sol pour y ramper et attendre la mort.

— En êtes-vous certaine ?

— Je vous assure que tout va bien.

Elle porta la main à sa joue, qui devait maintenant s'orner d'une superbe empreinte en creux de la botte de Colin.

— Disons que j'ai été un peu surprise, c'est tout.

— Pourquoi ?

— *Pourquoi ?*

— Oui, pourquoi ?

Elle battit des paupières. Une fois. Deux fois.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Euh… Ma foi… Cela pourrait avoir un rapport avec votre allusion à un *mariage*.

Il la remit debout sans cérémonie, manquant de peu de lui déboîter l'épaule.

— Eh bien, que pensiez-vous que j'allais dire ?

Elle le regarda, incrédule. Avait-il perdu l'esprit ?

— Pas *cela*, répondit-elle finalement.

— Je ne suis pas un butor, marmonna Colin.

Pénélope épousseta ses manches poussiéreuses.

— Je n'ai jamais dit que vous l'étiez, c'est juste que je…

— Et je vous donne ma parole, poursuivit-il d'un air mortellement offensé, que je ne me conduis pas comme je viens de le faire avec une dame de votre rang sans lui offrir le mariage.

Pénélope ouvrit des ronds de stupeur. Elle devait ressembler à une chouette, songea-t-elle confusément.

— Ne me répondrez-vous pas ? reprit-il.

— Je suis encore en train d'essayer de comprendre vos paroles, avoua-t-elle.

Les poings sur les hanches, Colin la fixa d'un regard dénué d'indulgence.

— À vous entendre, reprit Pénélope en lui coulant un regard dubitatif, on pourrait croire que vous avez l'habitude de… – comment avez-vous dit ? – d'offrir le mariage aux dames de votre connaissance.

Il la fusilla du regard.

— Certainement pas ! À présent, prenez mon bras avant qu'il se mette à pleuvoir.

Pénélope leva les yeux vers le ciel d'un bleu uniforme.

— Au train où vous allez, poursuivit Colin d'un ton impatient, nous serons encore là dans une semaine.

— Je… eh bien…

Elle s'éclaircit la voix.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous me pardonnerez sûrement mon manque de sang-froid devant une situation aussi incroyablement surprenante.

— *Qui* s'exprime par périphrases, maintenant ? bougonna-t-il.

— Veuillez m'excuser.

Il lui serra plus fermement le bras.

— Allons-y, ordonna-t-il.

— Colin ! cria-t-elle tout en se prenant les pieds dans les marches, au risque de trébucher. Êtes-vous certain…

— Le moment est idéalement choisi ! déclara-t-il d'un ton presque enjoué.

De fait, il semblait très content de lui, ce qui la laissait perplexe. Elle aurait parié toute sa fortune – et en tant que lady Whistledown, elle en avait amassé une jolie – qu'il n'avait jamais eu l'intention de la demander en mariage avant que son cabriolet s'arrête devant chez elle.

Et peut-être même avant que sa proposition ne franchisse ses lèvres.

Il se tourna vers elle.

— Dois-je frapper à la porte ?

— Non, je…

Il le fit cependant, ou plus précisément, il cogna sur le battant.

— Briarly, fit Pénélope en essayant de sourire au majordome qui venait d'ouvrir.

— Mademoiselle Featherington, murmura celui-ci d'un air étonné. Monsieur Bridgerton.

— Mme Featherington est-elle chez elle ? demanda Colin d'un ton brusque.

— Oui, mais…

— Parfait, déclara-t-il en entrant d'un pas décidé, tout en entraînant Pénélope à sa suite. Où est-elle ?

— Dans le petit salon, mais je dois vous dire que…

Colin avait déjà traversé la moitié du hall, Pénélope dans son sillage. (Il lui tenait le bras, aussi n'avait-elle pas vraiment le choix.)

— Monsieur Bridgerton ! s'égosilla le majordome, visiblement affolé.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pénélope lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, tout en continuant de suivre Colin. Briarly ne perdait jamais son calme. En aucun cas. S'il jugeait inapproprié que Colin et elle se rendent dans le petit salon, il devait y avoir une bonne raison.

Voire *plusieurs* bonnes raisons.

Oh, non !

Pénélope s'arrêta net et glissa sur le parquet de chêne comme Colin continuait de tirer sur son bras.

— Colin ! dit-elle d'une voix étranglée.

— Quoi ? demanda-t-il sans ralentir l'allure.

— Je pense vraiment que… Aaah !

Glissant toujours sur les talons, ses pieds rencontrèrent le bord du tapis du couloir. Elle bascula en avant.

Colin la retint fermement et la remit d'aplomb.

— Qu'y a-t-il ?

Pénélope lança un regard inquiet en direction de la porte du petit salon. Elle était légèrement entrouverte, mais avec un peu de chance, il y avait suffisamment de bruit à l'intérieur pour que sa mère ne les ait pas entendus approcher.

— Pénélope ! s'impatienta Colin.

— Je…

Il était encore temps de faire demi-tour, n'est-ce pas ? Elle jeta autour d'elle des regards éperdus, comme si elle espérait trouver dans le hall une solution à son problème.

— Pénélope, répéta Colin en tapant du pied, qu'y a-t-il, bon sang ?

Elle se retourna vers Briarly, qui se contenta de hausser les épaules.

— Je crains que ce ne soit vraiment pas le meilleur moment pour parler à ma mère.

Il arqua un sourcil étonné.

— Vous n'avez pas l'intention de refuser ma demande, n'est-ce pas ?

— Non ! Bien sûr que non, s'empressa-t-elle de répondre, bien qu'elle n'ait pas encore complètement accepté l'idée qu'il avait bel et bien

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

l'intention de la demander en mariage.

— Dans ce cas, le moment est parfaitement choisi, décréta-t-il d'un ton qui ne souffrait aucune contestation.

— Nous sommes…

« Mardi », songea-t-elle, affolée. Et l'heure du thé venait de sonner. Par conséquent…

— Allons-y ! décida Colin.

Avant qu'elle ait pu l'arrêter, il poussa la porte du petit salon.

La première pensée de Colin lorsqu'il pénétra dans le salon des Featherington était que cette journée, qui ne ressemblait décidément pas à ce qu'il avait imaginé ce matin-là en se levant, prenait une tournure des plus encourageantes. Épouser Pénélope était une décision éminemment raisonnable (autant qu'une perspective étonnamment excitante, s'il en jugeait par leurs ébats sur la banquette du cabriolet).

Sa deuxième pensée fut qu'il venait d'entrer dans son pire cauchemar.

Mme Featherington n'était pas seule dans le petit salon. Tous les Featherington se trouvaient là, membres de longue date ou récentes recrues, ainsi que leurs moitiés, et même un chat.

C'était là la compagnie la plus terrifiante que Colin eût jamais affrontée. À l'exception de Felicity (qu'il considérait malgré tout avec une certaine méfiance : comment pouvait-on se fier à quelqu'un qui s'entendait aussi bien avec Hyacinthe ?), la famille de Pénélope était… comment dire ?

Il ne trouvait pas le mot. Il ne s'agissait assurément pas d'un terme flatteur (même s'il préférait éviter une épithète franchement insultante). En fait, il aurait fallu inventer un qualificatif pour exprimer à la fois les notions de légèrement stupide, insupportablement bavard, remarquablement indiscret, désespérément terne et – impossible d'oublier ce dernier point, surtout depuis que Robert Huxley avait récemment rejoint la famille – horriblement bruyant.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Alors Colin se contenta de leur adresser un sourire. Son fameux sourire amical et un brin espiègle. Cela marchait presque toujours, et cette fois-ci ne fit pas exception. Comme un seul homme, tous les Featherington lui sourirent en retour, oubliant, Dieu merci, de poser la moindre question.

Du moins, pas tout de suite.

— Colin ! s'écria Mme Featherington sans cacher sa surprise. Comme c'est gentil à vous de nous ramener Pénélope pour notre petite réunion de famille !

— Votre réunion de famille ? répéta-t-il.

Il glissa un regard de biais à Pénélope, qui se tenait à ses côtés. Elle semblait sur le point de défaillir.

— Comme tous les mardis, expliqua Pénélope avec un sourire hésitant. Ne vous l'ai-je pas dit ?

— Non, répondit-il, conscient qu'elle ne posait la question que pour l'assistance. Non, vous ne me l'aviez pas dit.

— Bridgerton ! tonna Robert Huxley, qui avait épousé Prudence, l'une des deux sœurs aînées de Pénélope.

— Huxley, le salua Colin en retour, avant de reculer discrètement d'un pas afin de protéger ses tympans, au cas où le beau-frère de Pénélope aurait la fantaisie de quitter son poste près de la fenêtre.

Par chance, Huxley ne se leva pas. En revanche, l'autre beau-frère de Pénélope, Nigel Berbrooke, toujours aussi bien intentionné et toujours aussi lent d'esprit, traversa la pièce pour asséner à Colin une amicale claque dans le dos.

— On ne vous attendait pas ! s'exclama-t-il d'un ton jovial.

— Non, murmura Colin. Je ne pense pas.

— Il n'y a que la famille, voyez-vous, fit Berbrooke, et vous n'êtes pas de la famille. Pas de la mienne, du moins.

— Pas encore, en tout cas, répondit Colin en décochant de nouveau un coup d'œil à Pénélope.

Elle était rouge comme une pivoine.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il se tourna alors de nouveau vers la maîtresse de maison, qui semblait sur le point de tomber en pâmoison. Toujours souriant, il ravala un grognement. Il n'avait pas prévu qu'elle entendrait son commentaire sur son éventuelle admission dans le clan Featherington. Il aurait préféré bénéficier d'un effet de surprise lorsqu'il demanderait la main de Pénélope. Si Portia Featherington devinait ses intentions avant qu'il les exprime, elle risquait fort de réécrire l'histoire (du moins, dans son esprit) afin de paraître à l'origine de cette union.

Et Colin trouvait cette perspective extrêmement désagréable.

— J'espère que je ne vous dérange pas, dit-il.

— Mais pas du tout ! roucoula Portia. Nous sommes ravis de vous accueillir dans notre petite réunion *familiale*.

Elle arborait cependant une expression indécise, comme si elle avait à peu près deviné la raison de sa présence, mais ne savait comment se comporter. Colin la vit se mordiller la lèvre inférieure, puis lancer un regard furtif en direction de Felicity.

Il se tourna vers celle-ci. Elle observait Pénélope, un vague sourire aux lèvres. Pénélope, elle, couvait sa mère d'un regard sombre, les lèvres pincées avec irritation.

Le regard de Colin passa successivement de la première Featherington à la deuxième, puis à la troisième. Il se tramait là quelque chose, et s'il n'avait été aussi préoccupé de savoir comment (A) éviter d'être pris au piège d'une conversation avec un Featherington quelconque tout en (B) trouvant une façon de faire sa demande en mariage, il aurait été curieux de connaître la raison de ces regards par en dessous qui circulaient entre les trois femmes.

Portia jeta un dernier coup d'œil à Felicity, esquissa un petit geste qui, Colin l'aurait juré, signifiait « Tiens-toi droite », puis se tourna vers lui.

— Je vous en prie, asseyez-vous ! gazouilla-t-elle, un grand sourire aux lèvres, en tapotant la place vide à côté d'elle sur le canapé.

— Bien sûr, murmura-t-il, comprenant qu'il n'y échapperait pas.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il devait toujours demander la main de Pénélope, et même s'il n'éprouvait pas une folle envie de le faire devant tout un parterre de Featherington et apparentés, il était coincé ici jusqu'à ce que l'occasion de s'éclipser poliment se présente.

Il offrit le bras à la femme qu'il comptait bien épouser.

— Pénélope ?

— Je… Oui, bien entendu, balbutia celle-ci en posant sa main au creux de son coude.

— Ah, oui, dit Mme Featherington, comme si elle venait de s'apercevoir de la présence de sa fille. Désolée, Pénélope. Je ne t'avais pas vue. Veux-tu aller demander à Cook de nous préparer des plateaux plus copieux ? Nous ne voudrions pas affamer M. Bridgerton.

— Bien sûr, répondit Pénélope avec un petit sourire tremblant.

— Ne peut-elle pas le sonner ? s'étonna Colin à haute voix.

— Pardon ? fit son hôtesse d'un ton distrait. Oui, je suppose qu'elle le pourrait, mais cela prendrait plus de temps, et cela n'ennuie pas Pénélope, n'est-ce pas ?

Cette dernière secoua la tête.

— Eh bien, *moi*, cela m'ennuie, déclara Colin.

Mme Featherington poussa un petit « oh » de surprise, puis :

— Très bien. Pénélope, hum… Assieds-toi donc là.

Elle désigna une chaise placée hors du cercle de sièges. Felicity, qui était installée juste en face de sa mère, bondit sur ses pieds.

— Prends ma place, Pénélope, proposa-t-elle.

— Certainement pas, protesta fermement leur mère. Tu as souffert du mauvais temps, Felicity. Tu as besoin de rester assise.

Colin songea que Felicity était l'image même de la santé, mais celle-ci se rassit néanmoins.

— Pénélope, appela Prudence, depuis sa place près de la fenêtre. J'ai à te parler.

Le regard affolé de Pénélope passa de Colin à Prudence, puis de Felicity à sa mère.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Colin la serra un peu plus fort.

— Moi aussi, j'ai à lui parler, déclara-t-il d'un ton suave.

— Très bien, dit Mme Featherington en se poussant de côté. Ma foi, je suppose qu'il y a assez de place pour vous deux sur le canapé,

Colin était partagé entre les bonnes manières qui lui avaient été inculquées depuis sa plus tendre enfance et une furieuse envie d'étrangler la femme qui allait devenir sa belle-mère. Il ne comprenait pas pour quelle raison celle-ci traitait Pénélope comme quelque pupille mal aimée, mais cela devait cesser au plus vite.

— Quel bon vent vous amène ? tonna Robert Huxley.

Colin porta la main à son oreille – ce fut plus fort que lui – avant de répondre :

— J'étais…

— Allons ! pépia Mme Featherington, nous n'allons pas soumettre notre invité à un interrogatoire en règle, n'est-ce pas ?

Colin n'aurait pas classé la question de Huxley dans la rubrique « interrogatoires » mais, de crainte de vexer la maîtresse de maison en exprimant une telle opinion, il se contenta de hocher la tête en marmonnant un vague :

— Euh, oui, bien sûr.

— Bien sûr quoi ? demanda Philippa.

Philippa avait épousé Nigel Berbrooke, et Colin avait toujours été d'avis qu'ils formaient un couple idéalement assorti.

— Pardon ? dit-il.

— Vous avez dit « bien sûr ». Bien sûr quoi ?

— Je ne sais pas, dit Colin.

— Oh. Alors dans ce cas, pourquoi avez-vous…

— Philippa, l'interrompit Mme Featherington d'un ton ferme, peut-être voudrais-tu t'occuper du plateau, puisque Pénélope a oublié de sonner ?

— Oh, je suis désolée ! s'écria celle-ci en commençant à se lever.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Ne vous inquiétez pas, intervint Colin, le sourire aux lèvres, en lui prenant la main pour l'obliger à se rasseoir. Votre mère a dit que Prudence allait s'en occuper.

— Philippa.

— Quoi, Philippa ?

— Elle a dit que *Philippa* allait s'en occuper, pas Prudence.

Colin se demanda où était passé l'esprit de Pénélope, car apparemment, elle l'avait égaré quelque part entre son cabriolet et ce canapé.

— Est-ce bien important ? s'enquit-il.

— Non, pas vraiment, mais…

— Felicity, les interrompit Mme Featherington, si tu parlais à M. Bridgerton de tes aquarelles ?

En toute franchise, Colin n'imaginait pas un sujet moins intéressant que les aquarelles de Felicity (à part, peut-être, les aquarelles de Philippa), mais il se tourna néanmoins vers la cadette des Featherington, un sourire amical aux lèvres, pour demander :

— Comment vont vos aquarelles ?

Felicity, bénie soit-elle, lui adressa un sourire amical et se contenta de répondre :

— Elles vont bien, merci.

Sa mère, qui semblait avoir avalé une anguille vivante, s'écria :

— Felicity !

— Oui ? fit celle-ci avec douceur.

— Tu ne lui as pas dit que tu avais gagné un prix.

Puis, à Colin :

— Les aquarelles de Felicity sont tout à fait exceptionnelles.

Puis, de nouveau à Felicity :

— Parle donc à M. Bridgerton de ta récompense.

— Oh, je ne pense pas que cela l'intéresse.

— Mais bien sûr que si ! protesta Mme Featherington.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

En temps ordinaire, Colin aurait renchéri « Mais si, cela m'intéresse ! », car après tout, c'était un garçon excessivement affable, mais en faisant cela, il aurait donné raison à Mme Featherington et, plus grave, aurait gâché le plaisir de Felicity.

Or celle-ci semblait s'amuser comme une folle.

— Philippa, dit-elle, n'étais-tu pas censée aller demander un plateau ?

— Ah, oui ! fit sa sœur. J'avais oublié. Comme d'habitude. Venez, Nigel. Vous allez me tenir compagnie.

— À vos ordres ! tonna Nigel.

Et ils quittèrent tous deux la pièce en riant.

Colin songea que le tandem Berbrooke-Featherington était décidément une réussite.

— Je crois que je vais aller faire un tour au jardin, annonça soudain Prudence en prenant son mari par le bras. Si tu nous accompagnais, Pénélope ?

Pénélope ouvrit la bouche, mais il lui fallut quelques instants pour formuler sa réponse, ce qui la fit ressembler à un poisson hors de l'eau (mais, de l'avis de Colin, un adorable petit poisson, si une telle chose était possible).

Finalement, elle redressa le menton résolument et répondit :

— Je ne crois pas, Prudence.

— Pénélope ! s'écria Mme Featherington.

— Je voudrais que tu me montres quelque chose, insista Prudence.

— Je pense vraiment que ma présence est requise ici, s'entêta Pénélope. Je peux te rejoindre plus tard, si tu veux.

— J'ai besoin de toi *maintenant*.

Pénélope fixa sa sœur avec surprise. Manifestement, elle ne s'était pas attendue à une telle résistance.

— Je suis désolée, Prudence, répéta-t-elle. Je crois qu'on a besoin de moi ici.

— Sottises ! déclara Mme Featherington d'un ton léger. Felicity et moi pouvons parfaitement tenir compagnie à M. Bridgerton.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Felicity se leva d'un bond.

— Oh, non ! s'exclama-t-elle avec de grands yeux innocents. J'ai oublié quelque chose !

— Que diable as-tu pu oublier ? demanda sa mère entre ses dents serrées.

— Eh bien… mes aquarelles !

Elle se tourna vers Colin, un sourire mutin aux lèvres.

— Ne vouliez-vous pas les voir ?

— Bien sûr, murmura Colin en décidant qu'il aimait beaucoup la sœur cadette de Pénélope. Je suis impatient de savoir en quoi elles sont exceptionnelles.

— On pourrait dire qu'elles sont exceptionnellement ordinaires, suggéra Felicity avec un hochement de tête un peu trop appuyé.

— Pénélope, suggéra Mme Featherington, qui fournissait de louables efforts pour masquer son agacement, aurais-tu la gentillesse d'aller chercher les aquarelles de Felicity ?

— Elle ne sait pas où elles sont, s'empressa de répondre Felicity.

— Eh bien, dis-le-lui.

— Pour l'amour du Ciel, explosa Colin, laissez Felicity s'en aller ! Je voudrais vous parler en privé, de toute façon.

Le silence tomba sur le petit groupe. C'était bien la première fois que Colin Bridgerton perdait son calme en public. Il entendit Pénélope émettre un petit hoquet, mais lorsqu'il lui glissa un regard de biais, elle dissimulait un petit sourire derrière sa main.

Et cela suffit à le rendre ridiculement heureux.

— En privé ? répéta Mme Featherington en comprimant son ample poitrine d'une main tremblante.

Elle jeta un coup d'œil à Philippa et à Robert, qui se tenaient toujours près de la baie vitrée. Ils s'esquivèrent aussitôt. Colin crut entendre Prudence émettre un grommellement.

— Pénélope, reprit Mme Featherington, veux-tu accompagner Felicity ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pénélope reste ici, gronda Colin.

— Pénélope ? répéta Mme Featherington d'un ton dubitatif.

— Oui, asséna-t-il. Pénélope.

— Mais…

Colin la gratifia d'un regard si menaçant qu'elle eut un haut-le-corps et croisa sagement les mains sur ses genoux.

— Je suis partie ! chantonna Felicity en sortant à son tour.

Toutefois, avant qu'elle referme la porte, Colin la vit adresser un clin d'œil à Pénélope. Celle-ci sourit, tandis qu'une lueur affectueuse brillait dans ses yeux.

Colin se détendit. Il n'avait pas mesuré combien la détresse de Pénélope lui était insupportable. Car elle souffrait vraiment. Par le Ciel, il était impatient de l'arracher à cette famille grotesque !

Mme Featherington retroussa les lèvres en une vaine tentative de sourire. Elle considéra Colin, puis Pénélope, puis de nouveau Colin, avant de demander à celui-ci :

— Vous désiriez m'entretenir ?

— Oui, répondit-il, pressé d'en terminer. J'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

Pendant quelques instants, Portia Featherington demeura sans réaction. Puis ses yeux s'arrondirent, sa bouche s'arrondit, son corps… Eh bien, son corps était déjà rond. Elle se mit à battre des mains, incapable de dire autre chose que « Oh ! Oh ! ».

Puis elle appela :

— Felicity ! Felicity !

Felicity ?

Interdit, Colin regarda Portia Featherington bondir sur ses pieds, courir jusqu'à la porte et hurler, telle une marchande de poisson :

— Felicity ! Felicity !

— Oh, maman ! gémit Pénélope en fermant les yeux.

— Pourquoi appelez-vous Felicity ? voulut savoir Colin qui se leva à son tour.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Portia Featherington se tourna vers lui, l'air déconcerté.

— Ne venez-vous pas de demander Felicity en mariage ?

Colin réprima une bouffée de rage.

— Au nom du Ciel, pas du tout ! aboya-t-il. Si c'était elle que je voulais épouser, je ne l'aurais pas envoyée chercher ses maudites aquarelles !

Mme Featherington se tordit les mains.

— Monsieur Bridgerton, je ne comprends pas.

Colin la regarda avec un mélange d'effroi et de mépris.

— Pénélope, dit-il en prenant celle-ci par la main pour l'attirer contre lui. C'est Pénélope que je veux épouser.

— Pénélope ? répéta Mme Featherington. Mais…

— Mais quoi ? l'interrompit-il d'une voix menaçante.

— Mais… mais…

— Tout va bien, Colin, dit Pénélope en hâte. Je…

— Non, ça ne va pas ! tonna-t-il. Pas un seul instant je n'ai laissé entendre que j'éprouvais la moindre inclination pour Felicity.

Cette dernière apparut sur le seuil, porta la main à ses lèvres, puis s'éclipsa en refermant, non sans sagesse, la porte derrière elle.

— Certes, dit Pénélope en jetant un rapide regard à sa mère, mais Felicity n'est pas mariée et…

— Vous non plus, lui fit-il remarquer.

— Je sais, mais je ne suis plus toute jeune, et…

— Et Felicity est une *enfant* ! lâcha-t-il. Juste Ciel, l'épouser ce serait comme épouser Hyacinthe !

— L'inceste en moins, précisa Pénélope.

Le regard que lui jeta Colin était dénué de toute trace d'amusement.

— Bien, dit-elle, essentiellement pour meubler le silence. Cela n'est rien de plus qu'une malheureuse méprise, n'est-ce pas ?

Personne ne dit mot. Pénélope adressa à Colin un regard implorant et répéta :

— N'est-ce pas ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— En effet, murmura-t-il.

Pénélope se tourna vers sa mère.

— Maman ?

— Pénélope ? souffla celle-ci.

Et Pénélope sut immédiatement qu'il ne s'agissait pas d'une question, mais de l'expression de son incrédulité à l'idée que Colin puisse la demander en mariage.

Que cela faisait mal ! Malgré les années, jamais elle ne s'y habituerait

— Je veux épouser M. Bridgerton, déclara Pénélope en s'efforçant de faire preuve d'autant de calme et de dignité que possible. Il m'a fait sa demande et je l'ai acceptée.

— J'espère bien ! rétorqua sa mère. Il faudrait être la dernière des sottes pour refuser.

— Madame Featherington, intervint Colin d'une voix crispée, je suggère que vous commenciez à manifester plus de respect à ma future épouse.

— Colin, ce n'est pas nécessaire, murmura Pénélope en posant la main sur le bras de celui-ci.

Mais en vérité, son cœur se gonflait de reconnaissance. Peut-être Colin ne l'aimait-il pas, mais il avait de l'affection pour elle. Pas un homme ne défendrait aussi farouchement une femme s'il ne ressentait un minimum d'affection envers celle-ci.

— Ça l'est ! répliqua-t-il. Bonté divine, Pénélope, je suis arrivé avec vous. Je me suis montré on ne peut plus clair sur le fait que je souhaitais que vous restiez dans la pièce, et j'ai pratiquement mis Felicity à la porte en l'envoyant chercher ses aquarelles. Qui diable pourrait en déduire que c'est la main de Felicity que je suis venu demander ?

Mme Featherington ouvrit et referma la bouche à plusieurs reprises avant d'articuler :

— J'aime Pénélope, bien entendu, mais…

— Mais la connaissez-vous ? coupa Colin. Elle est belle, intelligente et pleine d'humour. Qui ne voudrait d'une épouse comme elle ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pénélope se serait affalée sur le sol s'il ne l'avait fermement tenue par la main.

— Merci, souffla-t-elle sans se soucier que sa mère, et même Colin, puissent l'entendre.

En fait, c'était surtout pour elle-même qu'elle avait prononcé ce mot.

Pas ce qu'elle croyait être.

Le visage de lady Danbury apparut devant ses yeux, avec son expression chaleureuse et un peu rusée.

Plus en vous. Peut-être y avait-il plus en elle, et peut-être Colin était-il la seule autre personne à s'en être aperçue.

Et elle ne l'en aimait que plus.

Sa mère se racla la gorge, fit un pas en avant, et serra Pénélope contre son cœur.

Ce ne fut, d'abord, qu'une timide accolade de part et d'autre, puis Portia resserra son étreinte, et avec un petit cri étranglé, Pénélope lui rendit son étreinte avec une égale ferveur.

— Je t'aime profondément, Pénélope, dit sa mère, et je suis très heureuse pour toi.

Elle s'écarta et essuya furtivement une larme.

— Je serai bien seule, sans toi, reprit-elle, puisque j'avais pensé que nous vieillirions ensemble, mais ce mariage est ce qui peut t'arriver de mieux. Et je suppose qu'être mère, c'est accepter ce genre de choses.

Pénélope renifla, avant de s'emparer à tâtons du mouchoir que Colin lui tendait.

— Tu l'apprendras un jour à ton tour, poursuivit Portia en lui tapotant le bras.

Puis à Colin :

— Nous sommes ravis de vous accueillir dans notre famille.

Il hocha la tête sans enthousiasme excessif, mais Pénélope trouva qu'il s'agissait d'un bel effort étant donné la colère qu'il éprouvait quelques instants auparavant.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle sourit et lui pressa la main, consciente qu'elle était sur le point de se lancer dans la plus formidable aventure de sa vie.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

15

— C’est vraiment dommage que lady Whistledown ait posé sa plume, commenta Éloïse trois jours après que Colin et Pénélope eurent annoncé leurs fiançailles. Ç’aurait été le coup du siècle !

— Du point de vue de lady Whistledown, sans aucun doute, murmura Pénélope.

Elle porta sa tasse de thé à ses lèvres en fixant l’horloge murale du petit salon de lady Bridgerton. Mieux valait éviter de croiser le regard d’Éloïse. Celle-ci avait le don de lire vos secrets dans vos yeux.

C’était drôle. Des années durant, Pénélope ne s’était pas inquiétée à l’idée qu’Éloïse découvre la vérité au sujet de lady Whistledown. Du moins pas outre mesure. Mais maintenant que Colin savait, il lui semblait que son secret flottait dans l’air, telles des particules de poussière n’attendant que la première occasion de s’assembler pour former un nuage bien visible de tous.

Peut-être les Bridgerton étaient-ils comme des dominos. Une fois que l’un tombait, ce n’était qu’une question de temps pour que les autres tombent à leur tour.

— Que veux-tu dire ? s’enquit Éloïse, arrachant Pénélope à ses réflexions inquiètes.

— Si je me souviens bien, répondit Pénélope avec prudence, elle a écrit un jour qu’elle n’aurait plus qu’à prendre sa retraite si j’épousais un Bridgerton.

Éloïse ouvrit des yeux ronds.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vraiment ?

— Ou quelque chose d'approchant.

— Tu plaisantes ! s'exclama Éloïse.

Elle esquissa un geste dédaigneux en poussant un petit « pfff », avant d'ajouter :

— Jamais elle ne se serait montrée aussi cruelle.

Pénélope se mit à tousser. Non pas qu'elle crût pouvoir dévier la conversation en feignant de s'étouffer avec une miette de biscuit, mais cela valait la peine d'essayer.

— Non, je t'assure, insista Éloïse. Qu'a-t-elle dit précisément ?

— Je ne me souviens pas *précisément*.

— Eh bien, essaie !

Pénélope tenta de gagner du temps en posant sa tasse pour prendre un autre gâteau. Elles étaient seules pour le thé, ce qui était assez rare. Lady Bridgerton avait emmené Colin faire une course concernant le mariage, dont la date approchait – il aurait lieu dans un mois seulement ! – et Hyacinthe était allée dans les magasins en compagnie de Felicity. En apprenant les fiançailles de sa sœur, cette dernière s'était jetée à son cou en criant si fort sa joie que Pénélope avait cru rester sourde.

Ç'avait été un merveilleux moment de complicité entre les deux sœurs.

— Eh bien, fit Pénélope en mordant dans son biscuit, je crois qu'elle a dit que si j'épousais un Bridgerton, ce serait la fin du monde tel qu'elle le connaissait, et que, étant incapable de s'y retrouver dans un tel univers, elle n'aurait plus qu'à prendre sa retraite.

Éloïse la considéra pendant un moment.

— Et tu appelles cela un souvenir imprécis ?

— On n'oublie pas ce genre de déclarations, se défendit Pénélope.

— Humph, fit Éloïse en plissant le nez de dédain. Eh bien, je trouve que ce n'était vraiment pas charitable de sa part. Je regrette deux fois plus qu'elle n'écrive plus, parce qu'elle en mangerait son chapeau. Et même un paquet de chapeaux.

— Tu es la meilleure des amies, Éloïse, observa Pénélope posément.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Oui, je sais, confirma celle-ci avec un soupir exagéré. La meilleure de toutes.

Pénélope sourit. La réponse légère d'Éloïse indiquait clairement que celle-ci n'était pas d'humeur nostalgique. Ce qui était très bien ainsi. Il y avait un temps pour tout. Pénélope avait dit ce qu'elle avait sur le cœur et savait qu'Éloïse lui rendait ses sentiments, même si elle préférait plaisanter pour l'instant.

— Cela dit, reprit Éloïse en prenant un biscuit, je dois avouer que Colin et toi m'avez surprise.

— Nous m'avons surprise aussi, admit Pénélope, pince-sans-rire.

— Non pas que je ne sois pas tout à fait ravie ! s'empressa de préciser Éloïse. Il n'y a personne que j'aimerais plus avoir comme sœur. Enfin, à part celles que j'ai déjà, bien sûr. Et si j'avais pu imaginer que mon frère et toi pourriez vous plaire, je suis certaine que je me serais très impoliment mêlée de ce qui ne me regardait pas.

— Je n'en doute pas, répondit Pénélope en riant malgré elle.

— Bon, d'accord, dit Éloïse en écartant ce commentaire d'un geste désinvolte, je n'ai pas la réputation de me mêler de mes affaires.

— Qu'y a-t-il sur tes doigts ? demanda soudain Pénélope en se penchant en avant.

— Quoi ? Ça ! Oh, ce n'est rien ! assura Éloïse en posant les mains sur ses genoux.

— Ce n'est pas rien, insista Pénélope. Montre-moi. On dirait de l'encre.

— Normal, puisque *c'est* de l'encre.

— Alors pourquoi ne pas l'avoir dit quand je t'ai posé la question ?

— Parce que ce ne sont pas tes affaires, riposta Éloïse.

Pénélope tressaillit, choquée par le ton tranchant de son amie.

— Je suis désolée, dit-elle avec raideur. Je n'avais pas compris que le sujet était aussi sensible.

— Il ne l'est pas, protesta Éloïse. Ne dis pas n'importe quoi ! C'est juste que je suis si maladroite que je suis incapable d'écrire sans me tacher les

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

doigts. Je suppose que je pourrais porter des gants, mais ce sont eux qui seraient tachés, et je passerais mon temps à en changer, et je t'assure que je n'ai aucune envie de dépenser ma maigre pension en gants.

Pénélope attendit qu'elle ait achevé sa longue explication, puis demanda :

— Qu'écris-tu ?

— Rien, dit Éloïse, évasive. Des lettres.

Pénélope devina à son ton brusque qu'elle n'avait guère envie de poursuivre la discussion sur ce sujet, mais elle arborait un air si faussement désinvolte qu'elle ne résista pas à l'envie de demander :

— À qui ?

— Les lettres ?

— Oui, répondit Pénélope, qui trouvait que sa question allait de soi.

— Oh, à personne !

— À moins qu'il s'agisse d'un journal intime, elles ne sont pas pour *personne*, observa Pénélope non sans impatience.

Éloïse lui décocha un regard vaguement indigné.

— Je te trouve très curieuse, aujourd'hui.

— Seulement parce que tu es très évasive.

— J'écris juste à Francesca, fit Éloïse avec un petit reniflement hautain.

— Alors pourquoi ne pas l'avoir dit ?

Éloïse croisa les bras.

— Peut-être parce que je n'appréciais pas d'être soumise à un interrogatoire.

Pénélope en demeura bouche bée. Elle ne se souvenait pas de la dernière fois où Éloïse et elle avaient eu ne fût-ce que l'ombre d'une querelle.

— Éloïse, fit-elle, et le choc qu'elle avait ressenti s'entendait dans sa voix, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien du tout.

— Je sais que c'est faux.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pour toute réponse, Éloïse pinça les lèvres et détourna les yeux vers la fenêtre, tentant clairement de mettre un terme à la discussion.

— Tu es fâchée contre moi ? insista Pénélope.

— Pourquoi le serais-je ?

— Je l'ignore, mais tu l'es manifestement.

Éloïse poussa un petit soupir.

— Je ne suis pas fâchée.

— Alors il y a quelque chose.

— Je suis juste… juste…

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas ce que je suis. Je ne tiens pas en place. Je ne suis pas dans mon assiette.

Pénélope observa un silence pensif.

— Y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire ?

— Non, dit Éloïse avec un sourire ironique. Si c'était le cas, sois certaine que je te l'aurais déjà demandé.

Pénélope réprima une espèce de rire. Cette réponse, c'était du Éloïse tout craché !

— Je suppose que c'est… commença celle-ci d'un air songeur. Non, peu importe.

— Je t'en prie, fit Pénélope en se penchant pour lui, rendre la main. Dis-moi.

Éloïse libéra sa main et détourna de nouveau les yeux.

— Tu vas penser que je suis stupide

— Possible, admit Pénélope avec un sourire, mais tu seras toujours ma meilleure amie.

— Oh, Pénélope, mais je ne le suis pas ! s'écria Éloïse tristement. Je ne le mérite pas.

— Éloïse, ne dis pas de bêtises. Je serais devenue folle si j'avais dû affronter Londres et la bonne société sans toi.

Éloïse sourit.

— On s'est bien amusées, n'est-ce pas ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Eh bien, oui, quand j'étais avec toi, concéda Pénélope. Le reste du temps, j'étais sacrément malheureuse.

— Pénélope ! Je crois bien que c'est la première fois que je t'entends jurer.

Pénélope lui adressa un sourire penaud.

— Ça m'a échappé. Du reste, je ne vois pas comment désigner autrement la vie d'une vieille fille dans le beau monde.

Éloïse laissa échapper un gloussement inattendu.

— Voilà le livre que je devrais écrire. *Une vieille fille dans le beau monde*.

— À condition d'avoir le goût de la tragédie.

— Allons donc, cela n'aurait rien d'une tragédie ! Ce serait plutôt une histoire d'amour. Tu as ta fin heureuse, après tout.

Pénélope sourit. Aussi étrange que cela paraisse, elle allait en effet bel et bien connaître une fin heureuse. Colin s'était montré un fiancé charmant et très attentionné, du moins depuis trois jours qu'il l'était devenu officiellement. Et cela n'avait pas été facile, car tous deux avaient été le sujet de plus d'hypothèses et de curiosité qu'elle ne l'aurait imaginé.

Au demeurant, elle n'en était pas si surprise. À l'époque où, sous la plume de lady Whistledown, elle avait prédit la fin du monde tel qu'on le connaissait le jour où un Bridgerton épouserait une Featherington, elle n'avait fait qu'exprimer le sentiment qui prévalait.

Dire que la bonne société avait été choquée en apprenant les fiançailles de Pénélope était un euphémisme.

Cependant, quel que soit le plaisir que prenait Pénélope à rêver à son mariage, l'étrange humeur d'Éloïse la troublait.

— Éloïse, ordonna-t-elle d'un ton grave, je veux que tu me dises ce qui te contrarie autant.

Éloïse laissa échapper un soupir.

— Moi qui espérais que tu avais oublié.

— J'ai appris la ténacité auprès d'un maître, lui rappela Pénélope.

Ces paroles arrachèrent un bref sourire à Éloïse.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je me sens tellement déloyale, avoua-t-elle.

— Qu'as-tu donc fait ?

— Oh, rien… C'est là, fit-elle en indiquant son cœur. À l'intérieur. Je…

Elle hésita, baissa les yeux et fixa le tapis sans le voir, ruminant visiblement de sombres pensées.

— Je suis… très heureuse pour toi, commença Éloïse d'une voix hachée, en ponctuant sa phrase de silences gênés. Et je pense honnêtement pouvoir affirmer en toute sincérité que je ne suis pas jalouse. Mais malgré tout…

Pénélope attendit qu'Éloïse rassemble ses pensées. Ou son courage.

— Malgré tout, reprit celle-ci d'une voix à peine audible, je suppose que j'ai toujours cru que tu resterais célibataire comme moi. C'est une vie que j'ai choisie. J'en suis consciente. J'aurais pu me marier.

— Je sais, murmura Pénélope.

— Si je ne l'ai pas fait, c'est parce qu'aucun prétendant ne m'a jamais semblé être celui qu'il fallait, et que je ne voulais pas me contenter d'un mariage moins réussi que ceux de mes frères et sœurs. Et maintenant, c'est au tour de Colin…

Pénélope n'avoua pas à Éloïse que jamais Colin ne lui avait dit qu'il l'aimait. Cela n'était pas le bon moment, ni, pour dire la vérité, le genre d'aveu qu'elle avait envie de partager. Du reste, même s'il ne l'aimait pas, elle était certaine qu'il éprouvait de l'affection pour elle, et cela lui suffisait.

— Jamais je n'ai souhaité que tu ne te maries pas, précisa Éloïse. Disons plutôt que je ne pensais pas que tu le ferais.

Elle ferma les paupières, affreusement embarrassée.

— J'ai très mal formulé la chose. C'était insultant de ma part.

— Pas du tout, protesta Pénélope, sincère. Moi non plus, je ne pensais pas que je me marierais.

Éloïse hocha la tête avec tristesse.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Et d'une certaine façon, c'était très bien ainsi. J'étais célibataire à presque vingt-huit ans, toi à vingt-huit passés… Nous serions restées ensemble toute la vie, mais maintenant, tu as Colin.

— Et je t'ai toujours. Du moins, je l'espère.

— Bien sûr ! s'écria Éloïse avec force. Mais ce ne sera plus pareil. Tu ne devras plus faire qu'un avec ton mari. C'est en tout cas ce qu'on dit, ajouta-t-elle, une étincelle espiègle au fond des yeux. Colin passera en premier, et c'est ainsi que cela doit en être. Et pour être franche…

Cette fois, un grand sourire éclaira son visage.

— … je te tuerai si ce n'est pas le cas. C'est tout de même mon frère préféré. Je n'accepterai pas qu'il ait une femme déloyale.

Pénélope éclata de rire.

— Tu me détestes ? demanda Éloïse.

Pénélope secoua la tête.

— Non, dit-elle avec douceur. Si c'est possible, je t'aime encore davantage, parce que je sais combien cela a dû être difficile de te montrer aussi honnête avec moi.

— Je suis tellement heureuse que tu me dises cela, avoua Éloïse avec un profond soupir. J'avais peur que tu ne me répondes que la seule solution était que je me trouve aussi un mari.

Pénélope y avait songé, mais elle secoua la tête.

— En aucun cas.

— Tant mieux, parce que ma mère, elle, ne s'est pas privée de le répéter.

— Le contraire m'aurait surprise, commenta Pénélope, ironique.

— Bonjour, mesdemoiselles !

Les deux jeunes femmes tournèrent la tête pour voir Colin franchir le seuil du salon. Le cœur de Pénélope bondit dans sa poitrine, et son souffle se fit curieusement haletant. À vrai dire, son cœur bondissait dans sa poitrine depuis des années chaque fois que Colin entrait dans une pièce où elle se trouvait, mais à présent, la sensation était différente. Plus intense.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Peut-être parce qu'elle *savait*.

Elle savait ce que c'était que d'être avec lui. D'être désirée par lui.

Et elle savait qu'il serait bientôt son mari.

Son cœur bondit de nouveau.

Colin laissa échapper un grognement.

— Vous avez *tout* mangé ?

— Il n'y avait qu'une toute petite assiette de biscuits, plaida Éloïse.

— Ce n'est pas ce que j'avais cru comprendre, marmonna-t-il.

Les deux femmes échangèrent un regard, avant d'éclater de rire.

— Quoi ? demanda Colin avant de se pencher pour déposer un chaste baiser sur la joue de Pénélope.

— Tu as l'air si désespéré, expliqua Éloïse. Ce n'est que de la nourriture.

— Ce n'est jamais *que* de la nourriture, riposta son frère en s'installant dans un fauteuil.

Pénélope se demanda combien de temps sa joue allait la brûler.

— Eh bien, reprit Colin en attrapant une moitié de biscuit dans l'assiette d'Éloïse, de quoi parliez-vous toutes les deux ?

— De lady Whistledown, répondit vivement Éloïse.

Pénélope faillit s'étrangler avec sa gorgée de thé.

— Vraiment ? fit Colin d'un ton neutre dans lequel Pénélope discerna toutefois une pointe de tension.

— Oui, répondit Éloïse. Je disais à Pénélope que je trouvais regrettable qu'elle ait pris sa retraite, votre mariage étant le ragot le plus intéressant que nous ayons eu à nous mettre sous la dent depuis des années.

— Comme cela tombe mal, murmura Colin.

— En effet, acquiesça sa sœur, car elle aurait certainement consacré une page entière à votre bal de fiançailles de demain soir.

Pénélope feignit de boire.

— Veux-tu encore du thé ? s'enquit Éloïse.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pénélope hocha la tête et lui tendit sa tasse, mais elle aurait préféré garder celle-ci comme un bouclier devant son visage. Elle savait qu'Éloïse n'avait cité le nom de lady Whistledown que pour ne pas avoir à avouer à Colin les sentiments contradictoires que son mariage faisait naître en elle, mais elle aurait préféré qu'Éloïse soit mieux inspirée pour répondre à la question de son frère.

— Colin, pourquoi ne sonnes-tu pas pour demander qu'on nous apporte un autre plateau ? suggéra Éloïse.

— C'est déjà fait, répondit celui-ci. Wickham m'a intercepté dans le couloir pour me demander si j'avais faim.

Il finit le biscuit de sa sœur, avant d'ajouter :

— Un homme plein de bon sens, ce Wickham.

— Où êtes-vous allé, aujourd'hui, Colin ? demanda Pénélope, pressée de changer de sujet.

Il secoua la tête d'un air accablé.

— Aucune idée. Ma mère m'a traîné d'une boutique à une autre.

— N'as-tu pas trente-trois ans ? intervint Éloïse d'un ton mielleux.

Il lui lança un regard noir.

— Je pensais juste que tu avais passé l'âge de te laisser traîner en ville par maman, c'est tout, murmura-t-elle.

— Elle continuera de nous traîner où elle voudra quand nous serons de vieux gâteux, et tu le sais bien, riposta Colin. Et puis, elle est si heureuse de me voir convoler en justes noces que je n'ai pu me résoudre à gâcher son plaisir.

Pénélope laissa échapper un soupir. Voilà sans doute pourquoi elle aimait tant Colin. Un homme qui traitait sa mère avec tant de gentillesse ne pouvait qu'être un excellent mari.

— Comment se passent les préparatifs du mariage ? lui demanda Colin.

Malgré elle, Pénélope esquissa une petite grimace de lassitude.

— Je n'ai jamais été aussi épuisée de ma vie, avoua-t-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il se pencha pour prendre la dernière miette de biscuit dans son assiette.

— Nous devrions nous enfuir et nous marier en secret.

— Le pourrions-nous *vraiment* ? demanda Pénélope avec plus d'enthousiasme que ne le dictaient les convenances.

Colin cilla.

— En fait, je plaisantais, mais à la réflexion, cela semble une excellente idée.

— Je m'occupe de trouver l'échelle afin que tu montes jusqu'à sa chambre pour l'enlever, proposa Éloïse en battant des mains.

— Il y a un arbre juste devant, lui rappela Pénélope. Colin n'aura aucun mal à escalader.

— Seigneur, vous n'êtes pas sérieuse, j'espère ? lui demanda-t-il.

— Non, répondit-elle à regret, mais je pourrais l'être, si vous l'étiez.

— Impossible. Avez-vous une idée du chagrin de ma mère ? fit-il. Et je ne parle pas de la vôtre, ajouta-t-il en levant les yeux au ciel.

— Je sais, gémit Pénélope.

— Elle me pourchasserait et me tuerait.

— Ma mère, ou la vôtre ?

— Les deux. Elles uniraient leurs forces.

Il tourna la tête vers la porte.

— Bon sang, elle vient, cette collation ?

— Tu arrives tout juste, lui rappela Éloïse. Un peu de patience !

— Et moi qui prenais Wickham pour un magicien capable de faire apparaître un plateau de victuailles d'un claquement de doigts, maugréa-t-il.

— Monsieur est servi ! annonça alors le majordome, qui venait d'entrer dans la pièce, un plateau entre les mains.

— Vous voyez ? triompha Colin en haussant les sourcils. Je vous l'avais dit.

— Pourquoi, demanda Pénélope, ai-je la fâcheuse impression que je risque de vous entendre prononcer ces paroles bien trop souvent à

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

l'avenir ?

— Parce que c'est le cas, répliqua Colin en la gratifiant d'un sourire espiègle. Vous apprendrez bientôt que j'ai presque toujours raison.

— Oh, pitié ! grogna Éloïse.

— Je pourrais bien devoir me montrer solidaire d'Éloïse sur ce point, déclara Pénélope.

— Contre votre mari ?

Il posa une main sur son cœur (tandis que l'autre se tendait vers un sandwich).

— Je suis blessé.

— Vous n'êtes pas encore mon mari.

Colin se tourna vers Éloïse.

— Le chaton a des griffes !

Éloïse arqua un sourcil amusé.

— Tu ne l'avais pas remarqué avant de la demander en mariage ?

— Bien sûr que si, mais je ne pensais pas qu'elle les utiliserait contre moi.

Sur ce, il jeta à Pénélope un regard si brûlant, si possessif qu'elle en fut chavirée.

— Eh bien, annonça Éloïse en se levant abruptement, je crois que je vais accorder aux futurs mariés quelques instants d'intimité.

— Comme c'est attentionné de ta part, murmura Colin.

Éloïse le regarda, un sourire moqueur aux lèvres.

— Tes désirs sont des ordres, mon cher frère. Ou plutôt, ajouta-t-elle d'un air hautain, ceux de Pénélope.

Colin se leva et se tourna vers sa fiancée.

— On dirait que je suis descendu d'un cran dans la hiérarchie, non ?

Pénélope dissimula un sourire derrière sa tasse.

— J'ai pour principe de ne pas interférer dans une querelle entre Bridgerton, déclara-t-elle.

— Oh, oh ! fit Éloïse. Tu ne garderas pas longtemps ta neutralité, je le crains, future madame Bridgerton. De plus, ajouta-t-elle avec un sourire

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

malicieux, si tu appelles *cela* une querelle, attends de nous voir en pleine forme.

— Tu veux dire que je n'ai encore rien vu ? risqua Pénélope.

Éloïse et Colin secouèrent la tête d'un air extrêmement inquiétant.

Allons, bon ! songea-t-elle, alarmée.

— Y a-t-il quelque chose dont je doive être informée ? reprit-elle.

Colin lui adressa un sourire carnassier.

— Trop tard.

Pénélope lança à Éloïse un regard éperdu, mais celle-ci se contenta de rire et quitta le petit salon en refermant avec soin la porte derrière elle.

— Voilà qui est gentil de la part d'Éloïse, commenta Colin.

— Quoi ? s'enquit innocemment Pénélope.

Le regard de Colin pétilla.

— De refermer la porte.

— La porte ? Oh ! fit-elle d'une drôle de petite voix. Oui, la porte.

Colin sourit et vint s'asseoir à côté d'elle sur le canapé. En cette fin de journée pluvieuse, dans ce salon douillet, Pénélope offrait un spectacle particulièrement attrayant. Il l'avait à peine vue depuis qu'ils s'étaient fiancés – les préparatifs du mariage étaient les grands responsables –, et cependant elle occupait toutes ses pensées, même lorsqu'il dormait.

Curieux la façon dont les choses avaient changé. Pendant des années, il ne s'était souvenu de son existence que lorsqu'il l'avait en face de lui, et à présent, elle infiltrait toutes ses pensées.

Il la désirait en permanence.

Comment cela était-il arrivé ?

Quand cela était-il arrivé ?

Après tout, était-ce réellement important ? La seule chose qui comptait, c'était qu'il désirait Pénélope et qu'elle était – ou plutôt, qu'elle serait bientôt – à lui. Une fois qu'il lui aurait passé la bague au doigt, les comment, les pourquoi, les quand seraient hors de propos, à condition que la passion qu'il éprouvait ne s'évanouisse jamais.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il lui glissa le doigt sous son menton pour lever son visage vers la lumière. Ses yeux brillaient d'impatience et ses lèvres… Juste Ciel, comment était-il possible qu'aucun homme dans Londres n'ait remarqué combien elles étaient parfaites ?

Il sourit. La passion n'était pas près de tiédir. Et rien n'aurait pu le combler davantage.

Colin n'avait jamais été opposé au mariage : il était simplement opposé à un mariage sans joie. Il n'était pas difficile ; il voulait juste de la passion, de l'amitié, des conversations intelligentes et des fous rires de temps en temps. En un mot, une épouse qui ne lui donnerait pas envie de prendre la fuite.

Et curieusement, c'était en Pénélope qu'il semblait l'avoir trouvée.

Tout ce qu'il lui restait à faire, c'était de s'assurer que son « grand secret » le resterait…

Car il n'était pas certain de supporter la douleur qu'il verrait dans ses yeux lorsqu'elle serait mise au ban de la bonne société.

— Colin ? murmura-t-elle dans un petit soupir tremblant qui éveilla en lui une furieuse envie de l'embrasser.

Il se pencha sur elle.

— Hmm ?

— Vous étiez tellement silencieux.

— Je réfléchissais.

— À quoi ?

Il lui adressa un sourire indulgent.

— Vous avez passé beaucoup trop de temps en compagnie de ma sœur.

— Ce qui signifie ?

Elle lui adressa un sourire si supérieur qu'il sut qu'elle n'aurait jamais aucun scrupule à se moquer de lui. Voilà une femme avec qui il ne s'ennuierait pas.

— Vous semblez avoir développé un certain penchant pour l'obstination, répondit-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous voulez sans doute dire la ténacité ?

— Cela aussi.

— Mais c'est une bonne chose, murmura-t-elle.

Leurs lèvres n'étaient plus qu'à quelques centimètres, mais Colin ne résista pas à l'envie de la taquiner encore un peu.

— Ce qui est une bonne chose, répéta-t-il, c'est que vous obéissiez *obstinément* à votre mari.

— Oh, vraiment ?

Il hocha imperceptiblement la tête.

— Et ce serait également une bonne chose que vous vous teniez avec ténacité à mes épaules lorsque je vous embrasserai.

Elle écarquilla ses grands yeux sombres de façon si charmante qu'il ne put s'empêcher d'ajouter :

— N'êtes-vous pas de mon avis ?

C'est là qu'elle le surprit.

— Comme ceci ? demanda-t-elle en posant les mains sur ses épaules.

Ses inflexions étaient provocantes, son regard pétillant d'audace.

Décidément, il allait prendre goût à ses surprises !

— C'est un bon début, dit-il. Vous devriez peut-être…

Il couvrit l'une de ses mains de la sienne pour l'obliger à appuyer plus fort sur lui.

— … me tenir avec plus de ténacité.

— Je vois, murmura-t-elle. Si j'ai bien compris, je ne devrais jamais vous laisser partir ?

Il réfléchit un instant.

— Oui, murmura-t-il, conscient qu'il y avait dans ses paroles – que ce soit volontaire ou non de sa part – un sens plus profond. C'est exactement ce que je veux dire.

Puis les mots ne leur suffirent plus. Il posa ses lèvres sur les siennes en s'exhortant à la douceur. Il y parvint durant une seconde. Puis sa faim d'elle fut la plus forte, et il l'embrassa avec une passion dont il ne se savait pas capable. Ce n'était plus du désir – du moins, pas seulement.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

C’était un irrépressible besoin d’elle.

Cela se manifestait par une étrange sensation qui courait en lui, brûlante et incontrôlable, par une folle envie de proclamer au monde qu’elle était sienne, d’imprimer sa marque sur elle.

Il la désirait si ardemment qu’il se demandait comment il allait pouvoir attendre jusqu’au mariage.

— Colin ? cria-t-elle tandis qu’il l’étendait sur le canapé.

Il déposa un baiser dans son cou, un autre sur sa gorge, puis ses lèvres furent bien trop occupées pour répondre par autre chose qu’un « Hmm ? » assourdi.

— Nous sommes… Ooh !

Il sourit tout en lui mordillant le lobe de l’oreille. Si elle avait pu finir sa phrase, il en aurait déduit qu’il ne la troublait pas autant qu’il l’aurait dû.

— Vous disiez ? murmura-t-il, avant de lui donner un baiser profond pour le seul plaisir de la torturer.

Il lâcha ses lèvres quelques instants – à peine le temps pour elle de dire « Je voulais juste… » – et l’embrassa de nouveau, lui arrachant un gémissement de désir qui le transporta.

— Je suis désolé, souffla-t-il en glissant les mains sous ses jupes pour lui caresser les chevilles. Vous disiez ?

— J’ai dit quelque chose ? demanda-t-elle, les yeux embrumés de passion.

Il fit courir sa main le long de son mollet, jusqu’à son genou.

— Assurément, répondit Colin tout en pressant ses hanches contre les siennes dans un irrépressible élan de volupté.

Puis, sa main remontant le long de sa cuisse, il ajouta :

— Je crois que vous alliez me demander de vous toucher *ici*.

Elle émit un petit hoquet de surprise, puis un gémissement, et articula avec peine :

— Je ne crois pas.

Il sourit contre son cou.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous êtes sûre ?

Elle secoua la tête.

— Dans ce cas, vous voulez que j'arrête ?

Elle secoua de nouveau la tête, cette fois avec énergie.

Il pouvait la prendre maintenant, songea soudain Colin. Il pouvait lui faire l'amour ici, sur ce canapé. Non seulement elle le laisserait faire, mais elle y prendrait tout le plaisir qu'une femme peut ressentir.

Ce ne serait pas une conquête, ni même une entreprise de séduction.

Ce serait plus que cela. Peut-être même…

De l'amour.

Il se figea.

— Colin ? murmura-t-elle en ouvrant les yeux.

De l'amour ?

Ce n'était pas possible !

— Colin ?

Ou peut-être était-ce possible.

— Quelque chose ne va pas ?

Ce n'était pas qu'il avait peur de l'amour, ou qu'il n'y croyait pas. C'était juste que… il ne l'attendait pas.

Il avait toujours cru que l'amour s'abattait sur vous tel un coup de foudre. Un soir, alors que vous assistiez à quelque fête où vous vous ennuyiez à mourir, vos yeux se posaient sur une femme, et vous saviez instantanément que le cours de votre existence venait d'être bouleversé à jamais. C'était arrivé à son frère Benedict, qui coulait à présent des jours heureux avec son épouse, Sophie.

Avec Pénélope, en revanche… le changement avait été lent, presque imperceptible. L'amour avait, pour ainsi dire, rôdé dans l'ombre jusqu'à lui… Et en admettant que ce soit de l'amour…

Eh bien, ne le saurait-il pas ?

Il la regarda avec attention et curiosité. Peut-être trouverait-il la réponse dans ses yeux, ou dans le mouvement de ses cheveux, ou dans la

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

façon dont le corsage de sa robe était légèrement de guingois. Peut-être saurait-il, s'il l'observait assez longtemps.

— Colin ? murmura-t-elle de nouveau, sa voix prenant des inflexions alarmées.

Il l'embrassa de nouveau, cette fois avec une farouche détermination. Si c'était bien de l'amour, leurs baisers ne le révéleraient-ils pas ?

Si son corps et son esprit fonctionnaient séparément, alors ce baiser était manifestement l'allié de son corps, car si la confusion régnait toujours dans son esprit, les besoins de son corps étaient on ne peut plus clairs.

Bon sang, quel supplice ! Et impossible de tenter quoi que ce soit ici, dans le salon de sa mère, même si Pénélope était consentante !

Il se redressa et laissa sa main glisser de nouveau vers la cheville de Pénélope.

— Nous ne pouvons pas faire cela ici.

— Je sais.

Elle avait parlé d'une voix si vibrante de regrets que Colin immobilisa la paume sur son genou. Il s'en fallut de peu qu'il ne perde tout sens des convenances.

Il réfléchit rapidement. N'avait-il vraiment pas le temps de prendre Pénélope ici, avant que quelqu'un entre dans la pièce ? Dans l'état d'intense excitation qui était le sien, l'affaire serait vite réglée. Si vite, en vérité, que c'en serait presque embarrassant…

— Combien de temps encore, avant le mariage ? maugréa-t-il.

— Un mois.

— Que faudrait-il faire pour réduire le délai à quinze jours ?

Elle réfléchit quelques instants.

— Des pots-de-vin ou du chantage. Ou les deux. Nos mères ne seront pas faciles à acheter.

Avec un gémissement de frustration, Colin pressa une dernière – et délicieuse – fois ses hanches contre les siennes avant de la libérer. Il ne pouvait pas lui faire l'amour maintenant. Elle serait bientôt sa femme. Ils

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

auraient mille occasions d'étreintes furtives sur des canapés illicites, mais pour la première fois de Pénélope, il se devait de lui offrir le confort d'un vrai lit.

— Colin ? fit-elle en rajustant son corsage et en se lissant les cheveux (alors qu'elle n'avait pas la moindre chance de se rendre ne serait-ce que présentable sans l'aide d'un miroir, d'une brosse à cheveux et probablement d'une camériste). Quelque chose ne va pas ?

— Je vous veux, murmura-t-il.

Elle leva les yeux sur lui, stupéfaite.

— Je voulais juste que vous le sachiez, reprit-il. Ne serait-ce que pour ne pas vous laisser croire que j'ai arrêté parce que vous ne me plaisiez pas.

— Oh.

Elle parut hésiter ; ces quelques mots semblaient l'avoir rendue absurdement heureuse.

— Merci de me l'avoir dit, souffla-t-elle finalement.

Colin lui prit la main et la pressa.

— Suis-je présentable ? demanda-t-elle.

Colin secoua la tête.

— Non, et j'en suis fier, murmura-t-il.

Jamais il n'avait été aussi sincère.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

16

Colin aimait la marche, une activité qu'il pratiquait souvent pour s'éclaircir les idées. Aussi passa-t-il une bonne partie de la journée du lendemain à traverser Bloomsbury, Fitzrovia, Marylebone, ainsi que plusieurs autres quartiers de Londres, jusqu'à ce qu'il regarde autour de lui et s'aperçoive qu'il se trouvait au cœur de Mayfair, dans Grosvenor Square pour être précis, juste devant Hastings House, la résidence londonienne des ducs de Hastings, dont le dernier avait épousé sa sœur Daphné.

Voilà longtemps qu'il n'avait pas eu avec elle une vraie conversation, c'est-à-dire plus que les habituels bavardages familiaux. De tous ses frères et sœurs, Daphné était la plus proche de lui en âge, et ils avaient toujours eu un lien particulier, même s'ils ne se voyaient plus aussi souvent qu'autrefois, Colin parce qu'il voyageait beaucoup, Daphné parce qu'elle était accaparée par sa petite tribu.

Hastings House était l'une de ces majestueuses demeures que l'on pouvait voir dans Mayfair et Saint-James. Vaste, carrée, construite en élégante pierre de Portland, elle était particulièrement imposante, à l'image de la splendeur ducale qu'elle incarnait.

Ce qui rendait d'autant plus amusant le statut de sa sœur, l'actuelle duchesse de Hastings, songea Colin non sans une ironie. Il ne pouvait pas imaginer une personne moins imposante que Daphné. D'ailleurs, c'était précisément parce qu'elle se montrait si chaleureuse et naturelle qu'elle

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

avait bien failli ne jamais trouver de mari ; la plupart des hommes ne voyaient en elle qu'une amie et non une fiancée potentielle.

Tout avait changé lorsqu'elle avait fait la connaissance de Simon Basset, duc de Hastings. Désormais, elle était une respectable dame de la bonne société, mère de quatre enfants âgés de dix, neuf, huit et sept ans. Colin trouvait encore parfois curieux que sa sœur ait fondé une famille, alors que pour sa part, il menait la vie insouciante d'un célibataire sans attaches. Une seule année les séparait, aussi Daphné et lui avaient-ils traversé ensemble les différentes étapes de l'existence. Même lorsqu'elle s'était mariée, les choses n'avaient pas semblé très différentes. Simon et elle assistaient aux mêmes fêtes que lui, et conservaient les mêmes sujets d'intérêt et les mêmes occupations.

Puis les enfants étaient arrivés, et malgré le plaisir qu'avait éprouvé Colin à accueillir ses nouveaux neveux et nièces, chaque naissance lui avait rappelé que la vie de Daphné avait pris un nouveau tour, tandis que la sienne demeurait identique.

Une situation qui n'allait pas tarder à changer, songea-t-il tandis que le visage de Pénélope lui apparaissait.

Des enfants. L'idée était séduisante, en vérité.

Il n'avait pas vraiment prévu de rendre visite à Daphné, mais maintenant qu'il était là, il se dit qu'il pourrait en profiter pour aller la saluer. Il gravit donc les marches et actionna vigoureusement le heurtoir de cuivre. Presque aussitôt, Jeffries, le majordome, vint lui ouvrir.

— Monsieur Bridgerton, fit celui-ci. Votre sœur ne vous attendait pas.

— Non, je voulais lui faire la surprise. Peut-elle me recevoir ?

— Je vais voir, répondit Jeffries, même s'ils savaient tous deux que jamais Daphné ne fermerait sa porte à un membre de sa famille.

Colin patienta dans le petit salon, qu'il se mit à arpenter. Il était trop agité pour s'asseoir ou même rester en place. Quelques minutes plus tard, Daphné apparut sur le seuil. Malgré sa tenue un peu en désordre, elle semblait toujours aussi heureuse.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Et pourquoi ne l'aurait-elle pas été ? se demanda Colin. Son rêve avait toujours été de se marier et d'avoir des enfants. Et la réalité avait largement dépassé ses rêves.

— Salut, petite sœur ! lança-t-il avec un sourire en traversant la pièce pour la serrer brièvement dans ses bras. Tu as là…

Il désigna son épaule. Daphné suivit son regard et esquissa une grimace en découvrant la trace gris sombre qui barrait l'étoffe de sa robe.

— Du fusain, expliqua-t-elle. J'essaie d'enseigner les bases du dessin à Caroline.

— Toi ? s'étonna Colin.

— Je sais, je sais. Elle ne pourrait avoir un plus mauvais professeur, mais elle a décidé hier seulement qu'elle aimait les arts, et j'étais le seul professeur disponible immédiatement.

— Tu devrais l'envoyer chez Benedict, suggéra Colin. Je suis sûr qu'il serait ravi de lui donner quelques leçons.

— J'y ai pensé, mais il y a fort à parier qu'elle se sera découvert une nouvelle passion le temps que j'organise son séjour.

Elle désigna le canapé.

— Assieds-toi. Tu as l'air d'un fauve en cage.

Il obtempéra, mais il était toujours en proie à une vive agitation.

— Et avant que tu poses la question, ajouta Daphné, j'ai demandé à Jeffries de nous apporter une collation. Des sandwichs te suffiront-ils ?

— Aurais-tu entendu mon estomac gargouiller depuis le hall ?

— Depuis l'autre côté de la ville, j'en ai peur, s'esclaffa Daphné. Savais-tu que lorsqu'il y a de l'orage, David demande si c'est parce qu'oncle Colin a faim ?

— Bonté divine ! marmonna Colin, amusé malgré lui.

Son neveu était un petit garçon remarquablement intelligent.

Un sourire aux lèvres, Daphné s'installa confortablement sur le canapé, les mains gracieusement posées sur les genoux.

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de ta visite, Colin ? Non pas que tu aies besoin d'une raison, bien sûr. Je suis toujours ravie de te voir.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il esquissa un geste évasif.

— Je passais dans le quartier.

— Es-tu allé chez Anthony et Kate ? demanda-t-elle.

Bridgerton House, où vivaient son frère aîné et sa famille, se trouvait de l'autre côté du square, en face de Hastings House.

— Benedict et Sophie sont déjà là avec les enfants pour aider à préparer ton bal de fiançailles.

Colin secoua la tête.

— Non. Désolé, c'est toi que j'ai choisie comme victime.

Elle sourit de nouveau tandis que son expression se faisait plus douce et un peu intriguée.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, bien sûr que non, répondit-il vivement. Pourquoi cette question ?

— Je ne sais pas.

Elle inclina la tête de côté.

— Tu as l'air bizarre, c'est tout.

— Je suis fatigué.

Elle hocha la tête d'un air compréhensif.

— Les préparatifs du mariage, je suppose.

— Oui, répondit Colin, ravi qu'elle lui fournisse un prétexte, mais ne sachant au juste ce qu'il essayait de lui cacher.

— Eh bien, rappelle-toi que quoi que tu endures, déclara Daphné, un sourire malicieux aux lèvres, c'est mille fois pire pour Pénélope. C'est toujours plus difficile pour les femmes, crois-moi.

— Tu parles de la préparation du mariage ou de tout le reste ? demanda Colin.

— De tout le reste, répondit-elle avec vivacité. Je sais que vous, les hommes, êtes persuadés de tout porter sur vos épaules, mais…

— Il ne me viendrait même pas à l'idée de penser une chose pareille, protesta Colin, et il n'était pas complètement sarcastique.

Une expression sévère crispa les traits de Daphné.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Les femmes ont bien plus à faire que les hommes. *Surtout* lorsqu'il s'agit de préparer un mariage. Avec tous les essayages que Pénélope a sans doute déjà subis, elle doit avoir l'impression d'être un coussin à épingles.

— J'ai suggéré de l'enlever pour l'épouser dans l'intimité, dit Colin sur le ton de la conversation, et elle a eu l'air d'espérer que je parlais sérieusement.

Daphné ne put s'empêcher de rire.

— Je suis si heureuse que tu l'épouses, Colin !

Il hocha la tête, n'ayant pas l'intention de répondre, et s'entendit soudain dire :

— Daphné…

— Oui ?

Il ouvrit la bouche, puis :

— Non, peu importe.

— Certainement pas ! protesta-t-elle. Tu as piqué ma curiosité, à présent.

Il pianota sur l'accoudoir du canapé.

— Crois-tu que cette collation sera longue à arriver ?

— Es-tu vraiment si affamé, ou essaies-tu de dévier la conversation ?

— Je suis *toujours* affamé.

Elle garda le silence quelques secondes, avant de murmurer :

— Colin, qu'allais-tu dire ?

Il se leva, trop énervé pour demeurer immobile, et se mit à faire les cent pas. Puis, s'immobilisant soudain, il se tourna vers sa sœur qui arborait une expression inquiète.

— Ce n'est rien, commença-t-il, sauf que ce n'était pas rien, et que…

» Comment sait-on ? lâcha-t-il.

Il s'aperçut qu'il n'avait pas achevé sa question lorsque Daphné demanda :

— Comment sait-on *quoi* ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il se planta devant la fenêtre. La pluie menaçait, constata-t-il. Il devrait sans doute emprunter un attelage à Daphné, sous peine de rentrer trempé. Cela dit, il ignorait pourquoi il pensait à cela, car ce qui le préoccupait réellement, c'était de savoir…

— Comment sait-on *quoi*, Colin ? répéta Daphné.

Il pivota sur ses talons et les mots jaillirent de ses lèvres :

— Comment sait-on si c'est de l'amour ?

Pendant quelques secondes, elle demeura bouche bée, ses grands yeux bruns écarquillés de stupeur.

— Oublie que je t'ai demandé cela, marmonna-t-il.

— Non ! s'écria-t-elle en bondissant sur ses pieds. Je suis *ravie* que tu m'aies posé la question. Vraiment ravie. Je suis juste… surprise, je dois l'avouer.

Colin ferma les yeux, mortifié.

— Je n'arrive pas à croire que je t'ai demandé une chose pareille.

— Colin, ne sois pas ridicule. C'est… adorable de ta part de m'en avoir parlé. Je ne saurais te dire combien je suis flattée que tu te sois tourné vers moi pour…

— Daphné… l'interrompit-il d'un ton d'avertissement.

Elle avait le don de s'éloigner du sujet, et Colin n'était pas d'humeur à la suivre.

Impulsivement, elle s'approcha de lui pour le serrer dans ses bras. Puis, les mains toujours sur ses épaules, elle déclara :

— Je ne sais pas.

— Pardon ?

Elle secoua légèrement la tête.

— Je ne sais pas ce qui permet d'affirmer que c'est de l'amour. Je pense que c'est différent pour chacun.

— Comment l'as-tu su, toi ?

Elle se mordilla la lèvre inférieure.

— Aucune idée, avoua-t-elle.

— *Quoi ?*

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle eut un haussement d'épaules impuissant.

— Je ne me souviens pas. C'était il y a longtemps. Je l'ai simplement… *su*.

— Donc, si je te suis bien, récapitula Colin en s'appuyant contre le rebord de la fenêtre, bras croisés, quand on ne sait pas si on est amoureux, c'est qu'on ne l'est probablement pas.

— Oui, dit-elle d'un ton ferme. Enfin, non ! Non, ce n'est pas du tout ce que je veux dire.

— Dans ce cas, que veux-tu dire ?

— Je ne sais, avoua-t-elle d'une petite voix.

Colin la regarda fixement.

— Rappelle-moi depuis combien de temps tu es mariée ? marmonna-t-il.

— Ne te moque pas de moi. J'essaie de t'aider.

— J'apprécie tes efforts, mais franchement, Daphné, tu…

— Je sais, je sais, le coupa-t-elle, je ne te suis d'aucune utilité. Mais écoute-moi. As-tu de l'affection pour Pénélope ?

Puis, tandis qu'une expression horrifiée se peignait sur ses traits :

— Nous parlons bien de Pénélope, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle.

— Bien entendu, bougonna-t-il.

Elle poussa un soupir de soulagement.

— Tant mieux, parce que si cela n'avait pas été le cas, je peux t'assurer que je n'aurais vraiment rien pu pour toi.

— Je m'en vais, décréta-t-il.

— Non, attends ! fit-elle en posant la main sur son bras. Reste, Colin. S'il te plaît.

Il la considéra un instant, laissa échapper un soupir las. Son moral était au plus bas.

— J'ai l'impression d'être un parfait crétin.

— Colin, dit-elle en le tirant vers le canapé, puis en le forçant à s'asseoir, écoute-moi. L'amour grandit et évolue chaque jour. Il n'a rien à voir avec un coup de tonnerre dans un ciel bleu qui ferait soudain de toi

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

un autre homme. Je sais que Benedict affirme que cela a été son cas, et c'est tout à fait charmant, mais tu le sais, Benedict est *différent*.

Colin aurait volontiers argumenté sur ce point, mais il n'en avait pas l'énergie.

— Cela ne s'est pas passé ainsi pour moi, continua Daphné, et je ne pense pas que cela ait été le cas pour Simon non plus, bien qu'en toute franchise, je ne crois pas lui avoir jamais posé la question.

— Tu devrais.

— Pourquoi ? s'étonna-t-elle.

Il haussa les épaules.

— Pour pouvoir me le dire.

— Parce que tu penses que c'est différent pour les hommes ?

— Tout le reste l'est bien.

Elle esquissa une moue dubitative.

— Je commence à avoir pitié de Pénélope.

— Et tu as bien raison, grommela-t-il. Je ferai un mari épouvantable, c'est évident.

— Certainement pas ! protesta-t-elle en lui tapant sur le bras. Pourquoi diable dis-tu cela ? Tu ne lui serais jamais infidèle.

— Non, acquiesça-t-il.

Il garda le silence un long moment, et lorsqu'il reprit la parole, ce fut pour dire d'une voix douce :

— Mais je pourrais ne pas l'aimer comme elle le mérite.

— Et tu pourrais *aussi* l'aimer comme elle le mérite.

Daphné ne cacha pas son exaspération.

— Pour l'amour du Ciel, Colin ! Le seul fait que tu te trouves ici, en train de demander à ta *sœur* si tu es amoureux, est la preuve manifeste que tu l'es plus que tu ne le penses.

— Tu crois ?

— Si je ne le croyais pas, je ne le dirais pas, répliqua-t-elle dans un soupir. Tu réfléchis trop, Colin. Tu trouveras le mariage beaucoup plus facile si tu laisses les choses suivre leur cours.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il darda sur elle un œil méfiant.

— Depuis quand es-tu si philosophe ?

— Depuis que tu es venu frapper à ma porte en exigeant que j'aie un avis sur la question, répliqua-t-elle avec vivacité. Tu épouses la bonne personne, Colin. Cesse de t'inquiéter.

— Je ne m'inquiète pas.

Il avait répondu machinalement, mais, bien entendu, il était fort inquiet, aussi ne tenta-t-il même pas de se défendre lorsque Daphné lui décocha un regard sarcastique. En vérité, son problème n'était pas de savoir si Pénélope était la femme qu'il lui fallait ; sur ce point, il n'avait aucun doute.

Non, il se faisait du souci pour des détails stupides. Il voulait savoir s'il l'aimait ou pas, non pas parce que cela aurait été la fin du monde s'il l'aimait (ou s'il ne l'aimait pas), mais parce qu'il trouvait extrêmement déstabilisant d'être incapable de déterminer ce qu'il ressentait.

— Colin ?

Il jeta un coup d'œil à sa sœur, qui le considérait d'un air perplexe, puis se leva, pressé de s'en aller avant de se couvrir définitivement de ridicule.

— Merci, dit-il en se penchant pour déposer un baiser sur sa joue.

Elle fronça les sourcils.

— Je n'arrive pas à savoir si tu es sérieux ou si tu te moques de moi pour ma totale absence d'efficacité.

— Tu as été totalement inefficace, dit-il, mais mes remerciements étaient sincères.

— J'ai le prix de participation ?

— En quelque sorte.

— Tu vas à Bridgerton House, à présent ? demanda-t-elle.

— Pour me donner en spectacle devant Anthony ?

— Ou Benedict. Il est là aussi.

Le problème, avec les grandes familles, c'était qu'il y avait toujours un frère ou une sœur devant qui se ridiculiser.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Non, fit Colin avec un petit sourire narquois. Je crois que je vais rentrer à pied.

— À pied ? répéta Daphné.

Il se tourna vers la fenêtre.

— Tu crois qu'il pourrait pleuvoir ?

— Prends mon attelage, Colin, proposa-t-elle. Et s'il te plaît, attend qu'on nous apporte les sandwichs. Il y en aura sûrement une montagne, et si tu t'en vas avant qu'ils arrivent, je sais que je vais en dévorer la moitié, et que je me le reprocherai jusqu'au soir.

Hochant la tête, il s'assit. Et ne le regretta pas. Il avait toujours eu un faible pour le saumon fumé, dont il emporta d'ailleurs une assiette dans la voiture. Il passa le trajet du retour à regarder par la fenêtre la pluie qui tombait à verse.

Lorsque les Bridgerton donnaient une réception, ils ne faisaient pas les choses à moitié.

Et lorsque les Bridgerton organisaient un bal de fiançailles… eh bien, si lady Whistledown avait toujours tenu sa chronique, il lui aurait fallu trois fois plus de colonnes que d'ordinaire pour couvrir l'événement.

Même organisé à la dernière minute par lady Bridgerton et Mme Featherington (qui n'étaient pas plus prêtes l'une que l'autre à courir le risque que leurs enfants changent d'avis au cours de trop longues fiançailles), ce bal pouvait sans conteste prétendre au titre d'événement de la saison.

Encore que, songea Pénélope non sans ironie, une partie n'avait pas grand-chose à voir avec la fête en elle-même, et beaucoup à voir avec les interrogations sans fin sur les raisons qui poussaient Colin Bridgerton à choisir une fiancée aussi peu populaire que Pénélope Featherington. La rumeur avait été moins cruelle lorsque Anthony Bridgerton avait épousé Kate Sheffield (qui, de même que Pénélope, n'avait jamais été très recherchée), mais Kate, elle, n'était pas *vieille*. Pénélope avait renoncé à

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

compter le nombre de fois où elle avait entendu les mots « vieille fille » murmurés dans son dos au cours des derniers jours.

Mais aussi pénibles soient-ils, les cancans ne l'atteignaient pas vraiment, car elle flottait sur un petit nuage euphorique. Une femme qui avait été éperdument éprise d'un homme pendant la moitié de son existence ne pouvait qu'être ivre de bonheur lorsqu'il la demandait en mariage.

Même si elle ne comprenait toujours pas comment c'était arrivé.

C'était *bel et bien* arrivé. Rien d'autre ne comptait.

Et Colin était le fiancé rêvé. Il demeura à ses côtés pendant toute la soirée, et pas un instant Pénélope n'eut l'impression qu'il n'agissait ainsi que pour la protéger d'éventuelles réflexions désobligeantes. À vrai dire, il semblait parfaitement imperméable aux commérages.

Pour un peu, elle aurait pu s'imaginer… Elle sourit, rêveuse. Elle aurait pu s'imaginer que Colin restait près d'elle pour le seul plaisir d'être en sa compagnie.

— As-tu vu Cressida Twombley ? lui chuchota Éloïse, profitant de ce que Colin faisait valser sa mère. Elle est verte de jalousie.

— C'est sa robe qui lui donne mauvaise mine, répliqua Pénélope en se composant un masque impassible.

Éloïse s'esclaffa.

— Oh, comme j'aimerais que lady Whistledown écrive encore ses *Chroniques* ! Elle l'embrocherait sans états d'âme !

— Je croyais que lady Whistledown était censée *être* Cressida Twombley ? répliqua prudemment Pénélope.

— À d'autres ! Je n'y crois pas une seconde, et toi non plus, j'en suis certaine.

— Tu as sans doute raison, admit Pénélope.

Elle savait que son secret serait mieux protégé si elle feignait d'avaler l'histoire de Cressida, mais quiconque la connaissait aurait trouvé cela tellement inhabituel de sa part que cela aurait éveillé les soupçons.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Cressida veut juste l'argent, déclara Éloïse avec mépris. Ou peut-être la notoriété. Probablement les deux.

Pénélope regarda sa rivale qui tenait cour de l'autre côté de la salle. Il y avait son habituel essaim d'adorateurs, auquel s'étaient joints de nouvelles têtes, des curieux, sans doute, attirés par les commérages autour de lady Whistledown.

— Pour la notoriété, en tout cas, elle a réussi, commenta Pénélope.

Éloïse approuva d'un hochement de tête.

— Je ne comprends pas pourquoi elle a été invitée. Vous n'êtes certes pas amies, toutes les deux, et personne dans la famille ne l'apprécie.

— Colin a insisté.

Éloïse lui lança un regard stupéfait.

— Pourquoi ?

Pénélope soupçonnait que la principale raison en était la récente déclaration de Cressida Twombley affirmant être lady Whistledown. La plupart des membres de la bonne société ignoraient si elle mentait ou non, mais personne ne prenait le risque de lui refuser une invitation, au cas où elle aurait dit vrai.

Et Colin et Pénélope n'étaient pas supposés en savoir plus que les autres.

Cependant, comme Pénélope ne pouvait avouer cela à Éloïse, elle se contenta de lui exposer les autres motifs, qui étaient parfaitement vrais.

— Ta mère ne voulait pas susciter des ragots en la boudant officiellement. Quant à Colin, il a dit…

Elle rougit. Colin avait été tellement adorable !

— Qu'a-t-il dit ?

Pénélope ne put retenir un sourire ému.

— Il a dit qu'il voulait que Cressida n'ait d'autre choix que d'assister à mon triomphe.

— Bonté divine, murmura Éloïse, sans dissimuler sa stupéfaction. Mon frère est amoureux.

Les joues de Pénélope s'enflammèrent de plus belle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Il l'est, insista Éloïse. Forcément. Oh, dis-moi tout ! Il a vraiment employé ces mots ?

L'enthousiasme d'Éloïse était tout à la fois merveilleux et horrible. D'un côté, c'était toujours agréable de partager les plus beaux moments de sa vie avec sa meilleure amie, et la joie et l'exaltation d'Éloïse étaient assurément contagieuses. Mais d'un autre côté, elles n'étaient peut-être pas justifiées, car après tout, Colin n'était pas amoureux d'elle. Du moins, il ne l'avait pas dit.

Et pourtant, il se comportait comme s'il l'était ! Pénélope s'accrocha à cette pensée, s'efforçant de ne voir que ses actes et d'oublier les mots qu'il n'avait pas prononcés.

Les gestes n'en disaient-ils pas plus que les paroles ?

Et de ce point de vue, Colin la traitait comme une princesse…

— Mademoiselle Featherington ! Mademoiselle Featherington !

Pénélope tourna la tête et son visage s'éclaira. Lady Danbury !

— Mademoiselle Featherington, fit celle-ci en se frayant un chemin dans la foule avec sa canne.

— Lady Danbury, quel plaisir de vous voir !

La vieille dame affichait un si large sourire que son visage ridé semblait presque plus jeune.

— C'est toujours un plaisir de me voir, quoi qu'en disent les gens, riposta-t-elle. Et vous, petite diablesse, regardez ce que vous avez fait !

— N'est-elle pas la meilleure ? s'extasia Éloïse.

Pénélope la regarda. En dépit des sentiments mêlés dont elle était la proie, Éloïse était sincèrement et profondément heureuse pour elle, cela ne faisait aucun doute. Se moquant soudain d'être au beau milieu d'une salle de bal bondée où chacun la regardait comme si elle était un spécimen rare sous la loupe d'un naturaliste, Pénélope se tourna vers Éloïse pour la serrer sur son cœur et lui murmura à l'oreille :

— Je t'adore !

— Je sais, répondit celle-ci.

Lady Danbury frappa bruyamment le parquet de sa canne.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je suis toujours là, mesdemoiselles !

— Oh, désolée, fit Pénélope d'un air penaud.

— C'est bon, bougonna lady Danbury avec une indulgence inhabituelle. C'est un spectacle charmant que celui de deux jeunes femmes qui préfèrent s'étreindre plutôt que de se poignarder dans le dos, si vous voulez mon avis.

— Merci d'être venue me féliciter, dit Pénélope.

— Je n'aurais manqué cela pour rien au monde, assura lady Danbury. Hé, hé, hé ! Tous ces imbéciles qui s'interrogent sur ce que vous avez bien pu faire pour qu'il vous demande en mariage, alors que vous vous êtes contentée d'être vous-même.

Pénélope sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Lady Danbury, ce sont les paroles les plus gentilles que…

— Ah, non ! l'interrompit la vieille dame d'un ton bourru. Pas de cela entre nous. Je n'ai ni le temps ni le goût des effusions.

Pénélope remarqua cependant qu'elle avait sorti son mouchoir pour se tamponner discrètement les yeux.

— Ah, lady Danbury ! s'exclama Colin, qui venait de les rejoindre et avait pris le coude de Pénélope d'une main de propriétaire. Ravi de vous voir !

— Monsieur Bridgerton, répondit celle-ci sans cérémonie, je suis simplement venue féliciter votre fiancée.

— Ah, mais c'est moi qui mérite des félicitations.

— Hmmph ! Vous dites cela en plaisantant, marmonna lady Danbury, mais vous avez sans doute raison. Les gens ne se rendent pas compte qu'elle vaut bien davantage que ce qu'ils pensent.

— *Moi*, je m'en rends compte, répondit Colin d'un ton si grave que Pénélope crut défaillir de bonheur.

Puis, d'une voix suave, il poursuivit :

— Et maintenant, si vous voulez bien nous excuser, je dois aller présenter ma fiancée à mon frère aîné.

— Je connais déjà Anthony, lui rappela Pénélope.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Oui, mais c’est la tradition. Nous devons vous accueillir officiellement dans la famille.

— Oh ! souffla-t-elle, et une douce chaleur l’envahit à la perspective de devenir une Bridgerton. C’est charmant.

— Donc, reprit Colin, Anthony aimerait porter un toast à ma fiancée, puis je la ferai valser.

— Très romantique, commenta lady Danbury.

— Oui, eh bien, je suis un grand romantique, répondit Colin d’un ton léger.

Éloïse émit un ricanement.

Il se tourna vers elle en arquant les sourcils avec arrogance.

— Absolument, insista-t-il.

— Je l’espère, répliqua-t-elle. Je l’espère pour Pénélope.

— Sont-ils toujours ainsi ? demanda lady Danbury à Pénélope.

— La plupart du temps, oui.

La comtesse hocha la tête.

— C’est une bonne chose. Mes enfants se parlent à peine. Pas par mauvaise volonté, notez, mais parce qu’ils n’ont rien à se dire. C’est bien triste.

La main de Colin se fit plus ferme sur le bras de Pénélope.

— Nous devons vraiment y aller.

— Oui, acquiesça-t-elle.

Elle s’apprêtait à se diriger vers Anthony, qu’elle apercevait de l’autre côté de la pièce, près du petit orchestre, lorsqu’il y eut un grand bruit du côté de la porte.

— Mesdames et messieurs !

Pénélope blêmit. « Oh, non ! » s’entendit-elle gémir. Ce n’était pas prévu au programme. Du moins, pas ce soir !

— Mesdames et messieurs !

Lundi ! eut-elle envie de hurler. Elle avait bien dit *lundi* à son imprimeur. Au bal des Mottram !

— Que se passe-t-il ? s’enquit lady Danbury.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Une dizaine de jeunes garçons pénétrèrent en courant dans la salle. Ils portaient des liasses de papier dont ils lançaient des exemplaires autour d'eux.

— L'ultime *Chronique mondaine de lady Whistledown* ! criaient-ils. À lire sans attendre ! Toute la vérité !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

17

Colin Bridgerton était réputé pour bien des choses.

Il était réputé pour sa prestance, ce qui n'était guère surprenant, car tous les Bridgerton mâles l'étaient.

Il était réputé pour son sourire en coin capable de faire fondre une femme de l'autre côté d'une salle de bal bondée.

Il était réputé pour son charme et pour son talent à mettre tout le monde à l'aise avec un simple sourire et une réflexion amusante.

Ce pour quoi il n'était *pas* réputé, en revanche, et dont personne ne le soupçonnait, c'était sa capacité à se mettre en colère.

Si personne n'en fut témoin ce soir-là, ce n'est que grâce à son remarquable contrôle sur lui-même (une qualité à laquelle il n'avait jusqu'à présent pas souvent fait appel). En revanche, sa fiancée risquait fort de s'éveiller le lendemain matin avec un superbe hématome sur le bras.

— Colin ! gémit Pénélope en baissant les yeux sur sa main serrée autour de son coude.

Il ne relâcha pas la pression. Il était conscient de lui faire mal, et savait que ce n'était pas galant de sa part, mais il était tellement furieux contre elle en cet instant qu'il avait deux options : lui broyer le bras, ou laisser libre cours à sa colère devant un parterre de cinq cents invités, parmi lesquels se trouvaient leurs amis les plus proches.

L'un dans l'autre, il songea qu'il faisait le bon choix.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il allait la tuer. Dès qu'il aurait trouvé le moyen de l'emmener hors de cette maudite salle de bal, il allait l'assassiner ! Ils avaient décidé d'un commun accord que lady Whistledown appartenait à un passé révolu. Cela n'était pas censé arriver. Elle avait ouvert la porte au désastre. À la ruine.

— C'est fabuleux ! exulta Éloïse en attrapant un feuillet au vol. Absolument, positivement fabuleux ! Je parie qu'elle est sortie de sa retraite pour célébrer vos fiançailles !

— Ne serait-ce pas sympathique ? grogna Colin.

Pénélope ne dit rien, mais elle était d'une pâleur mortelle.

— Bonté divine ! s'écria Éloïse.

Colins jeta un coup d'œil à sa sœur, qui parcourait l'imprimé d'un air stupéfait.

— Trouvez-m'en un exemplaire, Bridgerton ! ordonna lady Danbury en lui assenant un coup de canne dans le tibia. Je ne peux pas croire qu'elle publie un samedi. Ce doit être un bon cru !

Colin se pencha pour ramasser deux feuillets sur le parquet. Il en tendit un à la comtesse et baissa les yeux sur l'autre, même s'il était à peu près certain d'en connaître le contenu.

À raison.

Il n'y a rien que je méprise davantage qu'un gentleman qui trouve amusant de tapoter la main d'une dame d'un geste condescendant tout en murmurant : « Souvent femme varie. » Et parce que je crois que l'on devrait toujours agir selon ses paroles, je fais en sorte de m'en tenir à mes déclarations et à mes décisions.

Voilà dans quel esprit, ami lecteur, j'ai écrit ma chronique du 19 avril, fermement décidée à ce qu'elle soit la dernière. Cependant, des événements indépendants de ma volonté (ou plutôt, que je n'approuve pas) me contraignent à prendre de nouveau la plume.

Mesdames et messieurs, votre dévouée chroniqueuse n'est PAS lady Cressida Twombley. Celle-ci n'est qu'un imposteur et une calculatrice, et cela

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

me briserait le cœur de voir mes années de labeur attribuées à une femme telle que celle-ci.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 21 avril 1824

— C'est la meilleure des meilleures, déclara Éloïse, aux anges. Je suis peut-être méchante, mais jamais je n'ai été aussi heureuse d'assister à la mine de quelqu'un.

— Balivernes ! rétorqua lady Danbury. Je ne suis *pas* méchante, mais je trouve cela tout à fait réjouissant.

Colin ne dit mot. Il se méfiait de sa voix. Il se méfiait de lui-même.

— Au fait, où est Cressida ? demanda Éloïse en se tordant le cou. Quelqu'un la voit-il ? Je parie qu'elle a déjà déguerpi. Elle doit être humiliée. Moi, je le serais à sa place.

— Vous ne pourriez être à sa place, déclara lady Danbury. Vous êtes bien trop généreuse.

Pénélope demeura silencieuse.

— Cela dit, poursuivit joyeusement Éloïse, on est presque désolé pour elle.

— *Presque*, insista lady Danbury.

— Oui, c'est vrai. Presque, soyons honnêtes.

Colin se tenait immobile, grinçant des dents.

— Et je garde mes mille livres ! claironna lady Danbury.

— Pénélope ! s'exclama Éloïse en lui donnant un coup de coude. Tu n'as pas dit un mot. N'est-ce pas extraordinaire ?

— Je n'arrive pas à y croire, dit-elle simplement.

Colin lui serra le bras un peu plus fort.

— Voilà votre frère, murmura-t-elle.

Il tourna la tête. Anthony s'approchait à grands pas, Violet et Kate dans son sillage.

— Je crois qu'on nous a volé la vedette, commenta-t-il en s'arrêtant près du petit groupe.

Il salua d'un hochement de tête les dames présentes.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Lady Danbury, Pénélope, Éloïse.

— Je crains que plus personne n'écoute le toast d'Anthony, à présent, renchérit Violet Bridgerton en regardant autour d'elle.

Une agitation indescriptible régnait dans la salle. Des feuillets épars voletaient encore çà et là, et, un peu partout, des gens glissaient sur les exemplaires qui jonchaient le sol. Un brouhaha assourdissant s'élevait dans l'air, si sonore que Colin avait l'impression que son crâne allait exploser.

Il fallait qu'il s'en aille. Tout de suite. Ou du moins, dès que possible.

Ses oreilles bourdonnaient, son sang charriait des flammes. Cela ressemblait à la passion, sauf que ce n'en était pas ! C'était de la fureur, de l'indignation, et l'horrible sensation d'avoir été trahi par la seule personne au monde qui aurait dû lui manifester une loyauté inconditionnelle.

C'était étrange ! Il savait que c'était Pénélope qui avait un secret, que c'était elle qui avait le plus à perdre. Tout cela la concernait elle et pas lui. Il le savait, intellectuellement du moins. Mais d'une certaine façon cela ne comptait plus. Ils formaient un tandem, à présent, et elle avait agi sans lui.

Elle n'avait aucun droit de se mettre dans une situation aussi périlleuse sans le consulter auparavant. Il était son mari, ou en tout cas il le serait bientôt, et qu'elle le veuille ou non, il était de son devoir de la protéger.

— Colin ? dit sa mère. Tout va bien ? Tu as l'air un peu bizarre.

— Porte le toast, fit Colin à l'adresse Anthony. Pénélope ne se sent pas bien, je vais la ramener chez elle.

— Tu es souffrante, Pénélope ? demanda Éloïse. Que t'arrive-t-il ? Tu n'as rien dit.

Pénélope eut la présence d'esprit de répondre par un convaincant :

— Un début de migraine, j'en ai peur.

— Oui, oui, Anthony, le pressa sa mère. Porte le toast maintenant, que Colin puisse faire danser Pénélope. Elle ne peut s'en aller avant.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Anthony accepta d'un hochement de tête et fit signe à Colin et Pénélope de le suivre. Un trompettiste fit longuement résonner son instrument afin de demander le silence. Tout le monde se tut, croyant sans doute que l'annonce concernait lady Whistledown.

— Mesdames et messieurs, commença Anthony d'une voix forte, tout en prenant une coupe de champagne que lui tendait un valet de pied, je sais que vous êtes très intrigués par l'intrusion de lady Whistledown dans notre fête, mais je vous demande de vous rappeler la raison pour laquelle nous sommes tous réunis ici ce soir.

Cela aurait dû être un moment parfait, songea Colin sans émotion. Cela aurait dû être le grand soir de Pénélope, son triomphe, l'occasion pour elle de briller, de montrer au monde combien elle était belle, intelligente, adorable.

Cela aurait dû être pour lui l'occasion de rendre bel et bien publiques ses intentions, de s'assurer que tous savaient qu'il l'avait choisie et, tout aussi important, qu'elle l'avait choisi lui.

Or il n'avait qu'une envie : la prendre par les épaules pour la secouer jusqu'à ce qu'il n'ait plus de forces. Elle risquait de tout perdre. Elle mettait son avenir en jeu.

— En tant que chef de la famille Bridgerton, poursuivit Anthony, je suis toujours très heureux lorsqu'un membre de ma fratrie trouve une fiancée. Ou *un* fiancé, ajouta-t-il en souriant à Daphné et à Simon.

Colin glissa un regard à Pénélope. Elle se tenait très droite, aussi immobile qu'une statue dans sa robe de satin bleu glacier. Elle ne souriait pas, ce qui devait sembler étrange aux invités qui avaient les yeux braqués sur elle. Mais peut-être la croyaient-ils simplement nerveuse. Après tout, il y avait des centaines de personnes ; n'importe qui aurait été nerveux à sa place.

Toutefois, si l'un d'entre eux s'était trouvé près d'elle, comme l'était Colin, il aurait remarqué son regard affolé et son souffle de plus en plus haletant et irrégulier.

Elle était effrayée.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Parfait. Elle avait raison de l'être. Effrayée à l'idée de ce qui risquait de lui arriver si son secret venait à être révélé. Et de ce qui *allait* lui arriver dès qu'ils seraient seuls, elle et lui.

— Aussi, conclut Anthony, j'ai l'immense plaisir de lever mon verre à mon frère Colin et à sa future épouse, Pénélope Featherington. À Colin et à Pénélope !

Baissant les yeux, Colin s'aperçut que quelqu'un avait glissé une coupe entre ses mains. Il leva son verre, commença à le porter à ses lèvres, puis se ravisa et le présenta devant les lèvres de Pénélope. Sous les encouragements joyeux de la foule, il la regarda en avaler une gorgée, puis une deuxième, puis une troisième, l'obligeant à boire jusqu'à ce que la coupe soit vide.

Il s'avisa alors qu'avec sa puérile démonstration de pouvoir, il n'avait plus rien à boire – et Dieu sait qu'il en avait besoin ! Il prit donc la coupe de Pénélope des mains de celle-ci et la vida d'un trait.

Un tonnerre d'applaudissements s'éleva de l'assistance.

Colin se pencha pour murmurer à l'oreille de sa promise :

— Nous allons danser, à présent. Nous allons danser jusqu'à ce que tout le monde nous imite et que l'on ne fasse plus attention à nous. Ensuite, nous nous éclipserons. Et nous aurons une petite conversation.

Elle lui répondit d'un imperceptible hochement de tête.

Il la prit alors par la main, la guida vers la piste de danse et posa son autre main sur sa taille tandis que l'orchestre entonnait les premiers accords d'une valse.

— Colin, murmura-t-elle, ce n'était pas censé arriver.

Il plaqua un sourire sur son visage. N'était-il pas en train de danser pour la première fois avec sa fiancée ?

— Plus tard.

— Mais…

— Dans dix minutes, j'aurai un certain nombre de choses à vous dire. En attendant, nous allons simplement danser.

— Je voulais juste vous…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il lui pressa la main en un geste d'avertissement. Elle pinça les lèvres, lui lança un bref regard, avant de détourner les yeux.

— Je devrais sourire, murmura-t-elle.

— Alors souriez.

— *Vous* devriez sourire.

— Vous avez raison. Je devrais.

Pourtant, il n'en fit rien.

Pénélope avait envie de froncer les sourcils. Elle avait envie de pleurer, en toute honnêteté, mais elle parvint à retrousser les lèvres en un sourire. Le monde entier la regardait – son monde à elle, du moins –, et elle savait que l'on étudiait chacun de ses gestes, que l'on disséquait chacune de ses expressions.

Des années durant, elle avait été invisible et avait détesté cela. Et voilà qu'elle aurait tout donné pour retrouver, ne fût-ce qu'un instant, cet anonymat.

Non, pas tout. Elle n'aurait pas donné Colin. Si pour le garder elle devait être au centre de l'attention du beau monde jusqu'à la fin de ses jours, cela en valait la peine. Et si endurer sa colère et son dédain en un moment tel que celui-ci faisait partie des « joies » du mariage, cela aussi en valait la peine.

Elle savait qu'il serait furieux contre elle lorsque sa dernière chronique paraîtrait. Sa main tremblait lorsqu'elle l'avait réécrite, et elle avait été terrifiée tout le temps qu'elle avait été à Sainte-Bride (ainsi que pendant le trajet de retour), certaine qu'il allait annuler le mariage en arguant qu'il ne supporterait pas d'épouser lady Whistledown.

Et malgré cela, elle l'avait publiée.

Elle savait qu'il pensait qu'elle commettait une erreur, mais elle n'avait tout simplement pas supporté de laisser Cressida Twombley recueillir les fruits de l'œuvre de sa vie. Était-ce trop demander à Colin que de faire au moins l'effort d'essayer de voir la situation de son point de vue ? Cela aurait déjà été difficile de laisser qui que ce soit prétendre être lady

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Whistledown, mais Cressida… c'était intolérable ! Pénélope avait travaillé trop dur, et subi trop d'humiliations de la part de Cressida.

Et puis, elle savait que jamais Colin ne la rejetterait une fois leurs fiançailles rendues publiques. C'était entre autres pour cette raison qu'elle avait bien spécifié à son imprimeur de faire livrer la chronique *lundi*, au bal des Mottram. Pour cette raison, et aussi parce que cela aurait été très mal de sa part de diffuser cette chronique lors de son propre bal de fiançailles, surtout en sachant que Colin était opposé à ce texte.

Maudit soit M. Lacey ! Il avait sans doute pris cette initiative pour bénéficier de la meilleure diffusion possible. Il en savait assez au sujet du beau monde, grâce à la lecture du *Whistledown*, pour deviner qu'un bal de fiançailles chez les Bridgerton serait l'événement le plus couru de la saison. En quoi cette décision changeait quoi que ce soit pour lui ? Elle l'ignorait. Le fait d'attiser la curiosité du public au sujet de la chronique ne lui rapporterait pas un *penny* de plus. Le *Whistledown* avait vécu ; il ne leur rapporterait plus rien, à l'un comme à l'autre.

Sauf si…

Elle fronça les sourcils. M. Lacey espérait sans doute qu'elle changerait d'avis.

La pression de Colin sur sa taille se fit plus forte, l'obligeant à lever les yeux. Il la fixait de son regard incroyablement vert.

Il désigna les couples de danseurs qui avaient envahi la piste autour d'eux.

— Il est temps de nous esquiver, décréta-t-il.

Elle répondit d'un petit signe de tête. La famille de Colin sachant qu'elle était souffrante et souhaitait rentrer chez elle, personne ne s'inquiéterait de leur départ. Et même si un trajet en tête à tête dans son cabriolet n'était guère conforme aux convenances, les règles pouvaient parfois être assouplies pour des fiancés, surtout lors d'une soirée aussi romantique.

Un rire nerveux échappa à Pénélope. Cette soirée s'annonçait comme la moins romantique de toute son existence.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Colin lui décocha un regard noir en haussant un sourcil interrogateur.

— Ce n'est rien, dit-elle.

Il lui pressa la main, mais le geste n'avait rien de très affectueux.

— Je veux savoir, insista-t-il.

Elle esquissa un haussement d'épaules fataliste. Que pouvait-elle dire ou faire qui rende cette soirée pire qu'elle ne l'était déjà ?

— Je me faisais seulement la réflexion que ce bal était censé être romantique.

— Il aurait pu l'être, répliqua-t-il d'un ton sarcastique.

Il lui lâcha la taille, mais garda sa main dans la sienne pour la guider à travers la foule jusqu'à l'une des portes-fenêtres qui ouvraient sur la terrasse.

— Que faisons-nous ici ? chuchota Pénélope en jetant des regards inquiets par-dessus son épaule.

Sans même se donner la peine de lui répondre, il l'entraîna plus avant dans la nuit, puis tourna à l'angle du bâtiment. À présent, ils étaient seuls.

Il ne s'arrêta pas pour autant. Après s'être assuré qu'il n'y avait personne en vue, il poussa une petite porte dérobée.

— Où sommes-nous ? demanda Pénélope.

Pour toute réponse, il posa la main au creux de ses reins et la poussa légèrement dans le couloir sombre.

— Là-haut, ordonna-t-il en désignant un escalier.

Pénélope ne savait si elle devait trouver cela effrayant ou excitant, mais elle obtempéra, consciente de la présence de Colin juste derrière elle.

Après avoir gravi plusieurs volées de marches, Colin passa devant elle pour ouvrir une porte et jeter un coup d'œil sur un palier. Ayant constaté qu'il était vide, il entraîna Pénélope à sa suite et remonta d'un pas rapide un couloir (qu'elle reconnut comme étant celui de l'étage des chambres à coucher). Ils atteignirent une porte que Pénélope n'avait jamais franchie.

Celle de la chambre de Colin.

Elle avait toujours su où se trouvait celle-ci, mais au fil des ans, et de ses nombreuses visites à Éloïse, elle n'avait rien fait de plus que laisser

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

courir ses doigts sur le lourd battant de bois massif. Colin avait quitté le Numéro Cinq depuis des années, mais sa mère avait toujours insisté pour qu'il garde sa chambre. Il pourrait en avoir besoin un jour, avait-elle expliqué. Les événements lui avaient donné raison lorsque Colin, à son retour de Chypre, n'avait pas trouvé de logement à louer.

Il ouvrit la porte et pénétra à l'intérieur, Pénélope dans son sillage. La pièce était plongée dans l'obscurité. Pénélope trébucha, et fut arrêtée dans son élan par Colin, qui était juste devant elle.

Il la prit par les épaules pour la retenir, mais ne la libéra pas. Il demeura ainsi, immobile, dans l'obscurité. Ce n'était pas une étreinte, pas vraiment, mais le corps de Pénélope était contre celui de Colin. Et si elle ne pouvait le voir, en revanche, elle percevait sa chaleur, sentait son parfum, entendait son souffle tout proche.

C'était un supplice.

C'était un délice.

Ses grandes mains musclées descendirent lentement le long de ses bras nus, torturante caresse, puis il s'écarta d'elle abruptement.

Silence.

Pénélope n'aurait su dire à quoi elle s'était attendue. Sans doute à ce qu'il s'emporte, lui adresse des reproches, la somme de s'expliquer.

Il ne fit rien de tout cela. Il demeura simplement là, dans le noir, l'obligeant à prendre une initiative.

— Pourriez-vous… pourriez-vous allumer une bougie ? balbutia-t-elle.

— Vous n'aimez pas la pénombre ? demanda-t-il d'une voix traînante.

— Pas maintenant. Pas comme cela.

— Je vois, murmura-t-il. Et comme *ceci*, qu'en dites-vous ?

Du doigt, il effleura sa peau, à la lisière de son décolleté.

Un instant seulement.

— Ne faites pas cela, dit-elle d'une voix tremblante.

— Je ne peux vous toucher ?

En entendant ses intonations moqueuses, Pénélope se réjouit de ne pas voir son visage.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous êtes pourtant à moi, non ? reprit-il.

— Pas encore, l'avertit-elle.

— Vous l'êtes tout de même. C'était bien manœuvré que d'attendre notre bal de fiançailles pour publier votre dernière chronique. Vous saviez que je ne le voulais pas. Je vous l'avais interdit. Nous étions d'accord pour…

— Nous n'avons conclu aucun accord !

Il ignora son interruption.

— Vous avez attendu jusqu'à…

— Nous n'avons conclu aucun accord ! répéta Pénélope.

Elle voulait qu'il soit bien clair qu'elle n'avait rompu aucun serment. Quoi qu'elle ait fait par ailleurs, elle ne lui avait pas menti. Certes, elle avait gardé le silence sur le *Whistledown* pendant une douzaine d'années, mais Colin n'était pas le seul à avoir été dupé.

— Et, oui, admit-elle, car ce n'était pas le moment de commencer à lui mentir, je savais que vous n'annuleriez pas nos fiançailles. Mais j'espérais…

Sa voix se brisa, si bien qu'elle fut incapable de finir sa phrase.

— Qu'espériez-vous ? demanda Colin après un silence interminable.

— Que vous me pardonneriez, avoua-t-elle dans un souffle. Ou du moins, que vous comprendriez. J'ai toujours pensé que vous étiez le genre d'homme à…

— Quel genre d'homme ? la pressa-t-il, alors qu'elle avait à peine marqué une hésitation.

— Tout est ma faute, fit-elle d'une voix lasse. Je vous ai placé sur un piédestal. Vous vous étiez montré si gentil, toutes ces années. Je suppose que je vous croyais incapable d'autres sentiments.

— Que diable vous ai-je fait qui n'ait pas été gentil ? s'indigna-t-il. Je vous ai protégée. Je vous ai demandé votre main. Je vous ai…

— Vous n'avez pas essayé de considérer la situation selon mon point de vue, l'interrompit-elle.

— Parce que vous vous comportez comme une écervelée ! rugit-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il y eut un silence – de ceux qui vous font bourdonner les oreilles et vous rongent jusqu'à l'âme.

— Je ne vois pas quoi dire de plus, conclut-elle.

Colin détourna les yeux. Il n'aurait su expliquer pourquoi. Après tout, il ne voyait pas Pénélope dans l'obscurité. Mais il avait perçu dans sa voix quelque chose qui le mettait mal à l'aise. Elle semblait vulnérable, tout à coup. Fatiguée. Nostalgique. Et désespérée. Elle lui donnait envie de la comprendre, ou du moins d'essayer, même s'il *savait* qu'elle avait commis une terrible erreur. Les fêlures dans sa voix atténuaient sa colère. Il était toujours fâché contre elle, mais n'avait plus envie d'en faire étalage.

— On découvrira qui vous êtes, n'en doutez pas, dit-il sourdement. Vous avez humilié Cressida Twombley. Elle doit être folle de rage. Elle n'aura de cesse de démasquer la véritable lady Whistledown.

Pénélope s'éloigna ; il l'entendit au bruissement de ses jupes.

— Cressida n'est pas assez intelligente pour cela. Et de toute façon, je ne publierai plus de chronique. Je ne risque donc pas de me trahir par inadvertance.

Un silence, puis :

— Je vous en fais la promesse.

— Il est trop tard.

— Certainement pas, protesta-t-elle. Personne n'est au courant ! Personne, en dehors de vous, et vous avez tellement honte de moi que c'en est insupportable.

— Oh, pour l'amour de Dieu, Pénélope, je n'ai pas honte de vous ! s'énerva-t-il.

— Voudriez-vous *s'il vous plaît* allumer une chandelle ? demanda-t-elle d'une voix plaintive.

Colin traversa la chambre et chercha à tâtons une bougie et de quoi l'allumer.

— Je n'ai pas honte de vous, répéta-t-il, mais je suis convaincu que vous vous conduisez de façon irréfléchie.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous avez peut-être raison, admit-elle, mais je dois faire ce que je pense être juste.

— Vous ne pensez pas, rétorqua-t-il.

Il pivota sur ses talons et regarda le visage de Pénélope à la lueur de la chandelle qu'il venait d'allumer.

— Oubliez si vous voulez – moi, je ne le peux pas – ce qui adviendra de votre réputation lorsqu'on découvrira qui vous êtes. Oubliez que les gens vous ignoreront et qu'ils parleront de vous derrière votre dos.

— Ils ne méritent pas que je m'inquiète à ce sujet, répliqua-t-elle en se redressant de toute sa hauteur.

— C'est possible, concéda Colin en dardant sur elle un regard dur. Mais l'expérience risque d'être douloureuse. Croyez-moi, Pénélope, vous en souffrirez. Et moi aussi.

Il la vit avaler sa salive convulsivement. Parfait. Peut-être était-il en train de la convaincre.

— Mais oublions cela, poursuivit-il. Pendant plus de dix ans, vous avez insulté ces gens. Vous en avez gravement offensé certains.

— J'ai aussi fait des compliments à d'autres, se défendit-elle, ses yeux sombres brillant de larmes contenues.

— Certes, mais ce ne sont pas ces gens-là qui doivent vous inquiéter. Je parle de ceux dont vous avez provoqué la colère.

Franchissant l'espace qui les séparait, il referma les mains sur ses épaules.

— Pénélope, dit-il d'une voix pressante, il y a des gens qui voudront vous faire du *mal*.

Ces paroles étaient destinées à la jeune femme, mais elles se retournèrent contre lui et lui fendirent le cœur.

Il tenta d'imaginer sa vie sans Pénélope. C'était inconcevable.

Dire que quelques semaines auparavant, elle n'était encore que… Il réfléchit. Qu'était-elle au juste ? Une amie ? une relation ? une personne qu'il croisait sans vraiment la voir ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Et à présent, elle était sa fiancée. Bientôt sa femme. Et peut-être… peut-être bien plus que cela. Plus importante. Plus précieuse.

— Ce que je ne comprends pas, dit-il, reprenant le fil de la conversation pour empêcher son esprit de s'aventurer en terrain aussi dangereux, c'est pourquoi vous refusez de saisir cet alibi parfait puisque votre but est de conserver l'anonymat.

— Parce que conserver l'anonymat n'est pas le problème ! cria-t-elle.

— Vous voulez être démasquée ? demanda Colin, incrédule, en la scrutant à la faible lueur de la chandelle.

— Non, bien sûr que non ! Mais c'est là mon œuvre. L'œuvre d'une vie. C'est tout ce que je laisserai derrière moi, et si je ne peux en tirer gloire, que je sois maudite si je laisse quelqu'un se l'attribuer à ma place !

Colin voulut répondre à cela, mais, à sa grande surprise, il s'aperçut qu'il n'avait aucun argument à lui opposer. *L'œuvre d'une vie*. Pénélope avait réalisé quelque chose dans son existence.

Pas lui.

Elle n'avait peut-être pas la possibilité de signer son œuvre, mais dans le secret de sa chambre, elle pouvait regarder ses chroniques et les montrer du doigt en se disant « Voilà. Voilà ce que j'ai fait dans ma vie. »

— Colin ? murmura-t-elle, visiblement étonnée par son silence.

Elle était extraordinaire. Il se demandait comment il avait pu ne pas s'en rendre compte plus tôt, alors qu'il savait déjà qu'elle était intelligente, jolie, vive et pleine de ressources. Mais tous ces adjectifs, ainsi que bien d'autres auxquels il n'avait pas encore songé, ne donnaient pas la pleine mesure de sa valeur.

Oui, elle était extraordinaire.

Et il était… Dieu du Ciel, il était jaloux d'elle !

— Je m'en vais, dit-elle doucement, avant de pivoter sur elle-même pour se diriger vers la porte.

Dans un premier temps, il ne réagit pas. Il était encore sous le choc de cette brusque prise de conscience. Puis, comme sa main se refermait sur la

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

poignée de la porte, il comprit qu'il ne pouvait pas la laisser partir. Ni ce soir ni jamais.

— Non, fit-il d'une voix rauque, en la rejoignant. Restez.

Elle leva vers lui un regard où se lisait la plus grande confusion.

— Mais vous avez dit…

D'un geste infiniment tendre, il prit son visage entre ses mains.

— Oubliez ce que j'ai dit.

C'est alors qu'il se rendit compte que Daphné avait eu raison. Son amour n'avait pas été un coup de tonnerre dans un ciel bleu. Il avait commencé par un sourire, un mot, un regard espiègle. Il avait grandi à chaque seconde passée auprès de Pénélope. Jusqu'à cet instant. Jusqu'à ce qu'il *sache*.

Il l'aimait.

Il était toujours furieux contre elle pour avoir publié sa dernière chronique, et il avait affreusement honte d'être jaloux d'elle, qui avait trouvé un but dans sa vie et l'avait atteint, mais malgré tout cela, il l'aimait.

Et s'il la laissait franchir cette porte, jamais il ne se le pardonnerait.

Peut-être était-ce précisément la définition de l'amour : désirer une personne, avoir besoin d'elle, l'adorer, même lorsqu'on était si furieux contre elle qu'on aurait pu l'attacher sur un lit rien que pour l'empêcher de s'en aller et de risquer d'aggraver une situation déjà délicate.

C'était cette nuit. Ce moment. Il tremblait d'émotion, et il fallait qu'il le lui dise. Qu'il le lui *montre*.

— Restez, souffla-t-il.

Et il l'attira contre lui, brutalement, sans explications ni excuses.

— Restez, répéta-t-il en l'entraînant vers le lit.

Comme elle ne répondait pas, il murmura pour la troisième fois :

— Restez.

Elle hocha la tête.

Il l'enlaça.

L'amour avait enfin un nom. Il s'appelait Pénélope.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

18

À l'instant où Pénélope hocha la tête – et même avant, en vérité –, elle sut qu'elle acceptait bien plus qu'un baiser. Elle ignorait pourquoi Colin avait soudain changé du tout au tout, pour quelle raison, après avoir été si furieux contre elle, il se montrait soudain si tendre et si aimant.

Elle l'ignorait, et en toute franchise, elle s'en moquait éperdument !

Tout ce qu'elle savait, c'était que s'il avait posé ses lèvres sur les siennes avec tant de douceur, ce n'était pas pour la punir. Certains utilisaient peut-être le désir comme une arme et la tentation comme une vengeance, mais Colin n'était pas de ceux-là.

Ce n'était pas dans sa nature.

En dépit de ses manières insouciantes et provocantes, en dépit de son ironie, de ses plaisanteries et de son humour narquois, c'était un homme bon et noble. Et ce serait un mari bon et noble.

Elle le savait aussi comme s'il s'agissait d'elle-même.

Et s'il l'embrassait avec passion… s'il l'étendait sur le lit… s'il la couvrait de son corps… ce n'était que parce qu'il éprouvait suffisamment de désir et d'affection envers elle pour oublier sa colère.

De l'affection.

Pénélope lui rendit ses baisers en y mettant toute l'émotion qui vibrait en elle. Toute son âme. Elle aimait cet homme depuis d'innombrables années, et sa passion pour lui saurait suppléer à son inexpérience ! Elle glissa les doigts dans ses cheveux tout en se tortillant sous lui, insoucieuse de son apparence.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Ils n'étaient pas dans un cabriolet, ou dans le petit salon de lady Bridgerton, cette fois. Plus de crainte d'être surpris. Plus besoin de se rendre présentable dans dix minutes.

Cette nuit, elle pouvait lui révéler ce qu'elle ressentait pour lui. Elle était enfin libre de répondre à son désir, et de lui témoigner, autrement que par des mots, son amour, sa loyauté et sa dévotion.

Lorsque le jour se lèverait, il saurait qu'elle l'aimait. Peut-être ne prononcerait-elle pas les mots – ni même ne les murmurerait –, mais il saurait.

Peut-être savait-il déjà. Quel paradoxe ! Cela avait été si facile de dissimuler sa vie secrète en tant que lady Whistledown, et si incroyablement difficile de ne pas laisser transparaître dans son regard l'amour qu'elle lui portait chaque fois qu'elle posait les yeux sur lui.

— Depuis quand ai-je autant besoin de toi ? chuchota-t-il.

Il leva la tête juste assez pour frotter son nez contre le sien et lui laisser voir ses yeux – sombres et incolores dans la faible lueur de la chandelle, mais si verts dans son souvenir – qui la scrutaient. Son souffle l'embrasait, son regard la consumait, et l'incendie se propageait jusque dans des régions de son être qu'elle ne s'était jamais autorisée à explorer.

Il passa ses doigts dans son dos pour défaire d'une main experte les boutons de sa robe. Peu à peu, elle sentit l'étoffe se détendre, d'abord à la hauteur de ses seins, puis de la cage thoracique, enfin de la taille.

Puis elle comprit qu'elle n'avait plus de robe.

— Seigneur, fit Colin d'une voix presque inaudible. Que tu es belle !

Et pour la première fois de sa vie, Pénélope crut que cela pouvait être vrai.

C'était à la fois indécent et excitant de se trouver ainsi dénudée sous les yeux d'un homme, mais elle n'en éprouvait aucune honte. Colin la couvait d'un regard si tendre, il la caressait d'une main si respectueuse qu'il lui semblait n'être née que pour cet instant.

Il fit courir ses doigts sur la naissance de ses seins, là où la peau est si sensible, l'agaçant de ses ongles, puis la caressant plus doucement avant

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

de revenir près de son cou.

Quelque chose en elle se crispa. Elle n'aurait su dire si c'était dû à sa façon de la toucher, ou à sa façon de la regarder, mais un changement était en train de s'opérer en elle.

La sensation était bizarre. Étrange.

Délicieuse.

Colin était à genoux sur le lit à côté d'elle, toujours habillé, et la parcourait d'un œil où le désir le disputait à la fierté et à la possessivité.

— Jamais je n'aurais imaginé que tu serais ainsi, murmura-t-il tandis que sa main glissait jusqu'à son sein. Jamais je n'aurais pensé que je te désirerais à ce point.

Pénélope prit une brusque inspiration comme un spasme de plaisir la traversait de part en part. Cependant, quelque chose dans ses paroles la mettait mal à l'aise. Il dut le remarquer, car il ajouta :

— Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, souffla-t-elle, avant de se raviser.

Leur union devait être fondée sur l'honnêteté, et elle ne leur rendrait pas service, à lui comme à elle-même, en dissimulant ses véritables sentiments.

— Comment pensais-tu que je serais ? demanda-t-elle posément.

Il la regarda, manifestement déconcerté par sa question.

— Tu as dit que jamais tu n'aurais imaginé que je serais ainsi, lui rappela-t-elle. Comment pensais-tu que je serais ?

— Je ne sais pas, admit-il. Jusqu'à ces dernières semaines, l'honnêteté m'oblige à dire que je ne crois pas y avoir jamais réfléchi.

— Et depuis ? insista Pénélope, sans savoir pourquoi elle avait tant besoin d'une réponse.

D'un mouvement fluide, il se plaça à califourchon sur elle, puis se pencha jusqu'à ce que l'étoffe de sa veste frotte sur son ventre et ses seins, que son nez frôle le sien, et que son souffle brûlant lui caresse la peau.

— Depuis, j'ai songé à cet instant des milliers de fois, j'ai imaginé une centaine de paires de seins, toutes aussi magnifiques, sensuelles et

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

appétissantes les unes que les autres, mais rien, et je le répète au cas où tu n'aurais pas bien entendu, *rien* n'approchait la réalité.

— Oh.

Ce fut réellement tout ce qu'elle trouva à répondre.

Il se débarrassa de sa veste et de son gilet puis, en chemise de lin blanc et pantalon, se contenta de la contempler en silence tandis qu'un sourire gourmand flottait sur ses lèvres. Pénélope s'agita, troublée par son regard brûlant et gagnée par une fièvre soudaine.

Puis, à l'instant précis où elle fut certaine de ne pouvoir endurer ce supplice une seconde de plus, il s'inclina sur elle, prit ses seins à pleines mains et les pressa doucement, comme pour en savourer le poids et la fermeté. Il laissa échapper un gémissement sourd, puis écarta les doigts, laissant jaillir les pointes.

— Je veux que tu te lèves, gronda-t-il, pour voir comme ils sont pleins, et ronds, et lourds. Et je veux me placer derrière toi pour les prendre au creux de mes mains.

Il approcha les lèvres de son oreille et ajouta dans un murmure :

— Et je veux faire cela devant un miroir.

— Maintenant ? s'entendit demander Pénélope d'une petite voix aiguë.

Il parut réfléchir, puis secoua la tête.

— Plus tard, dit-il, avant de répéter d'un ton résolu : Plus tard.

Pénélope ouvrit la bouche pour lui poser une question – elle n'aurait su dire laquelle –, mais avant qu'elle ait pu articuler un mot, il chuchota :

— Commençons par le commencement.

Sur quoi, il approcha la bouche de la pointe de son sein. Il la titilla d'abord en soufflant doucement dessus, puis l'aspira entre ses lèvres. Il rit tout bas lorsqu'un cri de surprise lui échappa et qu'elle se cabra sur le lit.

Il continua de la torturer ainsi et elle dut se retenir pour ne pas crier, puis il s'intéressa à son autre sein, lui prodiguant les mêmes agaceries. L'une de ses mains se promenait en même temps sur le corps de Pénélope

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

en un ballet espiègle et sensuel – sur son ventre, sur sa hanche, sous ses jupons…

— Colin ! hoqueta-t-elle en tressaillant au contact de sa paume sur sa cuisse.

— Essaies-tu de t'échapper ou de te rapprocher de moi ? murmura-t-il contre son sein.

— Je… je ne sais pas…

Il redressa la tête pour la gratifier d'un sourire de fauve affamé.

— Parfait.

Puis il s'écarta d'elle, descendit du lit, et entreprit d'ôter tranquillement d'abord sa chemise de lin blanc, puis ses bottes, et enfin son pantalon. Pas un instant il ne détacha son regard du sien. Lorsqu'il eut terminé, il tira doucement sur la robe de Pénélope, déjà rabattue jusqu'à la taille. Il la fit descendre sur ses hanches, lui souleva doucement les fesses pour dégager l'étoffe.

À présent, Pénélope ne portait plus que ses bas de soie blanc. Colin marqua une pause pour savourer, en homme normalement constitué, l'affolant spectacle qu'elle offrait. Puis il les lui retira lentement, les laissant flotter jusqu'au plancher après les avoir fait glisser l'un après l'autre de son pied.

Elle frissonna dans la fraîcheur nocturne, et il s'étendit à ses côtés, pressant son corps contre le sien pour lui transmettre sa chaleur tout en goûtant la douceur de satin de sa peau.

Il avait besoin d'elle. Il avait tellement besoin d'elle qu'il en était confondu.

Il était dur comme le roc, ses reins étaient en feu, et il était la proie d'un désir si intense qu'il en était douloureux. Et cependant, malgré l'incendie qui faisait rage en lui, un calme inexplicable l'envahit, une maîtrise de lui inattendue. Quelque chose avait changé sans qu'il s'en aperçoive. Il ne s'agissait plus seulement de lui. Il s'agissait d'elle. Ou plutôt, il s'agissait d'eux. De cette extraordinaire union, de cet amour miraculeux qu'il commençait seulement à entrevoir.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il la désirait – par les flammes de l'Enfer, il la désirait ! –, mais il voulait la sentir trembler sous lui, l'entendre crier sous ses assauts, voir sa tête rouler de droite à gauche sur l'oreiller à l'approche de la jouissance.

Il voulait qu'elle aime cela, qu'elle l'aime, lui. Et qu'elle *sache*, une fois qu'ils seraient étendus dans les bras l'un de l'autre, haletants et comblés, qu'elle lui appartenait.

Car en ce qui le concernait, il savait déjà qu'il était tout à elle.

— Si je fais quoi que ce soit que tu n'aimes pas, dis-le-moi, murmura-t-il, surpris d'entendre sa voix trembler.

— Tu ne le pourrais pas, chuchota-t-elle en lui effleurant la joue.

Elle n'avait pas compris. Cela le fit presque sourire. En vérité, cela l'aurait fait sourire s'il n'avait été aussi inquiet de faire de sa première fois une expérience heureuse. Mais les mots qu'elle venait de murmurer – *tu ne le pourrais pas* – ne signifiaient qu'une chose. Elle n'avait pas la moindre idée de ce que c'était que de faire l'amour avec un homme.

— Pénélope, dit-il très doucement en couvrant sa main de la sienne, il faut que je t'explique quelque chose. Il se peut que je te fasse mal. Je n'en ai nullement l'intention, mais c'est tout de même possible et…

Elle secoua la tête.

— Non, assura-t-elle. Je te connais. Parfois, j'ai l'impression de te connaître mieux que moi-même. Tu ne me ferais jamais de mal.

Colin serra les dents en retenant un gémissement impatient.

— Pas volontairement, admit-il, mais je le pourrais, et…

— Laisse-moi en juger, l'interrompit-elle avant de lui prendre la main pour y déposer un baiser fervent. Et pour ce qui est du reste…

— Le reste ?

Elle sourit, et Colin cligna des yeux. Il aurait juré qu'elle avait l'air de le trouver amusant !

— Tu m'as dit de te prévenir si tu faisais quelque chose que je n'aimais pas, lui rappela-t-elle.

Il l'observa, soudain fasciné par la façon dont ses lèvres formaient les mots.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je te promets d'aimer tout ce que tu me feras, assura-t-elle.

Une étrange bulle de joie gonfla en lui. Il ignorait quel dieu bienveillant avait placé cette femme sur son chemin, mais il commençait à se dire qu'il ferait bien de se montrer un peu plus attentif la prochaine fois qu'il se rendrait à l'église.

— J'aimerai tout, répéta-t-elle, parce que cela viendra de toi.

Il prit son visage entre ses mains et la contempla comme s'il s'agissait de la créature la plus merveilleuse que la terre eût jamais portée.

— Je t'aime, murmura-t-elle. Je t'aime depuis toujours.

— Je sais, s'entendit-il répondre non sans surprise.

Il le savait, supposait-il, mais il avait chassé cette certitude de son esprit parce que cet amour le mettait mal à l'aise. Ce n'était pas très confortable d'être aimé par une personne respectable et généreuse lorsqu'on ne partageait pas ses sentiments. Il n'avait pu l'éconduire, car il avait de l'affection pour elle et ne se serait jamais pardonné de lui briser le cœur. Et il n'avait pu flirter avec elle, pour à peu près les mêmes raisons.

Et c'est ainsi qu'il s'était dit que ce qu'elle ressentait n'était pas vraiment de l'amour. Cela lui avait été assez facile de se convaincre qu'elle s'était simplement entichée de lui, qu'elle n'avait aucune idée de ce qu'était l'amour (comme si lui le savait !), et qu'elle finirait par rencontrer quelqu'un avec qui elle serait heureuse.

Aujourd'hui, cette pensée – qu'elle ait pu en épouser un autre – le paralysait presque de terreur.

Étendue à ses côtés, elle le couvait d'un regard éperdu, rayonnante de bonheur et de satisfaction, comme si elle était enfin libre, à présent qu'elle avait prononcé ces mots. Il se rendit compte soudain qu'il n'y avait, dans son expression, ni attente ni espoir. Elle ne lui avait pas dit qu'elle l'aimait pour se l'entendre dire en retour. Elle ne semblait pas espérer la moindre réponse.

Elle le lui avait dit parce qu'elle en avait envie, tout simplement. Parce que c'était ce qu'elle ressentait.

— Moi aussi, je t'aime, murmura-t-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il déposa un baiser fervent sur ses lèvres avant de s'écarter pour voir sa réaction.

Elle le regarda longuement, puis elle avala sa salive avec peine, et murmura :

— Tu n'es pas obligé de me dire cela parce que moi je l'ai fait.

— Je sais, fit-il en esquissant un sourire.

Les pupilles de Pénélope se dilatèrent lentement.

— Et tu le sais aussi, ajouta-t-il doucement. Tu as dit que tu me connaissais mieux que toi-même. Alors tu dois savoir que je ne dirais pas cela si je ne le ressentais pas.

Et soudain, alors qu'elle était étendue, nue, dans les bras de Colin, Pénélope s'aperçut qu'en effet, elle le savait. Colin ne mentait pas, du moins pas sur les questions importantes, et elle ne pouvait imaginer plus important que le moment qu'ils vivaient.

Il l'aimait. Elle ne s'y attendait pas, ne s'était même pas autorisée à l'espérer, et cependant, cela lui arrivait. Il lui sembla que son cœur en était miraculeusement illuminé.

— En es-tu certain ? murmura-t-elle.

Il hocha la tête et l'attira plus près.

— Je l'ai compris tout à l'heure. Quand je t'ai demandé de rester.

— Comment…

Elle n'acheva pas sa question… pour la bonne raison qu'elle ne savait trop ce qu'elle voulait lui demander. Comment il avait su qu'il l'aimait ? Comment c'était arrivé ? Comment il avait accueilli cette découverte ?

Il dut deviner ce qu'elle n'arrivait pas à exprimer, car il répondit :

— Je ne sais pas. Je ne sais pas quand ni comment, et pour être franc, je m'en moque. Je sais juste que je t'aime. Et je me déteste de ne pas avoir su voir qui tu étais vraiment pendant toutes ces années.

— Colin, non, protesta-t-elle. Pas de remords. Pas de regrets. Pas ce soir !

Il se contenta de lui sourire et de la réduire au silence en posant l'index sur ses lèvres.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je ne crois pas que tu aies changé, reprit-il. Du moins, pas beaucoup. Mais un jour, je me suis aperçu que je voyais une personne différente quand je te regardais.

Il esquissa un geste évasif.

— C'est peut-être moi qui ai changé. J'ai dû finir par devenir un adulte.

Cette fois, ce fut elle qui posa le doigt sur ses lèvres pour le faire taire.

— Peut-être que, moi aussi, je suis devenue une adulte.

— Je t'aime, répéta-t-il en se penchant pour l'embrasser.

Cette fois, elle ne put répondre, car ses lèvres demeurèrent sur les siennes, exigeantes, impérieuses… et délicieusement sensuelles.

Il semblait savoir avec précision ce qu'il convenait de faire. Chaque petit coup de langue, chaque tendre morsure éveillait des frissons de volupté au plus secret de son être. Elle s'abandonna à la pure joie de l'instant, à l'inavouable brûlure du plaisir. Il lui semblait que les mains de Colin étaient partout sur elle, et tandis qu'elles se promenaient sur son corps, sa jambe s'insinua entre les siennes.

Il l'emprisonna dans ses bras et bascula sur le dos sans la lâcher. Puis il plaqua les mains sur ses fesses et la pressa étroitement contre son érection.

Ce contact terriblement intime arracha un petit cri à Pénélope, mais il la fit taire en reprenant ses lèvres pour un baiser fervent.

Et soudain elle se retrouva sur le dos, Colin l'écrasant de tout son poids, au risque de lui couper le souffle. Il l'embrassa dans le cou, et Pénélope se cambra sous lui, comme s'il était possible d'être plus proche qu'elle ne l'était déjà.

Elle ignorait ce qu'elle était supposée faire, mais elle savait qu'elle devait faire quelque chose. Sa mère, au cours de ce qu'elle avait appelé « un petit entretien », lui avait expliqué qu'elle devrait rester sans bouger sous son mari et le laisser docilement prendre son plaisir.

Mais elle ne parvenait absolument pas à rester immobile, et encore moins à empêcher son bassin de se presser convulsivement contre celui de

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Colin, ou ses jambes de s'enrouler autour des siennes. Et elle n'avait nulle envie de *laisser* Colin prendre son plaisir – elle voulait l'encourager à partager.

Car elle voulait participer. Une étrange sensation avait commencé à naître au plus profond de son corps. Quel que soit son nom – tension, impatience, désir –, elle exigeait d'être assouvie, et Pénélope ne pouvait imaginer que cet instant, que ces sensations ne seraient pas les plus exquis de sa vie.

— Dis-moi ce que je dois faire, supplia-t-elle d'une voix rauque.

Colin lui écarta largement les jambes.

— Laisse-moi faire, dit-il en respirant bruyamment.

Elle referma les mains sur ses fesses pour le plaquer contre elle.

— Non, insista-t-elle. Dis-moi.

Il se figea un bref instant et lui jeta un regard surpris.

— Touche-moi, dit-il.

— Où ?

— Où tu veux.

Elle relâcha légèrement la pression de ses doigts sur ses fesses et sourit.

— Je te touche *déjà*.

— Bouge tes mains, ordonna-t-il d'une voix sourde.

Du bout des doigts, elle lui effleura les cuisses en spirales légères, savourant la douceur de la fine toison qui les recouvrait.

— Comme cela ?

Il hocha la tête avec vigueur.

Elle continua sa progression, se rapprochant dangereusement de sa virilité.

— Et comme cela ?

D'un geste brusque, il referma la main sur la sienne pour l'immobiliser.

— Pas maintenant, dit-il sèchement.

Elle lui adressa un regard perdu.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tu comprendras plus tard, gronda-t-il en lui écartant davantage les jambes.

Glissant la main entre eux, il la frôla au plus intime de son corps.

— Colin ! s'écria-t-elle.

Il lui décocha un sourire diabolique.

— Tu croyais que je n'allais pas te toucher *là* ?

Comme pour illustrer son propos, il caressa doucement le petit bourgeon sensible. Elle s'arc-bouta en réponse, avant de retomber dans un frisson de volupté.

Il approcha les lèvres de son oreille.

— Et tu n'as pas tout vu…

Pénélope n'osa lui demander de quoi il parlait. Elle en avait déjà vu bien plus que sa mère ne lui en avait dit !

Colin introduisit un doigt en elle, lui arrachant un nouveau cri (ce qu'il sembla trouver aussi plaisant que divertissant), avant de le faire aller et venir en une lente caresse.

— Oh, *Seigneur* ! gémit Pénélope.

— Tu es presque prête à me recevoir, dit-il, le souffle court, mais si étroite !

— Colin, dis-moi ce que tu…

Il introduisit un deuxième doigt en elle, lui interdisant définitivement tout discours sensé.

Il lui sembla qu'il l'étirait de l'intérieur, et pourtant, la sensation était agréable. Elle devait être très dévergondée, car elle n'avait envie que d'écarter davantage les jambes pour s'ouvrir totalement à lui. Et en ce qui la concernait, il pouvait bien lui faire tout ce qu'il voulait, la toucher de toutes les façons qu'il lui plairait.

Tant qu'il ne s'arrêtait pas.

— Je ne peux plus attendre, haleta-t-il.

— Alors n'attends pas.

— Je te veux.

Elle leva les mains vers son visage pour l'obliger à la regarder.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Moi aussi, je te veux.

Il retira ses doigts, et Pénélope se sentit étrangement vide. Mais la sensation ne dura qu'une seconde, car autre chose se présenta à l'orée de sa féminité. Quelque chose de dur, de chaud… et d'extrêmement impatient.

— Cela peut te faire mal, dit Colin, serrant les dents comme s'il allait souffrir lui-même.

— Peu importe.

Il voulait faire en sorte que ce soit bon pour elle aussi. Il le devait.

— Je serait doux, promit-il.

En vérité, il la désirait si violemment qu'il n'imaginait pas comment il pourrait tenir une telle promesse.

— Je te veux, gémit-elle. Je te veux et j'ai besoin de quelque chose, mais je ne sais pas ce que c'est.

Il donna un léger coup de reins, s'enfonçant d'à peine quelques centimètres, mais il eut l'impression qu'elle l'aspirait en elle.

Elle se figea sous lui, seul son souffle saccadé troublant le silence de la chambre.

Il reprit la lente et inexorable progression qui le rapprochait peu à peu du paradis.

— Oh, Pénélope, gémit-il, en s'efforçant de ne pas peser sur elle de tout son poids. S'il te plaît, dis-moi que c'est bon. *S'il te plaît*.

Dans le cas contraire, il devrait se retirer… et il n'était pas certain d'y survivre.

Elle hocha la tête, mais répondit :

— Attends un peu.

Il déglutit péniblement, s'obligea à respirer lentement. C'était là la seule façon de se retenir. Elle avait sans doute besoin de s'habituer à sa présence. Après tout, c'était la première fois qu'elle accueillait un homme en elle et elle était encore si délicieusement étroite.

D'un autre côté, il ne pouvait pas attendre qu'ils aient suffisamment fait cela pour ne plus avoir à se retenir !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il la sentit se détendre, et il s'engagea un peu plus avant dans son fourreau de velours. Jusqu'à atteindre la mince barrière de sa virginité.

— Pénélope, la prévint-il d'une voix crispée, cela va te faire mal. Je n'y peux rien, mais je te donne ma parole que tu ne souffriras que cette fois, et que ce sera supportable.

— Comment le sais-tu ?

Il ferma les paupières, à l'agonie. Il aurait dû savoir qu'elle lui poserait la question !

— Fais-moi confiance, grommela-t-il, évitant de lui répondre.

Puis, d'un coup de reins maîtrisé, il la pénétra complètement, plongea dans sa chaleur jusqu'à ce qu'il sache qu'il ne pourrait aller plus loin.

— Oh ! s'écria-t-elle, tandis qu'une expression de stupeur se peignait sur son visage.

— Est-ce que ça va ?

Elle hocha la tête.

— Je crois.

Il bougea imperceptiblement en elle.

— Et là ?

Elle acquiesça de nouveau, mais elle semblait surprise, incapable de réagir.

Les hanches de Colin se mirent à onduler comme mues par une volonté propre. Impossible de rester immobile quand la jouissance était à portée de main.

L'intimité de Pénélope épousait son sexe à la perfection, et lorsqu'il comprit que ses gémissements étaient de désir et non de douleur, il s'abandonna et donna libre cours à la passion qui rugissait dans ses veines.

Sous ses assauts, elle commença à s'agiter, et il pria pour être capable de se retenir jusqu'à ce qu'elle prenne son plaisir. Son souffle était haché, ses doigts s'enfonçaient convulsivement dans ses épaules, et elle soulevait les hanches au rythme de ses va-et-vient. Ce simple mouvement fouetta son désir jusqu'à la frénésie.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Et l'instant tant attendu se produisit. Un long gémissement, le plus doux de tous les sons qu'il ait jamais entendus, franchit les lèvres de Pénélope, puis elle cria son prénom tandis que son corps en proie à la jouissance se tendait comme un arc. « Un jour, songea Colin, je la regarderai. Je verrai son visage quand elle atteindra le sommet du plaisir. »

Ce jour n'était pas encore venu. Déjà, Colin basculait à son tour dans le néant de l'extase et ses paupières se fermaient sous l'intensité des sensations qui déferlaient en lui. Il donna un ultime coup de reins tout en murmurant son nom d'une voix brisée, puis s'effondra sur elle, sans force.

Pendant une longue minute, il n'y eut que le silence ponctué de halètements saccadés tandis que les derniers spasmes de volupté cédaient peu à peu la place à cette délicieuse torpeur que l'on ressent dans les bras de l'être aimé.

Du moins était-ce ce que Colin supposait. Car s'il avait connu d'autres femmes, il venait seulement de comprendre qu'il n'avait jamais fait l'amour avant d'avoir allongé Pénélope sur son lit pour partager avec elle, de baisers en caresses, la plus intime des expériences humaines.

Cela ne ressemblait à rien de ce qu'il avait vécu jusqu'à présent.

Cela s'appelait l'amour.

Et il avait bien l'intention de le protéger de toutes ses forces.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

19

Il ne fut guère difficile d'avancer la date du mariage.

Alors qu'il rentrait chez lui dans Bloomsbury (après avoir discrètement raccompagné à Mayfair une Pénélope à la mise très désordonnée), Colin s'était avisé qu'il existait peut-être une excellente raison de hâter les noces.

Certes, il était peu probable que Pénélope soit enceinte après une seule nuit d'amour. Et même si c'était le cas, l'enfant naîtrait au huitième mois, ce qui n'éveillerait aucun soupçon dans un monde rempli de bébés venus au monde après six mois de mariage seulement. En outre, les premiers-nés arrivaient souvent avec du retard (Colin avait suffisamment de neveux et de nièces pour le savoir), et par conséquent, l'enfant serait un bébé de huit mois et demi, ce qui n'aurait rien d'inhabituel.

Il n'y avait donc aucune urgence à précipiter la célébration nuptiale.

Si ce n'est qu'il en avait très envie.

Aussi avait-il eu avec les deux mères une petite discussion au cours de laquelle il avait accumulé les sous-entendus sans jamais se montrer explicite, si bien que ces dames s'étaient empressées de donner leur accord.

Après tout, il était *possible* qu'il leur ait donné *l'impression* que Pénélope et lui avaient anticipé les joies du mariage depuis plusieurs semaines déjà.

Ma foi, les petits mensonges n'étaient pas un péché capital lorsqu'ils servaient le bien supérieur.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Et hâter l'officialisation de leur union, songeait Colin chaque soir dans son lit, tout en se remémorant leur étreinte et en regrettant l'absence de Pénélope à ses côtés, servirait *assurément* le bien supérieur.

Les deux mères, qui étaient devenues inséparables depuis qu'elles s'activaient à la préparation de la cérémonie, commencèrent par opposer leur veto de crainte de susciter de déplaisantes rumeurs (lesquelles, en l'occurrence, auraient été tout à fait fondées), mais lady Whistledown, quoique de manière indirecte, vint à la rescousse des fiancés.

Les commérages au sujet de lady Whistledown et de Cressida Twombley, et de la possibilité qu'elles ne soient qu'une seule et même personne, faisaient rage dans Londres. Jamais un tel vent de rumeurs n'avait soufflé sur la bonne société. À vrai dire, le débat était devenu si envahissant que personne ne remarqua que le mariage Bridgerton-Featherington avait été avancé.

Ce qui convenait fort bien aux Bridgerton comme aux Featherington.

Excepté, peut-être, à Colin et à Pénélope, dont aucun n'était très à l'aise lorsque la conversation revenait sur lady Whistledown. Certes, Pénélope y était habituée à présent. Au cours des dix dernières années, pas un mois n'avait passé sans que quelqu'un de son entourage ne se perde en conjectures sur l'identité de la célèbre chroniqueuse. Cependant, Colin était si inquiet et furieux au sujet de sa double vie qu'elle avait fini par être gagnée par sa nervosité. Elle avait tenté à plusieurs reprises d'aborder le sujet avec lui. Chaque fois, il avait pincé les lèvres avant de déclarer (d'un ton qui ne lui était pas coutumier) qu'il ne souhaitait pas en discuter.

Elle ne pouvait qu'en déduire qu'il avait honte d'elle. Ou plutôt, non pas d'elle mais de ses écrits en tant que lady Whistledown. C'était pour elle une grande souffrance, car ses chroniques étaient la seule chose dans sa vie dont elle fut fière et qui lui avait procuré un certain épanouissement. Elle avait *accompli* quelque chose. Et même si elle ne pouvait signer son travail de son nom, son travail avait été couronné de

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

succès. Combien de ses contemporains, hommes ou femmes, pouvaient en dire autant ?

Elle était prête à laisser derrière elle lady Whistledown pour commencer sa nouvelle vie d'épouse et de mère sous le nom de Pénélope Bridgerton, mais cela ne signifiait pas pour autant qu'elle devait avoir honte de ce qu'elle avait fait.

Si seulement Colin pouvait être aussi fier qu'elle de sa réussite !

Bien sûr, elle ne doutait pas un instant de son amour pour elle. Jamais Colin n'aurait menti sur une telle question. Il maniait suffisamment bien les mots doux et le sourire ravageur pour être à même de combler une femme sans jamais lui dire qu'il l'aimait. Mais peut-être (et même *sûrement*, au vu du comportement de Colin) était-il possible d'aimer quelqu'un et de ressentir de la honte et de la colère à son endroit.

Jamais, cependant, Pénélope n'aurait imaginé que cela puisse faire si mal.

Un après-midi qu'ils se promenaient dans Mayfair, quelques jours avant le mariage, elle essaya une fois de plus d'aborder la question. Elle ignorait pourquoi, car elle n'imaginait pas qu'il ait pu, par miracle, changer de position depuis sa dernière tentative, mais ce fut plus fort qu'elle. En outre, elle espérait que le fait de se trouver en public obligerait Colin à garder le sourire et à écouter ses arguments.

Elle évalua la distance qui les séparait du Numéro Cinq, où ils étaient attendus pour le thé.

— Il me semble, commença-t-elle, estimant qu'elle disposait de cinq minutes avant qu'il ait atteint la maison, qu'il reste un point que nous n'avons pas éclairci.

Il arqua un sourcil et lui adressa un sourire intrigué mais enjôleur. Elle savait fort bien ce qu'il avait en tête : user de son charme et de son esprit pour orienter la discussion dans la direction qui lui convenait. D'un instant à l'autre, son sourire allait se faire espiègle et il allait répondre par quelque répartie légère destinée à lui faire oublier ce qu'elle voulait dire, comme par exemple :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Te voilà bien sérieuse par une aussi belle journée.

Ce n'était pas exactement ce qu'elle avait imaginé, mais ce n'en était pas loin.

— Colin, commença-t-elle en s'exhortant à la patience, j'aimerais que tu ne détournes pas la conversation chaque fois que j'aborde la question de lady Whistledown.

— Je ne crois pas, observa-t-il d'une voix égale, t'avoir entendue mentionner son nom, ou plutôt, devrais-je dire, le *tien*. En outre, je n'ai rien fait d'autre que me réjouir du beau temps.

Pénélope éprouvait une furieuse envie de s'arrêter net et de l'y contraindre aussi d'une main autoritaire, mais comme ils se trouvaient en public (elle commençait à regretter d'avoir choisi un tel endroit pour amorcer cette discussion), elle continua de marcher d'un pas tranquille et régulier, tout en serrant les poings.

— Le soir du bal, lorsque ma dernière chronique a été distribuée, tu étais furieux contre moi.

Il haussa les épaules.

— Je ne le suis plus.

— J'en doute.

Il tourna la tête pour la regarder d'un air condescendant.

— Saurais-tu mieux que moi ce que je ressens ?

Pénélope ne pouvait laisser passer une remarque aussi désobligeante.

— Une épouse n'est-elle pas censée savoir ce qu'éprouve son mari ?

— Tu n'es pas encore ma femme.

Elle s'obligea à compter jusqu'à trois… puis jusqu'à dix avant de répondre :

— Je suis désolée si ce que j'ai fait t'a contrarié, mais je n'avais pas d'autre choix.

— Tu avais quantité de choix possibles et je n'ai pas l'intention d'en discuter ici, dans Brutton Street.

De fait, ils avaient déjà presque atteint leur destination. Malédiction ! Pénélope avait sous-estimé la rapidité de leur allure. Dans une minute au

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

maximum, ils graviraient les marches du Numéro Cinq.

— Je te donne ma parole, déclara-t-elle, que *qui-tu-sais* ne sortira plus jamais de sa retraite.

— J'en suis fort aise, répliqua Colin.

— J'aimerais que tu ne sois pas aussi sarcastique.

Il lui fit face, le regard étincelant de colère. Le masque d'ennui poli qu'il avait arboré jusqu'à présent avait cédé la place à une expression si intense que Pénélope faillit reculer d'un pas.

— Tu devrais au contraire t'en réjouir, répliqua-t-il. Les sarcasmes m'aident à tenir à distance mes véritables sentiments, et, crois-moi, tu n'apprécierais pas de voir ceux-ci exposés en public.

— Je pense que si, fit-elle d'une toute petite voix, car elle n'en était pas si certaine que cela.

— Pas un jour ne passe sans que je me demande comment diable je pourrai te protéger si ton secret venait à être éventé. Je t'aime, Pénélope. Dieu me vienne en aide, je t'aide comme un damné.

Pénélope se serait volontiers passée de la référence à Dieu, mais cette déclaration d'amour n'en était pas moins touchante.

— Dans trois jours, poursuivit Colin, je serai ton mari. Je prendrai solennellement l'engagement de te protéger jusqu'à ce que la mort nous sépare. Comprends-tu ce que cela signifie ?

— Que tu me sauveras des minotaures en maraude ? tenta-t-elle de plaisanter.

Si elle se fiait à son expression, il ne goûtait pas l'humour de sa réponse.

— J'aimerais que tu ne sois pas tellement en colère, maugréa-t-elle.

Il lui adressa un regard incrédule. Comme s'il ne lui reconnaissait pas le droit d'être de mauvaise humeur.

— Si je suis en colère, c'est parce que je n'ai pas apprécié de découvrir ta dernière chronique en même temps que tout le monde.

Elle hocha la tête en se mordant la lèvre, puis déclara :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je te présente mes excuses pour cela. Tu avais effectivement le droit d'en être informé à l'avance, mais comment aurais-je pu t'en parler ? Tu aurais tenté de m'en empêcher.

— En effet.

À présent, ils n'étaient plus qu'à deux maisons du Numéro Cinq. Si Pénélope avait autre chose à lui demander, c'était le moment ou jamais.

— Es-tu sûr que… commença-t-elle, avant de s'interrompre, plus vraiment certaine d'avoir envie d'aller jusqu'au bout.

— Suis-je sûr de quoi ?

Elle secoua la tête.

— Ce n'est rien.

— Ce n'est manifestement pas rien.

— Je me demandais juste…

Elle jeta un regard circulaire, comme si le spectacle de la ville pouvait lui donner le courage de poursuivre.

— Je me demandais juste…

— Au fait, Pénélope !

Son ton était si cassant qu'elle en tressaillit.

— Je me demandais si ta réticence à accepter ma… Hum…

— Double vie ? suggéra-t-il.

— Si c'est ainsi que tu veux l'appeler, concéda-t-elle. Il m'est venu à l'esprit que ton malaise ne provenait peut-être pas uniquement de ton désir de protéger ma réputation au cas où je serais démasquée.

— Où veux-tu en venir, précisément ? demanda-t-il sèchement.

Elle en avait trop dit pour en rester là ; elle n'avait d'autre choix à présent que de se montrer tout à fait franche.

— Je pense que tu as honte de moi.

Il la dévisagea trois interminables secondes avant de répondre :

— Je n'ai pas honte de toi. Je te l'ai déjà dit.

— Alors que ressens-tu ?

Colin ralentit l'allure. Avant de comprendre ce qu'il faisait, il s'était immobilisé juste devant le numéro trois, Brutton Street. La maison de sa

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

mère était la suivante, il savait qu'on les y attendait pour le thé depuis cinq bonnes minutes et…

Et ses jambes refusaient d'effectuer un pas de plus.

— Je n'ai pas honte de toi, répéta-t-il, en grande partie parce qu'il ne pouvait se résoudre à avouer la vérité, à savoir qu'il était jaloux. Jaloux d'elle. Jaloux de sa réussite.

C'était un sentiment si méprisable, une émotion si déplaisante. Cela le rongeait et suscitait en lui une vague honte chaque fois que quelqu'un mentionnait lady Whistledown – soit environ dix fois par jour ces derniers temps. Et cela le plongeait dans la plus grande confusion.

Sa sœur Daphné avait fait remarquer un jour qu'il avait le don de mettre les gens à l'aise. Il y avait réfléchi les jours suivants, avant de parvenir à la conclusion que ce talent provenait sans doute du fait qu'il était bien dans sa peau.

Que ce soit dû à l'amour de ses parents ou simplement à la chance, il l'avait toujours été. Mais depuis quelque temps, il était malheureux et insatisfait, et son malaise avait gagné tous les aspects de sa vie. Il se montrait hargneux avec Pénélope, ouvrait à peine la bouche dans les réceptions.

Tout cela à cause de cette détestable jalousie, et de la honte qui en découlait.

Mais était-ce seulement cela ?

Aurait-il été jaloux de Pénélope s'il n'avait déjà ressenti un vide dans sa propre existence ?

La question était intéressante. Du moins l'aurait-elle été si elle avait concerné n'importe quelle autre personne que lui.

— Ma mère nous attend, dit-il abruptement, conscient de se dérober et furieux contre lui-même, mais incapable d'agir autrement. Et comme la tienne sera là aussi, mieux vaut ne pas arriver en retard.

— Nous sommes déjà en retard, fit-elle remarquer.

Il la prit par le coude pour l'entraîner vers le Numéro Cinq.

— Raison de plus pour ne pas lambiner.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tu fuis, lâcha-t-elle.

— Comment le pourrais-je, puisque tu es à mon bras ?

— Tu fuis ma question.

— Nous en discuterons plus tard. Lorsque nous ne serons plus au beau milieu de la rue, sous le regard de Dieu sait combien de voisins à l'affût derrière leurs fenêtres.

Puis, façon de lui montrer qu'il ne tolérerait aucune protestation, il posa une main autoritaire au creux de ses reins pour la guider sans douceur excessive vers les marches du Numéro Cinq.

Une semaine plus tard, rien n'avait changé, songea Pénélope, excepté son patronyme.

La noce avait été magique. La cérémonie avait eu lieu dans l'intimité, au grand dam de la haute société londonienne. Quant à la nuit de noces… Eh bien, elle aussi avait été magique.

À vrai dire, le mariage en général était une expérience magique. Colin était le plus merveilleux des maris – enjoué, tendre, attentif…

Sauf lorsque lady Whistledown faisait irruption dans la conversation.

Alors, il devenait… En vérité, Pénélope n'aurait su dire ce qu'il devenait, sinon qu'il n'était plus lui-même. Disparues, l'élégance désinvolte, les répliques percutantes, tout ce qui faisait de lui l'homme qu'elle aimait depuis si longtemps.

D'une certaine façon, c'était assez ironique. Des années durant, elle n'avait rêvé que d'épouser Colin. Et dans ses rêveries, elle s'était imaginée lui avouant sa vie secrète. Comment aurait-elle pu l'éviter ? Son union rêvée avec Colin était parfaite, ce qui impliquait une totale honnêteté.

En songe, donc, elle le faisait asseoir et lui confiait timidement son secret. Il se montrait d'abord incrédule, puis il était ravi et fier d'elle. Qu'elle était douée, pour avoir ainsi berné tout Londres pendant tant d'années ! Qu'elle était pleine d'esprit, pour avoir écrit ces phrases si bien tournées ! Il l'admirait pour son talent et la félicitait pour son succès. Et

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

dans certains de ses rêves, il suggérait même d'être son informateur secret.

C'était, lui semblait-il, le genre de situation que Colin apprécierait. Une bonne plaisanterie à laquelle il se réjouirait de participer.

Hélas ! La réalité s'était avérée fort différente.

Il affirmait qu'il n'avait pas honte d'elle, et peut-être en était-il sincèrement persuadé, mais elle ne parvenait pas à le croire. Il suffisait de voir son expression lorsqu'il jurait de ne songer qu'à la protéger. L'instinct de protection était un sentiment puissant, presque farouche, mais lorsque Colin parlait de lady Whistledown, son regard se voilait, son visage se fermait.

Pénélope s'efforçait de ne pas en ressentir trop de déception. De se convaincre qu'elle n'avait pas le droit d'exiger de Colin qu'il se montre à la hauteur de ses rêves. De convenir qu'elle s'était forgé de lui une image idéalisée. Et pourtant…

Et pourtant, elle voulait toujours qu'il ressemble à l'homme de ses rêves.

Et elle éprouvait un pincement de culpabilité chaque fois qu'elle était déçue. Il s'agissait de Colin, tout de même ! Colin, qui était aussi proche de la perfection qu'un être humain pouvait l'être. Rien ne justifiait qu'elle lui fasse des reproches, et cependant…

Cependant, c'était le cas.

Elle voulait qu'il soit fier d'elle. Elle le voulait plus que tout, plus même qu'elle l'avait voulu, *lui*, pendant toutes ces années où elle l'avait regardé de loin.

Au demeurant, le mariage était tout ce dont elle avait rêvé et, mis à part ces moments difficiles, son mari la comblait de bonheur. Voilà pourquoi elle finit par renoncer à évoquer lady Whistledown. Elle était lasse de voir le visage de Colin se fermer, lasse de voir des rides de contrariété se former autour de sa bouche.

Certes, elle ne pouvait pas toujours éviter la question, car la moindre sortie en société était l'occasion d'entendre parler de son alter ego, mais

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

du moins évitait-elle d'aborder le sujet à la maison.

Un matin, alors que, assis à la table du petit déjeuner, ils discutaient tout en parcourant le journal, elle aborda délibérément un nouveau sujet.

— Crois-tu que nous pourrions partir en voyage de noces ? demanda-t-elle tout en étalant une généreuse cuillerée de gelée de framboise sur son muffin.

Elle n'aurait sans doute pas dû être si gourmande mais cette confiture était exquise, et elle avait toujours des fringales lorsqu'elle était anxieuse.

Elle fronça les sourcils. Elle ne s'était pas rendu compte qu'elle était aussi anxieuse. Elle croyait avoir chassé le problème Whistledown de ses pensées.

— Peut-être plus tard dans l'année, répondit Colin en s'emparant à son tour du pot de confiture. Donne-moi un toast, veux-tu ?

Elle obtempéra en silence.

Il leva la tête, mais elle n'aurait su dire si c'était pour la regarder… ou pour chercher le plat de harengs fumés.

— Tu sembles déçue ? fit-il remarquer.

Pénélope supposait qu'elle aurait dû être flattée qu'il lève les yeux de son assiette. Ou peut-être n'était-il intéressé que par les harengs fumés, et se trouvait-elle juste dans son champ de vision. La seconde hypothèse était sans doute la plus plausible. Lorsqu'il y avait de la nourriture dans les parages, il devenait difficile d'attirer l'attention de Colin.

— Pénélope ? insista-t-il.

Elle battit des paupières.

— Tu sembles déçue, répéta-t-il.

— Oh. Eh bien… Oui, je suppose.

Elle lui adressa un faible sourire.

— Je ne suis jamais allée nulle part, alors que tu as parcouru le monde. J'imagine que j'espérais que tu m'emmènerais visiter des lieux que tu as particulièrement aimés. En Grèce, peut-être, ou en Italie. J'ai toujours eu envie de voir l'Italie.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tu aimerais, murmura-t-il, distrait, apparemment plus intéressé par ses œufs au bacon que par elle. Surtout Venise, je pense.

— Dans ce cas, pourquoi ne m'y emmènes-tu pas ?

— Je le ferai, dit-il en plantant sa fourchette dans un morceau de bacon. Mais pas maintenant.

Pénélope fit un effort pour ne pas paraître trop déconfite.

— Pour ton information, ajouta-t-il dans un soupir, si je ne veux pas partir pour l'instant, c'est à cause de…

Il jeta un coup d'œil en direction de la porte ouverte d'un air contrarié.

— Je ne peux pas le dire ici.

Pénélope ouvrit des yeux ronds.

— Tu veux parler de…

Du bout du doigt, elle traça un grand W sur la nappe.

— Précisément.

Elle le regarda avec étonnement. Non seulement c'était lui qui évoquait le sujet, mais il ne semblait pas particulièrement en colère.

— Je ne comprends pas, fit-elle.

— Si un certain secret venait à être découvert, répondit-il sans plus de précisions au cas où des domestiques se trouveraient dans les parages, ce qui était souvent le cas, je préfère être en ville pour limiter la catastrophe.

Les épaules de Pénélope s'affaissèrent. Ce n'était pas très agréable d'être assimilée à une catastrophe, même de façon indirecte. Elle considéra son muffin en se demandant si elle avait faim. Pas vraiment, décida-t-elle.

Ce qui ne l'empêcha pas de le manger.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

20

Quelques jours plus tard, de retour de courses en ville avec Éloïse, Hyacinthe et Felicity, Pénélope trouva son mari assis à son bureau dans son cabinet de travail de leur maison de Bloomsbury. Le dos plus voûté que d'ordinaire, il était plongé dans la lecture d'un livre ou d'un document, elle n'aurait su dire.

— Colin ?

Il sursauta. Il n'avait pas dû l'entendre arriver, ce qui était surprenant, car elle n'avait fait aucun effort pour atténuer le bruit de ses pas.

— Pénélope ! fit-il en se levant tandis qu'elle entrait dans la pièce. Comment s'est passé… Euh… ce qui t'a occupée là où tu es allée ?

— Les boutiques, expliqua-t-elle avec un sourire amusé. Je suis allée faire les boutiques.

— Voilà. C'est cela, dit-il en dansant d'un pied sur l'autre. Qu'as-tu acheté ?

— Un chapeau.

« Et trois bagues en diamant », fut-elle tentée d'ajouter, juste pour voir s'il écoutait.

— Très bien, très bien, murmura-t-il, manifestement pressé de retourner à son mystérieux ouvrage.

— Que lis-tu ? s'enquit-elle.

— Rien.

Il avait répondu d'un ton machinal, mais il ajouta aussitôt :

— En fait, il s'agit d'un de mes journaux.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Une curieuse expression, à la fois penaude et provocatrice, se peignit sur ses traits, comme s'il était embarrassé d'avoir été surpris, mais qu'il mettait Pénélope au défi de le questionner.

— Je peux jeter un coup d'œil ? demanda-t-elle d'une voix douce.

Comme c'était étrange de penser que Colin puisse manquer d'assurance dans quelque domaine que ce soit ! Et cependant, la moindre allusion à ses journaux semblait mettre à nu une vulnérabilité aussi déconcertante qu'émouvante.

Une partie de sa vie, Pénélope n'avait vu en lui qu'un invincible monument de bonheur et de joie de vivre. Il était sûr de lui, beau, apprécié et intelligent. Dieu que cela devait être facile d'être un Bridgerton ! s'était-elle dit à plus d'une occasion.

Bien des fois, en rentrant chez elle après avoir pris le thé avec Éloïse et sa famille, elle s'était roulée en boule sur son lit, regrettant de ne pas être née chez les Bridgerton. L'existence leur était si douce. Non seulement ils étaient dotés d'un esprit vif, d'une grande séduction et d'une fortune considérable, mais tout le monde semblait les aimer.

Et ils étaient si *gentils* que l'on ne pouvait même pas les détester d'avoir une existence aussi merveilleuse.

À présent, elle aussi était une Bridgerton, par alliance sinon de naissance, et, en effet, la vie était plus belle lorsque l'on s'appelait Bridgerton, même si cela n'était pas dû à quelque changement en elle-même mais au fait qu'elle était follement éprise de son mari… et que, par un miracle qu'elle ne s'expliquait toujours pas, cette passion était payée de retour.

Cependant, la vie n'était pas parfaite, même pour les Bridgerton.

Colin lui-même – si souriant et plein d'humour soit-il – avait ses zones d'ombre. Il était hanté par des rêves inassouvis, en proie à une secrète insécurité. Qu'elle avait été injuste lorsque, songeant à son existence, elle ne lui avait accordé aucun droit à la faiblesse !

— Je n'ai pas besoin de le lire en entier, ajouta-t-elle pour le rassurer. Peut-être un ou deux extraits que tu auras sélectionnés. Un passage que tu

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

apprécies particulièrement.

Il baissa sur le cahier ouvert un regard vide, comme si les mots étaient écrits en chinois.

— Je ne saurais que choisir, marmonna-t-il. Tout se ressemble.

— Certainement pas. Et je suis mieux placée que quiconque pour le savoir ! Moi qui…

Elle jeta un regard par-dessus son épaule, puis alla fermer la porte avant de poursuivre :

— Moi qui ai rédigé d'innombrables chroniques, je peux t'assurer qu'elles ne se ressemblent pas toutes. Il y en a certaines que j'ai adorées.

Elle esquissa un sourire nostalgique au souvenir de la satisfaction et de la fierté qui la submergeait lorsqu'elle avait trouvé une formule particulièrement bien venue.

— C'est une sensation merveilleuse. Tu vois ce que je veux dire ?

Il secoua la tête.

— Je parle de cette impression que l'on éprouve lorsqu'on *sait* que l'on a trouvé exactement les mots qui convenaient. On ne l'apprécie vraiment qu'après être resté assis, découragé, devant sa page blanche, sans la moindre idée de ce que l'on va dire.

— Je connais cela, oui.

Pénélope ravala un sourire.

— Je n'en doute pas. Tu es un véritable écrivain, Colin. J'ai lu ce que tu écris.

Il la regarda, alarmé.

— Seulement le passage que tu sais, s'empressa-t-elle de préciser. Jamais il ne me viendrait à l'idée de consulter ton journal sans ton autorisation.

Elle rougit en se souvenant que c'était exactement ce qu'elle avait fait la première et unique fois.

— Enfin, plus maintenant, en tout cas, ajouta-t-elle. Mais ce que j'en ai vu était vraiment bon, Colin. C'était… magique. Et, tout au fond de toi, tu dois bien le savoir.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il se contenta de la fixer comme s'il ne savait que répondre. Elle avait déjà vu cette expression chez de nombreuses personnes, mais jamais chez *lui*, et c'était profondément déstabilisant. Elle avait envie de pleurer. Elle avait envie de le prendre dans ses bras. Et surtout, elle éprouvait un irrépressible besoin de lui redonner le sourire.

— Je suis sûre que tu as déjà fait cette expérience, insista-t-elle. Tu sais, quand tu es certain d'avoir écrit quelque chose de bon ?

Elle lui adressa un regard plein d'espoir.

— Tu vois de quoi je parle, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas.

— Bien sûr que oui, reprit-elle. Tu ne peux pas être écrivain et ne pas connaître cela.

— Je ne suis pas un écrivain.

— Si, tu l'es, et en voici la preuve, contra-t-elle en désignant son journal.

Elle fit un pas dans sa direction.

— Colin, s'il te plaît, pourrais-je en lire d'autres passages ? Je t'en prie.

Pour la première fois, il parut hésiter. Pénélope y vit une petite victoire.

— Tu as déjà lu presque tout ce que j'ai écrit, poursuivit-elle d'un ton enjôleur. Ce ne serait que justice si…

Elle s'interrompit en voyant son expression. Elle n'aurait su la décrire, mais il semblait fermé, retranché en lui, totalement inaccessible.

— Colin ? murmura-t-elle.

— Je préférerais garder cela pour moi, dit-il sèchement. Si cela ne t'ennuie pas.

— Non, bien entendu, dit-elle, mais tous deux savaient qu'elle mentait.

Il demeura immobile et silencieux si bien qu'elle n'eut d'autre choix que de se retirer.

Il regarda fixement la porte qu'elle venait de refermer, conscient de l'avoir blessée.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Peu importait qu'il n'en eût pas eu l'intention. Elle lui avait tendu la main et il avait été incapable de s'en saisir.

Et le pire, c'était qu'il savait qu'elle ne comprenait pas. Elle pensait qu'il avait honte d'elle. Il lui avait dit que ce n'était pas le cas, mais comme il n'avait pu se résoudre à lui avouer la vérité – sa jalousie –, il était peu probable qu'elle l'ait cru.

Bon sang, il ne se serait pas cru lui-même ! Il avait eu l'air de mentir parce que, d'une certaine façon, c'était le cas. Ou du moins, il lui avait dissimulé une vérité qui le mettait mal à l'aise.

À l'instant où elle lui avait rappelé qu'il avait lu tout ce qu'elle avait écrit, il avait éprouvé une sensation pénible, douloureuse.

S'il avait lu tout ce qu'elle avait écrit, c'était parce qu'elle l'avait *publié*. Tandis que ses propres griffonnages demeuraient dans le secret de ses journaux, mornes et sans vie, cachés là où personne ne pouvait les voir.

À quoi bon écrire si personne ne vous lisait ? Quel sens avaient les mots si personne ne les entendait ?

Colin n'avait jamais envisagé de publier ses journaux jusqu'à ce que Pénélope le lui suggère, quelques semaines auparavant. À présent, cette idée le consumait nuit et jour (lorsque ce n'était pas Pénélope elle-même qui le consumait). Mais il était en proie à une terreur sans nom. Et si personne ne voulait le publier ? Ou si on n'acceptait de le publier que parce qu'il venait d'une famille puissante et fortunée ? Plus que tout, Colin voulait se faire un prénom, être reconnu pour ses mérites personnels et non pour son patronyme ou sa position, ou même pour son charme et son sourire.

Mais il y avait plus effrayant : si ses journaux étaient publiés mais que personne ne les appréciait ?

Comment le supporterait-il ? Comment accepterait-il son échec ?

Ou était-ce pire encore de rester ce qu'il était actuellement : un couard ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Un peu plus tard ce soir-là, après avoir bu une tasse de thé, arpenté sa chambre, et s'être finalement couchée avec un livre auquel elle ne parvenait pas à s'intéresser, Pénélope vit apparaître Colin.

Tout d'abord, il ne dit rien. Il demeura immobile, la regardant en souriant – pas son sourire habituel qui semblait l'éclairer de l'intérieur et obligeait son destinataire à sourire en retour.

Non, un sourire à peine esquissé, un peu penaud.

Un sourire d'excuse.

Pénélope retourna son livre sur ses genoux.

— Je peux ? demanda Colin en désignant la place à côté d'elle.

Elle se déplaça vers la droite.

— Bien sûr, répondit-elle en posant son livre sur la table de chevet.

— J'ai marqué certains passages, expliqua Colin en lui tendant son journal tout en s'asseyant au bord du matelas. Si tu veux les lire pour…

Il se racla la gorge.

— … me donner un avis, ce serait…

Il toussota.

— … ce serait aimable de ta part.

Pénélope considéra le journal élégamment relié de cuir bordeaux, puis regarda son mari. Son visage était grave, son regard sombre, et, en dépit de son immobilité – pas le moindre tressaillement –, elle aurait juré qu'il était nerveux.

Colin, nerveux ? Cela semblait inimaginable !

— Avec plaisir, dit-elle doucement en s'emparant du journal.

Elle l'ouvrit à l'une des pages marquées d'un ruban.

14 mars 1819

Les Highlands sont d'une surprenante couleur brune.

— C'est lorsque j'ai rendu visite à Francesca, expliqua-t-il.

Pénélope lui adressa un sourire patient pour lui signaler gentiment qu'il l'avait interrompue.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Désolé, marmonna-t-il.

On pourrait croire, du moins, un Anglais pourrait croire que les collines et les vallées sont ici d'un riche vert émeraude. Après tout, l'Écosse se trouve sur la même île que l'Angleterre et subit assurément les mêmes précipitations que celles qui sévissent dans ce pays.

Je me suis laissé dire que ces curieuses élévations sont appelées plateaux. Elles sont nues, brunes et désolées. Et pourtant, elles vous remuent l'âme.

— Je me trouvais déjà à une certaine altitude, précisa Colin. Lorsque l'on est dans la plaine, ou près des *lochs*, le paysage est très différent.

Pénélope lui jeta un bref coup d'œil, sourcils froncés.

— Désolé.

— Peut-être serais-tu plus à l'aise si tu ne lisais pas par-dessus mon épaule ? suggéra-t-elle.

Il battit des paupières d'un air déconcerté.

— Je suppose que tu connais déjà ces pages, reprit-elle.

Puis, comme il semblait toujours ne pas comprendre, elle ajouta :

— Rien ne t'oblige à les lire une fois de plus.

Elle attendit une réaction, en vain.

— Donc, tu n'as pas besoin de te pencher sur mon épaule.

— Oh ! s'écria Colin en s'écartant. Désolé.

Pénélope lui décocha un regard dubitatif.

— Descends de ce lit, Colin.

D'un air confus, il se leva et alla s'asseoir dans un fauteuil situé dans l'angle opposé de la chambre. Puis, croisant les bras, il se mit à taper du pied.

Tap tap tap. Tappity tap tap tap.

— Colin !

Il lui lança un regard étonné.

— Qu'y a-t-il ?

— Cesse de taper du pied.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il baissa les yeux et considéra ce dernier comme s'il ne lui appartenait pas.

— Je tapais du pied ?

— Oui.

— Oh, dit-il. Désolé.

Pénélope se replongea dans sa lecture.

Tap tap tap.

— Colin ! s'écria-t-elle en redressant brusquement la tête.

Il posa les pieds bien à plat sur le tapis.

— Je ne peux pas m'en empêcher. À vrai dire, je ne m'en étais même pas rendu compte.

Décroisant les bras, il les posa sur les accoudoirs du fauteuil. Mais il semblait toujours aussi tendu à en juger par ses doigts crispés.

Elle l'observa quelques instants.

— Je ne le ferai plus, assura-t-il. Promis.

Après un dernier regard méfiant, elle reporta son attention sur la page devant elle.

En tant que peuple, les Écossais méprisent les Anglais – à juste titre, diront certains –, mais individuellement, ils sont chaleureux et amicaux, prêts à partager un verre de whisky ou un repas chaud, ou à offrir un toit pour dormir. Un groupe d'Anglais ou, à vrai dire, n'importe quel Anglais vêtu de n'importe quel uniforme, ne sera jamais reçu avec enthousiasme dans un village écossais. En revanche, qu'un Sassenach *solitaire remonte à pied la rue principale, et la population locale l'accueillera les bras ouverts, un grand sourire aux lèvres*.

Tel fut mon cas lorsque j'arrivai dans Inveraray, sur les rives du Loch Fyne. Cette ville à l'impeccable tracé rectiligne, conçue par Robert Adam lorsque le duc d'Argyll décida de déplacer tout le village afin d'édifier son nouveau château, déploie sur les berges du loch *ses bâtisses peintes à la chaux le long de rues tirées au cordeau qui se croisent à angles droits (en un*

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

réseau étrangement ordonné aux yeux de quelqu'un qui, comme moi, a grandi dans le dédale des rues de Londres).

Alors que je dînais au George Hotel, *savourant un excellent whisky au lieu de la sempiternelle bière que l'on m'aurait servie dans un établissement similaire en Angleterre, je m'avisai que je n'avais aucune idée du chemin que j'allais emprunter pour rejoindre ma prochaine destination, ni la moindre notion du temps que cela me prendrait. J'allai voir le propriétaire (un certain M. Clark) pour lui faire part de mon intention de visiter Blair Castle. Aussitôt, à ma grande surprise et à ma plus grande confusion, tous les autres occupants de la salle se mirent à donner leur avis sur la question*.

— Blair Castle ? tonna M. Clark (qui était du genre tonitruant, incapable de parler doucement). Ma foi, si vous voulez aller à Blair Castle, il vous faudra prendre à l'ouest, en direction de Pitlochry, et de là, vers le nord.

Ses paroles furent accueillies par un brouhaha approbateur… et par un non moins sonore concert de protestations.

— Och, *non ! s'écria un homme qui, je l'appris plus tard, se nommait MacBogel. Cela l'obligera à traverser le Loch Tay, ce qui est le plus sûr moyen de courir à la catastrophe. Mieux vaut aller d'abord plein nord, et tourner ensuite vers l'ouest*.

— Aye, *intervint un troisième, mais dans ce cas, il aura le Ben Navis sur sa route. Trouvez-vous qu'une montagne soit un obstacle moins grand qu'un misérable* loch ?

— C'est le Loch Tay que vous trouvez misérable ? Permettez-moi de vous dire que je suis né sur les rives du Loch Tay et que je ne laisserai personne le qualifier de misérable en ma présence !

(Je n'ai aucune idée de qui déclara cela, ainsi que la plupart des paroles qui suivent, mais tous ces propos furent tenus avec ardeur et conviction.)

— Il n'a pas besoin d'aller jusqu'au Ben Navis. Il peut bifurquer à Glencoe vers l'ouest.

— Oh, oh, oh, et puis quoi encore ? Il n'existe pas une route digne de ce nom partant de Glencoe vers l'ouest. Vous voulez que ce pauvre garçon se fasse tuer ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Les répliques continuèrent de fuser. Si le lecteur a remarqué que j'ai renoncé à indiquer l'auteur de chacune d'entre elles, c'est parce que tout le monde parlait en même temps, de sorte qu'il était impossible de distinguer les voix les unes des autres. Le débat durait depuis une bonne dizaine de minutes lorsque le vieil Angus Campbell, quatre-vingts ans au bas mot, prit la parole. Aussitôt, tout le monde observa un silence respectueux.

— Ce qu'il doit faire, déclara-t-il d'une voix sifflante, c'est aller vers le sud pour se rendre à Kintyre, revenir vers le nord, traverser le Firth of Lame jusqu'à l'île de Mull, effectuer un détour par l'île d'Iona, prendre un bateau pour l'île de Skye, traverser les terres jusqu'à Ullapool, descendre sur Inverness, aller se recueillir à Culloden, de là, mettre le cap au sud vers Blair Castle et enfin, faire halte à Grampian s'il lui prend l'envie de savoir à quoi ressemble un vrai whisky.

Un silence héberlué accueillit ses paroles. Puis un courageux fit remarquer :

— Ça va lui prendre des mois !

— Qui a dit le contraire ? répliqua le vieux Campbell avec une imperceptible trace d'agacement. Le Sassenach *est ici pour voir l'Écosse. Êtes-vous en train de me dire qu'il l'a vue, s'il est arrivé en droite ligne du Perthshire ?*

Je souris malgré moi. Ma décision était prise. J'allais me conformer avec précision à cet itinéraire, et lorsque je rentrerais à Londres, je pourrais affirmer sans l'ombre d'un doute que je connaissais l'Écosse.

Colin observa Pénélope pendant qu'elle lisait. De temps à autre, elle souriait, et son cœur faisait un petit bond. Puis il s'aperçut que son sourire était permanent et qu'elle se mordait la lèvre comme pour réprimer un éclat de rire.

Et il s'aperçut qu'il souriait également.

Il avait été fort surpris par sa réaction la première fois qu'elle avait lu ses écrits. Ses commentaires avaient été à la fois vibrants de passion et d'une grande précision dans l'analyse. À présent, tout s'expliquait. Elle

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

était un écrivain, elle aussi, et probablement meilleure que lui. La littérature était ce qu'elle connaissait le mieux au monde.

Colin avait du mal à croire qu'il lui ait fallu si longtemps pour lui demander son avis. Sans doute la peur l'en avait-elle empêché. La peur, l'incertitude, et d'autres émotions ridicules qu'il prétendait avoir dépassées.

Qui aurait deviné que l'opinion de cette femme entre toutes prendrait une telle importance à ses yeux ? Voilà des années qu'il consignait avec soin ses voyages, s'efforçant de capter plus que ce qu'il faisait ou voyait, de saisir l'essence même de ce qu'il ressentait. Jamais il ne les avait montrés à qui que ce soit.

Jusqu'à maintenant.

Il n'avait rencontré personne avec qui il ait eu envie de les partager. Non, ce n'était pas tout à fait exact. Tout au fond de son cœur, il aurait aimé les faire lire à un certain nombre de gens, mais ce n'était jamais le bon moment, semblait-il, ou bien il craignait qu'on ne lui mente, qu'on lui adresse des compliments immérités dans le seul but de ménager sa susceptibilité.

Mais Pénélope était différente. C'était un écrivain, un vrai. Si elle lui disait que ces extraits étaient bons, il pourrait presque croire que c'était le cas.

Elle pinça les lèvres en essayant de tourner une page et fronça les sourcils car elle n'y parvenait pas. Elle s'humecta le majeur, réussit à saisir le feuillet récalcitrant et poursuivit sa lecture.

Son sourire réapparut.

Et Colin s'autorisa à respirer – il ne s'était même pas aperçu qu'il retenait son souffle.

Enfin, elle posa le carnet sur ses genoux, le laissant ouvert à la page qu'elle venait de lire, et leva les yeux.

— Je suppose que je dois m'arrêter à la fin de cette entrée ?

Il ne s'attendait pas qu'elle dise cela, et en fut un peu déconcerté.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Euh… Comme tu veux, dit-il d'une voix incertaine. Mais si tu as envie de continuer, je suppose que ce serait très bien aussi.

Le sourire de Pénélope se fit positivement radieux.

— Si j'en ai envie ? s'écria-t-elle. Et comment ! Je suis impatiente de découvrir ce qui t'est arrivé à Kintyre, sur l'île de Mull et…

Elle parcourut le journal.

— … sur l'île de Skye et à Ullapool, et à Culloden, et à Grampian, et…

Elle consulta de nouveau la page.

— Et, bien entendu, à Blair Castle, si tu y es jamais arrivé. Je suppose que tu avais l'intention de rendre visite à des amis ?

Il hocha la tête.

— Murray, confirma-t-il.

Ce dernier était un camarade d'école et le frère du duc d'Atholl.

— Mais je dois te prévenir que je n'ai pas suivi l'itinéraire exact du vieux Campbell. Ne serait-ce que parce que je n'ai jamais trouvé de routes entre la moitié des étapes qu'il avait citées.

— Peut-être, dit-elle, rêveuse, est-ce là que nous devrions aller pour notre lune de miel.

— En Écosse ? s'exclama Colin. Tu ne préférerais pas un pays plus chaud et plus exotique ?

— Pour quelqu'un qui n'est jamais allé plus loin qu'à une centaine de miles de Londres, rétorqua-t-elle, je t'assure que l'Écosse est une destination exotique.

— Crois-moi, répondit Colin en traversant la chambre pour s'asseoir au bord du lit, l'Italie est bien plus exotique. Et plus romantique.

Elle s'empourpra, à la grande satisfaction de Colin.

— Oh, souffla-t-elle d'un air délicieusement embarrassé.

(Combien de temps, se demanda Colin, réussirait-il à la faire rougir rien qu'en lui parlant d'amour, de romantisme et de toutes les délectables activités que cela impliquait ?)

— Nous irons en Écosse une autre fois, lui promit-il. De toute façon, je vais dans le Nord tous les deux ou trois ans pour rendre visite à Francesca.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— J’ai été surprise que tu me demandes mon avis, avoua Pénélope après un court silence.

— À qui d’autre le demanderais-je ?

— Je ne sais pas, répondit-elle, soudain très intéressée par la façon dont ses doigts trituraient le couvre-lit. À tes frères, je suppose.

Il posa sa main sur la sienne.

— Que connaissent-ils à l’écriture ?

Elle croisa son regard.

— Je sais que leur opinion est importante pour toi.

— C’est vrai, admit-il, mais la tienne l’est encore davantage.

Il scruta son visage sur lequel passaient différentes émotions.

— Et pourtant, tu n’apprécies pas ce que j’écris, dit-elle d’une voix à la fois hésitante et pleine d’espoir.

Il posa la main sur sa joue avec douceur pour l’obliger à le regarder tandis qu’il répondait d’une voix ardente :

— Rien n’est plus faux. Je pense que tu es un merveilleux écrivain. Tu captures l’essence d’une personne avec un esprit et une simplicité sans égal. Pendant plus de dix ans, tu as fait rire les gens. Tu les as fait frémir. Tu les as fait *réfléchir*, Pénélope. Tu les as obligés à penser. Je ne connais pas de plus grande réussite.

Puis, comme s’il ne pouvait plus s’arrêter à présent qu’il était lancé, il enchaîna :

— En vérité, ton personnage principal est la bonne société. Tu parviens à la rendre drôle, passionnante, irrésistible, alors que nous savons tous que la plupart du temps, elle est mortellement ennuyeuse.

Pendant un interminable moment Pénélope fut incapable de répondre. Elle était fière de son travail, et plus d’une fois elle avait réprimé un sourire en entendant quelqu’un citer l’une de ses chroniques ou rire à l’un de ses traits d’esprit. Mais elle n’avait personne avec qui partager ses triomphes.

L’anonymat avait été synonyme de solitude.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Désormais, elle avait Colin. Et si le monde ignorait que lady Whistledown n'était en vérité que la fade, l'invisible Pénélope Featherington, celle qui avait failli rester vieille file, Colin, lui, *savait*. Et Pénélope commençait à se rendre compte que même si ce n'était pas tout ce qui comptait, c'était ce qui comptait le plus.

Cela dit, elle ne s'expliquait toujours pas le comportement de Colin.

— Dans ce cas, demanda-t-elle prudemment, pourquoi deviens-tu si froid et distant chaque fois que j'aborde le sujet ?

— C'est difficile à expliquer, répondit-il d'une voix à peine audible.

— Je sais écouter, dit-elle avec douceur.

C'est alors qu'il prononça les seules paroles qu'elle n'aurait jamais imaginé entendre dans sa bouche.

— Je suis jaloux.

Il haussa les épaules d'un geste impuissant.

— Cela me désole, mais c'est ainsi.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire, fit Pénélope dans un souffle.

— Enfin, regarde-toi, Pénélope !

Il prit ses mains dans les siennes.

— Tu es une célébrité.

— Une célébrité anonyme, lui rappela-t-elle.

— Oui, mais *tu* sais, et moi aussi. Du reste, là n'est pas la question.

Il lui lâcha une main pour se passer les doigts dans les cheveux.

— Tu as accompli quelque chose. Tu as réalisé une œuvre.

— Et toi, tu as…

— Qu'ai-je donc, Pénélope ? l'interrompit-il, avant de se lever pour arpenter la chambre. Dis-moi ce que j'ai !

— Eh bien, tu m'as, moi, répondit-elle sans conviction, consciente que ce n'était pas le sujet.

Il lui décocha un regard impatient.

— Ce n'est pas de cela que je veux parler, Pénélope.

— Je sais.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— J'ai besoin de quelque chose, mais je ne sais pas de quoi, poursuivit-il. Il me faut un but dans la vie. Anthony en a un, Benedict aussi, mais moi, je ne vaux rien !

— Colin, pas du tout ! Tu es…

— Je suis fatigué de n'être considéré que comme un…

Il s'interrompit.

— Un quoi, Colin ? demanda Pénélope, surprise par l'expression dégoûtée qui contractait ses traits.

— Nom de Dieu ! gronda-t-il.

Elle ouvrit des yeux ronds. Colin n'avait pas l'habitude de jurer.

— Je ne peux pas le croire, reprit-il en tournant la tête abruptement.

— Quoi ? s'impatienta Pénélope.

— Je me suis plaint auprès de toi, dit-il, incrédule. Je me suis plaint auprès de toi de lady Whistledown.

Elle fit la moue.

— Tu n'es pas le seul, Colin. J'ai l'habitude.

— Ce n'est pas possible. Je me suis plaint que lady Whistledown me qualifiait de charmant jeune homme.

— Elle m'a qualifiée de citron trop mûr, lui rappela Pénélope d'un ton volontairement léger.

Il cessa ses allées et venues le temps de lui décocher un regard agacé.

— Tu as dû bien rire de moi quand je gémissais que le seul souvenir que je laisserais aux générations futures serait dans les chroniques de lady Whistledown !

— Pas du tout ! protesta-t-elle. J'aurais cru que tu me connaissais mieux que cela.

Il secoua la tête d'un air dubitatif.

— Je ne peux pas croire que je me suis lamenté devant toi de n'avoir rien fait de ma vie, alors que tu avais le *Whistledown* !

Elle quitta le lit, incapable de rester assise à le regarder tourner comme un fauve en cage.

— Colin, tu ne pouvais pas le savoir.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Peu importe ! s'écria-t-il avant de pousser un soupir écœuré. La plaisanterie serait très drôle, si elle n'était pas à mes dépens.

Pénélope aurait voulu répondre, mais elle ne savait comment lui dire tout ce qu'elle ressentait. Colin possédait tant de qualités qu'elle n'aurait pu les compter. Il ne s'agissait pas de quelque chose de palpable, comme un exemplaire du *Whistledown*, mais elles avaient autant de valeur.

Peut-être même plus.

Pénélope se souvenait de ces soirées où il avait fait rire tout le monde, de ces réceptions où, négligeant les jeunes filles populaires, il était allé inviter à danser celles que l'on délaissait. Elle songea à la complicité unique qui le liait à ses frères et sœurs. Si ce n'étaient pas des réussites, de quoi s'agissait-il ?

Hélas, elle savait que ce n'était pas là le genre d'accomplissement dont il parlait. Elle comprenait qu'il avait besoin d'un but, une vocation.

Une façon de montrer au monde qu'il était plus que ce qu'on croyait.

— Publie tes souvenirs de voyages, dit-elle.

— Je ne suis pas un…

— Publie-les, répéta-t-elle. Prends le risque de voir ce qui se passe.

Il soutint son regard quelques instants, puis ses yeux se posèrent sur son journal, qu'elle tenait toujours entre ses mains.

— Il faut les réviser, bougonna-t-il.

Pénélope rit, car elle savait qu'elle avait gagné. Et lui aussi, il avait gagné. Même s'il ne le savait pas encore.

— Tout le monde doit l'être, dit-elle tandis que son sourire s'élargissait. Sauf moi, j'imagine, ajouta-t-elle d'un ton espiègle.

Puis, haussant les épaules d'un geste fataliste, elle déclara :

— Ou peut-être en aurais-je eu besoin, mais je ne le saurai jamais, puisqu'il n'y avait personne pour s'en charger.

Colin leva soudain les yeux.

— Comment as-tu fait ?

— Comment ai-je fait *quoi* ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tu sais ce que je veux dire. Comment as-tu publié tes chroniques ? Il ne suffisait pas de les écrire ; il fallait encore les imprimer et les distribuer. Quelqu'un devait savoir que tu étais derrière.

Elle poussa un long soupir. Elle avait gardé le secret si longtemps que cela lui semblait étrange de le partager, même avec son mari.

— C'est une longue histoire, dit-elle. Nous ferions mieux de nous asseoir.

Ils s'installèrent confortablement contre les oreillers, jambes étendues devant eux.

— J'étais très jeune lorsque tout a commencé, expliqua-t-elle. Je n'avais que dix-sept ans. Et c'est arrivé de façon tout à fait fortuite.

Colin sourit.

— Comment une telle aventure peut-elle arriver de façon fortuite ?

— J'avais écrit quelques lignes par plaisanterie. J'étais tellement malheureuse lors de cette première saison !

Elle lui lança un regard sérieux.

— Tu l'as peut-être oublié, mais je pesais dix kilos de plus qu'aujourd'hui, et je ne suis pas particulièrement mince.

— Tu es parfaite, répliqua-t-il, et sa sincérité était indiscutable.

Voilà l'une des raisons, songea Pénélope, pour lesquelles elle aussi le trouvait parfait.

— Quoi qu'il en soit, reprit-elle, je n'étais pas très heureuse. J'ai donc rédigé un compte rendu assez méprisant d'une réception à laquelle j'avais assisté la veille au soir. Puis j'en ai écrit un deuxième, et un troisième. Je ne les signais pas lady Whistledown. Je les couchais sur le papier, puis je les dissimulais dans mon secrétaire. Jusqu'au jour où j'ai oublié de les ranger.

— Que s'est-il passé ? s'enquit Colin, visiblement captivé par son récit.

— Ma mère et mes sœurs étaient sorties ; je savais qu'elles ne rentreraient pas avant un bon moment. C'était à l'époque où maman était encore persuadée qu'elle pourrait transformer Prudence en perle rare. Elles passaient donc leurs journées à courir les boutiques.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

« Bref, j'avais décidé de m'installer dans le séjour pour travailler. Il se trouve que ma chambre était humide après que quelqu'un – moi-même, je suppose – avait laissé la fenêtre ouverte un jour de pluie. Seulement, je me suis absentée pour… enfin, tu comprends.

— Non, fit Colin. Je ne comprends pas.

— Faire ce que j'avais à faire, expliqua-t-elle en rougissant.

— Ah, d'accord, fit-il, manifestement peu intéressé par cet aspect de son histoire. Et alors ?

— Lorsque je suis revenue dans la pièce, l'homme d'affaires de mon père était là, en train de lire ce que j'avais écrit. J'étais horrifiée.

— Que s'est-il passé ?

— Pendant au moins une minute, j'ai été incapable de dire un mot. Puis je me suis aperçue qu'il riait. Non pas parce qu'il me trouvait stupide, mais parce qu'il trouvait que j'écrivais bien.

— Tu *écris* bien.

— Je le sais, à présent, dit-elle avec un sourire narquois, mais rappelle-toi que je n'avais que dix-sept ans. Et j'avais fait des commentaires assez horribles.

— À propos de gens horribles, j'en suis sûr.

— Eh bien, oui, mais tout de même…

Elle ferma les yeux tandis que les souvenirs affluaient.

— J'y parlais de personnages très appréciés, très influents. De gens qui ne m'aimaient pas beaucoup. Peu importait qu'ils soient horribles, si ce que j'avais écrit se savait. En fait, qu'ils soient horribles faisait que c'était encore pire. Ma réputation aurait été ruinée, et avec elle, celle de toute ma famille.

— Que s'est-il passé ensuite ? Je présume que c'est lui qui a eu l'idée de publier tes articles ?

Pénélope hocha la tête.

— Oui, il a pris toutes les dispositions avec un imprimeur, lequel s'est chargé de recruter les livreurs. C'est aussi lui qui a eu l'idée de distribuer

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

le journal gratuitement les quinze premiers jours. Il a dit qu'il fallait « appâter le poisson ».

— J'étais à l'étranger quand les premiers numéros sont sortis, mais je me souviens que ma mère et mes sœurs m'en ont parlé.

— Les gens ont protesté lorsque les livreurs leur ont demandé de payer, après deux semaines de gratuité, expliqua Pénélope, mais ils ont tous sorti leur porte-monnaie.

— Cet homme a eu une brillante idée, murmura Colin.

— Oui, il était très futé.

— Était ?

Elle hocha tristement la tête.

— Il est mort voici quelques années. Il se savait malade. Avant son décès, il m'a demandé si je voulais continuer. Je suppose que j'aurais pu arrêter à cette époque, mais je n'avais rien d'autre dans ma vie, et certainement aucun espoir de me marier un jour.

Elle se rattrapa en hâte.

— Enfin… Je ne voulais pas dire que…

Colin lui adressa un sourire contrit.

— Tu as le droit de me reprocher de ne pas t'avoir demandé ta main il y a des années.

Pénélope lui rendit son sourire.

— À la condition expresse, ajouta-t-il, de me raconter la fin de l'histoire.

— Ah, oui, dit-elle, revenant à son récit. Après le décès de…

Elle hésita.

— Je ne suis pas certaine d'avoir le droit de révéler son nom.

Colin savait qu'elle était déchirée entre son amour et la confiance qu'elle avait en lui, et sa loyauté envers un homme qui, selon toute probabilité, avait été un père pour elle après la mort de son véritable père.

— Ce n'est pas grave. Il n'est plus de ce monde. Son nom n'est pas important.

Elle poussa un soupir de soulagement.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Merci, souffla-t-elle. Ce n'est pas que je ne te fasse pas confiance, mais…

— Je sais, l'interrompit-il en lui pressant la main. Si tu veux me le dire plus tard, c'est très bien. Et si tu ne veux pas me le dire du tout, c'est très bien aussi.

Hochant la tête, Pénélope poursuivit, retenant visiblement ses larmes :

— Après son décès, j'ai travaillé directement avec l'imprimeur. Nous avons mis au point un système pour la livraison des articles, et les paiements ont continué d'être versés sur un compte ouvert à mon nom.

Colin laissa échapper un soupir en songeant à la fortune qu'elle avait dû amasser au fils des ans. Comment avait-elle pu dépenser cet argent sans éveiller les soupçons ?

— Tu as effectué des retraits ? s'enquit-il.

Elle hocha la tête.

— Je rédigeais ma chronique depuis environ quatre ans quand ma grand-tante est décédée, désignant ma mère comme héritière. C'est l'homme d'affaires de mon père qui s'est occupé du testament. Ma grand-tante n'était pas très riche, alors nous avons utilisé ce qu'il y avait sur mon compte et prétendu que cela venait d'elle.

Le visage de Pénélope s'éclaira.

— Ma mère a été très surprise. Pas un instant elle n'avait imaginé que tante Georgette ait été si riche. Elle a été de bonne humeur pendant des mois. Jamais je n'avais vu cela.

— Tu t'es montrée très généreuse, commenta Colin.

Pénélope haussa les épaules.

— C'était la seule façon d'utiliser ma fortune.

— En la donnant à ta mère ?

— Justement, c'est ma mère, répondit-elle comme s'il s'agissait là d'une explication. Elle m'a élevée. Il était normal qu'elle en retire les bénéfices.

Colin avait envie d'en dire plus, mais il se retint. Portia Featherington était effectivement la mère de Pénélope, et si celle-ci voulait lui manifester

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

son amour, il n'avait aucun droit de s'y opposer.

— Depuis, poursuivit Pénélope, je n'y ai pas touché. Du moins, pas pour moi-même. J'en ai distribué à des bonnes œuvres. De façon anonyme, précisa-t-elle.

Colin garda le silence tandis qu'il réfléchissait à ce que Pénélope avait accompli au cours de ces dix dernières années, toute seule, dans le plus grand secret.

— Si tu veux utiliser cet argent maintenant, déclara-t-il finalement, n'hésite pas. Personne ne s'étonnera de te voir soudain plus fortunée. Tu es une Bridgerton, après tout.

Il esquissa un petit haussement d'épaules modeste.

— Il est de notoriété publique qu'Anthony a pourvu ses frères de rentes très confortables.

— Je ne saurais qu'en faire.

— Achète-toi des robes neuves, suggéra-t-il.

Les femmes n'aimaient-elles pas s'offrir de nouvelles tenues ?

Pénélope lui jeta un regard étrange, presque insondable.

— Je ne suis pas certaine que tu aies compris de combien d'argent je dispose, dit-elle d'un ton hésitant. Je ne crois pas que je pourrais tout dépenser.

— Alors garde cet argent pour nos enfants. J'ai eu la chance que mon père et mon frère se soient montrés généreux envers moi, mais ce n'est pas le cas de tous les fils cadets.

— Et leurs sœurs, lui rappela Pénélope. Nos filles devront avoir une rente personnelle. *Séparée* de leur dot.

Colin ne put que sourire. De telles dispositions étaient rares, mais il pouvait compter sur Pénélope pour les imposer.

— Tout ce que tu voudras, promit-il affectueusement.

Elle sourit et soupira en se carrant confortablement contre les oreillers. Elle lui caressait distraitement le dos de la main, mais son regard était rêveur, et il n'aurait pas juré qu'elle était consciente de son geste.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— J'ai un aveu à te faire, dit-elle d'une voix posée, à peine ponctuée d'une touche de timidité.

Colin la regarda, dubitatif.

— Plus grave que le *Whistledown ?*

— Différent.

— Je t'écoute ?

S'arrachant à la contemplation de quelque tache invisible sur le papier peint, elle reporta son attention sur Colin.

— J'ai ressenti une certaine…

Elle marqua une pause, cherchant le mot juste.

— … impatience envers toi, ces derniers temps. Non, ce n'est pas cela. Déception à ton égard, plus exactement.

Le cœur de Colin se contracta.

— À quel sujet ? s'enquit-il avec prudence.

Elle haussa légèrement les épaules.

— Tu semblais si fâché contre moi. Au sujet du *Whistledown*.

— Je t'ai déjà dit que c'était à cause de…

— Non, s'il te plaît, l'interrompit-elle. Laisse-moi terminer. Je te l'ai dit, je croyais que c'était parce que tu avais honte de moi. J'ai essayé de ne pas y penser, mais c'était trop douloureux. J'étais persuadée de te connaître. Je n'arrivais pas à imaginer que tu te croies supérieur à moi au point d'avoir honte de ma réussite.

Il la regarda sans mot dire, attendant qu'elle poursuive.

— Et le plus drôle, c'est…

Elle chercha son regard, un sourire amusé aux lèvres.

— Le plus drôle, c'est que tu n'avais pas honte du tout. Tu avais simplement envie de la même chose pour toi. Quelque chose comme le *Whistledown*. Maintenant, cela semble ridicule, mais j'étais inquiète parce que tu ne ressemblais pas à l'homme parfait de mes rêves.

— Personne n'est parfait, lui rappela-t-il.

— Je sais.

Impulsivement, elle se pencha et déposa un baiser sur sa joue.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tu es l'homme imparfait de mon cœur, et c'est encore mieux. J'ai toujours cru que tu étais infaillible, que ta vie était un enchantement, que tu ne connaissais pas les soucis, la peur ou la frustration. À tort, bien sûr.

— Je n'ai jamais eu honte de toi, Pénélope, murmura-t-il. Jamais.

Un silence complice tomba entre eux, puis Pénélope reprit :

— Tu te souviens que je t'ai demandé si nous pourrions partir en voyage de noces ?

Il hocha la tête.

— Et si c'était lady Whistledown qui nous l'offrait ?

— C'est *moi* qui paierai.

— Entendu, dit-elle d'un air magnanime. Tu pourras prélever la somme sur ta pension trimestrielle.

Colin ouvrit des yeux ronds de stupeur, puis éclata de rire.

— Tu veux me donner de l'argent de poche ? demanda-t-il, incapable de réprimer un sourire qui allait s'élargissant.

— De l'argent de plume, rectifia-t-elle. Pour que tu puisses travailler sur tes journaux.

— De l'argent de plume… répéta Colin, songeur. L'idée me plaît.

Elle referma sa main sur la sienne.

— *Tu* me plais.

— Toi aussi, répondit-il en lui pressant les doigts en retour.

Avec un soupir, elle posa la tête sur son épaule.

— La vie est-elle censée être aussi merveilleuse ?

— Je le crois, murmura-t-il. Je le crois vraiment.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

21

Une semaine plus tard, Pénélope était assise à son secrétaire, dans le petit salon, occupée à lire les journaux de Colin tout en prenant des notes sur des feuilles volantes lorsqu'une question ou un commentaire lui venait à l'esprit. Colin lui avait demandé de relire et de corriger ses écrits, un travail qui l'enchantait.

Bien entendu, elle était folle de joie qu'il lui confie une tâche aussi importante. Cela signifiait qu'il avait confiance en son jugement, qu'il appréciait son intelligence à sa juste valeur et qu'il la croyait capable d'améliorer ce qu'il avait écrit. Mais, surtout, cela lui fournissait le projet, l'activité dont elle se languissait.

Dans les jours qui avaient suivi la dernière *Chronique mondaine de lady Whistledown*, elle avait savouré sa liberté toute neuve. Cela avait été comme de prendre des vacances pour la première fois en dix ans ! Elle avait dévoré tous les livres et les romans qu'elle avait achetés sans jamais avoir eu le temps de les ouvrir. Elle avait effectué de longues marches, était allée se promener à cheval au parc, s'était assise dans la petite cour derrière la maison de Mount Street pour profiter de la douceur du printemps.

Puis, bien entendu, le mariage et ses mille préparatifs avaient absorbé tout son temps. Aussi n'avait-elle pas vraiment eu l'occasion de se rendre compte qu'il manquait quelque chose dans sa vie.

À l'époque des chroniques, la rédaction en elle-même ne lui prenait pas tellement de temps, mais elle devait être en permanence sur le qui-

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

vive, l'œil aux aguets, l'oreille tendue. Et lorsqu'elle n'était pas occupée à écrire un article, elle réfléchissait au suivant ou tentait désespérément de mémoriser une tournure de phrase réussie pour la coucher sur le papier dès qu'elle serait de retour chez elle.

Ç'avait été une occupation fort prenante, et elle n'avait pas mesuré combien cette intense activité intellectuelle lui avait manqué jusqu'à ce que l'occasion lui soit donnée de travailler à nouveau.

Elle était en train de noter une question au sujet de la description d'une villa toscane lorsque le majordome frappa discrètement à la porte ouverte.

Pénélope esquissa un sourire coupable. Elle avait tendance à se laisser si totalement absorber par son travail que Dunwoody avait dû apprendre, à la suite d'un certain nombre de maladresses, à manifester sa présence par un signal sonore.

— Une visiteuse demande à être reçue, madame Bridgerton, annonça-t-il.

Il devait s'agir de l'une de ses sœurs, ou peut-être d'une demoiselle Bridgerton, songea Pénélope.

— Qui est-ce ?

Le majordome entra dans la pièce et lui tendit un petit plateau sur lequel se trouvait une carte. Pénélope s'en empara, et réprima un petit cri où se mêlaient la stupeur et la détresse. Un simple nom précédé d'un titre était imprimé en capitales noires sur un vélin crème : *Lady Twombley*.

Cressida Twombley ? Pourquoi diable lui rendait-elle visite ?

Pénélope se sentit soudain très mal à l'aise. Si Cressida était là, c'était sans doute pour quelque raison déplaisante. Elle n'agissait jamais sans motif, de préférence méprisable.

— Dois-je lui dire que vous n'êtes pas disponible ? s'enquit Dunwoody.

— Non, répondit-elle avec un soupir résigné.

Elle n'avait jamais été lâche et ce n'était pas à cause de Cressida Twombley qu'elle allait le devenir.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je vais la recevoir. Donnez-moi juste un instant pour ranger mes papiers. Mais…

Dunwoody inclina la tête de côté, attendant qu'elle poursuive.

— Oh, peu importe, marmonna-t-elle.

— Vous en êtes certaine, madame Bridgerton ? insista-t-il.

— Oui… Non.

Voilà qu'elle hésitait sottement à cause de cette femme – un méfait à ajouter à la déjà longue liste de ceux signés Cressida Twombley.

— Je voulais dire que… Si elle est encore là dans dix minutes, auriez-vous l'obligeance d'inventer n'importe quel prétexte requérant ma présence ? Ma présence *immédiate* ?

— Ce sera fait, madame.

— Parfait, Dunwoody, fit-elle en le remerciant d'un faible sourire.

C'était sans doute une forme de fuite, mais Pénélope n'était pas certaine d'être capable de trouver le bon moment pour laisser entendre à Cressida qu'il était temps de partir, et pour rien au monde elle ne voulait se retrouver coincée avec elle tout l'après-midi.

Le majordome s'étant retiré, Pénélope rassembla ses feuillets en une pile bien nette. Puis elle ferma le carnet de Colin et le posa sur celle-ci afin que la brise qui provenait de la fenêtre entrouverte ne fasse pas s'envoler lesdits feuillets. Après quoi, elle se leva et alla s'asseoir sur le canapé en priant pour paraître sûre d'elle et détendue.

Comme si une visite de Cressida Twombley pouvait être un moment de détente !

Quelques instants plus tard, cette dernière fit son apparition, annoncée par Dunwoody. Comme toujours, elle était d'une beauté rayonnante – chaque mèche dorée de sa chevelure était parfaitement en place, son teint sans le moindre défaut, ses yeux scintillants, sa robe à la dernière mode et son réticule idéalement assorti au reste de sa tenue.

— Cressida, fit Pénélope, quelle surprise de vous voir !

Surprise étant le terme le plus poli qu'elle ait trouvé en la circonstance.

Les lèvres de Cressida s'incurvèrent en un sourire mystérieux.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je n’en doute pas, répondit-elle.

— Asseyez-vous donc, proposa Pénélope ; essentiellement parce qu’elle le devait.

Ayant passé sa vie à se montrer polie, elle éprouvait des difficultés à ne pas l’être. Elle désigna un fauteuil en face d’elle, le plus inconfortable du salon.

Cressida se percha sur le bord. Si elle souffrait du manque d’agrément de son siège, elle n’en montra rien. Son maintien était élégant, son sourire imperturbable, et elle semblait aussi à l’aise que possible.

— Je suis certaine que vous vous demandez pourquoi je suis ici, dit-elle.

N’ayant aucune raison de nier, Pénélope hocha la tête.

Cressida demanda alors sans détour :

— Comment trouvez-vous la vie conjugale ?

Pénélope battit des cils, interdite.

— Je vous demande pardon ?

— Cela doit vous sembler un changement étonnant.

— En effet, répondit prudemment Pénélope, mais un changement bienvenu.

— Mmm, oui. Vous devez disposer d’énormément de temps libre, à présent. Je suis sûre que vous ne savez comment occuper vos journées.

Un désagréable pressentiment s’empara de Pénélope.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, dit-elle.

— Ah non ?

Lorsqu’il devint manifeste que Cressida attendait une réponse, Pénélope répondit d’un ton irrité :

— Non, pas du tout.

Cressida garda le silence quelques instants, mais son expression satisfaite était éloquente. Elle balaya la pièce d’un regard circulaire, puis ses yeux s’arrêtèrent sur le secrétaire.

— Quels sont ces papiers ? s’enquit-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pénélope lança un coup d'œil à la pile de feuillets bien ordonnée sous le carnet de Colin.

— Je ne vois pas en quoi mes papiers personnels vous regardent, rétorqua-t-elle.

— Oh, ne montez pas sur vos grands chevaux ! répondit Cressida avec un petit rire cristallin que Pénélope trouva effrayant. Je ne disais cela que pour alimenter la conversation. M'enquérir de vos centres d'intérêt.

— Je vois, murmura Pénélope, qui ne voyait pas grand-chose pour le moment.

— Je suis très observatrice, reprit Cressida.

Pénélope haussa les sourcils d'un air interrogateur.

— En vérité, mon talent en la matière est reconnu dans les meilleurs cercles de la société.

— Dans ce cas, je ne dois pas appartenir à ces hautes sphères, lâcha Pénélope.

Trop absorbée par son petit discours, Cressida ne releva pas.

— C'est pour cette raison, poursuivit-elle pensivement, que je croyais être capable de convaincre le beau monde que j'étais lady Whistledown.

Le cœur de Pénélope commença à cogner sourdement dans sa poitrine.

— Vous admettez donc que ce n'est pas le cas ? risqua-t-elle.

— Oh, mais je suppose que vous le savez très bien.

La gorge de Pénélope se serra. Toutefois, sans trop savoir comment, elle parvint à conserver un masque impassible et articula :

— Je vous demande pardon ?

Cressida sourit – un sourire cruel et sournois.

— Lorsque cette idée m'est venue, je me suis dit que je ne pouvais pas perdre. Soit je réussirais à convaincre tout le monde que j'étais lady Whistledown, soit on ne me croirait pas, mais je m'en sortirais brillamment en avouant n'avoir fait cela que pour obliger le vrai coupable à se dénoncer.

Pénélope observait un silence et une immobilité totale.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Hélas ! Cela ne s'est pas passé comme je l'avais prévu. Lady Whistledown s'est révélée bien plus retorse et mesquine que je ne l'aurais cru.

Le visage de Cressida prit une expression sinistre.

— Dans sa dernière chronique, elle a fait de moi la risée de tous.

Pénélope demeura silencieuse ; elle osait à peine respirer.

— C'est alors, poursuivit Cressida d'une voix sourde, que vous – oui, *vous* ! – avez eu l'audace de m'insulter devant toute la bonne société.

Pénélope laissa échapper un imperceptible soupir de soulagement. Peut-être Cressida ignorait-elle son secret. Peut-être n'était-elle ici qu'à cause de l'affront qu'elle lui avait infligé en l'accusant publiquement de mentir et en disant… Au fait, qu'avait-elle dit ? Probablement quelque chose d'assez cruel, mais de mérité.

— J'aurais peut-être toléré l'insulte si elle était venue de qui que ce soit d'autre, poursuivit Cressida. Mais de la part de quelqu'un comme vous… Je ne pouvais laisser passer cela.

— Vous auriez dû réfléchir à deux fois avant de venir m'attaquer chez moi, répondit Pénélope d'une voix grave.

Puis elle ajouta, même si elle détestait l'idée d'utiliser le nom de son mari comme un bouclier :

— Je suis une Bridgerton, à présent. Je bénéficie de leur protection.

Son avertissement ne fissura pas le masque satisfait qui figeait le beau visage de Cressida.

— Et vous, vous devriez écouter ce que j'ai à vous dire avant de brandir des menaces.

Pénélope savait qu'elle avait intérêt à entendre les arguments de Cressida. Mieux valait être informée de ce que celle-ci savait plutôt que de jouer l'autruche.

— Allez-y, dit-elle d'un ton délibérément cassant.

— Vous avez commis une erreur fatale, lâcha Cressida. Il ne vous est donc pas venu à l'esprit que je n'oublie *jamais* une insulte ?

— Venez-en au fait, Cressida.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pénélope aurait voulu s'exprimer d'une voix ferme, mais seul un murmure avait franchi ses lèvres.

Cressida se leva pour arpenter la pièce en ondulant des hanches.

— Voyons si je me souviens de vos paroles exactes, commença-t-elle. Non, ne me dites rien. Je suis certaine que cela va me revenir. Ah, voilà ! Je me les rappelle, à présent.

Elle pivota sur ses talons pour faire face à Pénélope.

— Je crois que vous avez dit que vous avez toujours aimé lady Whistledown. Puis – et je vous accorde que la tournure était vraiment frappante – vous avez ajouté que cela vous briserait le cœur d'apprendre que c'est une personne comme lady Twombley.

Cressida sourit.

— C'est-à-dire moi.

La bouche de Pénélope s'assécha d'un coup. Ses mains se mirent à trembler. Un frisson glacé la parcourut.

Car même si elle ne se souvenait pas précisément de ce qu'elle avait dit le jour où elle avait ainsi offensé Cressida, elle avait encore en tête ce qu'elle avait écrit dans sa dernière chronique, celle qui avait été distribuée par erreur lors de son bal de fiançailles. Celle que…

Celle que Cressida venait de lancer sur le guéridon devant elle.

Mesdames et messieurs, votre dévouée chroniqueuse n'est PAS lady Cressida Twombley. Celle-ci n'est qu'un imposteur et une calculatrice, et cela me briserait le cœur de voir mes années de labeur attribuées à une femme telle que celle-ci.

Pénélope fixa ces quelques lignes, qu'elle connaissait pourtant par cœur.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle, même si elle savait qu'il était vain de feindre de ne pas comprendre.

— Vous êtes plus maligne que cela, Pénélope Featherington. Vous savez que je sais.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pénélope garda les yeux rivés sur la pièce à conviction, incapable de détourner le regard de la phrase qui l'avait trahie.

Cela me briserait le cœur.

Briserait le cœur.

Briserait le cœur.

Briserait…

— Vous n'avez rien à dire ? s'enquit Cressida.

Pénélope ne voyait pas son visage, mais elle devinait son sourire de triomphe.

— Personne ne vous croira, murmura-t-elle.

— J'ai moi-même du mal à y croire, avoua Cressida avec un rire mauvais. Vous ! Manifestement, vous possédez des talents cachés, et vous êtes un peu plus futée que vous ne le laissez paraître. Assez futée, ajouta-t-elle avec emphase, pour savoir qu'une fois que j'aurai vendu la mèche, la nouvelle se répandra à la vitesse du feu !

Les pensées de Pénélope se mirent à tourbillonner à une allure vertigineuse. Qu'allait-elle dire à Colin ? Comment lui annoncer cela ? Elle savait qu'elle n'avait pas le choix, mais quels mots employer ?

— Personne ne me croira *au début*, enchaîna Cressida. Sur ce point, vous avez raison. Puis on commencera à réfléchir, et lentement mais sûrement, les pièces du puzzle se mettront en place. Telle personne se souviendra de vous avoir donné une information qu'elle a retrouvée dans une chronique. Telle autre vous aura croisée à telle soirée privée. Telle autre encore aura vu Éloïse Bridgerton fouiner, et tout le monde sait que vous êtes les meilleures amies du monde.

— Que voulez-vous ? lâcha Pénélope d'une voix crispée.

— Ah, voilà la question que j'attendais !

Nouant les mains dans le dos, Cressida se remit à aller et venir.

— J'ai beaucoup réfléchi à tout cela. En fait, j'étais dans une telle indécision que j'ai reporté toute la semaine ma visite chez vous.

Pénélope avala sa salive. Dire que ces derniers jours, elle avait vécu dans une bienheureuse ignorance, sans imaginer un seul instant que

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Cressida venait de découvrir son secret le plus précieux et que le ciel était sur le point de lui tomber sur la tête.

— Bien entendu, je savais depuis le début que je voulais de l'argent, continua Cressida. La question étant : *combien*. Certes votre époux est un Bridgerton, et il dispose par conséquent de revenus confortables, mais étant un fils cadet, il n'est pas aussi fortuné que le vicomte.

— Combien, Cressida ? grinça Pénélope.

Elle savait que celle-ci faisait durer la discussion pour le seul plaisir de la torturer et elle n'avait que peu d'espoir de l'entendre citer un chiffre tant qu'elle n'en aurait pas terminé.

— Puis je me suis dit, poursuivit sa visiteuse, ignorant sa question (et confirmant la justesse de ses craintes), que vous deviez également disposer d'une somme rondelette. À moins d'être complètement idiote – ce que vous n'êtes pas, me semble-t-il, vu votre habileté à cacher votre petit jeu pendant si longtemps –, vous devez avoir amassé une jolie fortune ces dernières années.

Elle jeta un regard dédaigneux à la robe toute simple que portait Pénélope, puis :

— Selon toutes les apparences, vous n'avez rien dépensé. Je ne peux donc qu'en déduire que votre argent dort sur un discret petit compte en banque, attendant que l'on se souvienne de son existence.

— Combien, Cressida ?

— Dix mille livres.

Pénélope émit un hoquet de stupeur.

— Vous êtes folle !

— Non, sourit Cressida. Seulement très, très maligne.

— Je ne possède pas une telle somme.

— Vous mentez.

— Pas du tout !

Pénélope disait vrai. La dernière fois qu'elle avait consulté son compte, le montant s'élevait à huit mille deux cent quarante-six livres, quoique, supposait-elle, avec les intérêts, il devait y avoir davantage. Il s'agissait

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

assurément d'une énorme somme, suffisante pour contenter une personne raisonnable pendant plusieurs vies, mais ce n'était pas dix mille livres, et il n'était pas question d'en faire cadeau à Cressida Twombley.

Celle-ci afficha un sourire serein.

— Je ne doute pas que vous saurez trouver une solution. Entre vos économies et la rente de votre mari, dix mille livres est une somme dérisoire.

— Dix mille livres ne sera *jamais* une somme dérisoire !

— Combien de temps vous faut-il pour rassembler l'argent ? demanda Cressida sans prêter attention à l'éclat de Pénélope. Un ou deux jours ?

— Deux jours ? répéta Pénélope, effarée. Je n'y parviendrais pas en deux semaines !

— Aha ! Donc, vous *avez* bel et bien cet argent.

— Pas du tout !

— Une semaine, trancha Cressida. Je veux l'argent dans une semaine.

— Vous ne l'aurez pas, murmura Pénélope, plus pour elle-même que pour Cressida.

— Oh, que si ! C'est cela ou je vous mine.

— Madame Bridgerton ?

Levant les yeux, Pénélope vit Dunwoody sur le seuil du salon.

— Veuillez m'excuser, reprit-il, mais votre présence est requise de toute urgence.

— Parfait, déclara Cressida en se dirigeant vers la porte. De toute façon, j'en avais terminé.

Elle se retourna, sa silhouette se découpant à la perfection dans l'encadrement de la porte.

— J'aurai de vos nouvelles bientôt ? s'enquit-elle d'une voix douce et innocente, comme si elles n'avaient parlé de rien de plus important qu'une invitation à une soirée ou l'organisation d'une œuvre de bienfaisance.

Pénélope lui répondit d'un bref hochement de tête, pressée de se débarrasser d'elle.

Hélas ! Cressida partie, sa visite continua de la hanter.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

22

Trois heures plus tard, Pénélope était toujours dans le petit salon, toujours assise sur le canapé, le regard perdu, et toujours en train de se demander comment elle allait résoudre ses problèmes.

Ou plus exactement, *son* problème.

Car elle n'en avait qu'un, mais si colossal qu'il lui semblait en avoir un millier.

Pénélope, qui n'était pas une personne agressive, ne se souvenait pas d'avoir jamais éprouvé une envie de meurtre, mais en cet instant, elle aurait volontiers tordu le cou de Cressida Twombley.

Elle considéra la porte d'un œil fataliste. Son mari n'allait pas tarder à arriver et elle savait que chaque seconde la rapprochait de cette minute de vérité où elle devrait tout lui avouer.

Il ne s'exclamerait pas « Je te l'avais bien dit ! ». Cela ne lui ressemblait pas. Mais il le penserait.

Pas un instant il ne vint à l'idée de Pénélope de ne pas lui raconter ce qui s'était passé. Non seulement les menaces de Cressida n'étaient pas de celles que l'on peut dissimuler à un mari, mais elle allait avoir besoin de l'aide de Colin.

Si elle ignorait ce qu'il fallait faire, elle savait en revanche que seule, elle ne pourrait rien.

En outre, elle avait une certitude : il n'était pas question de céder au chantage de Cressida. D'autant que celle-ci n'avait aucune raison de se contenter de dix mille livres si elle pensait pouvoir lui en soutirer

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

davantage. Si Pénélope capitulait maintenant, elle serait contrainte de donner de l'argent à Cressida jusqu'à la fin de ses jours.

Ce qui signifiait que, d'ici une semaine, Cressida Twombley annoncerait publiquement que l'infâme lady Whistledown n'était autre que Pénélope Featherington.

Pénélope aurait alors deux possibilités. Soit mentir et traiter Cressida de folle, en espérant qu'on la croirait. Soit trouver un moyen de retourner à son avantage les révélations de Cressida.

Sauf qu'elle ne voyait absolument pas comment faire.

— Pénélope ?

C'était la voix de Colin. Elle avait envie de se jeter dans ses bras, et en même temps, elle ne parvenait pas à le regarder.

— Pénélope ? répéta-t-il d'une voix plus inquiète en traversant la pièce d'un pas rapide pour la rejoindre. Dunwoody m'a appris que Cressida était passée.

Il s'assit près d'elle et lui caressa la joue. Elle tourna la tête, vit son regard soucieux, le pli qui lui barrait le front.

C'est à cet instant qu'elle s'autorisa à fondre en larmes.

Jusqu'à son arrivée, elle avait réussi à se maîtriser et à garder le contrôle de ses émotions, mais à présent qu'il était là, elle ne pouvait qu'appuyer le front contre son torse et se blottir dans ses bras.

Comme si, par sa seule présence, il pouvait chasser tous ses soucis.

— Pénélope ? fit-il pour la troisième fois d'une voix tendre. Que s'est-il passé ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle ne put que secouer la tête, le temps de sécher ses larmes et de rassembler son courage.

— Que t'a-t-elle fait ? insista-t-il.

— Oh, Colin ! gémit-elle en s'obligeant à s'écarter de lui pour le regarder en face. *Elle sait*.

Il pâlit.

— Comment ?

Pénélope renifla, s'essuya le nez du dos de la main.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— C’est ma faute, murmura-t-elle.

Sans la quitter des yeux, Colin lui tendit un mouchoir.

— Ce n’est pas ta faute, contra-t-il sèchement.

Elle esquissa un pauvre sourire. Elle savait que la sévérité de Colin était destinée à Cressida, mais elle la méritait tout autant.

— Si, insista-t-elle d’un ton résigné. Tout s’est déroulé exactement comme tu l’avais prévu. Je n’ai pas prêté attention à ce que j’écrivais et j’ai commis une erreur.

— Laquelle ?

Elle lui raconta tout, depuis l’arrivée de Cressida jusqu’à sa tentative de chantage. Elle confessa que sa phrase malheureuse allait être sa ruine, avant d’ajouter – cruelle ironie du sort ! – que jamais son cœur ne lui avait paru si près de se briser.

Mais tandis qu’elle parlait, il lui sembla que Colin n’était plus tout à fait avec elle. Il l’écoutait, mais semblait ailleurs. Son regard était à la fois distant, lointain, et concentré.

Il manigançait quelque chose, elle l’aurait juré.

Cela l’effrayait.

Et l’enchantait.

Quel que soit son plan, quelles que soient ses pensées, il n’avait qu’elle en tête. Elle détestait l’idée d’être la cause de son dilemme pour la simple raison qu’elle avait agi stupidement, mais elle ne pouvait réprimer un frisson d’excitation tandis qu’elle le regardait.

— Colin ? fit-elle, hésitante.

Voilà plus d’une minute qu’elle avait achevé son compte rendu et il n’avait toujours pas prononcé un mot.

— Je m’occupe de tout, déclara-t-il. Je ne veux plus que tu t’inquiètes.

— C’est impossible, répondit-elle d’une voix chevrotante. Je t’assure.

— Je prends les vœux de mariage très au sérieux, répliqua-t-il, et sa voix était si posée que c’en était presque effrayant. Il me semble avoir promis de te chérir et de te protéger.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Laisse-moi t'aider, dit-elle impulsivement. Ensemble, nous trouverons une solution.

Un sourire en coin retroussa les lèvres de Colin.

— Tu en as une à proposer ?

Pénélope secoua la tête.

— Non. J'y ai réfléchi tout l'après-midi, mais je ne vois pas. Encore que…

— Encore que quoi ? fit Colin en arquant un sourcil interrogateur.

Elle ouvrit la bouche pour répondre, se ravisa, puis se jeta finalement à l'eau :

— Et si je demandais son aide à lady Danbury ?

— Tu envisages de lui demander de payer Cressida ?

— Non, répondit Pénélope, même si Colin ne parlait visiblement pas sérieusement. Je vais lui demander d'endosser mon rôle.

— Pardon ?

— Tout le monde est déjà persuadé qu'elle est lady Whistledown. Du moins, beaucoup de gens. Si elle annonçait publiquement…

— Cressida réfuterait aussitôt ses affirmations, l'interrompit Colin.

— Ce sera la parole de Cressida contre celle de lady Danbury, observa Pénélope en dardant sur lui un regard sérieux. Personnellement, je ne me risquerais pas à contredire lady Danbury. Si elle affirmait être lady Whistledown, même moi, je la croirais probablement.

— Qu'est-ce qui te permet de penser que tu pourrais convaincre lady Danbury de mentir pour toi ?

— Ma foi… Elle m'aime bien.

— Elle t'aime bien ? répéta Colin.

— Oui. Je crois qu'elle serait ravie de m'aider, d'autant qu'elle déteste Cressida presque autant que moi.

— Tu penses que son affection pour toi est telle qu'elle serait prête à mentir à toute la bonne société pour t'aider ? fit Colin, sceptique.

Pénélope perdit un peu de sa contenance.

— Cela vaut la peine d'essayer.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Colin se leva brusquement et marcha jusqu'à la fenêtre.

— Promets-moi de n'en rien faire.

— Mais…

— Je veux ta parole.

— Tu l'as, mais…

— Il n'y a pas de « mais ». En dernier recours, nous irons voir lady Danbury, mais pas avant que je n'aie pris le temps de trouver une autre solution.

— Nous disposons d'une semaine, lui rappela-t-elle doucement.

Mais elle ne trouvait pas cela vraiment rassurant, et doutait que ce soit le cas de Colin. Ce dernier pivota sur ses talons, la mine si résolue qu'on aurait pu le prendre pour un militaire de carrière.

— Je reviens, dit-il abruptement tout en se dirigeant vers la porte.

— Où vas-tu ? s'écria Pénélope en se levant d'un bond.

Il s'immobilisa, la main sur la poignée de la porte.

— Il faut que je réfléchisse.

— Et tu ne peux pas le faire ici, avec moi ? demanda-t-elle dans un souffle.

L'expression de Colin se radoucit, et il revint vers elle. Chuchotant son prénom, il prit son visage entre ses mains d'un geste plein de tendresse.

— Je t'aime, dit-il avec ferveur. Je t'aime de toutes les fibres de celui que j'ai été hier, que je suis aujourd'hui, et que j'espère être demain.

— Colin…

— Je t'aime avec mon passé, et je t'aime pour l'avenir.

Il se pencha pour déposer un baiser plein de douceur sur ses lèvres.

— Je t'aime pour les enfants que nous aurons, et pour les années que nous allons passer ensemble. Je t'aime pour chacun de mes sourires, et plus encore pour chacun des tiens.

Pénélope s'appuya contre le dossier du fauteuil le plus proche.

— Je t'aime, répéta-t-il. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Elle ferma les paupières et hocha la tête.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— J’ai des choses à faire, poursuivit-il, et je serai incapable de me concentrer si je pense à toi, si je m’inquiète parce que tu pleures et me demande si tu souffres.

— Je vais bien, murmura-t-elle. Maintenant que je t’ai tout dit, je vais mieux.

— Je trouverai une solution. Tout ce dont j’ai besoin, c’est que tu me fasses confiance.

Elle rouvrit les yeux.

— Sur ma vie.

Il sourit, et elle sut qu’il disait vrai. Tout allait s’arranger. Peut-être pas aujourd’hui, ni demain, mais bientôt. Il n’y avait pas de place pour la tragédie dans un monde éclairé par le sourire de Colin.

— Je ne pense pas que nous en venions à cette extrémité, dit-il affectueusement.

Puis, lui ayant caressé la joue, il gagna de nouveau la porte.

— N’oublie pas le bal chez ma sœur, ce soir, lui rappela-t-il en actionnant la poignée.

Pénélope poussa un gémissement.

— Sommes-nous vraiment obligés d’y aller ? J’ai envie de tout sauf de sortir.

— Il le faut. Daphné ne donne pas souvent de bal, et elle serait affreusement déçue si nous n’y assistions pas.

— Je sais, admit Pénélope dans un soupir. Je le savais avant de me plaindre. Excuse-moi.

Il lui adressa un sourire ironique.

— Tu as le droit d’être un peu de mauvaise humeur, aujourd’hui.

— N’est-ce pas ?

— Je n’en ai pas pour longtemps, promit-il.

— Où vas…

Elle n’acheva pas sa phrase. Colin n’avait de toute évidence aucune envie de répondre à des questions, même venant d’elle. À sa grande surprise, pourtant, il répondit :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je vais voir mon frère.

— Anthony ?

— Oui.

Elle approuva d'un hochement de tête et murmura :

— Alors pars vite. Je vais bien.

Les Bridgerton s'étaient toujours entraidés. Si Colin éprouvait le besoin de demander conseil à son frère, il devait aller le trouver sans délai.

— N'oublie pas de te préparer pour le bal chez Daphné, lui rappela-t-il.

Elle le regarda sortir, puis elle alla à la fenêtre. Ne l'apercevant pas, elle en déduisit qu'il était passé par l'arrière pour se rendre directement aux écuries. Avec un soupir déçu, elle s'appuya le front contre la vitre.

Comme elle aurait aimé savoir ce qu'il avait en tête !

Et comme elle aurait aimé être certaine qu'il avait au moins un plan !

Malgré tout cela, elle se sentait inexplicablement sereine. Colin allait arranger la situation. Il l'avait promis et il ne mentait jamais.

Elle savait que son idée de solliciter l'aide de lady Danbury n'était pas la solution idéale, mais à moins que Colin n'en trouve une meilleure, que pouvaient-ils faire d'autre ?

Elle était fatiguée, énervée, et, pour l'instant, elle n'avait qu'une envie : s'allonger, fermer les yeux et ne penser à rien d'autre qu'à son mari.

Demain.

Elle aiderait Colin demain.

En attendant, elle allait s'octroyer une sieste en espérant qu'elle trouverait le sommeil afin d'avoir la force d'affronter la bonne société ce soir, sachant que Cressida serait là, guettant le moindre faux pas de sa part.

On aurait pu croire qu'après avoir feint pendant presque douze ans de n'être rien de plus que l'invisible Pénélope Featherington, elle était habituée à dissimuler.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sauf qu'à l'époque, son secret en était encore un. Ce qui n'était plus le cas.

Pénélope s'étendit sur le canapé et ferma les yeux.

Tout allait bien se passer, se répéta-t-elle. Il le fallait !

N'est-ce pas ?

Colin commençait à regretter d'avoir pris un attelage pour se rendre chez son frère.

Une longue marche à bonne allure aurait été un exutoire socialement acceptable à la rage qui grondait en lui. Mais il devait admettre que le temps était compté et que, malgré le trafic, il irait plus vite en voiture qu'à pied.

Cependant, l'habitacle lui semblait de plus en plus oppressant, l'air de plus en plus suffocant et…

— Bon sang, que se passe-t-il ? marmonna-t-il comme la voiture s'immobilisait.

Il sortit la tête par la vitre ouverte, et lâcha un juron en découvrant le véhicule d'un livreur de lait renversé sur la chaussée.

Du verre brisé jonchait le sol, et il y avait du lait partout. Colin n'aurait su dire qui, des chevaux empêtrés dans leurs rênes, ou des dames sur le trottoir, leurs robes éclaboussées de lait, faisaient le plus de bruit.

Il bondit hors de l'attelage dans l'intention d'apporter son aide pour dégager le passage, mais comprit rapidement que la plus grande confusion risquait de régner pendant encore une bonne heure dans Oxford Street, avec ou sans son aide. Il informa donc son cocher qu'il allait finir le trajet à pied et se mit en marche.

Il dardait un regard de défi à tous les passants qu'il croisait, perversement ravi de les voir détourner les yeux, effrayés par l'hostilité qui émanait de lui. Il aurait presque espéré que l'un d'entre eux hasarde une remarque, pour le seul plaisir de passer sa colère sur lui. Peu lui importait que l'unique personne qu'il ait vraiment envie d'étrangler soit

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Cressida Twombley. Il était dans une telle fureur que n'importe qui aurait fait un parfait bouc émissaire.

La rage le déstabilisait, lui faisait perdre la raison. Il n'était plus lui-même.

Il n'aurait su décrire avec exactitude ce qu'il ressentait depuis que Pénélope lui avait fait part des menaces de Cressida. C'était plus que de la colère, plus même que de la fureur. C'était une sensation physique. Ça pulsait dans ses veines et courait sous sa peau.

Une envie de frapper quelqu'un.

De donner des coups de pied, d'enfoncer les poings dans un mur.

Il avait été fou de rage lorsque Pénélope avait fait paraître sa dernière chronique. À vrai dire, il n'imaginait pas pouvoir éprouver pire colère.

Il s'était trompé. Ou alors, il s'agissait d'un autre genre de colère. Quelqu'un tentait de s'en prendre à la personne qu'il aimait le plus au monde. Comment aurait-il pu tolérer cela ? Comment aurait-il pu ne pas intervenir ?

La réponse était simple : il ne le pouvait pas.

Il fallait qu'il y mette un terme. Il fallait qu'il *fasse* quelque chose.

Après avoir traversé la vie avec nonchalance, à rire des bouffonneries de ses semblables, il était temps qu'il agisse.

Levant les yeux, il s'aperçut avec surprise qu'il avait atteint Bridgerton House. Curieusement, il n'avait plus l'impression d'être chez lui. Il avait grandi dans cette demeure, mais c'était désormais celle de son frère.

Son foyer était à Bloomsbury.

Non, son foyer était à Bloomsbury *avec Pénélope*.

Non, son foyer était *n'importe où* avec Pénélope.

— Colin ?

Il fit volte-face. Anthony remontait le trottoir, revenant sans doute de quelque rendez-vous. Il désigna la porte du menton.

— Tu avais l'intention de frapper ?

Colin le regarda sans comprendre, puis se rendit soudain compte qu'il devait se trouver sur le perron depuis une éternité.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Colin ? répéta Anthony en fronçant les sourcils d'un air inquiet.

— Il faut que tu m'aides.

Il n'eut pas besoin d'en dire plus.

Pénélope était déjà habillée pour le bal lorsque sa femme de chambre lui apporta un billet de Colin.

— Un messager vient de le déposer, expliqua celle-ci avant de s'esquiver.

Pénélope brisa le sceau et déplia la feuille de vélin sur laquelle elle reconnut l'écriture fine et régulière qui lui était devenue familière depuis qu'elle avait entrepris de travailler sur les journaux de Colin.

Je me rendrai directement au bal ce soir. S'il te plaît, va au Numéro Cinq. Ma mère, Éloïse et Hyacinthe t'y attendront pour t'accompagner à Hastings House.

Avec tout mon amour,

Colin

Pour quelqu'un qui rédigeait son journal avec tant de talent, il faisait un piètre correspondant, songea Pénélope avec un sourire amusé.

Elle se leva, lissa sa jupe. Elle avait choisi une robe vert sauge – sa couleur préférée – dans l'espoir que cela lui donnerait du courage. Sa mère lui avait toujours dit que lorsqu'une femme présentait bien, elle se sentait bien, et Pénélope était de cet avis. Dieu sait pourtant qu'elle avait passé des années à se sentir *mal* dans des tenues qui, insistait sa mère, présentaient bien.

Ses cheveux étaient rassemblés en un chignon lâche très flatteur, et sa camériste y avait passé un produit (Pénélope n'avait osé demander lequel) qui en soulignait les nuances cuivrées.

Le roux n'était pas très à la mode, certes, mais depuis que Colin lui avait dit qu'il aimait les reflets que la lumière des bougies allumait dans sa

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

chevelure, elle avait décidé que, sur ce point, la mode et elle seraient en désaccord.

Le temps qu'elle descende l'escalier, un attelage l'attendait, dont le cocher avait pour instruction de l'emmener au Numéro Cinq.

Colin avait veillé à tout. Pénélope ne savait pas pourquoi cela la surprenait, car il n'était pas homme à négliger les détails. Mais il était si soucieux en partant qu'il semblait étrange qu'il ait pris le temps de donner des instructions au personnel quant à sa destination, alors qu'elle aurait pu s'en charger elle-même.

Il devait avoir une idée en tête, mais laquelle ? Comptait-il intercepter Cressida Twombley et la déposer sur un bateau en partance pour les colonies ?

Non. Trop mélodramatique.

Peut-être avait-il découvert un secret la concernant, et envisageait-il de la faire chanter en retour. Le silence contre le silence.

Pénélope hocha la tête tandis que l'attelage remontait Oxford Street. Ce devait être cela. Cette solution habile, pour ne pas dire machiavélique, ne l'aurait guère étonnée venant de Colin. Mais quel noir secret avait-il pu déterrer en si peu de temps ? En plus de dix ans, lady Whistledown n'avait jamais entendu le moindre écho d'une rumeur vraiment scandaleuse à propos de Cressida Cowper Twombley.

Cressida était méchante, elle était mesquine, mais jamais elle n'avait enfreint les lois tacites de la bonne société. Sa seule audace avait été d'affirmer être lady Whistledown.

La voiture se dirigea vers le sud, en direction de Mayfair. Quelques minutes plus tard, elle s'arrêtait devant le Numéro Cinq. Éloïse devait guetter son arrivée à la fenêtre, car Pénélope la vit dévaler l'escalier. Et s'arrêter de justesse avant de heurter l'attelage.

Dansant d'un pied sur l'autre, elle attendit que le cocher ouvre la portière. Elle semblait si impatiente que Pénélope n'aurait pas été surprise qu'elle le pousse pour s'en charger à sa place. Ignorant la main qu'il lui tendait, elle bondit dans la voiture, se prit les pieds dans sa robe et faillit

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

rouler sur le plancher. À peine avait-elle retrouvé son équilibre qu'elle jeta autour d'elle un regard de conspiratrice, puis ferma la portière d'un geste si brusque qu'il s'en fallut de peu qu'elle n'arrache le nez du cocher.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, hors d'haleine.

Pénélope ouvrit des yeux ronds.

— Je pourrais te retourner la question.

— Pourquoi ?

— Parce que tu étais tellement pressée de monter que tu as failli te cogner contre l'attelage.

Éloïse eut un reniflement dédaigneux.

— Tu es la seule à blâmer, lâcha-t-elle.

— Moi ?

— Oui, toi ! Je veux savoir ce qui se trame, et je veux le savoir tout de suite.

Pénélope était certaine que Colin n'aurait pas parlé à Éloïse du chantage de Cressida. À moins que son plan ne consiste à demander à celle-ci de harceler Cressida jusqu'à ce que mort s'en suive…

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Ce n'est pas possible ! s'impatienta Éloïse en lançant des regards inquiets vers la maison, dont la porte venait de s'ouvrir. Oh, flûte ! Maman et Hyacinthe sont déjà là. Dis-moi vite !

— Te dire *quoi*, à la fin ?

— Pourquoi Colin nous a envoyé ce mot abominablement énigmatique nous ordonnant de rester *collées* à toi toute la soirée.

— Il a écrit cela ?

— Oui, et je précise qu'il a souligné le mot *collées*.

— Oh, je pensais que c'était toi qui avais souligné, répliqua Pénélope avec flegme.

— Le moment est mal choisi pour te moquer de moi.

— Et quel est le meilleur moment ?

— Pénélope !

— Désolée, je n'ai pas pu résister.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tu sais pourquoi Colin a écrit cela ?

Pénélope secoua la tête. Elle ne mentait pas vraiment, se dit-elle, dans la mesure où elle n'avait pas la moindre idée du plan de Colin.

La portière s'ouvrit à cet instant, et Hyacinthe grimpa dans la voiture.

— Pénélope ! s'écria-t-elle. Que se passe-t-il ?

— Elle n'en sait rien, maugréa Éloïse.

Hyacinthe décocha à sa sœur un regard agacé.

— J'aurais dû me douter que tu serais déjà là.

Leur mère passa la tête dans l'habitacle.

— Sont-elles en train de se quereller ? demanda-t-elle à Pénélope.

— Juste un peu, répondit Pénélope.

Violet prit place à côté de Hyacinthe, face à Pénélope et à Éloïse.

— Ma foi, je n'ai aucun moyen de les en empêcher. Dites-moi, pourquoi Colin nous a-t-il ordonné de ne pas vous quitter d'une semelle ?

— Je vous assure que je n'en ai aucune idée.

Violet plissa les yeux comme pour s'assurer de l'honnêteté de sa belle-fille.

— Il a vraiment insisté. Il a même souligné le mot *collées*.

— Je sais, répondit Pénélope.

— Je le lui ai dit, expliqua Éloïse.

— Il l'a même souligné deux fois, renchérit Hyacinthe. S'il avait fait un trait de plus, je serais allée abattre moi-même un cheval pour en faire de la colle.

— Hyacinthe ! s'écria sa mère.

Hyacinthe haussa les épaules.

— Avouez que tout cela est fascinant.

— Ce que j'aimerais savoir, déclara Pénélope pour faire diversion, c'est ce que portera Colin.

Trois regards surpris convergèrent sur elle.

— Il a quitté la maison en fin d'après-midi, expliqua-t-elle, et il n'est pas repassé. Je n'imagine pas que Daphné accepte autre chose qu'une tenue de soirée à son bal.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Il aura emprunté des vêtements à Anthony, suggéra Éloïse d'un ton léger. Ils font la même taille. Comme Gregory, d'ailleurs. Il n'y a que Benedict qui soit plus grand.

— De cinq centimètres, précisa Hyacinthe.

Pénélope hocha la tête, feignant d'être intéressée, tout en jetant un coup d'œil par la fenêtre. La voiture avait ralenti, sans doute à cause des nombreux attelages qui encombraient Grosvenor Square.

— Combien d'invités sont attendus, ce soir ? s'enquit-elle.

— Cinq cents, je crois, répondit Violet. Daphné ne donne pas souvent de bal, mais lorsque c'est le cas, elle ne fait pas les choses à moitié.

— En effet, marmonna Hyacinthe. Je déteste la foule. Je ne vais pas pouvoir respirer de la soirée.

— Une chance que tu sois ma petite dernière, déclara Violet avec un mélange de tendresse et de lassitude. Je crois que je n'aurais plus assez d'énergie pour élever un autre enfant.

— Dommage que je ne sois pas la première, dans ce cas, répliqua la jeune fille avec un sourire effronté. Songez à toute l'attention que j'aurais reçue. Et je ne parle pas de l'héritage !

— Tu joues déjà suffisamment les héritières, déclara Violet.

— Et tu t'arranges très bien pour que l'on ne s'occupe que de toi, la taquina Éloïse.

Hyacinthe se contenta de sourire jusqu'aux oreilles.

— Saviez-vous, demanda Violet à Pénélope, que tous mes enfants seront là, ce soir ? Je ne me souviens pas de la dernière fois où la famille a été réunie au grand complet.

— N'était-ce pas pour votre anniversaire ? s'enquit Éloïse.

Violet secoua la tête.

— Gregory n'avait pas pu quitter l'université.

— Nous ne sommes pas censés nous aligner par ordre de taille pour pousser la chansonnette, n'est-ce pas ? demanda Hyacinthe, qui ne plaisantait qu'à demi. Je nous vois bien : les Singing Bridgerton ! Nous ferions un malheur sur scène.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tu es en grande forme, ce soir, observa Pénélope.

Hyacinthe haussa de nouveau les épaules.

— C'est pour mieux endosser mon costume de pot de colle officiel. Cela exige une intense préparation mentale.

— Un état d'esprit visqueux ? suggéra Pénélope.

— Précisément.

— Il faut la marier au plus vite, lança Éloïse à leur mère.

— Toi d'abord ! riposta Hyacinthe.

— J'y travaille, répondit Eloïse, énigmatique.

— *Quoi ?* s'écrièrent trois voix avec un bel ensemble.

— Je n'en dirai pas plus, déclara Éloïse d'un ton sans réplique.

— Je découvrirai le fin mot de l'affaire, marmonna Hyacinthe à l'intention de sa mère et de Pénélope.

— Je n'en doute pas, répondit Violet.

Pénélope se tourna vers Éloïse.

— Dix contre un sur Hyacinthe.

Éloïse se contenta de relever le menton et de regarder dehors.

— Nous sommes arrivées, annonça-t-elle.

Le cocher vint ouvrir la portière, et les quatre femmes descendirent l'une après l'autre.

— Mon Dieu ! s'exclama Violet, admirative. Daphné s'est surpassée !

De fait, le spectacle était saisissant. Hastings House était entièrement illuminée. Des bougies brillaient à chaque fenêtre, les appliques extérieures étaient munies de torches, de même que l'essaim de valets de pied qui accueillaient les invités à mesure que ceux-ci descendaient de leurs voitures.

— Quel dommage que lady Whistledown ne soit pas là, commenta Hyacinthe d'une voix soudain grave. Elle aurait adoré cela.

— Elle est peut-être là, répliqua Éloïse. Sûrement, même.

— Daphné a-t-elle invité Cressida Twombley ? s'informa Violet.

— Probablement, répondit Éloïse. Même si, pour ma part, je ne crois pas un instant qu'elle soit lady Whistledown.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je suppose que plus personne ne le croit, fit Violet en se dirigeant vers l'escalier. Allons, mesdemoiselles, la fête nous attend !

Hyacinthe s'avança pour accompagner sa mère, tandis qu'Éloïse se plaçait aux côtés de Pénélope.

— Il y a de la magie dans l'air, murmura-t-elle en regardant autour d'elle comme si elle n'avait jamais assisté à un bal londonien. Tu le sens, toi aussi ?

Pénélope se contenta de la regarder sans mot dire de peur de révéler tous ses secrets si elle ouvrait la bouche. Éloïse avait raison. Il y avait comme une vibration, un crépitement, le genre d'énergie magnétique d'avant l'orage.

— J'ai l'impression d'être à un tournant décisif, chuchota Éloïse. Comme si la vie pouvait basculer complètement en l'espace d'une nuit.

— Que veux-tu dire ? s'enquit Pénélope, soudain alarmée par l'étrange lueur dans le regard de son amie.

— Oh, rien ! assura Éloïse avec un gracieux haussement d'épaules.

Mais un mystérieux sourire flottait sur ses lèvres lorsqu'elle prit le bras de Pénélope et murmura :

— Allons-y. La fête nous attend !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

23

Pénélope était déjà venue à Hastings House un certain nombre de fois, que ce soit pour des réceptions officielles ou des visites informelles, mais jamais l'imposante demeure ne lui avait paru aussi belle – ni aussi magique – que ce soir-là.

Elles étaient parmi les premiers invités, lady Bridgerton ayant toujours considéré qu'il était grossier pour les membres de la famille de faire une entrée tardive, même si cela était fort à la mode. Au demeurant, il était très agréable d'être là avant tout le monde, songea Pénélope, car on pouvait admirer le décor à loisir sans devoir jouer des coudes.

Après le bal égyptien, qui avait eu lieu la semaine précédente, et la soirée grecque celle d'avant, Daphné avait décidé de n'imposer aucun thème pour cette fête. Elle avait préféré mettre en valeur sa maison avec la même élégance sobre que celle qui présidait à sa vie quotidienne. Des bougies par centaines éclairaient les tables et les murs, projetant dans la nuit leurs lueurs vacillantes, tandis que les énormes lustres suspendus aux plafonds scintillaient de mille feux. Les fenêtres avaient été drapées d'une gaze moirée aux reflets d'argent que l'on aurait volontiers imaginée pour une robe de fée. Même les domestiques avaient changé de tenue. D'ordinaire bleu et or, la livrée de la maison Hastings était, ce soir, d'azur et d'argent.

Dans un tel cadre, une femme pouvait sans difficulté se prendre pour une princesse…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je me demande combien cela a coûté, murmura Hyacinthe, les yeux écarquillés.

— Hyacinthe ! la gronda sa mère tout en lui donnant une petite tape sur le bras. Tu sais qu'il est très impoli de poser de telles questions.

— Je ne posais pas la question ! Je me demandais juste. Et puis, ce n'est que Daphné.

— Ta sœur est la duchesse de Hastings, lui rappela Violet. Son rang lui impose un certain nombre d'obligations. Tu serais bien avisée de t'en souvenir.

— Certes, mais n'êtes-vous pas d'accord, répliqua Hyacinthe en glissant son bras sous celui de sa mère, que le plus important, c'est de me souvenir qu'elle est ma sœur, tout simplement.

— Un point pour Hyacinthe, commenta Éloïse.

Violet laissa échapper un soupir.

— Hyacinthe, tu me feras mourir.

— Oh, non ! C'est Gregory qui s'en chargera.

Pénélope réprima un rire.

— Je ne vois pas Colin, fit remarquer Éloïse en se tordant le cou.

— Ah non ? demanda Pénélope en balayant à son tour la salle du regard. C'est surprenant.

— Il t'a dit qu'il serait là avant toi ?

— Non, mais cela me semblait aller de soi.

Violet lui tapota le bras.

— Je suis certaine qu'il ne va pas tarder, Pénélope. Nous saurons alors pour quelle mystérieuse raison il a insisté pour que nous ne vous quittions pas. Non pas, s'empressa-t-elle d'ajouter, que nous considérions cette mission comme une corvée. Vous savez que nous adorons votre compagnie.

Pénélope lui adressa un sourire rassurant.

— Je le sais. Et c'est réciproque.

Il n'y avait que peu d'invités devant elles dans la file d'attente, aussi ces dames n'eurent-elles pas à patienter longtemps avant de pouvoir

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

saluer leurs hôtes, Daphné et Simon.

— Que se passe-t-il donc avec Colin ? demanda Daphné sans préambule, dès qu'elle fut certaine qu'il n'y avait pas d'invités à portée de voix.

La question semblant lui être destinée, Pénélope répondit :

— Je l'ignore.

— Il t'a envoyé un billet, à toi aussi ? s'enquit Éloïse.

Daphné hocha la tête.

— Oui, pour m'ordonner de garder un œil sur Pénélope.

— Cela aurait pu être pire, fit remarquer Hyacinthe. Nous, nous devons rester *collées* à elle.

Elle se pencha pour préciser :

— Et il a souligné le mot *collées*.

— Moi qui croyais que ce n'était pas une corvée, railla Pénélope.

— Oh, mais ce n'est pas le cas, assura Hyacinthe d'un ton léger. Je trouve seulement qu'il y a quelque chose d'amusant dans le mot *collé*. Il glisse agréablement sur la langue, vous ne trouvez pas ? Collé. *Collllé*.

— Est-ce moi, ou a-t-elle vraiment perdu la tête ? hasarda Éloïse.

Hyacinthe eut un haussement d'épaules en réponse.

— Comme tout ceci est excitant ! J'ai l'impression d'être une espionne au service de Sa Majesté.

— Une espionne ! s'étrangla Violet. Il ne manquait plus que cela !

Daphné se pencha avec des mines de conspiratrice.

— Et Colin *nous* a dit que…

— Il ne s'agit pas d'une compétition, ma chère, fit remarquer Simon.

Daphné lui lança un regard agacé avant de se tourner de nouveau vers sa mère et ses sœurs.

— Il nous a dit, reprit-elle, de ne pas laisser Pénélope s'approcher de lady Danbury.

— Lady Danbury ! s'exclamèrent-elles toutes d'une seule voix.

Toutes sauf Pénélope, qui savait très bien pour quelle raison Colin souhaitait qu'elle se tienne à l'écart de la comtesse. Il avait, supposait-elle,

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

trouvé une meilleure idée que sa suggestion de convaincre lady Danbury de prétendre qu'elle était lady Whistledown.

L'option « chantage contre chantage » semblait se vérifier. De quoi d'autre pouvait-il s'agir ? Colin devait avoir découvert quelque inavouable secret au sujet de Cressida.

Pénélope était si soulagée qu'elle en avait presque le vertige.

— Je vous croyais très amie avec lady Danbury, s'étonna Violet.

— Je le suis, répondit Pénélope en s'efforçant d'apparaître perplexe.

— Tout cela est curieux, déclara Hyacinthe songeuse. Diablement curieux.

— Je te trouve bien calme, ce soir, Éloïse, observa Daphné.

— Sauf quand elle dit que je perds la tête, souligna Hyacinthe.

— Hmm ? fit Éloïse, qui semblait regarder dans le vide – ou peut-être dans une certaine direction, juste derrière Daphné et Simon – et n'avait pas écouté. Eh bien, c'est que je n'ai rien à dire, je suppose.

— *Toi ?* s'écria Daphné d'un air incrédule.

— C'est exactement ce que je pense, renchérit Hyacinthe.

Pénélope était d'accord avec Hyacinthe, mais elle décida de garder son opinion pour elle. Cela ne ressemblait guère à Éloïse de ne rien avoir à dire alors que le mystère s'épaississait de minute en minute.

— Vous avez fait toutes les remarques qui s'imposaient, répondit Éloïse. Que pourrais-je bien ajouter ?

C'était, là encore, une réaction des plus étranges, songea Pénélope. Le ton d'Éloïse était le même que d'habitude : sarcastique, mais d'ordinaire, elle avait *toujours* quelque chose à ajouter…

— Allons-y, suggéra Violet. D'autres invités attendent de saluer les maîtres de maison.

— Je vous retrouve tout à l'heure, promit Daphné. Et… Oh ! Vous serez peut-être intéressés d'apprendre que lady Dan bury n'est pas encore arrivée.

— Ce qui me simplifie la tâche, commenta Simon, que tout cela commençait manifestement à lasser.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pas pour moi, répliqua Hyacinthe. Je suis censée rester…

— *Collée* à elle, achevèrent les autres d'une seule voix, y compris Pénélope.

— Précisément, approuva Hyacinthe.

— À propos de colle, commença Éloïse tandis qu'elles s'éloignaient. Pénélope, penses-tu que tu pourrais te contenter de deux gardes du corps pendant quelques minutes ? J'aimerais m'absenter un moment.

— Je t'accompagne, annonça Hyacinthe.

— Vous ne pouvez pas partir toutes les deux, protesta Violet. Je suis certaine que Colin ne serait pas d'accord pour que Pénélope ne reste qu'avec *moi*.

— Pourrais-je y aller une fois qu'Eloïse sera de retour ? demanda Hyacinthe en faisant la grimace. C'est urgent.

Violet lança un regard interrogateur à Éloïse.

— Qu'y a-t-il ? demanda celle-ci.

— J'attendais que tu dises la même chose.

— J'ai ma dignité, riposta Éloïse avec un petit reniflement hautain.

— Oh, je t'en prie ! marmonna Hyacinthe.

Violet poussa un soupir.

— Êtes-vous certaine de vouloir que nous restions à vos côtés ? demanda-t-elle à Pénélope.

— Je ne pense pas avoir mon mot à dire, répondit celle-ci amusée par leur échange.

— Vas-y, dit Violet à Éloïse. Et reviens vite.

Éloïse hocha la tête puis, à la surprise de toutes, s'approcha de Pénélope pour l'étreindre brièvement.

— Il y a une raison particulière à cela ? s'enquit Pénélope.

— Aucune, répondit Éloïse, dont le sourire ressemblait soudain à celui de Colin. Mon petit doigt me dit juste que cette soirée risque d'être inoubliable pour toi.

— Vraiment ? fit Pénélope, qui se demandait ce qu'Éloïse pouvait avoir subodoré.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Eh bien, il est évident que *quelque chose* se prépare, répondit Éloïse. Cela ne ressemble pas à Colin de faire autant de mystères. Je voulais simplement t'assurer de mon soutien.

— Tu seras de retour d'ici quelques minutes, lui rappela Pénélope. Quoi qu'il se passe – s'il doit se passer quelque chose –, il est peu probable que tu le rates.

Éloïse esquissa un geste évasif.

— Disons que j'ai agi sur une impulsion. Une impulsion née de douze années d'amitié.

— Éloïse Bridgerton, deviendrais-tu sentimentale ?

— À mon âge ? fit mine de s'indigner Éloïse. Je ne crois pas.

— Éloïse, les interrompit Hyacinthe, tu peux y aller ? Je ne vais pas attendre toute la soirée.

Sur un petit signe de la main, Éloïse disparut.

Durant l'heure qui suivit, Pénélope, Hyacinthe et Violet arpentèrent la salle, passant d'un groupe d'invités à l'autre sans jamais desserrer leurs rangs.

— Nous voilà avec trois têtes et six jambes, commenta Pénélope en se dirigeant vers une fenêtre, Violet et Hyacinthe dans son sillage.

— Je vous demande pardon ? fit la première.

— Tu veux vraiment aller jusqu'à la fenêtre, ajouta la seconde, ou t'assures-tu simplement que nous te suivons ? Et où est donc passée Éloïse ?

— C'est essentiellement pour vérifier que vous jouez votre rôle, admit Pénélope. Quant à Eloïse, je suppose qu'elle aura été retenue par quelqu'un. Vous savez aussi bien que moi qu'il y a ici un certain nombre de personnes dont il est difficile de se dépêtrer.

— Mouais, maugréa Hyacinthe. J'en connais une qui ferait bien de revoir sa définition du mot *colle*.

— Hyacinthe, si tu as besoin de t'absenter quelques minutes, je t'en prie, vas-y, proposa Pénélope.

Elle se tourna vers Violet.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous aussi, ajouta-t-elle. Je vous promets d'attendre votre retour ici même.

Violet lui jeta un regard horrifié.

— Et manquer à ma parole envers Colin ?

— Euh… vous lui avez vraiment donné votre parole ? voulut savoir Pénélope.

— Non, mais c'était implicite dans sa requête, j'en suis sûre. Oh, regardez ! s'écria-t-elle soudain. Le voilà !

Pénélope tenta de signaler discrètement sa présence à son mari, mais ses efforts furent réduits à néant par Hyacinthe, qui se mit à faire de grands gestes en criant :

— Colin !

Violet eut un soupir de lassitude.

— Je sais, je sais, déclara Hyacinthe sans le moindre remords. Je devrais me comporter comme une dame.

— Puisque tu le sais, observa Violet avec une patience toute maternelle, pourquoi ne le fais-tu pas ?

— Où serait le plaisir ?

— Mesdames, bonsoir, fit Colin en s'inclinant sur la main de sa mère avant de se glisser aux côtés de Pénélope pour la prendre par la taille.

— Eh bien ? demanda Hyacinthe impatiemment.

Colin se contenta d'arquer un sourcil.

— Vas-tu enfin nous *expliquer* ce qui se passe ? insista la jeune fille.

— Chaque chose en son temps, ma chère sœur.

— Tu es exaspérant, grommela Hyacinthe.

— Mais dites-moi, murmura Colin en regardant autour de lui, où est passée Éloïse ?

— Bonne question, marmonna Hyacinthe.

— Elle ne devrait pas tarder à nous rejoindre, répondit Pénélope en même temps.

Colin hocha la tête, mais il ne semblait pas très intéressé.

— Comment allez-vous, mère ? s'enquit-il en se tournant vers Violet.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tu inondes la ville de billets hermétiques, répliqua celle-ci, et tu me demandes comment *je* vais ?

Il lui décocha un sourire charmeur.

— Oui.

Violet commença à agiter le doigt sous le nez de Colin, geste qu'elle avait toujours formellement interdit à ses enfants en public.

— Pas de cela avec moi, Colin Bridgerton. Tu n'échapperas pas à une explication. Je suis ta mère, tu m'entends ? Ta mère !

— Je suis au courant.

— Tu ne t'en sortiras pas avec un sourire enjôleur et un air de violon !

— Vous trouvez mon sourire enjôleur ?

— Colin !

— Cela dit, reconnut-il, vous avez tout à fait raison.

Violet battit des cils d'un air perdu.

— À quel sujet ?

— Le violon.

Il fit mine de tendre l'oreille.

— Il me semble entendre les premières notes d'une valse.

— Je n'entends rien, contra Hyacinthe.

— Ah non ? Quel dommage !

Il prit Pénélope par la main.

— Venez, mon épouse. Je crois que c'est notre danse.

— Personne ne danse ! protesta Hyacinthe.

Colin lui décocha un sourire satisfait.

— Pas encore.

Puis, avant que quiconque ait le temps de répondre, il entraîna Pénélope à travers la foule.

— Tu ne voulais pas danser ? s'étonna Pénélope, le souffle court.

Ils venaient de dépasser le petit orchestre, dont les musiciens ne semblaient pas pressés de commencer.

— Non. Je voulais seulement m'échapper, expliqua Colin.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sans lâcher la main de sa femme, il franchit une porte de service. Quelques instants plus tard, après avoir gravi un escalier étroit, ils parvinrent dans un petit salon dont l'unique éclairage provenait des torches aux lueurs vacillantes fixées à l'extérieur de la fenêtre.

— Où sommes-nous ? s'enquit Pénélope en jetant un regard circulaire.

Colin eut un geste évasif.

— Aucune idée, mais l'endroit me convient aussi bien qu'un autre.

— Vas-tu me dire ce qui se passe ?

— Non. D'abord, je vais t'embrasser.

Avant qu'elle puisse protester (comme si elle y avait seulement songé !), il s'empara de ses lèvres pour un baiser à la fois ardent, tendre et passionné.

— Colin ! gémit-elle, profitant du court instant où il reprenait son souffle.

— Plus tard, murmura-t-il en capturant de nouveau sa bouche.

— Je…

Elle ne put achever sa phrase.

Ce fut l'un de ces baisers auxquels elle s'abandonnait corps et âme, chavirée par la délicate morsure de ses lèvres sur sa bouche, enivrée par la ferme pression de ses mains viriles au creux de ses reins. Ses jambes ne la portaient plus. Pour un peu, elle se serait laissée tomber sur le canapé, prête à accorder à Colin toutes les faveurs qu'il désirait – surtout les plus audacieuses – sans se soucier des cinq cents membres de la haute société qui se pressaient à quelques pas seulement, excepté…

— Colin ! s'écria-t-elle en s'arrachant à ses baisers.

— Chut…

— Colin, il faut arrêter !

Il lui jeta un regard de chiot perdu.

— Vraiment ?

— Oui.

— Je suppose que tu vas me dire que c'est à cause de tous ces gens à quelques pas.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Non, encore que ce soit une excellente raison d'envisager de refréner nos ardeurs.

— De l'envisager, et peut-être d'y renoncer ? suggéra-t-il, plein d'espoir.

— Non ! Colin…

Elle se libéra du tendre étau de ses bras et s'éloigna, de peur que sa trop grande proximité lui fasse oublier ses bonnes résolutions.

— Colin, il faut me dire ce qui se passe.

— Ce qui se passe ? Ma foi, répondit-il lentement, j'étais en train de t'embrasser et…

— Ce n'est pas de cela que je parle, et tu le sais.

— Très bien.

Il fit quelques pas dans la pièce. Lorsqu'il fit de nouveau face à Pénélope, il arborait une expression mortellement sérieuse.

— J'ai pris une décision au sujet de Cressida.

— Vraiment ? Laquelle ? Dis-moi !

L'air un peu chagrin, il répondit :

— En fait, je pense qu'il serait préférable de ne rien te dire jusqu'au dernier moment.

Elle le considéra, incrédule.

— Tu n'es pas sérieux ?

— Eh bien…

Il lança un regard d'envie du côté de la porte.

— Dis-moi, insista-t-elle.

— Comme tu voudras.

Il poussa un soupir. Puis un second.

— Colin ! s'impatienta-t-elle.

— Je vais faire une déclaration, lâcha-t-il, comme si c'était là une explication suffisante.

Pénélope demeura silencieuse un instant, pensant que tout s'éclairerait peut-être si elle prenait le temps de réfléchir à ses paroles. Ce ne fut pas le cas.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Quelle sorte de déclaration ? hasarda-t-elle prudemment.

Le visage de Colin se durcit.

— Je vais révéler la vérité.

Pénélope laissa échapper un petit cri.

— À mon propos ?

Il hocha la tête.

— Mais tu ne peux pas faire une chose pareille !

— Pénélope, je suis persuadé que c'est la meilleure solution.

Elle eut soudain l'impression qu'un étau lui broyait la poitrine tandis que la panique montait en elle.

— Non, Colin ! Tu ne peux pas faire cela ! Ce n'est pas ton secret et ce n'est pas à toi de le révéler !

— Tu préfères payer Cressida jusqu'à la fin de tes jours ?

— Non, bien sûr que non, mais je peux demander à lady Danbury…

— Il n'est pas question que lady Danbury mente pour te sauver la mise, tonna-t-il. C'est indigne de toi, et tu le sais.

Pénélope tressaillit, mais tout au fond d'elle-même, elle savait qu'il avait raison.

— Si tu étais d'accord pour laisser quelqu'un usurper ton identité, poursuivit-il, il ne fallait pas dénoncer Cressida.

— Je n'ai pas pu, murmura Pénélope. Pas elle !

— Parfait. Dans ce cas, il est temps que nous affrontions la situation en face.

— Colin, murmura-t-elle. Ma réputation sera ruinée.

Il haussa les épaules.

— Nous irons vivre à la campagne.

Elle secoua la tête, essayant désespérément de trouver les mots à même de le convaincre de renoncer à son projet.

Il s'approcha, s'empara de ses mains.

— Est-ce vraiment si important ? demanda-t-il avec douceur. Pénélope, je t'aime. Aussi longtemps que nous resterons ensemble, nous serons heureux.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Ce n’est pas cela, souffla-t-elle.

Elle tenta de libérer l’une de ses mains pour s’essuyer les yeux, mais il les tenait fermement.

— Alors quel est le problème ?

— Ta réputation aussi sera ruinée.

— Je m’en moque.

Elle le considéra d’un regard incrédule. Comment pouvait-il évoquer avec une telle désinvolture un événement qui allait bouleverser le cours de sa vie dans des proportions qu’il n’imaginait même pas ?

— Pénélope, c’est la seule solution, reprit-il d’un ton si raisonnable que c’en était insupportable. Soit nous disons tout, soit Cressida s’en charge.

— Soit nous la payons, ajouta-t-elle d’une petite voix.

— Est-ce vraiment ce que tu veux ? Lui offrir le fruit de ton travail, ce que tu as mis des années à réunir ? Dans ce cas-là, mieux valait la laisser faire croire à tout le monde qu’elle était lady Whistledown.

— Je refuse de te laisser agir ainsi, décréta-t-elle. Je crains que tu ne te rendes pas compte de ce que cela signifie d’être mis au ban de la société.

— Parce que toi, tu le sais ? rétorqua-t-il.

— Mieux que toi !

— Pénélope…

— Tu essaies de prétendre que cela t’importe peu, mais je sais que c’est faux. Tu étais tellement en colère contre moi quand j’ai publié ma dernière chronique ! Tu me reprochais d’avoir pris le risque de trahir mon secret.

— En l’occurrence, fit-il remarquer, les faits m’ont donné raison.

— Là ! s’écria-t-elle. Tu vois ? Tu es encore fâché contre moi.

Colin soupira. La conversation ne prenait pas le tour escompté. Pas un instant il n’avait pensé que Pénélope lui rappellerait combien il s’était opposé à ce qu’elle révèle sa double vie.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Il est vrai, répondit-il, que nous n'en serions pas là si tu n'avais pas fait paraître cette dernière colonne, mais ce débat est un peu dépassé, à présent, tu ne crois pas ?

— Colin, murmura-t-elle, si tu révèles au grand jour que je suis lady Whistledown, et que les gens réagissent comme nous le craignons, jamais tes journaux de voyage ne trouveront d'éditeur.

Il sembla à Colin que son cœur s'arrêtait de battre.

Il venait enfin de comprendre.

Elle lui avait déjà dit qu'elle l'aimait, et le lui avait prouvé de toutes les façons possibles, mais jamais elle ne le lui avait démontré de façon aussi claire, aussi brutale, aussi évidente.

Si elle lui demandait avec tant d'insistance de renoncer à sa déclaration publique, c'était uniquement pour lui !

Il tenta de chasser la boule qui se formait dans sa gorge, cherchant ses mots, et même son souffle.

Le regard suppliant, les joues ruisselantes de larmes, elle lui caressa la main.

— Je ne me pardonnerais jamais d'avoir détruit.tes rêves, souffla-t-elle.

— Ce n'étaient pas mes rêves jusqu'à ce que je te rencontre, lui rappela-t-il.

— Tu ne veux pas publier tes journaux ? demanda-t-elle d'un air confus. Tu n'as accepté que pour me faire plaisir ?

— Non, répondit-il, car elle méritait qu'il soit d'une honnêteté absolue. Je veux les faire éditer. C'est mon rêve… mais un rêve que tu m'as transmis.

— Cela ne me donne pas le droit de te l'enlever.

— Tu ne le fais pas.

— Si, je…

— *Non*, coupa-t-il, tu ne le fais pas. Quant à la publication de ces journaux… Eh bien, ce n'est rien à côté de mon véritable rêve, qui est de passer ma vie à tes côtés.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Celui-là, tu n'auras pas à y renoncer, promit-elle.

— Je sais.

Il lui sourit, avant de demander d'un ton de défi :

— Alors qu'avons-nous à perdre ?

— Peut-être plus que nous ne l'imaginerons jamais.

— Et peut-être moins, contra-t-il. N'oublie pas que je suis un Bridgerton. Et toi aussi, à présent. Nous avons un peu d'influence dans cette ville.

Elle écarquilla les yeux.

— Que veux-tu dire ?

Il eut un haussement d'épaules modeste.

— Anthony est prêt à t'accorder son soutien.

— Tu lui en as parlé ? s'écria-t-elle.

— Il le fallait. C'est le chef de famille. Et je connais peu de gens qui oseraient lui tenir tête.

— Oh.

Pénélope se mordilla la lèvre, songeuse, puis se risqua à demander :

— Comment a-t-il réagi ?

— Il a été surpris.

— Je n'en doute pas.

— Et plutôt content.

Le visage de Pénélope s'éclaira.

— Vraiment ?

— Et amusé, aussi, poursuivit Colin. Il a déclaré qu'il ne pouvait qu'admirer quelqu'un qui avait réussi à garder un tel secret pendant tant d'années, et qu'il était impatient d'annoncer la nouvelle à Kate.

— Je suppose que tu vas devoir faire ta déclaration maintenant que mon secret est éventé.

— Anthony ne dira rien si je le lui demande. Ce n'est pas pour cette raison que je veux révéler la vérité publiquement.

Elle leva vers lui un regard inquiet.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pour tout t'avouer, poursuivit Colin en tirant sur la main de Pénélope pour l'attirer à lui, je suis assez fier de toi.

Pénélope sourit, ce qui était des plus étranges, car quelques instants plus tôt, elle aurait juré que cela ne lui arriverait plus jamais. Colin s'inclina sur elle jusqu'à ce que son visage soit tout près du sien.

— Et je veux que tout le monde le sache, ajouta-t-il. Lorsque j'aurai fini, il ne restera plus un quidam dans Londres qui ne reconnaîtra ton intelligence.

— Cela n'empêchera pas les gens de me détester, fit-elle remarquer.

— Non, mais ce sera leur problème, pas le nôtre.

— Oh, Colin ! dit-elle dans un soupir. Je t'adore ! Tu avais raison.

Il lui décocha un sourire supérieur.

— Comme toujours.

— Je suis sérieuse. Je croyais que je t'aimais avant, et je sais que c'était le cas, mais ce n'était rien en comparaison de ce que je ressens maintenant.

— Tant mieux, répondit-il tandis qu'une lueur possessive s'allumait dans son regard. Cela me va très bien. Et maintenant, viens avec moi.

— Où ?

— Ici, dit-il en poussant une porte.

Pénélope s'aperçut avec stupéfaction qu'ils se trouvaient sur un petit balcon surplombant toute la salle de bal.

— Juste Ciel ! s'exclama-t-elle.

Elle tenta d'attirer Colin dans le salon derrière eux. Personne ne les avait remarqués ; ils pouvaient encore revenir sur leur décision.

— Tss, tss, la gronda-t-il. Haut les cœurs, ma belle !

— Tu ne pourrais pas plutôt faire paraître une annonce dans la presse ? chuchota-t-elle d'une voix pressante. Ou le dire à une seule personne et attendre que la rumeur se répande ?

— Rien de tel qu'un coup d'éclat pour faire passer un message.

Pénélope déglutit convulsivement. En manière de coups d'éclat, celui-ci risquait de faire du bruit…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je n’aime pas être au centre de l’attention, se défendit-elle tout en s’efforçant de se rappeler comment respirer normalement.

Il lui pressa la main.

— Moi, si, répondit-il. Ne t’inquiète pas.

Il parcourut la foule du regard jusqu’à ce qu’il croise celui de leur hôte, son beau-frère, le duc de Hastings. Sur un hochement de tête de Colin, Simon se dirigea vers l’orchestre.

— Simon aussi est au courant ? gémit Pénélope.

— Je l’en ai informé lorsque je suis arrivé, murmura-t-il d’un ton absent. Comment crois-tu que j’aie trouvé la pièce donnant sur le balcon ?

C’est alors qu’il se produisit un curieux mouvement dans la foule. Une véritable armée de valets de pied parut jaillir de nulle part et commença à distribuer des coupes de champagne à tous les invités.

— Les nôtres sont ici, expliqua Colin en s’emparant de deux coupes posées dans un coin. Comme je l’avais demandé.

Complètement perdue, Pénélope prit la sienne sans mot dire.

— Le champagne doit être un peu moins pétillant maintenant, commenta Colin dans un murmure de conspirateur qui, elle le savait, n’avait pour but que de la mettre à l’aise. Mais c’est ce que je pouvais faire de mieux étant donné les circonstances.

Tout en lui étreignant la main, Pénélope, impuissante et terrifiée, regarda Simon interrompre l’orchestre et attirer l’attention de la foule vers le balcon, où se tenaient son frère et sa belle-sœur.

Son frère et sa belle-sœur, songea-t-elle, émerveillée. Les Bridgerton avaient le don d’inspirer l’affection. Si on lui avait dit qu’un jour un duc l’appellerait sa belle-sœur !

— Mesdames et messieurs, lança Colin d’une voix forte qui résonna entre les murs de la vaste salle, j’aimerais porter un toast à la femme la plus remarquable au monde !

Un murmure parcourut l’assemblée tandis que Pénélope se figeait sous la multitude de regards braqués sur elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je suis un jeune marié, plaida Colin en adressant à la foule l'un de ses fameux sourires en coin, aussi je vous demande de pardonner mes manières d'amoureux.

Des rires chaleureux montèrent de l'assistance.

— Je sais que certains d'entre vous ont été surpris que je demande Pénélope Featherington en mariage. Je l'ai été moi-même.

Quelques rires ironiques fusèrent, mais Pénélope demeura imperturbable. Colin saurait trouver les mots qu'il fallait, elle n'en doutait pas un instant. Il disait toujours ce qui convenait.

— Ce qui m'étonne, poursuivit-il en balayant les invités d'un regard de défi, ce n'est pas d'être tombé amoureux d'elle. C'est d'avoir mis aussi longtemps.

D'une voix radoucie, il poursuivit :

— Je la connaissais depuis des années, mais jamais je n'avais pris le temps de la regarder vraiment, de voir la belle femme, brillante et pleine d'esprit qu'elle était devenue.

Pénélope sentait les larmes rouler sur ses joues, mais elle était incapable de faire le moindre geste. Tout juste parvenait-elle à respirer ! Elle s'était attendue qu'il révèle son secret, et à la place, il lui offrait cet incroyable cadeau, cette spectaculaire déclaration d'amour.

— Voilà pourquoi, poursuivit Colin, devant vous tous ici présents comme témoins, je voudrais te dire, Pénélope…

Il se tourna vers elle pour prendre dans la sienne sa main libre.

— Je t'aime. Je t'adore. Je vénère le sol que tu foules de tes pas.

Il pivota de nouveau vers la foule et, levant son verre, cria :

— À Pénélope !

— À Pénélope ! répéta l'assemblée d'une seule voix, fascinée par la magie de l'instant.

Colin porta sa coupe à ses lèvres, et Pénélope l'imita tout en se demandant à quel moment il comptait leur dire le réel motif de cette annonce publique.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pose ton verre, s'il te plaît, ma chérie, murmura-t-il en le lui prenant des mains pour le poser de côté.

— Mais…

— Ne m'interromps donc pas tout le temps, feignit-il de se fâcher, avant de l'attirer à lui pour l'embrasser avec passion, là, sur ce balcon, sous les regards éberlués de toute la haute société londonienne.

— Colin ! protesta-t-elle dès qu'il lui permit de reprendre son souffle.

Il lui décocha un sourire ravi sous les encouragements de la foule.

— Oh, une dernière chose ! cria-t-il à celle-ci.

Le silence se fit, les invités semblaient suspendus à ses lèvres.

— Je ne vais pas m'attarder ici, ce soir. En fait, j'ai même l'intention de m'en aller tout de suite.

Il adressa à Pénélope un sourire gourmand.

— Je suis sûr que vous comprendrez.

Un chœur viril de cris et de sifflements égrillards monta de l'assemblée, tandis que Pénélope virait à l'écarlate.

— Mais avant de partir, ajouta Colin, j'ai encore une chose à vous dire. Une toute petite chose, pour ceux d'entre vous qui auraient encore du mal à me croire quand j'affirme que j'ai épousé la femme la plus intelligente, la plus spirituelle, la plus merveilleuse de Londres.

— Nooon ! glapit une voix féminine au fond de la salle, et Pénélope reconnut Cressida.

Mais ce soir, celle-ci n'était pas de taille à lutter contre la foule, qui refusait de s'écarter devant elle et n'entendait même pas ses cris de dépit.

— On pourrait dire que mon épouse a deux noms de jeune fille, déclara Colin d'un air pensif. Bien sûr, tout comme moi, vous la connaissez sous celui de Pénélope Featherington. En revanche, ce que vous ignorez, et que même moi, je n'ai pas été assez malin pour découvrir jusqu'à ce qu'elle me révèle la vérité…

Il marqua une pause et attendit qu'un silence total tombe sur l'assemblée.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— … c'est, qu'elle est aussi la brillante, la formidable, la stupéfiante… Oh, et puis vous savez tous de qui je parle, n'est-ce pas ? fit-il, balayant d'un geste élégant l'assistance à ses pieds. Mesdames et messieurs, conclut-il d'une voix vibrante d'amour et de fierté, j'ai l'honneur de vous présenter mon épouse, lady Whistledown !

Pendant quelques secondes, on n'entendit pas le moindre bruit. À croire que tout le monde avait cessé de respirer.

Puis un *clap, clap, clap* retentit. Lent et méthodique, mais si puissant, si déterminé que toutes les têtes pivotèrent pour voir qui avait l'audace de briser le silence choqué qui régnait.

Il s'agissait de lady Danbury.

Elle avait tendu d'autorité sa canne à son plus proche voisin et levait haut les bras pour applaudir avec force, le visage rayonnant de joie.

Quelqu'un l'imita. Tournant la tête, Pénélope vit qu'il s'agissait de…

Anthony Bridgerton.

Puis ce fut le tour de Simon Basset, duc de Hastings.

Et celui de toutes les dames Bridgerton, aussitôt rejointes par les dames Featherington, jusqu'à ce que, les un après les autres, tous se mettent à applaudir.

Pénélope avait peine à y croire.

Demain, ils seraient peut-être fâchés contre elle, ou irrités d'avoir été bernés pendant tant d'années, mais ce soir…

Ce soir, ils ne pouvaient retenir leurs cris d'admiration.

Pour une femme qui avait dû accomplir dans le plus grand secret l'œuvre de sa vie, c'était la réalisation de son rêve le plus cher.

Ou presque.

Car, en vérité, son rêve le plus cher se tenait à ses côtés, un bras viril passé autour de sa taille. Et lorsqu'elle leva les yeux vers son beau visage, elle découvrit qu'il lui souriait, et son regard était empli d'un tel amour, d'une telle fierté qu'elle en eut le souffle coupé.

— Toutes mes félicitations, lady Whistledown, murmura-t-il.

— Je préfère Mme Bridgerton, avoua-t-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Excellent choix.
— Pouvons-nous partir ? chuchota-t-elle.
— Tout de suite ?
Elle hocha la tête.
— Tes désirs sont des ordres, répondit-il avec enthousiasme.
Et personne ne les revit pendant plusieurs jours.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Épilogue

Bedford Square, Bloomsbury
Londres, 1825

— Il est arrivé ! Il est arrivé !

Pénélope leva les yeux des feuillets épars sur son bureau. Colin se tenait dans l'encadrement de la porte de son petit cabinet de travail, dansant d'un pied sur l'autre comme un gamin.

— Ton livre ! s'écria-t-elle en se levant aussi vite que son corps alourdi le lui permettait. Oh, Colin ! Montre-le-moi. Allons, donne. Ne me fais pas attendre !

Souriant jusqu'aux oreilles, il lui tendit l'ouvrage.

— Qu'il est beau ! souffla Pénélope en tournant et retournant entre ses mains le mince volume relié de cuir.

Elle le porta à son nez pour en humer le parfum.

— Tu n'aimes pas l'odeur des livres neufs ?

— Regarde cela ! s'impatienta Colin en indiquant son nom sur la couverture.

Pénélope sourit aux anges.

— Il est magnifique. Et tellement élégant !

Suivant les lettres du bout du doigt, elle lut :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— *Un Anglais en Italie*, par Colin Bridgerton.

Ce dernier rayonnait littéralement de bonheur.

— Il a belle allure, non ?

— Il a plus que belle allure, riposta-t-elle. Il est parfait ! Quand *Un Anglais à Chypre* sera-t-il disponible ?

— L'éditeur propose une parution tous les six mois. Il veut publier *Un Anglais en Écosse* après celui-ci.

— Oh, Colin ! Je suis si fière de toi !

Il la prit dans ses bras et appuya le menton sur le sommet de son crâne.

— Sans toi, je n'aurais pas pu le faire.

— Mais si, répliqua-t-elle, et elle était sincère.

— Cesse de protester et accepte mes remerciements.

— D'accord, dit-elle en souriant. Tu n'aurais pas pu. Franchement, jamais tu n'aurais été édité si tu n'avais pas eu une correctrice aussi talentueuse.

— Ce n'est pas moi qui prétendrai le contraire, fit-il tendrement avant de déposer un baiser sur son front, puis de la lâcher. Assieds-toi ; tu ne devrais pas rester debout aussi longtemps.

— Je vais très bien, je t'assure.

Elle s'assit néanmoins. Depuis qu'elle lui avait annoncé qu'elle attendait un heureux événement, Colin se montrait excessivement protecteur. Et à présent qu'elle n'était plus qu'à un mois du terme, il devenait insupportable.

— De quoi s'agit-il ? s'enquit-il en baissant les yeux sur les feuillets épars sur le bureau.

— Cela ? Oh, rien.

Elle entreprit de les rassembler pour en faire une pile.

— Juste un petit projet sur lequel j'ai commencé à travailler.

— Ah oui ? demanda-t-il en s'asseyant de l'autre côté de la table. Sur quel sujet ?

— C'est… Eh bien… En fait…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je t’écoute, Pénélope, insista-t-il, ouvertement amusé par ses hésitations.

— Après avoir fini de corriger tes journaux, je me suis un peu ennuyée, expliqua-t-elle. Je me suis aperçue que l’écriture me manquait.

Le sourire aux lèvres, il se pencha en avant.

— Sur quoi travailles-tu ?

Pénélope rougit sans vraiment savoir pourquoi.

— Un roman.

— Un roman ? C’est une merveilleuse idée, Pénélope !

— Tu crois ?

— Bien sûr ! Quel est le titre ?

— Oh, je n’en ai écrit que quelques dizaines de pages ! Tout reste à faire. Mais si je n’y apporte pas trop de modifications, je pense que je l’intitulerai *Celle que personne ne remarquait*.

Les yeux de Colin s’embuèrent d’émotion.

— Tiens donc ?

— C’est un peu autobiographique, admit-elle.

— Un peu ?

— Oui, un peu.

— Il se termine bien, j’espère ?

— Oh, oui, dit-elle avec ferveur. Il ne pourrait en être autrement !

— Ah bon ?

Pénélope tendit le bras au-dessus du bureau pour s’emparer de la main de Colin.

— Je ne connais que les fins heureuses, avoua-t-elle dans un murmure. Je ne saurais écrire autre chose.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf